

Les enfants du dehors

Étude de l'attraction de la rue et des représentations de la famille et de la rue chez les enfants des rues à Kinshasa (RDC)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

Les enfants du dehors

*Étude de l'attraction de la rue et des représentations de la
famille et de la rue chez les enfants des rues à Kinshasa (RDC)*

Promoteurs :

Professeur *Jean-Luc BRACKELAIRE* (UCL)
Professeur *Jean KINABLE* (UCL)

Thèse présentée en vue de l'obtention
du grade de Docteur en sciences psychologiques
et de l'Éducation par
Jacqueline BUKAKA BUNTANGU

Louvain-la-Neuve, Belgique
Septembre 2013

Membres du jury de thèse :

Professeur *Jacinthe MAZZOCCHETTI* (UCL)

Professeur *Maurice TINGU YABA* (UNIKIN)

Professeur *Anne-Christine FRANKARD* (UCL)

Président du jury de thèse :

Professeur *Philippe MEIRE* (UCL)

Résumé

Cette thèse sur les enfants des rues à Kinshasa (RDC) a été initiée suite à notre travail de psychologue avec ces enfants et les entretiens que nous avons eus avec eux durant 5 ans. Elle traite de l'attraction de la rue et de ses liens avec l'identité et avec les représentations mentales de la famille et de la rue chez ces enfants. Observation directe et participante dans leurs différents lieux de vie, récits de vie, épreuves projectives, autant d'outils visant à donner la parole aux enfants et qui ont abouti à une relecture de ce phénomène des enfants des rues. L'appropriation de la rue par les enfants peut être soit subie, souvent consécutive à un rejet par les parents, sous le prétexte d'une accusation de sorcellerie projetée sur l'enfant, soit voulue en raison d'une situation intenable pour l'enfant, causée par des relations conflictuelles avec les parents, ou l'absence, la démission, le remariage d'un ou des deux parents.

L'analyse des récits et des épreuves projectives ont révélé, d'une part, que la séparation d'avec les parents s'avère toujours difficile et que la vie en rue est extrêmement dure et, d'autre part, que la rue, le « dehors », peut pourtant se substituer pour les enfants à la famille, le « dedans », pour devenir un lieu de vie et de socialisation. L'attrait de la rue n'est pas seulement utilitaire, dans la mesure où elle permet la satisfaction des besoins élémentaires, affectifs et sociaux, mais aussi symbolique parce que la rue devient leur espace de socialisation, certes marginalisée, et occasionne une recomposition et un repositionnement identitaires. Ils y deviennent potentiellement acteurs et auteurs de leur vie et s'ouvrent à la socialisation au contact des différents acteurs sociaux. Les rencontres avec eux ont permis de modifier le regard que l'on peut porter sur ce phénomène des enfants des rues ; cette étude peut ainsi favoriser la mise en place d'une aide plus appropriée à leur apporter.

Abstract

This thesis about children living in the streets in Kinshasa (RDC) has been brought out following our work as psychologist with these children and the interviews we had with them during 5 years. It deals with the street appeal and its links with identity and with mental representations of the family and of the street in these children. Direct and shared observation in their various life places, life accounts, projective tests: these tools were aimed at letting the children speak and led to a re-reading of this phenomenon of “street children”.

The appropriation of the street by the children can be either suffered, often the result of rejection by the parents on the pretext of a sorcery accusation transferred on the child, either intentional owing to an unbearable situation, brought by conflict relations with the parents, or absence, abdication, remarriage of one or of both parents.

The analysis of life accounts and of projective tests revealed, on one hand, that the separation from the parents always proves to be difficult and that the life in the street is extremely difficult and, on the other hand, that the street, the “outside”, can though replace the family, the “inside”, to become a place of life and socialization. Street appeal is not only useful, in as much as it allows the fulfillment of basic, emotional and social needs, but also symbolic, as the street becomes their place of some marginalized socialization, and brings about recomposition and repositioning of identity. They become there potentially actors and authors of their life and are open to socialization upon contact with the various social actors. The meetings we had with them have allowed to take a fresh look at this phenomenon of street children; this work could thus promote the setting up of a more appropriate help to bring them.

Table des matières

TABLE DES MATIERES	7
SIGLES ET ABREVIATIONS	14
LISTES DES FIGURES	17
LISTE DES TABLEAUX	19
REMERCIEMENTS	25
INTRODUCTION GENERALE. EN AMONT DE CE TRAVAIL	29
Introduction	31
1. Recensement des écrits	33
1.1. Traités et conventions	33
1.2. Ouvrage de Masiala ma Solo	34
1.3. Article de Tingu, Nyakato, Bukaka et Mbakidi	35
1.4. Travaux de recherche	37
1.5. Colloques et séminaires	44
1.6. Enquêtes	48
2. Questions de la recherche	53
3. Objectifs	59
3.1. Objectifs généraux	59
3.2. Objectifs spécifiques	59
4. Intérêt de la recherche	61
	7

5. Méthodologie	65
6. Cadre de la recherche : ville de Kinshasa	67
6.1. Généralités	67
6.2. Situation historique	69
6.3. Démographie et économie	70
6.4. Situation géographique	70
6.5. Langue	71
6.6. Religion	71
7. Plan	75
CONCLUSION	77
PARTIE THEORIQUE. LE PHENOMENE DES« ENFANTS DES RUES »	79
INTRODUCTION	81
CHAPITRE I. FACTEURS PREDISPOSANT AU PHENOMENE DES « ENFANTS DES RUES »	83
Introduction	83
1. Facteurs prédisposant au phénomène	83
1.1. Dimension religieuse	83
1.2. Dimension socioculturelle	84
1.3. Dimension historique	86
1.4. Dimension économique	86
1.5. Dimensions anthropologique et démographique	87
1.6. Dimension sanitaire	88
1.7. Dimension éducative	89
1.8. Dimension politique	90
2. Sorcellerie	91
1.1. Modes d’acquisition	94
1.2. Conception traditionnelle de la sorcellerie	96
1.3. Conception moderne de la sorcellerie	96
1.4. Sorcellerie chez l’enfant	98
1.5. Traitement de la sorcellerie	101
1.6. Délivrance et exorcisme	103

Conclusion	105
 CHAPITRE II. L'ENFANT DES RUES : CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET STRATEGIES MISES EN ŒUVRE	 107
Introduction	107
1. Enfant des rues	107
1.1. Enfant	107
1.2. Rue	111
1.3. Enfant des rues	119
1.4. Historique du phénomène des « enfants des rues » à Kinshasa	122
1.5. Typologie des enfants des rues	130
1.6. Relations de l'enfant des rues	138
2. Construction identitaire et stratégies mises en œuvre par « les enfants des rues »	141
2.1. Identité sociale	141
2.2. Identité personnelle	142
2.3. Représentation	142
2.4. Construction de l'identité enfant des rues	144
2.5. Stratégies et mécanismes mis en œuvre pour la construction de l'identité « enfants des rues »	146
Conclusion	154
 CONCLUSION	 157
 PARTIE EMPIRIQUE. ATTRAIT DE LA RUE ET IMPACT SUR L'IDENTITE ET LES REPRESENTATIONS MENTALES DES ENFANTS	 159
 INTRODUCTION	 161
 CHAPITRE I. DISPOSITIF METHODOLOGIQUE	 163
Introduction	163
1. Enquête proprement dite	164
1.1. Objectifs	164
1.2. Vers une méthodologie interdisciplinaire	166
1.3. État des lieux	168

1.4. Approche méthodologique	169
1.5. Négociation et immersion sur le terrain	187
2. Déroulement de l'enquête	204
2.1. Présentation du chercheur	204
2.2. Prise de notes	205
2.3. Langue	206
2.4. Matériaux utilisés et nombre d'entretiens	206
2.5. Limites des enquêtes	207
3. Présentation des lieux d'enquête	208
3.1. Lieux d'observation et d'entretien	208
3.2. Institutions d'accueil et d'hébergement	209
3.3. Rues	212
3.4. Institutions d'accompagnement	214
3.5. Communes d'enquête	216
4. Difficultés rencontrées	217
5. Population	220
5.1. Enfants des rues	222
5.2. Travailleurs sociaux	225
5.3. Enfants vivant en famille	226
5.4. Parents ayant des enfants dans les rues et la fratrie	227
6. Proposition d'un guide d'analyse des données	228
6.1. Théorisation ancrée	229
6.2. Analyse transversale	236
6.3. Mise au point	237
7. Hypothèses	238
Conclusion	243
 CHAPITRE II. DEDANS ET DEHORS	 245
Introduction	245
1. Dedans versus dehors, famille versus rue	248
2. Dehors versus dedans	252
2.1. Dehors, une situation voulue	254

2.2. Dehors, une situation subie ou imposée	258
2.3. Identité	295
Conclusion	326
 CHAPITRE III. ATTRAIT DE LA RUE VERSUS RELATIONS FAMILIALES CONFLICTUELLES ET RESPONSABILITE PARENTALE MAL ASSUMEE	 329
Introduction	329
 1. Représentation de la famille	 332
1.1. Famille : lieu de vie et lieu sécur	334
1.2. Famille : lieu de transmission des valeurs	338
1.3. Famille : un enfer, un lieu de malheurs	343
1.4. Interprétation du test de la famille	349
1.5. Donner un sens à la vie	362
 2. Rue	 379
2.1. Attrait de la rue	379
2.2. Perturbations des relations familiales	383
2.3. Absence des parents	394
2.4. Maltraitance physique et psychologique	395
2.5. Représentation de la rue	409
2.6. Parcours	424
 3. Institution d'accueil, une alternative à la crise familiale	 429
3.1. (Re)naissance	431
3.2. Adaptation difficile dans les institutions	434
3.3. Lieu de non satisfaction des besoins	437
3.4. Effet de contagion	438
 4. Rôle des médias	 439
 5. Nécessité de restaurer l'autorité parentale	 441
Conclusion	448
 CHAPITRE IV. ÉTUDE DE CAS UNIQUES	 451
Introduction	451
 1. Cas Le Blanc, vagabond libre	 455
	11

Introduction	455
1.1. Récit reconstruit et structuré	455
1.2. Représentation de la famille	458
1.3. Représentation de la rue	461
1.4. Attrait de la rue	463
1.5. Identité acquise	463
1.6. Projet de vie	464
Conclusion	465
2. Cas Obama, la rue non désirée	468
Introduction	468
2.1. Récit reconstruit et structuré	468
2.2. Représentation de la famille	471
2.3. La vie de la rue est une lutte	473
2.4. Rue non désirée	474
2.5. Identité personnelle et sociale	475
2.6. Projet de vie	475
Conclusion	476
3. Cas Roi David, le secret du cœur	479
Introduction	479
3.1. Récit reconstruit et structuré	479
3.2. Représentation de la famille	483
3.3. Rue, lieu de violence	485
3.4. Une souffrance inédite	486
3.5. Identité personnelle et sociale	487
3.6. Projet de vie	487
Conclusion	487
4. Cas Sandra, une vie inquiète	490
Introduction	490
4.1. Récit reconstruit et structuré	490
4.2. Représentation de la famille	494
4.2. Une famille idéale	496
4.3. Une rue refuge et vivante	497
4.4. Attrait de la rue	499
4.5. Identité personnelle et sociale	499
4.6. Projet de vie	499
Conclusion	500

Conclusion	501
CHAPITRE V. DISCUSSION GENERALE	509
Introduction	509
1. Représentation de la famille et de la rue	511
2. Identité personnelle ou image de soi	513
3. Lien et relation	515
4. Projet de vie	518
5. Attrait de la rue	519
Conclusion	522
CONCLUSIONS GENERALES	525
1. Rappel de quelques coordonnées de notre étude	527
2. Ce qui résulte de notre étude	529
3. Particularités de notre position	542
4. Un apport plus large de cette étude	546
5. Limites de cette étude	548
6. Perspectives	550
7. Proposition pour la prise en charge	553
BIBLIOGRAPHIE	555
ANNEXES	567

Sigles et abréviations

ACS/AMO : Actions communautaires sida/Avenir meilleur pour les orphelins

ADRE : Administration de la recherche

AED : Aide à l'enfance défavorisée

APROVEV : Action pour la promotion des personnes vulnérables

ASBL : Association sans but lucratif

ATC : Agence transcongolaise des transports

BASE : Bureau africain des sciences de l'éducation

BBS : Bomoyi bwa sika

BICE : Bureau international catholique de l'enfance

CAN : Coupe d'Afrique des nations

CAP : Centre d'accueil protestant

CASTR : Comité d'appui au travail social des rues

CCEF : Centre congolais pour l'enfant et la famille

CDE : Convention relative aux droits de l'enfant

CFM : Centre frère Maino

CMM : Centre monseigneur Munzihirwa

CEPROSOC : Centre pour la promotion sociale communautaire

CICC : Centre international de criminologie comparée

CPI : Cour pénale internationale

CPRK : Centre pénitentiaire et de rééducation de Kinshasa

CO : Centre ouvert

EIC : État indépendant du Congo

EGEE : Etablissements de garde et de l'éducation des enfants

FARDC : Forces armées de la République Démocratique du Congo

Fc : Franc congolais

JPF : Jatukik providence foundation

IA : Institution d'accueil

INS : Institut national de statistique

MHEED : Maison d'hébergement pour enfants en difficulté

MMP : Marie mère de la paix

ONATRA : Office national de transport

ONG : Organisation non gouvernementale

ONU : Organisation des nations unies

ORPER : Œuvre de reclassement et de protection des enfants de la rue

OSEPER : Oeuvre de suivi, d'encadrement et de protection des enfants de la rue

OUA : Organisation de l'union africaine

RC : République du Congo

RDC : République Démocratique du Congo

REEJER : Réseau d'éducateurs des jeunes et enfants des rues

sd : sans date

SVD : Société du verbe divin

UCL : Université Catholique de Louvain

UNICEF : United nations of international children's emergency fund.

UNIKIN : Université de Kinshasa

UPN : Université pédagogique nationale

VIH/Sida : Virus de l'immunodéficience humaine/syndrome d'immuno
déficience acquise

Listes des figures

Figure 1. Effectif des enfants des rues selon le sexe.....	49
Figure 2. Effectif des enfants des rues par tranche d'âge	50
Figure 3. Carte d'Afrique.....	67
Figure 4. Carte de la RDC.....	68
Figure 5. Plan de la ville de Kinshasa	68
Figure 6. Cercle vicieux de la croyance sorcière	102
Figure 7. Guide d'analyse de Paillé	236
Figure 8. Pyramide des besoins de Maslow	274
Figure 9. Socialisation marginalisée	295
Figure 10. Repositionnement identitaire selon Colombo	315
Figure 11. Construction identitaire de l'enfant des rues	316
Figure 12. Étapes de la socialisation d'un enfant des rues	323
Figure 13. Parcours d'enfant des rues auteur et acteur social.....	324
Figure 14. Échelle de vie de Kadogo	413
Figure 15. Échelle de vie de Drogba.....	416
Figure 16. Échelle de vie de Mira	418
Figure 17. Parcours normal de vie d'un enfant à Kinshasa	425
Figure 18. Parcours de vie d'un enfant des rues	429
Figure 19. Famille réelle de Le Blanc.....	459
Figure 20. Famille de rêve de Le Blanc.....	461
Figure 21. Échelle de vie de Le Blanc	462
Figure 22. Famille réelle d'Obama	472
Figure 23. Famille de rêve d'Obama	473

Figure 24. Échelle de vie d'Obama.....	474
Figure 25. Famille réelle de Roi David.....	483
Figure 26. Famille de rêve de Roi David	484
Figure 27. Échelle de vie de Roi David	486
Figure 28. Famille réelle de Sandra	495
Figure 29. Famille de rêve de Sandra	497
Figure 30. Échelle de vie de Sandra.....	498
Figure 31. Schéma quinaire des enfants des rues	522
Figure 32. Dedans et dehors, un renversement de rôles	536
Figure 33. Dedans versus dehors	540

Liste des tableaux

Tableau 1. Sujets de l'enquête exploratoire	62
Tableau 2. Districts et communes de Kinshasa.....	71
Tableau 3. Identités personnelle et sociale du chercheur.....	193
Tableau 4. Échantillon des enfants des rues	222
Tableau 5. Échantillon des travailleurs sociaux.....	225
Tableau 6. Échantillon des enfants vivant en famille	226
Tableau 7. Échantillon des parents.....	227
Tableau 8. Échantillon de la fratrie	228
Tableau 9. Différentes catégories d'enfants des rues.....	253
Tableau 10. Opportunités et contraintes de la rue.....	292
Tableau 11. Identité sociale de soi	308
Tableau 12. Identité sociale d'enfants des rues selon les tiers.....	310
Tableau 13. Diverses dénominations de l'échelle de vie	423
Tableau 14. Identification des 4 cas	453

À mon « grand-père »¹, Monsieur l'Abbé Philippe Mpasas Nsiala, qui nous a quittés trop tôt. Tu nous as appris l'amour de la science. Que cette thèse soit l'accomplissement de tes paroles. « Bankaka bamo, lukala bankua ngangu ye bankua nduenga » [Mes chers petits-neveux, soyez intelligents et sages]

À mon père Philippe Makiadi, pour qui le destin a retiré si tôt de notre amour. Que son amour envers nous reste aussi fort et durable à jamais. Le malheur de l'avoir perdu ne doit pas faire oublier le bonheur de l'avoir connu.

Aux enfants mal aimés qui errent dans les rues de la RDC

¹ En réalité, il s'agit de mon grand-oncle. Mais ce terme n'est pas utilisé dans la culture congolaise en RDC et le terme « grand-père » se dit pour « grand-oncle ».

*L'amour, que nous avons tant de mal à définir, est la seule expérience humaine
véritablement réelle et durable.
Il est le contraire de la peur. Il est l'essence de toute relation, le cœur de la créativité, le
pouvoir des pouvoirs.
Il est ce qu'il y a de plus complexe dans l'être humain. Il est la source du bonheur,
l'énergie qui nous relie les uns aux autres et qui vit en nous.
Enfin, c'est la seule chose que l'on peut vraiment donner. Dans un monde d'illusions, de
rêves et de vide, l'amour est source de vérité.*

Élizabeth Kubler-Ross

Remerciements

Me voici au terme de mon grand pèlerinage plein de hauts et de bas. Heureusement pour moi, il n'a pas été trop long, j'ai donné le meilleur de moi-même pour y arriver. Un adage Kongo dit : *n'koko uyenda wa mosi uyetekama* [la rivière coule sans guide, ainsi elle serpente]. Ainsi je tiens à remercier l'ensemble des personnes qui de loin ou de près m'ont accompagnée et ont facilité la réalisation de ce travail.

En premier lieu, un grand merci à la Divine Providence pour le don de la vie et de l'intelligence. Merci à Jean-Luc Brackelaire, mon promoteur et à Jean Kinable, mon co-promoteur. Ce fut pour moi un grand plaisir de travailler sous leur supervision. Merci pour leur soutien moral, scientifique et pour leur engagement à trouver des voies et moyens financiers pour la réalisation de cette thèse. Leur disponibilité m'a toujours rassurée et encouragée à aller de l'avant.

Je tiens à remercier également les membres du comité d'accompagnement : les Professeurs Jacinthe Mazzocchetti et Maurice Tingu. Mention spéciale à Jacinthe Mazzocchetti pour sa rigueur et son esprit critique qui m'ont toujours aidée à me remettre en question, à avancer et à oser aller plus loin. Je la remercie aussi de m'avoir fait profiter de son expertise d'anthropologue. Quant au professeur Maurice Tingu : malgré ses multiples occupations, il a accepté sans hésitation à mi-chemin de m'aider dans mon cheminement.

Mes remerciements vont également au Professeur Anne-Christine Frankard qui a accepté de faire partie de mon jury.

Merci au professeur Philippe MEIRE d'avoir accepté de présider ce jury.

Je ne peux pas non plus oublier l'ADRE qui a financé notre formation durant 4 ans. Une pensée toute particulière à Christian Duqué et à Dominique Socquet à qui je témoigne ma profonde gratitude.

J'ai aussi connu des personnes de bonne volonté qui m'ont manifesté leur amour, leur sympathie et m'ont apporté leurs expertises telles que Josianne Alenus, Claire Legrève, Marie-Charlotte Declève, Marie Bronchart, Dominique Hougardy et Roland Jaumin. Qu'elles trouvent en ce mot l'expression de ma profonde gratitude.

Merci pour la vie ensemble, car grâce à eux j'ai eu la chance de travailler durant quatre ans dans une atmosphère conviviale, fraternelle, agréable et stimulante. Je cite : Firmin Phambu, Florence Mbiya, Odon Kawayu, Danny Tungisa, Adeline Fohn, Christine Lebon, Claudine Uwera, Darius Gishoma, Alexis Ndimubandi, Jeannette Uwineza, Patrick Rwagatare et Augustin Nshimiyimana.

Mes remerciements vont aussi à Son Excellence Monseigneur Fidèle Nsielele, évêque du diocèse de Kisantu/RDC, qui en dépit de ses occupations a eu un souci particulier pour ma personne et mes études.

Merci à ma famille religieuse des Sœurs de Sainte Marie de Kisantu/RDC pour son souci de former ses membres. En particulier un grand merci à la révérende Sœur Marie Catherine Mata pour ses conseils, ses encouragements et pour avoir stimulé en moi le goût de la recherche. Merci aux révérendes Sœurs Brigitte Lembi, Gertrude Nsimba, Bernadette Ndonga et Nestorine Mvula pour leur attention et leur amour envers ma personne pendant ces quatre années de ma vie en Belgique.

Un grand merci au couple Marc et Simone DuBois pour l'amour qu'ils m'ont témoigné.

Je ne peux évidemment pas oublier ma mère Louise Ndonga pour son amour et ses encouragements dans mes projets. À toute la famille, plus particulièrement à mes frères (Hilaire Nzeza, Toussaint Ndonga, Fabien Mata, Luc Makiadi et Guylain Nsiala), à ma sœur Eulalie Makiese, à mes oncles (Albert Mpanzu, Fidèle Nsiala, Corneille Makokila, Philippe Mpasa et Misère Nsiala) à ma tante Albertine Nsiala, à mes cousins, neveux et nièces, merci pour leur soutien moral et financier.

Je pense spécialement aux Très chers Frères Patrick Vandeputte, Pierre Denil, Jean-Pierre Berger, tous Frères des écoles chrétiennes du district de Belgique Sud et au Révérend Frère Yan Van Der Heuvel (missionnaire de Scheut). Ils font partie de ces personnes rares et précieuses que la Divine Providence a mises sur ma route pour la rendre praticable et j'ai appris d'eux que « servir est un honneur ».

Une profonde gratitude aux ONG Dynamo Internationale, CASTR, REEJER, JPF et CCEF pour leur contribution à cette étude.

Que tous ceux qui de loin ou de près ont contribué à la réalisation de ce travail trouvent ici l'expression de ma sympathie et de ma gratitude. Je fais référence aux enfants des rues, aux tiers, aux personnes ressources, aux professeurs Michel Parazelli, Pierre Paillé, Justin Mbwaka, Jean Kanga, Léon Mbadu, Vital Mangoni, Max Kupelesa, Richard Ngub Sim, André Masiala, Florentin Azia, Donatien Banona, Luxen Kibwenge, Philippe Kasongo et Joachim Mukau, aux Chefs des travaux Jean-Bosco Mahunda, Davin Mpata et Éric Meto, à l'assistant Ali Mulenda, aux amis et connaissances.

Introduction générale. En amont de ce travail

Introduction

Notre sujet de recherche s'articule autour de l'enfant qui vit en marge de la société, un « enfant-adulte » et qui ne dépend que de lui. Nous le nommons « enfant des rues ».

Cette introduction générale placée en amont de ce travail a pour but d'atteindre une certaine qualité d'information sur l'objet de notre étude et de trouver les meilleures manières de l'aborder. Nous avons commencé par interroger les textes officiels que sont les traités et les conventions nationaux et internationaux sur la question de l'enfant et de sa vulnérabilité. La lecture de l'ouvrage de Masiala (1990), un psychologue clinicien congolais qui a étudié le phénomène des « enfant des rues », nous a apporté davantage de lumière sur l'objet de notre recherche. Ainsi qu'un article écrit par Tingu, Nyakato, Bukaka et Mbakidi sur les aspirations des enfants en situation difficile, publié en 2005 dans la revue *Enfant et Société* à Kinshasa.

Ensuite nous avons analysé quelques travaux antérieurs réalisés sur ce phénomène pour bien préciser la problématique et les objectifs de notre recherche. Les résultats de ces travaux antérieurs seront confrontés dans la conclusion générale avec ceux de notre étude pour une meilleure compréhension et un approfondissement de l'étude du phénomène. Quelques colloques et séminaires organisés à Kinshasa nous ont aussi éclairée sur ce qui a déjà été fait et sur la manière dont la communauté s'est mobilisée pour encadrer ces enfants qui ont choisi la rue comme demeure.

Nous nous sommes intéressée aux rapports d'enquêtes faites par les travailleurs sociaux des rues. Elles nous servent de référence face à l'ampleur et à l'évolution du phénomène.

Enfin, nous présentons le cadre de notre recherche qui est la ville de Kinshasa, capitale de la RDC. Outre les généralités, nous décrivons les situations historique, géographique, démographique, linguistique, culturelle, politique et éducative de la ville qui peuvent avoir un impact sur l'émergence du phénomène des « enfants des rues ». La RDC est plongée depuis belle lurette dans une crise profonde et multiforme, déchirée par une guerre qui n'a pas encore véritablement dit son dernier mot et dont la quasi-totalité des indicateurs de production sont au rouge. Kinshasa est la principale ville du pays, un pôle d'attraction pour les Congolais, car les grandes activités politiques, économiques et commerciales y sont concentrées. Elle est aussi une ville multiculturelle et de diversité. Nous décrivons davantage les différents facteurs qui influencent l'évolution du phénomène des « enfants des rues » et qui peuvent favoriser ou défavoriser leur présence ou leur vie dans la rue. Ces différents facteurs environnementaux aident les enfants à mettre sur pied des stratégies les aidant à se construire de nouvelles identités liées à leur mode de vie actuel.

Nous avons proposé les 4 récits des enfants des rues que nous avons réalisés lors de notre travail de terrain, c'est-à-dire de 2003 à 2008 ; ils explicitent certains aspects du phénomène que notre propre expérience et nos seules lectures n'auraient pas suffi à appréhender.

À partir de ces textes, nous avons pu circonscrire notre sujet, situer la problématique, préciser les objectifs et proposer une méthodologie.

1. Recensement des écrits

Nous nous proposons de faire une relecture de certains documents tels que : les conventions et les traités nationaux et internationaux relatifs à l'enfant et à sa protection ; les travaux antérieurs réalisés au Burundi et en RDC, à cause de la spécificité du phénomène ; les rapports de séminaires, des enquêtes et un ouvrage publié.

1.1. Traités et conventions

Les conventions et les traités internationaux et nationaux, s'accordent à dire qu'est « enfant » en général tout être humain âgé de moins de dix-huit ans¹.

La RDC avait adopté et ratifié la convention relative aux droits de l'enfant à l'Assemblée Générale des Nations Unies le 20 novembre 1989 et la déclaration mondiale en faveur de la survie, de la protection et du développement de l'enfant, au sommet sur l'enfant tenu à New-York du 28 au 30 septembre 1990. Ces engagements ont été renouvelés lors de la session spéciale consacrée aux enfants, tenue à New-York du 5 au 10 mai 2002. Les États africains pour leur part, après avoir noté avec inquiétude la situation critique de nombreux enfants sur le continent et la nécessité de leur assurer une protection et des soins spéciaux, adoptèrent, en juillet 1990, la charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant, mais son application jusqu'à ce jour pose problème.

¹ Article 1 de la convention relative aux droits de l'enfant (1989).

La loi n°09/001 du 10 janvier 2009² sur la protection de l'enfant en RDC, dans son article 3, définit la notion de l'enfant en ces termes : est « *enfant* » toute personne âgée de moins de dix-huit ans.

1.2. Ouvrage de Masiala ma Solo

Masiala ma solo est un psychologue clinicien congolais, auteur de l'ouvrage intitulé *Les enfants de personne* paru en 1990. Il nous arrive de faire un lien entre la notion d'enfants des rues et celle de délinquance. Par son étymologie, le mot *délinquant* désigne celui qui est en marge de la loi, de la norme.

Parazelli (2000), explicite cette idée en affirmant que

le phénomène des jeunes de la rue, implique parfois la délinquance, mais ne s'identifie pas à elle. Contrairement à la délinquance juvénile qui a toujours existé, le phénomène des jeunes de la rue est une réalité relativement neuve, avec une identité particulière.

Masiala (1990) exprime bien la singularité de ce phénomène. L'enfant de la rue ou l'enfant de personne a généralement ceci de spécifique :

- il a son père, sa mère, ses frères, ses oncles, ses tantes, ses cousins... ;
- à sa naissance, il a été accueilli par la famille et reconnu comme enfant de celle-ci ;

² Cette loi du 10 janvier 2009 évoque la vulnérabilité de l'enfant en ces termes : tout enfant est vulnérable à cause de sa dépendance par rapport à son milieu, à son immaturité physique, intellectuelle et émotionnelle, il a besoin de soins spéciaux et d'une protection particulière. Il y a parmi ces enfants ceux qui ont besoin de mesures spéciales de protection comme l'orphelin, l'enfant rejeté, l'enfant abandonné, l'enfant maltraité, l'enfant exploité sexuellement, l'enfant toxicomane, l'enfant handicapé, la fille-mère, l'enfant des rues, l'enfant surdoué, l'enfant déplacé à cause de la guerre et non accompagné, l'enfant vivant avec le VIH/sida, l'enfant dit sorcier, l'enfant associé aux conflits armés, l'enfant dont la mère est en détention, l'enfant travailleur, l'enfant en conflit avec la loi. La fragilité est vécue de différentes manières selon les liens, les relations que l'enfant entretient avec sa famille, son entourage et les soins qu'il reçoit d'eux. En RDC, l'enfant est toujours considéré comme un être humain sans parole, fragile, incapable de se défendre, celui qui n'a pas encore l'art de *parler* ou de *hausser la voix*, celui à qui on peut tout imputer et qu'il faut aussi protéger.

- à un moment donné, quelque chose dans le comportement de l'enfant déplaît au reste de la famille, surtout la famille dont il détient l'identité, suivi d'une exclusion et/ou d'une auto-exclusion ;
- il n'est plus chez lui, il n'a plus de chez lui. Au plan psychique, cela veut dire : « tu n'es plus mon fils » ou « vous n'êtes plus mes parents ».

Donc, ils ne se reconnaissent plus mutuellement. Et c'est la rupture du lien parental et de la filiation. Pour les parents, il n'est plus l'enfant et, pour l'enfant, eux ne sont plus père, mère... La rupture du lien parental est consommée. C'est ainsi que sur les plans psychologique et subjectif, il peut être appelé *enfant de personne*. Il paraît vouloir vivre comme s'il n'avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Mais cet être ne pouvant pas être, vivre et exister sans une identité, la rue où il va l'accueille et lui confère son identité. La rue est prise ici *lato sensu*, comprenant tous les espaces neutres, anonymes dont notamment des bâtiments à l'abandon, des étals de marchés, des épaves de véhicules, des places publiques, des vérandas de boutiques, des gares, des lieux de distraction, etc. C'est pourquoi il devient *enfant des rues* comme le dit Masiala. Bref, Masiala a étudié le phénomène avec ses conséquences psychiques sur la vie de ces enfants, conséquences liées à la rupture volontaire ou non du lien familial de l'enfant. L'enfant reçoit sa nouvelle identité de la rue qui l'accueille comme lieu de socialisation.

1.3. Article de Tingu, Nyakato, Bukaka et Mbakidi

Cet article portant sur *Les aspirations des enfants en situation difficile* a été écrit en 2004 par Tingu *et al.*. Par enfant en situation difficile, les auteurs ont fait allusion à tout enfant en rupture de relations avec sa famille et/ou sa société. Ils le nomment souvent enfant des rues. Cet article est un rapport d'enquête réalisée auprès des enfants des rues pris en charge

dans trois institutions différentes : EGEE³/Mbenseke-Futi, EGEE/Madimba et le Centre Source de Vie. Les auteurs ont essayé de s'entretenir avec les différents enfants sur leurs aspirations scolaires et professionnelles, sur leur projet de réinsertion familiale et sur leurs attentes.

S'agissant des aspirations scolaires, la plupart de ces enfants éprouvent un besoin d'étudier, car ils veulent devenir des personnes cultivées et être utiles à la société. Curieusement le choix de filières d'études est orienté vers les études techniques puis viennent les sciences exactes et les sciences humaines. Les projections professionnelles ont suivi aussi les aspirations scolaires. La majorité des enfants aimeraient exercer un métier technique où ils peuvent facilement gagner de l'argent. Puis vient un autre petit groupe qui aspire aux métiers libéraux et un dernier groupe aspire à des hautes fonctions (la magistrature suprême, ministre, directeur d'une société).

Pour ce qui est de la réinsertion familiale, les réponses données par ces enfants sont divergentes. Les uns sont mécontents d'être dans la rue, car la vie est très difficile ; les autres sont contents de vivre loin du toit familial à cause du manque d'amour et de paix. La rue les a accueillis et leur a offert un toit. Elle assure parfois leur scolarisation, leur prise en charge sanitaire... ce que leurs parents n'ont pas fait ou ne faisaient pas convenablement quand ils étaient en famille. La majorité des enfants veulent que le gouvernement congolais prenne en charge leur éducation. Qu'il aide aussi les parents à assumer leur responsabilité en leur payant un bon salaire.

³ EGEE : Etablissements de garde et de l'éducation des enfants. Voir Ordonnance-loi n°78/016 du 4 juillet 1978 modifiant le décret du 6 décembre 1950 au sujet de l'enfance délinquante et l'ordonnance n°13/140 du 23 avril 1954 au sujet de la création des EGEE.

1.4. Travaux de recherche

1.4.1. Thèse de Mbwaka

Mbwaka est psychologue ; son travail sur *L'image de soi et anticipations imaginatives des rôles chez les enfants des rues de Kinshasa*, réalisé en 2005, est motivé par la présence massive d'enfants dans les rues de Kinshasa. De nombreuses voix s'élèvent de partout à travers le monde en faveur d'un effort collectif visant à faire en sorte que les enfants des rues reprennent racine dans la vie sociale. Cette étude avait un triple but. Connaître d'abord l'image de soi chez les enfants qui ont choisi la vie de la rue. Ensuite, relever les stratégies utilisées par ces enfants face à la marginalisation dont ils sont victimes de la part de la société. Enfin, dégager leurs perspectives d'avenir et leurs aspirations. Le travail de Mbwaka a abouti aux résultats suivants : les enfants des rues ont une image de soi négative qui les dévalorise. Face au défi de la marginalisation, de nombreux enfants ont tendance à faire preuve de créativité. S'agissant de leurs aspirations et de leurs désirs d'un niveau élevé, ces enfants envisagent leur avenir avec beaucoup d'optimisme.

Mbwaka a conclu son étude par une réflexion :

Rien de durable ne pourra être entrepris en faveur des enfants des rues, si nous ne nous mettons pas davantage à leur écoute et sans une prise en compte de leurs aspirations. Cette approche importante pourra nous permettre de mieux les aider et les soutenir, et pourquoi pas de négocier avec eux et même à plus forte raison, de prendre nos distances s'il le faut, dans cette reprise qui s'impose pour leur meilleur avenir (Mbwaka, 2005).

1.4.2. Thèse de Kienge Kienge

Kienge Kienge est un juriste criminologue, sa thèse sur *Le contrôle policier de la « délinquance » des jeunes à Kinshasa : une approche ethnographique en criminologie*, réalisée en 2005, part d'un constat d'une présence massive d'enfants dans les carrefours des principales artères de la ville de Kinshasa et d'autres villes congolaises et africaines. Ces enfants

sont communément appelés « shègues⁴ », « phaseurs » ou encore « enfants sorciers » et généralement qualifiés de « délinquants ». Depuis les années 1990, les expressions de *justice pour mineurs* ou de *mineurs en conflit avec la loi* ont supplanté celles de *délinquance juvénile* ou de *jeunes délinquants*. Mais curieusement, au cœur de l'administration de cette justice pour mineurs, se trouvent des préoccupations de prévention et de traitement de la délinquance juvénile. L'auteur a opéré une déconstruction catégorielle de la « délinquance » généralement utilisée pour définir les situations impliquant les jeunes Kinois. Il a analysé le contrôle policier de ces situations et a examiné les diverses interactions auxquelles ce contrôle donne lieu, en appliquant à cet objet la grille criminologique de l'acteur social dans le champ de la criminologie, adaptée au contexte africain. Cette étude a présenté aussi bien les jeunes et les policiers que les autres protagonistes du contrôle des situations impliquant les jeunes comme des acteurs, c'est-à-dire des sujets porteurs d'un point de vue propre, et observe ainsi le jeu d'interactions entre eux comme *un espace des points de vue*, dont la confrontation laisse apparaître des représentations différentes et antagonistes de la délinquance des jeunes. L'analyse de trois cas a débouché sur l'esquisse d'une théorie ancrée du contrôle policier des situations-problèmes assumées par les jeunes. Elle montre que les situations définies comme constitutives de la délinquance se dissolvent dans une variété de situations-problèmes aussi bien contextuelles que particulières aux jeunes de Kinshasa. Pour survivre, les jeunes se débrouillent, tout comme l'ensemble de la population adulte, face à des situations de misère, provoquées par la déliquescence de l'État en RDC. Il y a des transformations rapides que subit la société congolaise contemporaine

⁴ Le mot shègue peut s'écrire shègè.

dans une modernité globalisée⁵, à la fois insécurisée et insécurisante. La délinquance juvénile est présentée alors comme une expression de cette insécurité généralisée. Dans un contexte marqué par l'insécurité dans la vie quotidienne, de nombreuses instances interviennent, allant des jeunes eux-mêmes aux policiers, aux magistrats et au personnel du parquet en passant par les familles, les chefs des jeunes (leaders). Les autres protagonistes de la situation s'activent pour exercer un contrôle certain des situations-problèmes impliquant les jeunes, relevant légalement ou non de la « délinquance ».

Cette étude a aussi montré une police marquée par une misère institutionnelle et des policiers mobilisant toutes les ressources disponibles selon une logique de bricolage favorisant la capitalisation du pouvoir de contrôle de ces situations. La loi pénale apparaît, d'une part, comme une ressource symbolique, invoquée par les policiers sur un mode incantatoire. Et d'autre part, elle est comme une ressource instrumentale non seulement pour générer des recettes moyennant des amendes transactionnelles perçues par les policiers pour l'État et, souvent, pour leur propre survie. Mais cette ressource est aussi mobilisable en vue de pacifier des conflits sociaux, moyennant la réparation due et la conciliation des protagonistes, au point que la police apparaît moins comme instance pénale que comme instance sociale et unité de production économique. L'insécurité généralisée à Kinshasa conduit à l'exigence de la pacification des rapports sociaux comme une ressource, qui, mieux que la loi pénale, favorise la confiance mutuelle nécessaire à l'émergence d'un espace politique au niveau local.

⁵ En parlant de la modernité globalisée, Kienge-Kienge fait allusion à tout ce qui est récent, actuel qu'on n'avait pas avant. Ce sont ces mutations que subit la RDC qui insécurisent la population.

1.4.3. Thèse d'Azia

Azia est pédagogue ; son étude, réalisée en 2009, porte sur *Enfants de la rue. Enfants d'avenir. Une étude psychologique du phénomène à Kinshasa par une approche projective*. Azia s'est fixé comme objectif, l'étude de l'influence de la *culture de la rue* sur la structure de personnalité des enfants des rues. Il a examiné deux des quatre dimensions de la personnalité : le développement mental et l'affectivité. Azia soutient la thèse suivante : l'enfant de la rue est récupérable vu sa structure de personnalité. Cette étude a abouti aux résultats suivants :

- les enfants sont victimes du bas revenu économique de leurs familles et de la méchanceté des beaux-parents ;
- l'absence d'une véritable politique sociale gouvernementale et d'un manque d'engagement social dans le chef du Congolais seraient à la base de cette débâcle familiale ;
- pour Azia (2009, p. 279) l'enfant des rues est défini comme

cet être humain de tout au plus 18 ans issu d'une famille nombreuse, très pauvre, des quartiers insalubres et à forte concentration humaine, vivant dans la promiscuité et déscolarisé. Un jour, à l'initiative surtout des parents ou de son propre chef, il décide de se fixer dans la rue à la recherche de quoi subvenir aux besoins de sa famille. La rue le récupère, l'abrite et lui donne une identité à elle ; désormais, celle-ci devient sa demeure permanente, avec comme famille la bande et la poubelle ; dans sa vie, deux choses le préoccupent désormais : la survie et son avenir.

- dans les épreuves projectives, les enfants des rues de son échantillon dessinent plus volontiers des personnes, des animaux, des arbres, des maisons et des ustensiles de cuisine, des objets qui sont plutôt liés aux besoins de survie et de protection ;
- ces enfants ont tous un projet de vie et se nourrissent d'ambitions nobles allant jusqu'à viser la magistrature suprême du pays. Comme l'a confirmé le test du bonhomme, l'intelligence des enfants de la rue a le même potentiel que celui des autres enfants, c'est-à-dire que le séjour dans la rue

et les dures conditions de vie dans ce milieu n'ont pas affecté leurs aptitudes intellectuelles ;

- ces enfants reconnaissent la famille comme « étant la niche relationnelle par excellence qui offre intimité et sécurité » et tiennent à regagner celle-ci dès la première occasion offerte ;

- au sujet de la valorisation d'un des pôles de la trinité familiale, il s'est avéré que la mère est le personnage le mieux valorisé de ce triangle. Ces *enfants martyrs* se révèlent en réalité des *enfants d'avenir*. Par conséquent, on peut fonder l'espoir de les récupérer par une méthode d'éducation appropriée.

1.4.4. Thèse de Nsengiyumva

Nsengiyumva est un anthropologue qui a réalisé un travail sur *L'espace public urbain comme lieu de survie, les Timbayi de Bujumbura* en 2010. Le Burundi vit dans une situation de crises multiformes qui ont des conséquences néfastes sur la population telle que l'occupation des espaces publics par les enfants communément appelés les *timbayi*.

L'objet de cette étude est la valorisation des capacités d'organisation et de débrouille des *timbayi* de Bujumbura. Pour bien comprendre ce phénomène, il s'enquiert de leurs trajectoires, de leur mode de subsistance et de leur représentation. La rue ou l'espace public, mais quel espace public pour les *timbayi* ?

Son hypothèse repose sur la résilience, c'est-à-dire que les *timbayi* développent des stratégies de débrouillardise et de survie, s'organisent à leur manière en marge de cette société qui n'a pas pu satisfaire leurs attentes. À défaut de mieux, l'espace public constitue un espace de vie, une forme de sécurité sociale et économique. Pour les *timbayi*, survivre, c'est établir une organisation spécifique qui régule le mode de vie du milieu.

L'analyse vise à comprendre de l'intérieur la manière dont ces enfants survivent, le sens qu'ils donnent à leur situation, ce que représente l'espace public dans leur survie. D'une part, l'auteur a fait un parallélisme entre le rituel de socialisation des enfants dans la tradition burundaise et son adéquation ou son applicabilité chez les *timbayi*. D'autre part, il dresse un état des lieux, des trajectoires et du style de vie des *timbayi*. Ces enfants, une fois dans la rue, se retrouvent dans un lieu étranger où aucun accueil n'est prévu alors qu'ils doivent y demeurer. Les nouveaux sont intégrés par les anciens et doivent se conformer aux règles établies. Ces enfants choisissent les rues et d'autres stratégies pour leur survie quotidienne. L'espace public est le milieu de vie de ces enfants, mais aussi un lieu d'échange marchand. Il remplit trois rôles pour ces enfants, à savoir un espace physique (espace de vie), un espace social (lien social) et un espace marchand (qui assure la sécurité économique et, donc la survie).

1.4.5. Thèse de Kasongo Maloba

L'étude de Kasongo, psychologue clinicien, réalisée en 2011, a porté sur l'*Autoreprésentation des jeunes garçons de la rue à Lubumbashi (RDC)*, à savoir l'image de ces jeunes, eu égard à leur mode de vie précaire, en termes de représentation de soi et de représentation sociale. L'auteur vise l'appréhension des mécanismes psychologiques à l'œuvre chez les jeunes des rues de Lubumbashi, dans la province du Katanga en RDC, confrontés à d'innombrables problèmes. De l'interaction entre la représentation de soi et la représentation sociale découlent des réactions susceptibles d'être considérées comme conformistes, déviantes ou ambivalentes. La « résilience » est ce processus qui permet aux jeunes de la rue de donner du sens à leurs souffrances. Grâce aux entretiens semi-directifs triangulés avec l'observation directe et participante, son approche qualitative a permis de rencontrer, non seulement les garçons de la rue,

mais aussi certains adultes témoins et quelques filles. L'analyse transversale des données et l'analyse longitudinale de trois cas ainsi que de celui d'une fille ont abouti aux résultats qui permettent la compréhension du phénomène. Les garçons abordés ont acquis précocement l'autonomie psychique. Ils ont voulu l'indépendance, mais ils n'ont pas tous atteint la même autonomie matérielle. Les résultats révèlent une résilience au cas par cas, car non seulement chaque jeune est unique, mais il est aussi particulier dans sa façon d'agir et de réagir. Au même âge ou à des âges différents, les comportements ne sont pas identiques. Tous s'avèrent résilients, mais ils ne le sont pas à tout moment et de la même manière. Il importe, donc de tenir compte des différences entre individus. Les cas étant significatifs en eux-mêmes, il y a des invariants qui peuvent être considérés comme assez caractéristiques de cette population.

1.4.6. Synthèse de ces études

Ces cinq travaux sont axés sur le phénomène des « enfants des rues ». Un phénomène pluriel et complexe, car chaque enfant est un cas particulier (à Kinshasa comme à Lubumbashi ces enfants sont appelés *shègues*, *phaseurs*, etc., alors qu'à Bujumbura on parle des *timbayi*). Les crises multiformes que subissent les pays sont à l'origine de ce phénomène.

Chaque auteur aborde ce phénomène selon sa spécialité. L'espace public assure trois fonctions à l'enfant des rues : un espace physique (refuge, espace de vie), un espace social (nouveau lieu de socialisation) et un espace marchand (qui assure la sécurité économique). Pour Kasongo (2011, p. 1), « la représentation de soi se trouve au carrefour de l'image de soi, de l'image des membres de la société et de l'image renvoyée à l'individu par l'environnement qu'il arrive à intérioriser au fil du temps ». Elle dépend dans une certaine mesure de l'image des autres acteurs sociaux, que l'individu intériorise pour sa propre identification.

Ces travaux décrivent le chemin parcouru par différents chercheurs sur ce phénomène de l'appropriation de la rue par les enfants. Ce phénomène est vu davantage par les psychologues et par l'anthropologue comme un fait social qui tend à se mondialiser. Le juriste voit plus en ce phénomène un fait lié à la délinquance juvénile, car certains enfants échappent au contrôle policier.

Notre étude rejoint la préoccupation de nos prédécesseurs. Ils nous donnent déjà une idée claire du phénomène, de la représentation que se fait la société globale de ce phénomène et des différentes mesures ou positions des États en matière de protection des enfants. Ils présentent souvent la rue comme un milieu plein de dangers. Les enfants y habitent, s'adaptent, s'habituent et s'en sortent, parfois, pleins de vitalité et de maturité pour leur réintégration dans leurs familles respectives. Alors nous pouvons d'ores et déjà estimer que cette appropriation de la rue et cet attrait des enfants pour la rue ne sont pas seulement utilitaires, mais aussi symboliques, comme nous le verrons dans le corpus de ce travail. Ces enfants deviennent acteurs et auteurs de leur vie.

1.5. Colloques et séminaires

1.5.1. Colloque international de 1986

Organisé à Kinshasa par le Bureau Africain des Sciences de l'Éducation (BASE-OUA) et le Centre International de Criminologie Comparée (CICC) de l'Université de Montréal, ce colloque était centré sur l'enfance, l'éducation et la déviance : de la campagne à la ville, de l'école à la rue. Les débats ont gravité autour de trois thèmes : jeunesse africaine et changements sociaux, les enfants de la rue : une marginalisation, la délinquance juvénile et les réactions sociales qui sont à comprendre et à définir. Les participants ont circonscrit le problème de la déviance dans ce

rapprochement avec le phénomène des enfants et jeunes⁶ de la rue. Ce colloque se situait dans la logique de la rencontre du Grand Bassam (Abidjan, Côte d'Ivoire) tenue en 1985. Cette dernière avait marqué un tournant décisif dans l'intérêt public pour le phénomène en Afrique.

1.5.2. Séminaire de 1996

Ce séminaire tenu à Kinshasa au Centre d'Accueil Protestant (CAP) a porté sur l'enfant des rues et son univers en Afrique. Le but de ce séminaire était d'approfondir la problématique du phénomène des « enfants de la rue et dans la rue » et de faire une évaluation des résultats atteints jusque-là. Il visait un triple objectif, à savoir :

- réexaminer la problématique africaine du phénomène à la lumière des résultats atteints et des spécificités sous-régionales ;
- approfondir la thématique des apports économiques des enfants de et dans la rue pour eux et pour leurs familles au regard des problèmes de droit et de la santé ;
- permettre la rencontre des intervenants et des chercheurs en vue d'échanges.

Ce séminaire est parti d'une contradiction existant entre la mentalité hospitalière, la solidarité africaine et la croissance actuelle du nombre d'enfants abandonnés, enfants en difficulté, enfants des rues dans les milieux urbains. Nous estimons que, quel que soit le degré de choc, d'acculturation, l'abandon, le rejet, l'exclusion, la marginalisation des enfants et des jeunes scandalisent les consciences africaines étant donné que l'Afrique se clame être assoiffée de fécondité. Autrement dit, on peut se demander pourquoi les sociétés traditionnelles africaines et/ou les

⁶ Parler des enfants et jeunes des rues, c'est apporter une nuance sur les étapes de vie telles qu'elles sont conçues par certains auteurs qui parlent de l'enfance entre 0-10 ans, de la puberté entre 10-12 ans et de l'adolescence entre 12 et 18 ans.

Africains des villes des époques coloniale et postcoloniale n'ont-ils pas pu éviter l'abandon, la marginalisation massive des enfants et des jeunes ? D'où la nécessité d'étudier ces sociétés et de mieux comprendre le vécu propre des enfants des rues pour arriver, d'une part, à répondre à cette question, et, d'autre part, à esquisser des solutions à la fois de prévention et d'intégration de ces enfants.

Ce séminaire régional a envisagé la redéfinition de la problématique de ce phénomène qui a consisté à :

- accepter et comprendre l'enfant des rues et les autres enfants en difficulté comme acteurs et agents de leur propre développement et non comme un simple objet de sollicitude caritative ;
- percevoir, découvrir et/ou rechercher les aptitudes réelles et potentielles utiles et créatrices à prendre en compte dans cette saisie de l'enfant des rues et dans le processus de son éducation, de sa formation et de sa socialisation ;
- impliquer ainsi un tel enfant dans toutes les actions qui visent son bien-être individuel et celui de la communauté.

Le séminaire a reconnu les efforts déployés pour la protection juridique des enfants malgré les divers paradoxes qui existent entre l'application et le respect des dispositions énoncées dans le texte. Voici quelques paradoxes relevés :

- la monétarisation des relations, qui a pour cause essentielle la crise économique, serait à la fois cause du phénomène particulier d'incitation des enfants par les adultes à aller dans la rue, mais aussi remède à la marginalisation du jeune « débrouillard » qui ramène le butin en famille et ainsi peut cesser d'être considéré comme un rejeté ;

- les représentations de la santé des enfants des rues s'élaborent essentiellement de façon personnelle et se renforcent par les informations informelles tirées des amis, des médias et des expériences vécues dans la rue.

1.5.3. Séminaire International de 2006

Le Séminaire International de Kinshasa a regroupé les travailleurs sociaux de rue de plusieurs pays d'Afrique, d'Europe et du Canada. La protection des enfants des rues en RDC y était mise en exergue. Dans son mot d'ouverture des assises, le Vice-Président chargé du social en RDC a insisté sur les capacités de ces enfants à construire un monde meilleur. Il a affirmé que « l'intelligence est dans la rue ». D'où il faut s'occuper de cette couche de la population.

Les objectifs assignés à ce séminaire étaient les suivants :

- aborder les différents aspects du travail social de rue, la prévention, le développement de la communauté, l'éducation, la santé, le développement et la valorisation des compétences disponibles ;
- promouvoir les échanges d'expériences sur les pratiques et les orientations du travail social de rue entre les praticiens, les professionnels et les chercheurs ;
- définir et élaborer ou approfondir les stratégies d'intervention sociale et judiciaire en faveur des enfants et jeunes de la rue ;
- étudier et approfondir les opportunités de mise en application des mécanismes de protection légale et d'aide aux enfants et jeunes en difficulté ;
- renforcer et améliorer les capacités et les connaissances des intervenants sociaux.

À l'issue dudit séminaire, a été créée une plate-forme dénommée Comité d'appui au travail social des rues, en sigle CASTR. Elle vise à

militer pour la protection de l'enfant congolais, surtout celui qui vit dans les rues et pour la valorisation du métier de travailleur social. Nous pouvons dire qu'actuellement nous avons une loi qui protège l'enfant congolais (même si son application pose encore problème) et le statut des travailleurs sociaux des rues est reconnu.

1.6. Enquêtes

1.6.1. Enquête de 1996

L'équipe du secteur de protection de l'ONG dénommée « Oeuvre de reclassement et de protection des enfants de la rue », en sigle ORPER, avec l'appui de l'UNICEF/Zaire, a fait le recensement des enfants et des jeunes des rues à Kinshasa. L'objectif fut de reconnaître avec plus de réalisme et de précision le nombre exact des enfants des rues à Kinshasa.

S'agissant de leurs rapports avec la famille, on dénombrait en 1996 :

- 4 189 enfants avec attache en famille : ils vont travailler le jour dans la rue pour gagner de l'argent afin de subvenir aux besoins de la famille et ils rentrent le soir pour y loger ;
- 3 093 enfants à cheval : séjournant pour un temps plus ou moins long dans la rue où ils travaillent ;
- 2 454 enfants en rupture totale : qui n'ont plus de contact avec leurs familles d'origine ;
- 80 enfants en situation précaire et, donc non catégorisés.

Ces enfants et jeunes recensés sont concentrés là où l'activité économique est plus intense : les ports, les marchés, les carrefours des avenues communément appelées « Ronds-Points », les places publiques, l'aéroport, les gares, les complexes commerciaux... La majorité des enfants provenaient des communes ou quartiers périphériques de la ville. Il y avait aussi 170 enfants provenant de l'intérieur du pays (des provinces) et vingt-

sept enfants de nationalité étrangère dont angolaise, sénégalaise, malienne, centrafricaine et congolaise de Brazzaville.

1.6.2. Enquête de 2006

Le réseau d'éducateurs des jeunes et enfants des rues (REEJER) a effectué une enquête de terrain pour évaluer le nombre d'enfants des rues à Kinshasa dont voici la synthèse du rapport final présentée dans les deux figures ci-dessous : dans ce rapport l'effectif d'enfants et jeunes des rues dans la ville de Kinshasa s'élève à 18 098 sujets dont 13 877 enfants âgés de 0 à 18 ans. Il y a 10 220 garçons et 3 657 filles.

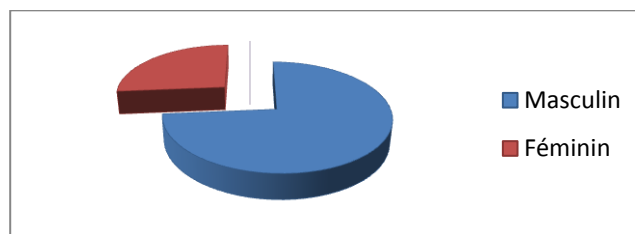


Figure 1. Effectif des enfants des rues selon le sexe

Source : REEJER (2006). Recensement des enfants des rues de la ville de Kinshasa. Rapport général

Baubet (2003, p. 204) avance deux opinions expliquant cette prédominance de garçons dans la rue :

la pression pourrait freiner le départ des filles du foyer parental, mais surtout celles-ci seraient plus fréquemment victimes des réseaux d'exploitation (esclavage et exploitation sexuelle) et, donc moins visibles dans la rue.

Nous savons que la forte visibilité des garçons dans la rue est due aussi aux activités de survie qu'ils exercent telles que le nettoyage des voitures, le colportage, etc. À cette visibilité du sexe masculin s'ajoute leur comportement provocateur et agressif. Quant aux filles, elles sont plus discrètes dans leurs activités telles que la vente, la prostitution, les travaux domestiques chez les particuliers...

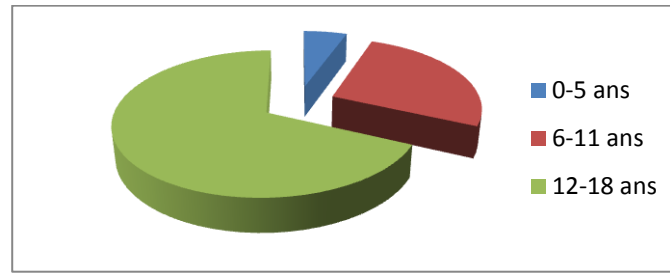


Figure 2. Effectif des enfants des rues par tranche d'âge
Source : REEJER, 2006, *op. cit.*

Nous pouvons interpréter ainsi cette figure : en bleu la tranche de 0-5 ans qui regroupe la petite enfance, en rouge les enfants de 6-11 ans et en vert les adolescents de 12-18 ans. Ces enfants proviennent en majorité de la ville de Kinshasa et des provinces environnantes (Bas-Congo, Bandundu, Kasai et Équateur). Ils ont aussi dénombré des enfants non congolais dans les rues de Kinshasa et 62 % de ces enfants sont dans la rue depuis plus d'une année. Ce rapport note également qu'en général 21,46 % seulement de ces enfants fréquentent les institutions ou les services mis à leur disposition, mais 57,44 % les fréquentent en cas de maladies. On dénombre un bon pourcentage de rechute après réunification familiale, ce qui témoigne d'une forte attraction des enfants vers la rue. Certains auteurs et chercheurs congolais révèlent quelques statistiques importantes sur l'ampleur et sur l'évolution du phénomène. Masiala (*op.cit.*, p. 34) note la présence de 5 000 enfants des rues de Kinshasa dont 1 100 sont des filles. L'ORPER (1996) signale la présence de 9 816 enfants des rues de Kinshasa.

Il faut retenir que ces statistiques sont certainement en dessous de la réalité à cause de la forte mobilité des enfants. Il y a des enfants qui ont échappé au contrôle des travailleurs sociaux, d'autres travaillaient peut-être chez des particuliers au moment du recensement, d'autres encore se cachaient dans des épaves de véhicules abandonnés ou dans des toits de pavillons de certains marchés. Ainsi Coloni (1987, p. 16) précise que

le seul fait de l'imprécision des chiffres, mais non des localisations, suffit à manifester la gravité de l'exclusion de ces enfants puisqu'ils échappent à toutes formes de recensements qui encadrent nos sociétés : scolarité, assistance médicale, logement.

L'effectif est très important à tel point qu'on se demande parfois : d'où viennent ces enfants ? De qui sont-ils ? Que devient le pays en général, et surtout la ville de Kinshasa en particulier, si une partie de sa jeunesse se retrouve dans la rue ? Nous nous sommes rendu compte de l'impact mineur des différentes interventions de terrain en dépit de toutes les actions menées et des services mis en place pour ces enfants. Le phénomène des « enfants des rues » va s'amplifiant dans le pays, et surtout dans la ville de Kinshasa, malgré la présence de plus d'une centaine d'ONG internationales et nationales.

La relecture de tous ces travaux individuels et de groupe nous interpelle. Ils abordent le phénomène dans son ontogenèse⁷ et dans sa globalité sans faire référence à celui qui le vit. L'enfant n'est pas impliqué. Sa parole ou sa voix est presque méconnue ou inexistante. Les enfants sont des êtres humains qui réfléchissent et qui nous (adultes) observent. Ils se posent sûrement tant de questions, car leur agir n'est qu'une réponse parfois à ce questionnement. C'est pourquoi il convient de les écouter, les intégrer, les intéresser et les faire participer aux différentes études qui les concernent afin de connaître aussi leur position sur les actions à mener en leur faveur.

⁷ Ontogénèse : le fait d'expliquer le développement du phénomène depuis le début jusque maintenant.

2. Questions de la recherche

En ce début du 21^e siècle, le phénomène des « enfant des rues » est mondial ; les pays développés ou en voie de développement sont concernés. L'explosion démographique, la modernité¹, la disparité entre villes et campagnes, l'économie, ont fait de l'époque actuelle celle de tous les paradoxes. Wangre Naba et Maiga Alkassoum (2008, p. 18) pensent que « ce phénomène constitue une menace sociale, car dans tous les coins du monde, de nombreux jeunes enfants, filles et garçons, errent nuit et jour sur les grandes artères des villes et des grands centres ». Une menace sociale, car l'avenir de la société dépend de sa jeunesse. Que devient cette société si ses enfants sont dans la rue et sans éducation ? Ainsi, l'historien Hobsbawm parle de la « remarquable histoire du 20^e siècle qui traduit si bien cette crise de la destruction du passé, ou plutôt des mécanismes sociaux qui rattachent les contemporains aux générations antérieures » (Wangre *et al*, *op cit*, p. 41).

À ce titre Koudou Kessié (1996, p. 14), note que

dans les sociétés africaines d'aujourd'hui influencées unilatéralement par les valeurs des anciennes puissances colonisatrices, le conflit entre les valeurs traditionnelles et les valeurs modernes, entre la culture occidentale dominante et la culture africaine minorisée, est intensément vécu au niveau de toutes les structures sociales et au niveau psychologique. Les problèmes d'inadaptation juvénile s'y amplifient, en particulier du fait des difficultés réelles des parents à intégrer un mode cohérent de vie et d'éducation.

L'initiation de la jeunesse pose de sérieux problèmes d'ordre économique, éducationnel, social, culturel et identitaire. Les rues des villes et des grands centres urbains servent de dortoirs et leur pavement de lits

¹ Nous utilisons ce mot pour expliquer tout ce qui est moderne, qui déséquilibre la société en référence à la société traditionnelle. Laurent, J-P., dans Breda & *al*. (2013, p. 20) l'explique en termes de modernité insécurisée, c'est-à-dire « une source des désordres et d'angoisses multiples... ». La modernité « rend compte du fait moderne dans un contexte globalisé d'insécurité (économique, social, politique, climatique...) où le quotidien est fait de reconfigurations permanentes des rapports avec l'autre » (Breda & *al*, *op. cit.*, p. 11).

pour le repos. Elles servent aussi de lieux de débrouille, de survie pour ces êtres humains en pleine croissance, qui constituent notre avenir. Peu de gens les regardent, leur sourient, les écoutent ou leur parlent. Beaucoup de ceux qui les ont engendrés ne veulent plus les voir, passent avec indifférence et n'osent pas les approcher. Ces enfants sont en fait considérés comme des indésirables, des êtres dangereux, nuisibles, des déchets pour la poubelle qu'il faudra vite évacuer ou vider, car ils sentent. Ces enfants « déchets radio-actifs » polluent la nature, l'environnement....

Aux yeux de la société, ils constituent un danger moral, physique, psychologique, social, politique, économique, philosophique, etc., une bombe à retardement. Faute d'avoir une place personnelle qui peut faire oublier ou disparaître leur présence, ils doivent s'effacer en tant que sujets. C'est là un indice que, si elle est manifestement liée à des mécanismes économiques qui l'inscrivent dans la réalité, l'exclusion naît fondamentalement des processus imaginaires de la négation du sujet humain. De fait, beaucoup de gens veulent lier ce phénomène à la pauvreté et celle-ci à l'exclusion. La pauvreté n'est pas un phénomène nouveau. Elle n'est pas un thème d'actualité. Au long des âges, on l'a toujours présentée comme étant la cause principale de certains maux. Tous les enfants des rues ne sont-ils pas issus de familles pauvres ? Il y a aussi des parents pauvres qui assument leurs responsabilités et donnent une bonne orientation à leur progéniture. Soulignons néanmoins ce paradoxe : en Afrique noire en général, et en RDC en particulier, les enfants vivent assez longtemps à côté de leurs parents, mais curieusement, depuis plus de trois décennies, beaucoup d'enfants quittent très tôt le toit parental, familial, pour la rue. À qui vont-ils s'identifier ? Doit-on imputer cela à la crise économique, politique du pays, ou doit-on considérer ce phénomène comme un épiphénomène d'une crise familiale et culturelle ?

Un phénomène doit alerter. Il doit être un sujet d'actualité sur lequel les scientifiques doivent s'empresse de mener leurs recherches. Dans le cas de ce phénomène, les pays les plus touchés tels que la RDC en font fi.

Lucchini (1993, p. 16), précise que

de l'antiquité, où l'enfant était considéré comme un adulte imparfait qui n'avait pas (ou peu) besoin de protection, à l'introduction de l'école obligatoire au 19^e siècle, de l'état moderne, garant du développement harmonieux de l'enfant, sa place a considérablement changé. [...] la plupart des recherches sur ces enfants des rues s'inscrivent dans une vision causale et fonctionnaliste (une vision dépassée du phénomène), expliquant leur réalité en termes de déviance, de contraintes matérielles et de pathologies de l'enfant.

C'est aussi dans cette perspective fonctionnaliste que Lucchini parle de l'enfant des rues qui est perçu comme *victime* de la désorganisation familiale et sociale. Il y a alors un décalage entre le discours sur l'enfant perçu comme une *promesse pour l'avenir* et un *don de Dieu* et sur la réalité quotidienne où on passe de l'enfant *bras économique* à l'enfant *charge économique*. Jadis l'enfant appartenait à la communauté, au voisinage et à la famille élargie, ceux-ci participaient davantage à sa socialisation. Aujourd'hui, les parents géniteurs portent seuls le désir d'enfant. « On ne fait plus un enfant pour la communauté, on fait un enfant pour soi » (Furtos, 2008, p. 85).

Il s'avère que la marginalisation des enfants et des jeunes prend de l'ampleur dans les cités africaines d'aujourd'hui en contradiction effective avec les valeurs traditionnelles de solidarité et d'hospitalité largement partagées en ville comme au village. Face à la modernisation et à l'explosion démographique, l'enfant devient de plus en plus une charge et un objet du processus d'exclusion ou de rejet de la famille, de l'école, de l'Église et de la société en général. Les frontières, les limites et les règles sociales entre les générations aussi se brouillent. Les parents font parfois un transfert d'autorité sur un aîné, qu'ils trouvent plus solide que les autres.

Stoecklin (2000, p. 41) insiste sur

l'« enfant-victime », surtout pour les recherches que nous associons à l'étude comportementaliste des groupes à risques dans une perspective d'épidémiologie sociale. C'est une pathologie sociale. Et sur l'« enfant-acteur » qui renvoie surtout à l'étude des pratiques identitaires et qui perçoit la rue comme un lieu, certes empreint de dangers, mais qui peut être potentiellement socialisateur pour ces enfants.

Ainsi, la vie de rue ne serait-elle pas une opportunité qui s'offre aux enfants pour un bon départ et pour un avenir meilleur ? La RDC est confrontée à de nombreuses difficultés et crises multiformes : la crise éducationnelle et sociale, l'émergence de nouveaux besoins et l'effritement des valeurs.

Pour Papa Abdoulaye Tall (1986, p. 1)

l'urbanisation rapide et non planifiée des villes africaines entraîne des phénomènes sociaux assez problématiques, causes de déséquilibre de nos sociétés. La conjoncture économique présente vient alourdir la charge des États, qui, dépassés, ne trouvent pas les solutions adéquates, et souvent en désespoir de cause appliquent des méthodes qui, finalement, se révèlent antisociales.

Dans ce travail, nous privilégions une lecture des enfants des rues en tant qu'acteurs sociaux, car elle permet de mieux appréhender le sens que revêt l'appropriation de la rue dans le contexte social et urbain actuel. Le mot « rue » utilisé dans ce travail englobe aussi tous les espaces utilisés par ces enfants et qui deviennent leurs lieux de vie. Le terme « enfant des rues » désigne tout être humain âgé de moins de 18 ans vivant et/ou travaillant dans la rue. De tout ce qui précède, trois grandes préoccupations ont retenu notre attention :

- pourquoi les enfants en lieu et place de vivre en famille ou dans une institution d'accueil où ils peuvent bénéficier de soins et protections, optent-ils pour la vie dans la rue ? S'agit-il d'une situation voulue, ou imposée, ou subie et acceptée ?

- comment ces enfants se représentent-ils la famille d'une part et la rue d'autre part pour que cette dernière exerce un attrait sur eux et que certains la préfèrent à la vie en famille ?
- en dépit de toutes ses violences, la rue leur offre-t-elle des formes d'épanouissement et de liberté, dont il s'agit aussi de garder à l'esprit les limites, et quelles sont les ressources utilisées pour s'y adapter ou pour vaincre les difficultés ?

3. Objectifs

Beaucoup d'études faites et publiées sur les enfants des rues en Afrique subsaharienne en général, et plus particulièrement en RDC, ont plutôt porté sur la connaissance générale du phénomène. Il s'agit ici d'une approche plus causale qui porte essentiellement sur les questions suivantes : Pourquoi ces enfants sont-ils dans la rue ? D'où viennent-ils ? Comment vivent-ils dans la rue ? Qu'est-ce qui les caractérise ? Elle vise également la recherche des moyens pouvant permettre d'arrêter l'expansion du phénomène. Chaque expert l'aborde selon sa spécialité. Peu d'études psychologiques ont été réalisées pour connaître ces enfants dans ce qu'ils ont d'intrinsèque comme sur la représentation, l'estime de soi, l'image de soi, l'identité des enfants des rues. Notre étude a tenté d'explorer deux dimensions psychologiques du phénomène, à savoir : la représentation des enfants de la famille et de la rue à Kinshasa et l'identité des enfants des rues.

3.1. Objectifs généraux

1. Donner davantage la parole aux enfants pour qu'ils s'expriment sur leur vie en famille comme dans la rue.
2. Analyser leurs parcours de vie en tant qu'acteurs sociaux et démontrer comment la rue est devenue un lieu de vie suite aux défaillances familiales et sociétales.

3.2. Objectifs spécifiques

1. Mettre un accent particulier sur les aspects spécifiques aux enfants des rues tels que dégagés à partir de leurs représentations de la famille, de la rue et d'eux-mêmes.

2. Recueillir et analyser leurs projets de vie d'abord personnel et sociétal (les messages adressés aux enfants, aux parents et aux gouvernants qui sont à la fois une interpellation et un projet de vie).

Ces objectifs découlent de notre hypothèse de départ qui est celle de la rue qui devient attrayante pour les enfants.

4. Intérêt de la recherche

Cette partie de la thèse est intitulée « en amont de ce travail », c'est-à-dire tout ce qui a initié l'élaboration de ce travail. Nous évoquons par là aussi toute notre expérience professionnelle auprès de ces enfants qui a précédé et est à l'origine de cette thèse et de l'intérêt majeur que nous accordons à cette problématique.

Nous partons d'une analyse de 4 récits d'enfants des rues. Avant d'entamer la thèse, nous avons eu, durant cinq ans, dans le cadre de notre travail, à nous entretenir avec des enfants orphelins, enfants victimes d'abus sexuels, enfants vivant avec le VIH/sida, enfants associés aux conflits armés, enfants en conflit avec la loi et privés de liberté, enfants déplacés de guerre et enfants des rues qui sont pris ou non en charge à Kinshasa et à Kisantu. De tous ces entretiens, nous en avons retenu quatre qui ont eu lieu en 2008. Nous les avons jugés pertinents au regard de notre problématique sur l'attrait des enfants dans les rues de Kinshasa. Ce sont des enfants que nous avons rencontrés de manière occasionnelle dans les rues de Kinshasa. Benoît 16 et Iveco ont été dans notre institution d'accueil et ont fui ; et Nadine, nous l'avons rencontrée au cimetière de la Gombe (elle n'est pas une revenante, mais jadis, certains enfants des rues vivaient dans l'enceinte du cimetière de la Gombe où on enterre les hauts dignitaires de Kinshasa) et Tusera dans un des sites¹ d'enfants des rues. Le tableau ci-dessous présente l'échantillon des sujets de l'enquête exploratoire :

¹ Site : lieu de rencontre ou de rassemblement des enfants des rues.

Tableau 1. Sujets de l'enquête exploratoire

Pseudo	Âge	Sexe	NE	AF	DVR.	Nat.	Observation
Benoît16	14	M	3 ^e pr.	Kinshasa	6 ans	Congolaise	Enfant vagabond
Iveco	10	F	-	Non révélée	6 mois	Congolaise	Enfant prostituée
Nadine	12	F	1 ^e pr.	Masina	4 ans	Congolaise	Eds
Tusera	06	M	1 ^e pr.	Non révélée	2 ans	Angolaise	Eds

Légende du tableau

Les âges sont exprimés en année ; NE : niveau d'études ; pr : primaire ; AF : adresse familiale ; DVR : durée de vie dans la rue ; Nat : nationalité ; Eds : enfant dit sorcier.

S'agissant d'un choix pour ce mode de vie, souvent alors durable, les enfants se représentent la rue comme leur espace de vie, leur lieu d'épanouissement, d'opportunité et de liberté. Nous remarquons que cela se vit différemment chez ceux qui se sont résignés à cette vie, poussés de force par des situations pénibles : maltraitance familiale, exclusion, rejet, marginalisation ou autres circonstances telles que le décès d'un ou des deux parents, la vie dans une famille monoparentale, famille recomposée, famille nombreuse, la guerre, le handicap physique ou mental, la sorcellerie, la déscolarisation, la précarité matérielle ou affective.

Dans la rue, ces enfants subissent aussi beaucoup de violences de la part de leurs pairs (des rituels d'initiation par les anciens, initiation brutale et parfois inhumaine tels que : boire de l'eau très chaude, brûler une partie du corps, faire des travaux forcés, raser les cheveux avec un morceau de verre, manger du piment en grande quantité, fumer des cigarettes ou du chanvre à forte dose, boire des *supu na tolo*²). Des adultes et des agents de sécurité (policiers et militaires) s'y mettent aussi pour les agresser : torture, emprisonnement illicite, abus sexuel, viol, rafle, etc. Face à toutes ces formes de violence, certains enfants des rues disent pourtant :

² *Supu na tolo* [la soupe dans la poitrine] : c'est le nom d'une nouvelle liqueur locale de fabrication artisanale avec un taux élevé et inconnu d'alcool. La recette est à la mode dans la capitale congolaise parmi les jeunes de toutes les couches. Elle est caractérisée par ses effets aphrodisiaques.

Nous préférons être maltraités par des inconnus plutôt que par les membres de notre famille.

Nous avons trouvé encore quelques filles dans les rues de Kinshasa qui, la journée, font des travaux manuels dans le privé, vendent des fruits par-ci par-là et, la nuit, se livrent à la prostitution. Deux enfants nous ont amenée dans leur site, c'est-à-dire le lieu où ils vont se reposer après leur « lutte³ » ou leur « rodage⁴ ». Le premier site est dénommé « deuxième cité » et le second camp des *bana baboya toli* [enfants qui n'aiment pas être conseillés ou qui n'acceptent pas de conseils]. C'est le refuge des enfants qui échappent à la discipline et à l'autorité des adultes. Nous avons croisé Nadine et Benoît 16 au Marché Central de Kinshasa et ils ont accepté de s'entretenir avec nous. Ces enfants nous ont fait partager librement leurs expériences de vie en famille et dans la rue. Nous avons senti en eux l'envie de s'exprimer et d'être écoutés, l'envie que nous leur accordions du temps et leur offrions un espace de dialogue. Nous les avons accompagnés jusqu'au site.

- * Souvent, nous (chercheurs) sommes tentés de parler à la place de l'enfant ou de la personne victime d'un fait, mais cette étude se propose de donner davantage la parole aux enfants qui vivent ce phénomène presque insolite. Un proverbe congolais stipule que « l'histoire de la chasse serait différente si elle était écrite par les lions ». Ces enfants doivent témoigner de leur vie dans les rues, des différentes représentations qu'ils se font de la famille et de la rue.

Jadis, nous liions ce phénomène aux situations économiques (pauvreté) et politiques (guerre, rébellion incessantes...). Nous avons choisi d'écouter ces enfants pour connaître les mobiles de cet attrait vers la

³ Lutte : travail, job.

⁴ Rodage : prostitution.

rue, car nous y retrouvons des enfants issus de familles riches et pauvres, habitant les milieux stables et venant des milieux chauds⁵. Nadine et Benoît 16 ont émis le vœu d’être visités de temps en temps pour un soutien moral, voire matériel. Mais, même si le début de cette vie de rue est dur, l’enfant finit par s’habituer. Nous sommes d’avis que la présence des enfants dans les rues nous bouleverse parfois. Ci-dessus, nous avons dénoncé que les pays concernés par ce fléau ou cette pandémie en font fi, d’où,

- * ce travail peut servir de support scientifique pour les études ultérieures sur le phénomène des « enfants des rues » qui est une réalité sociale, un problème majeur de notre pays en général et de la ville de Kinshasa en particulier.

⁵ Milieu chaud : milieu où il y a des rébellions, des guerres, etc.

5. Méthodologie

Notre méthode de recherche consiste à donner la parole aux enfants qui vivent ce phénomène. Et nous constatons combien cela les rends méfiants alors même qu'ils la prennent. Cette méfiance est liée aux risques autant culturels que psychiques pour un enfant de prendre la parole en son nom propre. Comme le souligne Kienge-Kienge (2005, p. 65)

les rapports sociaux en Afrique contemporaine paraissent fortement personnalisés. L'on est plus en sécurité parmi les « siens », les membres de son groupe familial, tribal, celui de promotionnaires ou d'amis et connaissances, ceux-là étant avantagés par rapport à ceux-ci. Les contacts avec les gens du dehors sont marqués par la méfiance et l'incertitude.

Ainsi pour faire face à cela, l'enfant congolais nomme toute personne adulte du sexe masculin surtout inconnue qu'il rencontre sur son chemin par « papa, tonton, vieux, frère, etc. » et celle du sexe féminin par « maman, tante, sœur ». L'enfant ne peut hausser sa voix qu'en cas de demande, d'une plainte, d'une réponse à donner sans apporter un jugement ou une suggestion. Il ne doit qu'obéir à la parole des parents, de l'aîné ou de l'adulte.

Pour Ortigues *et al.* (1984, p. 51)

rarement l'enfant est invité à exprimer ce qu'il pense, ce qu'il éprouve, ce qu'il désire ; et s'il s'exprime de la sorte, ce n'est jamais spontanément, mais sur une invitation-autorisation de l'adulte. [...] traditionnellement le contact s'établit entre adulte et enfant par le truchement d'un ordre donné et exécuté.

Il y a des situations où la parole des enfants n'est pas ou plus entendue et où ils n'ont pas ou plus de porte-parole.

Tsala-Tsala (1991) cité par Ezémbé (2009, p. 50)

la prise de la parole est elle-même régie par les droits et devoirs des uns par rapport aux autres. Parler signifie souvent conseiller, ordonner, commander. La parole est un privilège, un droit et un devoir éthique, ceux du mari sur la femme, du parent sur l'enfant, de l'aîné sur le cadet, du chef sur ses sujets. De même la parole de certaines catégories d'individus est-elle habituellement disqualifiée (enfants, jeunes, esclaves, étrangers).

Malgré tous les écueils culturels évoqués ci-dessus, nous avons voulu tout à la fois donner la parole aux enfants et être leur porte-parole et/ou leur interprète.

Pour atteindre nos objectifs, nous avons privilégié une méthodologie axée sur l'observation participante et directe, le récit de vie reconstruit, structuré, et les épreuves projectives (test de famille : famille réelle-famille de rêve et échelle de vie) pratiquées chez 23 enfants des rues. Nous y avons adjoint 4 études de cas uniques choisis parmi les 23 précités.

Nous savons bien que le phénomène des « enfants des rues » est un fait social de notre pays et que certaines personnes en subissent ses effets néfastes. D'où il fallait s'intéresser à ces personnes quant à leur vécu en famille et à leur ressenti face à ce phénomène. C'est ainsi que nous avons réalisé des entretiens semi-directifs avec des tiers (5 parents, 4 frères et sœurs d'enfants des rues et 5 enfants vivant en famille) et avec des personnes ressources¹ (10 travailleurs sociaux). Les entretiens des enfants vivant en famille ont été reconstruits et structurés. Les apports de ces différentes catégories de personnes appuient et complètent les dires des enfants des rues.

Nous avons choisi le contexte de Kinshasa, car il présente à plusieurs égards un exemple d'une complexité réelle du phénomène des enfants des rues en RDC.

Le dispositif méthodologique sera détaillé dans le chapitre I de la partie empirique.

¹ Par personne ressource, nous entendons toute personne qui travaille pour ces enfants et peut apporter un plus à notre étude.

6. Cadre de la recherche : ville de Kinshasa¹

6.1. Généralités

Kinshasa, anciennement dénommée Léopoldville jusqu'en 1966, est la capitale de la RDC. Elle est la plus grande ville du pays avec un double statut, à savoir celui de centre des institutions nationales et des institutions provinciales. Située sur la rive gauche du Fleuve Congo au niveau du Pool Malebo, elle fait face à la capitale de la République du Congo-Brazzaville. Elle est la ville la plus peuplée du pays avec environ 10 millions d'habitants dont 54 % sont constitués de jeunes de moins de 18 ans. Elle est également la plus grande ville et agglomération d'Afrique sub-saharienne après celle de Lagos. Kinshasa forme une entité administrative à statut particulier et joue le rôle de centre administratif, économique et culturel de la RDC. Ses habitants sont appelés les Kinois.

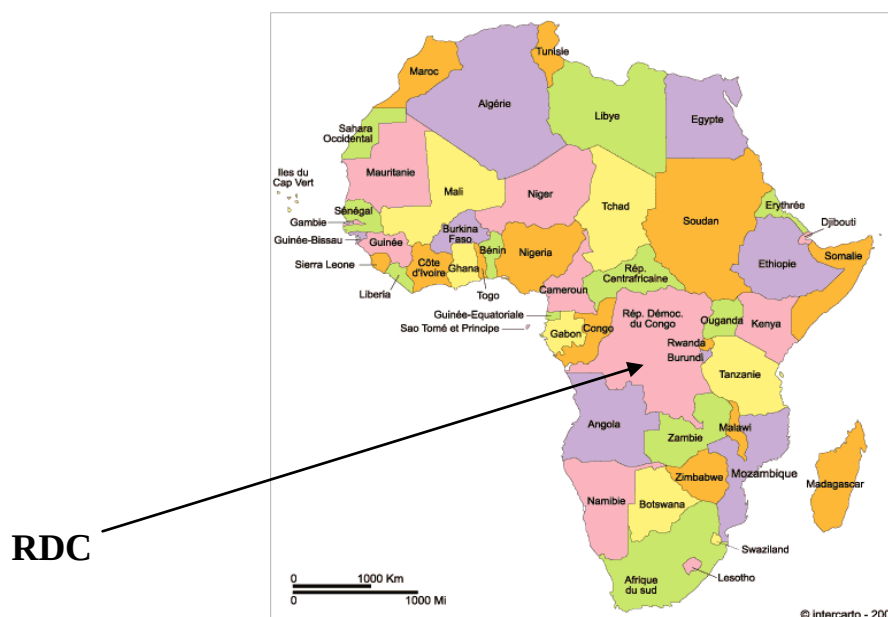


Figure 3. Carte d'Afrique
Source internet : www.africa.dpi.org, consulté le 10/10/2010

¹ www.kinshasa.cd, consulté le 10/04/2010.

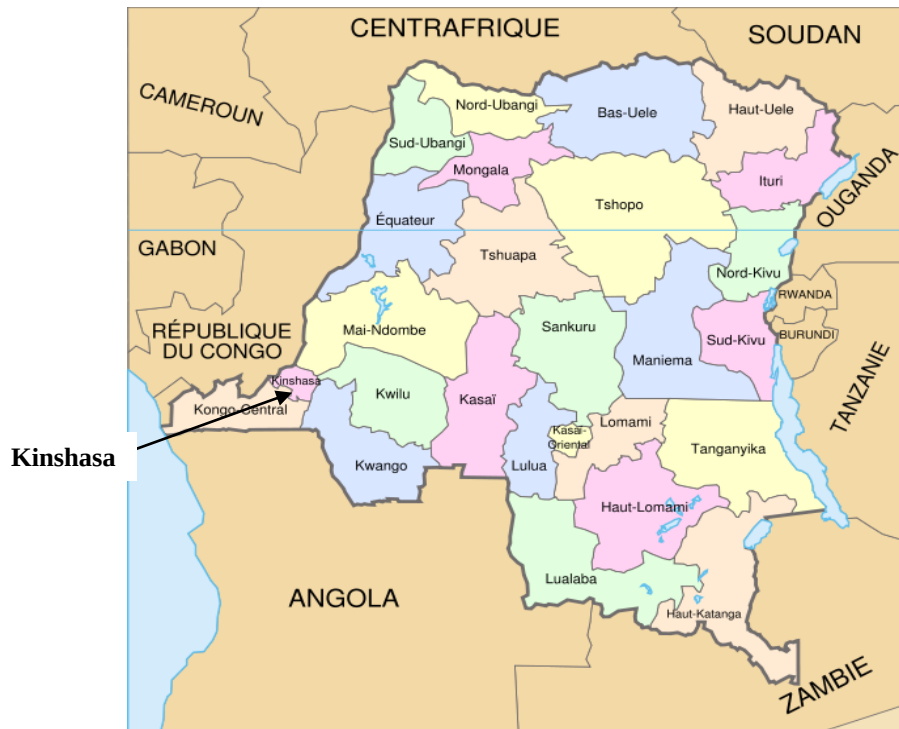


Figure 4. Carte de la RDC
Source : <http://fr.wikimedia.org>, consulté le 10/04/2011

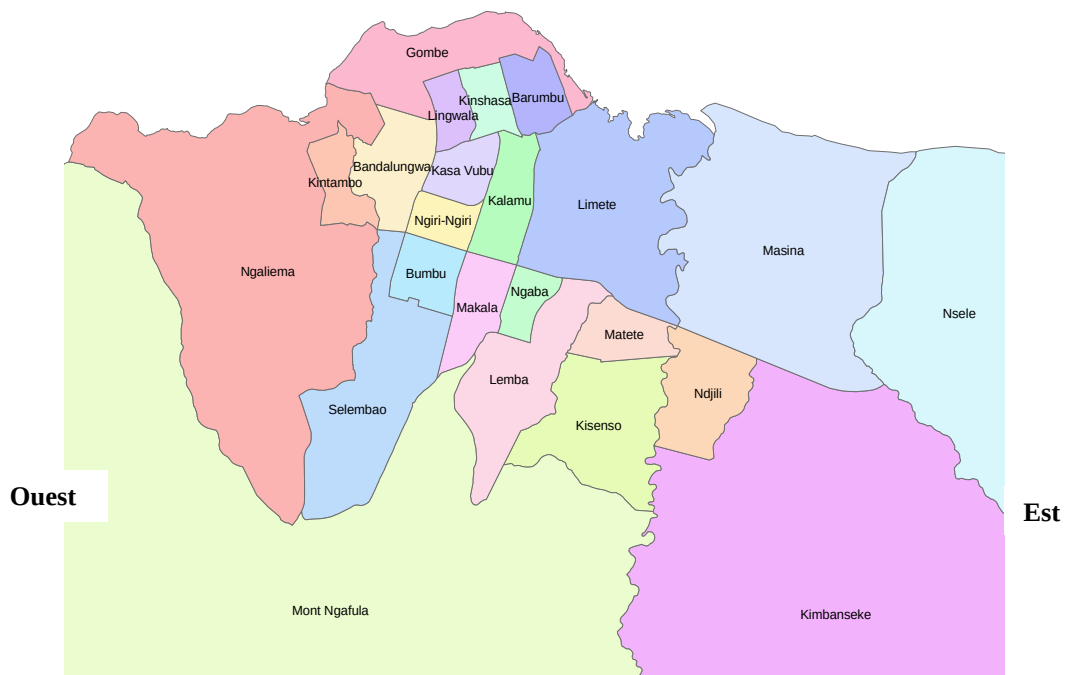


Figure 5. Plan de la ville de Kinshasa
Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Kinshasa>, consulté le 10/04/2011

6.2. Situation historique

L'Afrique Centrale possède des traces d'occupation humaine remontant au premier millénaire avant notre ère. Différentes tribus et peuples composent la population kinoise.

6.2.1. Époques précoloniale et coloniale

Dès le 16^e ou 17^e siècle, la région du pool Malebo devient une vraie plaque tournante entre le bassin du fleuve et les régions côtières. Henry Morton Stanley atteint pour la première fois le site de la ville au niveau de Ntambo le 12 mars 1878, lors de sa traversée d'Est en Ouest du continent africain. En 1881, il signa le « traité de l'amitié » avec un chef téké, Ngaliema, obtenant ainsi le droit d'établissement à l'emplacement de l'actuelle commune de Kintambo, sur les bords de la baie de Ngaliema, où il fonda un poste qu'il baptisa plus tard Léopoldville en l'honneur de Léopold II, roi de la Belgique. Stanley fonda aussi une autre station, celle-ci près du hameau de Kinshasa (nshasa signifiant « marché »), avec l'accord du chef Ntsuvila. Ce village donna son nom à la ville actuelle, se dressant, avec le village de Mpumba, là où aujourd'hui se trouve le quartier des affaires. En 1929, elle hérita de la fonction de centre administratif assumée jusque-là par Boma², par la mise en application de l'arrêté royal du 1^{er} juillet 1923. Léopoldville ne devint juridiquement une ville que le 25 juin 1941, alors qu'elle n'était auparavant qu'un district urbain.

6.2.2. Après l'indépendance

La guerre civile qui suit l'indépendance en 1960 renforce l'immigration des Baluba. Avec la prise de pouvoir par Mobutu, en 1965,

² Boma est une ville portuaire au sud-ouest de la RDC, capitale de l'EIC (État Indépendant du Congo) du 1er mai 1886 jusqu'en 1908 et du Congo-Belge de 1908 au 31 octobre 1929.

le lingala devient la langue régionale enseignée à côté du français. La ville change officiellement de nom en 1966, passant de Léopoldville à Kinshasa.

6.3. Démographie et économie

La croissance de la ville commence en 1945 avec la fin du travail forcé qui permet aux populations noires d'augmenter. De nombreux paysans arrivent alors de la campagne, à la recherche d'un emploi et s'entassent dans les cases de la zone indigène. La ville commence alors à se peupler majoritairement des Bakongo. De 1945 à 1991, le site ne nous a pas apporté d'information qui soit en rapport avec notre objet d'étude. En 1991 et ensuite en 1993, Kinshasa est victime de pillages, dont les séquelles sont encore visibles tant matériellement qu'humainement. Ces pillages sont provoqués par une crise économique due au système politique et économique, tant inefficace que corrompu dans l'ensemble du pays. Selon les estimations, la population pourrait atteindre plus de 10 millions d'habitants en 2015 (se hissant ainsi parmi les 30 plus grosses agglomérations mondiales).

6.4. Situation géographique

La ville-province s'étend sur une surface de 9.965 km² composée d'un grand plateau (plateau du Kwango), d'une chaîne de collines (monts Ngaliema, Amba et Ngafula), d'une plaine et de marécages au bord du pool Malebo. La plaine est la partie la plus peuplée et s'étend en forme de croissant de la baie de Ngaliema à l'ouest jusqu'au plateau du Kwango à l'ouest du pool Malebo. Sa situation est 4°20'04.81''S et 15°18'46.39''E. Son altitude est de 284 m. Le climat est tropical (chaud et humide), composé d'une saison des pluies de 8 mois (de mi septembre-mi mai) et d'une saison sèche de 4 mois (de mi-mai à mi-septembre). Le reste de l'année est relativement pluvieux surtout en avril et en novembre. La ville

de Kinshasa est divisée en 4 districts et 24 communes tels qu'ils sont représentés dans ce tableau.

Tableau 2. Districts et communes de Kinshasa

Districts	Communes
Funa	Bandalungwa, Bumbu, Kasa-Vubu, Kintambo, Makala, Ngiri-Ngiri et Selembao
Lukunga	Barumbu, Gombe, Kinshasa, Lingwala et Mont-Ngafula
Mont-Amba	Kisenso, Lemba, Matete, Mont-Ngafula et Ngaba
Tshangu	Kimbanseke, Maluku, Masina, Ndjili et N'sele

6.5. Langue

La population de Kinshasa provient de tous les coins de la RDC, de plusieurs pays d'Afrique et du monde. Plusieurs langues sont parlées à Kinshasa, comme dans toutes les villes cosmopolites. Le français est parlé pour les échanges commerciaux, la gestion administrative et l'enseignement. La plupart des écrits sont rédigés en français. C'est aussi la principale langue des médias. Le lingala reste la langue principale de la ville. C'est la langue de la culture populaire, de la musique, des Églises, de l'armée et de la police nationale depuis l'époque coloniale.

6.6. Religion

Selon les estimations, la ville compte 50 % de catholiques, 20 % de protestants, 10 % de musulmans, 10 % de Kimbanguistes et 10 % de sectes. Depuis le début des années 1990, la ville de Kinshasa connaît particulièrement un « boom religieux ». Les églises, les chapelles ou autres lieux de culte se rencontrent dans beaucoup de communes et se développent à un rythme effrayant. Étant donné que la RDC est un État laïc, nous nous posons plusieurs questions dont celles liées à la création des sectes et à l'impact réel de ce phénomène sur le vécu quotidien des

Congolais. Pour maximiser leurs profits et leurs intérêts, les gourous³ multiplient des séminaires bibliques avec des thèmes qui distraient comme les guérisons miracles, la prospérité, la clé du bonheur, la délivrance, l'onction qui libère, la chasse aux sorciers... C'est de l'hyper-religiosité, dont parle Kapagama (2001, p. 143), c'est-à-dire

l'évangile qui appauvrit davantage le pauvre et qui fait croire à tort qu'une main puissante viendrait du ciel pour lui apporter assistance et bonheur, même sans effort quelconque de sa part. Cet évangile fait attendre au pauvre et au démuné le jour où Dieu agira, lui n'intervient qu'en temps opportun.

Sur le plan social, la prolifération des Églises ou sectes religieuses a des conséquences graves sur la population de Kinshasa qui enregistre plusieurs conflits ménagers causant des séparations de corps, des divorces des conjoints, rejets des enfants... Certains gourous obligent parfois les femmes (adeptes) mariées à assurer la permanence dans leurs églises en abandonnant leurs ménages et l'éducation de leurs enfants. On dénombre aussi certains cas d'abus sexuels. Shomba et Kuyunsa (2000, p. 142) pensent que

de nombreuses familles kinoises sont déstabilisées par des absences au foyer et des rentrées tardives à la maison des épouses, trop prises par les activités religieuses. Certaines unions ont éclaté parce que le gourou a révélé à l'un des conjoints que l'autre n'était pas la personne que Dieu lui avait destinée.

Le tapage nocturne, les veillées de prières incessantes, la musique religieuse, les campagnes d'évangélisation en plein air font que la population ne peut pas se reposer et les enfants en subissent les conséquences. L'ampleur prise par le phénomène religieux à Kinshasa exige que les scientifiques et les législateurs s'en préoccupent de façon adéquate. Ces Églises de réveil prêchent surtout la prospérité et la sorcellerie, en l'occurrence celle de l'enfant. Cette manière de voir l'enfant

³ Gourou : nom signifiant ici un pasteur des églises pentecôtistes qui rançonne l'avoir de ses adeptes.

comme la source des malheurs et du non-succès l'expose à une vie des rues, car il n'est plus accepté ni aimé par sa famille et par la société.

7. Plan

Outre cette partie introductive, la thèse comporte deux grandes parties.

La première partie théorique sur le phénomène des « enfants des rues » comporte deux chapitres.

Le premier chapitre porte sur les facteurs prédisposant au phénomène des « enfants des rues » et développe deux points essentiels. En premier lieu nous développerons les facteurs prédisposant au phénomène dans toutes ses différentes dimensions (religieuse, socioculturelle, historique, économique, anthropologique, démographique, sanitaire, éducative et sanitaire). Ensuite la notion de la sorcellerie, en l'occurrence celle imputée à l'enfant, est mise en exergue, car elle constitue une cause importante du déversement des enfants dans les rues de Kinshasa.

Le second chapitre porte sur l'enfant des rues. Le premier point est consacré aux notions de l'enfant, de la rue, des enfants des rues dans le contexte africain, congolais et kinois. Et le second point développe les notions de l'identité, de la représentation, de la construction identitaire et les stratégies mises en œuvre par les enfants des rues.

La deuxième partie empirique porte sur l'attrait de la rue et l'impact sur l'identité et les représentations mentales des enfants. Elle est subdivisée en cinq chapitres.

Le premier chapitre de cette partie sur le dispositif méthodologique expose toutes les démarches faites pour recueillir les données sur le terrain, présente le guide d'analyse des données et quelques hypothèses retenues. Il compte 7 points : l'enquête proprement dite, le déroulement de l'enquête, la présentation des lieux de l'enquête, les difficultés rencontrées, la

population et l'échantillon, la proposition d'un guide d'analyse des données et les hypothèses retenues.

Le deuxième chapitre sur le dedans et le dehors comporte deux points : le dedans qui représente la famille et le dehors, la rue, soit le dedans versus le dehors ; la famille versus la rue.

Le troisième chapitre sur l'attrait pour la rue versus les relations familiales conflictuelles et la responsabilité parentale mal assumée développe cinq points : la représentation de la famille, la rue, l'institution d'accueil qui serait une alternative à la crise familiale, le rôle des médias et la nécessité de restaurer l'autorité parentale.

Le quatrième chapitre du travail porte sur les 4 études de cas uniques.

Et le cinquième chapitre propose une discussion générale des résultats de notre recherche avec ceux des travaux antérieurs.

Enfin les conclusions générales portent sur le rappel de quelques coordonnées de notre étude, sur ce qui résulte de notre étude, sur les particularités de notre position, sur l'apport plus large de cette étude, ses limites, les perspectives (la façon d'aborder ces enfants des rues) et la proposition pour la prise en charge.

Conclusion

De tout ce qui précède est née l'idée de mener une recherche sur l'attrait des enfants pour la rue à Kinshasa (RDC) et la représentation qu'ils se font de la famille, de la rue, d'eux-mêmes. Ceci afin de répondre aux questions que nous nous posons :

- pourquoi les enfants en lieu et place de vivre en famille ou dans une institution d'accueil où ils peuvent bénéficier de tous les soins et protections, optent-ils pour la vie dans la rue ? S'agit-il d'une situation voulue, ou imposée, ou subie et acceptée ?
- comment ces enfants se représentent-ils la famille (environnement interne) et la rue (environnement externe) pour que cette dernière exerce un attrait sur eux et que certains la préfèrent à la vie en famille ?
- en dépit de toutes ses violences, la rue leur offre-t-elle des formes d'épanouissement et de liberté et quelles sont les ressources utilisées pour s'y adapter ou pour vaincre les difficultés ?

L'*objectif* de la thèse est de :

- donner davantage la parole aux enfants pour qu'ils s'expriment sur leur vie en famille comme dans la rue ;
- analyser leurs parcours de vie en tant qu'acteurs et démontrer comment la rue est devenue un lieu de vie suite aux défaillances familiales et sociétales.

Plus spécifiquement, il s'agit de :

- mettre un accent particulier sur les aspects spécifiques aux enfants des rues tels que dégagés à partir de leurs représentations de la famille, de la rue et de l'image de soi ;

- recueillir et analyser leurs projets de vie personnel et sociétal (leurs messages adressés aux enfants, aux parents et aux gouvernants qui sont à la fois une interpellation et un projet de vie).

Nous avons, donc recueilli et analysé les avis et considérations des enfants sur leurs différentes représentations de la famille et de la rue. Nous avons fait une lecture de leurs parcours de la famille à la rue ou dans une institution d'accueil afin d'analyser les tentations ainsi que les ressources de soutien, et d'opportunité qui aident ou maintiennent les enfants dans les rues. Ces ressources peuvent jouer le rôle d'attrait, de maintien et d'enracinement à la rue.

Alors que souvent nous, chercheurs, sommes tentés de parler à la place de l'enfant ou de la personne victime d'un fait, l'intérêt de cette étude est de donner plus la parole aux enfants qui vivent ce phénomène et qui témoignent de leur vie dans les rues, des différentes représentations qu'ils se font de la famille et de la rue. En outre ce travail peut servir de support scientifique pour les études ultérieures sur le phénomène des « enfants des rues » qui est une réalité sociale, un problème majeur de notre pays en général et de la ville de Kinshasa en particulier.

Partie théorique.
Le phénomène des« enfants des rues »

Introduction

Le phénomène des « enfants des rues » est davantage propre aux milieux urbains et semi-urbains, car en Afrique en général et en RDC en particulier, la majorité des villages n'ont pas de rues et la présence d'un être humain dans cet environnement (rue) inquiéterait ou interpellerait toute la communauté et ferait l'objet d'une palabre. Notre étude s'intéresse aux enfants, c'est-à-dire à des êtres humains âgés de moins de 18 ans, qui vivent et travaillent dans les rues de Kinshasa. Quand on parle du phénomène des « enfant des rues » à Kinshasa, c'est pratiquement un arsenal de dénominations à connotations diverses qui se confondent et ont un dénominateur commun : l'envahissement et l'appropriation illégale de la rue.

Le vécu et les différents facteurs prédisposants à ce phénomène sont mis en exergue. Le phénomène n'est pas nouveau dans notre pays, principalement dans la ville de Kinshasa. Il a des origines lointaines, latentes et manifestes. Nous allons tenté aussi d'analyser les différents rôles que joue la rue kinoise pour que de nos jours les enfants en arrivent à l'utiliser comme un lieu de vie. Nous allons également mettre l'accent sur la sorcellerie et sur l'éducation, deux facteurs importants à la base du phénomène des « enfant des rues ».

Chapitre I.

Facteurs prédisposant au phénomène des « enfants des rues »

Introduction

Ce chapitre sur les facteurs prédisposant au phénomène des enfants des rues a pour objet de tenter d'identifier les sources à l'origine du phénomène. La question fondamentale ici est non pas seulement de connaître les causes du phénomène mais aussi les différentes dimensions qu'il revêt et qui concourent à son émergence et à son évolution.

Une partie de ce chapitre est consacrée à la sorcellerie à Kinshasa. Loin de nous l'idée de mener une étude sur ce phénomène et plus particulièrement sur la sorcellerie de l'enfant, mais cette notion est mise en exergue dans ce chapitre à titre explicatif et justificatif, car elle constitue l'un des mobiles principaux du déversement des enfants dans les rues de Kinshasa.

1. Facteurs prédisposant au phénomène

1.1. Dimension religieuse

La religion influence beaucoup la vie de l'Africain en général et du Congolais en particulier. Tout découle du message de Dieu dans la Bible « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre, Gn 1,28 » (École biblique de Jérusalem, 1998). Un message souvent mal compris ou mal interprété par le commun des mortels congolais, qui pensent qu'il faut que tous les espaces terrestres soient habités.

Traditionnellement en RDC, le mariage était entouré de plusieurs cérémonies et les conjoints devaient avoir beaucoup d'enfants pour la

prospérité et la vie de la famille. Lors de la cérémonie du mariage, les anciens invoquent leurs ancêtres dans la foi afin que le jeune couple soit fécond et ait beaucoup d'enfants. C'était leur unique bénédiction. Nous verrons plus loin que les témoignages d'un parent et d'un travailleur social rappellent les parents à leurs responsabilités. La prolifération de sectes religieuses, avec mission de combattre certains maux comme la sorcellerie¹, contribue à l'expansion du phénomène des « enfant des rues », dans la mesure où elle ouvre la voie à l'abandon des enfants (accusation de sorcellerie) qui finissent par élire domicile dans la rue. Comme dit ci-dessus, les enfants sont accusés de sorcellerie, ils sont devenus des boucs émissaires de tous les maux qui accablent la famille et la société.

Pour Kibwenge (2008, p. 21),

en Afrique subsaharienne, la sorcellerie présente ainsi une forme particulière. Elle est un fait social qui affecte à la fois le domaine de la religion, de la justice, de l'économie, des relations humaines, de la santé, le rapport des humains avec le monde environnant. C'est un mal par excellence.

1.2. Dimension socioculturelle

La notion de la famille est très complexe et large en RDC et on ne peut parler d'une famille que quand il y a présence ou naissance d'enfants. La famille est un système composé des ascendants et des descendants. Les enfants des rues ont dessiné des familles où il y a présence des grands-parents, neveux, cousins, oncles, tantes, etc. Les voisins peuvent aussi être considérés comme les membres de la famille dans la mesure où ils partagent ensemble la vie. C'est ainsi que les témoignages des voisins ont incriminé les enfants et affectent ces derniers, comme nous le verrons dans la suite de ce travail.

La présence des enfants dans une famille africaine cimente les liens du mariage et les consolide. Ainsi le couple stérile souffre psychologiquement

¹ Sorcellerie : pratique occulte qui jadis était propre aux adultes mais qui serait devenue actuellement un apanage des enfants.

et se fragilise davantage. La femme stérile subit plusieurs rites de conception, faute de quoi elle s'expose aux moqueries de la société et au divorce. Culturellement, l'impuissance ou la stérilité du mari peut être compensée par le lévirat, mais du vivant de celui-ci, ou par le prêt de l'épouse à un ami ou à un frère qui pourrait l'aider à procréer.

Pour Bukaka (2002, p. 10),

avoir beaucoup d'enfants est une grande richesse qui montre la vivacité du clan². L'enfant constitue la force du clan. Il vient non seulement accroître le nombre, mais redynamiser le lignage, donc offre un surplus de puissance et de prestige. Il constitue une richesse par excellence, symbole de vitalité, d'abondance et de prospérité.

La conviction est que les enfants viennent du monde des ancêtres, restent un temps chez les vivants et, à leur mort, rejoignent le monde des ancêtres. Le nouveau-né est un ancêtre véritablement réincarné, venu parer à un danger qui menace la famille, voir ce qui se passe parmi les descendants ou encore renaître tout simplement. La naissance, la vie, voire même la mort de l'enfant, sont entourées de beaucoup de rites, d'interdits et de tabous. Il était, donc inconcevable qu'un enfant, quel qu'il soit, se sente rejeté ou abandonné, se retrouve isolé, renié, marginalisé dans une société fortement intégrée et intégrante.

Autrement dit, le phénomène des « enfants des rues » est intimement lié à l'occidentalisation et à l'urbanisation de la société africaine en général et congolaise en particulier. L'absence d'encadrement familial traditionnel dans les villes devrait donner lieu à un autre type d'encadrement des jeunes couples ou des jeunes mères. Ceci ne se faisant pas, on assiste à divers cas de rejets ou d'abandons des enfants. Kinshasa est une ville multiculturelle : le métissage de toutes les différences a un impact majeur sur la vie et le développement des enfants.

² Le clan dont nous parlons ici est cet ensemble de familles associées par une parenté réelle ou fictive, fondée sur l'idée de descendance d'un même ancêtre.

La pauvreté, le manque des moyens matériels et financiers des jeunes parents peuvent aussi être à la base du phénomène des « enfant des rues ». Celui-ci a également commencé avec l'abandon des enfants à la naissance dans des poubelles, avec les avortements criminels ratés. Le mariage est tellement important que les grossesses hors mariage sont considérées comme une abomination et il faut donc rejeter ces enfants. Par ailleurs, la culture congolaise a trop de préjugés sur l'enfant handicapé moteur ou mental, l'enfant surdoué, l'albinos, les jumeaux, etc. Tout cela favorise l'exclusion des uns et le rejet des autres.

Pour De Boeck *et al.* (2005)

la déstructuration du tissu social à Kinshasa comme cause/facteur de l'exacerbation de ce phénomène des enfants de la rue. Dans la ville de Kinshasa, la solidarité africaine, naguère perçue comme une valeur morale inaliénable, une valeur humanisante, est de partout décriée, fustigée, reniée, foulée aux pieds. Bien facilement, on l'associe au parasitisme et on la perçoit comme anti-économique ou contre-productive.

1.3. Dimension historique

L'Afrique noire a vu une partie importante de sa population surtout masculine, disparaître lors de la traite des Noirs. Les travaux forcés pendant la colonisation, les guerres successives, les catastrophes naturelles (les éruptions volcaniques, les inondations, etc.), les épidémies ont causé beaucoup de préjudices dans le pays avec d'énormes pertes humaines. La nécessité s'est donc fait sentir de combler ces vides. Le fait d'avoir beaucoup d'enfants correspond, donc à un réflexe de survie chez les Africains en général et chez les Congolais en particulier : une réponse inconsciente à la peur de voir leur descendance disparaître.

1.4. Dimension économique

Traditionnellement, la femme productive, capable de procréer, était considérée à la fois comme une richesse humaine et économique. Richesse humaine par les enfants qu'elle met au monde, qui vont grandir et l'aider

plus tard dans ses travaux ménagers et champêtres. Mais aussi richesse économique parce que c'est elle qui a la charge de toute la famille qu'elle doit nourrir, soigner, envoyer à l'école, tout cela grâce aux revenus des champs. L'enfant était plutôt une richesse économique, car considéré comme une main-d'œuvre facile et moins coûteuse en accompagnant ses parents aux champs et plus tard en prenant soin d'eux dans leur vieillesse. Même l'éducation des enfants ou leur prise en charge n'était pas l'apanage de leurs seuls parents biologiques. Les enfants étaient souvent pris en charge, solidarité clanique oblige, par d'autres membres de la famille élargie (grands-parents, oncles, tantes, etc.) pour les élever (éducation, habillement, nourriture, santé, etc.). Malheureusement, avec le modernisme³, l'urbanisation galopante de certaines villes où se concentrent la majorité des habitants du continent africain, il est devenu difficile pour les parents de s'occuper objectivement et affectivement de leur progéniture. Simplement parce qu'il y a chômage, non-paiement des salaires pour ceux qui peuvent encore en avoir, crise économique ou inflation qui réduit sensiblement le pouvoir d'achat des parents. Cette litanie de maux pousse les parents à se livrer à des activités de débrouillardise. Ce sont tous ces maux qui charrient vers la rue des personnes fragiles et impuissantes dont l'avenir est incertain.

1.5. Dimensions anthropologique et démographique

Les grandes familles étant autrefois glorifiées, l'enfant y était considéré non seulement comme une richesse par excellence, une garantie pour une prospérité économique, mais aussi une assurance des liens entre les morts et les vivants. Il faut mourir en laissant ses traces sur terre. On assiste de nos jours surtout à un exode rural juvénile accentué, un

³ Par modernisme, nous voyons tout un ensemble de mouvements culturels, ces mutations culturelles qui animent notre société congolaise qui sont parfois mauvais et ne concourent pas au bien-être de la personne.

accroissement rapide du taux de natalité, une urbanisation désordonnée de la ville de Kinshasa, un logement indécent (promiscuité dans des familles nombreuses où certains enfants sont obligés de dormir au salon : d'où le terme humoristique de « Salomon »⁴). Dans un tel contexte, les enfants fuguent facilement, car ils se sentent plus épanouis dans les rues où ils trouvent des espaces plus larges.

Ainsi, De Boeck *et al.*(*op.cit.*) parlent de

l'urbanisation galopante de Kinshasa. [...] le chaos économique qui en résulte après la colonisation est à la base de l'augmentation du nombre des enfants de la rue et de l'échec du processus de socialisation : cela crée un déséquilibre soit à l'intérieur de la famille elle-même, soit dans la relation entre la famille et la communauté, ce qui les rend incapables de s'adapter aux changements et de répondre aux nouvelles conditions de la vie urbaine.

1.6. Dimension sanitaire

Les mauvaises conditions sanitaires, les avortements criminels à issues parfois fatales, les épidémies, les maladies chroniques, entraînant une forte mortalité infantile, étaient favorables à une forte natalité. On ne connaît pas le taux réel de natalité au pays, car il y a des enfants qui naissent à domicile (familles, foyers), dans les rues, sans être enregistrés aux bureaux de l'état civil des communes. Dans les sociétés traditionnelles, il existait une abstinence post-partum qui permettait aux femmes d'espacer les naissances. La femme devait quitter le toit conjugal ou la chambre conjugale pour veiller sur l'enfant et elle était entourée parfois d'une sage-femme ou d'un membre de la famille, expert en la matière. Par ailleurs, elles utilisaient aussi des plantes médicinales à vertus contraceptives. Il n'y avait pas ou peu d'éducation sanitaire ou d'information en matière de santé et de reproduction.

⁴ Salomon : jargon kinois pour signifier toute personne qui dort de façon continue au salon, sur le canapé ou sur le tapis. C'est le lot quotidien des familles nombreuses qui résident à l'étroit. Habituellement, ce sont les enfants qui sont relégués en ce lieu. Il n'est pas rare d'être accueilli dans certains de ces salons par des relents d'urine.

1.7. Dimension éducative

En RDC, on observe une forte déperdition scolaire et un taux élevé d'analphabètes, car l'enseignement primaire n'est pas gratuit et coûte cher. Selon les statistiques de l'INS (2008), « la population de Kinshasa est composée de 54 % d'enfants âgés de 0 à 18 ans ». Un grand nombre d'enfants en âge préscolaire (3 à 5 ans) ne sont pas encadrés. Ils vagabondent ou reçoivent une éducation diffuse pendant que leurs parents vont au travail, aux champs pour les uns, au marché pour vendre pour les autres. Ils sont soit encadrés par les adultes⁵ du quartier, soit par un aîné, soit ils sont seuls et jouent dans les rues... Nous doutons parfois de la qualité de l'éducation qu'ils reçoivent. De tels enfants, habitués à passer leur temps dans les rues, à recevoir l'éducation des adultes qui ont parfois perdu la raison, ne sont-ils pas voués à la vie des rues ou à être accusés de sorcellerie ? Le système éducatif à double vacation⁶ démotive les enfants et les enseignants. Ils sont obligés d'aller à l'école les après-midi dans une ville où il fait très chaud. Les enfants assistent parfois affamés aux cours, car la plupart des familles ne mangent qu'une fois le soir. Ce sont des conditions précaires qui ne favorisent ni l'attention des élèves ni un travail intellectuel de qualité pour les enseignants.

Le non-paiement ou les maigres salaires alloués aux enseignants font que ce noble métier est devenu peu attractif avec comme conséquences :

- des grèves incessantes à chaque début d'année scolaire dont la durée est ou reste très variable selon les écoles ou les réseaux d'enseignement ;

⁵ Adultes : nous faisons allusion à toutes ces personnes passives qui ne peuvent plus travailler, des inactifs.

⁶ Double vacation : depuis l'accession du pays à l'indépendance, le nombre d'écoles est resté statique alors que la population scolaire s'est fortement accrue. Pour pallier cette situation, les mêmes infrastructures scolaires d'une école sont obligées d'organiser deux écoles différentes.

- une démotivation des élèves, surtout pour les débutants ;
- la prise en charge des enseignants par les parents dévalorise le statut de l'enseignant et entraîne un enseignement au rabais (le salaire des enseignants est médiocre et les parents suppléent, avec la conséquence que les enseignants sont parfois sous contrôle des parents alors qu'ils sont fonctionnaires de l'État).

Nous affirmons avec Masiala (*op.cit.*, p. 93) que

l'école est aussi à la base de ce phénomène. L'école moderne en RDC, comme partout en Afrique, est en état de crise aiguë qui trahit l'inadaptation des systèmes d'éducation et de formation de type classique. En effet, érigée et établie sur le modèle occidental de type colonial, l'école africaine est incapable d'assumer pleinement les objectifs du développement d'une Afrique, à l'heure de sa transformation politique, socio-économique et culturelle. Elle se révèle impuissante à intégrer effectivement les jeunes à l'emploi et aux structures de production.

1.8. Dimension politique

Une succession d'événements dont nous faisons simplement l'énumération ci-dessous a plongé le pays dans le chaos. Il s'agit de :

- la fameuse zaïrianisation⁷ vers les années 70 avec comme conséquence des crises de valeurs et aujourd'hui une crise de la démocratie. Les écoles qui appartenaient aux confessions religieuses ont été étatisées. Il n'y a plus de cours de religion ni de morale. Les centres sociaux, les orphelinats n'existaient presque plus à cause de la mauvaise gestion. Tous ces enfants qui étaient pris en charge par les missionnaires ne pouvaient qu'aller dans la rue.
- les différentes guerres fratricides, les rébellions incessantes et plus récemment les guerres de libération et d'agression (de 1996 à ce jour) auxquelles les enfants sont associés ;

⁷ Zaïrianisation : nationalisation des capitaux étrangers intervenue en RDC, alors Zaïre.

- le lourd tribut des pillages de septembre 1991 et de janvier 1993 ;
- le phénomène des refoulés kasaiens⁸ du Katanga de 1994 ;
- les milliers d'enfants victimes du massacre et du génocide à l'Est du pays de 1994 ;
- la guerre civile du Congo-Brazzaville de 1997 ;
- le fanatisme politique juvénile ;
- les désordres politiques occasionnés par la démocratisation du pays (élections de 2006 et 2011) ;
- la non-application de la loi sur la délinquance juvénile (cas des enfants qui vagabondent ou travaillent la nuit dans des circuits inappropriés tels que : les restaurants, les hôtels, les bars, etc. et ceux qui vendent toute la nuit dans des marchés, fêtes, deuils, etc.).

À côté de ces faits et événements divers, Massiala (1990) et Mukandu (2005) cités par Mukandu (*op.cit.*, p. 26), pensent que

la réalité de l'enfance de rue en RDC est liée à de multiples facteurs : éclatement toujours plus fréquent des familles, tensions entre les parents, comportements violents et quelquefois pervers envers les enfants ; remariage, divorce, décès, pauvreté extrême (guerres, émigrations, manque de minimum vital et social) qui créent des exclusions dont les premières victimes sont les enfants ; drogue et alcoolisme qui se répandent de plus en plus ; prostitution et exploitation sexuelle ; absence de valeurs et de points de repère ; solitude et sentiment grandissant que la vie n'a pas de sens, surtout dans le monde des jeunes

2. Sorcellerie

Pour Modwa (2011, p. 17) « la ville de Kinshasa compterait plus de 24.000 enfants des rues à ce jour dont 70 % seraient des enfants accusés de sorcellerie ». La sorcellerie est devenue aussi l'un des mobiles le plus évoqué par les enfants quand ils parlent de leur présence dans la rue. C'est un argument radical et irrévocable pour envoyer son enfant dans la rue.

⁸ Kasaiens : natifs du Kasai (une des provinces de la RDC).

Personne n'aime mourir, être « mangé » par un enfant sorcier. À tort ou à raison, cet argument est souvent accepté et toléré par la société congolaise comme motif de rejet et d'exclusion de l'enfant. Comme dit ci-dessus, la sorcellerie ne fait pas l'objet de notre étude, mais une tentative d'explication est donnée sur ce qu'elle a été dans nos traditions et ce qu'elle est devenue de nos jours et nous répétons que c'est l'un des motifs qui envoie le plus d'enfants dans les rues de Kinshasa. C'est pourquoi nous en parlons un peu plus en détail.

Pour Augé (1974, pp. 53-54),

la sorcellerie est un ensemble de croyances structurées et partagées par une population donnée touchant à l'origine du malheur, de la maladie ou de la mort, et l'ensemble de pratiques de détection, de thérapies et de sanctions qui correspondent à ces croyances. [...] Le sorcier est la personne mythique qu'on n'a jamais vue, mais qui fait peur, qui effraie, loin de correspondre à l'image terrorisante des stéréotypes et des rumeurs ou encore cadavre manipulé dont le silence définitif libère les discours vengeurs ou habiles, utile aux angoisses des uns et aux calculs des autres.

Les conduites attribuées sont en opposition avec les normes admises (ils travaillent la nuit, sont cannibales, jaloux, etc.). Comment peut-elle être l'apanage des enfants qui ont peur du noir, de la nuit et qui ne peuvent pas terroriser ?

Hebga (1979, p. 16) la définit comme

un ensemble d'activités mauvaises du sorcier qui s'inscrit dans la sphère du mal. On y range imprécations, malédictions, envoûtements, jets de sorts, combats invisibles, cannibalisme mystique, métamorphose d'hommes en animaux. Le sorcier est une personne habitée, même à son insu, par un pouvoir maléfique qui la pousse à nuire, à détruire, à tuer.

Par ailleurs il indique que

l'une des armes les plus redoutables de la sorcellerie c'est la parole⁹, et cette parole maléfique peut être décochée par des personnes qui ne sont point sorcières, des parents, des vieillards revêtus d'autorité et de prestige à des degrés divers(Hebga, *op. cit.*, p. 31).

⁹ Nous faisons allusion à toutes ces paroles mauvaises, haineuses et maléfiques qui sortent de la bouche d'une personne adulte.

Un enfant peut-il posséder cette parole, pleine de pouvoirs maléfiques qui fait souffrir ?

Pour Casterman (2009, p. 3),

la sorcellerie est l'ensemble des pratiques magiques qui visent à jeter des sorts et à nuire par jalousie, ou par soif de domination, ou de vengeance, ou par appât du gain. Les sorciers sont des agents des forces du mal. Les grands sorciers le deviennent par des pactes avec des « divinités », qui sont en réalité des forces démoniaques.

L'idée de Casterman rejoint celle de la société globale congolaise qui voit en la sorcellerie une nuisance et une destruction. Comment un enfant peut-il posséder ce pouvoir de nuire ? Ces trois auteurs (Augé, Hebga et Casterman) définissent la sorcellerie comme un mal en soi. Ce sont donc toutes ces pratiques nuisibles qu'un être peut exercer sur l'autre. Augé parle plus de la croyance en la sorcellerie, car celle-ci est invisible et la personne qui la détient reste aussi invisible. Hebga apporte une nuance sur le fait qu'on peut aussi être un sorcier sans le savoir (des sorciers innocents). Casterman voit en cette sorcellerie des actes nuisibles liés au mal et les sorciers sont des agents qui accomplissent ce mal.

Buakasa (1973, p. 293) analyse ce phénomène chez le peuple *Kongo*¹⁰ et écrit :

pour les *Kongo*, la sorcellerie se présente comme une théorie (ce que pensent les gens) qui, à la fois explique à sa façon sa propre existence en indiquant comment elle doit être comprise : ce qui permet aux individus de s'expliquer certains faits de leur existence (par exemple la mort) ; qui prescrit enfin, un ensemble de règles de conduite.

Il voit en cette sorcellerie « une simple théorie, elle est source d'interprétation, d'interrogation et de réponse ».

Kibwenge (2009, p. 1) voit en la sorcellerie un mode d'interprétation le plus populaire de l'énigme de la souffrance humaine ; elle intervient souvent lors des décès inopinés et fréquents, lors des maladies et d'autres

¹⁰Kongo est une des tribus de la RDC.

épreuves. En kikongo, une des quatre langues nationales de la RDC, sorcellerie (*kindoki*¹¹) vient du verbe *kuloka*¹² [attraper, saisir, lier, pendre par un nœud ou par une chaîne] ».

Pour Kibwenge, la sorcellerie a le sens d'une force occulte, invisible et maléfique, qui échappe au contrôle de l'être humain et est capable de manipuler l'ordre naturel des choses ou des humains. Buakasa et Kibwenge sont deux auteurs congolais qui abordent ce thème de la sorcellerie comme mode d'interprétation culturelle de tous maux. Buakasa parle même d'une théorie sorcellaire qui est pratiquée par le sorcier. La sorcellerie est une force maléfique qu'un être humain peut exercer sur les autres, c'est-à-dire dès que le sorcier meurt, cette force n'a plus d'effet, elle perd son pouvoir. Elle est une force qui n'habite que le vivant.

1.1. Modes d'acquisition

Selon Buakasa (*op. cit.*, p. 32), il existe trois types d'acquisition de sorcellerie :

- une sorcellerie par nature, le sorcier est un être doté du kundu¹³. Des sorciers peuvent aussi survenir spontanément dans une lignée ;
- une sorcellerie par technique, le pouvoir sorcier est acquis grâce à un fétiche ;
- une sorcellerie par contamination, quelqu'un croit manger du poisson ou de la viande, puis il apprend a posteriori qu'il s'agissait de la chair humaine dans l'autre dimension¹⁴.

¹¹ *Kindoki*, terme kikongo pour signifier la sorcellerie ; *ndoki* : sorcier.

¹² *Kuloka* peut aussi signifier maudire, enfermer.

¹³ *Kundu* : organe de sorcellerie situé dans son ventre et transmis par la mère ou un autre adulte de la lignée ou une boule magique dotée de pouvoir maléfique.

¹⁴ Il est devenu sorcier à son insu, et désormais contraint de payer la chair qu'il a mangée en tuant à son tour des personnes, de sa propre famille bien entendu pour payer sa dette cannibalique.

Augé (*op. cit.*, pp. 56-58) parle

du pouvoir de la sorcellerie se transmettant par hérédité¹⁵ ou par apprentissage¹⁶ qui implique toujours une certaine aptitude, une capacité de sorcellerie dont les signes peuvent être divers. Pour certains, il est un don inné ; pour d'autres, la sorcellerie tombe comme une maladie contagieuse : ils ont cru, par exemple, manger de la viande ou du poisson, et ont mangé la chair humaine, entraînés dès lors dans le sinistre et fatal enchaînement de la dette cannibalique qui, dans certaines représentations, fait l'essentiel de la condition de sorcier.

Casterman (*op. cit.*, p. 4) dit que

les autres sorciers le deviennent par complicité avec eux, quand ils participent à des rites et des pratiques mystiques. Même des enfants peuvent être victimes de forces maléfiques dès avant leur naissance ; certains seront considérés comme sorciers, mais ils en sont innocents, et peuvent être libérés par l'exorcisme.

Casterman, théologien, a une autre vision du phénomène que les anthropologues et les sociologues. Il affirme que les enfants peuvent aussi être des sorciers, car il définit la sorcellerie comme une force maléfique qui peut habiter n'importe qui. C'est aussi cette même idée qui habite les gourous qui la diagnostiquent chez les enfants. Les gourous exercent une pression psychologique sur les enfants dits sorciers. Une fois que la sorcellerie est confirmée, les enfants en âge de s'exprimer doivent avouer et définir la nature de ladite sorcellerie (dénoncer les différentes victimes), et celui qui la leur a transmise. C'est une prédélivrance.

Pour Hebga (*op. cit.*, p. 40),

l'ensorcellement consiste à provoquer par des sortilèges ou des rites magiques une altération de la santé physique ou psychique de la personne visée et l'envoûtement est l'opération par laquelle on pratique sur un substitut de la personne, effigie, ongles, cheveux..., des blessures qui sont censées l'atteindre elle-même.

Il distingue aussi la sorcellerie innée et la sorcellerie acquise.

¹⁵ Hérité, le pouvoir de la sorcellerie est généralement présenté comme une force redoutable revendiquée à la limite et rarement dénoncée.

¹⁶ Acquis, par hasard, par malchance ou par négligence, il semble plutôt prédestiner le sorcier malgré lui à des malheurs innombrables et à la mort. [...] La qualité du pouvoir est liée éventuellement aux conditions de son acquisition. Il existe aussi le pouvoir du contre-sorcier servant de guérison, auquel est associé le pouvoir spirituel présenté comme associé aux deux registres (pouvoir sorcier et pouvoir contre-sorcier).

1.2. Conception traditionnelle de la sorcellerie

Traditionnellement, la sorcellerie était l'apanage des vieux, des chefs du clan qui habitaient le village. On parlait de la bonne sorcellerie qui était propre au chef du clan pour la protection de ce dernier et celui qui la détenait en était fier. La mauvaise sorcellerie est celle qui habitait les vieux, jaloux ou envieux du succès des autres. Cette deuxième sorcellerie était nuisible, car elle sacrifiait des humains. C'est ainsi que les jeunes fuyaient les villages pour s'installer dans les villes (vivre dans l'anonymat).

Pour Collomb et Valantin in Anthony et Koupernik (1970, p. 327)

jadis les sorciers habitaient le village, car c'est là qu'on trouvait la brousse ou la forêt qui représente l'espace non socialisé où l'on ne pénètre pas sans précautions, où certaines activités essentielles et fondamentales sont interdites (procréer par exemple). C'est le lieu des esprits dangereux, des mauvaises rencontres, l'espace du fou désocialisé.

Ces propos de Collomb et Valantin rejoignent ce que nous venons d'explicitier plus haut sur la sorcellerie qui était perçue comme un fait lié aux villageois. Effectivement même en RDC, c'est dans des villages qu'on trouve la forêt, siège des esprits maléfiques. Nathan et Lewertowski (1998, p. 85) affirment que « dans les systèmes traditionnels, si tout le monde peut être considéré comme un sorcier potentiel, les attaques répondent cependant à des règles logiques. C'est ce qui fonde l'intelligence du système sorcier ». Cette logique portée collectivement est active quel que soit le degré d'adhésion personnelle des individus aux étiologies sorcières.

1.3. Conception moderne de la sorcellerie

En RDC, la sorcellerie la plus dangereuse se pratique sous forme cannibale. On ne dit pas qu'on tue quelqu'un en sorcellerie, mais qu'on le « mange ». Les sorciers agissent en réseaux qui rassemblent des humains mus par la jalousie, la vengeance, l'ambition, qui sortent du groupe familial, social pour rejoindre un groupe antisocial. Les sorciers mènent

une double existence : humains en apparence inoffensifs dans le « monde visible » (hommes d'affaires, fillettes, vieillards, etc.), ils poursuivent des activités malfaisantes la nuit dans leur « monde invisible ».

De Boeck (2000) dit :

Les enfants sorciers peuvent avoir été contaminés par n'importe quel inconnu, sans mobile fondé. Les femmes congolaises qui sont les premières éducatrices de leurs enfants, leur apprennent en premier lieu la méfiance à l'égard de la nourriture offerte hors du toit parental, car la sorcellerie d'enfants est plus acquise par le manger.

Il précise bien qu'à la base de toutes ces accusations, il y a une cause liée aux maladies, au chômage, à la stérilité, au manque financier, etc. Ces accusations de sorcellerie sont parfois proférées par le voisin, le gourou, la famille, les marâtres¹⁷ insatisfaites qui les utilisent pour se débarrasser d'un enfant considéré comme encombrant ou comme une surcharge. De Boeck est un anthropologue belge qui mena des études approfondies sur le phénomène des enfants des rues, en l'occurrence des enfants sorciers à Kinshasa. Il connaît bien la réalité de cette ville et parle de cette sorcellerie de l'enfant comme étant « sauvage et vulgaire », car il peut être contaminé et diagnostiqué par n'importe qui. Le malheur est toujours le fruit de la sorcellerie. Les relations entre les gens sont basées sur la méfiance. Les traitements proposés par les gourous des églises de réveil sont payants et s'apparentent à des maltraitances qui peuvent être très graves (isolement, jeûne, coups, brûlures, etc.) et conduire à la mort. Cette délivrance, ce désenvoûtement, cette cure d'âme et cette guérison spirituelle, offrent souvent des points de convergence avec le traitement traditionnel, mais la principale différence réside dans le fait qu'ils sont à base de prières. Ainsi De Boeck (*op. cit.*, p. 37), pense que

¹⁷ Marâtre : terme utilisé en RDC pour désigner la femme, la maîtresse ou la compagne de son père.

de telles accusations portées contre des enfants au sein de leurs propres familles sont devenues un fait courant, transcendent toutes les divisions et les différences de rang, de classe ou d'ethnie qui caractérisent le contexte urbain de Kinshasa.

Pour Dekens (2007),

la jalousie, l'ambition, la rivalité, l'argent, la chance, la réussite, etc. sont souvent évoquées comme mobiles des attaques sorcières. L'action initiale de la rencontre d'un sorcier est surtout motivée par de la pure négativité, un simple désir de détruire et parfois sans raison préalable ni valable. Ainsi, un membre de la famille avec une vie stable est soupçonné de profiter seul de sa réussite, en oubliant ses obligations familiales, et peut être la proie des sorciers.

Cette manière de percevoir la sorcellerie suffit, pour cette auteure, à motiver une attaque sorcière qui va fonctionner comme un rappel à l'ordre. Pour elle, la sorcellerie a aussi « une valeur positive, une valeur sociale et est un rappel à l'ordre qui sanctionne une transgression, car la victime doit s'interroger sur son comportement ».

Les deux auteurs voient en la sorcellerie la cause ou le fondement de tous les malheurs survenant au sein de la population congolaise, comme l'explicite Dekens. Cette dernière parle de la sorcellerie sous un aspect positif et social. Cette manière de voir les choses peut suffire soit à inviter les gens à le devenir, soit à encourager les gourous dans leur lutte contre les enfants accusés de sorcellerie considérés comme un frein au développement.

1.4. Sorcellerie chez l'enfant

Comme nous l'avons souligné bien avant, la sorcellerie était propre aux vieux et les jeunes se présentaient comme des commandos anti-sorciers dirigés essentiellement contre les aînés (vieux), surtout lors des funérailles ou de cas de maladie suspecte¹⁸. Actuellement, cela s'est retourné contre les jeunes : en l'occurrence les enfants sont accusés par les adultes. N'est-ce

¹⁸ Maladies suspectes : ce sont des maladies auxquelles la société globale n'a pas une explication scientifique telle que pour les maladies mentales, les handicaps physiques et psychologiques.

pas soit une façon pour les adultes de masquer leurs mauvais désirs ou mauvaises intentions sur les autres, soit une projection, un déplacement¹⁹ de leur problème vers les jeunes. C'est aussi pour les familles, une façon de se débarrasser des enfants à cause de la pauvreté qui y règne et qu'on ne sait pas gérer.

Lapika (2007) mena une enquête sur les enfants dits sorciers à Kinshasa et nous relate que

ce phénomène n'est pas en soi un mal, mais est le symptôme d'une pathologie sociale qui frappe la famille africaine en milieu urbain. Par conséquent cette pathologie ne peut être soignée que dans la mesure où la thérapie porte d'abord sur la famille africaine elle-même. Il indique encore que ce phénomène est nourri et amplifié par les pasteurs des sectes religieuses. Ces enfants sont abandonnés, car ils sont accusés d'être habités par un esprit maléfique qui leur commande en maître au détriment des autres membres de la famille.

On peut se poser la question de savoir si la sorcellerie des enfants à Kinshasa est une pratique sociale objective ou une construction idéologique servant à réguler les crises socio-économiques auxquelles sont confrontées de nombreuses familles kinoises ou si c'est une pratique presque vulgaire. Nous sommes du même avis que Lapika, mais nous devons nous dire que ce ne sont pas les pasteurs qui viennent chercher les enfants dans les familles, mais ce sont les familles qui leur amènent leurs enfants.

Ainsi pour Lapika (*op. cit.*)

la sorcellerie en Afrique relève d'une volonté manifeste de nuire. C'est un acte conscient qui découle d'une transaction entre les initiés au pouvoir de l'invisible. En d'autres termes, la sorcellerie se pratique entre individus socialisés. Il n'est pas normal qu'un enfant à socialiser soit considéré comme sorcier dans un processus où il n'a pas encore atteint son émancipation. Les circonstances dans lesquelles l'enfant est accusé de sorcellerie à Kinshasa partent généralement d'accusations qui rendent les enfants responsables des divers problèmes économiques et sociaux qui accablent leurs familles. Le concept de sorcellerie

¹⁹ Le déplacement est un processus psychique inconscient théorisé par Freud dans le cadre notamment de l'analyse de rêve. Le déplacement transforme au moyen d'un glissement associatif, des éléments primordiaux d'un contenu latent en des détails secondaires d'un contenu manifeste (Roudinesco & Plon, 1997, p. 211).

des enfants à Kinshasa doit être appréhendé à travers une triple dimension : sociologique²⁰, pastorale²¹ et anthropologique²².

L'accusation contre un enfant résulte toujours du rapprochement entre des événements survenus dans la vie de la famille (maladie, décès, stérilité, divorce, etc.) et le comportement de l'enfant. Un enfant qui transgresse les règles sociales (désobéissance, déviances, insolence), et plus généralement qui est différent des autres par le physique ou le comportement (énurésie, vol, refus de se laver, mutisme, enfant pas comme les autres, etc.), est exposé aux accusations. Psychologiquement, nous pouvons dire que cette manière de traiter les enfants n'est qu'une stratégie mise en place par les adultes pour expulser les enfants qui sont devenus une surcharge. C'est une méthode de répulsion d'enfants. Cela est contraire à notre tradition qui nous demande : « de protéger l'orphelin, car c'est une façon de penser au défunt ou de l'immortaliser ».

Pour Casterman (*op. cit.*, p. 14),

nos enfants ne peuvent s'épanouir que si nous croyons en eux. Sinon, ne nous étonnons pas qu'ils deviennent têtus ou agressifs : l'enfant finit par reproduire ce qu'on lui inflige ou ce dont on l'accuse ! Si on le traite régulièrement de voleur, il deviendra vraiment voleur !

Yengo (2008, p. 299) pense que

ces enfants « porte-malheur » risquent la mort quand ils ne sont pas tout de suite éliminés. [...] De même que l'on rejetait les vieux accusés de sorcellerie à la périphérie du village, les enfants accusés de sorcellerie sont évincés de la maisonnée, délogés de la parcelle et maintenus, loin de la norme sous laquelle le lignage vit, dans la rue.

Pour Yengo (*op.cit.*), ce phénomène n'est pas nouveau, car la marginalisation a commencé depuis longtemps,

²⁰ Sociologique, dès lors que l'enfant sorcier apparaît comme un individu qui a perdu sa position au sein de sa famille et se voit marginalisé dans la société.

²¹ Pastorale, parce que le phénomène enfant sorcier est récupéré par les Eglises de réveil qui le présentent comme une menace pour la société moderne.

²² Anthropologique, dans la mesure où du point de vue de la dynamique culturelle, il apparaît clairement que la sorcellerie est une construction théorique de régulation des crises.

dans de nombreuses sociétés africaines, prenons l'exemple de certaines sociétés du Golfe du Bénin, l'accusation en sorcellerie des enfants reste toujours vivace. Elle tient compte toutefois des circonstances de leur naissance ou de la tératogénie.

Ces enfants naissant avec des malformations sont voués à l'exclusion en RDC : tel est le cas des albinos, des handicapés moteurs, etc.

Tonda (2008, pp. 333-334) résume tout ce qui se dit sur la sorcellerie des enfants en partant de trois modalités de la croyance :

d'abord ce phénomène est inédit, nouveau, rompt avec la tradition, c'est-à-dire avec l'histoire pétrifiée par la croyance. Ensuite elle est celle qui considère ce phénomène comme n'ayant pas d'histoire, parce qu'il relève de la violence structurelle de la sorcellerie propre à l'identité des sociétés africaines. Enfin, celle qui renvoie ce phénomène hors du temps de la mondialisation capitaliste, du triomphe du génie scientifique et technologique de l'homme.

Pour lui, ces trois modalités attestent l'idée que

les gens qui sont pris dans le miroir de la croyance, et qui, simultanément, sont produits par sa violence performative ou constituante, et qui exercent en même temps qu'ils subissent la violence de l'imaginaire, sont des sujets sociaux dépassés et excédés par les excès de l'histoire (Tonda, *op. cit.*, p. 335).

1.5. Traitement de la sorcellerie

Pour Nathan et Lewertowski (*op. cit.*, p. 70), « le traitement de la sorcellerie est traditionnellement dévolu au guérisseur, maître du secret, pourtant bien intentionné du sorcier, qui détient un pouvoir équivalent ». Lorsqu'une famille est attaquée, une grande réunion est organisée sous son égide, lors de laquelle l'ensemble des membres du lignage se rassemblent, et cela doit conduire à la confession, aux aveux explicites du coupable. Les conflits et les situations néfastes sont mis à jour, des accusations sont proférées, les accusés doivent prouver leur bonne foi. Le chef du clan est souvent le premier à être mis en cause, car s'il n'est pas directement coupable de sorcellerie, il l'est tout de même de n'avoir pas su protéger. Le chef de famille peut aussi convier tous les membres du clan à la palabre où il y a aveu de la faute commise, réparation et réconciliation.

Casterman (*op. cit.*, pp. 4-5) propose deux remèdes :

la raison qui repousse la superstition et ses ravages. Beaucoup de phénomènes dits de sorcellerie ne sont pas vraiment magiques ou maléfiques : ils peuvent s'expliquer par des causes naturelles, grâce à l'analyse rationnelle et scientifique. [...] Et la foi, qui nous offre la protection divine et la victoire sur le mal. Les forces du mal étant surnaturelles, il faut une puissance supérieure pour les vaincre.

Celui qui est persuadé d'être envoûté ou ensorcelé devient pour lui-même son propre sorcier. Il se rend malade et s'envoûte lui-même. C'est notre propre esprit qui fabrique souvent une prétendue sorcellerie, avec le poison de la peur.

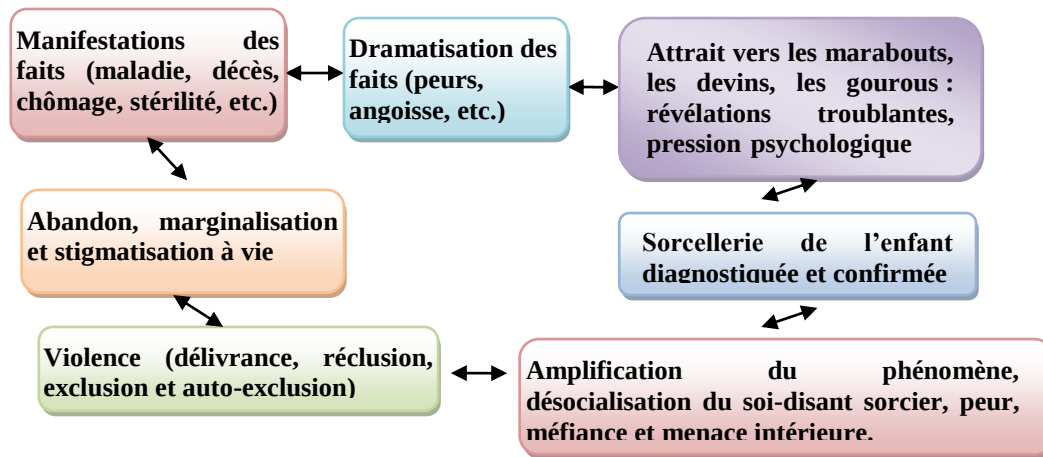


Figure 6. Cercle vicieux de la croyance sorcière
Source : Casterman (*op.cit.*, p. 10) adapté par Bukaka

C'est un cercle vicieux. Cela s'explique par ce proverbe kongo : « Tu fuis la vipère, et tu tombes sur le scorpion », alors que ces deux animaux sont très dangereux et causent des morsures mortelles.

Pour D'Haeyer (2004, p 55),

ce phénomène se manifeste dans toute la population congolaise. Les enfants sorciers sont à la fois exclus et très craints. Certains se qualifient eux-mêmes de sorciers afin de conquérir leur indépendance, défier les figures de l'autorité et gagner le respect dans la rue. En outre, le fait que la transmission de la sorcellerie passe principalement par la nourriture explique en partie cette accusation massive des enfants en période de crise. Du fait que les enfants en quête de nourriture sont facilement accusables par la suite d'avoir été ensorcelés par ce biais. Les enfants en sont eux-mêmes persuadés et produisent des discours précis relatant leur vie de sorcier.

Pour Hebga (*op. cit.*, pp. 288-289),

les guérisseurs sont dans notre société, une peste bien pire que la sorcellerie qu'ils sont censés combattre. Ils exploitent la crédulité et la naïveté des gens, ainsi que leur penchant naturel à croire le mal plutôt que le bien, et ruinent d'innombrables familles qui dépensent jusqu'au dernier sou pour obtenir une guérison souvent impossible.

1.6. Délivrance et exorcisme

Délivrance, désenvoûtement, exorcisme, cure d'âme, guérison spirituelle sont des termes signifiant la même chose, c'est l'acte d'ôter ou de guérir la sorcellerie. Pour Hebga (1982, p. 35), « la délivrance vise le rétablissement du patient, sa guérison et elle doit être faite dans le but d'une libération, de se débarrasser de la sorcellerie qui est un frein au développement et à la socialisation ».

Amorth Dom (1997, pp. 55-57) définit

l'exorcisme comme un sacramental²³ qui ne peut être accompli que par les évêques ou les prêtres ayant reçu des évêques une licence spécifique. [...] De ce fait l'exorcisme vise un double objectif à savoir : le diagnostic et le traitement. Il faut libérer les possédés en diagnostiquant avant tout le mal. Le diagnostic permet de vérifier si les troubles d'un individu ont une origine maléfique ou bien s'il existe une présence maléfique chez la personne. Le traitement consiste à délivrer la victime d'une présence maléfique ou des troubles maléfiques.

Selon le gourou, voici quelques signes détecteurs de la sorcellerie chez l'enfant : énurésie, ventre ballonné, épilepsie, développement retardé, boulimie, insolence, handicap (surtout moteur), etc. et autres comportements étranges indiquant le « mauvais esprit ». Cette liste n'est pas exhaustive, elle dépend d'un gourou à l'autre. Ces signes ou indices qui paraissent tout à fait normaux ou ordinaires ne relèvent que de la manipulation mentale par ces gourous. Dans cette étude, nous parlons plus de « délivrance » ou « cure d'âme » ou « guérison spirituelle » exercée par les gourous des Églises de réveil (sectes religieuses) que d'« exorcisme »

²³ Le sacramental repose sur la force des prières formulées par l'Église, contrairement aux prières privées (canon 1166), et doit respecter scrupuleusement les rites et les formules approuvés par l'Église (canon 1167) (Amorth D., *op.cit.*, p. 56).

pratiqué par les Églises traditionnelles, en l'occurrence les Églises catholique et protestante.

Pour De Boeck (*op.cit.*, p. 41)

on pourrait faire remarquer que les Églises, en fournissant et en autorisant ces formes de diagnostics, offrent une alternative aux conflits violents qui surviennent dans la famille en conséquence des accusations de sorcellerie. Ce ne sont pas les dirigeants des Églises qui produisent eux-mêmes ces accusations : ils se bornent à les confirmer et, par là à les légitimer. De cette façon, l'espace de l'Église de guérison permet de resituer et de reformuler la violence physique et psychologique, quelquefois extrême, qu'ont à subir les enfants accusés à l'intérieur de leur groupe familial.

Les gourous administrent généralement des laxatifs et des vomitifs qui visent à purifier les corps des enfants sorciers de la viande souillée des victimes. Lors de la réclusion, les enfants sont régulièrement soumis à des interrogatoires que nous appelons « pression psychologique », parfois seuls, parfois en présence de leurs parents ou d'autres adultes de leur entourage.

S'agissant de la durée du traitement et de la réclusion, elle varie selon les cas. Ainsi pour De Boeck (*op.cit.*),

le traitement, souvent également rigoureux, commence par une première période de réclusion ou de quarantaine, qui peut être individuelle ou collective avec d'autres enfants sorciers. [...] la période de réclusion, pendant laquelle ces enfants vivent le plus souvent dans des conditions plutôt lamentables en termes de nourriture et d'hygiène, peut s'étaler de quelques jours à plusieurs semaines, voire des mois, en fonction de la gravité du cas en question.

Ces gourous imitent les rituels des Églises traditionnelles, mais à la grande différence qu'ils les rendent souvent inhumains, humiliants et criminels. C'est l'une des formes de maltraitance infantile. Ces enfants dits sorciers sont désocialisés, marginalisés et deviennent des possédés perpétuels.

De Boeck, Plissart et Jacquemin (2005, p. 195), parlant de la sorcellerie des enfants, concluent que

la diabolisation d'enfants par des adultes peut donc être comprise comme une sombre allégorie qui nous apprend quelque chose sur les racines profondes de l'angoisse qui accompagne une transformation sociétale plus large.

Tonda (*op. cit.*, p. 336) ne préconise aucune cure, mais plutôt il voit

en ce phénomène le double déplacement de la créance matérielle et par conséquent le renforcement de l'indiscernabilité de la créance matérielle et de l'imaginaire qu'ils opèrent en toute foi. Car en faisant sortir la relation parent/enfants de son cadre coutumier, pour l'inscrire dans une relation anormale, pathogène, mortifère, ces administrateurs spirituels opèrent un dépassement de cette relation.

Mais Tonda vise plutôt le rétablissement de la relation parents-enfants et/ou famille-enfant. C'est ainsi qu'il parle d'une « déparentélisation qui explique cette sortie de la parenté lignagère pour entrer dans la parenté universelle du Christ, en diable, en argent et en sorcellerie des blancs et donc en Dieu » (Tonda, *op. cit.*, p. 332).

Ces enfants accusés de tous les maux, rejetés par la famille et la société, mettent en jeu plusieurs stratégies et mécanismes de survie et voudraient aussi exister comme personne humaine. Ils sont appelés à se construire une identité soit en affirmant leur sorcellerie (être humain possédant un pouvoir surnaturel qu'on doit craindre), soit en la niant (enfant naturel).

Conclusion

Nous venons de voir que plusieurs facteurs concourent à l'émergence et à l'évolution du phénomène des enfants des rues en RDC en général et à Kinshasa en particulier : tradition des familles nombreuses, urbanisation de la société africaine, absence d'encadrement familial, pauvreté, manque de moyens matériels, mauvaises conditions sanitaires, manque de scolarité, dimension politique avec crise de démocratie et guerres fratricides.

Actuellement, la sorcellerie est l'un des arguments le plus souvent évoqué par les parents pour justifier le rejet de l'enfant de la famille et son arrivée, consentie ou de force, dans la rue, et donc l'un des principaux

motifs à l'origine du déversement des enfants dans les rues de Kinshasa, comme l'a écrit Modwa (2011). La sorcellerie étant cette sorte de force occulte qu'un être humain peut exercer sur les autres, on peut se demander s'il est raisonnable de penser qu'un enfant peut la posséder. Et la question principale est celle de savoir ce qui amène les parents à proférer de telles accusations sur leurs enfants et à les obliger à subir des traitements de soi-disant délivrance proprement inhumains. N'est-ce pas un argument de façade qui occulte d'autres causes plus vraisemblables : remariage, rejet de l'enfant par une belle-mère, cela associé aux autres facteurs décrits ci-dessus ? La sorcellerie désocialise l'enfant qui se sent dès lors marginalisé et stigmatisé par la famille et la société. Ainsi, il est exclu de sa famille ou s'auto-exclut vers une destination inconnue qui peut être la rue, ou une institution d'accueil pour ceux qui en ont l'opportunité. C'est à partir de là qu'il doit reconstruire sa vie, ce qui sera la matière du second chapitre de cette partie.

Chapitre II.

L'enfant des rues : construction identitaire et stratégies mises en œuvre

Introduction

La question fondamentale qui va nous aider à comprendre la problématique en question est celle de savoir quand et comment a commencé ce phénomène des enfants des rues, en RDC en général et dans la ville de Kinshasa en particulier. Tous les facteurs en cause décrits dans le premier chapitre indiquent qu'il s'agit d'une histoire complexe, qui s'est développée progressivement pour en arriver au phénomène actuel tellement manifeste. Nous commencerons par développer les notions de l'enfant, de la rue et de l'enfant des rues. Nous aborderons ensuite les questions de l'identité de l'enfant des rues et de ses représentations de la rue et de la famille qui vont nous aider à comprendre comment il peut reconstruire son identité dans la rue et quels sont les stratégies mises en œuvre pour sa survie.

1. Enfant des rues

1.1. *Enfant*

Pour Houzel (2000, p. 72),

la famille reste incontestablement le premier milieu socialisateur de l'enfant, la source de son identité, de sa perception du monde, de ses comportements ; rapidement elle n'est plus le seul milieu social impliqué, ni même toujours le plus déterminant.

Parler de l'enfant en Afrique est un exercice difficile, qui est à la fois contradictoire et paradoxal.

Contradictoire, car l'âge de l'enfance varie d'une famille à une autre, d'une culture à une autre. Les études et le mariage prolongent l'enfance, c'est-à-dire le fait d'étudier et de vivre pendant longtemps dans la maison de ses parents fait que le jeune garde son statut d'enfant ; le fait aussi de ne pas se marier, de ne pas avoir d'enfants font qu'on reste toujours enfant même si l'âge ne permet plus d'être identifié ainsi.

Paradoxal, car on peut être âgé de 12 ans, mais dès qu'on a un enfant, on passe de l'enfance à la majorité.

Nous ne pouvons pas parler d'enfant sans le situer dans le temps, l'espace et le contexte congolais. Traditionnellement, c'est dans la famille que l'enfant trouvait les ressources pour vivre : pas de salut en dehors de celle-ci. C'est dans cette optique que la question du désir de chacun ne se posait pas. L'enfant qui naissait appartenait à toute la communauté et c'était elle qui réglait les conflits éventuels. Avec le modernisme, l'institution familiale a varié au fil du temps ou selon les sociétés, les contextes économique, politique et éducatif (voire même les valeurs). Dans le contexte de notre étude, nous avons voulu définir l'enfant selon le double point de vue social et juridique, tout en faisant nôtres toutes les autres définitions d'ordre développemental, psychologique, intellectuel, etc.

Du point de vue social, souvent, on définit l'enfant en fonction de son âge et de son développement physiologique ou psychologique. Selon le 1^{er} article de la CDE (1989), « un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable ». Les rites religieux ou les coutumes peuvent également conférer un statut social à un individu, marquant nettement, aux yeux de la communauté au sens large, les moments de transition en termes des droits et devoirs.

Pour Euwema (2006, p. 6),

dans beaucoup de cultures, les adolescents subissent des rituels de passage qui, une fois accomplis avec succès, leur confèrent les droits et les responsabilités des adultes. Ainsi la notion de l'enfance n'est ni intemporelle, ni universelle.

Du point de vue juridique, dans l'exposé des motifs sur la Loi n°09/001 du 10 janvier 2009 portant sur la protection de l'enfant, nous avons relevé un certain nombre d'instruments juridiques : des traités et des conventions signés et ratifiés par le gouvernement de la RDC en faveur de l'enfant congolais¹.

Chaque société a donc sa conception de l'enfance. En RDC, cette notion change selon le vécu de la personne. À titre d'exemple, toute personne majeure non mariée vivant sous le toit parental, continue à bénéficier de ce statut d'enfant. On voit aussi des adolescents de 15 à 18

¹ La condition de l'enfant dans le monde en raison de sa vulnérabilité, de sa dépendance par rapport au milieu, de son manque de maturité physique, intellectuelle et émotionnelle, nécessitant des soins spéciaux et une protection particulière n'a cessé d'interpeller depuis un certain temps la communauté internationale et nationale. Dans le souci de trouver une solution durable à cet épineux problème, l'Assemblée Générale des Nations Unies a adopté, le 20 novembre 1989, la convention relative aux droits de l'enfant. Elle a ensuite fait une déclaration mondiale en faveur de sa survie, de la protection, du développement de l'enfant au sommet lui consacré à New York du 28 au 30 septembre 1990. Elle a enfin renouvelé sa ferme détermination à poursuivre ces efforts lors de sa session spéciale consacrée aux enfants du 05 au 10 mai 2002 à New York. Les États africains, pour leur part, ont adopté en juillet 1990, la charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant pour assurer une protection et porter un regard particulier sur la situation critique de nombreux enfants à travers tout le continent. Mue par la constitution du 18 février 2006 en son article 123, point 16, la RDC dont la population accorde une place centrale à l'enfant en tant que renouvellement de l'être et de la vie, s'est résolument engagée dans la voie de faire de la protection de l'enfant son cheval de bataille, en adhérant à la convention n°138 sur l'âge minimum d'admission à l'emploi et à la convention 182 sur l'interdiction des pires formes de travail. Cependant, en dépit des efforts déployés, de nombreux enfants continuent d'être maltraités, discriminés, accusés de sorcellerie, infectés ou affectés par le VIH/SIDA ou sont l'objet de trafic. Ils sont privés de leurs droits à la succession, aux soins de santé et à l'éducation. Pis encore, de nombreux enfants vivent dans la rue, victimes d'exclusion sociale, d'exploitation économique et sexuelle tandis que d'autres sont associés aux forces et groupes armés. C'est dans ce contexte que s'est fait sentir le besoin pressant d'élaborer une loi portant protection de l'enfant congolais.

ans qui ne bénéficient plus de ce statut d'enfant, soit parce qu'ils sont parents précocement, soit parce qu'ils sont déjà autonomes.

Après quatre ans, cette loi² est-elle mise en application, car le phénomène des « enfant des rues » et « enfant dit sorcier » prennent une ampleur inquiétante ? La Déclaration universelle des droits de l'enfant nous rappelle que « l'enfant a droit à l'éducation fondamentale gratuite et obligatoire » (CDE, 1989).

Palazzolo, Bedwani et Tassiba (2008, pp. 12-13) pensent que

le temps de l'enfance est synonyme d'amour paternel, de protection familiale, de joie, d'univers ludique, d'apprentissage d'une vie harmonieuse en société. Pourtant, pour des milliers d'enfants à travers le monde, ce temps-là n'est plus ou ne sera qu'un triste et sombre souvenir, qu'il leur faudra essayer d'atténuer ou d'effacer, souvent en vain, une fois devenus adultes.

² Art 4 : Tous les enfants sont égaux devant la loi et ont droit à une égale protection ;
Art 9 : Aucun enfant ne peut être soumis à la torture ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants ;
Art 13 : Tout enfant a droit à la vie. Le père et la mère ou l'un d'eux ou la personne exerçant l'autorité parentale, ainsi que l'État, ont l'obligation d'assurer sa survie, son éducation, sa protection et son épanouissement ;
Art 17 : Tout enfant a droit à un milieu familial, cadre idéal où ses besoins matériels, moraux et affectifs sont pris en compte pour son épanouissement ;
Art 28 : L'enfant a droit à l'information. L'État veille à l'application effective des textes légaux garantissant la diffusion de l'information qui ne porte pas atteinte à l'intégrité morale ni au développement intégral de l'enfant. L'État encourage les médias à diffuser une information saine et des programmes qui présentent une utilité sociale, culturelle et morale pour l'enfant. Toute personne exerçant l'autorité parentale sur l'enfant veille sur la qualité de l'information à laquelle l'enfant accède.
Art 36 : L'enfant séparé de sa famille a droit à la réunification familiale, celle-ci s'opère par le soin des assistants sociaux.
Art 151 : Le fait de soumettre un enfant à la torture est puni de un à cinq ans de servitude pénale principale et d'une amende de cinq cents mille à un million de francs congolais.
Art 160 : Quiconque impute méchamment et publiquement à un enfant un fait précis qui est de nature à porter atteinte à son honneur et à sa dignité est puni de deux à douze mois de servitude pénale principale et d'une amende de deux cents mille francs congolais. En cas d'accusation de sorcellerie à l'égard de l'enfant, l'auteur est puni de un à trois ans de servitude pénale principale et d'une amende de deux cents mille à un million de francs congolais.
Art 190 : Le délaissement² d'un enfant en un lieu quelconque est puni de un à cinq ans de servitude pénale et d'une amende de cent mille à deux cent cinquante mille francs congolais (Journal officiel de la RDC, 2009).

Nous pouvons confirmer ces propos de Palazzolo *et al.*, car les enfants des rues ne bénéficient pas de cette chaleur familiale ; abandonnés à eux-mêmes, ils deviennent des adultes sans y être préparés.

1.2. Rue

Dans ce paragraphe, nous avons tenté, avec les auteurs qui ont travaillé dans ce domaine, de définir la rue et surtout de relever les différents rôles que peuvent jouer la rue en général et la rue ou les rues de Kinshasa en particulier. Plusieurs auteurs ont travaillé sur le phénomène des jeunes et enfants des rues, voire même sur les sans domicile fixe et chacun à sa manière a essayé de définir la rue. Pour Vulbeau et Barreyre (1994, p. 14),

la rue par son étymologie « ruga » la ride, marque le visage du temps des villes ; elle sillonne, mêle et défait, sépare et joint, met en lien, relie. La rue est conçue comme « un espace intermédiaire », elle rend possible des relations sociales qui ne pourraient voir le jour dans d'autres espaces considérés par une partie des protagonistes comme trop institués.

Coloni (*op.cit.*, p. 11) définit la rue comme « une expression d'une société qui puisait dans la reconnaissance de Dieu, les fondements de sa sécurité ». Pour elle,

la rue n'est pas seulement un terrain de jeu, elle est aussi un terrain d'entraînement à la vie. C'est dans la rue que les enfants forment leur personnalité et qu'ils mettent au point les méthodes qui leur serviront plus tard à affronter toutes sortes de situations dans la vie (Coloni, *op. cit.*, pp. 42-43).

Palazzolo *et al.* (*op. cit.*, p. 11) la définissent comme « un espace déterminant pour la construction et le maintien des interactions sociales. Il s'agit d'un lieu de vie et d'échange à part entière [...]. La rue est synonyme d'insécurité, c'est un espace dangereux ». Ils affirment que

la perception que les gens ont des enfants des rues ne peut être différente de celle qu'ils ont de la rue. La présence de ces enfants dans un espace public auquel ils donnent une fonction différente de celle que la majorité lui confère en fait une menace. Ils incarnent le danger auquel on peut donner un visage... » (Palazzolo *et al.*, *op cit*, p. 14).

Ces trois premiers auteurs voient dans la rue un lieu d'interactions sociales, elle est un lien social, même si Palazzolo *et al.* la présente comme un lieu dangereux. L'image négative de la majorité de ces enfants vient de la perception qu'on se fait de la rue qui est un milieu dangereux, d'où la qualification de « personne dangereuse » à tout être qui vit dans la rue. Coloni évoque plus la formation de la personnalité, de la personne, car la rue est un lieu initiatique.

Pour Furtos (*op. cit.*, p. 149) la rue est

le passage entre deux lieux. La rue est ce qui pousse à affronter des passages, c'est-à-dire des risques. Des passages supposent des ritualisations, et donc aussi des destructions. Il précise que la rue ne serait pas alors un boyau qui mène d'un lieu à un autre, mais le lieu par excellence où se tient, s'expose et se valide le rapport du sujet à ses marques, à ses dires, à ses semblables.

Pour Douville (2006, pp. 41-42)

la rue n'est pas obligatoirement un seuil, un « passage ». Elle peut apparaître et être vécue comme un gouffre catastrophique. [...] Au-delà du familial, c'est le non-territoire, là où on vit dans une absence totale de sécurité et d'amour. La rue devient alors non un entre-deux lieux, mais un pur « entre » qui ne rejoint rien, le point le plus radical du lieu lui-même, affecté par les objets qu'il contient et par les objets qui le traversent.

Pour lui, « la rue est perçue par la société comme un lieu de perdution, de débauche, une école de délinquance. Elle marque négativement et au-delà du coin de la rue, c'est l'inconnu, parfois le péril » (Douville 2003, p. 35). Il y a absence totale de sécurité et d'amour ; c'est l'inconnu, le péril, c'est sans avenir certain. C'est tout cela qui inquiète et interpelle l'adulte, toute personne qui est censée assurer la prise en charge de l'enfant. Toutes ces définitions sont utiles dans notre travail, car pour certains enfants, la rue est un lieu initiatique, de socialisation et pour d'autres elle est vraiment ce lieu des malheurs (c'est dur de vivre dans la rue), de perdution dont parle Douville. Dans ce travail, le mot « rue » représente aussi les espaces publics occupés par les enfants. Il s'agit donc

de marchés, parkings, stades, arrêts de bus, croisements de grandes artères (rond-point), gares de train, etc.

Bref, la rue est tout espace de vie de l'enfant après sa rupture familiale. Ces enfants n'occupent pas toutes les rues de Kinshasa, mais plutôt celles qui sont commerciales, qui offrent des activités ludiques et celles qui sont populaires. Donc l'usage de la rue se fonde sur les intérêts particuliers à chaque enfant. Nous pouvons ainsi décrire les différents rôles que remplit la rue vis-à-vis des personnes qui la fréquentent.

1.2.1. Rôle de la rue en général

Nous partons de l'idée de Poloni dans Marguerat et Poitou (1994, pp. 470-471) qui pense que

la rue est ambivalente, officiellement lieu de passage public. Elle est aussi un lieu d'activités pour la majorité des travailleurs libéraux et ceux du secteur informel ; elle abrite toutes sortes de corporations : mécaniciens, coiffeurs, dentistes, restaurants, vendeurs ambulants... Dans les pays industrialisés, les rues sont bien aménagées, entretenues et attirent les touristes. Par contre dans les pays en voie de développement, seules les grandes villes et les centres urbains ont des rues et grand-places entretenues.

Les différents rôles assignés à la rue ont été tirés de l'ouvrage de Vulbeau et Barreyre (*op.cit.*), mais repris et présentés par plusieurs auteurs. Pour Barreyre in Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, pp. 14-16), la rue joue plusieurs rôles, à savoir : initiatique, criminogène, mortifère et social.

1.2.1.1. RUE, lieu initiatique

Elle est

un espace d'épreuve, de sélection et d'apprentissage linguistique, l'enfant va développer une connaissance formelle des langages techniques propres aux utilisateurs légitimes de la rue, des espaces publics. Cette appropriation d'expressions typiques n'est pas faite dans un souci d'ostentation, de fanfaronnade ou d'acquisition culturelle, mais répond à la nécessité d'instaurer un dialogue avec les autres occupants de ce qu'il voudrait être son territoire (Guillou in Vulbeau *et al.*, *op. cit.*, p. 166).

1.2.1.2. Rue, lieu criminogène et mortifère

La rue est un

espace de la routine qui représente une limite du quotidien, espace libre pour la transgression, l'accident, l'amour ou la séduction. Seul territoire ouvert, la rue représente une tentation permanente de briser les normes, les itinéraires d'une vie programmée. Échappant à l'équipement collectif et aux institutions, résistant à cet « enveloppement », la rue « rend l'exacte dimension de notre humanité mise à nu », l'imprévisibilité (Bessin in Vulbeau *et al.*, *op. cit.*, p. 52).

1.2.1.3. Rôle social

La rue est un lien, c'est un espace de communication et de circulation, un jeune peut se récréer, via le groupe ou la bande, du contenant, du dedans³.

Elle est

un espace de liberté, un lieu où l'on peut retrouver une certaine forme de famille, où tout est possible, où chaque instant est une aventure, où on trouve la haine mais aussi l'amour (Stefannelli in Vulbeau *et al.*, *op. cit.*, p. 170).

1.2.2. Contexte kinois de la rue

La rue se traduit en lingala par *balabàla*. Ce mot a plusieurs paronymes tels que : *Bàla* qui signifie se marier, et *bibàla-bala* se marier à plusieurs reprises. Pour Lastern et Petersen cités par Shomba (2009, p. 66),

³ - [...] elle peut être sauvage, elle fait peur et provoque du frisson. Elle focalise les émotions collectives du quotidien. Elle est sans repère apparent, une sorte de terrain vague où s'exprime la violence des groupes, des partis ou des foules, un espace de la dépense sociale et de l'accident public.[...] La rue sauvage met en scène, « manifeste » la violence des rapports sociaux par l'expression publique d'un individu ou d'un groupe ;

- [...] la rue-polis, c'est-à-dire qu'elle participe à l'organisation de la cité et le rapport à la rue reflète aussi la forme du lien social global. C'est dans la rue que s'exposent les indications des codes et des règles de conduite, que se rendent visibles les forces du maintien de l'ordre et de la sécurité ;

- [...] la rue socialisante est donc à envisager à plusieurs niveaux : d'abord de façon interne à partir de la connaissance des règles, de la visibilité des comportements, de la construction des mentalités. Ensuite de façon externe en situant les interactions entre les espaces publics comme pôle socialisant par rapport à d'autres pôles comme la famille, l'école, les équipements sociaux. Et enfin de façon autoréférentielle en spécifiant les permanences, les évolutions et les ruptures historiques quant aux structures et autres fonctions de la rue.

la rue ne se borne pas à n'être qu'un élément du travail de l'urbaniste ou celui de l'architecte ; ses limites ne sont pas celles de l'histoire des transports ou des moyens de communication. La rue est plus qu'un simple facteur dans la transformation des espaces et des territoires sociaux. [...] Elle est simultanément un espace de proximité et de totalité, réalité et symbole, espace de l'expérience sensorielle et de l'imagination subjective, espace public et parcours individuel.

Pour Shomba (*op. cit.*, p. 67) « être dans la rue » est

une expression péjorative qui désigne la triste situation de quelqu'un qui n'a pas de pied-à-terre, qui est un marginal, un exclu social. [...] À Kinshasa, la rue sert d'espace de prédilection où se déroulent plusieurs activités relevant de la survie, de l'exclusion sociale ou véhiculant des expressions diverses dont les acteurs se recrutent, selon les cas, de tous les horizons.

Ainsi, la rue est considérée comme un espace où se déploient les habitants d'une cité ou d'une ville ou comme demeure des sans domicile fixe.

Muzumanga (1995) cité par Mbwaka (*op.cit.*, p. 267) la définit comme « une organisation qui se déploie par des structures qui font d'elle une société à part entière, une société qui a sa façon de manger, de vendre, de se conserver ; elle a sa manière de loger et d'exprimer sa gratuité ». Ces deux auteurs congolais ont défini la rue en fonction de l'usage que la population congolaise fait d'elle.

En RDC en général et en particulier à Kinshasa, les tradi-praticiens qui soignent tout ce qui a trait à la débauche, à la malédiction, à la prostitution, aux possessions démoniaques, utilisent soit le sable, les déchets de la rue en signes de purification, soit ils organisent des cérémonies nocturnes dans les rues. Cela pour signifier que tout ce qui est impur, tout ce qui possède une force maléfique appartient à la rue ou erre dans la rue. Tout ce qui est mauvais (ce qu'il faut jeter, exclure, déconsidérer) doit être abandonné dans la rue. La rue est le lieu ou l'asile des esprits impurs et la source de toute malédiction. C'est quelque chose de public, utilisable par tous, un marché commun informel (sans principes). À ce titre, Masiala (*op. cit.*, p. 25) appellera « ces enfants qui errent dans les

rues “enfants de personne”, car l’enfant est le fruit d’une union entre les gamètes mâle et femelle ; la rue n’a pas de sexe et ne peut guère l’engendrer ni l’adopter ».

1.2.3. Rôle de la rue dans le contexte kinois.

La rue kinoise remplit une pluralité de rôles à savoir social, ludique, politique, économique, criminogène et éducatif.

1.2.3.1. *Rôle social*

À Kinshasa, la rue sert de « refuge », c’est-à-dire qu’elle est un lieu de résidence pour les laissés-pour-compte d’un peu partout et de repos où de nombreuses familles kinoises font face à l’exiguïté des espaces de vie. Pour Shomba, elle sert d’espace mortuaire⁴. Enfin la rue est un lieu de prière et d’évangélisation où on observe ces dernières années une catégorie de mendiants. Nous pensons ici à ces « guetteurs-mendiants » qui prêchent à bord des bus de transport en commun, dans les marchés et les avenues.

1.2.3.2. *Rôle ludique*

La rue, espace de jeu et de loisir pour les enfants. La rue est « un espace de jeu dans la mesure où le lotissement anarchique de la ville de Kinshasa prive la jeunesse de la quasi-totalité de l’espace initialement

⁴ Espace mortuaire car dans la culture kinoise, les funérailles, notamment, d’une personne à la large sphère de relations, drainent des foules importantes de personnes qui ne sauraient être contenues adéquatement dans des parcelles dont la capacité d’accueil est bien limitée. Elle fonctionne aussi comme [...] un couloir de mendicité dans la mesure où plusieurs Kinois se présentent aux coins des rues pour forcer la conscience des gens : des personnes avec un handicap, des vieillards, des enfants des rues. Elle est encore [...] une poubelle et un dépotoir à cause des difficultés d’évacuation des ordures ménagères, ce qui constitue l’un des drames auxquels se trouvent exposés les résidents de Kinshasa, ville de plus de sept millions d’habitants. C’est également un espace de débauche. En effet, les rues de Kinshasa servent de point de départ, de lieu de rendez-vous et même de consommation de relations amoureuses surtout chez les jeunes. [...] un espace d’ostentation et d’exhibition car le Kinois cultive souvent le paraître au détriment de l’être. L’avoir prime sur l’être, l’ostentation, le « m’as-tu vu » sont des traits caractéristiques (Shomba, *op.cit.*, pp. 68-73).

destiné aux sports et autres divertissements ; la rue devient ainsi le lieu de substitution des jeux des enfants » (Shomba, *op. cit.*, pp. 76-77).

1.2.3.3. *Rôle politique*

Pour Shomba (*op. cit.*, p. 77), la rue est

l'expression de la « démocratie kinoise ». Les Kinois aiment discuter de l'actualité politique aux carrefours des grandes artères de la ville. Les rues sont devenues des espaces pour les meetings politiques, des lieux privilégiés lors de la campagne électorale.

Dans les rues de Kinshasa, se sont constitués ce qui est dénommé « parlement debout ». Il y a des coins de rues où tous les journaux qui paraissent à Kinshasa sont affichés sur des étales à journaux. Les sans emploi dits « parlementaires debouts » y passent tout le temps en discutant politique selon qu'on est de la majorité présidentielle ou de l'opposition.

1.2.3.4. *Rôle économique*

La rue est un marché et un espace de marketing⁵. Dans les rues de Kinshasa, tout le monde vend et tout le monde achète. Mêmes les enfants des rues vendent aussi et achètent.

1.2.3.5. *Rôle criminogène*

La rue peut être un couloir mortifère. Des accidents surviennent à cause notamment du mauvais état des véhicules, des chaussées, de l'amateurisme de nombreux conducteurs et des excès de vitesse. Avec la modernisation, l'agrandissement et l'asphaltage des grandes avenues de la ville de Kinshasa (Boulevards du 30 juin, Lumumba et tant d'autres), on y

⁵ La rue est un marché car les infrastructures commerciales sont insuffisantes, dispersées et inégalement réparties. La ville de Kinshasa offre dans son ensemble la morphologie d'un marché illimité à l'image de son fourmillement d'églises, d'orchestres de musique, de stations de carburant, de garages, de parkings de véhicules, de chaînes de télévision, de partis politiques, etc. [...] Elle est devenue un espace de marketing où la situation de compétition et de concurrence dans laquelle évoluent plusieurs entreprises de services et de biens les pousse à s'investir dans une lutte médiatique de grande envergure. Elle est le lieu de prédilection pour la publicité (Shomba, *op.cit.*, pp. 74-75).

enregistre plus de 20 cas par an de décès d'accidents de circulation. Parfois elle sert de couloir d'embuscade : l'opinion publique dénonce souvent la pratique d'enlèvement d'individus sur la chaussée à la tombée de la nuit pour des raisons multiples. C'est aussi une place pour les astucieux, à cause du rétrécissement du marché de l'emploi qui augmente chaque année les rangs de chômeurs. Elle est enfin un univers de tracasseries par les agents de l'ordre. Toute personne qui se trouve dans la rue, s'expose à divers regards, propos et actes à risques.

1.2.3.6. *Rôle éducatif*

La rue est un

lieu de révision de notes de cours pour les étudiants qui fréquentent la nuit les quartiers électrifiés pour relire leurs leçons et leurs notes de cours, surtout lors des sessions d'examens. Cet état de chose se justifie aussi par l'exiguïté des résidences familiales. La rue est aussi le lieu de diffusion de locutions populaires (Shomba, *op. cit.*, p. 80).

Elle est encore un espace de luttes, souvent d'ingéniosité pour le progrès. Elle rend enfin un témoignage d'espoir à travers le fourmillement des couches sociales qui l'occupent pour des motivations multiples, sans oublier l'étendue des actions qui y sont entreprises, quoique pas de manière formalisée.

La rue est à la fois bonne et mauvaise pour l'enfant. Bonne, car elle est un milieu de socialisation à la marge qui peut parfois servir d'un bon départ pour l'enfant. Mauvaise, car l'enfant qui est un être vulnérable, une fois dans la rue, échappe au contrôle et à l'éducation d'adultes et des parents. Il reçoit une éducation diffuse qui ne l'aide pas à progresser et à se développer normalement. Il vit une socialisation marginalisée sans enveloppement affectif sécuritaire. Marginalisé par la société, il est considéré comme un être dangereux, un déchet humain qui pollue la nature, qu'il faudra mettre dans une poubelle et évacuer loin des humains. Ainsi Shomba (*op. cit.*, p. 65) s'interroge : « être dans la rue à Kinshasa : est-ce

une exclusion sociale ou une alternative à la crise » ? Il évoque ici la crise économique qui sévit dans le pays. Aussi Palazzolo *et al.* (*op. cit.*, p. 22) citent Lewis Aprekar (rapport de la Croix-Rouge, 1999) en disant que « la pauvreté ne peut expliquer à elle seule ce phénomène, c'est plutôt un ensemble de facteurs qui semblent être à l'origine de la décision de l'enfant de vivre dans la rue ».

Bref, la rue a une valeur positive ou négative pour l'enfant selon l'usage qu'il en fait et lui confère aussi une valeur en fonction de ce qu'elle représente pour lui. Il l'utilise le jour à des fins commerciales, ludiques, professionnelles et la nuit, la rue lui sert de dortoir, d'hôtel, de boîte de nuit, etc.

1.3. Enfant des rues

Le terme « enfant des rues » se traduit en lingala par *muana ya balabala*. Dans le contexte kinois, le *muana ya balabala* a plusieurs significations : il peut aussi s'agir d'un enfant né hors-mariage ou d'un enfant espiègle. Dans la culture congolaise, un enfant prénommé *muana ya balabala* a toujours été l'objet d'une méfiance, d'un rejet, d'une marginalisation, d'une stigmatisation, etc. C'est un enfant de honte, de malédiction, un enfant qu'on ne voudrait pas avoir ou qu'on ne voudrait pas être. L'enfant porte un nom associé ou assimilé à celui de ses parents, d'un des membres de la famille éloigné ou proche vivant ou décédé, d'un ami ou un nom lié aux circonstances de sa naissance (Nsimba-Nzuzi et/ou Mbo-Mpia pour les jumeaux...).

Freud (1965, p. 90) parle de cette façon de porter les noms des ancêtres comme une coutume compensatrice en ces termes :

certaines de ces peuples primitifs ont cependant adopté des coutumes compensatrices, dont l'une consiste à conserver les noms des morts en les donnant à des enfants, considérés comme des réincarnations des morts. Ces tabous de noms apparaissent moins bizarres, si l'on songe que pour le primitif le

nom constitue une partie essentielle de la personnalité, une propriété importante, et qu'il possède toute sa signification concrète.

En grandissant, les parents inculquent à l'enfant qu'il doit imiter les vertus ou les valeurs positives de son homonyme. Le fait d'assimiler l'appellation de l'enfant à sa famille a aussi un impact sur l'appellation des parents, ceux-ci sont également nommés en référence à leurs enfants (*papa na Nadine* ou *mama na Nadine* pour signifier le père de Nadine ou la mère de Nadine). Aucun parent ne peut accepter d'être appelé *papa ou mama na muana ya balabala* [père ou mère de l'enfant des rues], car ils ne veulent pas être identifiés comme géniteurs des choses (rues).

Parlant du nom à donner à l'enfant, l'article 58 du code de la famille congolais stipule « les noms doivent être puisés dans le patrimoine culturel congolais. Ils ne peuvent en aucun cas être contraires aux bonnes mœurs ni revêtir un caractère injurieux, humiliant ou provocateur ». Cela ne va-t-il pas à l'encontre du nom donné à cette couche d'enfants vivant dans les rues ?

Pour Vulbeau et Barreyre (*op. cit.*, pp. 9-10),

lorsqu'on entend parler des jeunes de la rue, on associe ces termes à deux registres. Le premier est celui de la présence et de la violence, [...] le second concerne l'absence et l'invisibilité. [...] Ces registres renvoient à une situation sociale antérieure : celle où la place des jeunes était d'abord une assignation dans l'espace familial et dans des équipements sociaux, éducatifs, sanitaires, culturels, correctifs. [...] La jeunesse dans la rue était alors perçue comme une jeunesse marginale, inadaptée, dangereuse ou en danger.

Il est normal que les enfants qui sont ainsi nommés puissent agir en fonction de la représentation sociale de l'objet auquel ils sont identifiés.

Ainsi, pour Parazelli (2002, p. 52),

définir les jeunes de la rue exige du chercheur qu'il distingue au moins trois niveaux de qualification du phénomène venant interférer dans l'exercice définitionnel lui-même : les jugements normatifs, le contexte sociohistorique et géographique et l'angle d'approche (comportements à décrire et à différencier ou dynamique de sens à comprendre et à expliquer). Cette triple considération

dans l'étude du phénomène des jeunes de la rue rend complexe le travail de problématisation.

Cela nous fait penser à la genèse, l'évolution ou l'expansion du phénomène en général dans notre pays et en particulier dans la ville de Kinshasa.

Parazelli (*op. cit.*, p. 89) considère le

phénomène des enfants des rues comme une déviance sociale. Les déviants sociaux sont donc ceux qui arborent leur refus d'accepter la place qui leur est allouée, et que l'on tolère provisoirement, pour autant que leurs gestes de révolte ne sortent pas des limites écologiques de leur communauté.

Parazelli parle des déviants sociaux qui refusent de vivre dans la norme, mais la plupart de ces enfants qui habitent dans les rues ont été obligés de quitter le toit familial pour se réfugier ou s'établir dans les rues à cause de situations-problèmes.

Côté (1988, p. 42) définit l'*enfant de la rue* comme étant

celui qui habite la ville, sans domicile fixe dont les relations avec la famille sont superficielles, occasionnelles ou inexistantes. Les enfants des rues ne sont pas des itinérants, mais des errants, étant donné que la temporalité de leurs activités n'est pas programmée et qu'ils ne suivent aucune routine quotidienne.

Côté voit en ces enfants des véritables errants, car ils n'ont pas des lieux spécifiques dans leur vagabondage. Elle souligne bien que leurs activités ne sont pas programmées. Pour eux : « à chaque jour suffit sa peine ».

Azia, qui est un auteur congolais, les a définis comme des êtres humains âgés de moins de 18 ans, venant de famille pauvre, nombreuse, des quartiers périphériques à forte concentration humaine, déscolarisés, qui ont décidé ou ont été contraints à une vie de débrouille dans la rue. Pour lui, ces enfants ont comme famille la bande et la poubelle et ils sont préoccupés par la survie et l'avenir. Certes, c'est une définition tirée des résultats de son étude qu'on ne peut pas généraliser à tous les enfants vivant dans les rues de Kinshasa. Nous pouvons aussi dire que tous les

enfants des rues ne viennent pas des communes ou des quartiers pauvres, insalubres, périphériques. Il y a aussi une présence des enfants issus des familles nanties dans la rue de Kinshasa (voir le rapport du recensement de 2006 par le REJEER).

Ces lectures de l'appropriation de la rue par les enfants nous indiquent qu'il serait insuffisant d'en rester à une définition d'enfants des rues en termes de comportements (délinquants, population à risque...), mais qu'il est important d'y inclure aussi le sens de leurs pratiques et de considérer que la rue n'est pas uniquement source de dangers pour eux, mais aussi lieu d'identification, de socialisation et d'expériences initiatiques. Comme l'approuvent Palazzolo *et al.* (*op cit*, p. 12),

l'enfant des rues désigne de façon générale un enfant (au sens de personne mineure) qui vit dans et de la rue, au sein d'une ville. Son sens et son utilisation sont débattus : alors que ce terme est parfois jugé péjoratif et dévalorisant, d'autres estiment qu'au contraire il donne à ces enfants une identité.

C'est dans ce sens que Colombo (2008, p. 38) définit les jeunes des rues comme

des acteurs entretenant un rapport de nature identitaire, dynamique et paradoxal, avec les lieux urbains qu'ils s'approprient. En s'appropriant la rue, ils s'approprient une position identitaire qui leur permet d'organiser leurs rapports à eux-mêmes et aux autres.

Ainsi pouvons-nous parler des identités recomposées et repositionnées de ces enfants, acteurs sociaux, dépendant de leurs activités, de leurs lieux de vie dans les rues.

1.4. Historique du phénomène des « enfants des rues » à Kinshasa

La question de la définition d'enfant des rues exige quelques détours historiques et épistémologiques avant que l'on ne s'engage dans une proposition théorique fondée sur la jeunesse et la rue. Ce point nécessite d'apporter d'abord quelques précisions terminologiques en ce qui concerne

les divers concepts et expressions utilisés pour désigner les enfants qui ont choisi de vivre dans la rue. Il s'agit des différents traits caractéristiques de ces enfants et de ce que la rue leur apporte en retour pour leur survie. Ce phénomène est généralisé, mais pas universel, car chaque société a ses réalités. Il s'agit aussi de voir généralement comment ce phénomène des « enfant des rues » a évolué à travers le monde et plus particulièrement à Kinshasa. Ce phénomène est une conséquence de la marginalisation des enfants, car pour bon nombre, la rue constitue leur ultime lieu de refuge.

1.4.1. Législation

En RDC, le phénomène des « enfant des rues » est une réalité sociale aussi vieille que la formation des centres urbains, bien que ces formes contemporaines se soient manifestées au moment de l'indépendance de notre pays. Il est difficile d'évaluer l'ampleur de ce phénomène à une certaine période, car pour le Congolais, la rue est un lieu où se déroulent les activités culturelles, ludiques, économiques, politiques, bref la vie sociale. Le phénomène a des sources très lointaines car depuis l'époque coloniale, on parlait déjà du vagabondage des enfants comme de la délinquance juvénile dans les villes du pays surtout à Kinshasa. Il y avait même dans certaines écoles catholiques de l'intérieur du pays de l'époque une loi interdisant aux élèves de séjourner à Kinshasa. Celui qui allait y passer ses vacances était d'office renvoyé de l'école.

Masiala (*op.cit.*, pp. 30-32) évoque deux aspects de la réalité zaïroise⁶ en la matière. Il s'agit de la législation et des manifestations du phénomène que nous résumons en ces termes : des mesures de protection de l'enfance ont été prévues dans notre pays dès l'époque de l'État indépendant du Congo⁷. Ainsi, les décrets du 12 juillet 1890 et du 4 mars

⁶ Zaïrois est une ancienne appellation d'un Congolais de 1965 à 1997.

⁷ L'EIC était un territoire sur lequel le roi Léopold II de la Belgique exerça une souveraineté de fait de 1885 à 1908.

1892 prévoyaient déjà de mettre sous la tutelle de l'État des enfants délaissés ou abandonnés.

Quatre ans plus tard, dans l'article 6 du décret du 23 mars 1896, le gouverneur général de la colonie, Mr Wahis, écrivait :

j'ai l'honneur de porter à votre connaissance que l'arrêté sur le vagabondage est pris surtout en vue d'enrayer dans les stations du Bas-Congo jusques et y compris Léopoldville, le développement de la population flottante, venue on ne sait d'où et qui, sans ressource, ne peut vivre que d'expédients. Ceux qui seraient trouvés en état de vagabondage seraient dirigés directement sur le district d'origine. Les étrangers seront dirigés sur Boma.

En 1923, la commission pour la protection des indigènes, créée le 5 mars 1912, étudie la possibilité d'instaurer un système de protection, où les cas des jeunes seraient traités par un magistrat spécial.

Entre 1936-1937, l'ampleur de la délinquance s'accroît. La sous-commission du Katanga instaure un système spécial destiné à réformer et à amender les jeunes n'ayant pas atteint l'âge adulte. La sanction pénale infamante est remplacée par des mesures de garde, d'éducation et de reclassement social. Les règles de la procédure sont nettement distinctes de celles prévues pour les adultes et permettent l'individualisation de la peine. Des raisons d'ordre moral et social justifient pleinement et suffisamment le régime institué.

Le décret du 6 décembre 1950 prévoyait les mesures spéciales à l'égard des mineurs. Jadis, la garde de l'enfant orphelin ou abandonné était confiée aux religieux. Cependant pour tenir compte de la complexité des causes et des cas qui se présentaient, ce décret déterminait dans son article 13, aux 2^e et 3^e alinéas, que le juge compétent désignerait des personnes des deux sexes ou des institutions, de préférence des missionnaires ou des institutions sociales publiques ou privées. Ces personnes ou organisations seront chargées, sous la direction et le contrôle de l'officier du ministère

public, de la surveillance des enfants traduits en justice. Elles prendront le nom de délégués à la protection de l'enfance et pourront être rémunérées.

Enfin, le décret du 12 juillet 1954 prévoyait de placer sous tutelle de l'État l'enfant abandonné et orphelin de 16 ans qui fut à un moment donné, confié aux religieux.

Le pouvoir public créa des écoles agricoles dénommées colonies d'enfants indigènes pour encadrer les enfants abandonnés et orphelins qui vagabondaient dans les rues de Kinshasa et des autres centres urbains du pays, et des EGEE pour abriter des enfants délinquants.

De la Kethule (1922, p. 727) avait lui aussi dénoncé « l'existence des enfants vagabonds qu'il désignait sous l'expression *gamins cleptomanes* à Kinshasa ».

1.4.2. Manifestation du phénomène

À Kinshasa, la première manifestation du phénomène des « enfants des rues » est liée à la délinquance. Cette délinquance apparaît déjà autour des années 50 avec les *Kompani kitunga* [les pickpockets]. Ce groupe de jeunes inadaptés sociaux allait voler au marché central et aux alentours de la ville européenne appelée Sarma-Congo. Ils se réfugiaient, après leur forfait, dans le site de l'actuel pont Bitshaku-tshaku et dans les égouts de Kilosa (nom d'une rivière). C'est là qu'ils s'adonnaient à la consommation de chanvre et au viol des filles. Pendant ce temps, les broussailles des cités Barumbu et Foncobel (Kimbangu) servaient de retraite aux filles de joie et à leurs proxénètes.

En octobre 1957, Joseph de Laet, prêtre scheutiste belge arrive à Léopoldville. Il débute son ministère à la paroisse Saint Alphonse dans la commune de Matete, puis à la paroisse Saint Pie X à Ngiri-Ngiri en 1959, un quartier populaire où la délinquance juvénile est très préoccupante. Au

fil de ses rencontres avec des jeunes paroissiens, il découvre les *bills*⁸. Ces *bills* vénéraient les blousons noirs de Paris et les cow-boys d'Amérique du Nord et ils étaient implantés dans tous les quartiers populaires de la ville. Le père Joseph réussit à pénétrer le staff dirigeant des grands *bills* du quartier dynamique, un des quartiers-phares de la commune de Ngiri-Ngiri. Les grands *bills* l'invitent à une réunion d'information. En peu de temps, il devient membre à part entière et gagne totalement leur confiance en acceptant de se faire « baptiser⁹ », sous le nom de *Buffalo Bill*, en allusion au légendaire chasseur des buffles. Il encadra ces enfants et fonda l'orchestre *Minzoto wella wella* dans le but de les sortir de la délinquance. Le début des années 60 coïncide avec l'apparition des groupes de « menteurs » à travers la cité indigène, notamment à Ndjili, Matete (ONU-Britannique) et à Ngiri-Ngiri (Dynamique). Drogue, séquestration de filles et bagarres organisées entre jeunes gens des quartiers opposés sont leur lot. Ce phénomène s'est rencontré jusqu'en 1972 dans presque toutes les grandes villes de la RDC, à l'instar de Kikwit avec les *Kabule*, *Mapasa* et *À-moitié-fou*. C'est une situation similaire à celle de *Kuluna* vécue depuis 2005. Petitclerc (2002) dit que « la guerre des boutons ne date pas d'hier. On a toujours pu observer des groupes de jeunes s'en prendre à ceux qui font irruption sur leur territoire ». Et, à des journalistes qui, à la suite d'affrontements entre jeunes de la cité, titraient « la guerre des gangs » il ajoute « ce qui est nouveau, c'est l'incapacité des enfants et des adolescents d'intégrer les limites. Il rappelle les adultes à leur responsabilité de veiller et de protéger les jeunes ». Dans ses formes contemporaines, le phénomène existait déjà au moment de l'indépendance. Nous citerons notamment Raymackers (1961) qui note « l'existence à Kinshasa d'au moins 45 bandes

⁸ *Bill* : un gang dont l'organisation dépasse l'imagination du pouvoir public. Cela fait allusion à Buffalo-Bill, le grand gangster américain qui raflait tout sur son passage.

⁹ Baptiser : initier, c'est le rite d'entrée dans le nouveau groupe.

de jeunes réparties dans plusieurs zones. Ils s'intéressent au chanvre, à l'alcool, à la musique et au sexe ».

Entre 1961 et 1966, on assiste dans les rues de Kinshasa aux premiers signes visibles de ce qu'on appelle aujourd'hui « les enfants des rues », cela à la suite des guerres *mulelistes*¹⁰ ou de ce qu'il convient d'appeler « guerres de l'Est ». Le gouvernement ne les prend pas en charge et cela va déverser sur la ville un grand nombre d'enfants orphelins victimes de guerres. Le phénomène gagnera aussi des enfants non orphelins. C'est alors que les *Ngembo*¹¹ font leur apparition. En effet l'essor de la musique congolaise des années 60 ne laissera personne indifférent. Des enfants vont s'intéresser à la musique de leurs idoles de l'époque tels que Grand Kallé, Franco, Rochereau, Nico et autres. Ils passeront des nuits entières en dehors du toit familial, perchés sur des arbres et des toitures afin de suivre les concerts de musique.

En 1965, une ASBL voit le jour, sous le nom d'« Aide à l'enfance défavorisée » (AED), pour accueillir et rééduquer ces enfants en les soustrayant à l'influence criminogène du système carcéral.

Clifford (1966, p. 17) constate que « le nombre de jeunes désœuvrés croît et que cette masse de jeunes sans occupation engloutira un jour la société dans laquelle elle ne trouve pas sa place ».

À partir de 1975, le phénomène prit une ampleur inquiétante et le gouvernement fut obligé d'adopter des mesures radicales. Ce fut d'abord l'opération *arrestation et transfert* des irréguliers à Ekafela (province de l'Équateur), où ils devaient effectuer des travaux agricoles.

¹⁰ Guerre *muleliste* est une guerre commanditée par Pierre Mulele (homme politique congolais qui mena la rébellion Maï-Maï dans la région de Kwilu en 1963 et fut assassiné en octobre 1968).

¹¹ *Ngembo* : vampire, mammifère volant de la même espèce que la chauve-souris. Souvent quand quelqu'un te dit que tu es un *ngembo*, soit tu es un parasite..., soit on ne reconnaît pas ta vraie identité, tes vraies origines. Il peut s'agir aussi d'un guetteur.

La même opération a été reprise en 1976, mais dans leur milieu d'origine, à la différence d'Ekafele où on les déportait.

En 1977, les *Balados*¹² proprement dits, firent leur apparition. Le gouvernement a exercé une répression atroce, allant jusqu'à cautionner l'exécution sommaire de tout voleur à main armée. Au marché central, des équipes de catcheurs composaient les groupes d'intervention.

L'année 1979 est celle qui donne naissance aux *moineaux* sur les différents sites universitaires de Kinshasa. C'est l'époque de la vache grasse parce que les étudiants bénéficient, de la part du ministre de l'enseignement supérieur et universitaire, d'une bourse d'études substantielle, d'une bonne restauration et de la gratuité de transport. Ils qualifient cette opération de *plan Mungul*, du nom du ministre de tutelle. Des enfants désœuvrés se font recruter par des étudiants comme domestiques et élisent domicile sur les sites universitaires. Cet eldorado des étudiants ne dura que quelques mois. C'est alors que ces moineaux habitués à la débrouille et à évoluer journallement en dehors du toit familial vont déferler sur les rues de Kinshasa, à la recherche de petits jobs. Mais cette vie n'est pas sans risque. Car, au fur et à mesure que ces derniers évoluent dans l'environnement de la rue, il se crée petit à petit un fossé entre eux et leurs familles d'origine. Ils commencent d'abord à rentrer de plus en plus tard à la maison, ensuite à dormir de moins en moins chez eux pour, enfin, s'installer définitivement dans la rue. C'est la naissance véritable du phénomène des « enfants des rues ». Ainsi, ce phénomène qui s'est manifesté de façon spectaculaire en 1980 connaîtra son apogée à partir de 1990, et ces enfants sont appelés *phaseurs* ou *shèques*.

À la base de cette situation, il y a lieu de signaler surtout la grave crise économique qui prend ses racines dans le choix politique des années

¹² *Balados* : terme dérivé du verbe se balader. Toute personne qui vagabonde. A Kinshasa ce mot est utilisé pour identifier le voleur.

70 avec la zaïrianisation et la rétrocession¹³ qui va obliger ces enfants à envahir pratiquement toutes les rues de la ville : l'aéroport de Ndjili, les marchés de Mikondo, Hindou, Mangobo, Matete, Ngaba, Gambela, Selembao, Kinkole, Maluku, N'sele et Delvaux ; Marché Central, les places vis-à-vis de Matonge, Pascal, Kintambo-Magasin et des Évolués ; le Beach Ngobila ; l'hôtel de la poste, les gares Centrale et de Matete, le terminus de l'ex-Institut Pédagogique National (IPN), devenu l'Université Pédagogique Nationale (UPN) ; les différents ports fluviaux (ONATRA, Baramoto, etc.), les Ronds-Points Ngaba, Kimpwanza, Mandela et Victoire ; les stades du 20 mai (Tata¹⁴ Raphaël) et Kamanyola (des Martyrs), le long des boulevards du 30 juin et Lumumba, les avenues de la Justice, du 24 novembre, etc.

Pour Azia (*op.cit.*, p. 172),

depuis que certaines célébrités de la musique ont érigé ce phénomène en thème de prédilection et avec des termes élogieux et ont hissé ces enfants de la rue au rang de héros de leur scène, c'est devenu une fierté pour certains d'être comptés parmi les shègues, car shègue *ezali chance* [être shègue est une chance]. Ils sont ainsi immortalisés et recrutés comme danseurs dans les orchestres en vogue. Est-ce une façon que la société, peut-être inconsciemment, s'est choisie pour célébrer ce fléau qui gagne de plus en plus de familles ? Une chose est certaine, cela constitue une façon de le reconnaître en lui donnant un statut et, par là, hélas le pérenniser.

En principe, les médias doivent informer rapidement et largement la population des faits importants et des événements nationaux et internationaux. Ils incarnent une certaine notion de liberté et exercent une certaine influence. Ils ont un rôle croissant en tant que modèle socialisateur auprès du public. Ils doivent aider les individus à acquérir les normes et les valeurs de la société dans laquelle ils vivent en transmettant une culture de masse qui a pour but de créer un certain conformisme social.

¹³ Rétrocession est la remise des biens aux propriétaires. Lors de l'étatisation, tout était géré par le gouvernement congolais. La rétrocession de ces biens fut aussi un moment difficile pour les propriétaires qui se retrouvent face à leurs biens délabrés et certains n'ont pas pu reprendre leurs activités.

¹⁴ Tata signifie père.

Mais ils peuvent avoir parfois un effet pervers, c'est-à-dire nuisible à la société. Ces effets pervers peuvent encourager la déviance, engendrer les conflits sociaux et la frustration.

Bref, les médias doivent prôner l'éducation (former et informer), en tant qu'agent sensibilisateur du bien-être humain et non agent de renforcement des conflits ou d'incitation aux mauvaises mœurs. À titre d'exemple, en septembre 1989, le procès télévisé et radiodiffusé de vingt bandits à main armée et la sentence de mort prononcée à leur endroit semblaient mettre un terme à la panique généralisée à Kinshasa. Mais encore aujourd'hui, et malgré toutes ces mesures plus ou moins radicales, les marchés, les parkings, les rues de la ville de Kinshasa sont remplis d'enfants et de jeunes dont l'image demeure douteuse et confuse et dont l'avenir est incertain et flou. Ces enfants sont aussi les héritiers des « mendiants », comme on les appelait dans les années 70 et 80 avant d'être surnommés *ngembo*, *moineaux*, *balados*, *phaseurs*, *shègués*, etc.

1.5. Typologie des enfants des rues

Les chercheurs ont essayé de catégoriser ces enfants des rues selon la durée de leur séjour dans la rue, selon le contact ou le lien qu'ils gardent avec leurs familles ou leurs milieux d'origine, selon leur comportement et selon les activités exercées dans les rues.

1.5.1. Dans le monde et en Afrique

Pour Parazelli (2000) cité par Tassé (2008, p. 6)

l'appellation jeunes de la rue s'est répandue dans la dernière moitié des années 80, période où les jeunes subissent les affres de la crise économique, le décrochage social et le désarroi face à l'avenir commençaient à se manifester.

Stoecklin (*op. cit.*, p. 32) parle des « *enfants en situation de rue* pour rendre plus compréhensible l'ensemble des interactions entre les enfants et

les autres acteurs sociaux ». Pirot (2004, p. 44) distingue deux catégories d'enfants des rues : les enfants de la rue et les enfants dans la rue.

- Est enfant dans la rue, celui qui travaille dans la rue en journée (ou tard le soir) pour subvenir aux besoins familiaux, mais rentre dormir ou se reposer chez lui ;
- Est enfant de la rue, celui qui est en rupture totale avec sa famille, y vit en permanence et doit se débrouiller seul pour (sur)vivre ;

Il note que certains sont à cheval entre ces deux premières catégories.

Il s'agit d'enfants des rues.

- Enfant des rues est un terme général englobant les enfants en rupture totale ou quasi-totale avec leur famille et leur groupe d'appartenance, étant présents partiellement ou de façon permanente dans la rue. Ce sont des enfants pour lesquels la rue est devenue la demeure habituelle et la source principale de moyens de survie.

Pour le forum de Grand Bassan,

- l'enfant dans la rue est celui qui vit temporairement dans la rue. Il n'a pas complètement rompu avec sa famille et y retourne en général la nuit, exerce le plus souvent "un petit métier" pour subvenir à ses besoins, parfois même à ceux de sa famille (Marguerat et Poitou, *op.cit.*, p. 103) ;
- l'enfant de la rue est donc toute fille ou tout garçon n'ayant pas atteint l'âge adulte, pour qui la rue (au sens large du terme, c'est-à-dire comprenant bâtiment à l'abandon, terrains vagues...) est devenue sa demeure habituelle, et/ou sa source de moyens d'existence, et qui est inadéquatement protégé, encadré ou dirigé par un ou des adultes responsables (Coloni, *op. cit.*, p. 92).

Il faudra, donc comme il a été souligné dans une synthèse des différents documents de travail de l'UNICEF/Ouagadougou in Marguerat et Poitou (*op.cit.*) qu'une nouvelle typologie avec des expressions épurées de toute connotation péjorative puisse être proposée ultérieurement. C'est peut-être pour cette raison que certains chercheurs, pour parler des enfants de ou dans la rue, préfèrent utiliser des expressions telles que : 'enfants sans toit', 'enfants en situation difficile', 'enfants en danger', 'enfants abandonnés', 'enfants délaissés', 'enfants défavorisés', etc.

Pour Palazzolo *et al.* (*op. cit.*, p. 12),

les enfants de la rue sont ceux qui y ont élu domicile et intègrent le fonctionnement d'un groupe de pairs comme suppléance à une famille

défaillante. Mais il y a aussi les enfants dans la rue qui investissent ce lieu comme centre de leur activité (petits travaux, trafics en tout genre...) et qui rentrent la nuit venue chez leurs parents.

Nous pouvons opter pour une typologie basée sur les activités, la durée et le lieu de vie de l'enfant des rues.

1.5.2. En RDC

Ces enfants sont aussi dénommés selon leur comportement, leur lieu de vie et les activités exercées :

1. *Moineaux*

Ce sont de petits oiseaux ravageurs qui ne grandissent pas et qui se promènent toujours en groupe en faisant énormément de bruit. Il est difficile de maîtriser un groupe de moineaux. Le nom « moineau » donné à ces enfants montre bien leur esprit barbare, de dérangeur et de trouble-fête. Ce sont de petits voleurs qui ne laissent rien sur leur passage. Personne ne peut accepter la présence de moineaux dans son champ. Pour Shomba (*op. cit.*, p. 186),

le moineau vit proche de l'homme. Dans le langage des sites universitaires, le moineau désigne un jeune domestique occasionnel qui travaille pour trouver son repas quotidien en accomplissant des tâches ménagères, y compris de petites courses diverses. Les moineaux se recrutent dans les quartiers périphériques des universités et instituts supérieurs de Kinshasa, et dans les bandes d'enfants errants.

2. *Phaseurs*

Phaseur, qui vient du mot français « phase », signifie en lingala « prendre une position ». *Na ke ko faser* signifie « je vais dormir », c'est-à-dire pioncer, roupiller. En comparaison avec leur façon de dormir sur les rues, peu importe la place et la position pourvu qu'on ferme l'œil pour un petit repos et à l'abri de toute insécurité.

3. *Balados*

Ce mot vient du verbe « se balader ». Ce nom leur a été donné à cause de leur vagabondage, leur errance et leur forte mobilité. Les enfants des rues sont très mobiles, ils se déplacent d'un quartier à un autre, d'une commune à une autre, d'une ville à une autre, voire d'un pays à un autre, car on voit ceux qui quittent Kinshasa/RDC pour Brazzaville/RC. Le terme « *balado* » désigne aussi un grand voleur.

4. *Shègues ou shèges*

Pour Tshikala, cité par Pirot (*op. cit.*, p. 44),

les shègues sont les « enfants Schengen » en référence aux jeunes Congolais refoulés de l'Europe, faute d'un visa valide pour l'espace Schengen. Les jeunes Congolais pensaient vivre comme ils voulaient dans cet espace, mais une fois refoulés, ils ressemblent à ces enfants rejetés, exclus de la famille, de la société et ils errent dans les espaces publics.

Shomba (*op. cit.*, p. 221) souligne que ce terme a été inventé par le musicien congolais

Shungu Wembadio, alias *papa Wemba* pour désigner un enfant errant, communément appelé un enfant de la rue. Le mot est emprunté de l'espace *Schengen* européen, sans frontières, à circulation libre. Par analogie, *papa Wemba* taxera de 'shègues' les enfants errants, dormant dehors à Kinshasa.

5. *Autres typologies des auteurs congolais*

Dans la typologie de Tshikala (2000, p. 38), les enfants sont classés selon les âges¹⁵ : les moineaux, les shègues, les *bana imbwa*. Celle de

¹⁵ *Les moineaux* (4-7 ans) : les premiers touchés par les accusations de sorcellerie et de violence familiale qui constituent les facteurs principaux de leur fuite dans la rue ;
les shègues (8-12 ans) constituent le groupe le plus important. Leur appellation dérive de Schengen et renvoie aux frontières de l'Europe dont les expulsés retrouvent la débrouille quotidienne et leur situation d'indésirable ;
les bana imbwa (13-15 ans), expression qui signifie les 'chiots' ; les bandes se consolident autour d'un petit caïd appelé *poro* (leur chef, leur maître, leur protecteur, leur leader) ;
les phaseurs (15 ans et plus) constituent une catégorie de jeunes connus pour leur penchant pour les hallucinogènes.

Mbwaka (*op.cit.*) compte trois catégories d'enfants des rues¹⁶ : les enfants dans la rue, les enfants de la rue et les enfants sous contrôle.

Mbwaka (*op.cit.*, p. 146) conclut en disant

qu'il importe de signaler aussi que les expressions enfants des rues et enfants de la rue, apparemment différentes, mais traduisant la même réalité sociale, sont aussi couramment utilisées pour désigner les enfants vivant dans la rue, toutes catégories confondues.

En RDC, nous avons des jeunes dont l'âge varie entre 19 et 25 ans voire 30 ans qui se conduisent comme des enfants des rues et continuent à exploiter ce phénomène par leur délinquance, leurs actes de vandalisme et leurs délits. Ces sont des jeunes ou gangs des rues. Parmi eux, se retrouvent d'abord ceux qui errent la journée et passent leur temps à mendier, à voler, à escroquer, à faire des jobs journaliers dans les bars, les restaurants, les marchés, les arrêts de bus, les parkings de véhicules, à circuler le long des artères principales et des boulevards. Ensuite il y a les spécialistes en viols, vols à mains armée, détournements et autres activités informelles, illicites voire illégales (vente de carburant, changes de devises, chargeurs des véhicules, vente de chanvre, vente d'objets volés, etc.). Enfin il y a des délinquants et des criminels. Nous en parlons, car ils constituent le prolongement du phénomène des « enfants des rues ». Ces enfants que nous abandonnons dans la rue grandissent et ils continuent à exploiter ce

¹⁶ *Les enfants dans la rue* sont des enfants qui n'ont pas rompu complètement avec leurs familles respectives. Ils se retrouvent dans la rue parce qu'ils ont été contraints d'y descendre à la suite de plusieurs causes dont la pauvreté. Il s'agit des enfants ou jeunes qui sont généralement dans la rue pour chercher un complément de ressources pour leurs familles. Ils mangent, jouent, se promènent et exercent parfois une activité lucrative dans la rue, et le soir ils rentrent dormir en famille ;

les enfants de la rue sont des enfants qui n'ont plus de contact avec leurs familles, ayant rompu de façon permanente tout contact avec celles-ci. Ils jouent, se promènent et travaillent dans la rue comme les enfants dans la rue, mais en plus de cela, ils mènent leur petite vie et dorment dans la rue, ils sont donc de jour comme de nuit dans la rue ;

les enfants sous contrôle sont des enfants qui, à cause de leurs comportements répréhensibles, sont insérés dans différents rouages des institutions de répression et de réinsertion.

phénomène comme moyen de survie. Ils se regroupent et agissent en bande telles que : *l'armée rouge*, *le kadhafi*, *le ninja*, *les bana lunda*, *les kadogo*, *les kuluna*, etc.

1. *L'armée rouge* est un gang de jeunes délinquants, spécialistes en bagarre, vol, viol et escroquerie, surtout à Yolo (un des quartiers voisins de Matonge dans la commune de Kalamu à Kinshasa).

2. Les *kadhafi*, c'est le nom propre de feu le président de la Lybie, Mouammar Kadhafi. En RDC, ce nom désigne le vendeur ambulant de carburant. En effet, en dehors des villes de Kinshasa, de Lubumbashi, de Tshikapa, de Kananga, de Boma et de Matadi où, en général, le carburant se vend dans des stations professionnelles, ailleurs il se vend à la sauvette et le long des rues. Cette activité conduit de temps en temps par mégarde à des incendies qui consomment des résidences et qui parfois détruisent des vies humaines. Les *kadhafi* ont, à maintes reprises, été traqués par les pouvoirs publics. Mais le phénomène est loin d'être éradiqué, d'autant plus qu'il constitue un gagne-pain pour de nombreuses familles et une soupape de sécurité pour des automobilistes qui, même en s'approvisionnant à la pompe officielle, n'arrivent jamais à remplir leur réservoir faute de pouvoir d'achat.

3. Les *ninja* sont une bande de jeunes difficiles à maîtriser qui se comparent aux rebelles ninja de la République du Congo/Brazzaville.

4. Les *bana Lunda* (les enfants de Lunda) sont des jeunes qui vont en Angola dans la province de Lunda¹⁷, à la recherche de diamants et qui, en revenant avec leur fortune, perdent la tête à cause de « lar¹⁸ ».

5. Les *kadogo*, terme dérivé du swahili (une des quatre langues nationales du pays) qui signifie petit. Il désigne les enfants enrôlés par les troupes

¹⁷ Lunda, une ville angolaise riche en minerais de diamant.

¹⁸ Lar signifie l'argent.

combattantes dirigées par le président Laurent Désiré Kabila contre le régime politique du président Mobutu, tombé le 17 mai 1997.

6. Les *kuluna* sont des bandes de gangsters spécifiques qui sèment la terreur et la désolation à Kinshasa. Les membres de *kuluna* se livrent à des vendettas. Le *kuluna* sort du lot à cause de la violence qui caractérise ses opérations. Ils se livrent à des scènes de bagarres tragiques en recourant à l'arme blanche (usage de couteaux, de bouteilles vides, de clous et de morceaux de barre de fer, de verre, de machettes, de scies...). Dans cette pagaille qu'ils occasionnent, ils emportent les biens de vendeurs opérant sur les trottoirs des avenues comme ceux appartenant à des passants malchanceux qui se retrouvent dans leur zone d'opération. Des Kinois qui ont eu le malheur de tomber dans les mailles de leurs filets ont perdu à leurs dépens : téléphone, argent, bijoux, chaussures... arrachés, parfois avec coups et blessures. Depuis peu, sur ordre des autorités gouvernementales, les *kuluna* peuvent être arrêtés, écroués et transférés dans des prisons aussi célèbres que Bulowo, Angenga, Bulambemba, Osiho à l'intérieur du pays, où ils purgeront leurs peines dans l'espoir qu'ils finiront, à la longue, par s'amender. Il faut noter qu'une rencontre entre deux bandes de *kuluna*, c'est-à-dire entre *kuluneurs*¹⁹, se termine souvent par des rackets et des bagarres.

Bosaba Mpia, (2009, pp. 1-2), dans son étude sur le phénomène *kuluna*, a essayé de définir et de situer l'origine de ce phénomène. Pour lui, il s'agit d'un

vocabulaire actuellement en vogue qui désigne une certaine jeunesse à problème, dont les causes sont soit endogènes, soit exogènes. Mais derrière ce phénomène se cache toute la délinquance juvénile de la société congolaise liée aux crises sociale, économique, politique, etc.

Le *kuluna* n'est autre chose qu'un banditisme de grand chemin pratiqué par des jeunes délinquants qui agissent en colonnes rangées.

¹⁹ Un *kuluneur* est membre du groupe *Kuluna*.

Il s'agit donc d'un groupe de malfaiteurs qui posent des actes antisociaux de type agressif. Cette agressivité se manifeste par des vols, des assassinats, des humiliations, des bagarres, etc. Ce phénomène *kuluna* prend de l'ampleur sur toute l'étendue de la ville de Kinshasa et de façon récurrente. Le phénomène a atteint aujourd'hui des proportions inquiétantes allant jusqu'à mettre à mal la sécurité des personnes et de leurs biens, défiant ainsi l'autorité publique. Il est le prolongement de l'autre phénomène des « enfants des rues » bien connu déjà, consécutif à la pauvreté, au manque d'emploi d'une grande partie de la population et au mauvais encadrement d'une certaine jeunesse. Bosaba voit les origines du phénomène dans les crises politiques et sociales à répétition des années 90, qui déboucheront sur les guerres dites de libération depuis l'année 96. Ces crises et guerres ont été accompagnées de la dégradation profonde de la situation sociale de la population si bien que la majorité des gens s'est vue condamnée à vivre sous le seuil de pauvreté, car constituée de chômeurs. Le complexe d'infériorité, sur fond d'injustice sociale, d'inégalité et de frustrations, entraîne un sentiment de révolte qui conduit à la violence, car celui qui n'arrive plus à supporter les injustices et les inégalités réagit par la violence. D'autre part, il apparaît que les quartiers déshérités sont susceptibles d'abriter les délinquants, car la pauvreté n'attire que la pauvreté. De leur anxiété commune, nous assistons à la formation des groupes constitutifs du phénomène *Kuluna*.

Tshikala (*op.cit.*, p. 38) parle aussi

des *ballados* (21-23 ans) qui forment des bandes redoutées pour leur agressivité envers les passants, des *bana mayi*²⁰ (24-30 ans), anciens *ballados* et nouveaux caïds dont la réputation se construit sur la maîtrise de certaines activités illégales aux ramifications mafieuses internationales (faux papiers, proxénétisme...) ou sur le trafic de diamants dont les spécialistes sont appelés les *bana Lunda* [les enfants de Lunda].

²⁰ *Bana mayi* [les enfants de l'eau]. Ce sont des enfants qu'on retrouve plus dans les ports fluviaux. Dès que les bateaux accostent, ils se précipitent pour voler et dès qu'ils sont aperçus par les marins, ils nagent dans le fleuve pour regagner l'autre rive.

Tous ces phénomènes se confondent et ont un dénominateur commun : l'envahissement et l'appropriation illégale de la rue. Dans le présent travail, nous optons pour l'appellation « enfant des rues », c'est-à-dire tout enfant âgé de moins de 18 ans errant, travaillant et demeurant ou ayant demeuré dans les rues de Kinshasa. Bref, nous nous intéressons à tout enfant en rupture familiale errant dans les rues ou pris en charge par une institution d'accueil.

1.6. Relations de l'enfant des rues

Selon Guillou in Vulbeau et Barreyre. (*op. cit.*, p. 166),

l'enfant dans la rue vit trois formes de relations : relation conflictuelle quand il tente de voler par l'intimidation, la force... ; relation pour mendier des repas ou travailler dans des emplois subalternes et relation avec les forces de l'ordre, les adultes, les pairs²¹.

Ce sont des relations conflictuelles avec la société, mais pour l'enfant, ce sont des stratégies qu'il utilise pour sa survie et son maintien dans la rue.

Colombo (*op. cit.*, pp. 43-44) cite Parazelli (1997) qui montre que

le choix des jeunes d'occuper certains lieux urbains ne relève pas du hasard, mais qu'ils sont plus ou moins attractifs ou répulsifs pour eux, selon le mode de relation qu'ils entretiennent avec le monde extérieur. [...] Ce mode de relation, toujours ambivalent, prend sa source dans les formes de relation parentale vécues durant l'enfance.

Elle parle d'un choix contraint pour exprimer « l'ambivalence de leur appropriation de la rue, qui relève à la fois d'un choix actif, mais ce choix est fait en fonction des contraintes associées au vécu familial de ces jeunes ». Elle identifia trois formes de relation parentale vécues durant l'enfance. Ces modes de relation sont marqués par l'incohérence, l'abandon, la domination, la superficialité et le détachement. Ces modes de relation à la rue s'organisent autour de ce que Parazelli appelle « le mythe

²¹ Par pair l'auteur fait allusion aux autres enfants des rues.

de l'autonomie naturelle ». L'autonomie s'acquiert par initiation et imitation, elle devient un mythe pour ces enfants qui la recherchent seuls, sans soutien d'adulte et subissant des initiations informelles et violentes.

Vulbeau et Barreyre, (*op. cit.*, p. 14) pensent que

la rue est là au centre de la problématique du dedans et du dehors : espace dangereux parfois, elle peut être dans certains cas l'espace nécessaire pour échapper à l'espace clos de la famille. [...] Si la rue semble l'emblématique espace du dehors, elle n'est qu'un élément d'un système plus général de différenciation avec l'espace du domicile.

Les deux auteurs parlent du dehors en tant qu'espace de vie autre que la famille, un refuge pouvant aider la personne qui vit des conflits dans son dedans qui est la famille.

Selon Arene in Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, p. 144)

l'expression dehors, dans le cas des enfants, signifie que l'enfant est sorti et qu'on ne sait où il est. Ainsi, l'expression enfant des rues, en se référant aux carences éducatives, au manque d'espace privé pour la famille, désignait le lieu de dangerosité : la rue, soit l'extérieur.

L'auteur dit que

ces enfants ont trahi le modèle de référence et que les parents ont parfois honte de le révéler. [...] Le dehors est le marché commun potentiel et le lieu de prise de responsabilités. C'est aussi le seul lieu qui échappe au discours de maîtrise. [...] Le dehors vécu comme vide de sens et de loi structurant l'adhésion du corps social, n'appelle-t-il pas à la privatisation comme mode de socialité ? (Arene in Vulbeau *et al.*, *op. cit.*, pp. 147-148).

Pour Vulbeau, Barreyre et Arene, la rue est ce lieu qui aide l'enfant à s'autogérer, c'est-à-dire à être maître de sa vie, à devenir « enfant-adulte ». Si pour Arene, le dehors est un lieu vide de sens, il est plein de sens pour le Kinois en général et l'enfant congolais en particulier tel que nous le verrons dans les chapitres II et III de la partie empirique.

Lesourd in Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, pp. 138-139) parle du dehors comme

lieu de sécurité. Le jeune soumis à cette logique de séparation d'avec le milieu familial va investir l'extérieur, la rue comme lieu de nouvelles rencontres

nécessaires à la construction de son identité et comme lieu de sécurité face aux bouleversements et aux dangers qui agitent son intérieur. L'intérieur, que ce soit le domicile familial où peut se mettre en acte, dans la réalité, les fantasmes incestueux réactivés par la puberté, ou que ce soit l'intérieur psychique, la pensée agitée par les questions et les angoisses liées aux bouleversements psychiques, est vécu par les adolescents comme dangereux. Le dehors, réel ou imaginaire, apparaît à cette époque de la vie sécurisant.

Le dehors est cet espace dont parle Lesourd qui aide l'enfant à se construire des nouvelles identités, des identités recomposées et repositionnées. Pour Green (2006, p. 140), « le dedans et le dehors renvoient au monde interne de la réalité psychique et à son complément, l'espace extérieur, où se trouve l'objet ». Alors que « la psychanalyse cesse de ne concerner que le dedans, elle s'occupe aujourd'hui plutôt des rapports entre le dedans et le dehors » (Green, *op. cit.*, p. 112). Green ne voit pas seulement en ces deux notions les espaces physiques, mais il parle aussi de ces espaces intrapsychique et extrapsychique dont parle Freud qui influencent la vie d'un être humain. Les enfants vont donc, massivement et de tout temps, investir les rues des villes et des grandes cités. La vie dans la rue est une vie en groupe et cette rue peut aussi servir de famille pour ces enfants et devenir un dedans. La rue est devenue comme leur véritable « famille » ; ils se retrouvent tous là-dedans unis par un facteur commun : l'exclusion par la famille et/ou l'auto-exclusion. Vivant les mêmes problèmes, ils se comprennent en partageant leurs expériences malheureuses et consolident ainsi leurs relations de coexistence et de convivialité entre eux.

Ainsi que le dit Echeverri (2006, pp. 9-10),

le groupe pourvoit à certaines fonctions de la famille. En effet, les plus grands y assument un rôle de guide, en donnant des conseils aux plus petits et en les apaisant lors des disputes et bagarres. La bande a un rôle pédagogique : elle oriente le développement de la personnalité et elle enseigne aussi les stratégies de survie (voler sans se faire arrêter, se prostituer, consommer des drogues qui donnent du courage et inhiber la tristesse, l'angoisse, le choc, la douleur...). Ainsi, la bande protège et défend ; elle procure aussi de l'affection, de l'amitié et la solidarité.

Nous pouvons aussi dire que vivre en groupe n'est pas toujours rose, il existe aussi des aspects négatifs dans la vie de groupe tels que : les violences internes qui peuvent aller jusqu'au viol collectif des filles lors de l'initiation, aux sévices corporels...

2. Construction identitaire et stratégies mises en œuvre par « les enfants des rues »

Avant de parler de la construction identitaire chez les enfants des rues, nous abordons trois notions utiles, à savoir l'identité sociale ou collective, l'identité personnelle ou individuelle et la représentation. L'identité est fonction de la représentation sociale. On ne la construit pas soi-même, mais on se sert des autres pour la construire. C'est ainsi un processus.

2.1. Identité sociale

Cette identité renvoie au fait que l'individu se perçoit comme semblable aux autres de même appartenance, le « Nous », mais elle renvoie aussi à une différence, à une spécificité de ce « Nous » par rapport aux membres d'autres groupes ou catégories, le « Eux » (Deschamps et Moliner, 2008, p. 17).

Pour Deschamps *et al.* (*op. cit.*, p. 59)

c'est donc à travers son appartenance à différents groupes que l'individu acquiert une identité sociale qui définit la place particulière qu'il occupe dans la société. Mais l'appartenance à un groupe donné ne contribue à l'élaboration d'une identité sociale positive que si les caractéristiques de ce groupe peuvent être comparées favorablement à celles d'autres groupes, autrement dit, que si une différence évaluative existe en faveur du groupe d'appartenance : un groupe social préservera la contribution qu'il apporte aux aspects de l'identité sociale de l'individu, positivement évalués par cet individu, seulement si ce groupe peut garder ces évaluations positives distinctes des autres groupes.

Les enfants des rues ont besoin d'une identité personnelle, c'est-à-dire d'une référence familiale convaincante et sécurisante et d'une identité

sociale positive, c'est à-dire qu'ils ont besoin d'appartenir à des groupes socialement valorisés. Cette appartenance à la famille « rue » leur octroie une identité négative aux yeux de la société globale, d'où ils se surnomment en référence aux hommes à grande renommée, c'est aussi une façon de se survaloriser. Deschamps *et al.* (*op. cit.*, p. 60) affirment aussi que

plus l'identité sociale est forte, moins l'identité personnelle est importante, et plus l'identité personnelle est saillante, moins l'individu a besoin d'une identité sociale puisque identité sociale comme identité personnelle satisfont un même besoin d'une image de soi positive.

Pour ces auteurs (Ibidem)

l'augmentation de la saillance de l'appartenance à un groupe augmente l'identification de chaque sujet avec l'endogroupe et par là même diminue la différenciation entre soi et l'endogroupe tout en exacerbant les différenciations entre groupes.

On peut aussi dire que, quand l'identification à un groupe augmente, on passe du pôle interpersonnel au pôle intergroupes, et inversement. Ainsi le problème des différences et des similitudes est résolu puisqu'on a l'un ou l'autre, on a l'oscillation ou le passage de l'un à l'autre.

2.2. Identité personnelle

Pour Deschamps *et al.* (*op. cit.*, p. 17), l'identité personnelle

indique la reconnaissance qu'un individu a de sa différence par rapport à autrui. Ce sentiment ne peut être vécu que par rapport à autrui et l'identité personnelle concerne le fait que l'individu se perçoit comme identique à lui-même, c'est-à-dire qu'il sera le même dans le temps et dans l'espace, mais aussi c'est ce qui le spécifie, le singularise par rapport à autrui.

Elle est ce qui rend semblable à soi-même et différent des autres.

2.3. Représentation

Abric (2011, p. 11) part de l'idée que « les représentations sont des guides pour l'action ». Pour lui, « la théorie des représentations pose en effet qu'il n'y a pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers

intérieur de l'individu (ou du groupe). Le sujet et l'objet ne sont pas foncièrement distincts » (Abric, *op. cit.*, p. 16). Il s'explique en disant :

si un individu (ou un groupe) exprime une opinion (c'est-à-dire une réponse) par rapport à un objet, une situation, cette opinion est d'une certaine façon constitutive de l'objet, elle le détermine. L'objet est alors reconstruit de telle sorte qu'il soit consistant avec le système d'évaluation utilisé par l'individu à son égard. Une représentation est toujours représentation de quelque chose pour quelqu'un (Abric, *ibid.*).

Abric (1987, p. 64) définit la représentation comme

une vision fonctionnelle du monde, qui permet à l'individu ou au groupe de donner un sens à ses conduites, et de comprendre la réalité, à travers son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place. Elle est à la fois le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique.

On se représente toujours quelque chose qu'on a vu, entendu et appris. Il n'y a pas de représentation qui vient du néant.

Pour Abric (2011, pp. 17-18)

la représentation n'est donc pas un simple reflet de la réalité, elle est une organisation signifiante. [...] la représentation fonctionne comme un système d'interprétation de la réalité qui régit les relations des individus à leur environnement physique et social, elle va déterminer leurs comportements ou leurs pratiques. [...] La représentation est un guide pour l'action, elle oriente les actions et les relations sociales. Elle est un système de prédécodage de la réalité, car elle détermine un ensemble d'anticipations et d'attentes.

Pour Deschamps et Moliner (*op. cit.*, p. 72), « la représentation contient au moins deux significations. La première renvoie à l'action de rendre présent quelque chose d'absent. La seconde renvoie à l'idée de substitution, où la représentation remplace son objet ».

Ces auteurs distinguent d'abord des représentations de soi, produites par un individu à propos de lui-même, puis des représentations intergroupes, partagées par un groupe et relatives au groupe lui-même ou à un autre groupe. Ensuite, il y a des représentations sociales, partagées par un groupe et relatives à un objet de son environnement, puis des représentations du social, partagées par un groupe et relatives aux

hiérarchies sociales. Enfin des représentations collectives, partagées par une société dans son ensemble et relatives à des aspects très généraux du monde. Pour ce présent travail, nous avons développé davantage les représentations sociales qui sont plus le fruit du groupe et de son environnement, car notre agir dépend des représentations sociales.

2.4. Construction de l'identité enfant des rues

Pour Colombo (*op. cit.*, p. 71) « comprendre comment les [individus] se donnent une identité personnelle et la réalisent parmi d'autres, c'est donc aussi comprendre comment ils construisent du lien social, comment ils produisent la société ». Ce n'est pas seulement le fait de vivre dans la rue qui définit les enfants des rues ; en plus de leur lieu de vie nous devons tenir compte de paramètres psychologiques, et en particulier la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes. Ainsi pour Mbwaka (*op.cit.*), « les enfants des rues intériorisent une image de soi, et ce, du fait de leur histoire personnelle ».

Colombo (*op. cit.*, p. 73) affirme que

dans son processus de construction identitaire, l'individu va s'identifier à des lieux qui dégagent pour lui des prégnances attractives, afin qu'il puisse à la fois projeter le monde intérieur dans son monde extérieur et en spatialiser l'imaginaire social.

À l'histoire d'abandon et de maltraitance s'ajoute ensuite le mépris. Leur marginalisation et leur stigmatisation par la société dans laquelle ils vivent vont donner naissance aux sentiments de honte et de dévalorisation (diminution et perte d'estime de soi). L'identité de l'enfant de rue se construit progressivement en fonction de son parcours de vie, des activités réalisées et des services dont il bénéficie. C'est une identité recomposée et repositionnée par rapport à celle d'origine héritée des parents, car ils se considèrent toujours membres de leurs familles, mais ils vivent au « dehors ».

Colombo (*op. cit.*, pp. 74-76) parle de

ce changement de position spatiale et sociale qui témoigne d'un changement de position identitaire. C'est en ce sens que nous parlons de repositionnement identitaire à propos de la sortie de la rue. Ce repositionnement identitaire est un changement de la façon dont l'individu organise son rapport aux autres et aux lieux.

S'agissant de la position identitaire dont elle parle, celle-ci

rend compte de la façon dont un individu organise son rapport aux autres, c'est-à-dire que ce concept rend compte à la fois d'une transmission symbolique de la part de figures parentales et de la façon dont l'individu compose avec cet héritage pour s'orienter par rapport à autrui dans la société et dans l'espace. Cette transmission peut être plus ou moins satisfaisante ou partielle, ce qui conduit certains individus à devoir bricoler leur position avec plus ou moins de facilité.

Akoun et Ansart (1999) cités par Colombo, (*op.cit*, p. 75) définissent « le repositionnement identitaire comme un enchaînement de phénomènes successifs supposés constituer une chaîne causale dynamique ». Pour ces auteurs, certains processus se caractérisent notamment par une grande complexité des interrelations, rendant leur analyse plus difficile. Ainsi, le premier processus de repositionnement identitaire est le passage de la position héritée des parents (position d'origine) à celle de la rue (position actuelle).

Beaucoup de stratégies sont mises en jeu par les enfants pour la construction de leur nouvelle identité qui est celle d'enfants des rues telle que : le surnom (garder l'anonymat), la conformité (l'appartenance au groupe et l'observance stricte des codes, signaux, règlements, lexique du groupe) et l'assimilation des pratiques de débrouille (vol, mendicité, contrevérités...).

2.5. Stratégies et mécanismes mis en œuvre pour la construction de l'identité « enfants des rues »

Toutes ces stratégies et/ou mécanismes mis en jeu sont considérés comme signes de résilience, car les enfants des rues les utilisent pour se (re)créer un nouveau monde, (re)partir sur des nouvelles bases.

Pour Cyrulnik (2005, p. 25)

tout traumatisme nous bouscule et nous déroute vers la tragédie. Mais la représentation de l'événement nous donne la possibilité d'en faire le pivot de notre histoire, une sorte d'étoile noire du berger qui nous indique la direction. [...] Quand le trauma est flagrant, hyper conscient, on souffre du coup, mais on ne sait pas encore quel sens notre histoire et le contexte attribueront à la représentation de ce coup.

Tous se disent « être victimes » d'un mauvais traitement de la part des adultes (famille, société...), alors ils doivent réapprendre à marcher, ils doivent (re)démarrer. Comme le dit Cyrulnik (1999) « la résilience est une promesse de vie pour tous les enfants victimes de la violence humaine, de la misère ou de leur entourage proche, un appel au dépassement de soi, une pensée positive par temps d'inquiétudes ».

2.5.1. Autonomisation matérielle et psychique précoce

Lidz, in Anthony et Koupernik (*op. cit.*, pp. 22-24) dit que

les parents sont les premiers objets de l'affection de leurs enfants et les premiers êtres auxquels ils s'identifient, non seulement ce qu'ils leur font et ce qu'ils font pour eux mais aussi leur personnalité, leur comportement et leurs rapports sont d'une importance primordiale pour le développement de la personnalité de l'enfant. [...] Les enfants reçoivent leur premier apprentissage de la vie en groupe au sein de leur famille où ils restent dépendants de leurs parents pendant de longues années, à laquelle ils s'attachent intensément et où ils se développent par assimilation et introjection auprès de leurs parents. Et pourtant ils doivent apprendre à vivre dans la société, ou au moins à pouvoir y fonder leur propre famille dont ils seront les parents.

Le passage d'une étape à l'autre est solennisé par des rites de passage dont la fonction est de marquer la progression et d'intégrer plus profondément l'individu dans le groupe. Bref, cette autonomie se manifeste

par la rupture familiale et par la fuite de l'autorité. D'où parfois la dénomination d'« enfants-adultes », « enfants-parents », etc.

2.5.2. Errance et résilience

Pour Goldberg (1994, p. 109)

l'errance peut être considérée comme un essai de reconstruction de l'objet perdu ou d'un objet qui n'a jamais été là. Pour ces enfants, la rue est un choix, juste pour se débarrasser des contraintes et limites posées par la vie en famille. Comme la rue n'appartient à personne en propre, elle pousse les enfants à se l'approprier.

De par notre expérience, nous savons bien que pour les uns la vie de la rue n'est pas un choix, mais une situation subie. Suite à certaines contraintes familiales, les enfants sont obligés de se retirer et d'orienter autrement leur vie. Pour d'autres, la vie de la rue est une situation voulue. Ainsi Goldberg (*op.cit.*, p. 105) dit que « l'errance engendre un sentiment de toute-puissance où le monde et l'espace, les limitations contraignantes de l'histoire du sujet sont abolis. N'être nulle part et n'être personne, c'est être partout et être n'importe qui ». Ce qui justifie bien l'intitulé du livre de Masiala (*op.cit.*) « Les enfants de personne ». Dans la rue, ces enfants n'appartiennent à personne, ils s'approprient la rue comme leur lieu de résidence et s'assument.

Pour Cyrulnik (1999, p. 147), « la résilience est le processus d'autogestion, de transformation des épreuves ». Les enfants veulent vivre et survivre en se taillant leur vie dans les rudes épreuves de la rue. Ces enfants ont été traumatisés dans leur famille par les adultes, mais essaient de surmonter ces épreuves pour (re)naître, (re)construire une nouvelle vie, une nouvelle famille qui est celle de la rue. Lecomte in Cyrulnik (2003, pp. 11-14), propose 4 approches très concrètes de la résilience :

- La résilience n'est pas un état, mais un processus, donc rien n'est jamais définitivement perdu et rien n'est définitivement gagné. La résilience est un processus évolutif, non figé : il y a des périodes de haute résilience et d'autres de moindre résilience ;

- La résilience est fondée sur le lien et sur le sens. L'élément essentiel de la résilience est la rencontre avec une ou des personnes qui ont pu être tuteurs de résilience²² [...] La résilience n'est pas seulement fondée sur le lien mais aussi sur le sens. Le fait d'établir une relation chaleureuse, amicale, affectueuse avec un adulte, permet souvent à l'enfant blessé de pouvoir donner une direction à sa vie. Donner un sens à sa souffrance est une quête essentielle vécue par la plupart des personnes traumatisées.

- Être résilient, c'est être reconnu comme victime, mais ne pas être réduit à ce statut. Lorsqu'une personne a subi un traumatisme extrême, il est facile d'être reconnu comme victime par soi-même et par autrui.

C'est un processus personnel, car on est résilient au cas par cas, c'est-à-dire que chacun l'est à sa manière.

Le problème se pose plus pour des traumatismes qui ne sont pas « suffisamment » graves pour que la personne sente qu'elle a été traumatisée, et donc qu'elle puisse arriver à la résilience. [...] Être reconnu comme victime constitue une phase du processus de résilience, mais ce n'est pas encore la résilience (Cyrulnik, *op.cit.*, pp. 17-19) ;

- [...] l'esprit de la résilience s'exprime par un optimisme réaliste qui tient compte que la perfection n'est pas de ce monde ; les résilients sont d'ailleurs bien placés pour le savoir. La résilience est une réalité très fréquente et nous avons donc de bonnes raisons d'être optimistes (Cyrulnik, 2003, p. 20).

Pour ces enfants, la résilience est le processus qui permet de trouver une solution à leur souffrance, de prendre position par rapport à leur vie. Bref, c'est un processus consistant à devenir acteur social. Certains enfants des rues font le choix de la militance sociale. Ils expérimentent et affrontent librement les difficultés de la vie de la famille à la rue, alors que d'autres enfants de leur âge vivant en famille sont incapables d'agir comme eux. Ainsi pour ces enfants, le processus de résilience tient à leur capacité de se repositionner dans leur vie.

Pour Cyrulnik (1999, p. 10), « la résilience est la capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement de manière socialement acceptable en

²² Le tuteur de résilience est quelqu'un qui a des attitudes spontanées de gentillesse, d'écoute, de chaleur, d'empathie ; cela n'est pas extraordinaire en soi, mais peut être perçu comme extraordinaire par celui ou celle qui en bénéficie (Cyrulnik, 2003).

dépité du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative ». Ainsi, un problème résultant d'une cause unique peut ne pas provoquer le même effet ; la résilience appréhende « de quelle manière un coup peut provoquer des effets variables et même de rebond » (Cyrulnik, *op.cit.*, p. 43). Les enfants des rues ne nient pas la gravité de leur souffrance, mais ils mettent en place des stratégies pouvant les aider à tenir le coup. C'est un engagement social.

Kasongo (2011, p. 155) relate que

la capacité de résilience dépend du sens que le jeune donne à sa souffrance c'est-à-dire de la façon dont le sujet vit sa situation. La fugue, la rupture familiale, la violence, l'agressivité et l'errance se présentent comme des symptômes dans les comportements des jeunes. Ces comportements seraient sous-tendus par des mécanismes psychologiques dont certains sont à classer parmi les mécanismes de défense en termes de réactions aux frustrations et d'autres comme relevant des conduites de l'agir, notamment la recherche précoce de l'autonomie, une caractéristique du fonctionnement adolescent.

La notion de résilience contribue aussi à déstigmatiser ces enfants des rues en leur donnant une image moins négative, qui n'est plus celle d'une victime, mais d'un acteur social.

2.5.3. Agressivité-Conduites addictives

L'agressivité n'est qu'une réponse à la maltraitance dont ils sont victimes et l'addiction est une stratégie d'oubli. Cette dernière les aide à surmonter certaines épreuves, une façon de dénier leur souffrance. Leur agressivité se manifeste aussi par le fait de surnommer les adultes. Cela n'est pas seulement le propre des enfants des rues et ceux qui vivent en famille le font aussi. Certaines échelles de vie des enfants portent le nom de leur belle-mère pour signifier l'attitude que cette dernière manifeste auprès de ses beaux-fils comme nous le verrons dans le point ultérieure. L'addiction est une stratégie utilisée par ces enfants soit pour oublier les déboires de la vie, soit pour ôter la honte qui les envahit liée à cette vie dans la marge, soit pour faire face à leurs situations actuelles.

À l'addiction, nous associons le sentiment de honte, mais qui est au fur et à mesure transformé par l'effet de rationalisation²³ ; c'est-à-dire que les enfants s'adaptent à cette vie et la trouvent normale. Les membres de leurs familles, qui nient dans un premier temps leur présence dans la rue, souffrent aussi de ce sentiment de honte.

2.5.4. Malpropreté et vie en groupe ou en bande

Les enfants des rues sont généralement sales. En outre on remarque des cicatrices dans toutes les parties de leur corps (de la tête aux pieds). Le fait de dormir sur le trottoir et de travailler dans les poubelles ne peut que les rendre très sales. C'est ainsi qu'ils sont vite reconnus en raison de leur malpropreté et considérés comme des déchets humains. Cela n'est-il pas en lien avec le métier de *Kasongo*²⁴ qu'ils exercent couramment ? Mais devenir un enfant des rues permet aussi de s'affilier à un groupe et d'y trouver un sentiment d'appartenance. Au sein de ce groupe social d'enfants des rues, il y a des sous-groupes ou petites bandes appelés *écurie* ou *ceinture* tels que : *écurie zain*, *tigo*, *cct*, *bolayi*, etc. Leur vie se fonde autour de la *loi ya ba esprits*²⁵ [la loi des esprits], qui est une loi propre aux enfants des rues. C'est la loi du talion, la jungle, la loi de *kipe ya yo* [contente-toi de ce qui te concerne].

Lutte (1997, p. 174) a exploré les aspects positifs de la vie de rue :

faire partie d'une bande, avoir l'impression d'être protagoniste de sa propre vie, de pouvoir se débrouiller seul, d'être libre, patron de sa vie. Cette vie procure aux enfants assez de joies et d'avantages pour lui sembler préférable à sa vie antérieure. Le choix de la rue, de l'autonomie, marque le début d'une nouvelle étape du développement psychique avec une structuration particulière de la personnalité et un rapport différent aux adultes et aux institutions.

²³ Pour Doron et Parot (2007, p. 601), « la rationalisation est le mécanisme par lequel un sujet tente d'expliquer ses comportements ou ses sentiments en s'appuyant sur un raisonnement logique. [...] Le sujet tente de justifier, c'est-à-dire de rendre rationnel et cohérent donc admissible pour la raison, un comportement anormal ou dont les mécanismes inconscients (les véritables mobiles) lui échappent ».

²⁴ *Kasongo* : videurs de poubelle.

²⁵ La loi des esprits est une loi sans morale et sans mœurs.

Cette notion de choix est particulièrement importante, parce qu'elle permet de se représenter les enfants des rues non simplement comme des victimes passives, mais aussi comme des acteurs de leur propre vie.

2.5.5. Socialisation marginalisée

S'identifier à la rue qui est un territoire stigmatisé permet de valoriser une identité sociale marginalisée pour les enfants. Nous allons d'abord définir ce qu'est la marginalité.

Pour Parazelli, (2002, p. 81)

la marginalité est un mot utilisé au titre d'attribut de l'individu qui vit la désorganisation sociale. Elle constituerait un complexe de relations de pouvoir impliquant des contextes où se jouent des changements sociaux en émergence ou en train de se réaliser, qu'il s'agisse de contrôle social ou d'émancipation.

Ainsi, il définit la socialisation marginalisée comme « un phénomène socio-spatial soumis à l'analyse de divers courants théoriques en tant qu'objet sociologique et géographique » (Parazelli, *op. cit.*, p. 321). La rue en elle-même est un espace marginalisé, car elle est en tension avec l'ensemble de la société. Ce concept de socialisation marginalisée indique bien

la présence d'une tension conflictuelle entre le sujet comme acteur et la structure socio-spatiale qui, souvent, le contraint dans ses désirs de socialisation. Les manifestations de la socialisation marginalisée sont alors traitées comme des déviances face à un ordre normatif (Parazelli, *op. cit.*, p. 95).

Pour Parazelli, (*op. cit.*, p. 59),

ce concept est utile pour traiter du rapport que les jeunes de la rue entretiennent entre l'espace de la marge et le processus de subjectivation. Plus précisément ce concept associe d'une façon particulière les pratiques sociales favorisant la construction identitaire avec une certaine position socio-spatiale qualifiée de marginalisée.

D'ailleurs, Parazelli (*op. cit.*, pp. 137-139), ne considère pas « la rue comme un espace vide de sens. Au contraire, il reconnaît l'existence d'une socialisation marginalisée selon laquelle les jeunes de la rue s'ancrent dans le social par ses marges ».

L'auteur défend l'idée selon laquelle la rue n'est pas un espace détaché de la société ou encore vide de sens, parce qu'il permet justement aux jeunes de vivre une socialisation dans des formes concrètes de relations sociales.

La rue devient ainsi un espace de socialisation marginalisée. [...] Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue institueraient (de façon précaire) un certain usage de la marge socio-spatiale dans la perspective d'une recomposition identitaire. Ces jeunes y solliciteraient une appartenance tout en réclamant une filiation.

La rue telle qu'elle est perçue dans la société kinoise est-elle un lieu de socialisation marginalisée ? Nous avons cité ci-dessus les différents rôles que joue la rue à Kinshasa. Elle est un lieu de socialisation actuellement reconnu par le commun des mortels. Bien plus, elle sert aussi de logis aux enfants... La rue fait partie aussi bien de la société kinoise que de la société congolaise. L'État s'occupe aussi bien de la rue que de ces enfants qui l'habitent. Lutte (*op. cit.*, p. 174) l'explique bien : le choix de la rue marque le choix d'une nouvelle ère du développement psychique.

Parazelli (*op.cit.*, p. 47), considère la catégorie des enfants des rues comme

un groupe d'individus marginalisés qui, même si les parcours et les modalités de la vie des rues peuvent différer, partagent une dynamique géo-sociale commune qui fait de la rue un choix contraint (et non l'errance). L'enfant des rues est perçu comme une entité refoulée. Les rapports de l'enfant avec son environnement n'ont pas connu un changement, pire le regard posé sur l'enfant a connu une double négation du fait même de sa condition d'enfant des rues. On observe l'acquisition de valeurs, des normes, des règles auxquelles les enfants s'identifient et qui ne sont pas socialement admises.

2.5.6. Créativité

Cyrulnik (*op.cit.*) reconnaît que

presque tous les enfants résilients ont eu à répondre à deux questions : pourquoi dois-je tant souffrir ? Cette interrogation les a poussés à intellectualiser. Et comment vais-je faire pour être heureux quand même ? Cette deuxième question les a invités à rêver.

Ainsi pour Lecomte dans Cyrulnik (2003, p. 16),

les personnes qui ont souffert dans leur enfance sont souvent amenées à rêver d'un monde meilleur pour supporter leur vie quotidienne. Elles se fabriquent un autre monde dans lequel elles vont s'investir. [...] Cette manière d'être finit par faire partie intégrante de leur personnalité. La personne acquiert ainsi une proposition à la créativité.

Ngubsim (1992, p. 538) considère pour sa part « la rue comme un lieu qui favorise l'audace, la curiosité, la témérité, le non-conformisme, les émotions et le jeu ». La créativité n'est pas seulement liée aux activités que mènent les enfants dans les rues pour leur survie, mais même la façon de se surnommer en fait partie.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, en RDC, outre les noms de famille, les noms donnés à l'enfant portent plusieurs significations, il peut s'agir d'un nom de la réincarnation, c'est-à-dire une homonymie avec un ancêtre ; d'une prédestination, spécifiquement suivant la position de l'enfant à la naissance et d'une circonstance en rapport avec les éphémérides.

De ce fait Ndaywel è Nziem (1998, p. 107) parle « d'une catégorie de prénoms constitués des noms honorifiques souvent puisés dans l'environnement audiovisuel²⁶ ».

Les surnoms des enfants des rues, éphémères ou durables, sont des miroirs qui rythment leur vie. C'est une surcompensation affective, les enfants rêvent d'être comme leur homonyme, ils voudraient être connus et reconnus (reconnaissance vitale).

Pour Ezémbé (*op.cit.*, p. 127),

²⁶ Les feuilletons télévisés, comme les actualités politiques, culturelles et sportives, ont visiblement constitué un champ fertile d'éclosion des noms honorifiques qu'on s'attribue, quand on ne les a pas reçus des parents à la naissance. Ainsi, de nos jours, il existe des : Maradona, Ziko, Platini, Giresse, Makanaki, Mila et Dona Beija, Pamela, Bobby, Falonne, Jennifer, Kevine, Péguy, Fier, Ghelor. On compte aussi des Versace, Jackson, Marley, Joceline ou Jojo, Makeba... Mais les cas les plus nombreux et les plus courants proviennent du monde politique. Ainsi nombre d'enfants se prénomment simplement Pompidou, Senghor, Kennedy, Mitterrand, Mandela, Saddam Hussein, Biko, Reagan, Kadhafi, Luther King, Fabiola...

l'enfant qui va porter ce nom est donc censé reproduire l'identité de son homonyme. La conséquence de cette pensée est que l'enfant n'est pas perçu comme ayant sa propre personnalité. [...] Le nom plus qu'une simple procédure de désignation et d'identification de l'individu est un élément primordial de la personnalité.

Cette identification « enfant des rues » est une dévalorisation de leur être, un reflet négatif et un jugement. Ils changent aussi de nom pour rompre toute attache avec leur passé et leur famille. Ainsi le nombre d'enfants qui portent le même nom s'accroît. Ce qui multiplie aussi les chances de confusion et l'identification de ces enfants devient difficile, car ils ne portent plus de nom de famille qui identifie avec exactitude la personne.

Pour Kasongo (*op. cit.*, p. 291)

les surnoms qu'ils donnent aux autres seraient des codes pour le cloisonner et se passer l'information entre eux, même en leur présence. Dès que ces surnoms sont connus des concernés, ils les abandonnent au détriment des autres ou alors ils les utilisent dans le lexique courant.

La littérature écrite sur ces enfants nous révèle qu'outre les surnoms, ces enfants ont leur façon de se coiffer, de s'habiller. Ils sont des initiateurs de certains styles de mode de coiffure à Kinshasa. Il en est de même pour la danse. C'est ainsi qu'ils sont des « fanatiques » de certains musiciens. Les enfants des rues forment un monde parallèle à la société existante et ont aussi une lexicologie appropriée pour garder l'intimité et le caractère impersonnel de leur groupe.

Conclusion

Deux points sont mis en exergue dans ce chapitre. En premier lieu, la notion des enfants des rues et ensuite les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour reconstruire leur identité.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le phénomène des enfants des rues n'est pas aussi nouveau que nous le pensions et a des

origines latentes lointaines qui font référence à tout ce qui a concouru ou qui concourt à l'émergence du phénomène, de l'époque coloniale à nos jours, sans que le gouvernement ni la population n'y ait accordé de l'importance. Vu ce manque d'attention au phénomène, l'historique n'est pas bien connu. Sans pouvoir donner de dates exactes, on s'accorde pourtant à voir le début du phénomène vers les années 70 ou 80. Mais pour Mukandu Basua Bintu Leyka (2011, p. 24), « ce phénomène existe depuis que le monde existe et s'amplifie avec l'urbanisation, l'évolution technologique et sociale de l'homme ».

Ensuite nous avons vu que l'enfant met en œuvre plusieurs stratégies et mécanismes pour reconstruire sa nouvelle identité, celle d'enfant des rues. Le statut de l'enfant, qui devrait constituer l'avenir de la famille et du pays, va se transformer en celui d'un enfant exploité, victime et en surcharge dans sa famille. Face cette situation, l'enfant va être exclu ou s'auto-exclure pour rejoindre une nouvelle « famille », celle de la rue où il va s'autogérer, mettre en jeu certaines stratégies pour sa survie. Ainsi cette rue que les enfants nommaient le « dehors » contribue à la construction de l'identité de l'enfant qui la choisit comme second lieu de vie et de socialisation.

Conclusion

Cette partie a présenté sommairement le phénomène des « enfants des rues » : son origine et son évolution en RDC et dans la ville de Kinshasa. Mais les conditions socio-économiques déplorables que connaît Kinshasa sont souvent à l'origine de ce phénomène. La situation de ces enfants n'est pas un fait du hasard, elle pourrait être, pour les uns, une réponse aux situations familiales problématiques et, pour les autres, un fait lié à leur personnalité. Ces enfants sont devenus des boucs émissaires de tous les maux qui frappent les familles et la société. Nous avons aussi évoqué la question de la sorcellerie, actuellement véritable calamité pour ces enfants qui en sont souvent accusés et qui seraient responsables de toutes les difficultés qui frappent leurs familles. Ces enfants sont dès lors victimes des gourous qui, sous prétexte de les « délivrer », leur infligent toutes sortes de traitements que l'on peut assimiler à des formes de torture.

Ainsi, ils sont donc amenés à se retrouver dans la rue. Mais cette vie dans les rues de Kinshasa n'est pas facile, elle est pleine de violence, elle suscite le mépris. À l'histoire d'abandon et de maltraitance s'ajoutent donc le mépris, la stigmatisation par la société et un sentiment personnel de honte et de perte d'estime de soi. À l'appui de différents auteurs, nous avons vu que le jeune soumis à cette séparation du milieu familial va investir l'extérieur, la rue comme lieu de nouvelles rencontres favorables à la construction de son identité personnelle et de nouvelles appartenances et comme lieu de sécurité face aux bouleversements et aux dangers auxquels il est soumis.

En s'appropriant la rue, il s'approprie une position identitaire qui lui permet d'organiser ses rapports à lui-même et à l'autre. Le dehors apparaît alors comme sécurisant. La rue est là au centre de la problématique du

dedans et du dehors : espace dangereux parfois, elle peut être dans certains cas l'espace nécessaire pour échapper à l'espace clos de la famille.

Cette vie affecte donc les identités, personnelle et sociale, qui sont recomposées et repositionnées : l'enfant des rues va continuer sa socialisation dans la marge. Ses identités se construisent progressivement en fonction de son parcours de vie, des activités réalisées et des services dont il bénéficie. Identités recomposées et repositionnées par rapport à celle d'origine héritée des parents.

Ses identités se construisent aussi en fonction de stratégies mises en œuvre pour une autonomisation matérielle et psychique précoce, notamment par la créativité dont ces enfants font preuve, liée aux activités pour leur survie, à la façon de se surnommer, à leur vocabulaire particulier, etc., par la rencontre de personnes susceptibles de les accompagner dans leur processus de résilience.

Dans la partie empirique qui suit, nous avons développé notre étude sur le terrain. Dans le premier chapitre, nous avons abordé le dispositif méthodologique. Le deuxième chapitre a porté sur cette vie des enfants dans la rue qui est celle du dehors en référence à cette vie de la famille qui est celle du dedans. Le troisième chapitre fait mention de ces situations-problèmes que nous lions à la crise des relations familiales et à une responsabilité parentale mal assumée. Le quatrième chapitre est consacré à une étude approfondie de quatre cas. Enfin, le cinquième chapitre propose une discussion générale entre les résultats des études antérieures réalisées en Afrique (Burundi et RDC) sur les enfants des rues et les résultats de la présente recherche.

Partie empirique.
Attrait de la rue et impact sur l'identité et les
représentations mentales des enfants

Introduction

Comme l'exprime son intitulé, cette partie porte sur les représentations que les enfants se font de la famille et de la rue ; celles-ci influencent leurs identités. L'attrait de la rue et le désir d'y rester sont surtout fonction de ces représentations, du parcours des enfants dans les rues. Il peut aussi résulter de la répulsion par les parents et des mouvements affectifs qui s'expriment par la désolation et les affects (haine, tristesse, etc.).

Cette partie empirique comporte trois chapitres. Le premier chapitre porte sur le dispositif méthodologique. Il expose toutes les démarches faites pour recueillir les données sur le terrain, il présente le guide d'analyse des données et quelques hypothèses retenues.

Notre promoteur Jean-Luc Brackelaire nous avait conseillé « d'aller sur le terrain avec un regard neuf sans aucune idée préconçue », c'est-à-dire qu'il fallait faire le vide dans notre mémoire, dans notre esprit, et rapporter tout ce que ces enfants allaient nous dire ; agir comme Socrate : « je sais que je ne sais pas ». Ainsi, notre unique préoccupation vis-à-vis des enfants des rues était qu'ils nous racontent leurs histoires concrètes sur leur vie de la famille (maison) à la rue.

L'analyse de leurs récits a fait naître en nous les notions du « dedans » et du « dehors » qui font l'objet du chapitre II. En effet, les enfants disent qu'ils ne sont pas dans les rues, mais plutôt « dehors ».

Le chapitre III développe la notion de l'attrait pour la rue versus la relation familiale conflictuelle et la responsabilité familiale mal assumée. Les perturbations des relations et la responsabilité parentale mal assumée sont deux facteurs importants à la base du phénomène.

Le chapitre IV sur l'étude des cas uniques présente une étude approfondie des 4 cas choisis.

Le chapitre V fait la discussion des résultats entre l'étude actuelle et les études antérieures sur le phénomène des enfants des rues (voir l'introduction générale).

Chapitre I.

Dispositif méthodologique

Introduction

Notre recherche est qualitative et notre démarche est inductive : elle part de constats concrets de notre pratique professionnelle et de l'observation de terrain. Ce chapitre est subdivisé en sept points à savoir : l'enquête proprement dite, le déroulement de l'enquête, la présentation des lieux d'enquête, les difficultés rencontrées, la population et l'échantillon, la proposition d'un guide d'analyse des données et l'énoncé des hypothèses.

L'enquête proprement dite est le fruit de nos recherches doctorales réalisées en deux temps, c'est-à-dire de décembre 2009 à avril 2010 auprès d'enfants des rues, d'enfants vivant en famille, de parents et de travailleurs sociaux, et de mai à août 2011 auprès d'enfants non scolarisés vivant en famille et de parents ayant ou ayant eu des enfants dans les rues de Kinshasa. Dans l'approche méthodologique, nous mentionnons l'usage de l'observation, de l'entretien, des récits de vie, des épreuves projectives et d'études des cas. Nous avons souligné les avantages et les limites liés à ces méthodes et techniques.

Quant au déroulement, nous avons mis l'accent sur notre savoir-faire et sur les matériaux utilisés. Notre dispositif méthodologique a présenté aussi certaines limites liées à nous-même, à notre statut de religieuse et aux personnes ressources.

La présentation des lieux de notre terrain d'action s'est avérée indispensable étant donné que nous sommes passée dans plusieurs institutions d'accueil et sites d'enfants des rues.

Nous avons également décrit et précisé la population, l'échantillon et enfin les difficultés rencontrées.

S'agissant de la proposition d'un guide d'analyse des données, nous nous sommes servie de la théorisation ancrée que nous avons adaptée à nos données de terrain selon l'objet de notre étude. Les différentes étapes de la théorisation ancrée ne sont pas exclusives dans notre travail.

Les hypothèses de cette étude ressortent de l'analyse des données des enfants des rues.

1. Enquête proprement dite

Cette enquête s'est déroulée en deux temps : du 13 décembre 2009 au 30 avril 2010, auprès des enfants des rues et des travailleurs sociaux ; du 7 mai au 31 août 2011 auprès des enfants vivant en famille et auprès des parents ayant des enfants dans les rues à Kinshasa.

1.1. Objectifs

Notre premier temps passé sur le terrain a été consacré aux enfants des rues, à qui nous avons demandé de nous parler de leur vie en famille, dans la rue et de leur projet de vie. Les travailleurs sociaux nous ont parlé de ce phénomène des enfants des rues (leur connaissance, ce que leur disent les enfants sur la famille, la rue, l'attrait de la rue et les mesures préconisées pour prévenir ce phénomène). Cette population nous a fait partager son expérience professionnelle.

Nous avons fait la même chose avec les parents n'ayant pas d'enfants dans les rues et avec les enfants scolarisés vivant en famille. Les données de ces deux catégories ne cadraient pas avec l'objet de notre étude, d'où l'abandon de cette piste comme échantillon de cette étude.

Nous avons l'impression qu'ils approuvaient ce phénomène et les uns étaient même prêts à agir comme ces enfants des rues. Ils voyaient surtout en ce phénomène la débrouillardise en nous disant : *il faut chercher comment s'occuper dans la vie. Soit on étudie, soit on travaille*. D'autres enfants réagissaient comme leurs parents, qualifiant les enfants des rues de délinquants, de fous, de têtes brûlées, de chiens sans collier, etc. Ainsi, nous avons jugé préférable de nous entretenir avec les enfants non scolarisés vivant en famille et avec les parents ayant des enfants dans les rues de Kinshasa.

Le second temps sur le terrain avait pour but de nous entretenir avec les parents ayant ou ayant eu des enfants dans les rues et avec les enfants qui vivent en famille et ne fréquentent pas l'école. Ce choix de nous entretenir avec des parents ayant des enfants dans la rue a été motivé, car lors du premier temps sur le terrain, nous n'avions pas pu le faire. Plus de cinq familles rencontrées alors avaient nié l'existence de leurs enfants dans les rues.

Après analyse des données du premier temps sur le terrain, nous nous sommes rendu compte du départ précoce dans la rue de beaucoup de nos sujets, c'est-à-dire entre 4 et 12 ans, et aussi de ce que l'inactivité des enfants en famille était citée parmi les mobiles de leur départ dans la rue. C'est pourquoi nous avons choisi de nous entretenir avec les enfants de cette tranche d'âge qui vivent en famille et qui ne sont pas scolarisés.

L'objectif de ce second temps sur le terrain était de nous entretenir avec ces parents et avec la fratrie au sujet de leur vécu et de leur ressenti quant à la présence ou à la vie menée par leurs enfants, frères ou sœurs dans les rues. Quant aux enfants non scolarisés vivant en famille, l'entretien était davantage fondé sur leur vie en famille, les mobiles à la base de leur non scolarisation et leur résistance face à toute situation

néfaste comme la non-occupation en famille, le non-paiement des frais scolaires par les parents...

Nous n'avions pas de guide d'entretien, car nous avions besoin des dires des enfants sur la vie menée en famille, sur leur présence dans les rues de Kinshasa, en vue de favoriser l'émergence d'idées et d'avoir recours à la théorisation ancrée. Mais nous avions un guide d'entretien pour les travailleurs sociaux, les parents et les enfants vivant en famille. Ce guide nous a servi de fil conducteur, car des sous-questions surgissaient à partir des réponses données par nos interlocuteurs.

1.2. Vers une méthodologie interdisciplinaire

L'étude d'un phénomène social comme celui des enfants des rues fait appel à une diversité de disciplines. Le choix d'une approche interdisciplinaire s'explique par la complexité du phénomène à étudier et la carence d'une documentation écrite totalement adéquate à l'objet de notre étude. Dans ce travail, l'interdisciplinarité se concrétise par cette combinaison ou cet agencement des différentes disciplines pour expliquer et étudier un phénomène si complexe.

L'ethnologie nous a aidée à aborder le terrain comme si nous l'explorions pour la première fois. Les enfants nous ont fait confiance par notre façon de les aborder, de ne pas les condamner pour le simple fait de leur présence dans les rues ; nous avons choisi d'être à leur écoute sans trop poser de questions qui pouvaient les embarrasser, les froisser et les disqualifier. Notre statut de religieuse nous a aussi servi dans cette confiance des enfants envers nous comme nous le verrons ci-dessous.

L'anthropologie nous a servi pour approfondir notre problématique, pour avoir une nouvelle vision du phénomène, pour mieux reformuler les objectifs de notre recherche en des termes compréhensibles.

La confiance des interlocuteurs était fondamentale pour les amener à nous parler de leur intimité, que nous nommons « cimetière secret¹ ».

La démarche psychanalytique nous a aidée à cerner les différentes situations-problèmes vécues, les diverses représentations par ces enfants des rues et leur image de soi (identité personnelle).

C'est dans cet état d'esprit que Sellamna (s.d., p. 5) qui présenta un travail sur l'interdisciplinarité avait dit :

une seule discipline ne peut tout expliquer, surtout lorsqu'on aborde des questions complexes. Certains problèmes échappent au domaine d'une seule discipline. Ce sont souvent des problèmes complexes, inhérents à des sujets d'études. Une situation complexe nécessite de la part des chercheurs qu'ils aient une vision globale du contexte, c'est-à-dire, de considérer tous les facteurs impliqués dans le problème qu'ils traitent, aussi bien que d'insérer ce problème dans un cadre plus large. Chaque discipline doit contribuer à la compréhension de cette complexité.

Pour Sellamna, cette manière de faire présente deux avantages :

- la complémentarité, puisqu'aucune discipline ne peut tout expliquer à elle seule, les contributions de plusieurs d'entre elles apportent un meilleur éclairage ;
- la créativité, les interactions entre disciplines remettent en question les opinions des membres d'une équipe et les mettent dans l'obligation de produire des explications plus originales et des innovations pédagogiques.

Denzin et Lincoln (1998) cités par Giordano (2003, p. 12) disent que « le chercheur qualitatif est tout d'abord un “bricoleur” qui utilise plusieurs méthodes et plusieurs matériaux empiriques. Il a une capacité créative ». Ainsi, outre les entretiens et les récits de vie, nous avons fait passer aux enfants les épreuves projectives de famille et l'échelle de vie (voir le point 1.4.3 de ce chapitre).

Feyerabend (1975), cité par Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires (1997, p. 4), soutient que

¹ Le cimetière secret constitue les représentations trop douloureuses des victimes qui ne parviennent pas, même à travers les paroles des déportés eux-mêmes, à s'intégrer dans une logique narrative. (Mannoni 2010, p. 24).

l'idée que la science peut et doit être organisée selon des règles fixes et universelles est à la fois utopique et pernicieuse. Elle est pernicieuse notamment parce que cette tentative d'imposer des règles se fait aux dépens de notre humanité et qu'elle rend notre science moins facilement adaptable et plus dogmatique. Enfin, dit-il, toutes les méthodologies ont leurs limites et la seule règle qui survit, c'est : tout est bon.

Pour Poupart *et al.* (1997), « il faut dédogmatiser la méthodologie et encourager la créativité. Mais il est peu probable que la thèse du 'tout est bon', prise dans sa littéralité, soit féconde pour la pratique de la recherche ».

Pour nous, l'interdisciplinarité serait cette combinaison ou ce lien entre plusieurs disciplines servant à expliquer le phénomène des « enfants des rues » dans sa complexité. C'est un phénomène à dimensions multiples et qui peut être étudié par des experts de plusieurs disciplines utilisant des méthodes spécifiques.

1.3. État des lieux

Lors de notre premier temps sur le terrain à Kinshasa, le climat entre jeunes des rues et autorités politiques, en l'occurrence le ministère de la justice, n'était pas bon. Ce dernier avait ordonné aux policiers d'arrêter les jeunes qui vagabondaient dans les rues de Kinshasa, en référence au phénomène *kuluna* (voir le point 1.5.2. du chapitre II de la 1^{ère} partie) qui prenait une ampleur inquiétante dans la ville. Tous ces jeunes étaient arrêtés et déferés à la prison centrale de Bulowo au Katanga (une des provinces au sud-ouest de la RDC). La situation était très tendue et ces enfants et jeunes étaient devenus très agressifs, à tel point qu'il était devenu difficile de les rencontrer. Les enfants et les jeunes des rues se méfiaient et suspectaient toute personne qui allait à leur rencontre d'être un agent de sécurité déguisé en simple citoyen. La population (surtout les vendeurs, les acheteurs, les petits commerçants, les handicapés...) regrettait cette situation, car ces enfants et jeunes des rues leur rendent service dans leurs

multiples occupations. Ils exercent les métiers que la population cultivée n'aime pas faire : nettoyeur, porteur, cireur, vendeur ambulant, chargeur, éboueur.... Ce sont donc des jeunes ou des enfants « exploités ». Ils offrent leurs services pour un prix dérisoire et parfois selon les moyens financiers du bénéficiaire. Certains guident et accompagnent les handicapés moteurs dans leur traversée vers l'autre rive du fleuve Congo où ils font leur commerce et sont nommés « enfants locomoteurs ». Dans un pays où la politique de l'emploi est presque inexistante, chacun doit se débrouiller pour sa survie. Que deviendraient tous ces gens, aux gains économiques déjà modestes, qui bénéficient des services de ces jeunes qui errent dans les rues ?

Pendant le second temps sur le terrain, l'atmosphère était sereine et nous avons bien pu aborder les sujets de notre enquête.

1.4. Approche méthodologique

Pour De Gaulejac et Legrand (2008, pp. 15-16), « la méthode doit favoriser la prise de conscience des facteurs historiques, sociaux, économiques et familiaux qui conditionnent l'histoire de l'institution, du groupe, des participants, et leur existence présente ».

Ces auteurs citent Niewiadomski qui,

sollicité au départ pour résoudre un problème de *turnover* jugé trop rapide, est d'emblée frappé par la référence constante au poids de l'histoire du service sur sa culture et sur le vécu de ses membres face aux changements d'aujourd'hui. Il pressent une demande latente qui l'amène à formuler l'hypothèse selon laquelle les conflits du présent et leur résolution dépendent de la capacité des acteurs à revisiter leur passé.

Il en est de même pour nos interlocuteurs vivant en rupture familiale ; la solution à leurs problèmes ou à leur situation actuelle doit partir de leur histoire, de leur vécu passé. Nous devons nous informer sur leur vie familiale, sur leurs premiers moments dans la rue afin de les aider à sortir de cette impasse. Ainsi l'approche méthodologique adoptée dans

notre travail tient compte de notre question de recherche, en définit l'échantillon, spécifie la méthode de récolte des données et leur traitement ainsi que la manière dont nous envisageons d'analyser les informations recueillies. En définitive, elle nous permet de rendre opérationnelle notre problématique de recherche et de valider ses hypothèses. Bref, nous avons eu recours aux méthodes décrites ci-dessous.

1.4.1. Observation

La méthode d'observation constitue une porte d'entrée dans l'enquête proprement dite. Notre observation est axée sur l'enfant agissant dans un milieu inapproprié ou inhabituel de vie qui est celui de la rue. Notre objectif est l'observation des enfants dans les rues, afin de voir comment ils développent certains mécanismes pour leur survie.

1.4.1.1. Observation directe

C'est plus l'observation participante qui est mise en exergue, car pour bien observer ce qui se passe dans le monde des enfants des rues, il faut aussi chercher à vivre avec eux sans réagir comme eux. Nous avons pu observer librement les enfants dans les rues (ce qu'ils faisaient et comment ils le faisaient) et avons visité leurs divers sites.

Cette observation directe est susceptible de se présenter sous trois formes :

- *observation cachée* où l'observateur est en présence des interlocuteurs sans être en interaction avec eux. Il est en retrait physiquement. Nous l'avons davantage pratiquée au Beach Ngobila, l'accès n'étant pas facile, car il fallait payer le laissez-passer et le billet pour la traversée. Pour avoir un accès facile aux informations auprès des enfants des rues, nous avons fait un aller-retour à Brazzaville.

Les enfants « locomoteurs » aident les aveugles et les handicapés moteurs qui font de petits commerces entre les deux capitales. Très malins, ils conduisent les handicapés et sont de ce fait exemptés des taxes et autres frais connexes. Ils en profitent pour vendre des produits cosmétiques, des *supu na tolo* et cirer les souliers ;

- *observation anonyme* où l'observateur est en présence de ses interlocuteurs ; il partage la vie du groupe, mais en réalité dans le but de les observer. Nous ne l'avons pas pratiquée ;
- *observation participante*, c'est la forme la plus utilisée où l'observateur est en interaction avec ses interlocuteurs et participe à leur vie.

1.4.1.2. Observation cachée

Nous voyons certains enfants qui mendent dans les cours des écoles, aux arrêts de bus, dans les marchés, etc. Ils aident les chauffeurs à inviter les clients à prendre place à bord de leur bus et parfois même à les orienter. Beaucoup d'enfants vendent de l'eau en sachet en criant : *mayi, mayi* [de l'eau, de l'eau]. Nous avons aperçu aux alentours du Marché Gambela un groupe d'enfants spécialistes en vente de charbon de bois (braises) qu'ils ramassent dans les dépôts, jouant au jeu appelé *Kibutu*².

Les différents sites sont organisés et chacun d'eux est coordonné par un leader appelé « gouverneur » qui travaille en collaboration avec ses ministres. Les ministres sont nommés par le gouverneur suivant les activités qu'ils exercent et selon leurs affinités. Chaque membre doit respect, obéissance et confiance aux ministres et au gouverneur. Les

² *Kibutu* est un jeu très fréquent chez les enfants des rues pour rançonner leurs pairs. En lançant une pièce de monnaie en l'air, les joueurs doivent deviner, *Booto* (face) ou *sègue* (pile). Celui qui réussit gagne l'argent mis en jeu dont le montant a été fixé à l'avance. Celui qui n'a plus d'argent, donne une quantité de braises équivalente à la somme proposée.

ministres rendent compte au gouverneur de la situation du site (savoir s'il y a des infiltrés, des nouveaux venus, connaître la vie des membres, la sécurité du site, etc.). Les gouverneurs se rencontrent parfois pour statuer sur certains problèmes concernant leur vie en rue et fixer une ligne de conduite. Aucun ne peut violer les droits et les attributions de l'autre. Il existe une forte solidarité entre les membres d'un même site. Les gouverneurs nous ont affirmé être aussi en contact avec certains services de renseignements et certains hommes politiques. Tous les gouverneurs ne se connaissent pas, mais tous connaissent vaguement les autres sites. Ils ont pour fonction de protéger, commander, sanctionner, nommer et décider. Chaque ministre a son rôle avec une portion de pouvoir et doit rendre compte chaque soir au gouverneur. Les ministres sont chargés aussi d'initier et de faire exécuter les lois de la rue.

Au sein d'un site, les enfants se regroupent par affinité, soit par tranche d'âge soit selon les activités exercées. En général, les enfants ont développé le mensonge et le vol répété qui sont des stratégies de survie. Ces enfants, une fois dans les rues, changent d'identité, ce qui constitue une manière de se valoriser et de s'affirmer. Ce changement est utile pour leur survie ; ils créent une identité recomposée. Soit ils se prénomment eux-mêmes, soit ils sont prénommés par leurs pairs en s'identifiant à un leader politique ou religieux, un joueur, un musicien, un comédien, etc.

Ces enfants sont très mobiles, ils changent de lieux, oublient leur adresse d'origine ou ne veulent plus s'en souvenir. Il leur arrive aussi de vagabonder sans destination apparente ; ce sont de véritables enfants errants. Cette observation nous a aussi amenée à faire l'inventaire de certains sites existants d'enfants des rues, de certaines institutions d'accueil, à les visiter et à nous enquérir de leur situation.

1.4.1.3. *Observation participante*

Pour Mayer et Ouellet (1991, p. 405),

l'observation participante est une méthode de recherche qualitative par laquelle le chercheur recueille des données de nature surtout descriptive, en participant à la vie quotidienne du groupe, de l'organisation, de la personne qu'il étudie.

Bizeul (1998, p. 764)

dans le cadre de l'observation participante comme dans celui de l'entretien, les caractéristiques du chercheur, qu'elles concernent le sexe, l'âge, l'ethnie, la catégorie sociale, la culture et les modes de pensée, valent à la fois comme variables explicatives de son engagement et comme déterminants de ses capacités d'infiltration du milieu observé. L'observation n'est pas que visuelle, elle est aussi auditive. En fait, l'écoute des interactions verbales, sans parler de l'enregistrement des entretiens suscités par le chercheur, occupe une part essentielle de son temps ; il se doit de plus de comprendre plus ou moins instantanément ce qui se dit, ce qu'on lui dit, ce qu'on dit de lui.

Pour Bizeul, l'observation, qu'elle soit participative ou passive, est, de par la présence même de l'observateur, un enjeu social, un prétexte à interpellation.

Il dit que

le chercheur peut ainsi faire preuve d'un degré très variable d'engagement de sa personne et de familiarisation avec le milieu étudié : prise des renseignements, accompagnement ponctuel, développement de relations étroites et continues, ou assimilation au groupe.

Notre observation participante a été principalement axée sur la participation aux tâches des enfants dans les institutions d'accueil de Kinshasa telles que : les travaux ménagers, les tâches éducatives et les activités ludiques (participation à leurs activités quotidiennes). Nous avons remarqué que certaines institutions d'accueil n'existent que de nom et s'occupent essentiellement des enfants de leur propre famille. Elles sont fondées par des amateurs dont les travailleurs sociaux sont les membres d'une même famille qui n'ont parfois aucune compétence en la matière.

Certaines institutions d'accueil utilisent ces enfants des rues à des fins domestiques et commerciales telles que : la vente d'eau, la propreté de

la parcelle, laver la vaisselle, le nettoyage et le repassage, les petites courses, etc. Dans d'autres institutions d'accueil, les enfants sont très sales, manquent d'habits, ne mangent qu'une ou deux fois par jour, sans soins de santé adéquats et sans éducation assurée. Les enfants sortent pour voler, travailler et mendier. La plupart des travailleurs sociaux ne sont pas proches de ces enfants ; ils se comportent en maîtres, ce qui parfois ne rassure pas les enfants et les pousse à désertier les institutions d'accueil.

Le logement est parfois vraiment rebutant ; par exemple, les enfants sont entassés dans une salle qui n'est pas bien aérée ou pas du tout éclairée et non spacieuse (odeurs nauséabondes, moustiques, cafards). Cette façon de loger les enfants est source de propagation de nombreuses maladies, d'épidémies et favorise le contact sexuel, qui est le plus souvent homosexuel (l'homosexualité est souvent pratiquée dans de tels milieux). La nuit, les enfants toussent beaucoup et font des cauchemars, sont somnambules. Parfois les fenêtres ne se ferment plus et les enfants sont exposés aux intempéries (courant d'air, pénétration des eaux de pluie, etc.). Nous en avons été victime dans une des institutions d'accueil d'enfants des rues où nous avons passé la nuit, en contractant une petite pneumonie. Par ailleurs, les enfants profitent de cette situation pour sortir par les fenêtres et déambuler la nuit dans les rues. Outre les violences subies auprès des pairs, ces enfants sont aussi victimes des tracasseries policières, des piqûres de moustiques, de punaises, de poux, etc.

Plus d'une centaine d'institutions d'accueil travaillent avec ces enfants des rues dont la majorité errent encore dans les rues tandis que d'autres font des va-et-vient entre la famille et la rue.

Pour Mayer *et al.* (*op. cit.*, p. 404),

l'observation participante est utile dans diverses situations et elle oblige l'observateur-acteur à recourir à diverses stratégies d'insertion. Ainsi selon l'homogénéité du groupe, il révélera ou non son identité de chercheur. Cette

révélation risque toutefois de créer un changement dans le « jeu des acteurs » et, par conséquent, de modifier la réalité observée.

Ainsi Copans (2011, p. 34) conclut que

l'observation est participante quand elle sous-entend la participation à la vie sociale, culturelle, rituelle telle qu'elle est, ce qui, par définition, introduit un non-sens puisque l'observateur participant doit se faire accepter et établir des relations normales avec les autres participants qui n'ont aucune idée de qui il est et de ce que fait un ethnologue. Cette simple démarche confirme évidemment l'artificialité de sa présence et de sa volonté de participer pour tout simplement observer, écouter et comprendre. L'échange qui s'ouvre alors engage l'ethnologue dans des rôles réels ou imaginaires, le plus souvent construits sur mesure et dont les effets derniers sont souvent imprévisibles.

Emerson (1987), cité par Bizeul (*op. cit.*, pp. 754-756) dit que

la qualité d'une enquête, en effet, ne découle pas mécaniquement du recours à une méthode particulière, mais du type d'analyse des actions, du type de preuve et du type d'argumentation que le chercheur met en œuvre. [...] La tournure que va prendre le travail d'enquête dépend en partie des caractéristiques mutuelles du chercheur et de ses interlocuteurs. Elle dépend aussi de la configuration du terrain d'enquête.

L'observation nous a coûté en temps plus d'un mois et nous pensions avoir failli à notre mission principale d'enquête verbale. Mais ce temps nous a permis de donner une orientation à notre travail de terrain, une vision supplémentaire qui nous a aidée à revoir notre problématique et à refixer nos objectifs. Autrement dit cette confrontation de terrain nous a amenée à changer notre manière de concevoir la problématique et de revoir les objectifs. Ce fut un temps privilégié où nous avons été en contact avec les leaders de plusieurs sites d'enfants des rues, chose que nous n'avions pas imaginée vu la difficulté que cela représentait.

1.4.2. Récit de vie reconstruit et structuré

Pour Bertaux (2006, p. 11),

le récit de vie constitue une description approchée de l'histoire réellement (objectivement et subjectivement) vécue. Ainsi il résulte d'une forme particulière d'entretien, « l'entretien narratif », au cours duquel un « chercheur » (lequel peut être un étudiant) demande à une personne ci-après dénommée « sujet » de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue.

Certains enfants des rues racontent plus leur vie dans la rue que celle vécue en famille qui est parfois pleine de maltraitance, de contraintes. D'autres racontent aisément ce qu'ils ont vécu en famille en guise de soulagement, de décharge psychologique.

Rhéaume in De Gaulejac *et al.*, (*op. cit.*, pp. 17-18) clarifie la distinction entre récit de vie et récit de vie collectif.

Le récit de vie est fondamentalement une expérience subjective, individuelle et sociale, centrée sur l'histoire d'une personne, quand bien même le travail se fait en groupe. Le groupe est au service de l'expression et de l'analyse des histoires individuelles [...] Le récit de vie permet de retracer l'existence de l'individu. La réminiscence de ses projets passés, la projection de soi dans un avenir constructif sont des éléments moteurs du processus de construction identitaire face aux conflits et aux contradictions dont cette histoire est porteuse. [...] Le récit de vie collectif est le récit d'un collectif qui élabore une parole ensemble, en rapport avec son histoire vécue en tant que groupe ou collectif institué.

Dans ce travail, il est question de récit de vie individuel comme une expérience subjective de chaque enfant.

Pour De Gaulejac *et al.* (*op. cit.* pp. 26-27),

l'intervention par le récit de vie utilise des supports variés, verbaux et non verbaux. Entre le réel (les événements de la vie), l'imaginaire (les fantasmes et l'histoire rêvée) et le symbolique (le récit élaboré de l'histoire), la démarche mobilise tout à la fois des possibilités d'investigation pour retrouver les traces de ce passé, l'expression créative pour libérer l'imagination, l'élaboration d'un récit construit pour une mise en forme et une mise en ordre.

Nous pouvons affirmer sans hésitation que les récits de ces enfants des rues sont parfois pleins de contradictions et de fantasmes ; un même enfant peut avoir deux récits de vie différents. Nous avons constaté aussi beaucoup de contradictions au sujet de leur âge ; cela est dû souvent au manque de notion du temps chez certains enfants des rues.

De Gaulejac *et al.* (*op. cit.*, p. 71) dit que,

les récits de vie jouent un rôle essentiel dans le développement psychosocial des personnes. Ils servent de base à la vie cognitive et émotionnelle, ils sont des agents de mémoire. Ils génèrent du sens, de l'émotion et sous-tendent le processus de construction identitaire. Les récits de vie prennent en compte les différentes influences sociales et psychologiques dans la mobilité de leurs parcours

géographiques, professionnels, familiaux, sociaux et culturels, permettent aux individus de développer une meilleure maîtrise de leurs projets de vie.

Et il définit le récit de vie comme « une reconstruction des faits, après-coup et opérée par un ou des sujets qui leur impriment leur marque personnelle sans que cette « impression » soit nécessairement un phénomène volontairement conscient » (De Gaulejac *et al*, *op. cit.*, p. 156).

Bertaux (*op.cit.*) voit dans le récit de vie une histoire individuelle réelle à raconter, mais pour les enfants des rues, leurs récits de vie contiennent leurs histoires réelles et leurs fantasmes. Dans ce travail, nos sujets d'enquête n'étaient pas incapables de nous réciter brièvement leur histoire de vie, mais il leur était difficile de revivre les épisodes dramatiques de leur vie. Il n'est pas facile de parler des histoires dramatiques de sa vie : toute personne aspire à une vie meilleure, pleine de prospérité, d'amour et de joie.

1.4.2.1. Procédure

Les récits ont été reconstruits et structurés pour les rendre plus cohérents. La première partie de ces récits concerne quelques questions anamnestiques visant à mettre l'enfant à l'aise et à favoriser sa libre expression. Les enfants, ne connaissant presque pas les circonstances de leur naissance, nous ont plus parlé des faits à la base de leur fugue et de la vie qu'ils mènent dans les rues. Généralement ils portent une identité reçue de la famille quoique certains déclinent difficilement les noms de leurs parents et les adresses familiales.

La deuxième partie porte sur leur vie en famille et celle dans la rue.

La troisième partie n'a rien à voir avec le récit, mais concerne les réactions ou les projets de vie de ces enfants visant à alerter et interpeller les parents, les autres enfants et les gouvernants de notre pays en vue d'une meilleure prévention du phénomène des enfants des rues.

À ces enfants des rues, nous posions une seule question au départ : *Eloko nini esalaki po okende to oya kovanda na bala-bala ?* [Qu'est-ce qui a fait que tu es ou que tu habites dans la rue ?]. Suite à leur réaction par rapport au mot « rue », disant qu'ils ne sont pas « dans la rue », mais plutôt « dehors », nous avons reformulé la question : *eloki nini esalaki otika libota ou soit eloko nini esalaki okabuana na libota ?* [Qu'est-ce qui a fait que tu as quitté ta famille ou que tu t'es séparé de ta famille ?]. Les récits retranscrits comprennent les paroles, les attitudes non verbales et émotionnelles des interlocuteurs telles que : silence, pleurs, rires, ouf de soulagement, gestes...

1.4.2.2. Avantages

Pour De Gaulejac *et al.* (*op. cit.*, p. 71), « les récits de vie ou les histoires de vie visent à donner la parole aux personnes concernées pour qu'elles puissent raconter leur propre vécu, trouver du sens, faire connaître leur point de vue ».

Nos interlocuteurs ont dû faire une relecture de leur vie et revivre certains moments traumatiques de leurs parcours de vie. Cette technique permet tout à la fois une décharge psychique et une valorisation :

- une décharge, car l'enfant vidait tout ce qu'il avait comme fardeau, surcharge morale, psychologique dans son moi intérieur ; à chaque fin du récit, l'enfant poussait un ouf de soulagement comme pour dire : « Ouf, tout est parti, je suis libéré, mon fardeau est allégé », c'était une décharge psychologique ;
- une valorisation : l'enfant des rues est abandonné à lui-même, il est exclu de la famille et de la société, il est mis hors du circuit normal de la socialisation.

L'approcher et l'écouter étaient un signe de valorisation de sa personne, de son être et de sa parole. La proximité avec les enfants, nous a

permis de déceler certains problèmes qu'ils n'arrivaient pas à révéler dans le récit.

1.4.3. Épreuve projective

Les enfants des rues ont passé deux tests : le test de famille et l'échelle de vie ; ceux qui sont non scolarisés vivant en famille n'ont fait que le test de famille.

Pour F. Dolto (1948), citée par Cognet (2011, p. 22),

le dessin ne permet pas à tous coups, de connaître profondément la vie psychique du sujet. Il est nécessaire, en psychologie de l'enfant plus qu'ailleurs, de ne pas forcer le sens de l'éclaircissement, d'autant que le média dessin, par la multiplicité possible des interprétants, s'y prête. Il n'y a pas de hasard dans un dessin, tout y est nécessaire et nous ne pouvons pas toujours en comprendre tous les sens immédiatement lors d'une même séance avec l'enfant.

1.4.3.1. Test de famille

Chaque enfant a fait deux dessins : le premier est celui de sa propre famille. Nous supposons qu'il la connaît bien, car la majorité de ces enfants ont une référence familiale. Le second est celui de la famille de rêve (famille fantasmée) : les enfants voudraient bien vivre dans une famille, mais laquelle ?

Nous voulions un peu connaître comment ils se représentent cette famille où ils pourraient s'épanouir et vivre. Le dessin de la famille rêvée se veut la suggestion d'une projection dans l'avenir, issue du conflit œdipien favorable. Les enfants dessinent leur famille réelle, mais modifiée ; ils refont parfois le même dessin que celui de la famille réelle ou refusent de dessiner.

Consignes

Nous avons deux consignes : la première est celle de *Yema libota na yo* [dessine ta propre famille]. Et la seconde : *Yema libota na lolenge olingi ezala* [dessine une famille de rêve]. Nous leur avons expliqué les règles du

jeu : le premier dessin concerne la famille réelle, le second dessin est celui d'une famille fantasmée, une famille qui, selon l'enfant, l'aiderait mieux et ne l'inciterait pas à aller vivre dans la rue.

Interprétation du test de famille

Pour interpréter les dessins de famille des enfants, nous essayons d'adapter les modèles de Daniel Widlöcher (1965) et de Louis Corman (1964) selon Cognet (2011).

Pour Widlöcher dans Cognet (*op. cit.*, p. 24)

l'intérêt premier du psychologue n'a pas à être centré sur l'œuvre, mais plutôt sur l'acte créateur, car le dessin d'enfant a une faible valeur informative : il ne nous apprend rien et seule nous touche sa valeur de communication personnelle.

Ainsi pour bien analyser le dessin, Widlöcher propose une approche selon trois plans : la valeur expressive³, projective⁴ et narrative⁵.

Pour Corman dans Cognet (*op. cit.*, p. 142)

le test de famille permet d'observer la fréquence des difficultés d'adaptation de l'enfant à son entourage familial et il est aussi un moyen d'expression libre qui permet à l'enfant de projeter au-dehors les tendances refoulées dans son inconscient et, par là, il peut nous révéler les véritables sentiments que le sujet éprouve pour les siens.

Pour analyser le dessin de famille, Corman se base sur trois éléments essentiels : la description⁶, les préférences affectives⁷ et les identifications⁸.

³ La valeur expressive du dessin dépend, en grande partie, du geste graphique. Les traces portées sur la feuille sont déjà le reflet du tempérament, presque physiologique, de l'enfant au moment où il accomplit le dessin (traits vifs, rapides, agressifs...). L'utilisation de l'espace de la famille par le dessinateur est à prendre en compte. (Cognet, *op.cit.*, pp. 24-25).

⁴ La valeur projective, l'interprétation du dessin s'apparente à celle du rêve. Il ne peut être question de l'interpréter en se référant, presque mécaniquement, à une clef de l'esthétisme à défaut d'une clé des songes (Cognet, *op.cit.*, pp. 25-26).

⁵ La valeur narrative, l'enfant dessine avec un désir de représenter tel objet, un plaisir de reproduire certaines chaînes graphiques habituelles. [...] La valeur narrative a aussi des références à l'actualité, au monde extérieur, mais peut-être surtout au monde imaginaire de l'enfant qui va se refléter dans le dessin. Ce qu'il ne peut nous dire de ses rêveries, de ses émois dans les situations concrètes, il nous l'indique par ses dessins (Cognet, *op.cit.*, pp. 26-27).

Pour Corman (1964), la subjectivité l'emporte dans le dessin de famille et l'enfant « se comporte en créateur, représentant dans son dessin non point sa vraie famille, mais une famille selon son désir ». Le sujet exprime alors ses penchants affectifs sous la forme de tendances positives (investissement dans l'objet privilégié en le mettant en valeur dans le dessin) ou négatives (dévaloriser un objet sur lequel sont portés des sentiments de mépris ou de haine). Ainsi il établit un parallèle entre le principe de plaisir qu'il associe à la famille imaginaire et le principe de réalité qui, lorsqu'il domine le fonctionnement psychique du sujet, l'amène à réaliser un dessin exactement comparable à la famille réelle. Le choix de ces deux auteurs pour l'interprétation du test de famille s'explique :

- Concernant Widlöcher (1965) qui nous présente 3 manières d'interprétation :

- la valeur expressive : nous avons observé l'espace occupé par la famille sur le papier.
- la valeur projective : nous l'avons davantage saisie dans le dessin de la famille de rêve où nous analysons ce que l'enfant entend par famille et ce qu'il attend d'elle. La question initiale est « comment doit être une famille ? » afin de connaître les différents rôles et relations que joue chaque membre.
- la valeur narrative est le désir des enfants de représenter les différents objets dans leur dessin de famille en référence à l'actualité, au monde extérieur et à leurs fantasmes.

- Pour Corman, nous nous référons :

- à la description ; certains enfants ont nommé les personnages dessinés, leur place et leurs différents rôles au sein de la famille ;

⁶ La description : l'enfant décrit chacun des personnages dessinés, sa place dans la famille, son rôle (Cognet, *op.cit.*, p. 143).

⁷ Les préférences affectives : l'enfant indique vers qui se tournent sa sympathie et son antipathie (cela se lit par sa place dans le dessin) (Cognet, *op.cit.*, p. 143).

⁸ Les identifications : ceci est en rapport avec le récit des enfants. Ils s'identifient soit aux personnages de la famille soit à certains leaders politiques, religieux, artistes connus et de grande renommée (Cognet, *op.cit.*, p. 144).

- aux préférences affectives ; nous n'avons pas ouvertement demandé aux enfants leurs préférences affectives au sein de leur famille, mais leurs dessins nous les ont révélées. Soit ils se dessinent à côté des personnes qu'ils aiment, soit ils s'isolent ;
- aux identifications ; cela se lit dans les surnoms qu'ils portent dans leurs récits, une façon de se survaloriser.

1.4.3.2. *Échelle de vie*

Le terme échelle est utilisé dans ce travail comme instrument servant à lire les montées et les descentes de l'enfant de la famille vers le lieu actuel qui peut être la rue ou l'institution d'accueil. Par montée nous voyons la vie de l'enfant en famille ou dans une institution d'accueil et par descente, la rue. L'échelle de vie est la maquette des différentes étapes du parcours de vie de l'enfant des rues. Elle est aussi le produit d'une représentation mentale organisée que l'enfant se fait de son parcours. L'appellation « échelle de vie » nous semble intéressante dans le cadre de notre recherche, car elle relate le parcours, c'est-à-dire les différentes étapes de vie des enfants, composées de hauts et de bas (une pyramide sans hiérarchie), c'est-à-dire des lieux de socialisation formelle et des lieux de socialisation marginalisée (informelle). Cette échelle de vie, nous l'avons conçue en référence à la carte mentale dont a parlé Pérez Lopez (2009) qui n'est qu'une représentation géographique mentale du parcours de vie de chaque enfant de la famille à la rue. Pérez avait demandé aux enfants et jeunes des rues de Mexico de dessiner la carte géographique de leur parcours et de faire le lien entre les différents lieux où ils avaient habité.

De prime abord, l'échelle de vie que nous proposons n'est pas classique. Nous l'avons créée en vue de lire les parcours et les ressources utilisés par les enfants des rues. Cette technique de l'échelle de vie telle que nous l'avons proposée a été complétée par un enfant des rues. Il nous a suggéré de leur présenter un papier comportant trois lignes horizontales placées les unes en dessous des autres : la première indique l'institution

d'accueil, celle du milieu indique la famille et celle du dessous, la rue. Il s'est expliqué ainsi :

l'institution n'est pas au-dessus de la famille, mais elle peut bien encadrer l'enfant en rupture ou en conflit avec sa famille, il vaut mieux la placer au-dessus, tandis que la famille reste l'instance propice pour la vie de l'enfant et la rue est une instance trop dégradante pour la vie d'un enfant.

Le but de cette échelle de vie est d'analyser les différentes ressources utilisées par l'enfant pour sa survie et son adaptation à la vie de rue en termes de résilience. On observe des différences importantes dans les modalités de départ, les degrés d'éloignement du domicile familial, le nombre de départs, la fréquence de l'alternance entre les départs et les retours à la maison, le choix de destination dans les rues, dans les institutions. Cela peut révéler les causes de rechute et suggérer d'autres alternatives.

- *Consigne*

Nous avons demandé à chaque enfant : *Yema banzela oyo olandi banda libota na yo ti esika ovandi to okomi lelo, oyebisa pe nani asalisi yo, opesa pe kombo ya nzela na yo.* [Retrace et dénomme ton parcours du toit familial jusqu'à là où tu es aujourd'hui].

- *Interprétation*

L'enfant retrace son parcours à partir du moment où il a quitté sa famille d'origine. Il essaye de révéler les moyens (matériels, humains et financiers) utilisés pour arriver dans la rue ou dans un centre d'accueil (lieu actuel). Il dénomme son parcours, en faisant référence à un film, une situation, une personne, un village, un leader politique, sportif, musical, religieux... Cette appellation donnée à son parcours est parfois révélatrice, car elle est liée au personnage étant à la base de sa souffrance, de sa maltraitance et de sa fugue. C'est donc une expression verbale de sa souffrance. Cet exercice permet de voir les différents parcours de ces

enfants de la famille à la rue ou au lieu où nous l'avons croisé et consiste aussi à nommer les différentes ressources utilisées par l'enfant pour sa survie et son adaptation à la vie de rue. Il s'agit des ressources :

- humaines : l'enfant essaie d'entrer en contact avec les adultes et les pairs qui peuvent lui porter secours dès son arrivée en rue ;
- matérielles et financières : il essaie de mendier, voler, exercer des petits métiers pour subvenir à certains besoins surtout élémentaires.

Il utilise aussi les moyens de transport appropriés en payant ou en fraudant. Ces différentes ressources peuvent être de soutien, de tentation, d'opportunité et peuvent jouer les rôles d'attrait, de maintien et/ou d'enracinement à la rue. Pour les enfants, le dessin qui présentera beaucoup de bifurcations dans son trajet, sera celui d'un « vrai kinois » (car celui-là connaît bien la ville de Kinshasa par son parcours très complexe) et sera un « faux kinois » celui qui a un parcours simple et linéaire.

En conclusion, nous pouvons dire avec Lafortune, cité par Tessier in Enriquez, (1993, p. 117), que « la rigueur n'est pas dans la technique ou la méthode, mais dans la démarche du chercheur ». L'important est d'avoir une idée claire de ce que l'on désire étudier et d'adopter la méthodologie la plus appropriée pour y arriver. Ces épreuves projectives nous ont donné des informations complémentaires sur leur cimetière secret, c'est-à-dire des aspects latents que les enfants ne reconnaissent plus ou qu'ils ne veulent plus évoquer tellement ils sont douloureux. Les entretiens et les consignes se faisaient en lingala, langue parlée à Kinshasa et bien connue des enfants des rues. Ces enfants sont très mobiles dans les rues, nous avons eu parfois des difficultés à les rencontrer une seconde fois. Avec ceux qui sont encadrés dans les structures, nous nous sommes entretenue deux fois ou plus.

1.4.4. Entretien semi-directif

Nous l'avons utilisé dans nos entrevues avec les travailleurs sociaux des rues, les parents, les enfants vivant en famille. Nous avons un petit questionnaire pour guider l'entretien qui comportait :

- pour les travailleurs sociaux : l'identification (anamnèse) et quatre questions sur la connaissance du phénomène, les représentations des enfants sur la famille et la rue, l'attrait des enfants pour la rue et la prévention (plaidoyer ou actions à mener en vue d'éradiquer ce phénomène) ;
- pour les parents : l'identification, la vie en famille, le vécu de l'enfant dans la rue et le retour de l'enfant en famille ;
- pour les enfants vivant en famille : outre l'identification, ils devaient nous parler de la vie en famille.

Nous avons posé presque les mêmes questions aux enfants, mais en leur accordant plus la parole. Ils devaient aussi nous parler de leur résistance face à la maltraitance dont ils étaient victimes dans leur propre famille.

La même approche méthodologique a été utilisée au second temps sur le terrain pour les 5 enfants vivant en famille, c'est-à-dire l'observation directe, les entretiens semi-directifs et le test de famille. Le choix de ces cinq enfants a été aussi fait aussi d'une façon occasionnelle, soit ce sont des enfants que j'ai rencontrés sur mon chemin, soit ce sont des travailleurs sociaux ou autres personnes intéressées à notre étude qui nous ont dirigée vers eux. À cet échantillon, nous avons ajouté quelques entretiens avec la fratrie, c'est-à-dire les 4 frères et sœurs des enfants des rues que nous avons rencontrés dans leur famille lors de nos entretiens avec les parents des enfants des rues. Nous leur avons demandé de nous parler de leur ressenti et vécu sur la présence d'un des leurs dans la rue. Les entretiens des enfants vivant en famille qui ne fréquentent pas l'école ont été reconstruits et

structurés en récits de vie. Notre seule préoccupation était qu'ils nous relatent leur vie en famille. Nous avons eu des rencontres avec les responsables de trois structures qui nous ont accompagnée lors du recueil des données.

Pour Ruquoy in Albarello *et al.* (1995, p. 59),

le développement des sciences sociales a attiré l'attention sur la complexité de l'action humaine. Dépassant l'individu, sa façon de voir le monde, ses intentions, ses croyances. Pour cette approche en profondeur de l'être humain, l'entretien est devenu un outil primordial. C'est la compréhension riche et nuancée des situations apportées par cette méthode qui explique pour une grande part son attrait.

1.4.5. Études de cas

Pour Roy dans Gauthier (2009, p. 200) l'étude de cas est

une approche méthodologique qui consiste à étudier une personne, une communauté, une organisation ou une société individuelle. Comme le suggère son nom, l'étude de cas se penche sur une unité particulière quelconque.

Quant au choix de cette technique, il s'explique par les propos de Roy dans Gauthier (*op cit*, p. 208)

de façon presque unanime, on reconnaît la valeur de l'étude de cas pour les recherches de type exploratoire. La science est souvent mal armée pour comprendre des phénomènes nouveaux ou en forte croissance, comme les gangs de rue, les sectes, le taxage et les « raves ». Comme ces phénomènes sont apparus relativement rapidement, ils constituaient de véritables terra incognita dont on connaissait peu de chose.

S'agissant du choix de cas, Roy dans Gauthier (*op. cit.*, p. 215) dit que cela « fait suite à son caractère révélateur, son potentiel de découverte, ou par l'opportunité qu'il présente un phénomène en temps réel ». Ainsi, le choix des quatre cas retenus s'est fait en tenant compte des caractéristiques suivants, révélateurs des aspects liés à l'objet de notre étude, à savoir : les représentations de la famille, de la rue et l'attrait des enfants vers la rue, dégageant mieux la complexité des faits psychologiques, tels que l'identité personnelle, l'identité sociale de soi... La variable sexe est prise aussi en considération, car les enquêtes antérieures prouvent que le nombre de

garçons en rue est élevé ; ainsi, nous en avons choisi trois pour une fille (voir le chapitre IV sur l'étude des cas uniques).

Il s'agit des cas de :

- Le Blanc (orphelin des deux parents et enfant abandonné) ;
- Sandra (fille abandonnée et enfant dite sorcière) ;
- Obama (enfant abandonné et enfant dit sorcier) et
- Roi David (orphelin et enfant dit sorcier).

1.5. Négociation et immersion sur le terrain

Chaubart (1985), cité par Mayer et al (*op. cit.*, p. 404) dit que

les principales caractéristiques de l'observation participante sont l'insertion de l'observateur dans le groupe étudié et la participation à la vie quotidienne du groupe. Cette insertion implique que l'observateur est nécessairement pris dans le réseau des relations interindividuelles. Selon cet auteur, le degré de compréhension de la réalité étudiée dépend de l'engagement personnel de l'observateur, ce qui veut dire que non seulement la distanciation objective est impossible, mais que toute tentative visant à maintenir une position d'extériorité de l'observateur sclérose le processus de recherche.

L'immersion dans le milieu a donné lieu à plusieurs conversations informelles significatives. À mi-chemin entre l'observation des interactions et l'entretien formel, les conversations informelles sont une occasion importante de cueillette et d'analyse progressive des données. Il faut savoir percevoir les occasions de formuler sur le vif des questions ethnographiques pour profiter de la richesse de certains échanges tenus spontanément.

Pour Copans (*op.cit.*, p. 36), « le fait de nous installer sur notre terrain de recherche fait déjà partie d'une enquête ethnologique ». Deslauriers *et al* (1982) disent que par « son insertion dans le milieu, le chercheur acquiert une connaissance intime de ce milieu et que l'intuition occupe une place importante en observation participante ». Notre vision sur le phénomène a changé par le fait de nous imprégner de certaines réalités de cette vie de rue.

Pour Jaccoud et Mayer dans Poupart *et al* (*op. cit.*, p. 20) « les conversations avec divers acteurs ont été une source importante de balises pour orienter notre stratégie d'enquête ainsi que pour confronter et alimenter nos analyses au fur et à mesure de la recherche ». Ainsi, nous nous sommes entretenue avec les tiers, c'est-à-dire les parents, la fratrie, les travailleurs sociaux et les enfants vivant en famille qui subissent aussi les effets souvent néfastes du phénomène.

Nous avons eu l'occasion de nous entretenir avec Jonathan (un enfant né dans la rue), âgé de huit ans. Il ne connaît que sa mère, mais n'a plus de contact avec elle. Il vit seul dans la rue. Il n'a aucune image de la famille et ne peut rien nous dire à son sujet. Voici ses propos : *Kombo na nga Jonathan, papa na yebi ye te, mama kombo na ye X, mais akima nga. Na yebi na nga famille te, na vandaka na ba mastas [camarades] na nga, na lombaka, na kombaka pe na memisaka batu biloko* [je m'appelle Jonathan. Mon père, je ne le connais pas et ma mère s'appelle X, mais elle m'a fui. Je ne connais pas de famille, je vis avec mes camarades, je mendie, je nettoie les espaces publics et j'aide aussi les marchands à transporter leurs petits colis]. Quand nous avons voulu approfondir la conversation, sa réaction était nette : *Boni ba mituna ebele, makambo wana nionso na yebi te, kende na yo, tika nga. Na za mukolo, na za na nga bien* [Pourquoi tant de questions, je ne connais rien de tout cela, tu peux partir. Je suis assez grand et je vais bien]. Cet enfant ne fait pas partie de l'échantillon de notre étude. Nous parlons de lui pour montrer qu'il y a eu des hauts et des bas dans notre négociation et immersion dans la rue.

Il n'est pas facile de mener des entretiens avec les enfants des rues qui sont parfois traités par le commun des mortels de délinquants, de fous, de personnes sans tête, de brigands, etc. Il fallait se faire aider par les experts de terrain et obtenir leur consentement avant d'accéder dans des différentes institutions d'accueil d'enfants des rues. Les rencontres avec les

188

responsables des institutions d'accueil des enfants des rues ont favorisé notre travail sur le terrain. Ils n'ont pas hésité à nous mettre en contact avec les travailleurs sociaux. L'observation directe nous a permis d'entrer en contact avec José, un enfant des rues que nous avons connu au Centre pénitentiaire et de rééducation de Kinshasa (CPRK) lors de notre stage professionnel au Bureau International Catholique de l'Enfance (BICE). Actuellement, il est le leader (gouverneur) d'un site malgré son âge avancé (plus ou moins 20 ans) et il continue à exploiter le système des enfants des rues pour sa survie. Nous l'avons croisé au Rond-Point Victoire (Matonge) en train de charger une camionnette. C'est lui qui nous a reconnue et est venu à notre rencontre. Après nous être salués, nous lui avons payé une bouteille de coca-cola. Il a abandonné le chauffeur et sa camionnette pour se mettre à notre disposition. Nous en avons profité pour lui dire ce que nous faisons et voulions faire avec lui. D'un coup, il nous a répondu : *yo oza mère na biso, kobanga te* [tu es notre mère, ne crains rien]. Nous lui avons demandé de continuer son job et nous avons convenu de nous revoir le jour suivant à 9h devant la Paroisse Saint Joseph de Matonge/Kalamu. Au jour fixé, nous nous sommes fait accompagner de notre jeune frère qui est un éducateur spécialisé, mais qui n'était pas partie prenante dans nos conversations. Nous avons fait le tour des sites environnants. José nous a servi de mentor. Il nous a mis en contact avec Douze, gouverneur du Rond-Point Victoire à Matonge.

Pour Bizeul (*op. cit.*, p. 757),

un terrain peut être contrôlé et fermé, ce qui oblige le chercheur à remplir certaines conditions, à obtenir des autorisations, à se conformer à un comportement défini, afin d'être admis puis de rester dans la place, à être attentif ensuite aux conséquences pour lui et pour les autres de la diffusion de son étude.

Pour accéder à un site, le jeune adulte (éducateur spécialisé) qui nous accompagnait devait normalement être fouillé, mais il en a été épargné grâce à notre présence. Le premier enfant des rues qui a osé le fouiller a été

interpellé par les siens en disant : *Tika ye, baza na mère* [Laisse-le, il est avec la mère]. Lorsque nous devions nous adresser aux différentes autorités de chaque service du pays ayant en charge l'enfant, cela nous coûtait en argent et en temps eu égard à la lenteur administrative dont souffre parfois la RDC.

De par notre expérience professionnelle, nous avons une connaissance du phénomène, mais une connaissance limitée. Jadis, nous utilisions davantage les entretiens semi-directifs avec ces enfants, en fonction de ce que nous savions et observions sur eux. Néanmoins, leur donner l'occasion de nous raconter tout ce qu'ils portaient comme fardeaux psychologiques nous a semblé préférable. Il fallait aussi les aborder dans leur milieu de vie (là où on les voyait ou les rencontrait).

Le premier enfant nous a été proposé par un des leaders, tandis que certains étaient proposés par leurs pairs et les autres, nous les croisions sur notre chemin ou dans les institutions d'accueil. Nous avons remarqué que ces enfants sont fidèles aux rendez-vous. Ils arrivent avant nous au lieu indiqué. Ils ont des signaux pour communiquer, c'est pourquoi il faut les isoler pour faire un bon entretien, à l'écart des suggestions émanant des autres. Les gouverneurs quant à eux ne veulent jamais nous parler de leur vie.

Bizeul (*op. cit.*, p. 758), ajoute que

la présence du chercheur peut constituer une menace à la bonne marche de l'organisation, à son image et aux pouvoirs des individus qui en contrôlent le fonctionnement dans le sens où il est un élément relativement incontrôlable au sein d'un système par ailleurs extrêmement contrôlé.

Il a fallu du temps pour expliquer dans les institutions que ce que nous faisons n'avait rien à voir avec la politique, que c'était de la recherche. C'est au fur et à mesure que s'installait une certaine réassurance que nous avons eu les noms des autres leaders, mais nous ne les avons pas

tous rencontrés. Les leaders devaient en effet donner leur autorisation pour que nous rencontrions les enfants. Nous avons aussi multiplié des rencontres auprès de personnes ressources afin de nous faciliter la tâche.

La première rencontre fut celle du Comité d'appui du travail social des rues (CASTR) en RDC où beaucoup de responsables d'ONG encadrant les enfants des rues à Kinshasa étaient conviés. Nous en avons profité pour parler de notre recherche menée sur les enfants des rues et solliciter aussi leur contribution pour son aboutissement. Nous avons échangé nos coordonnées pour des contacts futurs. Beaucoup de travailleurs sociaux nous ont encouragée par rapport aux risques que nous prenions d'aller à la rencontre de ces enfants dans leurs milieux de vie.

La seconde rencontre fut organisée par Jatukik foundation où nous avons fait un briefing de notre recherche. Les travailleurs sociaux qui étaient présents ont loué la manière dont nous nous sommes familiarisée avec ces enfants, jusqu'à nous parler de leur intimité. Ils ont émis le vœu de nous voir organiser une petite conférence sur ces enfants.

À la troisième rencontre, nous avons assisté à la remise de certificats de capacité aux filles mères et aux enfants des rues du Centre congolais pour l'enfant et la famille (CCEF) qui avaient terminé leur formation en coupe et couture et en menuiserie. On leur remettait aussi à cette occasion des kits de réinsertion professionnelle. C'était émouvant de voir « récupérés » et rendus utiles ceux que la société traite de « déchets humains ». Les familles d'accueil de ces enfants étaient présentes. Nous avons aussi été saisie et touchée par les quelques larmes coulant des yeux de ces enfants, surtout les filles, émues en se remémorant leur passé. La Ministre responsable du département 'Genre, famille et enfant' a remis à chaque enfant un pagne congolais en l'honneur de la journée internationale de la femme, en exhortant chaque enfant à un nouveau départ. Cette

manifestation s'est terminée par une rencontre/débat avec les familles d'accueil qui ont présenté leurs difficultés, se sont engagées à encadrer ces enfants et ont demandé que le CCEF qui leur confie ces enfants mette à leur disposition des moyens matériels et financiers suffisants pour les accueillir.

1.5.1. Positionnement du chercheur

La RDC est un pays à 90 % chrétien⁹ et les Églises catholique et protestante détiennent une bonne partie de la gestion de cette vie chrétienne. La soif religieuse à Kinshasa est très vive ; il suffit de faire un tour le samedi soir et le dimanche dans les églises pour s'en rendre compte. Même si « l'habit ne fait pas le moine », c'est par son habit qu'on reconnaît le moine. Par votre habillement, la population se fait une idée de qui vous êtes et cela a de l'influence, positive comme négative, auprès de vos interlocuteurs qui voient en vous d'abord une personnalité ou autorité morale. Le fait de nous appeler « maman ma sœur » a attiré plus de confiance de la part des participants à notre recherche. C'est le cas d'un des parents, Monsieur André, un militaire qui ne voulait pas de la présence des travailleurs sociaux. Nous sommes allés le rencontrer dans son milieu de travail. C'était une prise de contact. Il nous a dit : *lokola oza mutu ya Nzambe* [comme tu es quelqu'un de Dieu¹⁰], *j'accepte, mais c'est moi qui viendrai te rendre visite au couvent, ne viens pas chez moi.*

Les religieux en général et les religieux catholiques en particulier ont une double mission en RDC : celle d'assurer une formation morale et intellectuelle et celle de mener des activités caritatives, humanitaires, sociales auprès de la population, surtout celle qui est démunie. La population congolaise leur accorde une place de prédilection dans leur vie,

⁹ Est Chrétien, celui qui adhère au Christianisme, c'est-à-dire aux enseignements de Jésus de Nazareth et à la Bible.

¹⁰ Dieu représente l'Eglise. Etre *mutu ya Nzambe*, c'est être une personne consacrée.

car ils sont aussi la voix des sans voix. Ils sont l'autorité morale du pays par excellence. Cette façon de les considérer donne de la valeur, de la considération, de l'assurance et du poids à leur parole. C'est ainsi que, quand on voit une personne sérieuse, très engagée, la population pense toujours à un religieux ou l'interpelle en disant : « tu es comme un religieux ».

Dans le cadre de notre recherche, nous avons été porteuse d'une double identité (identité personnelle) : chercheuse/assistante de l'UNIKIN¹¹ et nos interlocuteurs nous ont attribué une pluralité d'identités (identité sociale) : maman, maman religieuse, informatrice, politicienne, éducatrice sociale et révérende sœur.

Tableau 3. Identités personnelle et sociale du chercheur

	Enfants des rues	Institution/travailleurs sociaux	Enfants vivant en famille	Parents
Identité personnelle	Chercheuse	- Chercheuse - Assistante à l'Unikin	- Chercheuse - Éducatrice sociale	Éducatrice sociale
Identité sociale	- Maman religieuse - Maman - Politicienne - Espionne-infiltrée	- Éducatrice sociale - Maman religieuse - Révérende sœur - Informatrice (source d'information)	- Maman - Maman religieuse	Maman religieuse

Par identité personnelle, nous entendons la façon dont nous nous sommes présentée auprès de nos interlocuteurs ; l'identité sociale, c'est la manière dont les interlocuteurs nous ont considérée, c'est notre statut social. Pour Kasongo (*op.cit.*, p. 288), « l'identité du chercheur est un atout important dans le recueil des données, car les jeunes de la rue manifestent de la réticence à entrer en interaction avec un inconnu surtout si les motifs de la rencontre ne sont pas encore élucidés ».

¹¹ UNIKIN : Université de Kinshasa.

La maman religieuse est une femme religieuse qui exerce une autorité morale sur la population. Elle est réputée pour ses actions sociales et son amour envers les plus démunis. C'est cette personne à qui les gens se confient facilement. Une religieuse est une mère pourvoyeuse comme en témoignent certains propos d'enfants. Ils avaient l'impression que notre travail était de les rencontrer et d'écouter leurs difficultés pour y apporter peut-être une solution, car certains enfants nous disaient : *mama aye, tobiki* [la maman est venue, nous sommes sauvés]. Pour nous demander quelque chose, surtout de l'argent, ils disaient : *mère lombamba nga ou mère sauver nga* [mère donne-moi ou mère sauve-moi].

José nous a introduite dans différents sites en expliquant à ses pairs qui nous étions et ce que nous faisions en faveur des enfants des rues avec tant de commentaires positifs que les autres n'hésitaient pas à nous approcher. Voici quelques propos de José : *Ye aza mère na biso, azoluka bolamu na biso, akenda kotanga na poto, aye po ayeba lolenge nini tozotambola. Mabe eza te, il faut tosolola na ye, po bango batu basalaka po tozala, na yebi ye bien eza mosala asalaka, bobanga te. Akokanga photos te, mais akoki kotia maloba na MP3 na ye po abosana te, mais ba faces na biso ekokende Poto te.* [C'est notre mère, elle nous veut du bien, elle est allée étudier en Europe, elle est revenue et voudrait savoir notre sort, comment nous vivons. Je la connais bien ainsi que ses œuvres, n'ayez pas peur. Elle ne va pas vous photographier, mais elle peut enregistrer vos propos pour qu'elle n'oublie pas ce que vous lui direz.

Nous ne voulons pas que nos images aillent en Europe¹²]. Pour Ortigues *et al.* (*op.cit.*, p. 38), « l'Africain se pense lui-même socialement par rapport au monde des Blancs ; ce n'est pas là un trait de caractère mais la conséquence d'une situation historique ».

En RDC, toute femme avec ou sans enfant est appelée « maman » et comme ils nous voyaient en tenue religieuse, cela les a mis plus en sécurité. Dans ce contexte, la mère est une personne en qui on peut avoir confiance, pleine d'amour et de bonté. C'est elle qui soulage, écoute, aime, est tout le temps à côté des enfants. La mère représente la vie, car devant un obstacle, le Congolais évoque sa mère en disant : *mama e ou mama na kufi* [maman, je vais mourir]. Ceci pour dire que la relation mère-enfant est une relation de prédilection, déterminante dans la vie d'une personne, ce qui peut ne pas être le cas chez tous les enfants. Les sujets de notre enquête vivent le contraire de cette relation de prédilection, car il y a des mères, belles-mères et tantes qui rejettent les enfants. Nous avons privilégié cette identité sociale de « maman » auprès des enfants des rues, pour les mettre en confiance et pour qu'ils nous parlent de leur vie librement, sans hésitation ni contrainte comme un enfant le ferait avec sa propre mère. Nous avons cherché à être une « maman » pleine de tendresse et d'amour pour ces enfants, plus qu'une autorité morale. Ils ont besoin de cette chaleur humaine. Nous le sentions quand ils ne voulaient pas s'éloigner de nous et tenaient à avoir notre adresse ou notre numéro de téléphone. Parfois même, ils nous aidaient à nous payer un coca ou à nous trouver un petit coin pour

¹² Cette façon de penser est une conception qu'ont les enfants, soit de croire que les gens profitent de leurs images pour attirer la générosité des Européens et gagner de l'argent sans que les enfants en profitent, soit que les gens vont exposer leurs photos pour se moquer des petits Noirs pauvres qui est aussi une façon de les exposer dans un monde inconnu. Cela peut aussi être en lien avec la croyance en la sorcellerie, aux fétiches c'est-à-dire le fait de croire que quelqu'un peut utiliser une photo pour envoûter. Dans tout cela, la véritable raison reste celle liée à la honte de ne pas exposer sa misère aux yeux du monde. C'est ainsi que nous avons jugé bon de ne pas inclure des photos d'enfants où ils sont repérables dans ce travail.

nous asseoir ou se précipitaient pour nous trouver une place assise dans un bus. Ils nous mettaient aussi en contact avec d'autres enfants.

Ainsi Mayer *et al* (1991) disent :

l'attitude que le chercheur doit adopter durant le processus d'une observation participante est celle de reconnaître qu'il est « un invité » dans un milieu et, en conséquence, il doit être « patient, tolérant et sympathique ». Il s'étonne au lieu de juger, il considère que ce qu'il voit et entend a un sens que sa recherche doit précisément éclaircir. Il doit éviter de « prendre parti », mais il doit être curieux.

La religieuse telle que la voit nos populations est une maman, une personne morale à qui on doit respect et confiance. Elle est pleine de générosité et de bonté. Pour Cliquennois (2006)

les représentations que se font les individus, appartenant à l'organisation étudiée, de ces caractéristiques du métier du chercheur et du comportement adopté par l'enquêteur de terrain modèlent pour partie les relations entre le chercheur et ces acteurs.

Bizeul, (*op. cit.*, pp. 754-755) parle de

l'identité que le chercheur se voit d'entrée de jeu, attribuée, repose pour une part sur des caractères immédiatement perceptibles comme le sexe, le type racial, l'âge apparent, la qualité physique. Elle induit sur ses interlocuteurs des attentes et des réactions plus ou moins stéréotypées, qui orientent en retour son mode de présence.[...] Cette identité du chercheur, comme il en va de quiconque, est définie et appréciée différemment par des personnes de milieux, d'habitudes et de goûts différents, si bien que le chercheur se trouve traité différemment par les uns et par les autres et engage lui-même des relations différentes avec les uns et les autres au sein d'une même communauté.

Toutes les personnes qui nous voyaient à l'œuvre n'avaient qu'un slogan : *eza mosala na bango* [c'est leur travail]. Notre statut social d'espionne se lit dans les dires de Douze à José où nous avons senti une petite réticence : *keba, batu ya église pe bakoma kosala politique* [attention, les gens de l'église font aussi de la politique]. José essayait d'expliquer à ses pairs que ce que nous faisons n'avait rien à voir avec la politique en ces termes : *Bango kutu bapotanaka na ba politiciens* [ce sont eux qui bousculent les politiciens, qui sont de temps en temps en désaccord avec les politiciens]. Ce même statut se voyait dans la réaction de certaines

institutions qui ne voulaient pas que nous sachions ce qu'ils faisaient de ces enfants ainsi que dans les réponses brèves tentant d'échapper à nos questions. Dans notre passage ou visite, ils voyaient l'œil du juge.

Pour Bizeul (*op. cit.*, p. 761),

le chercheur peut recourir à certains rôles, c'est-à-dire à des façons plus ou moins stéréotypées et socialement attestées de se comporter et d'être perçu, afin de se faire accepter. Les caractères physiques et culturels du chercheur contribuent fortement à limiter sa marge d'improvisation.

Notre relation avec les enfants était aussi celle d'une personne de confiance qui pouvait garder secrètement tout ce qu'ils disaient, une relation de contact, car les enfants ont sollicité pour les uns mon numéro de téléphone et pour les autres une visite de courtoisie. C'était aussi une relation d'aide, car certains ont exposé leur problème matériel, soit qu'ils avaient soif, il fallait leur payer de l'eau, soit payer les études, à manger, les habits, les jouets, etc. Les enfants savaient que les religieuses détiennent plusieurs écoles dans la ville de Kinshasa et pensaient qu'entretenir un contact avec nous résoudrait leur problème d'éducation.

La matière du second temps sur le terrain était tellement fragile que nous avons évité d'étaler notre identité de chercheur. Ils savent qu'un chercheur met par écrit ce qu'il entend, alors qu'ils tiennent au secret de leur vie et à celui de leur famille. Prenant appui sur les trois institutions d'accompagnement, nous nous sommes présentée comme éducatrice sociale auprès de nos interlocuteurs. Ce statut les a mis en confiance, car habituellement ils partagent leurs soucis en se confiant aux travailleurs sociaux. Nous avons rassuré les parents et les enfants (la fratrie) de notre neutralité et précisé notre rôle qui n'était pas d'exiger d'eux certaines choses ou de juger leurs actes, mais plutôt de comprendre leur vécu et ressenti de la présence de leurs enfants, frères et sœurs dans les rues. Nous les avons rassurés aussi quant au respect de l'anonymat et de la confidentialité. Aucun nom original n'apparaît dans la transcription, des

pseudonymes ont été attribués à ceux qui nous ont répondu et toute autre information permettant de les identifier a été supprimée dans les extraits de récits et entretiens apparaissant dans ce travail. Face au non engagement du gouvernement congolais, l'Église reste encore l'unique refuge, consolatrice des personnes en détresse en RDC. Le religieux reflète la confiance, le soulagement, le réconfort et l'apaisement.

Comme informatrice, les travailleurs sociaux s'attendaient à ce que nous leur donnions d'amples informations sur certains dossiers, car ils étaient sûrs que les personnes, surtout les plus difficiles, se dévoileraient à nous, comme dans les cas des parents, Madame Géné et de Monsieur André : Madame Géné est une femme difficile et insolente qui n'accepte pas les travailleurs sociaux dans sa parcelle ; Monsieur André est un militaire ivrogne, parfois agressif dans ses propos. Ils espéraient d'autant plus obtenir ces informations que certains membres des familles acceptaient de partager avec nous leur ressenti sur la présence d'un des leurs dans la rue. Nous n'avons pas pu répondre à leur attente par déontologie et éthique. Nous avons trouvé de petites ruses ou incitants positifs pour ne pas bloquer l'entretien. À titre d'exemple, Monsieur Luka voulait connaître le but de cet entretien, car nous lui posions trop de questions précises et nous lui avons dit que c'était en vue d'aider la commission pastorale de la jeunesse diocésaine à orienter ses activités. Il y a eu des attentes des deux parties, autant du chercheur que des interlocuteurs. Nous attendions d'eux des réponses et propos adéquats, précis pouvant répondre à notre questionnement.

De leur part aussi deux attentes sont apparues :

- les enfants et les parents attendaient une solution urgente à leur problème (solution d'ordre matériel, moral, etc.) ;

- les travailleurs sociaux attendaient de nous peut-être des informations supplémentaires ou complémentaires sur certains cas et surtout de la part des parents réticents. La présence d'une personne externe avec une casquette de confiance a été une valeur ajoutée aux informations qu'ils détenaient.

Tout n'a pas été rose, notre statut de religieuse a aussi été un frein, une limite pour avoir accès à certaines informations, comme nous l'explicitons dans le point 1.4.5.2 de ce chapitre.

1.5.2. Stratégies

Pour Bizeul, (*op. cit.*, p. 773),

l'enquêteur de terrain peut s'essayer à divers manipulations, tractations, arrangements et autres ruses qui répondent le plus souvent à un idéal de maîtrise et de contrôle d'actions et de situations rencontrées par celui-ci. L'une de ces tactiques peut consister à se présenter sous un certain jour et à négocier dans la mesure du possible une identité considérée comme acceptable par la majorité des membres du personnel de l'institution dans le but d'une meilleure intégration dans celle-ci.

Nous faisons aussi des interventions de nature incitative comme le dit Ruquoy dans Albarello *et al.* (*op. cit.*, p. 80) :

dans une interview qui se peut, qui se veut peu directive, le chercheur parle le moins possible et privilégie des interventions purement incitatives pour ne pas rompre la continuité du discours de son interlocuteur. Il peut s'agir soit d'expressions brèves qui encouragent à poursuivre le discours, marquent la compréhension, témoignent d'une approbation : « je vois », « hum ! hum ! », « je comprends », « oui ». Soit des demandes neutres d'informations complémentaires et des manifestations d'incompréhension volontaire.

Les enfants utilisent aussi des stratégies avant de livrer des informations tout comme nous en avons utilisé pour les obtenir. Les enfants nous demandent à manger ou de l'eau avant l'entretien.

L'écoute des enfants dans les rues n'est pas facile. Elle coûte en énergie, en temps et en finance. À titre d'exemple, un enfant peut vous dire d'attendre un peu, juste le temps de déposer ses bagages et il s'égare. Il y a

ceux aussi qui échappent à l'entretien et commencent par bégayer ou qui demandent d'aller se soulager en pleine conversation et s'en vont pour toujours. Quand nous posons à leurs compagnons la question de savoir où il est, ils répondent : *mère abeti yo tshobo* [mère, il s'est éclipsé]. Les rencontres avec les enfants se passaient durant la matinée où les esprits sont encore calmes. Ils profitent des après-midi pour leurs jeux, fumer du chanvre, se baigner dans le fleuve et se divertir au stade. Ils n'aiment pas trop parler à ce moment parce qu'ils sont fatigués et excités par des plaisirs divers.

1.5.3. Constat

Lors de nos entretiens dans les rues, les passants s'étonnaient de nous voir causer et nous promener avec ces enfants, ils nous invitaient à la prudence en nous disant que c'étaient des voleurs, qu'il fallait les emprisonner. Un enfant qui avait compris ce qu'ils nous disaient, a réagi : *nous n'allons pas te voler, car tu es avec nous*. La même réaction fut observée chez deux policiers chassant les enfants des rues qui nous accompagnaient en leur disant : *bino bolongua, bolingi boyiba ye* [éloignez-vous d'elle, car vous avez l'intention de la voler].

On dirait que ces enfants n'ont pas le droit d'être avec les gens. On les traite comme des inhumains, des déchets de la société. Quand nous leur demandions d'aller dans un centre proche pour le test de dessin, ils ripostaient ainsi : *nous n'aimons pas ce milieu, car ils ont tendance à nous ramener en famille et à faire ce que nous ne voulons pas*. Nous aurions voulu savoir ce qu'ils reprochaient aux institutions d'accueil. Leurs réponses étaient claires : ils n'appréciaient pas le traitement qu'on leur infligeait et la discipline des centres.

Pendant la narration, les enfants racontaient plus librement et aisément en se promenant dans les rues. Chez ceux qui sont dans les

institutions d'accueil, les paroles ne sortaient pas aisément de leur bouche, ils avaient tendance à regarder s'il n'y avait pas quelqu'un d'autre qui les écoutait. À tout moment, je devais les rassurer de la discrétion et répéter que notre rencontre n'avait rien à voir avec les responsables ou la famille. C'était un secret entre eux et moi. Il fallait aussi intervenir par des petites questions poussant les enfants à parler plus. Nous avons compris que parler de sa vie n'est pas chose facile, surtout quand elle est marquée de mauvais souvenirs, de maltraitances ou quand elle est surtout un cimetière secret. Ainsi, nous avons opté pour une position côte à côte qui rassure et sécurise l'enfant. La position face à face est pleine de préjugés, l'enfant se voit en face d'un juge, d'un adulte ou d'un maître devant qui il doit comparaître. Il est obligé de contrôler ses dires, ses gestes, etc.

Nous remarquons aussi une baisse d'intensité de la voix quand l'enfant parlait de ce qui le touche profondément (à titre d'exemple quand il doit dire qu'il a été chassé à cause de la sorcellerie, qu'il a volé, qu'il a subi des humiliations dans les églises ou qu'elle se prostitue...). Quand nous demandons de hausser la voix puisque nous n'avons pas compris ce qu'il a dit, il finit par bégayer ou se taire.

Lors de la passation des épreuves projectives, il arrivait que l'enfant réfléchisse longuement, ait un regard attentif sur le papier, mette son crayon dans la bouche, demande une gomme, demande beaucoup de précisions telles que : par qui, par quoi dois-je commencer ? Et est-ce que je tourne le papier verticalement ? Est-ce que j'écris mon nom sur le papier ? Certains enfants nous disaient qu'ils ne savaient pas dessiner et d'autres parlaient de la surface du papier qui serait petite pour dessiner toute la famille. La notion de la famille est très complexe et très large en RDC. Par famille, l'enfant sous-entend la famille élargie depuis les grands-parents jusqu'aux petits-enfants. Généralement, les familles sont nombreuses.

L'accord du sujet et sa coopération sont évidemment requis pour passer des épreuves projectives. Les consignes utilisées dans celles-ci témoignent d'un cadre qui propose une liberté participative originale.

La honte et le désespoir avaient envahi certains parents qui avaient du mal à nous faire partager cette expérience si douloureuse. Il était plus facile de contacter les parents dont les enfants ont rejoint leur famille et ceux dont les enfants sont revenus, mais ont rechuté par la suite (et se retrouvent de nouveau dans les rues). Toutefois, ceux dont les enfants étaient encore dans les rues refusaient la présence des travailleurs sociaux. Les parents les accusaient souvent de se mêler de problèmes intimes ou propres à leur famille. Il existe une tension entre les travailleurs sociaux et ces parents, surtout quand ils ne veulent plus de la présence de leurs enfants. Les travailleurs sociaux sont parfois mal accueillis avec des propos malveillants du type : *nous ne vous avons pas demandé de vous occuper de cet enfant, laissez-le vivre dans les rues*. Ceux qui acceptent de récupérer leurs enfants après une médiation avec les travailleurs sociaux disent parfois *les avoir acceptés malgré eux, car ce sont les enfants de la honte, une malédiction et une insécurité pour la famille. C'est mieux qu'ils restent hors de la famille, car ce sont des délinquants et des sorciers à qui il ne faut pas accorder trop d'importance par peur d'entraîner les autres*. Les enfants aussi ont honte, sont complexés vis-à-vis de leurs pairs qui vont à l'école, ils se cachent ou parfois préfèrent fuir loin, aller vers l'inconnu.

1.5.4. Inquiétude avant et après le travail sur le terrain

Au début de notre recueil des données sur le terrain, nous avons eu l'impression de perdre notre temps alors qu'effectivement cette observation était importante. Nous ne voyions pas comment aborder ces enfants qui, dans la rue, deviennent bien plus agressifs, comme des serpents prêts à cracher du venin. Nous avons eu parfois des difficultés à déchiffrer notre

écriture et notre dictaphone nous a servi à réécouter et compléter les récits. Nous avons eu des entretiens parfois très courts, car les enfants nous fuyaient, surtout dans les rues où ils trouvaient un petit job, et pour les garder avec nous, il fallait leur payer un petit pourboire. Même après tout ce temps sur le terrain, beaucoup d'inquiétudes planent encore dans notre tête. Nous avons l'impression de rester perpétuellement en questionnement.

Avant le travail de terrain : Par où commencer ? Vont-ils nous accueillir, nous accepter ? Où trouverons-nous de l'argent à donner à ces enfants ? Comment les rencontrer ? Où s'entretenir ? Ne serons-nous pas l'objet d'agression ?

Après le travail de terrain : Pourquoi n'avons-nous pas procédé de telle ou telle autre manière ? Comment devons-nous analyser toutes ces données ? Comment les traduire et les transcrire ? Ces enfants nous ont-ils dit la vérité ? Pourquoi n'avons-nous pas demandé ceci ou cela ? Ces données ne sont-elles pas incomplètes ? Suite à notre présentation à Monsieur Luka comme éducatrice sociale chargée de la pastorale des jeunes, nous avons préféré partager avec l'Évêque du lieu de notre enquête tout ce que nous avons pu recueillir et constater auprès des enfants des rues, des parents et des travailleurs sociaux. Il a trouvé notre enquête très intéressante et a pensé que celle-ci pouvait ouvrir une piste pour réorganiser la pastorale familiale et juvénile dans notre diocèse¹³.

¹³ Référence faite au livre Église, famille de Dieu : un chemin pour les Églises d'Afrique d'Appiah-Kubi (2008) qui oriente les perspectives de la pastorale des familles en Afrique.

Le diocèse de Kisantu se situe à cheval entre la province du Bas-Congo et la ville de Kinshasa.

2. Déroulement de l'enquête

2.1. Présentation du chercheur

Dans les institutions, après les salutations d'usage, nous nous présentions à nos interlocuteurs et nous leur parlions brièvement de notre recherche en ces termes :

a. Aux parents : « c'est vous qui êtes les premiers éducateurs des enfants. Je suis Jacqueline Bukaka, éducatrice sociale. Notre institution s'occupe des enfants des rues. Nous nous sommes rendu compte de l'impact mineur de nos services en faveur de ces enfants car le phénomène ne fait que s'amplifier. Les enfants sont attirés vers la rue même ceux issus des familles d'un niveau économique moyen. C'est pourquoi nous voulons parler avec les familles qui ont des enfants dans les rues dans les termes décrits ci-dessous. Chers parents, l'éducation est notre premier devoir et les enfants sont notre avenir. Levons-nous et haussons la voix pour la cause de nos enfants en situation de détresse ».

b. Aux travailleurs sociaux des rues : « c'est vous qui travaillez auprès de ces enfants et militez pour leur cause. Je suis Jacqueline Bukaka, doctorante à l'Université Catholique de Louvain en Belgique. Après mes études universitaires à l'Université de Kinshasa, j'ai travaillé au centre Source de vie pour la prise en charge des enfants des rues à Kisantu. Nous nous sommes rendu compte de l'impact mineur de nos services en faveur de ces enfants, car le phénomène n'a fait que s'amplifier. Les enfants sont attirés vers la rue même ceux issus des familles d'un niveau économique moyen. Depuis janvier 2009, nous menons des recherches en vue de donner la parole aux enfants pour comprendre les représentations qu'ils se font de la famille et de la rue ».

c. Aux enfants vivant en famille : « vous voyez les autres enfants vivre dans la rue. Je suis Jacqueline Bukaka, j'étudie à l'Université Catholique de Louvain en Belgique. Nous menons une enquête sur le phénomène des enfants des rues à Kinshasa. Nous voulons aussi vous écouter sur la vie que vous menez en famille et sur ce que vous pensez des enfants des rues ». Nous leur garantissions la confidentialité et la destruction ultérieure de tous les entretiens. Nous leur rassurons également que notre intervention n'avait rien à voir avec la politique du pays ni ne pouvait avoir de répercussions négatives sur leur vie. Nous n'avions qu'un seul souci, la recherche du bien-être de l'enfant des rues.

d. Aux enfants des rues : après salutation, nous essayions de nous familiariser avec eux en leur demandant leur nom, âge, adresse de famille, ce qu'ils font dans les rues (des petites questions qui n'ont rien à voir avec notre recherche) pour gagner leur confiance. Après la mise en confiance, nous demandions leur consentement pour l'enregistrement des récits. Nous avons pris soin de dire que nous allions écrire un livre. Parler directement à ces enfants de la recherche, ils ne pouvaient pas le comprendre ; nous avons donc préféré leur parler d'un livre que nous écrivions sur leur vie.

Les fichiers contenant tous les récits et les entretiens sont à détruire à la fin du travail et aucun nom ou signe révélateur ne peut apparaître dans le travail.

2.2. Prise de notes

Il nous était difficile de prendre toutes les notes possibles lors des entretiens avec l'enfant dans les rues, il fallait donc les enregistrer. Il nous arrivait parfois, pendant que l'enfant dessinait, de lui demander quelques précisions, surtout concernant son identité. Avant le début de l'entretien,

nous demandions à l'enfant si nous pouvions enregistrer ses paroles, car nous ne savions pas tout retenir. Nous les avons aussi assurés de la destruction ultérieure de tous ces documents. C'est pourquoi nous avons opté d'écouter, chaque matinée, les récits d'un ou deux enfants et nous consacrons les après-midi à la transcription de nos récits pour ne pas perdre certaines données.

2.3. Langue

Nous avons la chance d'avoir une connaissance approfondie de la langue de nos interlocuteurs, à savoir le lingala, et le français. Nous ne nous sommes pas sentie étrangère au milieu d'eux. Avec un interprète, nous n'aurions peut-être pas eu la même qualité d'information. Il nous arrivait d'insister sur tel ou tel autre point afin d'obtenir plus de précision. Ces enfants ont leur propre lexicologie qu'il fallait utiliser pour ne pas paraître étrangère à leur monde. Notre dictaphone ne dérangeait personne ; ces enfants sont plutôt très allergiques à la photographie et à la caméra. Toutes les données de terrain ont été traduites et transcrites en français.

2.4. Matériaux utilisés et nombre d'entretiens

Pour les entretiens, nous utilisions un journal de bord, un stylo, un dictaphone, le téléphone (pour certaines précisions). Et pour les épreuves projectives, nous utilisions les papiers duplicateurs, les crayons, la table et la chaise. En règle générale, nous ne nous sommes entretenue qu'une seule fois avec chaque participant à notre enquête. Nous avons rencontré quelques enfants une deuxième ou une troisième fois pour certaines précisions.

2.5. Limites des enquêtes

2.5.1. Méthodologie choisie

La méthodologie a des avantages comme des limites. Notre échantillon n'est pas représentatif de tous les enfants des rues à Kinshasa et n'en offre qu'un aperçu, significatif certes, mais dont nous ne pouvons pas tirer d'indicateurs quantitatifs.

2.5.2. Statut de religieuse

Nous pensons qu'en raison de notre statut de religieuse, la majorité des enfants ne nous a pas parlé de la prise de psychotropes (alcool, cigarettes, drogues...) et pourtant nous sentions les odeurs lors des entretiens. Il en est de même des activités sexuelles et des relations amoureuses. Ayant vécu et grandi dans le christianisme, ces enfants voyaient en nous une autorité morale qu'il ne fallait pas offenser par leurs propos et vis-à-vis de laquelle il ne fallait pas se présenter en mal. La sexualité est un sujet tabou dans la culture congolaise et personne ne pouvait l'aborder avec nous. Il en est de même pour d'autres activités antisociales (vols, coups et blessures, meurtres, etc.). De notre côté aussi, nous nous sommes rendue compte que nos interventions étaient parfois moralisantes.

2.5.3. Travailleurs sociaux

Certains travailleurs sociaux nous ont fait confiance en nous faisant part de leurs conditions de travail et de leurs expériences professionnelles ; mais d'autres y ont été réticents. Ils savent que le religieux est celui qui dénonce les méfaits dans la société congolaise et notre passage pouvait faire l'objet d'un rapport auprès de la hiérarchie sur leurs prestations et leurs services.

3. Présentation des lieux d'enquête

Il s'agit ici de présenter brièvement les lieux où se sont déroulés nos entretiens avec les enfants des rues, et de relater l'historique de certaines institutions d'accueil des enfants des rues dans la ville de Kinshasa. Dans un premier temps, plusieurs sites d'enfants et leurs gouverneurs ont été répertoriés (voir annexe 2). Ensuite, nous avons choisi six institutions d'accueil des enfants des rues, huit rues et quatre institutions d'appui ou d'accompagnement. Ces lieux ont été choisis dans les différentes communes ayant un taux élevé d'enfants des rues et les institutions d'accueil l'ont été pour leur visibilité sur le terrain. Enfin, quelques familles ont été choisies avec l'aide des travailleurs sociaux pour mener nos enquêtes.

3.1. Lieux d'observation et d'entretien

Certaines rues ont joué un double rôle lors de notre enquête : celui de lieu d'observation et de lieu d'entretien. C'est le cas du Rond-Point Victoire/Matonge, du Marché de la Liberté, du Rond-Point Ngaba, du Beach Ngobila, du Boulevard du 30 juin, du Marché Gambela, du Stade des Martyrs et du Marché Central de Kinshasa. Les institutions d'accueil ouvertes n'hébergent pas les enfants, mais assurent l'accueil, l'alimentation, les soins de santé primaires et les cours d'alphabétisation aux enfants. Il s'agit de l'ORPER et de Ndako na biso. Nous avons été dans deux institutions d'accueil ouvertes de l'ORPER situées dans la commune de Kasa-Vubu. Il s'agit du Home Père Gérard (pour les filles) et du Foyer Père Frank (pour les garçons). Enfin, les institutions d'accueil fermées organisent l'hébergement des enfants, telles que le Centre Frère Maino, le Centre Mgr Munzihirwa (CMM), le Centre pour la Promotion sociale Communautaire (CEPROSOC), l'AED. Le CCEF nous a servi d'appui et de référence par le fait qu'il encadre les familles et les enfants en situation

difficile. L'enfant peut subir les influences néfastes des adultes, ce qui nécessite la prise en charge des familles pour les responsabiliser. Le Jatukik Providence Foundation, dont le siège est aux États-Unis, est une institution qui prend en charge matériellement les autres ONG de Kinshasa. Le CASTR, qui travaille en partenariat avec Dynamo international de Belgique et le REEJER, qui travaille en partenariat avec l'Auteuil de France, sont deux grands réseaux de travailleurs sociaux de rues en RDC.

3.2. Institutions d'accueil et d'hébergement

Centre Mgr Munzihirwa (CMM)

Le CMM est une association sans but lucratif, créée par la congrégation des Pères Jésuites de la province ecclésiastique du Congo en août 1995. Les Pères Jésuites furent touchés par le phénomène des « enfants des rues ». Le siège du centre est situé sur Doruma, A14, Quartier Matonge/Commune de Kalamu. Le centre s'est assigné comme objectif général la réinsertion des enfants de la rue dans leurs familles et comme objectifs spécifiques : la scolarisation d'enfants, la réinsertion familiale comme préalable à la prise en charge socioprofessionnelle, l'orientation sélective vers d'autres centres de formation pour un apprentissage professionnel au choix, pour les cas non-pris en charge dans leur centre, la prise en charge psychosociale des enfants et l'intensification du dialogue avec les parents sur le mode de la palabre africaine et la protection de cette enfance abandonnée à elle-même, victime de l'injustice sociale et de tracasseries policières.

Centre Frère Maino (CFM)

Le CFM a été créé en 1999 par la congrégation des Fils de l'Immaculée Conception. Il s'occupe de la prise en charge et de la réinsertion des enfants des rues. Il exerce ses activités dans deux communes de Kinshasa, à savoir Lemba et Ngaba.

Centre pour la promotion sociale et communautaire (CEPROSOC)

Depuis sa création en 1985, le CEPROSOC s'est investi dans la réalisation de projets au profit des personnes défavorisées. Son rayon d'action spécifique est constitué par les zones périphériques de la ville de Kinshasa et la zone rurale de Masimanimba dans la région de Bandundu.

Aide à l'enfance défavorisée (AED)

Créée depuis 1966, l'AED a acquis sa personnalité civile par ordonnance présidentielle n°70/132 bis du 30 avril 1970. L'AED vise la réinsertion sociale des enfants, jeunes filles et garçons ayant moins de chance que les autres dans la vie : inadaptés scolaires et désœuvrés depuis trois ans au moins, prédélinquants et délinquants, abandonnés par la famille, déviants sociaux, enfants de la rue, enfants et jeunes issus de familles très pauvres et démunies. Elle dispose dans la ville de Kinshasa de sept centres de prise en charge et de formation des enfants dont quatre pour filles et trois pour garçons. Deux centres sont destinés à la prise en charge des enfants (garçons) dans/de la rue et cinq se chargent de la formation et de l'apprentissage professionnel. Deux centres fonctionnent en milieu ouvert (lieux d'accueil de jour). Les enfants s'y rendent pour se laver, parfois se reposer, manger et suivre l'alphabétisation ou les cours de rattrapage scolaire.

Œuvre de reclassement et protection des enfants de la rue (ORPER)

Les débuts de l'ORPER remontent à 1981, lorsque le père Franck Roëlants, prêtre de la Société du Verbe Divin en sigle SVD avait décidé avec quelques jeunes de *Bilenge ya Mwindi* (jeunes de lumière) d'entreprendre quelques activités permanentes en faveur des marginaux de Kinshasa, parmi lesquels les prisonniers. Aussi est-ce tout naturellement vers ce prêtre qu'un groupe de jeunes de la rue se tourne en 1983 pour lui demander l'autorisation de dormir sur le terrain de basket-ball jouxtant la

paroisse Christ-Roi dans la commune de Kasa-Vubu. Ayant l'habitude de dormir en plein air dans la rue, les jeunes ne demandaient qu'un endroit pour échapper à la soldatesque qui les pourchassait la nuit en vue de les enrôler dans l'armée ou de les renvoyer dans les centres pénitentiaires de l'État. D'une seule nuit, les jeunes sont passés à plusieurs nuits, plusieurs semaines et bientôt plusieurs mois et ainsi est né l'ORPER. Au fur et à mesure que la situation socio-économique du pays et de la ville de Kinshasa se détériorait, le nombre d'enfants des rues allant en augmentant, l'ORPER s'est vue obligée d'amplifier ses efforts en ouvrant des foyers d'accueil, des centres d'hébergement transitoire et un projet mobile. À ce jour, l'ORPER a deux centres d'accueil (Foyer père Franck pour les garçons âgés de moins de 15 ans et le Home père Gérard pour les filles de moins de 15 ans), cinq centres d'hébergement (Home Christian Mwanga, Home Augustin Modjipa, Home maman Suzanne, Home Samy Isameri et la maison Arnauld Janssen) et un centre mobile qui circule la nuit dans 8 communes de Kinshasa à la rencontre des enfants de la rue. L'ORPER en est à sa 31^e année, son siège se situe avenue 27 octobre n°293/7 dans la Commune de Limete.

Ndako na biso (Notre Maison).

La communauté du Chemin Neuf est une communauté œcuménique née en France en 1973, venue à Kinshasa (RDC) en 2003 où elle a créé la *Ndako na biso*. La Communauté du Chemin Neuf pense que l'unité de la personne est centrale pour le travail de la communauté. Mais cette unité est à construire au sein de la famille, dans un cadre affectif favorable. Mais la pauvreté et la désorganisation sociale détruisent les familles kinoises et la communauté cherche alors à aider les familles à reconstruire cette unité dans le foyer pour sauver la place centrale des enfants dans cet environnement qui va leur apprendre à se socialiser.

3.3. Rues

Rond-Point Victoire

Située en plein cœur de Kinshasa, la Commune de Kalamu héberge le plus célèbre des quartiers de la capitale : Matonge. Célèbre aussi bien dans la ville que dans le reste du pays, ce quartier chaud est devenu la vitrine des Kinois. Même à l'étranger, il a trouvé une réplique. C'est le cas du quartier bouillant « Matonge » des Congolais à Bruxelles, en Belgique. L'autre particularité de Matonge est sa situation géographique qui fait de cet endroit le carrefour des Kinois, et particulièrement des sportifs et des musiciens. Chaque jour, dès l'aube, le Rond-Point Victoire est envahi et draine du monde. Des véhicules provenant des quatre coins de la capitale y transitent à toutes les heures. Ce carrefour des Kinois, qui fait la fierté du quartier Matonge et de la Commune de Kalamu, est devenu quasiment un passage obligé où passants, transporteurs, vendeurs ambulants, commerçants, artistes et sportifs se côtoient.

Rond-Point Ngaba

Le Rond-Point Ngaba est l'un des principaux carrefours du sud de Kinshasa. Il est situé au sud de la Commune de Ngaba sur le Mont Amba, entre les communes de Lemba et de Makala, à l'intersection de l'avenue de l'Université et de l'avenue By-Pass. C'est aussi un important lieu de rendez-vous des enfants des rues.

Marché Central

Le Marché Central de Kinshasa/Gombe doit son existence à l'arrêté royal de 1943. Il est situé dans la Commune de Kinshasa entre les avenues Rwakadingi et du Marché.

Marché Gambela ou Marché Maman Apenge

Il est situé entre les avenues Éthiopie et Gambela dans la commune de Kasa-Vubu. Il dispose de beaucoup de dépôts servant à la vente des produits vivriers locaux provenant de la province du Bas-Congo, de Bandundu et surtout de la production des maraîchers de Kinshasa.

Marché de la liberté

Le Marché de la Liberté M'zee Laurent Désiré Kabila est l'un des plus grands marchés de Kinshasa. Il fut construit sous la présidence de Laurent Désiré Kabila pour récompenser les habitants du District de Tshangu d'avoir résisté à l'agression des rebelles en août 1998. Ce marché sert à désengorger le Marché Central, situé au Centre-Ville de Kinshasa, d'une part, et, d'autre part, à éviter à la population de Tshangu des tracasseries liés au problème récurrent du transport. Il est situé dans la Commune de Masina, bastion de la résistance, sur le Boulevard Lumumba menant vers l'Aéroport International de Ndjili.

Beach Ngobila

Le Beach Ngobila est le nom donné au port d'embarquement et de débarquement des passagers qui traversent le fleuve Congo entre Kinshasa (RDC) et Brazzaville (République du Congo). Il est exploité par l'office national de transport (ONATRA) du côté de la RDC en pool avec l'agence transcongolaise des transports (ATC) du côté de la République du Congo.

Boulevard du 30 juin

C'est l'artère centrale de la ville de Kinshasa en RDC. D'une longueur d'environ 5 kilomètres, ce boulevard relie d'Est en Ouest sur huit bandes de circulation au sud de la Commune de la Gombe, la Gare Centrale de Kinshasa à Kintambo à la baie de Ngaliema. Le Boulevard abrite les principales institutions politiques et économiques de la ville. Anciennement

dénommé Boulevard Roi Albert 1er, il doit son actuel nom à la date du 30 juin 1960, correspondant à la date de l'indépendance de la RDC.

Stade des Martyrs

Le Stade des Martyrs de la Pentecôte (anciennement connu sous le nom de Stade Kamanyola) est un stade omnisports, national, situé dans la Commune de Lingwala. Avec une capacité de 90.000 spectateurs, c'est le deuxième plus grand stade d'Afrique.

3.4. Institutions d'accompagnement

Centre congolais de l'enfant et de la famille

Ce centre, qui a vu le jour en 1986 grâce au Professeur Masiala ma Solo, a comme objectif principal de prendre en charge les enfants, les jeunes et les familles en situation difficile. Le Centre a réinséré plus d'une cinquantaine d'enfants dont certains bénéficient d'un parrainage scolaire.

Comité d'appui au travail social de rue (CASTR)

Le CASTR a comme activités principales : l'accompagnement des enfants dans la rue, l'éducation de rue, la réinsertion des enfants dans leur famille, l'apprentissage professionnel de l'horticulture, la micro-entreprise d'économie sociale, l'entretien des espaces publics, des jardins, pépinières et ventes de légumes, l'activité socio-éducative, la formation des travailleurs de rue en RDC et le soutien à l'élaboration d'un cadre légal de protection et d'aide aux jeunes en RDC. Son siège est situé sur la 10e rue, Zinnias, n°482 dans la Commune de Limete.

Réseau des éducateurs des enfants et des jeunes des rues (REEJER)

Ce réseau se veut une fédération des associations travaillant pour les enfants des rues en RDC. En effet le REEJER est une organisation non-gouvernementale créée en 1998, et qui comprend 105 institutions d'accueil, dont 54 disposent d'hébergements transitoires pour les enfants de la rue.

Quarante-trois autres institutions d'accueil du REEJER travaillent dans la rue et 8 institutions d'accueil ont d'autres buts (familles d'accueil, villages d'enfants).

Parmi ses objectifs, nous pouvons retenir la formation des éducateurs, le partage d'expériences, les actions communes, la concertation, notamment dans des situations critiques (rafles d'enfants, par exemple), un bureau de conseil, la sensibilisation des autorités, du public et l'action auprès des familles.

Jatukik providence foundation (JPF)

C'est une ONG qui se concentre sur l'approvisionnement en matériel médical et en fournitures de soins de santé, d'ordinateurs, de vélos, de camions et d'autres fournitures importantes pour les ONG établies en RDC. L'ONG fournit une expertise technique, de formation et un soutien logistique à des églises, aux ONG, aux écoles et aux hôpitaux. La JPF poursuit sa mission grâce à trois activités interdépendantes : le soutien à des projets communautaires en matière de santé, d'éducation et de conservation des produits agricoles locaux (apprendre des méthodes modernes de transformation et conservation des produits agricoles) en RDC qui favorisent les objectifs du développement durable et la justice sociale.

Le choix de ces institutions s'explique par le fait de la visibilité de leurs actions menées en faveur des enfants des rues dans la ville de Kinshasa, de leur grande capacité d'accueil et de leur viabilité. L'accès aux documents des institutions et aux dossiers des enfants est facile. Cet accès aux dossiers ne vise pas à prendre note des données confidentielles relatives aux enfants, mais seulement à vérifier l'identité de certains enfants, car seuls ces dossiers peuvent nous livrer leurs vraies identités. Elles sont également disposées à nous accompagner durant notre enquête.

Ces institutions d'accueil sont situées dans des communes ayant un taux élevé d'enfants des rues¹⁴.

3.5. Communes d'enquête

Commune de la Gombe

Elle est située au centre-ville de Kinshasa. Cette commune est ouverte sur le monde en raison de ses influences économique, administrative et politique. Toutes les ambassades s'y retrouvent. La commune est vaste et offre beaucoup d'activités marchandes. Les gens riches et les expatriés y vivent. C'est dans cette commune que se trouve le Beach Ngobila (lieu de transit et de commerce entre Kinshasa et Brazzaville). Les enfants des rues y sont nombreux, car ils peuvent rançonner facilement et trouver des petits jobs tels que le nettoyage des véhicules, le colportage, la garde des voitures, pour avoir de quoi survivre.

Commune de Kalamu

Elle est vaste aussi et très animée. C'est une commune qui offre beaucoup de loisirs avec son quartier Matonge, très mouvementé. La présence de deux stades de football (stade des Martyrs de la Pentecôte et le stade Tata Raphaël¹⁵) fait que les enfants y trouvent beaucoup d'activités ludiques.

¹⁴ Voir le rapport d'enquête du recensement d'enfants des rues dans la ville de Kinshasa en 2006, par REEJER.

¹⁵ Inauguré sous le nom de *Stade Roi Baudouin* en 1952, et renommé *Stade du 20 mai* en 1967. Le stade fut à nouveau renommé en 1997 sous le nom actuel : *Stade Tata Raphaël* en l'honneur du père scheidtiste belge Raphaël de la Kethulle de Ryhove, fondateur de l'Union sportive de Léopoldville (Kinshasa actuelle) et initiateur de la construction du Stade reine Astrid (Stade cardinal Malula actuel). En ligne www.kinshasa.cd, consulté le 10/04/2012.

Commune de Kasa-Vubu

Avec son grand marché Gambela et les dépôts de produits agricoles, cette commune offre aussi beaucoup d'activités marchandes aux enfants des rues.

Commune de Ngaba

Elle est située au sud de la ville de Kinshasa. Elle est l'un des nouveaux lieux de surpeuplement, situé au sud des communes Kalamu et Kasa-Vubu.

Commune de Masina

Elle est située à l'est de la ville de Kinshasa, entre le Pool Malebo au Nord et le boulevard Lumumba. Elle est l'un des nouveaux quartiers populaires de Kinshasa particulièrement peuplé, et est également connue sous le surnom de la « Chine ». Cette commune est située sur le Boulevard Lumumba qui conduit vers l'Aéroport International de Kinshasa.

4. Difficultés rencontrées

Les difficultés rencontrées lors de notre travail sur le terrain ont été énormes et de plusieurs ordres. Nous nous sommes rendu compte des mauvaises conditions de vie de ces enfants, même dans les institutions d'accueil, de prise en charge. Les enfants y dorment entassés dans une salle mal aérée avec risque de contagion. Quelques épidémies tropicales saisonnières font leur apparition telles que la toux, le paludisme, les maux de tête et de ventre, la diarrhée, la gale et le manque d'hygiène est notoire. Nous avons nous-même eu des petits problèmes de santé liés à la pollution de notre environnement. Nous avons connu des difficultés au niveau de nos finances. Ce fut un vrai casse-tête : les enfants des rues ne pouvaient pas s'entretenir avec nous sans demander quelque-chose en contrepartie. Les enfants trouvaient que s'entretenir avec quelqu'un prend du temps, c'est

pourquoi ils demandaient de l'argent en compensation du temps perdu. En nous voyant, ils déclaraient qu'ils avaient faim, car dit-on en RDC, « ventre affamé n'a point d'oreilles ». Il fallait chaque fois leur donner quelque chose pour les motiver. Certains nous demandaient même des habits, une paire de sandales, des jouets, voire de payer les frais de scolarité, car ils voulaient faire des études.

Il fallait aussi disposer d'un fond pour la prime des travailleurs sociaux (accompagnateurs), leur transport et parfois remettre un peu d'argent ou une gratification matérielle aux enfants et aux familles.

Il y eut encore une difficulté d'ordre linguistique. D'abord il y a des mots de lingala, la langue d'entretien avec les enfants des rues, qu'on ne sait pas traduire fidèlement en français. Ensuite nous avons consacré beaucoup de temps à l'interprétation de leurs propos après une traduction approximative en français, d'autant que ces enfants ont leur lexique adapté aux circonstances, aux lieux et qu'ils l'actualisent régulièrement. L'interprétation de certains mots ou certains termes nous échappait et il fallait retourner quelques fois dans la rue et retrouver les enfants pour une traduction appropriée, alors qu'ils sont très mobiles. Nous citons à titre d'exemple le cas d'un enfant qu'on n'a plus revu, alors qu'il devait nous informer sur son âge, la durée de son séjour dans la rue et la signification d'un jargon utilisé lors de l'entretien. Nous l'avons revu le jour de notre retour à l'aéroport et pourtant notre entretien s'était passé au Rond-Point Victoire.

Une difficulté encore, peut-être de moindre importance, est celle liée à l'absence ou la coupure intempestive de l'électricité et à l'absence de connexion à l'internet qui ne favorise pas un bon climat de recherche. Il faisait très chaud et il fallait se promener avec les enfants. Un autre problème technique était celui des lieux de rencontre. Nous nous sommes

entretenue avec trois catégories d'enfants : ceux qui sont pris en charge dans des centres d'hébergement, ceux qui sont dans les institutions d'accueil ouvertes et ceux qui errent encore dans les rues (qui ne sont pas pris en charge). Kinshasa ne disposant pas d'abribus où les gens peuvent se reposer pour attendre soit un bus ou s'entretenir avec quelqu'un, il a fallu trouver un endroit propice, surtout pour les dessins des enfants. Nous sollicitons souvent un bar ou un restaurant, mais il fallait payer soit la nourriture, soit un coca-cola pour y rester.

Nous avons souhaité nous entretenir avec les parents des enfants des rues en nous référant aux adresses données par les enfants eux-mêmes. Dans cinq familles où nous nous sommes rendue, les parents ont nié la présence de leur enfant dans les rues. D'une part, il est sûr que les enfants de rue sont mal considérés par leurs familles en particulier et par la société en général. D'autre part ces enfants, une fois dans la rue, deviennent mythomanes et nous pouvons douter de la véracité de ces adresses. Et puis les parents sont honteux ou anxieux d'admettre qu'ils ont un enfant à la rue et tentent donc de le dissimuler. Nous avons eu aussi des problèmes liés aux rendez-vous manqués et aux transports difficiles. C'était le sujet lui-même qui fixait le temps où il était libre et bien disposé. Arene dans Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, p. 144) dit que « pour les parents, ces enfants ont trahi le modèle de référence ». Ainsi ont-ils honte parfois de se révéler. Les enfants qui n'étudient pas vivent dans des conditions très précaires et il est difficile de les rencontrer parce que parfois leurs tuteurs s'opposent à ce genre d'entretien.

Pour Ortigues *et al.* (*op. cit.*, p. 51)

les rapports de l'enfant avec les adultes sont moins personnels, plus fonctionnels que ceux que nous connaissons. Rarement l'enfant est invité à exprimer ce qu'il pense, ce qu'il éprouve, ce qu'il désire ; et s'il s'exprime de la sorte, ce n'est jamais spontanément, mais sur une invitation-autorisation de l'adulte.

Ruquoy dans Albarello *et al.* (*op. cit.*, p. 71) dit :

par rapport au cadre socio-temporel, le lieu doit faciliter chez l'interviewé l'expression de son point de vue personnel et doit être pertinent par rapport à l'objet de l'étude et en même temps répondre à certaines exigences minimales (un certain isolement pour ne pas être écouté par les collègues ou les membres de la famille, ne pas être dérangé par le téléphone, ne pas être submergé par le bruit ou épié...). [...] Plus la durée de l'entretien est courte, plus la mise en confiance est difficile.

Nos interlocuteurs étaient préoccupés de vaquer à leurs occupations, n'aimaient pas parler longtemps, soit parce qu'ils ne voulaient pas se remémorer leur vécu, soit qu'ils avaient autre chose à faire. Ainsi, il fallait trouver pour certains enfants des endroits appropriés (hors de la famille) pour l'entretien, car ils avaient peur de nous parler en présence de leur famille par crainte d'être chassés ou de subir de la maltraitance. Ils étaient tenus au secret de famille et il fallait leur garantir la discrétion de notre entretien et l'anonymat dans les analyses.

5. Population

Notre étude concerne essentiellement les enfants des rues de Kinshasa. À ce groupe s'ajoutent tous ceux auprès de qui nous pouvions avoir des informations utiles et fiables pour éclairer l'objet de notre travail. Il s'agit des travailleurs sociaux, des parents ayant ou ayant eu des enfants dans la rue, des enfants déscolarisés vivant en famille. Pour Mucchielli (1996, p. 200), « le fait de s'intéresser aux tiers et aux personnes ressources se justifie parce que ce sont des personnes qui d'une part possèdent les mêmes caractéristiques de base que l'on recherche et qui sont d'autre part des gisements d'informations ». Le choix porté sur la ville de Kinshasa s'explique par la complexité du phénomène, le taux élevé d'enfants des rues et la facilité d'accéder à ce terrain.

Bien que tous les enfants des rues aient des histoires intéressantes à raconter, tous n'ont pas cependant la même capacité à faire le récit de leur

vie, à prendre du recul face à des événements marquants. Nous nous sommes vraiment disciplinée afin de ne pas intervenir ou le moins possible lorsqu'ils parlaient. L'avantage que nous avons, c'est de parler leur jargon.

Le rapport de recensement d'enfants des rues de 2006 rédigé par le REEJER nous a servi de support quant au choix des enfants. Parmi ceux-ci, il y a plus de garçons que de filles. Il s'agit des 23 enfants que nous avons rencontrés sur notre chemin. Les 10 travailleurs sociaux, nous les avons rencontrés dans leur milieu de travail. Les 5 parents et les 5 enfants déscolarisés vivant en famille ainsi que les 4 frères et sœurs des enfants des rues, nous les avons rencontrés dans leur famille en vue de comprendre encore mieux comment un membre de la famille peut être perturbateur des relations familiales ou de la vie familiale. Seuls Luka et son enfant ont été interviewés dans le bureau de travail du père et André, au couvent des religieuses. La population du second temps sur le terrain n'a aucun lien avec celui du premier temps.

La population de notre étude concerne les enfants des rues, les parents, les enfants vivant en famille et les travailleurs sociaux sont des gens qui subissent directement les effets du phénomène et peuvent mieux nous parler du vécu des enfants dans les rues et du ressenti au sein de la famille. Les travailleurs sociaux, en tant qu'experts, peuvent bien nous éclairer sur certaines situations liées au phénomène.

5.1. Enfants des rues

Tableau 4. Échantillon des enfants des rues

Pseudo	A	S	NE	Adresse	N	TR	Statut	RF	SF
Dédé	14	F	1 ^{es}	Lemba	C	4 j	Ea et Eds	Aînée	Parents divorcés Père remarié
Debora	13	F	-	Masina	C/B	4	Eds	Aînée de 5 enfants	Parents divorcés et remariés (chacun de son côté)
Dix Dolars	14	M	5èp	Non révélée	C	5	Ea	-	
Driba	14	F	3èp	Non révélée	C	4	O de mère et Ea	Cadette de 3 enfants	Père remarié
Drogba	12	M	2èp	Ngaba	C	5	Ea	Famille nombreuse	Parents divorcés et remariés (chacun de son côté)
Eto	14	M	-	Ngiri-Ngiri	C	1	Eds	Aînée de 5 enfants	Parents unis
Glodi	13	M	5èp	Makala	C	1	Ea et Eds		Parents divorcés, Père remarié
Jojo	16	M	1 ^{ers}	Ngaba	C	5	Eds	Enfant unique	Parents unis
Jona	11	M	3èp	Mt-Ngafula	C	1	O de père et Ea	2e de 5 enfants	
Kadogo	16	M	2 ^{es}	Non révélée	C	9	O de mère et Eds	Aîné de 4 enfants	Situation du père inconnue
Kardozo	15	M	1 ^{ers}	Kasa-Vubu	C	3	Ea	Aîné de 4 enfants	Père remarié et a 8 enfants
Kirikou	10	M	-	Kitona/Bas- Congo	C	1	O et Ea	Cadet de six enfants	
L. Blanc	16	M	4èp	Ngaba	C	9	O et Ea	4e de 7 enfants	
Mira	12	F	4èp	Makala	C/B	5	Enfant prostituée	7e enfant de sa mère	Parents divorcés, Père polygame
Mobutu	14	M	1 ^{ers}	Non révélée	C	4 m	Ea	6e de 7 enfants	Parents unis
Obama	10	M	3èp	N'sele	C	6	Ea et Eds	Aîné de 2 enfants	Parents divorcés
Guelor	13	M	5èp	Limete	C	4	Ea et O de mère	2e de 5 enfants	Situation du père est inconnue
R.David	12	M	2èp	Lingwala	A	3	Eds et O de mère	2e de 4 enfants	
Sadam	16	M	2 ^{es}	Lemba	C	5	Ea	3e de 4 enfants	Parents divorcés
Sandra	16	F	6èp	Maluku	C	+5	Ea et Eds	Aînée de 3 enfants	Famille unie
Sarkozi	14	M	3è.p	Kasa-Vubu	C	2	O de mère	Aîné de 2 enfants	Père inconnu
Sauveur	12	M	-	Ngaliema	C	1	Eds et O de père	2e de 5 enfants	Maman remariée
Ya Dieu	13	M	2è.p	Kisangani/ P.Or	C	2	Ea et O de père	Cadet de 2 enfants	8 enfants du second lit

Légende du tableau ci-dessus:

A : âge (exprimé en année) ; S : sexe, F : féminin, M : masculin ; NE : niveau d'études,
p : primaire et s : secondaire ; P.Or : Province Orientale ; N : nationalité ; C : congolaise ;
C/B : congolaise/Brazzaville ; A : angolaise ; TR : temps passé en rue ; j : jour et m : mois ; Eds :
enfant dit sorcier ; Ea : enfant abandonné ; O : orphelin ; RF : rang dans la fratrie ; SF : situation
familiale.

Notre population se compose de 18 garçons et de 5 filles. Dans notre
choix, il n'y eut aucune discrimination : tout enfant des rues (âgé de moins

de 18 ans) a été le bienvenu. Cinq filles (Dédé, Debora Driba, Mira et Sandra) sont prises en charge dans des institutions d'accueil des enfants des rues. La présence de beaucoup de filles pendant une longue durée dans les rues dans une RDC psychologiquement matrilineaire, assoiffée de fécondité, est interpellante. La fille est protégée et gardée en famille pour la procréation et pour les travaux domestiques.

S'agissant du niveau d'études, 13 enfants dont 3 filles (Driba, Mira et Sandra) et 10 garçons (Dix Dolars, Drogba, Glodi, Jona, Jona, Le Blanc, Guelor, Obama, Sarkozy, Roi David, Ya Dieu) ont été à l'école primaire, un niveau bas par rapport à leur âge ; cela peut s'expliquer par le fait qu'ils ont quitté très tôt la famille pour la rue. Six enfants dont 1 fille (Dédé) et 5 garçons (Jojo, Kardoza, Kadogo, Mobutu et Saddam) ont un niveau secondaire. Ce sont ceux qui sont pris en charge dans des institutions d'accueil ou qui y sont passés. Les 4 autres (Debora, Kirikou, Eto et Sauveur) n'ont pas révélé leur niveau d'études, soit parce qu'ils n'ont pas voulu le faire, soit qu'ils n'ont jamais eu la chance de fréquenter l'école.

L'enseignement primaire en RDC est obligatoire¹⁶, mais il n'est pas gratuit ; beaucoup de parents ont donc du mal à envoyer tous les enfants à l'école par manque de moyens financiers. L'article 39 existe, mais n'est pas d'application, car tous les enfants congolais ne bénéficient pas de l'éducation suite aux frais exorbitants que doivent payer les parents qui n'ont aucun revenu ou sont mal rémunérés.

Dix-sept enfants viennent des différents coins de la capitale Kinshasa ; deux (Kirikou et Ya Dieu) proviennent respectivement des

¹⁶ Article 39 : Tout enfant a droit à l'éducation. Les parents ont l'obligation d'envoyer leurs enfants à l'école sans aucune discrimination. L'État garantit le droit de l'enfant à l'éducation en rendant obligatoire et gratuit l'enseignement primaire public. Il organise les différentes formes d'enseignement secondaire et professionnel. Il intègre l'enseignement des droits humains, en particulier des droits et devoirs de l'enfant, ainsi que l'initiation à la vie à tous les niveaux du système éducatif.

provinces (Bas-Congo et Province Orientale) suite au décès des parents et à la guerre ; quatre autres (Dix Dolars, Driba, Kadogo et Mobutu) n'ont pas révélé leur adresse familiale, car ils disent l'avoir oubliée.

Mira et Debora sont originaires du Congo-Brazzaville et Roi David est angolais, mais leurs familles se sont installées à Kinshasa ; ils font partie de 17 enfants originaires de Kinshasa. La présence d'enfants de nationalité étrangère dans les rues de Kinshasa s'explique par la proximité des trois pays, par les guerres fratricides et les rébellions incessantes qui ont entraîné beaucoup de déplacements de familles et d'enfants non accompagnés d'un pays à l'autre. Les enfants n'ont pas une bonne notion du temps, ils se réfèrent aux nombres de jours de l'an fêtés dans la rue. Le temps passé en rue varie de 4 jours à 9 ans, ce qui représente toute une vie dans les rues. Ces enfants manquent de mémoire et sont incapables de donner avec précision la vraie durée de leur vie dans la rue. Ils parlent du temps passé hors du toit familial, c'est-à-dire du temps passé dans la rue et dans les institutions.

Notre conviction est qu'ils ont passé un temps significatif dans les rues. Ils sont exclus (19) ou s'excluent eux-mêmes de leur famille (4) à cause des mauvaises relations avec leur famille, des accusations de sorcellerie (10), du décès d'un ou des deux parents (10) et de l'abandon (14).

Plusieurs qualifications existent pour désigner ces enfants des rues : enfants abandonnés (12 garçons et 2 filles), orphelins d'un ou des deux parents (9 garçons et 2 filles) et des enfants dits sorciers (7 garçons et 3 filles). Nous signalons qu'un sujet peut être à la fois un enfant dit sorcier, orphelin et abandonné.

Comme il nous a été difficile de retrouver certains de ces enfants des rues une seconde fois, certaines données sont parfois incomplètes et il nous a été

quelquefois difficile de traduire en français certaines expressions de leur jargon. Nous avons dû revoir une seconde fois 11 enfants (Drogba, Eto, Glodi, Jojo, Kardoza, Kirikou, Mira, Sandra, Sadam, Sarkozy et Ya Dieu).

5.2. *Travailleurs sociaux*

Tableau 5. Échantillon des travailleurs sociaux

Pseudo	ONG	CI	AO	A	S	NE	EC
Dan	APROPEV	Kisenso	17	49	M	supérieur	marié
Tison	ORPER	Kasa-Vubu	05	47	M	supérieur	marié
Malu	MMP	Bumbu	05	55	M	supérieur	marié
Serge	ACS/AMO	Kalamu	03	26	M	supérieur	célibataire
Donat	MMM	Kalamu	10	55	M	supérieur	marié
Mimi	MAINO	Lemba	02	25	F	supérieur	célibataire
Lydie	OSEPER	Matete	10	56	F	secondaire	veuve
Clovis	AED	Gombe	12	52	M	supérieur	marié
Jean	MHEED	Kisenso	05	43	M	supérieur	marié
Tardi	CEPROSOC	Ngaba	15	46	M	supérieur	veuf

Légende

CI : commune d'implantation de l'ONG, AO : ancienneté dans l'ONG exprimée en année.

NE : niveau d'études, S : sexe ; A : âge ; EC : état civil.

Les travailleurs sociaux ont tous des connaissances approfondies en matière d'enfant surtout des enfants à situation-problème et sont censés comprendre et avoir une bonne vision de ce phénomène si complexe. Nous nous sommes entretenue avec eux sur l'évolution, l'ampleur et la complexité du phénomène ; sur les représentations des enfants, leur attrait vers la rue et sur leurs services ou prestations auprès de ces enfants, sur leur position en matière de protection des enfants. Ils nous ont donné quelques réponses orientant notre étude, car ils sont continuellement en contact avec ces enfants. Serge, Malu, Lydie, Jean, Tison et Mimi étaient trop réservés lors des entretiens. Nous avons compris qu'ils faisaient peut-être ce travail, soit dans un but marchand (gagne-pain), soit par simple charité ou encore ils étaient néophytes avec moins d'expérience en la matière. Dan, Donat, Clovis et Tardi nous ont relaté brièvement leurs expériences sur ce

phénomène, leurs difficultés sur l'accompagnement d'enfants et leurs perspectives d'avenir. Même si on a des compétences il faut aussi du cœur pour faire du travail social. Nous avons préféré ne pas séparer le premier temps et le second temps pour éviter des redites, car nous avons utilisé la même méthodologie.

5.3. Enfants vivant en famille

Tableau 6. Échantillon des enfants vivant en famille

Pseudo	Âge	Sexe	NE	RS	SF	CR
Bebi	10	F	2è p	2008	Famille unie	Mont-Ngafula
Candi	09	M	1è p	2010	Famille monoparentale	Kalamu
Kevin	08	M	1è p.	2009	Orphelin des 2 parents	Masina
Michel	10	M	2è p.	2008	Parents divorcés	Ngaba
Sara	10	F	2è p.	2008	Père remarié	Selembao

Légende

NE : niveau d'études, RS : rupture scolaire

SF : Situation familiale, CR : commune de résidence

Quand les enfants ne sont pas occupés en famille, ils ont tendance à sortir, à aller jouer dans la rue et peuvent donc être attirés par la vie de la rue. Nous avons jugé bon de nous entretenir avec ces enfants vivant en famille, mais qui ne fréquentent pas l'école, car l'éducation est l'activité principale des enfants de 6 à 18 ans, comme le stipule l'article 39 (voir ci-dessus). Ces enfants constituent aussi une catégorie de marginalisés, mais résistent à l'injustice, à la maltraitance dans leur famille. C'est ce que Cyrulnik (1999) appelle « biais de professionnalisme » : les professionnels ne repèrent que les personnes qui répètent la maltraitance, alors que « ceux qui s'en sortent » passent inaperçus à leurs yeux. S'entretenir avec cette catégorie d'enfants semble utile, car ce phénomène est un fait social de leur milieu de vie. Ils peuvent être tentés de rejoindre leurs pairs dans les rues. Nous nous sommes rendue compte que la majorité des enfants vont dans la rue très tôt, soit 5, 6 et 7 ans pour les uns et soit 8, 9 et 10 ans pour les autres. C'est l'âge auquel les enfants débutent ou sont à l'école primaire.

C'est l'âge aussi où les enfants se socialisent le plus avec le monde externe (par rapport à la famille). Bebi vit avec ses deux parents, mais ne fréquente plus l'école à cause des faibles revenus des parents (le père n'a plus d'emploi). Cette situation se vit aussi chez Candi qui est à la charge de sa mère et qui n'a jamais vu son père (qui est en vie) et chez Kevin. Michel et Sara subissent de la maltraitance de la part de leur belle-mère qui leur refuse la scolarisation.

5.4. Parents ayant des enfants dans les rues et la fratrie

Tableau 7. Échantillon des parents

Pseudo	A	S	NE	AF	SM	PO	NEf	Observation
André	52	M	-	Mont-Ngafula	Polygame	Kasaï occidental	17	a 3 femmes
Béa	45	F	-	Lemba	Veuve	Bas-Congo	04	
Géné	45	F	6è s	Kalamu	Unie	Équateur	07	10 enfants à sa charge
Luka	61	M	-	Masina	Veuf	Bandundu	06	remarié
Zeka	55	F	6è s	Ngaba	Divorcée	Province Orientale	06	

Légende

A : âge ; S : sexe ; N.E : niveau d'études, AF : adresse familiale ; SM : situation maritale, PO : province d'origine ; N. Ef : nombre d'enfants.

Les parents rencontrés lors de ce second temps sur le terrain n'ont pas de liens avec les enfants des rues rencontrés dans le premier temps. Nous avons eu à nous entretenir avec des parents en charge de plusieurs enfants. Ainsi en va-t-il de façon extrême chez Monsieur André qui a la charge de 17 enfants avec trois femmes. Madame Zeka élève seule ses 4 enfants et n'a pas assez de ressources financières. Cette situation est vécue aussi par Madame Béa. La charge de la famille est très lourde et ces deux femmes n'ont pas les moyens de subvenir aux besoins de leurs enfants. Madame Géné mène une vie stable, mais refuse d'aider les deux petits orphelins laissés par sa belle-sœur.

Fratrie

Tableau 8. Échantillon de la fratrie

Pseudo	Âge	Sexe	NE	AF	Observation
Gisèle	20	F	4è s	Ngaba	Fille de Zeka et sœur aînée de Papy (enfant des rues)
Mireille	20	F	2è g	Lemba	Fille de Béa et sœur aînée de Jonathan (enfant des rues)
Pati	18	M	6è s	Masina	Fils de Luka et frère aîné de Vane (enfant des rues)
Yasi	17	F	5è s	Lemba	Fille de Béa et sœur de Jonathan

Légende

NE : niveau d'études ; s : secondaire ; g : graduat ; AF : adresse familiale.

Les frères et sœurs ont accepté de partager avec nous leur ressenti et leur vécu au sujet de la vie que mène un des leurs dans la rue. Ils disent en subir les effets néfastes. Nous n'avions pas l'intention de nous entretenir avec les frères et sœurs des enfants des rues, mais Madame Zeka nous a proposé de le faire avec sa fille. Dès lors, nous l'avons aussi proposé aux autres parents avec qui nous nous sommes entretenue.

6. Proposition d'un guide d'analyse des données

Ce point donne un aperçu condensé d'analyse des données des deux moments sur le terrain. Il montre comment les données d'un même terrain recueillies à différents moments et auprès de populations différentes sont reliées. Il s'agit des données concernant les enfants des rues confrontées à celles des enfants vivant en famille, des travailleurs sociaux et des parents/fratrie. Poupart *et al.* (*op. cit.*, pp. 98-99) pensent que

l'étape d'analyse consiste à trouver un sens aux données recueillies et à démontrer comment elles répondent à la question de recherche que le chercheur a formulée progressivement. De ce fait, l'analyse occupe une place de premier plan dans toute recherche, mais surtout dans la recherche qualitative.

Lors du premier moment sur terrain, nous avons eu des entretiens avec les enfants des rues, les travailleurs sociaux, les enfants vivant en famille et les parents qui n'ont pas d'enfants dans les rues. Les données de ces deux dernières catégories n'ont presque rien apporté qui serait en

rapport avec l'objet de notre étude. Comme relaté ci-dessus, ces deux populations considéraient négativement le phénomène et en parlaient avec trop de méfiance. Nous avons jugé bon de les écarter de notre étude et nous avons choisi de nous entretenir en premier lieu avec les enfants qui vivent en famille et subissent aussi une maltraitance, mais qui y font face et en second lieu avec les parents qui ont des enfants dans les rues.

La transcription de tous les entretiens a été faite par nous-même, mais deux collègues doctorants congolais les ont aussi écoutés pour une éventuelle correction ou précision. Le fait de les avoir transcrits, reconstruits, structurés et codifiés, nous a permis une appropriation de leur contenu. Nous voulons faire remarquer que la vérité appartient à celui qui raconte. Ce qui est visé, c'est la réappropriation des éléments dégagés dans ce processus. Nous signalons que les travailleurs sociaux et l'assistant qui nous ont accompagnée lors de nos enquêtes n'ont joué que le rôle d'accompagnateur. Ils ne sont pas intervenus dans la récolte de nos données. Pour Paillé in Dorvil (2009, p. 412),

l'analyse et l'interprétation des données est la phase la plus excitante d'une recherche, en particulier lorsqu'il y a abondance de matériaux empiriques (notes de terrain, verbatim d'entretiens, documents) et que la construction du sens relève en quelque sorte du suspense.

6.1. Théorisation ancrée

Pour ce présent travail, nous avons opté pour une analyse par théorisation ancrée, telle que l'a décrite Paillé (1994, p. 151).

Elle ne consiste nullement en une analyse du contenu, mais elle est une démarche itérative de théorisation progressive d'un phénomène, comme on pourra le constater, c'est-à-dire que son évolution n'est ni prévue ni liée au nombre de fois qu'un mot ou qu'une proposition apparaissent dans les données. C'est un acte de conceptualisation.

Il n'existe pas de théorie pré-établie, mais celle-ci doit émerger des données empiriques. Cette méthode d'analyse présente l'avantage « d'être proche de l'expérience des sujets et permet l'intégration de nouvelles

hypothèses qui seront mises à l'épreuve des faits. Elle vise à attribuer du sens et à créer une théorie, un modèle conceptuel » (Glaser et Strauss, 1967). Cette analyse nous entraîne à faire chaque fois un pas en avant, puis un pas en arrière afin de vérifier les données, c'est-à-dire que la théorie est produite par les données empiriques. Rien ne se fait au hasard et rien n'est pré-établi.

Pour Paillé (*op. cit.*, pp. 147-149)

l'analyse qualitative est une activité fascinante. À l'entrée, une masse imposante de données brutes, notes de terrain, transcriptions d'entrevues, documents divers ; à la sortie, une description et une analyse minutieuses d'un phénomène savamment questionné. [...] Entre les deux, une activité longue et patiente d'interprétation passant par une série de procédés précis, une suite de réflexions, de remises en question, de découvertes et de constructions toujours plus éclairantes, toujours mieux intégrées. Cette démarche est ici conçue [...] comme une méthode d'analyse de données et pas comme une méthode de recherche qualitative. Cette analyse est traitée sous l'angle d'étapes successives d'une démarche itérative plutôt que sous l'angle d'opérations multiples de codage.

Cette analyse vise à construire une explication sur la base du discours des acteurs ; ainsi elle assure une meilleure compréhension du phénomène. Comme le souligne Dionne (2009, p. 100) :

l'une des principales limites de l'analyse par théorisation ancrée est liée à sa nature hautement itérative, laquelle est rattachée à l'imprévisibilité de la fin du processus. [...] compte tenu du processus d'analyse par fragmentations des données, de perdre de vue ce qui est recherché. Pour utiliser cette figure de style, cette méthode peut entraîner l'analyste à oublier le portrait global de « la forêt » par excès d'attention apportée à l'« arbre » qui est étudié.

Pour Paillé et Mucchielli (2003, p. 196) le chercheur qui travaille en émergence,

[...] ne connaît pas d'avance la route à suivre. Il avance prudemment, sans hâte, jusqu'au moment où se créent, parfois dans l'allégresse une synthèse signifiante, une mise en place sensée et prometteuse des catégories, relations conceptuelles et trames de récit patiemment constituées et analysées.

6.1.1. Choix de cette analyse

La théorisation ancrée nous aide à analyser toutes ces données brutes d'enfants des rues en vue d'élaborer des théories nouvelles, utiles,

pertinentes et à jour, en rapport avec notre objet d'étude. La richesse des données empiriques est à la base aussi du choix de la théorisation ancrée, à savoir partir des dires et vécus de ceux qui vivent le phénomène pour faire émerger des théories afin de mieux le comprendre à partir de ceux qui le vivent, en visant sa compréhension approfondie.

Pour Paillé (1994, p. 150),

l'analyse par théorisation ancrée est une méthode extrêmement stimulante pour quiconque désire pousser l'étude de son objet de recherche au-delà d'une première analyse descriptive, même s'il n'a pas l'intention d'aller jusqu'à une théorisation avancée. [...] Quel que soit le niveau de théorisation atteint, le résultat devra être ancré (*grounded theory*) solidement dans les données empiriques recueillies.

6.1.2. Étapes de l'analyse par théorisation ancrée

En lisant et en comparant les écrits des différents auteurs sur la théorisation ancrée, nous remarquons que les étapes de Paillé peuvent être retrouvées sous différentes formes. Charmaz (1988), par exemple, regroupe les deux premières étapes (la codification des données et la catégorisation) sous le terme de codification, tandis que Laperriere regroupe les quatre premières (la codification des données, la catégorisation, la mise en relation et l'intégration) sous ce terme. Pour Paillé, (*op.cit.*, p. 153), « ces différentes étapes ne sont pas exclusives les unes des autres et la progression n'est pas linéaire : les boucles de rétroaction sont nombreuses, surtout dans les deux premières étapes (codification des données et catégorisation) ».

Certains chercheurs expliquent la possibilité de laisser de côté une partie de ces étapes ; par exemple de ne faire que les deux premières. Ceci dépend de l'objet de l'étude. Dans la présente, la codification est confondue avec la catégorisation. La mise en relation va de pair avec l'intégration. La modélisation et la théorisation nous semblent trop abstraites, compte tenu de nos objectifs de recherche et de notre population d'enquête.

La théorisation ancrée est une démarche de théorisation qui ne vise pas « à la production de la grande théorie à laquelle tous rêvent, mais que peu ont eu le privilège de contempler » (Paillé, *op.cit.*). Elle vise plus la compréhension approfondie du phénomène et non l'émergence de grandes théories.

Codification initiale

Pour Paillé (*op.cit.*, p. 154), « le chercheur dégage, relève, nomme, résume et thématise le propos développé à l'intérieur du corpus sur lequel porte l'analyse. Il se pose trois questions : qu'est-ce qu'il y a ici, qu'est-ce que c'est et de quoi est-il question ? » Nous avons des extraits d'un groupe de mots, voire du début d'un paragraphe ou d'une phrase du texte de retranscription des récits des enfants. Il s'agissait de regrouper un ensemble de mots, de phrases, sous un intitulé synthétisant leur contenu. Nous n'avons pas utilisé un logiciel approprié pour encoder les données. La codification a été faite par nous-même et le doctorant Firmin Phambu l'a vérifiée en réécoutant les récits. La codification est cette prise en main du corpus de récits. La codification vise à faire émerger le plus grand nombre de concepts possibles. Comme la collecte et l'analyse sont faites en simultané, les concepts se cristallisent au fur et à mesure. Il est donc clair que « la codification peut être progressivement abandonnée à mi-chemin de la recherche » (Paillé, *op.cit.*, p. 158). Nous avons donné un code aux différents thèmes. Cette première étape, nous l'avons faite au même moment que la catégorisation.

Exemple d'un extrait du cas Ya Dieu

À Kinshasa, nous habitons au camp Renapi. J'étais comme un petit travailleur à la maison. La belle-mère vendait des braises, des épices et en cas de manque d'argent, tout m'était imputé. Elle a fini par me chasser, car je devenais de plus en plus une surcharge pour elle. Comme je l'ai dit, il faut perdre ses parents pour comprendre ce que vit un orphelin, son malheur et ses souffrances. Avant la mort de mon papa, je vivais bien en famille sans difficulté ; c'est sa mort qui m'a tué aussi. Je vis sans vivre. Je vous vois, mais vous ne me voyez pas. Je ne

rentrerais plus chez la belle-mère à cause des tortures, maltraitances, injures dont j'étais victime. Je connais bien mes demi-frères et sœurs, je garde de bons souvenirs d'eux, mais... (Il se tait et il tousse). Je préfère retourner à Kisangani, chef-lieu de la province orientale, situé à plus de 2.000 km de Kinshasa, ma ville d'origine où vivent encore ma maman et ma sœur.

Codes :

1. Perturbations des relations : La belle-mère vendait des braises, des épices et en cas de manque d'argent, tout m'était imputé.

2. Maltraitance : J'étais comme un petit travailleur à la maison. [...] Elle a fini par me chasser, car je devenais de plus en plus une surcharge pour elle. [...] Je ne rentrerai plus chez la belle-mère à cause des tortures, maltraitances, injures dont j'étais victime.

3. Attachement à son lieu d'origine : Je préfère retourner à Kisangani, chef-lieu de la province orientale, situé à plus de 2.000 km de Kinshasa, ma ville d'origine où vivent encore ma maman et ma sœur.

4. Enfant surcharge.

Catégorisation

Pour Paillé (*op.cit.*, p. 159), « c'est une nouvelle catégorisation où le chercheur compare, questionne, regroupe, classifie en ordre plus élevé les données. Il se pose aussi trois petites questions : qu'est-ce qui se passe ici, de quoi s'agit-il et face à quel phénomène suis-je ? ». L'auteur parle d'une nouvelle catégorisation, car les différentes catégories apparaissent déjà lors de la codification. Cette étape se confond avec la codification. Nous avons procédé en deux temps : d'abord, nous mentionnons tous les codes que nous avons trouvés lors de la codification, puis, nous avons fait une nouvelle lecture des transcriptions et nous avons inscrit ces catégories directement dans la marge. Ici, nous n'avons fait que regrouper les intitulés des codes, c'est-à-dire une catégorisation élémentaire en catégorisation conceptuelle.

Illustration : Nous avons vu que le changement de l'identité sociale de l'enfant « aimé » en enfant « surcharge » est lié à la perturbation des

relations, nous avons fusionné les deux codes. La catégorie 1 - Perturbation des relations - englobe les codes 1 et 4.

Mise en relation

Paillé (*op.cit.*, p. 167) parle de « la mise en relation qui est une schématisation de différentes catégories. Le chercheur compare les différentes catégories et s'interroge sur les liens entre elles ».

C'est une comparaison continue et une mise en lien des différentes catégories. Ce lien ou cette relation explique aussi les rapports que les différentes catégories entretiennent entre elles. Cette comparaison est continue tout au long de l'analyse de données et cela permet la mise en évidence de nouvelles catégories et de liens entre les différentes catégories. C'est une recherche des ressemblances et des divergences. Lors de l'étape précédente, nous avons constaté qu'il y avait des liens entre certaines catégories. Nous avons essayé de voir le lien qu'il y a entre la catégorie 1 (perturbation des relations) et la catégorie 2 (maltraitance). Les deux se pratiquent au sein de la famille dans un premier temps et dans la rue puis dans les institutions. Elles se passent entre les adultes et les jeunes (enfants) ainsi qu'entre les enfants eux-mêmes.

Intégration

C'est une étape qui donne « lieu à la délimitation de l'objet précis qui constituera le centre de l'analyse. Le chercheur s'interroge sur le problème principal et général, l'originalité de son travail, l'objectif poursuivi et ce dont il doit rendre compte » (Paillé, *op.cit.*, p. 172). Pour notre travail, à cette étape, nos hypothèses se précisent ainsi que la nature du phénomène que nous sommes en train d'étudier. C'est répondre aussi à la question : sur quoi porte en définitive notre étude ? C'est la formulation de nos hypothèses. Dans l'exemple ci-dessus, nous avons affaire à une hypothèse liée à la responsabilité familiale ou parentale mal assumée.

Modélisation

C'est la reproduction fidèle de l'organisation des relations structurelles et fonctionnelles caractérisant un phénomène, un événement, un système... Elle consiste à caractériser sous une forme-type les phénomènes observés, souvent dans un but de prédiction. Les questions fondamentales à ce niveau sont : de quel type de phénomène s'agit-il, quelles sont les propriétés, les ascendants et les conséquences du phénomène, quels sont les processus en jeu au niveau du phénomène ? (Paillé, *op.cit.*, p. 174).

Nous avons relevé tout ce qui est identique, similaire pour aboutir à une théorie. Cette étape dans notre travail est incluse dans la théorisation.

Théorisation

C'est avant tout « un processus plutôt qu'un résultat. [...] C'est la consolidation de la théorie. Ici apparaissent 3 stratégies : l'échantillonnage théorique, la vérification des implications théoriques et l'induction analytique » (Paillé, *op.cit.*, p. 177). Ce n'est pas vraiment une étape, mais plutôt un rappel de différentes stratégies utilisées pour la compréhension des implications théoriques des résultats ressortant de l'analyse des données empiriques qui font l'objet des chapitres II sur le dedans et le dehors et, III sur l'attrait pour la rue versus la relation familiale conflictuelle et la responsabilité parentale mal assumée.

Pour Mucchielli (2004, p. 215),

théoriser ce n'est donc pas uniquement, à strictement parler, produire une théorie, c'est, déjà, amener des phénomènes à une compréhension nouvelle, insérer des événements dans des contextes explicatifs, lier dans un schéma englobant les acteurs, interactions et processus à l'œuvre dans une situation éducative, organisationnelle, sociale, etc. Théoriser, c'est en même temps, s'acheminer vers cette compréhension, contextualisation ou mise en relation.

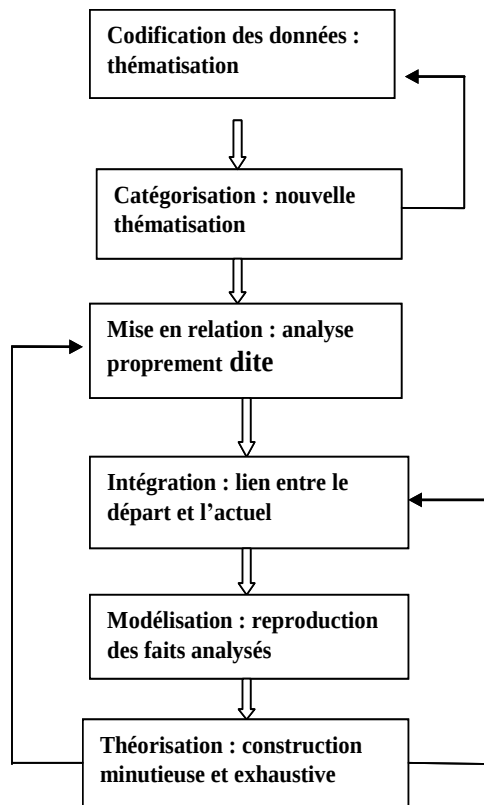


Figure 7. Guide d'analyse de Paillé
Source : Paillé (*op.cit.*)

Comme nous l'avons précisé ci-dessus, « aucune des étapes de l'analyse par théorisation enracinée ne représente un saut important par rapport à celle qui la précède ». Donc les étapes ne sont pas [...] « exclusives les unes des autres et la progression n'est pas linéaire » (Paillé, *op.cit.*, pp. 153-154). Ainsi au cours de l'analyse, nous sommes libre de revenir sur la codification ou la catégorisation, même si nous en étions à la mise en relation. Ce qui nous a aidée à renommer certains codes et catégories pour relier certains éléments.

6.2. Analyse transversale

Cette analyse nous permet de regrouper des données communes présentes dans les récits et entretiens. Elle permet de croiser les données issues des différents interlocuteurs.

Comme le dit Albarello (2011, p. 38)

en analysant plusieurs sites, on réduit en effet la suspicion que les compétences de l'analyste sont limitées à un seul cas ce qui, d'un certain point de vue, serait trop spécifique, trop personnalisé. Travailler sur plusieurs sites contribue dès lors à répondre à la critique parfois adressée à cette méthode à savoir une valeur limitée à un seul cas. Les analyses multi-sites seront plus substantielles, augmenteront les possibilités de généralisation et aboutiront indubitablement à des conclusions plus puissantes que l'analyse d'un site unique.

La théorisation ancrée est appliquée aux données des enfants des rues qui sont les sujets principaux de notre travail ; les autres données viennent en complément.

6.3. Mise au point

Avant d'analyser les récits, nous tenons à mettre en lumière un malentendu possible concernant notre démarche analytique. D'aucuns pourraient voir une dimension moralisatrice dans nos propos, qui laisserait entendre que nous blâmons les adultes (parents, autres personnes détenant une autorité sur les enfants) n'assumant pas adéquatement leur responsabilité ou n'exerçant pas efficacement leur autorité.

Loin de nous cette intention, nous sommes tout à fait consciente que, dans le contexte de crises multiformes que subissent nos pays du Sud en général et la RDC en particulier, les enfants sont les plus affectés par leur fragilité et leur vulnérabilité, mais les adultes eux aussi vivent bien des difficultés. Ainsi Colombo (*op. cit.*, p. 158) pense que « les adultes sont eux-mêmes aussi aux prises avec des difficultés identitaires et sociales liées à la démultiplication et à la déstabilisation des repères normatifs ». Et cela peut être illustré par les propos de Renault (2004, p. 118) qui rappelle que

ces effets du processus de la modernisation néo-libérale du social peuvent se faire ressentir de façon désastreuse dans la famille, premier lieu de fragilisation de l'identité puisque c'est là que s'opèrent les identifications primaires de l'enfant.

Nous notons aussi que ces enfants nous ont raconté beaucoup de choses sur leur vie et nous ont explicité certains termes et le contexte dans lequel ils ont été

utilisé que nous ne savons transcrire mot à mot dans ce travail. Sur nous sollicitons la confiance de nos lecteurs.

7. Hypothèses

Nos hypothèses se sont progressivement posées dans les allers-retours entre les temps de terrain et d'analyse, entre le recueil de données nouvelles et les analyses des données déjà recueillies. Leur construction n'a pas été facile, car l'expérience de terrain faisait toujours bouger et avancer nos idées préalables. Notre étude renouvelait sans cesse notre questionnement sur la vie de ces enfants et l'avenir de notre société. Notre questionnement de départ s'appuyait sur les liens de ce phénomène avec la situation économique et politique du pays. À partir du travail sur le terrain, ce sont les dires des enfants qui ont davantage attiré notre attention et nous ont conduite à reformuler nos questions et à élaborer des hypothèses.

De par notre culture, nous savons qu'un enfant ne peut s'autoriser à une prise de parole au risque de se faire rabrouer. Pourtant nous avons trouvé essentiel de leur donner la parole pour mieux appréhender les raisons qui les ont amenés dans la rue et la façon dont ils vivent cette situation. Cette approche de leur vie dans la rue et notre souci de leur donner la parole ont modifié notre regard sur le phénomène, ainsi que notre attitude, à tel point qu'ils se sont ouverts à nous, prenant le risque de se dévoiler. Étant donné que chaque enfant a sa personnalité et que chaque situation est particulière, nous avons eu une multitude de réponses provisoires à notre questionnement initial.

La lecture de différents auteurs qui se sont penchés sur la rue et sur le phénomène des enfants des rues et l'analyse de nos données systématisées et synthétisées ont fait émerger principalement deux concepts théoriques – l'opposition entre *le dedans et le dehors* d'une part, et d'autre part *l'attrait* des enfants pour la rue – qui nous ont aidée à poser nos hypothèses. Ces

dernières vont nous servir dans la suite de notre étude et dans la restructuration des analyses des données. Nous les plaçons dans ce chapitre sur le dispositif méthodologique, juste après la proposition d'une grille d'analyse, pour bien indiquer que nous avons débuté notre analyse pendant que nous recueillions nos données.

1. Des situations subies et/ou voulues

Les situations familiales conflictuelles sous des formes très diverses seraient à la base du phénomène des enfants des rues : ils partent dans la rue soit volontairement parce que le climat familial est intenable pour l'enfant, soit sous la contrainte, les parents imposant à l'enfant de quitter le toit familial.

Dans les deux cas, l'enfant n'est plus considéré comme une personne à part entière. Il se trouve dans l'impossibilité d'avoir une place et d'être défendu en famille et ressent le besoin de se reconstruire ailleurs.

Pour Gire (in Rodet, 2003, p. 20), il faut « transmettre la vie dans son identité humaine. [...] Tout homme venant dans la vie entre dans un monde humain qui nécessairement le précède en l'englobant comme une totalité anthropologique matricielle ». La famille doit donc transmettre des valeurs aux enfants et veiller à leur stricte observation. Dans ces familles désunies, recomposées, conflictuelles, etc., ces enfants ne connaissent que des valeurs négatives, avec l'impression d'une identité très dévalorisée.

Dans cette perspective, l'idée que nous construisons, partant aussi de leurs propres dires, est qu'aller vivre dans les rues peut être l'occasion d'adopter une prise de position personnelle. Cette prise de position peut être immédiate ou progressive, ou encore émerger à un moment donné du processus de départ vers la rue ou de vie dans la rue.

2. La rue favorise une recomposition identitaire

Le choix de la rue marquerait le début d'une nouvelle étape du développement psychique avec une recomposition identitaire de l'enfant, pour qui la rue est devenue un refuge, un lieu où il va s'autonomiser et trouver de nouvelles appartenances.

La liberté que lui offre la rue le pousserait tout à la fois à faire ce que bon lui semble, mais aussi à devoir s'adapter à certaines situations parfois très difficiles et complexes.

La rue peut aussi être l'occasion de rencontres opportunes pouvant l'aider dans son processus de résilience. L'absence de références spatiales identitaires et stables en famille pousserait les enfants à devenir acteurs de leur propre vie.

N'étant plus en contact avec des parents qui les entourent et les préparent à devenir adultes et à entrer dans la vie sociale – le dedans, c'est dans la rue qu'ils vont trouver des modèles identificatoires qui vont favoriser leur repositionnement et leur recomposition identitaires – le dehors.

Green ne voit pas seulement, en ces deux notions, des espaces physiques, mais il évoque aussi ces espaces intrapsychique et extrapsychique dont parle Freud et qui influencent la vie d'un être humain (Green, *op.cit.*, p. 112).

La rue devient dès lors un « lieu de sécurité. Le jeune soumis à cette logique de séparation d'avec le milieu familial va investir l'extérieur, la rue, comme lieu de nouvelles rencontres nécessaires à la construction de son identité et comme lieu de sécurité face aux bouleversements et aux dangers qui agitent son intérieur » (Lesourd in Vulbeau *et al.*, *op. cit.*, pp. 138-139).

La vie dans la rue est une vie en groupe et cette rue peut aussi servir de famille pour ces enfants et devenir un dedans. La rue est devenue leur

véritable famille ; ils se retrouvent tous là-dedans unis par un facteur commun : l'exclusion par la famille. Vivant les mêmes problèmes, ils se comprennent en partageant leurs expériences malheureuses et consolident ainsi leurs relations de coexistence et de convivialité entre eux. Ainsi que le dit Echeverri (*op.cit.*, pp. 9-10), « le groupe pourvoit à certaines fonctions de la famille. En effet, les plus grands y assument un rôle de guide [...] La bande a un rôle pédagogique : elle oriente le développement de la personnalité et elle enseigne aussi les stratégies de survie ».

Grâce aux multiples opportunités offertes à l'enfant, le dehors change de statut pour devenir un dedans, c'est-à-dire comme une famille ; ainsi cette situation peut devenir attractive. C'est là que les enfants passent leur enfance et leur adolescence et s'ouvrent à la socialisation, c'est là qu'ils nouent des relations sociales, qu'ils exercent différents métiers pour subvenir à leurs besoins, qu'ils reconstruisent leur identité.

3. Raisons de l'attraction par la rue

L'attrait de ces enfants pour la rue n'est pas seulement utilitaire, mais aussi symbolique, offrant à certains enfants l'occasion d'une (re)naissance.

L'attrait de ces enfants vers la rue serait dû non seulement au fait d'échapper aux troubles familiaux et de trouver un nouveau lieu de vie leur permettant de subsister. Il est aussi symbolique dans la mesure où, par cet acte de partir dans la rue, ils deviennent acteurs, en voie vers une renaissance par leur ouverture à la socialisation et la transformation de leur identité.

Ainsi, la rue joue un triple rôle pour ces enfants : un rôle économique, social et symbolique.

Rôle économique : c'est leur lieu de travail, qui leur offre une autonomie matérielle et financière.

Rôle social : c'est le lieu où ils tissent des liens et relations, un lieu d'expériences initiatiques, un lieu de socialisation marginalisée.

Rôle symbolique : c'est le lieu où ils acquièrent d'autres repères identitaires leur permettant de repositionner leur identité. C'est ainsi le lieu de la reconnaissance de leur personne et de leur problème. Ainsi ils disent : *il faut que nous occupions les artères principales de la ville pour qu'on nous voie, qu'on sache qu'il y a un problème.*

4. Responsabilité parentale non (ou mal) assumée

L'absence ou l'inadéquation de la responsabilité parentale à l'égard des enfants prive ceux-ci du cadre et du soutien nécessaires à leur développement personnel et à leur passage dans la vie sociale comme futurs acteurs responsables. Cela pousserait les enfants à devenir prématurément acteurs de leur propre vie.

Les enfants des rues se sont trouvés dans l'impossibilité d'avoir une place et d'être défendus en famille et ont dès lors ressenti le besoin de se construire ailleurs. Les enfants des rues ont grandi dans des familles où les rôles parentaux étaient inexistantes ou brouillés. Soit les parents étaient absents, soit ils ne remplissaient pas les rôles que l'on est en droit d'attendre d'eux : la mère devrait avoir cette fonction contenante de protection et d'amour pour son enfant, le père devrait être là comme figure d'autorité représentant la loi. Les enfants, n'ayant pas connu ces fonctions, se retrouvent dans la rue : c'est là qu'ils passent leur enfance, s'ouvrent à la vie sociale et deviennent de jeunes adultes, c'est là qu'ils refaçonnent leur identité, connaissent de nouvelles relations sociales favorisant de nouvelles appartenances, trouvent un métier/travail, etc. Sans y avoir été initiés, ils deviennent trop tôt acteurs de leur propre vie.

Conclusion

Ce chapitre portait sur le dispositif méthodologique et avait pour objectif de présenter la voie poursuivie, les moyens utilisés et la façon dont l'analyse s'effectuera par la suite. Les chapitres suivants exposent et développent les analyses des données. Ces chapitres tentent de donner des réponses à notre questionnement guidés par les objectifs de notre recherche. Les titres des chapitres II et III d'analyse et interprétation des données portent sur les deux théories émergées, à savoir le concept du dedans et du dehors et celui de l'attrait de la rue versus la relation familiale conflictuelle et la responsabilité parentale mal assumée. Le chapitre IV présente sommairement 4 études des cas. Le chapitre V propose une discussion entre les résultats de l'étude actuelle et ceux des études antérieures.

Chapitre II. Dedans et dehors

Introduction

Rappelons que notre question de recherche, dans la formulation telle que nous l'adressions aux enfants des rues, était : « Pour quelles raisons vivez-vous dans la rue ? » ou « pour quelles raisons avez-vous quitté votre famille pour la rue ? » Plusieurs enfants répondaient en disant à leur tour : « je ne suis pas dans la rue, mais plutôt dehors ». Dans leur récit, ils ne parlent pas de la rue, mais plutôt de *libanda*, qui veut dire dehors.

D'une part, cette attitude nous a fait comprendre que la référence à la rue est stigmatisante et dévalorisante. Ainsi refusent-ils l'étiquette d'enfants des rues. D'autre part, ils nous poussent à creuser cette question du *dehors*, et simultanément celle du *dedans*. De là, le titre de ce chapitre. À quoi donc renvoie ce terme de « dehors », lorsqu'ils l'utilisent pour se définir, et son antonyme « dedans » ? En fait, on peut noter tout de suite que ces termes sont utilisés par les enfants dans deux expressions. Ainsi, Bebi, qui vit en famille, parle de l'identité des enfants des rues en ces termes : [...] *Nga na za muana ya kati, bango baza bana ya libanda* [je suis un enfant du « dedans » et eux sont des enfants du « dehors »]. Mireille, la fille de madame Béa et sœur de Jonathan (un enfant des rues) utilise aussi le terme « dehors » pour expliquer la présence de son frère dans la rue : *Depuis un certain temps, il (Jonathan) ne veut plus étudier ni rester à la maison. Il préfère la vie du dehors.*

Nous voyons ce que représentent le dedans et le dehors pour ces enfants. Et il s'agit aussi de tenter de cerner les mobiles qui sont à la base de ce choix du « dehors », et ceux à la base du choix de rester « dedans ». Nous voyons que les deux questions sont liées. Ils se représentent le dedans

et le dehors en fonction de ce qui les pousse à rester ou à partir et à choisir l'un ou l'autre. Il apparaît que le dehors renvoie au fait de choisir de vivre hors du circuit familial. Mais est-ce un choix et de quel ordre de choix s'agit-il ? Une question qui a surgi et que nous avons à traiter est en effet celle de savoir si être dehors, dans la rue, est une situation voulue ou une situation subie.

Mais sans doute ces catégories sont-elles d'emblée trop exclusives. Les 23 enfants qui font l'objet de notre étude sont-ils dans les rues parce qu'ils l'ont voulu (auto-exclusion) tels que Driba, Guelor, Le Blanc et Jona, ou parce que la famille et/ou la société leur en ont offert l'occasion ou les y ont poussés (exclusion) comme Sarkozi, Debora, Glodi, Mobutu, Eto, Sauveur, Kardoza, Sadam, Roi David, Ya Dieu, Sandra, Mira, Dédé, Obama, Drogba, Dix Dollars, Kadogo, Kirikou et Jojo ? Dans une telle vision des choses, l'auto-exclusion serait une situation voulue et l'exclusion une situation subie. Or, comme nous le pressentons, les choses sont plus complexes, et les catégories évoquées s'articulent de façons diverses. Souvent, nous verrons qu'à la base existent une situation familiale malsaine et/ou un mobile latent ou manifeste qui poussent l'enfant à quitter le toit familial vers une autre destination : la rue ou une institution d'accueil. Exclusion et auto-exclusion s'articulent de façon singulière dans chaque cas. Et il nous importe de voir comment.

D'une façon analogue, les catégories du dedans et du dehors méritent un éclaircissement du point de vue des enfants eux-mêmes et de leur cas personnel, catégories chaque fois singulières, par-delà les images simplifiées que nous pouvons en avoir. Ainsi, on peut légitimement penser de prime abord que le « dedans » de l'enfant dans cette étude représente la famille qui est son environnement interne. C'est le lieu où l'enfant acquiert son identité individuelle ou personnelle et sa première socialisation. Bref, c'est son premier milieu de vie. Le « dehors » est l'environnement externe

de l'enfant, ici représenté par la rue et la société (le voisinage, l'église, l'école, l'État, etc.).

Les chapitres II et III s'articulent bien entre eux, car le dedans qui est l'espace familial, le lieu originel de l'enfant, va subir des perturbations et cela va engendrer des conséquences néfastes sur sa vie jusqu'à ce qu'il se retrouve dehors. Ce dehors, qui est représenté par la rue, va l'accueillir et devenir son espace vital. Grâce aux multiples opportunités offertes à l'enfant, le dehors change de statut pour devenir un dedans, c'est-à-dire comme une famille ; ainsi cette situation peut devenir attractive. Cette analyse rejoint les propos de Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, pp. 13-14) :

si la rue semble l'emblématique espace du dehors, elle n'est qu'un élément d'un système plus général de différenciation avec l'espace du domicile. [...] La rue est là au centre de la problématique du dedans et du dehors : espace dangereux parfois, elle peut être dans certains cas l'espace nécessaire pour échapper à l'espace clos de la famille.

Cet espace clos qui asphyxie et étouffe les enfants.

Souvent quand nous parlons du dedans et du dehors, nous faisons allusion à ce qui est interne et externe. Le dedans est cet espace supposé sécurisé, impénétrable, invisible ; c'est le psychisme de l'être humain et le dehors est cet espace visible, le somatique de l'homme. Pour ces enfants, le dedans est la famille où ils sont nés et ont grandi ; c'est le lieu où ils acquièrent leur première identité et leur première socialisation ; curieusement, c'est toujours ce dedans qui le vomit et l'expulse dans les rues. La présente partie sera complétée par le point 2.6 sur le parcours de vie des enfants des rues du chapitre III. Dans ce travail, nous faisons davantage mention du dehors, qui est une situation imposée et subie par les enfants des rues, car nous sommes face à un phénomène d'exclusion d'enfants.

Parazelli (1997) cité par Colombo (*op. cit.*, p. 43) utilise plus les termes « choix actif et choix contraint faits en fonction des contraintes

associées au vécu familial de ces jeunes ». Le choix actif dont parle Parazelli serait cette prise de décision par les enfants de quitter leur famille pour la rue, c'est l'auto-exclusion. Le choix contraint est l'exclusion ; ce sont la famille, la société qui décident de chasser l'enfant ou l'aident à fuguer par l'intermédiaire de leurs façons d'agir, leurs actions, leurs attitudes (injures, maltraitance, privation de ses droits, etc.). Quel que soit le type de choix, il nous semble qu'il y a toujours un mal-être ressenti au départ, une maltraitance active et/ou passive.

1. Dedans versus dehors, famille versus rue

Pour ces enfants, le dedans représente la famille, cet espace sécurisant pour leur vie. C'est cet espace d'intimité, de confidentialité propre aux membres d'un seul groupe (famille), car au-delà du dedans, c'est l'inconnu. Les témoignages de ces enfants explicitent cette idée.

Pour Bebi

Je n'aimerais pas qu'on s'entretienne dans la famille ; si on me voit, on va me menacer pour tout ce que je vous ai dit. [...] Maman et mes frères. Ils n'aiment pas qu'on parle de la famille à d'autres personnes.

Candi évoque plus le manque de contact avec son père, car celui-ci est divorcé d'avec sa mère. Le fait que son père s'est séparé de sa mère et ne vit plus avec eux, il le considère comme celui qui ne fait plus partie du dedans. *Ma maman n'aime jamais nous mettre en contact avec eux* (son père et sa famille). Candi a beaucoup transpiré pendant l'interview comme s'il était confronté à une situation difficile ou dramatique et nous avons compris que le dialogue était une décharge psychologique. C'est le début d'une guérison intérieure. L'entretien devient un ouf de soulagement. Candi était vigilant, il regardait un peu partout ; soit il avait peur, soit il n'était pas sûr de ce qu'il racontait. Nous l'avons assuré de la confidentialité et de la neutralité de l'entretien.

Cette attitude, nous l'avons remarquée aussi chez les enfants des rues tels que Roi David et Obama, même s'ils ne le disent pas ouvertement : le fait de se tenir à l'écart ou d'être vigilants en regardant un peu partout comme s'ils ne voulaient pas que les autres sachent de quoi nous parlions.

Lors de l'entretien, Mira avait du mal à raconter son histoire. Elle hésitait beaucoup et souvent elle allait fermer la porte de la salle. Elle était très curieuse et tenait à savoir ce qui se passait dehors en allant souvent lorgner à travers la fenêtre. Sara insiste plus sur la discrétion : *tu peux dire certaines choses à papa, mais pas tout. Tu vois, je t'ai fait confiance. Il faut bien m'aimer*. C'est normal, car la confiance va de pair avec l'amour.

Le fait de raconter des histoires dramatiques de leur vie réveille en eux des sentiments de tristesse, de révolte, de haine accompagnés d'un esprit de vengeance. Pour Lemay (2001, p. 41) « le sentiment de manque est dramatiquement exprimé lorsque l'enfant ou l'adolescent vit une frustration qui déclenche une crise de larmes ». Les pleurs ne sont pas seulement l'apanage des enfants des rues, mais aussi des enfants qui vivent en famille que nous avons interviewés et qui vivent une situation d'impasse. Sara pleure, car elle voit sa vie en noir, sans issue. Sa belle-mère la maltraite.

Elle nous maltraite et papa se tait parfois. "aza zoba" [c'est un sot]. Cette situation me rend malade et j'ai même envie de fuir la maison pour une destination inconnue (elle se tait et pleure). Il peut s'agir de la mort, de la rue, "esika nionso" [partout] (Se tait et sourit un peu). Avec de telles souffrances, je ne condamne pas les enfants qui vont dans la rue.

Madame Béa aussi revit la mort de son mari et toutes ses conséquences néfastes sur sa vie et celle de ses enfants. La présence de son enfant dans la rue est un véritable casse-tête.

De tout ce qui précède, on peut dire que le dedans représente réellement la famille, cet espace interne de vie, un espace de socialisation où l'enfant acquiert ses premières identités, même si les situations conflictuelles vont vite effacer les bons souvenirs. Voici les témoignages de

Sarkozi, Roi David et Kirikou qui ont vécu une vie de famille très unie avant la mort de leurs parents.

Pour Sarkozi, c'est

Avant la mort de maman, nous vivions dans la parcelle familiale avec mes parents, mes frères et mes sœurs. Maman n'a pas beaucoup souffert ; je ne connais pas sa maladie, mais elle en est morte. Ses frères et sœurs ont récupéré tout ce qu'elle possédait. Elle était couturière. Notre malheur a commencé avec cette mort, car la grande famille nous (mon frère et moi) a accusés d'en être les auteurs.

Roi David parle de sa vie en famille en ces termes :

Nous habitons à l'époque dans la parcelle familiale à Barumbu. Quelques mois après la mort de notre maman, la grand-mère nous a pris chez elle à Lingwala.

Et pour Kirikou,

Nous vivions dans la parcelle parentale sous la responsabilité de la Croix-Rouge [...] Nous vivions bien malgré notre pauvreté.

Sandra, Ya Dieu et Mobutu vivaient aussi bien avec les autres membres de la famille, les beaux-parents, les voisins pendant que les parents géniteurs voyageaient.

Sandra, toute jeune a été confiée à sa tante qu'elle appelait « maman » en l'absence de ses parents géniteurs.

J'étais toute jeune quand mon papa est allé à Tshikapa (ville diamantaire de la province du Kasai Oriental) travailler dans les mines. Deux ans après, comme il ne revenait pas, maman a jugé bon de le rejoindre en me laissant aux bons soins de la tante maternelle (la sœur aînée de maman). De Tshikapa, ils sont partis en Angola à Lunda, toujours à la recherche du diamant.

Ya Dieu fut confié à sa belle-mère par son père pendant que sa propre mère était en vie.

Comme j'étais turbulent, papa m'avait demandé d'habiter chez ma belle-mère.

Mobutu connut une vie de famille instable et déséquilibrée.

Nos parents sont allés en voyage depuis 2004 vers une destination inconnue. Ils nous ont laissés dans une maison que nous louons. Avant leur voyage, ils avaient pris soin de payer le loyer et de nous laisser une grande provision alimentaire. Ils nous ont assurés qu'ils ne traîneraient pas. Quand la garantie locative a pris

fin, le bailleur nous a chassés de sa maison. Mon frère aîné nous (les trois derniers enfants) confia à la maman de son ami. Cette maman avait à sa charge 12 enfants et avec nous, cela faisait 15. Les autres devaient se débrouiller et trouver où et comment vivre. [...] J'étais à charge de mon frère aîné et c'est lui qui payait mes études. [...] En 2009, il a obtenu son diplôme d'État et en janvier 2010, il est allé à Brazzaville. Me concernant, la vie chez la maman de l'ami de mon frère était devenue difficile, car mon frère ne payait plus les frais alimentaires. Une année après, cette maman nous a chassés et sa fille nous a emmenés à la permanence de leur église où nous avons été accueillis par une maman, adepte de cette église qui nous amena chez elle.

Même si ces enfants affirment avoir vécu une bonne vie de famille avant le décès de leurs parents, elle a été aussi perturbée. C'est ce qui fait dire à Ya Dieu : *perdre ses parents, c'est perdre aussi le sens de la vie. Il faut devenir orphelin pour comprendre cette réalité.* Sandra, Ya Dieu et Mobutu se sont donc retrouvés dehors, dans la rue, un lieu insécure, inconnu, qui ne rassure pas. Mais l'accoutumance à cette vie et les opportunités qu'offre la rue à l'enfant font qu'elle se transforme en « dedans » et devient un lieu d'identification, de socialisation et d'expériences initiatiques. On peut aussi vivre le « dehors » en étant au-dedans et vice versa ; d'ailleurs le fait de contraster les récits des enfants des rues et ceux d'enfants vivant en famille nous en dit plus.

Le dedans est à la fois un lieu sécure (structure de socialisation et de soins parentaux), un lieu d'enveloppement qui donne aux enfants l'envie d'y rester, mais aussi un lieu insécure (séparation d'avec les parents, abandon des enfants) qui donne aux enfants l'envie de partir. Le dedans représente alors la famille, un lieu plein de conflits, de tensions qui déstabilisent les enfants. Le passage du sécure à l'insécure se fait par le biais des événements traumatisants qui bouleversent les enfants provoquant en eux l'amertume et l'envie de quitter cet enfermement. Ce bouleversement est parfois plein de nostalgie chez les enfants.

2. Dehors versus dedans

Nous nous sommes entretenue avec les enfants des rues que nous répartissons en deux catégories, d'une part ceux qui errent dans les rues (11). Il s'agit de Sarkozi, Debora, Glodi, Mobutu, Eto, Guelor, Le Blanc, Jona, Sauveur, Kardoza et Sadam. D'autre part ceux qui sont pris en charge par les institutions d'accueil d'enfants des rues(12). Il s'agit de Roi David, Ya Dieu, Sandra, Mira, Driba, Dédé, Obama, Drogba, Dix Dolars, Kadogo, Kirikou et Jojo.

Ceux qui errent dans les rues nous ont parlé ouvertement et clairement de leur vie sans difficulté, même s'ils n'avaient pas assez de temps, car ils devaient aller « lutter¹ ». Ainsi, ils réclamaient souvent une prime en terme de *kolomba ou sauver nga* [donne-moi ou sauve-moi] pour compenser le temps passé avec nous, comme l'ont fait Sarkozi. Mobutu, Jona, Jojo, Eto, Sadam, Glodi et Kardoza même s'ils ne le disaient pas ouvertement, mais nous le remarquions par le fait de traîner les pieds avant de s'en aller. Parfois nous leur posons la question de savoir s'ils avaient un problème. Leur réponse était souvent « non », mais un non lourd, passif et non rassurant. Les enfants de cette catégorie, c'est-à-dire ceux qui errent dans les rues sont très ouverts et savent bien exposer leur problème, même s'ils se considèrent comme des victimes ayant subi les conséquences d'une mauvaise vie familiale. Ils veulent vraiment se défouler malgré leur manque de temps. Ils dramatisent aussi les faits liés à cette rupture familiale. Ces enfants sont parfois sans espoir, ils ne pensent plus renouer les relations avec leur famille.

Ceux qui sont pris en charge dans les institutions d'accueil nous ont parlé timidement avec trop de temps morts, parfois avec des pleurs ; tel a été le cas chez Sandra, Dédé, Driba, Ya Dieu, Dix Dolars et Kirikou. Soit

¹ Lutter signifie pour les enfants des rues travailler, se débrouiller pour vivre ou survivre.

ils avaient peur des travailleurs sociaux qui leur défendent souvent de raconter leur histoire aux personnes externes, soit ils ne voulaient pas que leur histoire de vie soit connue, ou encore l'institution est devenue leur nouvelle famille et ils voudraient peut-être rompre avec leur passé. Ils commencent déjà par minimiser les faits à la base de leur fugue et à penser à une réconciliation, une réunification familiale. Sarkozy, Ya Dieu, Debora, Obama, Mobutu, Sauveur et Kirikou regrettent d'avoir quitté la famille pour la rue et se culpabilisent parfois. À chaque fois, nous les avons assurés de la discrétion et de la neutralité de l'entretien. Glodi qui ne compte plus sur sa famille a manifesté son agressivité par des pleurs et un bégaiement. Les pleurs de Sandra, Sarkozy, Debora, Dédé, Kirikou, Driba, Dix Dolars et Ya Dieu sont liés, soit au regret de quitter leur famille si tôt pour une vie de solitude, soit à la remémoration de certains souvenirs. Le tableau ci-dessous explicite ces différentes catégories d'enfants.

Tableau 9. Différentes catégories d'enfants des rues

Pseudo	Lieu de rencontre		Situation sociale	
	Institution	Rue	Auto-exclusion	exclusion
Dédé	x			x
Debora		x		x
Dix Dolars	x			x
Driba	x		x	
Drogba	x			x
Eto		x		x
Glodi		x		x
Jojo	x			x
Jona		x	x	
Kadogo	x			x
Kardozo		x		x
Kirikou	x			x
L. Blanc		x	x	
Mira	x			x
Mobutu		x		x
Obama	x			x
Guelor		x	x	
Roi David	x			x
Sadam		x		x
Sandra	x			x
Sarkozi		x		x
Sauveur		x		x
Ya Dieu	x			x

2.1. Dehors, une situation voulue

De l'analyse de leurs récits, il ressort que quatre enfants (Driba, Guelor, Le Blanc et Jona) disent s'être s'auto-exclus de leurs familles respectives.

Driba qui vivait en état de tension avec sa belle-mère, une situation néfaste et insupportable, s'est décidée à quitter le toit parental pour la rue. Le silence de son père l'inquiétait et elle le traite de complice. En fait elle avait déjà une intention cachée liée au divorce de ses parents géniteurs :

Eh, j'ai quitté, car mon papa avait aussi mis ma maman dehors. Mes parents sont divorcés depuis longtemps.

Guelor, après la mort de sa mère, va dans la rue à cause de la violence physique que lui faisait subir son père, qu'il traite de méchant.

Je suis allé moi-même dehors, personne ne m'a chassé. La vie n'avait plus de sens en famille.

C'est plus le décès de sa mère qui le troubla, une absence insupportable. Cette perte de son objet d'amour l'a poussé à rechercher un autre objet : la rue.

Le Blanc, orphelin des deux parents, il s'ennuie souvent en famille par l'inaction. Il choisit de séjourner dans la rue, car celle-ci lui offre des activités ludiques.

Jona, un enfant désobéissant va dans la rue, car il ne supportait plus l'autorité parentale et surtout la violence que lui faisait subir sa mère. Il va à la recherche de son autonomisation matérielle et financière.

Je suis sorti de la maison, car maman me punissait beaucoup. [...] Je ne sais pas. Je suis venu à la recherche d'argent personnel. Ainsi, personne ne peut se moquer de moi, ni me punir.

Les propos de Jona sont un peu contradictoires ; d'une part il reconnaît avoir décidé seul de sa vie dans la rue, mais d'autre part il accuse sa mère d'être à la base de sa fugue.

En réalité, nous pouvons dire qu'à la base de cette auto-exclusion d'enfants qui disent quitter volontairement le toit familial, il y a un malaise et/ou un mal-être, une situation à problèmes. Ainsi, oubliant et négligeant les vrais mobiles à la base de leur fugue, pour Driba, Guelor, Le Blanc et Jona, la rue devient leur lieu de vie, d'indépendance ou de liberté et d'opportunités.

En optant pour la rue, Driba cherchait à vivre son autonomie psychologique et matérielle. Dès son jeune âge, elle va se faire embaucher comme vendeuse dans un restaurant des *malewa*² où elle peut gagner de l'argent pour sa survie. Elle y trouve toute une série de situations enviables et plaisantes qui font qu'elle voit en la rue un espace de vie, un lieu d'épanouissement et de liberté que la famille ne sait pas lui offrir. D'après ce qu'elle raconte, elle ne reconnaît pas le vrai mobile de sa première fugue.

En vagabondant, j'ai travaillé chez une maman ; je devais chaque jour vendre le malewa et le soir cette maman me payait. J'ai croisé d'autres amies dans la rue qui m'ont emmenée dans ce centre d'accueil. [...] Je suis passée par deux centres. C'est de leur faute. Dans le premier centre, il n'y avait pas de place et j'ai été transférée dans un autre centre, loin de la ville. Un milieu fermé où j'ai été inscrite à l'école. J'ai suivi le catéchisme et j'ai reçu le baptême, l'eucharistie et la confirmation. Ma sœur était venue avec mon cousin. Les travailleurs sociaux ont tout fait et la famille m'a récupérée. [...] Je connais bien la vie de la rue et j'ai beaucoup d'amies dans la rue. Nous étions nombreuses à venir dans ce centre. Si je veux, je peux aussi sortir et revenir même après une semaine. Je suis connue un peu partout. J'ai des pieds, je peux aller partout.

Cette recherche d'autonomisation matérielle l'a poussée à voler l'argent de son beau-frère. S'agissant de la deuxième fugue de Driba, celle-ci a été motivée par la mort de sa mère. C'est la perte de son objet d'amour rassurant. Elle connaît bien cette vie de la rue et elle ne pouvait que reprendre le même chemin, car sa mère était l'unique personne rassurante en qui elle avait confiance.

² *Malewa*, mot utilisé par les kinois pour désigner les petits restaurants de rue.

[...] Après quelques mois de vie en famille, ma maman est décédée. Révoltée par cette mort, j'ai fui de nouveau la famille pour la rue.

Cette même situation est vécue par Guelor qui a des souvenirs très pénibles liés aux conditions de la mort subite de sa mère, auxquels s'ajoutent la maltraitance subie de la part de son père qui le tapait beaucoup. De plus, l'absence de son frère bien-aimé ne pouvait plus le retenir en famille ; il se réfugia dans la rue.

Ma maman est morte quand j'avais 10 ans. C'était un accident en préparant la nourriture, elle n'avait pas bien nettoyé la casserole et il y avait à l'intérieur quelques morceaux de verre d'une bouteille cassée. Elle a consommé cette nourriture seule et s'est blessée. Le jour suivant, on l'emmena à l'hôpital pour une opération. Ce fut sans succès ; elle en mourut. [...] Mon frère aîné est allé en Angola. J'étais en très bons termes avec lui et je n'ai pas pu supporter son absence. Cela m'a bouleversé et j'ai fui la maison pour la rue.

Il parle des opportunités de la rue en ces termes :

Chaque jour, je vais lutter aux alentours du stade du 20 mai. Pour ma survie, je ramasse les déchets chez les privés. Par jour, je gagne entre 1 000 et 5 000 Fc, équivalant à 1,05 à 3,5 \$. J'utilise cet argent pour mes petits besoins et une partie pour l'épargne. L'argent épargné me sert pour l'achat des habits.

Le Blanc a vécu aussi une situation similaire à celles de Driba et Guelor qui se sont révoltés après la mort de leurs parents. Pris en charge par sa grand-mère, Le Blanc connut des moments de solitude, d'angoisse et jugea mieux d'aller dans la rue pour combler certains de ses besoins insatisfaits. Son frère, qui y vivait déjà, lui a servi de modèle et d'initiateur à cette vie comme il nous l'explique clairement.

J'étudiais quand j'étais en famille, mais parfois je m'ennuyais, car après l'école, je n'avais pas d'autres occupations. J'allais tout le temps jouer avec les amis dans la rue. Nous habitons à Ngaba. [...] Mon frère avait déserté la maison et commençait à dormir dans la rue. Personne ne l'empêchait et moi aussi je l'ai rejoint.

Il insiste qu'il aimerait bien vivre en famille, mais il faut qu'il y ait quelque chose à faire. Cet enfant ne cherche pas autre chose que cette vie de liberté, car les enfants de son âge ont comme activités principales les études et les jeux. En fait, il était à la recherche d'une autonomie

économique et psychique grâce à laquelle il pouvait échapper au contrôle et à l'autorité de l'adulte.

Nous faisons des petits travaux, nous mangions quand nous voulions et à notre faim. J'avais facilement de l'argent. Moi, j'ai suivi mon frère dans la rue, mais lui par contre a suivi ses amis. [...] Quand je n'ai rien à faire à la maison, je fuis toujours. Actuellement, je travaille comme nettoyeur chez un Sénégalais dans un service bureautique. Je vis toujours dans les rues. J'aimerais bien vivre en famille, mais il faut que j'aie quelque chose à faire. La famille de papa est loin d'ici, à Matadi. Je m'entends bien avec elle. Les membres de notre famille ne s'occupent pas financièrement de moi; je ne reçois aucun soutien de leur part ; je me débrouille (Le Blanc).

Jona est un enfant difficile qui fugue aussi pour échapper à l'autorité parentale et va se lancer dans la débrouille pour sa survie. À 11 ans, il essaie de suppléer aux besoins économiques de sa famille alors que les enfants de son âge vivant en famille ne le font pas. Il évoque les avantages qu'il a dans la rue, surtout ceux en rapport avec l'argent gagné. Même dans la rue, cet enfant échappe au contrôle de l'adulte ; il ne veut pas *sauver le kapita* [donner une caution de ses revenus journaliers au chef de file] qui est un principe généralement admis.

Ces enfants nous ont dit qu'ils sont allés dans la rue d'eux-mêmes, mais en approfondissant la lecture de leurs récits, nous voyons qu'il y a à la base de ces multiples fugues un mobile lié au décès des parents, aux conditions difficiles de vie en famille, à une prise en charge familiale qui est insuffisante, etc. Pour ces enfants, la rue est un choix personnel : *nous nous sommes décidés à aller dans la rue*. Cette présentation du dehors comme une situation choisie ou voulue nous fait penser à l'auto-exclusion des enfants des rues. Cette rue qui est un lieu de vie, d'indépendance et d'opportunités n'est toutefois pas uniquement le fait d'enfants qui s'auto-excluent.

Pour Furtos (*op.cit.*, p. 119),

le terme auto renvoie à une activité psychique interne, car tout en subissant la situation d'exclusion, le sujet a la capacité d'exercer sur lui-même une activité psychique pour s'exclure de la situation, pour ne pas la souffrir ni la penser,

transformant ainsi le subir en agir. Cette activité psychique répond à l'environnement social et simultanément à l'histoire du sujet, laquelle est toujours elle-même liée à une structuration psychosociale en construction et/ou en déconstruction.

Nous pouvons affirmer que l'auto-exclusion est une volonté de disparaître, de s'effacer aux yeux des siens. Les enfants vont dans la rue avec l'intention de ne plus exister comme membres actifs de leur famille. Ils mettent en jeu plusieurs stratégies telles que l'anonymat (habiter des lieux non identifiés, changer de nom, abandonner son identité, c'est-à-dire une négation de ses origines : adresse familiale, noms des parents, vivre en groupe, etc.). Mais Furtos (2009, p. 4) considère que « l'auto-exclusion est en elle-même un paradoxe mis en acte puisqu'il est construit sur la logique de s'empêcher de vivre pour vivre ». Ce qui pourrait pousser les enfants au suicide.

Dans ce travail, le terme auto-exclusion explique cette prise de décision de l'enfant de se soustraire à sa famille, de ne plus participer activement à la vie familiale. La prise de décision peut être motivée par une situation déplaisante, difficile, insupportable à l'enfant. Il peut s'agir de maltraitance, de privation de droits, de fausses accusations, etc.

2.2. Dehors, une situation subie ou imposée

Nous faisons mention de 19 enfants dont 4 filles et 15 garçons qui ont subi l'exclusion familiale et se sont réfugiés dans les rues de Kinshasa. Nous parlons de ces enfants dont la famille (parents et autres adultes) a été à la base de leur fugue. Il peut s'agir d'une maltraitance liée aux accusations de sorcellerie ou d'une carence affective, de mésententes causant une rupture de relations comme nous le verrons en détail au chapitre III. Kadogo, Kirikou, Roi David, Sarkozi, Sauveur et Ya Dieu, tous orphelins reconnaissent le déclin de leur situation après la mort de

leurs parents. Sarkozy affirme qu'il n'allait plus à l'école après la mort de sa mère, car sa famille l'accusait d'être un sorcier et l'auteur de cette mort.

On peut se demander pourquoi les enfants d'une même famille ne vont pas tous dans la rue, car ils subissent le même traitement et/ou pourquoi les enfants d'une même famille ne sont pas tous des sorciers, car ils sont élevés et éduqués par les mêmes parents. Nous pouvons dire que la maltraitance ou la souffrance est la même, mais leur ressenti est différent, car chaque individu est unique et singulier. Mais on peut aussi supposer qu'il arrive qu'un enfant soit accusé des maux qui frappent la famille et devienne le bouc émissaire.

Actuellement, les accusations de sorcellerie sont à la base de la présence de nombreux enfants dans les rues de Kinshasa.

À titre d'exemple, l'échantillon des enfants ayant subi l'exclusion est composé de 19 enfants dont 10 sont accusés de sorcellerie, soit un peu moins de la moitié. Il s'agit de Debora, Dédé, Eto, Jojo, Kadogo, Roi David, Glodi, Obama, Sandra et Sauveur. Toute défaillance en famille est souvent expliquée par la sorcellerie et l'enfant en est désigné comme le principal auteur et/ou acteur.

Au regard de ce phénomène social, nous pouvons nous poser plusieurs questions :

- pourquoi une forte exclusion d'enfants ? Doit-on mettre au monde un enfant pour l'envoyer dans la rue ?
 - dans une Afrique assoiffée de fécondité, doit-on encore jeter les enfants dans la rue et surtout quelle explication doit-on donner à la présence d'un bon nombre de filles dans la rue alors qu'elles sont appelées à procréer ?
- Loin de nous l'idée de poser une problématique secondaire, mais c'est une réflexion que peut mener chaque chercheur face à un phénomène si complexe que celui des enfants des rues.

Ces enfants qui considèrent la rue comme une situation subie ou imposée connaissent une autonomisation matérielle et psychique précoce et vivent douloureusement la séparation et la carence affective qu'ils ressentent, ce qui les mène à somatiser leur douleur, à des conduites addictives (aidant à oublier les traumatismes subis ou à avoir du courage) et à une autonomisation matérielle et psychique. La vie de la rue est une vie de violence, mais cela n'empêche pas l'enfant qui l'a choisie de compléter sa socialisation, même si nous traitons celle-ci de marginalisée. La rue est un lieu de socialisation, d'opportunités et d'expériences initiatiques qui offre à l'enfant l'occasion de (re)naître, c'est-à-dire se-recréer, devenir une autre personne. Cette (re)naissance dépend des activités exercées et des différents lieux habités.

Remarquons que toutes les rues de Kinshasa ne sont pas identiques (nous faisons référence aux petites rues, grandes places et avenues) et n'offrent pas les mêmes opportunités (les rues des communes périphériques et celles des communes riches et des centres commerciaux ou du centre-ville). Comme toutes les activités administratives et commerciales sont concentrées dans le centre ville de Kinshasa, ces enfants aimeraient aussi occuper les rues du centre ville. Le changement de lieux et d'activités engendre des répercussions sur les identités des enfants qui sont recomposées et repositionnées par rapport à celles héritées de l'environnement parental.

2.2.1. Séparation douloureuse

La séparation est ressentie comme une perte d'identité chez l'enfant, une perte des repères familiaux et de ses origines, bref une perte de repères identitaires. Les 19 enfants connaissent bien leurs origines, car personne n'est né dans la rue, mais Mobutu, Kadogo et Dix Dollars refusent de nous révéler leur adresse familiale ainsi que la situation actuelle de leurs parents.

Ya Dieu qui vivait à Kinshasa avec sa belle-mère et ses demi-frères préfère nous exhiber l'adresse de sa mère qui vit à Kisangani, chef-lieu de la province Orientale. La séparation est vécue différemment par chaque enfant des rues et elle concerne trois domaines : la séparation d'avec les parents, la séparation d'avec la fratrie et la séparation d'avec l'environnement, c'est-à-dire le lieu où vivait l'enfant (sa commune, son quartier, son école, etc. Il y a aussi ceux qui se sont déplacés du village vers la ville ou d'une ville à une autre).

2.2.1.1. Séparation d'avec les parents

Nous entendons par parents les géniteurs de l'enfant, les adultes qui ont exercé une responsabilité sur l'enfant en famille, c'est-à-dire les tuteurs de l'enfant. Nous constatons que cette séparation a été parfois plus douloureuse chez les orphelins que chez les enfants abandonnés. Si la mort des parents affecte l'enfant, elle le touche davantage encore s'il doit être chassé de la famille. Cela va de soi chez l'enfant abandonné qui se voit rejeté par ses propres parents et sa propre famille. C'est une double perte : perte des parents et perte de la famille. Nous confirmons que tous ces enfants sont abandonnés par leurs familles, car aucun parent ne tente de les récupérer ; ce sont les travailleurs sociaux qui essaient d'organiser une médiation en vue d'une réunification familiale.

S'agissant des orphelins, Sarkozy déclare avoir vécu une bonne vie de famille et entretenir de bonnes relations familiales, mais tout a basculé après la mort de sa mère, car il est accusé d'en être l'auteur et va subir des rites de délivrance violents et inhumains. Cet enfant se remémore la douleur de la perte de sa mère qu'il assimile à celle qu'il a ressentie lors de la maltraitance subie de la part de sa famille et de l'église qui sont censées l'aimer et le protéger.

Roi David a vécu aussi une situation similaire à celle de Sarkozy. Après la mort de sa mère, il a été pris en charge par sa grand-mère qui malheureusement va le maltraiter. Il était interné à tour de rôle dans différentes églises de réveil pour y subir plusieurs rituels de délivrance. Il déclare qu'un jour, il a voulu regagner sa famille, mais celle-ci l'a chassé comme « un serpent ». Il est triplement angoissé, car il souffre de la mort de sa mère, des atrocités qu'il a subies auprès du gourou lors des rituels de sa délivrance et du manque de contact avec sa famille.

Personne ne me rend visite. Ma famille m'a demandé de ne plus la visiter. Je vis ici au centre depuis trois ans avec beaucoup de soucis (Roi David).

Et pourtant, les grands-parents jouent souvent un rôle incontestable dans la régulation des rapports familiaux et entretiennent avec leurs petits-fils des relations de complicité et d'amitié. Ils représentent pour les petits-fils les câlins, l'amour, la chaleur... Pourtant c'est de l'hostilité avec sa grand-mère que va souffrir aussi Dédé, accusée d'être une sorcière à cause de l'énurésie dont elle souffre.

La grand-mère a dit à tout le monde que j'étais une grande sorcière, car pendant que je mouillais le lit, mon esprit était déjà dans le second monde. Mes urines étaient le kérosène de mon avion de nuit. J'étais aussi une grande pilote d'avion. Tout le monde qui a appris cela s'est méfié de moi (Dédé).

Kadogo regrette davantage le manque de contact avec sa famille et préfère ne pas se culpabiliser pour cette séparation.

Ma maman mourut quand j'avais 7 ans. Je ne suis plus en contact avec la famille. Je les connais bien, mais je n'ai pas leur adresse. Je peux toujours vivre dans ma famille mais il faut qu'il y ait quelqu'un qui m'accepte et me prenne en charge. Je n'ai pas de problèmes avec eux. Beaucoup ne veulent pas de moi, car ils disent que maman m'a ensorcelé. J'ai des soucis, je n'aime jamais penser à ma vie.

Il en est de même pour Kirikou qui refuse d'être compté parmi les enfants des rues et orphelins. Il en souffre moralement, car il est sans contact avec sa famille, surtout avec ses frères. Kirikou souffre de sa présence hors du circuit familial. Il est un orphelin des deux parents

géniteurs, mais il n'est pas un « orphelin » de la « famille ». Il regrette de ne pas bénéficier de l'encadrement des autres membres de la famille. Son message aux parents reste une interpellation.

En RDC, il est de coutume qu'à la mort d'un des membres de la famille, les frères, sœurs, amis et parents du défunt prennent en charge les orphelins. C'est une façon de lui témoigner leur amour et de l'immortaliser.

Le Blanc lie sa fugue au décès de ses parents.

Je suis dehors, car je n'ai plus de parents et je n'avais rien à faire en famille. Je suis né d'une famille de sept enfants dont deux filles et cinq garçons ; j'occupe la 4^e place. Mon papa est mort par accident quand j'étais enfant. Maman est aussi décédée.

Ya Dieu a vécu une situation de détresse à la mort inopinée de son père. Les circonstances difficiles, atroces de cette mort et les mauvaises conditions d'inhumation (fosse commune) provoquent de l'anxiété chez l'enfant.

Comme j'étais turbulent, papa m'avait demandé d'habiter chez ma belle-mère. Mon papa était militaire. Il est mort lors de la rébellion de Thomas Lubanga (chef rebelle transféré à la CPI³). Le chef de la garnison de Kisangani ne voulait pas donner de munitions aux Congolais ; il était soupçonné d'être Ougandais ou Rwandais. Nous étions avertis de sa mort par la Croix Rouge. Avez-vous déjà vu comment on les entasse dans la fosse commune? (Pleurs en sanglotant) [...] Comme je l'ai dit, il faut perdre ses parents pour comprendre ce que vit un orphelin.

Sauveur essaie de transposer sa souffrance en celle des autres :

En tout, je n'aime pas voir mes collègues souffrir. Il faut que les gens cessent de trop souffrir. Dans la rue, les grands tapent les jeunes et je défends ceux-ci, car tous, nous sommes dans la souffrance et il ne faut pas aggraver cela. Il faut voir comment les enfants des rues se battent.

Il regrette de n'avoir pas connu son père.

Cette douleur de la séparation, liée à la perte de parents, est aussi vécue par Sara qui vit en famille avec son père et sa belle-mère.

³ CPI : Cour Pénale Internationale.

Elle interiorise sa souffrance et préfère ne pas la partager. C'est la loi du silence, un silence qui fait mal, un silence qui est une souffrance inédite.

Non, j'ai des choses que je ne sais pas raconter. Je les garde dans mon cœur. Si ma maman était vivante, je les lui dirais. Pour le moment non, non.

Il en est de même pour Pati qui voit vivre sa sœur dans la rue et il met en lien sa douleur actuelle avec la mort de sa mère :

ma soeur kokufela mama eza liwa, Na za sûr ya mama, mais ya papa te. Nga na za ndambu ya mama pe ye aza ndambu na nga, esika bakataka motolo oyo ekanga biso na mama makambo ebele elekaka wana [Ma sœur, perdre sa mère, c'est la mort, car on est sûr de sa mère, mais pas de son père. Je suis dans la mère et la mère est en moi. Il se passe pas mal de choses liées à la naissance quand on coupe le cordon ombilical qui nous lie à la mère].

Cette citation de Pati explicite la relation mère-enfant qui est une relation de symbiose, de fusion-confusion. L'enfant a du mal à se séparer de sa mère, ainsi la relation mère-enfant est d'une importance capitale. Cette relation détermine et oriente la vie de l'enfant jusqu'à l'âge adulte.

Souvent la mort ou la perte de la mère est ressentie par le petit enfant comme sa propre annihilation. En conséquence, la peur inconsciente de la mort d'une personne aimée peut conduire à une trop grande dépendance. Il en résulte que chez ces enfants devenus très dépendants, l'amour est surtout ressenti comme nécessaire pour survivre. Mais la mort du père, en général et en particulier dans la culture congolaise peut aussi être cause de déséquilibre. Les veuves et leurs enfants sont les plus vulnérables, car dans la plupart des cas, la belle-famille récupère tout ce que possédaient les conjoints. Les veuves et les orphelins sont mis dehors et doivent se débrouiller pour assurer leur survie.

Le code de la famille congolais, dans son article 758, évoque la notion de la succession en ces termes :

a) Les enfants du *de cujus* nés dans le mariage et ceux nés hors mariage, mais affiliés de son vivant, ainsi que les enfants qu'il a adoptés, forment la première catégorie des héritiers de la succession. Si les enfants ou l'un des enfants du *de*

cujus sont morts avant lui et qu'ils ont laissé des descendants, ils sont représentés par ces derniers dans la succession.

b) Le conjoint survivant, les père et mère, les frères et sœurs germains ou consanguins ou utérins forment la deuxième catégorie des héritiers de la succession et constituent trois groupes distincts. Lorsque les père et mère du *de cuius* ou l'un d'eux sont décédés avant lui, mais que leurs père et mère ou l'un d'eux sont encore en vie, ceux-ci viennent à la succession en leurs lieu et place. Lorsque les frères et sœurs du *de cuius* ou l'un d'eux sont décédés avant lui, mais qu'ils ont laissé des descendants, ils sont représentés par ceux-ci dans la succession.

c) Les oncles et les tantes paternels ou maternels constituent la troisième catégorie des héritiers de la succession. Lorsque les oncles et tantes paternels ou maternels du *de cuius* ou l'un d'eux sont décédés avant lui, mais qu'ils ont laissé des descendants, ils sont représentés par ceux-ci dans la succession.

Suite à notre culture, l'application de cet article pose problème. C'est cette situation qu'a vécue madame Béa :

Je suis veuve depuis dix ans, mon mari est décédé à la suite d'un empoisonnement au travail. Sa famille m'a accusée d'être responsable de la mort de leur fils. Elle m'a chassée sans rituel de veuvage et a tout récupéré. Je suis sortie de la maison conjugale avec mes habits et ceux de mes enfants alors que l'aînée avait à peine 13 ans et le cadet 3 ans. Mes parents sont déjà décédés et je n'avais où aller. Le curé de la paroisse qui était présent m'a confiée aux religieuses et celles-ci m'ont donné une chambre dans la maison des visiteurs. Ma fille aînée a été prise en charge par ma copine (la propriétaire de cette maison, qui est aussi veuve), la deuxième est allée chez nos parrains de mariage. Trois mois après, les religieuses m'ont remis une petite somme d'argent pour payer le loyer à la cité et commencer une activité commerciale. Toutes mes filles étudiaient dans leur école sans frais. Aucun membre de la famille du mari ne vient visiter les enfants, mais les enfants y vont quand même, sans y loger.

Il est bien clair qu'en RDC, le poids de la culture pèse sur la vie des femmes et des enfants.

Quant aux enfants abandonnés, nous faisons allusion à tout enfant qui est poussé, jeté dans la rue par sa famille, en se prononçant ouvertement sur l'exclusion ou le rejet de l'enfant. Il s'agit de Dix Dolars, Sandra, Roi David, Dédé, Glodi et Kardoza.

Dix Dolars a été abandonné par sa mère. Il n'aime pas évoquer sa situation qu'il illustre par la vie de Jésus.

Si tu connais la Bible, Jésus a été traité de bandit, de voleur, de têtard, mais ses parents étaient toujours avec lui. Même le jour de sa mort, sa maman était là. J'ai appris ceci d'un prêtre. (Il baissa la tête et garda le silence).

La situation de Sandra abandonnée par sa tante est similaire à celle de Dix Dolars.

Un jour, elle me demanda de l'accompagner au grand marché pour les achats. Intention cachée, elle alla plutôt m'abandonner dans une commune lointaine et inconnue. Une dame qui suivait cette scène l'a suppliée de me récupérer, mais la tante nia, disant qu'elle ne me connaissait pas et qu'elle m'avait croisée simplement dans le bus et que je voulais m'accrocher à elle. Les gens ont crié en me disant : tu veux voler une maman. J'ai eu de la peine et je ne voulais plus ouvrir les yeux. Le soir venu, comme il n'y avait plus beaucoup de monde, je commençai à marcher jusqu'au marché de Matete (commune voisine de Lemba). Je voulais passer la nuit sur les étals. Deux filles de la rue (Ornela et Julienne) m'ont dit que la vie était difficile, que je ne supporterais pas de faire ce qu'elles faisaient la nuit et que j'allais mourir. Elles m'ont accompagnée chez les prêtres qui m'ont accueillie.

Pour Roi David, le fait de ne pas être aimé par les membres de sa famille suffit pour ne pas se sentir en sécurité dans sa propre famille.

Quelques mois après la mort de notre maman, la grand-mère nous a pris chez elle à Lingwala (commune voisine de Barumbu), car personne ne voulait plus de nous, c'est-à-dire les membres de la famille qui nous ont accusés d'être des sorciers et d'avoir "mangé" notre maman. Ils nous accusaient aussi d'être la cause du chômage de nos oncles et de tout malheur survenant dans la famille.

C'est la belle-mère qui chassa Glodi de la famille, car il devenait une surcharge. L'accusation de sorcellerie était un bon alibi acceptable par la société congolaise pour se débarrasser de son beau-fils ou sa belle-fille en l'absence de son père.

J'ai été chassé par la femme de papa et je suis allé dehors. [...] Un jour, pendant que papa était en voyage, sa femme me chassa car elle m'accusait d'être un sorcier. La famille de ma maman qui a appris cette nouvelle se méfie aussi de moi.

Kardoza ne veut rien détailler, il parle des situations familiales qui l'ont déséquilibré.

Certaines situations familiales nous déséquilibrent. Il faudrait que le gouvernement congolais arrive à punir les familles qui maltraitent ou qui n'aiment pas leurs enfants. Ce n'est pas la rue qui doit nous éduquer.

Kardozo fait face à la souffrance endurée dans sa famille, il se chosifie en s'identifiant aux déchets mis à la poubelle. C'est un rejet total. Sa souffrance est inédite et ne peut être partagée.

Je vis du ramassage des déchets, comme moi-même ; je suis un déchet qui a été jeté par la famille. [...] Je n'ai pas grand-chose à te dire de la rue ; tu me vois et tu peux imaginer comment je souffre moralement.

Nous pouvons maintenant schématiser les récits des enfants qui, après tant de problèmes, étaient obligés de quitter volontairement leurs familles. Il s'agit d'un rejet passif des enfants. Debora, Mira, Ya Dieu, Sarkozy et Sadam sont dans cette situation.

Debora regrette la mort de sa grand-mère. Paradoxalement c'est aussi à cause de cette mort qu'elle sera abandonnée par la famille.

Ce n'est pas de ma faute, je suis allée dehors, car on commençait à m'accuser de beaucoup de choses. Je n'avais pas de problèmes avec la grand-mère, c'est à sa mort que j'ai eu des ennuis.

Mira connaît toute une litanie de méfaits liés, d'une part, au silence de sa belle-mère, à la maltraitance de la part de son père et, d'autre part, au vol d'argent de son beau-frère.

La belle-mère ne disait rien. Papa me tapait la nuit et je fuyais pour aller loger dans un tunnel. Le mari de ma sœur a ainsi ordonné à sa femme de me chercher une autre résidence. [...] Ma sœur m'a demandé de quitter la maison parce que j'étais une voleuse. [...] La famille de maman m'a conseillé de rester à la maison, mais papa a fini par me chasser encore.

À peine arrivé à Kinshasa, Ya Dieu mène une vie malheureuse. Car il est chassé du toit parental par sa belle-mère dans un milieu qu'il ne maîtrise pas. Il quitte la famille (à Kinshasa) vers l'inconnu (la rue de Kinshasa).

Les accusations de sorcellerie portées sur l'enfant et les traitements inhumains qu'on lui fait subir interpellent. C'est le cas de la situation vécue par Sarkozy et Sadam.

Notre malheur a commencé avec cette mort, car la grande famille nous a accusés (mon frère et moi) d'en être les auteurs. Elle nous qualifiait de sorciers (Sarkozy).

Sadam fut qualifié par sa belle-mère de sorcier. Il dit :

c'est ainsi que nous sommes partis d'abord à Mont-Ngafula chez le frère de papa. Un jour, sa femme nous a qualifiés de sorciers, pour avoir piétiné par mégarde une tige de rosier plantée devant la maison, avant de nous expulser. On nous chassa de leur maison.

Il existe des enfants dont la présence dans les rues ne dérange pas la famille qui n'en a cure. Il s'agit d'Obama, Eto, Sauveur, Drogba, Jojo, Kirikou et Mobutu. Demander à un enfant de se débrouiller, c'est le pousser à quitter le toit familial et à aller chercher sa survie dans la rue.

Pour Obama :

Papa et maman ne s'entendaient pas d'après ce qu'on m'a dit et chaque enfant devait se débrouiller.

Kirikou souffre de cet abandon, car aucun membre de la famille ne le cherche. Il refuse d'être orphelin même si ses parents géniteurs sont décédés.

Nous n'avons pas considéré Eto et Sauveur comme des enfants abandonnés ; ils ont fui, car leurs familles les accusaient d'être des sorciers. Il y a une absence d'engagement de leur famille pour les récupérer :

Moi aussi, si mes parents me punissent, je ne peux pas fuir. Si je l'ai fait, c'est qu'eux-mêmes l'ont voulu et pour preuve, personne ne me cherche (Eto).

Sauveur nous révèle :

De moi-même, je ne peux pas quitter ma famille pour le simple plaisir d'habiter dans la rue. [...] Un jour, mon grand-père est décédé d'un goitre et ma mère m'accusa d'être responsable de cette mort. Sa famille m'a tabassé pour me faire avouer, mais je n'ai pas pu, car je n'en savais rien. Devant cette souffrance atroce, je me suis résolu à m'échapper et m'en aller pour toujours. Tu comprends que toute la famille me tape comme un chien. Personne n'a pu me sauver, car ils étaient convaincus de ma sorcellerie, en oubliant le goitre de leur papa et oncle. Mes yeux étaient devenus rouges de sang ; j'avais des plaies partout et je marchais difficilement. Dieu m'a aidé pour fuir sans quoi ils allaient me tuer.

Drogba et Jojo parlent davantage du manque d'espace en famille et personne ne peut les récupérer.

Mon propre papa loue dans la parcelle familiale de ma maman, il connaît bien ma situation, mais sa femme actuelle refuse que j'aie habiter là. Toute notre famille vit dans une même parcelle, personne ne peut me récupérer par manque d'espace. Je ne les visite plus, eux non plus ne me cherchent plus (Drogha).

Tout repose sur la vie que mènent les parents. Ils sont partis et m'ont abandonné (Jojo).

Comme nous l'avons dit, tous ces enfants sont abandonnés par leur famille, car il n'y a aucun engagement familial pour les récupérer.

Madame Zeka a osé même dire :

Je ne sais pas comment il est allé dans cette institution d'accueil d'enfants des rues. Les travailleurs sociaux sont venus me voir pour que je récupère mon enfant. Je leur ai dit que je ne saurais plus vivre avec cet enfant qui est devenu un bandit, un voleur, fumeur de chanvre et qui peut me causer du tort ou violer ses sœurs.

Elle ajoute encore

toyokana kaka azala kuna, awa na kotia ye wapi [qu'on s'entende pour qu'il reste là ; ici je n'ai plus de place pour lui]. Même ses sœurs et son frère avaient peur.

Madame Géné, qui a chassé ouvertement la nièce de son mari, elle pense que :

le retour de cet enfant serait une malédiction pour la famille, l'acceptation de ses propres bourreaux. Eza koluka liwa [c'est chercher la mort]. Comment pouvez-vous pactiser avec celui qui cherche à mettre fin à votre vie ?

Nous détaillerons ce point au chapitre III. L'abandon dont souffrent ces enfants n'est pas seulement le fait d'être rejetés par leurs familles, mais aussi le fait que celles-ci ne se préoccupent pas de leur absence.

2.2.1.2. Séparation d'avec la fratrie

La fratrie est constituée par des frères, sœurs, les demi-frères et sœurs de l'enfant des rues, car la plupart d'entre eux ont vécu dans des familles élargies et des familles recomposées (voir le tableau n°4 sur l'échantillon des enfants des rues au chapitre I de la partie empirique).

Kirikou regrette encore le manque de contact avec ses frères qui sont pourtant vivants. Il en souffre moralement, car il est sans repère familial. On sent un besoin impérieux chez cet enfant de vivre en famille, car la rue est sans support psychoaffectif ; il reconnaît lui-même que l'institution d'accueil ne peut guère remplacer la famille.

Mes quatre frères ont fui et depuis lors je ne connais pas leur sort. Cela me fait de la peine. Je voudrais être en contact avec eux. Nous sommes à deux ici à Kinshasa, mais sans contact avec les familles de papa et de maman. Je n'avais pas de problème avec mes frères.

Il en est de même pour Mobutu qui tient à être en contact avec sa sœur.

Ma sœur a été placée dans un milieu fermé et elle a été adoptée par des religieuses. Je ne sais pas où elle est aujourd'hui. J'ai de la peine.

Les frères et les sœurs qui voient vivre leur frère ou leur sœur dans les rues ont du mal à le réaliser. Ils préfèrent plutôt se taire au lieu de parler de cette situation. Ainsi Mireille décrit sa souffrance en faisant référence au deuil :

j'avais de la peine, je le prenais pour mort. Il m'arrivait de pleurer quand je pensais à lui, kanisa soki okufeli mutu bomoni ebembe te [La douleur ressentie par la fille est comparable à celle qu'on ressent lorsque l'on n'a pas fait le deuil d'un proche disparu].

Cette douleur de la séparation reste aussi intense chez Michel, Bebi, Sara et Candi quand bien même ils ne sont pas séparés de leurs parents, de leur famille, ils sont néanmoins privés de leurs droits, même les plus élémentaires. Ils vivent cette situation comme une injustice.

Michel, qui vit en famille, est en conflit avec sa belle-mère qu'il accuse d'être injuste. Il s'entend bien avec ses demi-frères, mais suite au mauvais comportement de leur mère qui leur interdit tout contact, Michel transpose ses haines aussi sur eux.

Je ne m'entends pas avec sa femme, qui d'ailleurs pour moi ne vaut rien. Je la vois comme si je ne la voyais pas. Na kunda ye déjà [je l'ai déjà enterrée]. Je n'aime pas la femme de papa, aza mbanda ya maman [c'est la rivale de ma maman]. Elle n'a rien à voir avec ma vie. Je m'entends bien avec ses trois enfants malgré l'injustice de leur maman. Je me rebelle à la maison. Je n'aime

pas travailler, car papa m'a dit que je n'étais pas intelligent et que je ne pouvais pas étudier. Je sais que j'avais recommencé la deuxième année primaire. Je jouais beaucoup avec mes amis et je fuyais aussi les cours. Sûrement, sa femme a fait trop de commentaires sur mon échec scolaire et pourtant son enfant aussi avait échoué. [...] La femme de papa est trop injuste, elle me donne une nourriture différente de celle que mangent ses enfants et son mari. Elle me traite comme des "chiots" à qui on doit donner des os.

Nous parlons des conflits existant entre les beaux-parents en l'occurrence entre les belles-mères et leurs beaux-fils ou belles-filles et qui ont un impact majeur négatif sur les relations fraternelles pouvant exister entre les demi-frères et sœurs.

Pour Sara, c'est sa belle-mère qui est à l'origine de sa souffrance. À son âge, elle est obligée de se débrouiller pour se nourrir. Le refus de tout contact avec son père, imposé par sa belle-mère, la révolte et l'angoisse.

Cette femme nous laisse affamés ; on doit travailler pour manger. C'est nous qui faisons tous les travaux de la maison, elle ne fait que manger. Dieu seul connaît son sort dans quelques années, akozua egogo [elle recevra un coup de massue sur la tête]. Elle refuse parfois que nous causions avec papa. Quand elle sort avec ses enfants, elle ferme la maison et nous laisse affamés. Notre temps viendra.

Candi vit dans une famille monoparentale et mène une vie précaire, les ressources financières de sa mère sont minimales. Il est privé de certains droits dont ceux liés à l'éducation et à la légitimité (cfr les articles 12⁴ et 17⁵ de la Loi n° 09/001 du 10 janvier 2009 portant protection de l'enfant en RDC).

La charge est tellement lourde que seulement trois enfants vont à l'école. Ma maman est incapable de subvenir à nos besoins. Je ne sais pas ce que fait maman, car elle sort chaque jour en nous laissant à la maison et revient le soir préparer le repas pour nous. Nous ne connaissons pas nos papas, ni leurs habitations, ni leurs familles. Ma maman n'aime jamais nous mettre en contact avec eux. Nos papas ne viennent pas non plus nous chercher, ni nous visiter.

⁴ L'enfant privé de liberté a droit, dans un bref délai, à l'assistance gratuite d'un conseil et à toute assistance appropriée. Il a le droit de contester la légalité de sa privation de liberté devant un tribunal pour enfants, et d'obtenir du juge une décision rapide en la matière.

⁵ Tout enfant a droit à un milieu familial, cadre idéal où ses besoins matériels, moraux et affectifs sont pris en compte pour son épanouissement.

Nous connaissons bien la famille de maman, mais personne ne peut nous payer les frais scolaires (Candi).

2.2.1.3. Séparation d'avec l'environnement

Le fait de quitter son milieu habituel connu pour un milieu inconnu déséquilibre l'être humain. Les enfants sont dépaysés dans ce nouveau monde à explorer qu'est la rue. D'autres enfants des rues disent être en contact parfois passif, virtuel avec leur famille et leur milieu d'origine, car ils sont au courant de ce qui s'y passe.

Roi David à qui nous avons demandé le sort de ses deux petits-frères, répond : *ils sont en famille, ils vont bien*. Signalons ici que les enfants dits sorciers subissent une réclusion forcée dans les églises de réveil pour leur délivrance. Cet internement est vécu par Mira, Obama et Kirikou comme une privation de leur liberté ou un emprisonnement et par les autres comme une libération, car ils quittent la famille qui les violence vers un lieu plus ou moins sécurisant. Ils subissent des rites inhumains dans leurs nouveaux milieux de vie de la part de personnes qu'ils ne connaissent pas (le gourou et ses adeptes). C'est cette situation qui a été vécue par Sarkozy, Roi David et Debora. Ya Dieu a quitté sa province d'origine avec sa belle-mère, ses demi-frères et sœurs pour Kinshasa à la suite de la guerre. Il ressent la nostalgie de son milieu d'origine et voudrait bien y retourner.

Les enfants subissent un choc psychologique par le fait de quitter leur environnement interne (familier, lieu sûr, de quiétude, de paix, de repères constructifs, de responsabilité, de reconnaissance, etc.) qui est la famille pour l'environnement externe (insécure, lieu d'étrangeté, de soucis, d'incertitude, d'agressivité, de tourbillons, etc.), la rue. C'est la découverte de l'inconnu. Il ne faut pas que l'enfant perde ses repères familiaux, les traces de ses origines, car ceux-ci contribuent à la construction de son identité.

2.2.2. Carence affective

La carence affective est souvent exprimée par la violence ou l'agressivité qui peut être verbale ou non verbale. Les enfants des rues ont tendance à violenter, provoquer et agresser les passants pour manifester cette carence affective dont ils souffrent. C'est une façon de dire : « occupez-vous de nous, nous sommes là, est-ce que vous nous voyez ? ». Ils disent qu'ils aiment occuper les rues où passe la foule, c'est-à-dire les rues qui sont plus fréquentées pour qu'on les voie : *il faut bamona biso ke toza wana, likambo pe eza* [il faut qu'on voie que nous sommes là et qu'il y a un problème].

Lors de la récolte des données dans les rues de Kinshasa, ces enfants faisaient davantage une demande en termes de faim et soif. Ils ont continuellement faim : *mama ou papa nzala* [maman ou papa, la faim], même s'ils viennent à peine de manger, et soif d'eau *mama ou papa sombela nga mayi* [maman ou papa, achète-moi de l'eau].

Ce discours est accompagné d'un geste, comme tendre la main, montrer ou toucher le ventre. Ils peuvent faire cette demande aux nombreux passants. Ces paroles peuvent constituer leur formule « magique » de mendicité, mais aussi une interpellation comme pour dire qu'ils ont « faim et soif de parents, de famille, d'amour, etc. ».

La pyramide de Maslow est une référence utile dans la construction d'une identité. La faim et la soif matérielles sont des besoins physiologiques importants pour la vie d'un être humain qui peuvent devenir des besoins affectifs primordiaux.

5. Réalisation de soi.	Capacité d'entretenir une relation ; utiliser son temps de manière intéressante.
4. Estime de soi	Agir dans une direction déterminée, avoir un but ; exprimer ses sentiments sans honte.
3. Besoins sociaux, d'amour et d'appartenance	Prendre des décisions ; apprendre ; avoir des expériences nouvelles ; réaliser ses aspirations sur le plan humain et religieux (adolescent et adulte, être en contact.
2. Besoin de sécurité	Santé ; protection contre l'injustice ; aptitude à se débrouiller ; avoir un espace à soi ; avoir des revenus suffisants.
1. Besoins physiques et corporels	Nourriture et boissons ; habillement ; logement ; activités ; expression sexuelle, repos, mouvements.

Figure 8. Pyramide des besoins de Maslow
Source : Tisseron (2007, p. 40)

Ainsi pour Ya Dieu

une personne n'a pas seulement besoin de manger et de s'habiller sans quoi il n'y aurait pas de fous. Il faut écouter la personne et savoir ce qu'elle a au fond d'elle. Moi, je n'ai pas besoin d'habits ni de nourriture, mais il faut qu'on m'écoute et que je retrouve ma place dans la famille et dans la société. Je ne pense pas que Dieu m'a créé pour souffrir. Faire souffrir quelqu'un surtout un innocent est un péché. Il faut que tout le monde devienne enfant des rues pour comprendre cette réalité. Si tu n'as jamais mangé le piment, tu ne sauras jamais son goût. Un musicien a chanté, si un enfant veut toucher du feu, il faut le laisser faire et il saura lui-même ce que c'est un feu.

Les enfants veulent retrouver leur place au sein de la famille et de la société. Ils recherchent cet amour et cette affection qui peuvent les rendre plus humains. La vie matérielle ne les préoccupe presque pas, car ils peuvent se nourrir des restes dans les restaurants. Ils révèlent : *qu'ils ne souffrent pas de leur présence dans les rues, mais plus du manque de famille.*

Pour Lebovici (s.d., p. 74)

le comportement de l'enfant ne résulte pas uniquement de la maturation de son système nerveux; la relation joue également un rôle en rendant mature. Ses

incertitudes, ses défauts et les carences affectives qui les sous-tendent, ne peuvent manquer de jouer un rôle défavorable dans le développement de l'enfant.

Il cite [...] Bowlby :

la séparation physique de la mère durant la petite enfance, jusqu'à un point où elle implique l'absence ou la perte d'une relation de dépendance avec l'image maternelle, aura un effet malheureux sur le développement de la personnalité, en particulier en ce qui concerne la formation et le maintien de relations objectales satisfaisantes.

Au fond, ces enfants souffrent d'un manque multidimensionnel au sein de leur famille et de la société qui se manifeste par la fugue, un sentiment de rejet, de rancœur, de haine, d'agressivité et un désaveu des parents, de la famille et de la société. Ces enfants expriment leur projet de vie sous forme de messages adressés aux parents, aux autres enfants et aux gouvernants. Leurs messages restent une interpellation, une alerte, un rappel face à la vie de famille et à la responsabilité des adultes afin qu'ils prennent conscience de l'exclusion ou de l'auto-exclusion dont ils sont victimes.

Debora interpelle les parents en ces termes :

Je n'ai rien à leur dire. Qu'ils revivent les promesses faites le jour de leur mariage. Ils vont récolter un jour ce qu'ils ont semé. Soki oloni nguba, okovuza pe nguba [on ne récolte que ce que l'on a semé].

Elle veut dire que si les parents sèment la haine et la mésentente par exemple dans le cœur de l'enfant, ce dernier finira par devenir haineux à leur égard. Les propos de Debora sont appuyés par ceux de Ya Dieu qui pense que les parents doivent revoir leur façon d'éduquer les enfants. Ainsi demande-t-il aux parents de ne plus chasser les enfants de la famille, parce qu'ils constituent leur avenir. S'ils rejettent leurs enfants, ces derniers risqueront un jour de les tuer. Ils veulent dire que celui qui violente son enfant risque de développer en lui la violence.

Pour Sauveur, la famille reste son unique refuge, son lieu d'épanouissement. Il est victime de la dureté du cœur de sa mère. Il reste confiant en son Dieu malgré cette lourde souffrance.

J'ai toujours cette envie de vivre en famille, de voir les miens, mais quand j'y vais, ma maman me chasse toujours. J'en souffre beaucoup, mais Dieu seul sait et c'est lui qui connaît la dureté de cœur de ma maman. J'aimerais vivre en famille malgré toutes ces souffrances.

Tout ce qui précède se résume dans les dires de Dix Dolars :

ne fais pas aux autres ce que tu détestes.

Nous ajoutons : quel conjoint aimerait être exclu du toit conjugal ? Et pourquoi le faites-vous à vos enfants qui sont les fruits de votre union conjugale et de votre amour ?

Vu tout ce qui précède, nous pouvons dire que ce sont les multiples séparations qui ont provoqué chez ces enfants une carence affective. Celle-ci peut être partielle. Après avoir été abandonnés par leur famille, la bande ou le groupe leur sert de support psycho-socio-affectif dans la rue. Elle peut être totale, pour les enfants qui ont rompu totalement avec la famille et qui ne trouvent aucune personne de référence dans la rue. À Kinshasa, ces personnes de référence sont nommées par les enfants des rues : « sœur, tantine, mère, tonton, vieux ».

Ainsi pour Lucchini⁶ (s.d., p. 5),

la présence ou non d'une personne de référence est un des facteurs qui influence le retour à la maison (famille) de l'enfant (donc plus une relation est stable moins l'enfant aura tendance à retourner à la maison). Mais généralement ces relations sont de courtes durées et l'enfant en est conscient. Face à ces personnes, l'enfant peut adopter deux sortes d'attitudes : soit essayer de clarifier la relation en provoquant une crise (vol) pour tester l'image que la « mère », « la tantine » a de lui ; soit avoir envers elle des exigences affectives qui peuvent s'exprimer par une demande d'adoption par exemple.

⁶ www.unifr.ch/socsem/cours/compte.../exposé%20E%20rue30%20nov.pdf, consulté le 19/07/2011.

Exclure son enfant du circuit familial est une situation douloureuse, car il ne se reconnaît plus comme un être appartenant à un groupe humain. Cette douleur s'exprime par des manques matériel, affectif, psychologique, qui seraient l'expression d'une carence affective. Ces propos rejoignent ceux de Lemay (*op. cit.*, p. 61) :

[...] le sentiment de manque crée un appel intense vers autrui qui débouche presque inexorablement sur l'insatisfaction. L'impression d'être irrémédiablement mauvais amène le sujet à réaliser concrètement son image négative. La peur d'être abandonné suscite deux formes de réaction : un besoin de tester la solidité des liens établis et une fuite en avant qui amène l'enfant à se faire renvoyer avant de se trouver en situation d'être délaissé. Ces attitudes opposées et surtout contradictoires provoquent l'hostilité de l'environnement, ce qui alimente le mécontentement initial.

C'est ce que Winnicott (1994, p. 148) appelle la déprivation. Pour lui « un enfant devient déprivé lorsqu'il est privé de certains caractères essentiels propres à la vie familiale. Ce que l'on pourrait appeler le complexe de déprivation se manifeste alors plus ou moins ». Winnicott (*op. cit.*, pp. 151-152) parle du mensonge et du vol commis par l'enfant carencé qui serait une recherche de l'objet perdu qui est la mère sur laquelle il a des droits. Comme l'a dit Klein (1968) toutes les angoisses qui se rapportent à un objet aimé sont dépressives. La position dépressive commence à la phase orale de développement de l'enfant et c'est à cette phase qu'aimer signifie dévorer. Klein (*op.cit.*, p. 296) évoque cela en termes de position dépressive qu'elle définit comme « cet alliage spécifique d'angoisses, de sentiment de détresse et de défenses diverses que l'on trouve dans tous les cas de dépression, mais aussi dans la petite enfance ». Nous pouvons dire que c'est l'introjection du bon objet suffisamment aimé perçu comme total. Tout être humain aspire à une vie meilleure auprès des siens, c'est-à-dire vivre dans une famille, partager ensemble les peines et les joies. La carence affective conduit les enfants à la prise de psychotropes. La vie en groupe est une manière d'oublier la souffrance et de pallier cette carence. Ici, le groupe est perçu comme une organisation jouant le rôle de support

psychoaffectif. Cette douleur de la séparation de l'enfant d'avec son monde interne (parents et fratrie) et externe bouleverse son mental, avec risque de somatisation, car il ne peut s'exprimer par manque d'espace d'écoute et de parole. L'enfant sait bien parler, mais la culture congolaise n'accorde pas trop d'importance à sa parole. Lorsque la carence affective rend impossible la décharge des pulsions agressives, l'enfant se retourne sur lui-même. Les enfants des rues sont affectés mentalement (présence de troubles mentaux, psychologiques) et physiquement (présence de cicatrices, handicaps moteurs, car ils ont été torturés, mutilés, etc.).

2.2.3. Somatisation de la douleur

En RDC, la parole de l'enfant n'est pas souvent écoutée. Ses problèmes et ses conflits sont gérés par l'adulte. C'est ce dernier qui parle et décide à sa place.

La conséquence de cette situation peut être illustrée à travers ce proverbe congolais : *l'histoire de la chasse serait différente si elle était écrite par les lions*⁷ que nous avons cité dans l'introduction de notre travail. Il appartient aux enfants des rues de nous parler du phénomène des « enfants des rues », car ce sont eux qui le vivent. Les adultes et les autres chercheurs sont des personnes interposées qui subissent les méfaits du phénomène. Ils peuvent bien l'expliquer, mais ils ignorent la vraie réalité, ils ne la vivent pas. D'où la nécessité de nos interviews qui nous font découvrir au-delà des histoires de vie, le phénomène important de la somatisation que les enfants mettent en paroles.

⁷ D'après les fables et les contes de chez nous, le lion serait le roi et le maître de la forêt. Si l'histoire de la forêt devait être écrite par lui, il y aurait de petits détails qui lui échapperaient car souvent le chef ne maîtrise pas la vie réelle de sa population car il vit souvent hors du commun. La vraie réalité, c'est-à-dire les peines et les joies de la forêt sont mieux connues des autres bêtes qui déambulent et se battent pour leur survie. Il en est de même pour le phénomène « enfants des rues », il faut que ceux qui y vivent nous fassent partager leur quotidien.

Obama a un trouble de la parole. Il bégaye, car il ne pouvait pas s'exprimer en famille. C'est une parole étouffée par les adultes et qui se manifeste par le soma.

Je bégaye depuis que papa nous a abandonnés. [...] Je suis souvent malade quand on m'enferme, j'ai la gale et des maux de tête.

Glodi est frustré par la maltraitance qu'il a subie en famille de la part de sa belle-mère et du manque de dialogue avec son papa. Il est introverti et bégaye. Nous l'avons aussi observé chez Drogba. Le bégaiement dont souffrent ces deux enfants n'est que l'expression d'une frustration, d'un traumatisme psychologique au sein de la famille. Debora, accusée de sorcellerie et chassée de la famille par sa belle-mère, ne sait plus bien dormir. Elle a des insomnies. Elle somatise aussi sa douleur et lors de l'entretien elle a fait une forte fièvre accompagnée de maux de tête. Ya Dieu, Mira, Dédé et Dix Dolars s'endormaient ou somnolaient lors de l'entretien, ils sont victimes des souffrances qu'ils veulent exprimer ou rappeler. La somatisation de la douleur n'est pas seulement vécue par les enfants des rues et les enfants non scolarisés vivant en famille, mais aussi par les parents, les frères et sœurs des enfants des rues. Elle est présente chez Zeka, Gisèle, Luka, Mireille, Béa, Yasi et André.

Madame Zeka regrette que l'image réelle de son enfant ne reflète pas celle de l'enfant fantasmé. Elle revit ses douleurs d'accouchement qu'elle compare à celles qu'elle ressent actuellement, causées par la fugue de son fils. Elle s'alarme et regrette.

Na sundoli penza muana oyo awuta na libumu na nga, tala pasi ya boye, mutu pasi, pasi... (Silence et pleurs) [J'ai eu mal de ne pas venir en aide à l'enfant qui est sorti de mon ventre ; quelle peine ! J'ai mal à la tête, mal, mal...]. [...] Je souffre seule et son papa est là en train de jouir avec sa femme. Je porte dans mon cœur un poids qui pèse plus que mon corps.

Pour Gisèle, les pleurs sont l'unique expression de cette souffrance qu'elle compare à un deuil non fait. Ce sont les mécanismes de défense refoulement⁸/défoulement⁹.

Tout au début quand mon frère est allé dans la rue, j'avais de la peine, je le prenais pour mort et il m'arrivait de pleurer quand je pensais à lui. Elle illustre cela en disant : kanisa soki okufeli mutu omoni ebembe te [penses-tu à quelqu'un qui meurt et dont le cadavre (corps) reste introuvable].

La douleur ressentie par cette fille est comparable à celle qu'on ressent lorsqu'on n'a pas fait le deuil d'un proche disparu.

Pour Monsieur Luka qui souffre de cette séparation d'avec sa fille, il ne peut rien décider, car sa nouvelle épouse lui impose une contrainte, celle de ne pas vivre avec sa belle-fille sous le même toit et cette dernière ne veut pas vivre ailleurs que dans la maison de son père ou dans la rue, c'est une situation confuse et rétrograde comme il l'exprime :

Malheureusement, c'est un couteau à double tranchant. Ma fille est devenue un "Caïn" qui erre à travers les rues de Kinshasa. Ma femme ne veut pas de ma fille que j'aime beaucoup, elle la considère comme sa rivale, ma concubine. Elle parvient même à l'accuser d'être une sorcière ou une sirène, car elle la soupçonne d'être "ma femme de nuit"¹⁰ C'est ma fille, je ne peux que l'aimer, c'est mon devoir, mais elle ne peut guère devenir mon amante, ce serait de la pédophilie ou de l'inceste. Ma femme ne veut pas de la présence de ma fille en famille, elle l'a maltraitée quand je suis allé en mission de service. Ma fille a fui et dort dans les rues avec ses amies. J'essaie de la récupérer, mais sans succès. Elle me pose beaucoup de conditions et me demande de choisir entre elle et ma femme. J'aime ma fille et j'aime aussi ma femme. J'ai demandé à ma fille d'habiter chez ma sœur ou mon frère. Elle m'a répondu qu'elle ne peut habiter que chez son père ou elle reste dans la rue. C'est une situation de détresse et d'angoisse. Cela me rend malade. J'ai essayé en vain de parler aussi avec ma femme. Elle aime me dire que : si cette fille regagnait le foyer, elle s'en irait.

Son fils Pati illustre sa souffrance en regrettant sa mère décédée depuis bien longtemps. Ces propos de Pati sont très frappants. Il part de la

⁸ Pour Houzel *et al.* (2000, p. 623), le refoulement est un mécanisme de défense qui consiste à rejeter ou à garder dans l'inconscient des représentations et des affects liés à une pulsion.

⁹ Le défoulement est l'action libératrice des tensions.

¹⁰ C'est une femme avec qui on aurait des rapports intimes dans le monde des ténèbres, dans le monde occulte.

relation mère-enfant pour nous expliquer sa souffrance. C'est une relation rompue par la mort de sa mère qui serait aussi sa mort psychologique. La mère représente l'amour, l'affection et si elle était vivante, sa sœur Vane ne vivrait pas dans la rue.

Yasi voit en cette séparation la « mort psychologique » de son frère qu'elle ne sait pas trop expliquer. Elle vit un vide mental.

J'ai de la peine, car mon frère est vivant, mais il est déjà mort comme homme. Il n'a plus sa valeur humaine. [...] Nous avons mal et très mal. C'est une souffrance sans mot, difficile à expliquer.

Une souffrance inédite a parfois des répercussions néfastes sur le soma.

Mireille, fille de madame Béa et sœur de Yasi, exprime sa douleur en se projetant sur l'avenir de son clan. Dans la culture congolaise en général et chez le Kongo¹¹ en particulier, le sexe masculin est souvent considéré comme supérieur au sexe féminin. Le garçon, peu importe son rang au sein de la famille, est celui qui détient le pouvoir clanique. Ainsi, Mireille souhaiterait que son frère qui détiendra un jour ce pouvoir ait un certain niveau d'études et soit considéré comme une personne cultivée, pleine de valeurs.

Ma peine est grande quand je pense que c'est lui qui sera plus tard notre chef de famille, car il est l'unique garçon de la famille. Quel chef sera-t-il ? Un chef sans instruction, sans culture, c'est la faillite du clan. [...] Je ne saurai jamais t'expliquer ma douleur, elle est tellement forte qu'il y a des mois où je fais des dysménorrhées.

Madame Béa, une veuve, dépouillée de tous les biens matériels par la belle famille, est obligée d'élever seule ses enfants dans une extrême précarité.

Je ressens comme si j'avais des épines qui piquent toujours mon cœur. Quand je pense à lui (mon mari), je transpire et mes habits se mouillent. Je rêve et je ne sais plus rien faire. Il m'arrive de monologuer jusqu'à faire des gestes. [...] Je

¹¹ Kongo est une ethnie propre aux ressortissants de la province du Bas-Congo en RDC.

ressens parfois la douleur, ressentie lors de la mort de mon mari. Je n'aime pas penser à ça (silence et elle bouge sa tête comme pour se ressaisir). [...] Parfois ses sœurs pleurent. Je n'aime plus qu'on parle de Jonathan, car ses sœurs manquent parfois d'appétit. [...] C'est une croix à porter chaque jour de sa vie. Elle est lourde la mienne et dépasse ma volonté. J'en ai marre et je ne saurais plus (pleurs). [...] Je ne saurais plus.

Monsieur André, considéré comme un père irresponsable par les travailleurs sociaux, se dit peiné par la présence de ses enfants et de son petit-fils dans la rue. Ses absences répétées en famille expliquent bien sa peine, c'est une façon de la nier. Même s'il ne dit pas qu'il est ivrogne, nous l'avons senti à sa façon de parler comme s'il délirait, dans ses propos parfois maladroits.

Cette situation me fait très mal mais je ne veux pas m'en faire pour ne pas mourir. C'est pourquoi, je n'aime pas rester longtemps à la maison ; je préfère me promener, prendre mon verre avec les amis et rentrer tard pour dormir. Bref, en tant qu'être humain, père de famille, je souffre aussi de la présence de mes enfants dans la rue, mon sang qui traîne dans les rues de Kinshasa.

Pour Bloch et al. (2007, p. 876) « la somatisation est le fruit d'une remémoration. Elle est une tendance à éprouver et à exprimer une souffrance somatique en réponse à un stress ou à un traumatisme psychique ». Plus on pense à une situation, plus elle se vit ou se manifeste dans le corps.

2.2.4. Conduites addictives

L'enfant qui quitte la famille et va dans la rue subit un choc mental et social. Par choc mental, nous voulons exprimer tout ce qui a trait à ses fantasmes, à sa personnalité et par choc social, nous entendons cette coupure brusque de relations, d'avec sa famille et son environnement pour un monde inconnu. La prise de psychotropes serait, soit, une façon d'atténuer le choc subi pour garder son équilibre mental, soit une façon d'oublier tout et perdre la tête pour se mettre dans les dispositions d'esprit et pour faire quelque chose. Bien que nous ayons senti les odeurs de drogues dans la bouche de ces enfants des rues, personne ne nous a révélé

leur prise de psychotropes. Seule Mira nous a parlé de la drogue qu'elle consomme pour avoir le courage d'affronter ses clients sexuels. Et Jojo qui nous a parlé de la consommation de « noix » avec son groupe.

Cette expérience douloureuse pousse aussi les parents dans l'addiction comme en témoignent madame Béa et monsieur André.

Madame Béa ne supporte plus la présence de son enfant dans la rue.

Je ne saurais plus. Je bois beaucoup d'alcool pour oublier cela. Je prends des diazépams pour bien dormir ; qu'ai-je fait pour subir tout ça ?

Monsieur André ne le dit pas tout haut, mais ses absences répétées en famille jusqu'à des heures tardives, rentrant ivre, expliquent cette fuite des responsabilités. Ainsi, la présence de ses enfants dans la rue et leur retour en famille restent un casse-tête ou un cauchemar pour la famille.

À ce propos Nathan (2011, p. 14) affirme

le cauchemar est le rêve de la trahison. [...] Durant les cauchemars, la personne revit le plus souvent la scène traumatique, exactement comme elle s'est déroulée en réalité, ou avec des transformations peu importantes, et finit toujours par se réveiller terrorisée.

C'est ce qui fait que « la personne éprouve de plus en plus de difficultés à entrer dans le sommeil, sans doute de peur d'être confrontée à ces mêmes images » (Nathan, *op. cit.*, p. 40).

Certains parents sont heureux et souhaitent le retour de leurs enfants, car la présence d'un enfant dans la rue dévalorise et discrédite la famille comme l'exprime Luka.

J'ai honte d'avoir un enfant dans la rue, ce n'est pas l'argent qui me manque, je n'ose plus dire que j'ai une grande fille, elle est devenue "un enfant de honte", une situation qui me dégrade.

Pour d'autres, le retour de ces enfants en famille serait une souffrance à revivre et un cauchemar à refaire. Ils disent :

les avoir acceptés malgré eux, car ce sont les enfants de honte, une malédiction et une insécurité pour la famille. C'est mieux qu'ils restent hors de la famille,

car ce sont des délinquants et des sorciers à qui il ne faut pas accorder trop d'importance parce qu'ils peuvent entraîner les autres.

C'est là une des raisons pour lesquelles certains parents refusent de collaborer avec les travailleurs sociaux alors que ces derniers favorisent la réunification ou la réintégration des enfants en famille.

Nous ne vous avons pas demandé de vous occuper de cet enfant, laissez-le vivre dans les rues.

Le retour des enfants des rues en famille provoque une situation de détresse et d'angoisse chez Mesdames Géné, Zeka et Béa. Pour madame Géné, le retour en famille de Gina serait l'acceptation de ses propres souffrances ou de sa mort.

Le retour de ces enfants ici serait une malédiction pour la famille, l'acceptation de ses propres bourreaux. "Eza koluka liwa" [c'est chercher la mort]. Comment pouvez-vous pactiser avec celui qui cherche à mettre fin à votre vie ?

Certes la fratrie regrette et souffre des comportements inadmissibles des frères et sœurs qui sont dans la rue.

2.2.5. Le dehors, c'est la violence

Outre les joies et les opportunités qu'offre la rue, les enfants reconnaissent que cette vie du dehors est aussi difficile, pleine de maltraitance, de violence. Le dehors reste un combat, c'est un champ de bataille. Le dehors ne connaît pas de lois. Ces enfants qui choisissent le dehors ont vécu dans des familles où ils ont subi de la violence. Leur modèle de famille plein de violence, ils l'appliquent dans la rue. Un adage français dit : « on ne donne que ce qu'on a ». On a subi la violence et on voudrait aussi la faire subir aux autres. Cette violence peut aussi constituer une réponse à leur situation vécue en famille. Ces enfants ont vécu des situations inacceptables dans leurs familles, ils ont des images négatives de celles-ci et à leur tour ils peuvent développer aussi la violence envers les

personnes qu'ils rencontrent sur leur parcours. Ceci n'est pas le cas chez tous les enfants, car chacun a sa façon de voir les choses.

2.2.5.1. *Initiation difficile*

L'enfant dans la rue agit comme un adulte ; or nous savons que le rite de passage de la minorité à la majorité ne se passe pas ainsi. C'est une initiation qui se fait graduellement dans notre société¹². Cette violence que les enfants des rues subissent auprès de leurs pairs est une initiation, un baptême symbolisant leur entrée dans la nouvelle vie qui est celle des rues. Cette initiation est communément appelée *kibleu*¹³ par les enfants des rues. Pour être acceptés dans la rue, les enfants passent par des épreuves. Obama, Guelor, Sarkozy, Jona et Drogba nous racontent ce qu'ils ont subi lors de leur initiation.

Pour Obama,

les anciens de là nous ont initiés à cette vie. C'était affreux. Ils nous brûlaient avec la cigarette, il fallait boire de l'eau très chaude, dormir avec des habits mouillés, se faire coiffer comme des voyous, porter des habits déchirés, se faire des tatouages...

En voulant s'intégrer au groupe, le nouveau venu doit, soit collaborer avec les anciens et adhérer à leurs idéologies personnelles et à celles du groupe, soit se faire parrainer par les anciens ou les adultes des rues (leaders intermédiaires) pour se faire protéger.

On se bat souvent dans la rue et les adultes nous confisquent notre argent. Il faut chaque fois "ko sauver ye" c'est-à-dire qu'il y a une obligation de remettre quelque chose (Guelor).

Le Blanc a été parrainé par son frère et n'a pas connu trop de violences lors de son arrivée dans la rue. Cette initiation ne couvre pas seulement les premiers instants d'arrivée du nouveau dans la rue ; les anciens peuvent aussi être rebaptisés dès qu'ils changent de lieu. La loi de

¹² Cette partie sera développée au point 2.6 sur le parcours du chapitre III.

¹³ *Kibleu* : c'est l'initiation ; *bleu* : est la personne qui subit l'initiation.

la rue est celle de la jungle : chacun pour soi, Dieu pour tous. Pour expliciter cette loi de la jungle, les enfants des rues de Kinshasa utilisent souvent le terme *kipe ya yo* ou *sauter nga* [occupe-toi de tes affaires et non des miennes]. C'est la loi de la non-ingérence qui prime.

L'initiation est souvent pratiquée dans le but d'intégrer le nouveau à cette vie de rue en lui apprenant certains procédés aidant à la survie, à la débrouille, certains moyens de lutte contre les intempéries, l'autorité ou la discipline de la société.

Dans la rue, nous avons rencontré des amis qui nous ont initiés à cette vie [...] L'argent gagné servait surtout à l'alimentation. On ne peut pas se payer des habits par manque d'endroit pour les garder et par peur d'être volé, ou que les aînés et les anciens des rues les déchirent ou les brûlent (Sarkozi).

Les filles tissent souvent des amitiés avec les garçons pour se protéger et ne pas subir des violences sexuelles individuelles et/ou collectives.

Drogba n'explicite pas de quel genre de souffrance il s'agit :

J'ai vu que la vie était dure, je suis allé habiter dans un centre dont j'ignore le nom.

Pour Jona,

la vie est difficile dans la rue, mais de moi-même je ne peux pas regagner la famille. Il vaut mieux mourir. Si je rentre, ils vont encore se moquer de moi ; à la moindre chose, ils me diront "pourquoi es-tu revenu ?". Je supporte tout. Je suis mamona mbua¹⁴ [ce que le chien a vu, demeure dans son cœur].

L'enfant veut dire : j'encaisse tout, je ne peux rien dire, je n'ai pas le choix. Il s'agit en fait d'un choix difficile entre la rue et la mort.

Parmi les rites subis, citons : boire de l'eau chaude, consommer une grande quantité de piment, remettre tout ce qu'on a au chef de file, nettoyer des sites, se brûler, se bagarrer, se coiffer avec un tesson de verre ou de

¹⁴ C'est un proverbe Kongo pour illustrer la vie d'un chien qui peut tout voir mais ne peut pas parler.

bouteille, se faire des tatouages, violer en groupe (ce dernier est plus pratiqué sur les filles), etc.

Pour Debuyst (1966, p. 129), « les rites d'initiation permettent aux jeunes de prouver leur endurance et leur courage et de consacrer ainsi à la fois leur accession et leur appartenance au groupe ».

2.2.5.2. *Rafles*

Par rafles, nous entendons ces opérations policières visant à interpellier et à arrêter les enfants dans les rues de Kinshasa et à confisquer leurs biens. En 2002 et en 2006, les rafles ont été très pratiquées. Le gouverneur de la ville de Kinshasa a tenté d'éradiquer le phénomène des « enfants des rues » en faisant arrêter ces enfants pour les transférer à Lubumbashi pour le service national (une initiative du Président Laurent-Désiré Kabila) où ils devaient travailler dans l'agriculture et l'élevage. Ce projet a échoué, car il était mal géré et les enfants n'étaient plus encadrés. D'où un accroissement du taux d'enfants des rues à Lubumbashi. Du côté des enfants, il y a eu une perte des repères d'origine qui a eu un impact majeur sur la construction de leur identité et sur leur développement psychologique.

En 2009-2010, une deuxième tentative de rafles a été menée par le ministère de la justice. Les policiers avaient reçu l'ordre d'arrêter les *kuluna* (jeunes des rues) pour les transférer dans les prisons de Buluo dans la province du Katanga, d'Angenga en Équateur ou de Bulambemba dans le Bas-Congo. Ils devaient y purger leurs peines avec l'espoir qu'ils s'amendent. Cette mesure n'a pas éradiqué le phénomène, qui jusqu'à ce jour continue à prendre une ampleur inquiétante dans la Ville de Kinshasa. À ces rafles s'ajoute un autre phénomène que nous dénommons « la coopération délinquante ». C'est le fait que certains agents de l'ordre se partagent avec ces enfants les biens volés ou confisquent et récupèrent ces

biens à leur profit. Cette coopération constitue un encouragement pour les enfants qui peuvent ainsi continuer à commettre des vols, des actes de vandalisme etc.

Sarkozi exprime son témoignage en ces termes :

à cause des tortures de la part des autres enfants des rues et des tracasseries policières qui nous raflaient ce que nous avions, parfois tard, vers minuit, nous allions dormir dans l'enceinte de la parcelle familiale. Il fallait quitter vers 4h ou 5h du matin par peur d'être aperçus et tabassés par les membres de la famille.

Le Blanc donne un autre témoignage contraire aux dires de la société globale qui pense que les enfants des rues sont toujours en complicité avec les agents de l'ordre.

Oui, nous avons été menacés la nuit par les policiers et nous en profitons pour dormir maintenant. Je pense que nous allons changer de lieux où aller dormir dans les petites rues ou les rues éloignées du centre ville. Ils nous ont frappés, nous ont rackettés et ils nous ont versé de l'eau froide sur le corps alors qu'il faisait très froid. Nous allons aussi nous organiser pour les faire souffrir.

Certaines personnes parfois refusent de dénoncer aux agents de l'ordre le forfait commis par ces enfants, car elles voudraient aussi racheter les biens volés à un prix dérisoire.

D'autres encore s'en prennent aux enfants, comme l'explicite Galy (1995) cité par Ezémbé (*op. cit.*, p. 164) :

Au Congo Démocratique, certains passants n'hésitent pas à écraser leurs cigarettes sur le corps des enfants de la rue endormis pour, disent-ils, leur apprendre à vivre. Ces enfants sont souvent chicotés (battus) par les policiers avec cruauté comme un rituel pour exorciser leurs mauvais penchants.

C'est aussi une façon de leur dire que leur place n'est pas ici. La rue est un fourre-tout.

2.2.5.3. Marginalisation et stigmatisation

La marginalisation et la stigmatisation des enfants des rues commencent en famille et atteignent leur apogée dans la rue. Leur appellation d'« enfants des rues » constitue déjà une marginalisation. Celle-

ci est très forte quand les enfants sont soupçonnés d'être responsables d'actes répréhensibles tels que : la sorcellerie, le vol, le viol, la délinquance, etc. Sandra a dit ouvertement qu'elle ne voulait pas que les autres sachent qu'elle a été accusée d'être sorcière, car ses camarades risquaient de l'exclure de leur groupe. Ces enfants tiennent à la discrétion de leur petite histoire de vie antérieure à la rue. Pour y arriver, ils ont développé une stratégie : celle de se construire de petites histoires, c'est-à-dire qu'ils cherchent à (ré)inventer une petite histoire pouvant attirer la pitié et la générosité des cœurs sensibles. À cause de cette attitude, il y a souvent des contradictions dans leurs dires. Ils pensent que c'est la violence subie de la part des adultes et/ou des parents qui est à la base de leur fugue même si elle n'est pas importante.

La connaissance de la langue, spécialement du jargon de la rue, est un atout pour être accepté dans le monde de la rue. Ya Dieu subit aussi une marginalisation liée à la non-connaissance de la langue. Il venait de Kisangani et il parle swahili¹⁵ ; pour s'installer à Kinshasa il est obligé de s'exprimer en lingala. L'intégration ne sera pas facile. Il est vraiment un étranger dans ce monde et le contact avec les autres est très difficile. Il risque de devenir un perpétuel initié, c'est-à-dire celui qui doit subir en permanence le baptême.

Comme je ne connaissais personne à Kinshasa et ne voyant pas où aller, je me suis réfugié dans la rue. Je transportais les colis des vendeurs et des acheteurs. Par jour, je gagnais 600 Fc, voire même 1000 Fc. Seul en vagabondant, je me suis retrouvé à Matonge où j'ai rejoint les autres. Les enfants des rues aiment bien le quartier Matonge, car il y a de la vie. Parfois jusqu'à 2h ou 3h du matin, les bars reçoivent encore des clients et on peut toujours danser quand il y a de la musique. Il y a de l'ambiance 24h sur 24. Souvent, j'aidais un monsieur à vendre de la charcuterie et je dormais parfois à ses côtés. Je le faisais pour éviter les tracasseries des adultes, des anciens des rues et des policiers. Je n'avais pas d'amis dans les rues comme je n'étais pas Kinois. Même dans la rue, j'étais marginalisé. Il fallait maîtriser la langue pour m'intégrer facilement dans le groupe.

¹⁵ Kiswahili : est une de quatre langues nationales parlée spécialement à l'Est de la RDC (province orientale, Maniema, Sud Kivu et Nord Kivu) et au Sud (Katanga).

Souvent, la société pense qu’être ou devenir un enfant des rues, c’est changer de nature. Elle ne considère plus l’enfant des rues comme une personne humaine, mais plutôt comme une chose ou un animal qui ne peut plus changer. Cette manière de voir les choses rend la réinsertion sociale et la réunification familiale problématiques.

Madame Zeka souffre de la présence de son enfant dans la rue, mais aussi de son retour en famille. Elle a l’impression que son enfant porte actuellement les tares ou les séquelles de la délinquance, car tout lui est imputé dans le quartier.

Ce qui me fait plus mal, c’est que quand il y a un vol dans le quartier, tout le monde le pointe du doigt (Zeka).

2.2.6. Autonomisation matérielle et psychique

Nous venons de découvrir que la vie familiale de nos interlocuteurs est une vie de manque (matériel, psychologique...). Ainsi, les enfants vont dans la rue pour rechercher une « vie » meilleure ou une autonomie, soit matérielle pour la survie, soit psychologique pour leur support affectif. Ils se regroupent en bandes à la manière de petites familles ou petites communautés dans les rues où les moins âgés se confient aux plus âgés qui assument leur responsabilité de veiller sur eux et de les protéger en termes de paternalisme. Nous pouvons nous poser maintenant la question suivante : en quoi consiste cette vie meilleure que les enfants recherchent ? L’enfant pense que la rue, ce lieu impersonnel, peut l’aider à accomplir ses projets.

Ya Dieu pense que la rue est une solution à tout :

[...] Je suis une formation en menuiserie et je suis content du centre. Mais j’ai envie d’avoir de l’argent. Dans la rue, on le peut en exerçant des petits travaux. J’ai tant de besoins qui demandent un peu d’argent pour y répondre.

Sara refuse la vie des rues et pense avoir tout ce qu’elle veut dans la débrouille, mais tout en vivant en famille.

Je n'irai pas dans la rue, je préfère rester à la maison, mais je dois aussi me débrouiller pour avoir de l'argent (pour m'acheter la nourriture, les habits et tout ce dont j'ai besoin). Je ne suis pas seul dans cette situation et je ne m'en attriste pas [...] Quand on manque de tout : on ne mange pas bien, on manque d'habits. Pour ne pas toujours vivre dans cette misère, on peut aller chercher de l'argent dans les rues en travaillant et se payer ce dont on a besoin.

L'accoutumance à la vie des rues fait que celle-ci devient de plus en plus pour certains enfants un lieu de vie, de liberté, de paix et d'épanouissement, comme le dit Sarkozy :

Dans la rue, je suis libre de faire ce que je veux et je vis aussi bien avec les amis. Je suis en paix.

Sarkozy veut une vie de paix où il peut s'épanouir avec les amis, car la famille est devenue un lieu de contradiction.

Eto, lui, fait le choix entre la famille et la rue :

si je dois choisir où je peux bien vivre, c'est mieux dans la rue, car ici, je fais ce que je veux, je suis en paix et personne ne me maltraite.

Jona également se soucie peu des aspects matériels. Il veut une vie de paix :

Ce n'est pas le fait de dormir dans une maison qui doit me rendre heureux, mais je dois vivre en paix et libre.

La rue offre aussi une occupation et une survie pour les enfants des rues. Personne ne peut les déloger de la rue même s'ils l'occupent de façon illégale. Dans la rue, les enfants y trouvent la liberté, mais surtout la paix. La paix vaut plus qu'un logis, qu'une alimentation régulière. Car sans la paix, il n'y a pas d'amour possible, pas d'affection. À quoi bon alors avoir des parents qui frappent, injurient et punissent à tout moment ? Les enfants ont donc besoin de liberté et de paix. La rue les leur offre. Même si la rue est un espace d'opportunités, de liberté et d'indépendance, elle est aussi un espace de contraintes comme l'indique le tableau ci-dessous :

Tableau 10. Opportunités et contraintes de la rue

Opportunités	Contraintes
Études, apprentissage des métiers	Initiation forcée, loi du talion
Indépendance matérielle	Rafles de policiers
Espace de parole (faire connaître son histoire)	Traitement judiciaire illégal (emprisonnement, torture, travaux forcés, etc.)
Oasis de paix, de liberté	Conditions de vie difficiles, violence des adultes sur les jeunes.

Le choix de la rue, de l'autonomie, marque le début d'une nouvelle étape du développement psychique avec une structuration particulière de la personnalité et un rapport différent aux adultes et à la société. Une fois dans la rue, l'enfant devient maître de lui-même, de son corps et de son avoir. La liberté que lui offre la rue le pousse à faire ce que bon lui semble : satisfaire ses instincts, développer certains talents qui sont étouffés par la discipline des adultes. Cette liberté aide aussi l'enfant à s'adapter à certaines situations, aussi difficiles qu'elles soient. Ainsi, Piaget cité par Lemay (1983, p.148) pense que « toute adaptation est une mise en équilibre d'une accommodation et d'une assimilation complémentaire et elle-même corrélative d'une organisation interne et externe des schèmes adaptatifs ». Les enfants voient en la rue un lieu de vie, de paix et d'épanouissement. La rue subvient à leurs besoins sociaux d'amour, d'appartenance, d'estime de soi et de réalisation de soi. C'est dans la rue que ces enfants expérimentent leur savoir-faire par leur créativité, leur effort de résilience et de résistance. Elle est un lieu de socialisation, un espace d'accueil et de vie affective, pour des gens ayant vécu des situations analogues et qui les regroupe là où ils se trouvent aujourd'hui.

2.2.7. Rue : lieu de socialisation

Nous notons d'abord que Mira, Obama, Le Blanc et Kirikou sont déjà habitués depuis la famille à jouer et à vendre, à fréquenter la rue.

Ainsi, leur adaptation à cette vie est facile, car ils ont déjà noué des liens avec ce milieu. Obama qui allait souvent travailler auprès des tantines (personnes de référence qui aident les enfants dans les rues), Mira qui était une vendeuse ambulante, Kirikou qui mendiait au marché de Kitona et Le Blanc qui allait souvent jouer dans la rue par manque d'occupation en famille. Ces enfants se débrouillaient déjà avant d'intégrer définitivement la rue.

Ensuite, la rue est une seconde famille pour ces enfants, un lieu de vie, de liberté et d'opportunités, c'est un moyen de survie. La rue peut être aussi une libération d'une vie de famille vécue comme étriquée et inadaptée. Elle est aussi perçue comme la recherche d'une possible réinvention de soi, d'une existence libérée des normes identitaires héritées. Elle est une oasis de paix pour ces enfants.

Mais la rue peut aussi constituer un nouveau départ pour les enfants, en l'occurrence ceux qui n'ont jamais eu la chance de fréquenter l'école comme Dix Dolars, Drogba, Jojo, Kadogo, Kardoza, Mobutu, Obama et Sandra. Ils ont la possibilité d'y apprendre et d'exercer déjà un métier alors que certains enfants vivant en famille ne jouissent pas des mêmes avantages comme en témoignent Ya Dieu et Mira.

Pour ces enfants, la rue n'est pas seulement un simple refuge, mais encore une solution pour une sortie de crise individuelle et une alternative pour intégrer les traumatismes subis au cours de leur vie familiale. C'est leur bureau de travail. Cette manière de voir les choses ou d'agir est parfois en conformité avec les différents rôles que joue la rue à Kinshasa tels que nous les avons énumérés dans la première partie. Pour la société globale, les enfants dans la rue vivent en marge, ainsi nous parlons de la rue comme lieu de socialisation, mais une socialisation marginalisée.

Socialisation marginalisée

Plus la socialisation est diffuse, plus elle est inconsciente et plus elle est efficace et devient naturelle. La notion du choix est parfois importante, car elle permet de se représenter ces enfants des rues non seulement comme des victimes passives (personnes qui subissent), mais aussi comme des acteurs sociaux de leur propre vie.

Ainsi, Eto préfère être maltraité par des inconnus, ne veut plus revivre les frustrations de jadis en famille et opte pour la vie de la rue.

Si je dois choisir où je peux bien vivre, c'est mieux dans la rue, car ici, je fais ce que je veux, je suis en paix et personne ne me maltraite.

Il en est de même pour Jojo qui exalte la vie de la rue qui est une chance qui lui est offerte pour se sauver.

Sadam rejette aussi la vie en famille et préfère vivre dans la rue :

C'est une vie sans objet pour moi. La rue me procure les moyens de vivre. La rue est pour moi là où je travaille pour gagner ma vie, c'est mon bureau de travail. Je peux la quitter si je trouve celui qui peut subvenir à mes besoins.

À cause de la maltraitance dont elle est victime, Sara qui vit dans sa famille, pense que la vie de la rue est meilleure. C'est déjà une prédisposition à cette vie de rue.

Pour moi, la rue est la maison de tout le monde, une maison qui accueille bien et qui aime les petits enfants. Quand vous n'êtes pas aimé quelque part, vous pouvez y aller et elle vous accueillera comme une maman attend son enfant à l'accouchement.

D'ailleurs, pour Parazelli, (2002, p. 81)

la marginalité est un mot utilisé au titre d'attribut de l'individu qui vit la désorganisation sociale. Elle constituerait un complexe de relations de pouvoir impliquant des contextes où se jouent des changements sociaux en émergence ou en train de se réaliser, qu'il s'agisse de contrôle social ou d'émancipation.

Ainsi il définit la socialisation marginalisée comme « un phénomène socio-spatial soumis à l'analyse de divers courants théoriques en tant qu'objet sociologique et géographique » (Parazelli, *op. cit.*, p. 321).

Nous pouvons estimer que tous ces enfants qui vivent dans la rue, peu importe les mobiles, les avantages liés à cette vie, sont dans la marge et *ipso facto* ils vivent une socialisation marginalisée.

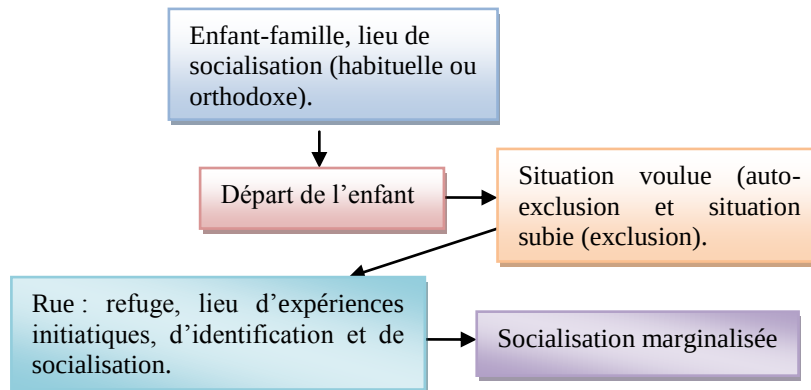


Figure 9. Socialisation marginalisée
Source : personnelle élaborée par Bukaka

La socialisation marginalisée est en lien avec la résilience, car les deux offrent cette capacité à l'enfant de s'adapter, pour surmonter le choc subi, la situation désagréable et difficile. La socialisation, comme la marginalisation, influence l'identité d'une personne. Dans le point ci-dessous nous développons l'identité des enfants des rues.

2.3. Identité

L'identité des enfants des rues se construit progressivement en fonction de leur parcours de vie, des activités réalisées et des services dont ils ont bénéficié. C'est une identité recomposée et repositionnée par rapport à celle d'origine héritée des parents. Mobutu, Guelor, Sarkozy, Le Blanc, Roi David, Driba et Mira se considèrent d'ailleurs toujours comme membres de leur famille, mais vivant au « dehors ». Leur identité ne se définit pas seulement par leur présence dans les rues, mais elle tient aussi compte de paramètres psychologiques, de la représentation de soi et sociale. L'enfant est un être humain et doit appartenir à la race humaine. Plus on est enfant des rues, plus on appartient à la rue, moins on sent cette

nature humaine. On se chosifie pour ressembler à cette rue, devenant un « être » sans origine, sans passé. Pour Freud (1965, p. 170)

le nom d'un homme est une des parties essentielles de sa personne, peut-être même de son âme. Le fait de porter le même nom qu'un animal donné a dû amener le primitif à admettre un lien mystérieux et significatif entre sa personne et l'espèce animale dont il portait le nom.

Nous l'avons dit ci-dessus, on est enfant de monsieur X et madame Y ; on appartient à telle famille, tel clan. Ainsi on peut s'identifier et avoir une référence identitaire familiale et/ou humaine. Comme l'ont dit Deschamps et Moliner (*op.cit.*), « c'est à travers son appartenance à différents groupes qu'on acquiert son identité sociale ». Les enfants des rues refusent d'être identifiés à une chose, à la rue. Ils n'ont qu'un seul vœu : « vivre dans la paix ». Mais où avoir la paix ?

2.3.1. Négation de l'identité familiale, nouvelle identité sociale

Auparavant ces enfants portaient le nom de leur famille. Une fois dans les rues, soit, ils le changent eux-mêmes en s'identifiant aux personnages célèbres de notre temps, soit ce sont les autres enfants des rues qui les surnomment. Ces noms sont plutôt liés au comportement du sujet ou à une vedette ou un artiste de référence. Cette façon d'agir ne serait-elle pas une négation de sa famille, de l'identité parentale ou familiale ?

Comme nous l'avons dit dans la première partie, ce comportement est une stratégie que ces enfants utilisent pour nier leur appartenance à leur famille d'origine qui leur avait conféré un nom¹⁶. Ce comportement implique aussi un changement de vie, une (re)naissance, c'est-à-dire une nouvelle vie dans la rue. Sandra, Debora et Dédé ont gardé leur prénom reçu en famille. Driba porte un surnom que ses amies lui ont collé, car elle

¹⁶ Les enfants des rues ont du mal à révéler leur nom, ils dévoilent davantage leur prénom car ce dernier n'est pas révélateur de leurs origines. Ils aimeraient porter le surnom reçu dans la rue. Ainsi, ils distinguent le vrai nom reçu en famille et le nom (surnom) de la rue.

aimait utiliser l'expression *na ko dribler ye* [je vais le tromper] et Mira s'est surnommée elle-même. Treize garçons (Sarkozi, Roi David, Obama, Dix Dolars, Mobutu, Eto, Drogba, Le Blanc, Sauveur, Kadogo, Kardoza, Kirikou et Sadam) sur les 18 de notre enquête ne portent plus leur prénom et/ou nom de famille. Sadam a un caractère difficile, ses camarades l'ont surnommé ainsi, ils le trouvent très compliqué. Kirikou a la taille d'un enfant de 6 ans alors qu'il en a 10. Le Blanc est surnommé ainsi, car il a un teint clair semblable à un albinos. Ces enfants apprécient leur nouvelle appellation, car les noms de famille leur rappellent la souffrance. Pour se valoriser, les enfants portent un nom d'emprunt d'une grande personnalité telle que Sarkozi, Mobutu, Eto, Obama, Sadam, etc. C'est une identité « désirée et/ou engagée ».

L'identité 'désirée' est

L'idée que l'individu se fait de ce qu'il voudrait devenir et être, c'est l'ensemble des projets identitaires (conscients ou non) qu'il voudrait réaliser, c'est l'image qu'il a de ce qu'il devrait faire pour assurer son épanouissement personnel, sa réalisation de soi (Bajoit, 2003, p. 103).

L'identité 'engagée' est

L'ensemble des engagements identitaires que le sujet a envers lui-même et qu'il est en train de réaliser concrètement dans ses conduites, par ses relations avec les autres, par ses logiques d'action ; c'est ce qu'il fait de sa vie (Bajoit, *op. cit.*, p. 104).

Ils rêvent de devenir grands comme leurs homonymes et de récupérer un jour cette valeur humaine par la simple identification. En fait ils gardent leur identité familiale – parfois en la niant, parfois en ne la révélant pas – à laquelle ils associent un surnom connu de leur monde actuel. Ce surnom leur permet de garder l'anonymat. On peut trouver dans un même site deux ou trois, voire plusieurs enfants portant le même nom Drogba, Sadam, Sarkozi, etc. À titre d'exemple, nous avons dans l'annexe 2, deux enfants des rues qui se surnomment Sadam, un enfant au nom de Le Blanc et un

autre Dolars. Nous rencontré dans les rues d'autres Obama, Sarkozy, Mobutu, etc. qui ne sont pas de notre échantillon.

Aussi longtemps que la famille (les parents) est absente de la vie de l'enfant, les institutions et la rue imposeront leur marque dans l'espace social de l'enfant. Et pourtant Freud (1971, p. 126) souligne que

la psychanalyse voit dans l'identification la possible résultante d'un premier attachement affectif à une autre personne. Cette identification joue un rôle important dans le complexe d'Oedipe, aux premières phases de sa formation.

Le nom reste le premier support de l'identité de chacun.

Sandra rejette l'identité familiale pour prendre celle d'une mère qui l'a aidée dans la rue. C'est une personne de référence qu'elle immortalise en portant son nom.

Mon nom est X comme mon papa, mais je ne porte plus ce nom depuis qu'on m'a mise dehors. Je porte actuellement le nom d'une maman qui m'avait aidée dans la rue. C'est Y. [...] il n'y aura pas beaucoup de problèmes, car mes dossiers d'ici portent le nom de Y Sandra. Je ne peux pas porter le nom de ceux-là qui m'ont rejetée. D'ailleurs je n'ai plus de famille.

Sarkozi, Sadam, Obama et Mobutu sont très fiers de s'identifier aux différents présidents qu'ils aiment même s'ils ne les connaissent pas.

N'est-ce pas une stratégie de survalorisation face à tout ce qu'ils ont vécu dans leur famille, comme en témoigne Sarkozi ?

Mon nom est Sarkozi, je l'ai depuis que je suis dans la rue. Je suis très fier de ce nom. Ce nom me donne du poids. Tout le monde a peur de moi. Il faut avoir un tel nom. Ce sont mes amis, parfois ils m'appellent aussi Sarko. Quand j'étais en famille, tout le monde m'appelait X ; à l'école je portais le nom de Y.

Il fait peur aux gens, car il se considère comme l'homonyme de l'ancien président Sarkozi de la République Française. Mobutu nie son identité familiale. Il ne veut plus de ses parents, car ils l'ont abandonné. Il veut effacer son passé en acquérant une nouvelle identité. Mais il reconnaît qu'il n'appartient pas à la lignée de feu le président Mobutu.

L'enfant de Mobutu ne peut pas être dans la rue. C'est un nom que je me suis donné et qui a été approuvé par mes amis. Tu vois aussi pour qu'on ne sache

pas d'où tu viens, une fois dans la rue, il faut changer de nom. Tu laisses le vieux nom. Mon nouveau nom c'est Mobutu. Mon nom de famille est X, un faux nom. C'est le nouveau nom. J'ai changé de vie et je dois aussi changer tout. Il me faut un nom qui fait peur aux gens. [...] Je connais bien les noms de mes frères et sœurs, mais pas ceux des parents. Ils sont partis en voyage quand j'étais tout petit.

Sadam nous révèle qu'il a un comportement difficile et il préfère porter le nom de celui qui le rapproche du feu président Sadam.

Mon nom est Sadam, je l'ai depuis longtemps. On me dit toujours que je suis difficile et on m'a donné ce nom. Je ne le connais pas mais c'est un musulman, il doit être de la même famille que Ben Laden. Non, mais je sais qu'il était un président et les américains l'ont tué ?

Nous sommes convaincue que Sadam, Mobutu, Sarkozy changeront bientôt de nom, car leurs homonymes n'ont plus de renommée, soit parce qu'ils sont décédés, soit parce qu'ils ne sont plus en fonction.

Par son nouveau nom, Dix Dollars essaie de se valoriser, issu d'une famille pauvre qui l'a exclu, car il devenait une surcharge. Il veut idéaliser son avoir. Il nie la pauvreté de sa famille pour devenir un millionnaire plein de dollars dans sa poche.

Je suis un ancien de la rue et je sais comment obtenir de l'argent et souvent j'ai des dollars. Je me promène toujours avec 5 billets d'un dollar dans ma poche. Je fais semblant de sortir le chiffre 1 et je dis à mes amis que c'est 10\$. C'est ainsi qu'ils m'ont surnommé Dix Dollars. Mon vrai nom est X comme mon papa.

Roi David se survalorise comme un roi à qui est conféré tout pouvoir sur les autres.

Roi David est mon nom aussi. On ne connaît pas ce nom en famille. C'est un nom propre qui ne leur appartient pas. Je m'identifie ainsi. C'est tout. À part les travailleurs sociaux, si tu m'appelles Gloire, je refuse. Je tape les petits qui m'identifient par ce nom.

Driba, qui n'a pas pu goûter aux joies de la vie familiale, se console par cette identité reçue dans la rue. Le nom Driba lui fait honneur.

Tu m'appelles Driba, j'aime ce nom. C'est mon nom actuel. J'ai été surnommée par mes amies dans la rue ; c'est un nom de chance. Il faut m'appeler par ce nom. M'appeler par ce nom est un honneur pour moi. Celui qui m'aime doit m'appeler ainsi.

Kardozo pense qu'il peut bien vivre anonyme avec ce nom de Kardozo, car ils sont nombreux dans la rue.

C'est un nom que mes amis m'ont donné. Il y a plusieurs Kardozo dans les rues. Je ne sais pas pourquoi ils portent ce nom. Je le porte, car je suis un grand joueur. Ah oui, il faut se valoriser. Quand les gens veulent t'abaisser comme une chose, il faut essayer de s'élever. On doit se faire connaître partout. On ne peut pas toujours porter ce chapeau de malheurs.

Guelor compare le changement de son nom au lien du mariage qui unit deux conjoints. Étant membre de la famille « rue », il peut changer de nom pour marquer sa nouvelle naissance, sa nouvelle appartenance, porter ce nouveau nom comme une jeune mariée qui perd son nom de jeune fille en portant le nom d'emprunt de son mari.

Le Blanc ne veut plus s'identifier à sa famille, surtout porter le nom de son père qui est déjà décédé. Certainement cette mort est à la base de sa souffrance.

Mon vrai nom est X, qui est le nom de mon papa. Comme je viens de le dire, je suis dehors depuis 9 ans. J'ai grandi et j'ai changé. Tout le monde me connaît par le nom de Le Blanc, car je suis clair de peau, c'est le monde ndombe [Un blanc noir]. Beaucoup de gens qui ont la peau claire portent ce nom. J'aime être appelé Le Blanc. Si un jour, je rentrais en famille, je récupérerais mon nom X sans problème.

Si Le Blanc est identifié par la couleur de sa peau, Kadogo et Kirikou, eux, le sont par leur taille. Comme nous l'avons noté dans la première partie, Kadogo est un mot Swahili (référence faite aux enfants associés aux conflits armés en RDC que recruta feu le président Laurent Kabila pour chasser le dictateur Mobutu de la tête de ce pays).

Non, je suis l'enfant d'un militaire et non un militaire. C'est un nom qui m'a été donné par mes collègues ici au centre, car je leur racontais notre vie au camp militaire et je suis petit de taille, on m'appelle Kadogo.

Et Kirikou :

Mon nom est X, mais ici au centre tout le monde m'appelle Kirikou. Je suis trop petit en taille et en âge aussi. Ce nom vient d'une série de films qu'on suit souvent ici. Cet enfant ne grandit pas. As-tu déjà suivi ce film ?

Avant de nous donner son identité, Jona commence par nous répondre insolemment, car il ne voulait pas de son identité familiale.

S'agissant de Sauveur, il porte un nom qui reflète sa vie. Il est le sauveur de ses collègues dans la rue, c'est leur « Moïse ».

Mon nom est Sauveur, mes collègues me l'ont donné dans la rue, car je suis un bon garçon qui sauve les autres. En tout, je n'aime pas voir mes collègues souffrir. Il faut que les gens cessent de trop souffrir. Dans la rue, les grands tapent les jeunes et je défends ceux-ci, car tous, nous sommes dans la souffrance et il ne faut pas aggraver cela. Il faut voir comment les enfants des rues se battent. Une fois, un enfant avait brûlé le tokara¹⁷ d'un nouveau venu et c'est grâce à moi qu'il n'est pas décédé. Il pleurait et les autres ne voulaient pas qu'il se protège. J'avais jeté de l'eau pour éteindre le feu. Nous devons nous entendre entre nous, car tout le monde souffre. Parmi nous il y a aussi des « mouchards » qui accusent les autres au kapita¹⁸.

Drogba reconnaît qu'il a été surnommé par son frère en référence à un joueur africain lors d'un match de football suivi à la télévision. Ce nom lui a été attribué grâce à son talent de meilleur footballeur de son équipe dans une institution d'accueil.

Drogba est un nom que j'ai eu d'abord de mon frère lors de la CAN¹⁹, car c'est l'unique joueur étranger que je connaissais. Dans la rue, ce nom a pris de l'ampleur, car je suis un grand joueur de football. Tu ne connais pas Drogba ? J'ai sa photo, elle est vendue par les ndingari²⁰ à la place Victoire. C'est mon pote²¹.

Outre le changement de nom qui les aide à être anonymes, ces enfants ne veulent pas exhiber leurs adresses familiales. Pour Kadogo, Le Blanc, Ya Dieu et Mobutu les ont oubliées et ne savent plus quelles adresses donner, ils ont connu une vie familiale déséquilibrée, ils sont passés d'un endroit à un autre. Dix Dolars et Driba gardent des souvenirs traumatisants de leurs familles et ne veulent plus qu'on leur en parle.

¹⁷ Tokara : carton ou le sac sur lequel dorment les enfants des rues.

¹⁸ Kapita est un chef de file.

¹⁹ CAN : Coupe d'Afrique des Nations qui est une compétition organisée tous les deux ans par la confédération africaine de football et rassemble les meilleures équipes masculines africaines.

²⁰ Ndingari est une façon de nommer les ouest-africains, en l'occurrence les sénégalais par les Congolais.

²¹ Pote : mon ami, mon idole, mon vieux.

Mobutu refuse de nous révéler l'adresse familiale en ces termes :

Ah non, pas ça, non et non. Les parents étaient originaires du Congo/Brazzaville.

Il en est de même pour Le Blanc,

Je n'ai plus ça en tête, car j'ai quitté la maison depuis 9 ans.

Pour Kadogo :

Non, je ne m'en souviens plus. Je vous dis que j'ai habité plusieurs maisons. J'étais moins stable en famille et je n'ai plus leurs adresses dans ma mémoire.

Ya Dieu à qui nous avons demandé l'adresse familiale nous répond :

Quelle adresse, l'adresse de qui ? C'est le camp militaire de Kisangani.

Et pourtant, il vivait à Kinshasa au camp Renapi ²²avec sa belle-mère et ses demi-frères et sœurs.

Jona et Mobutu n'aiment pas livrer leurs vraies identités pour échapper à la réunification familiale. Jona qui ne voulait pas exhiber sa vraie identité, surtout l'adresse familiale, a répliqué en ces termes :

Nous ne sommes pas à l'école. Mon nom est Jona. Tout le monde me connaît par ce nom. Je ne veux pas rentrer en famille.

Mobutu dit qu'en cas de réunification familiale il peut récupérer son ancienne identité.

Si je regagnais la famille, je récupérerais mon ancienne identification qui est celle octroyée par ma famille.

D'autres enfants changent aussi de nom pour échapper au recensement et au contrôle des agents de l'ordre.

²² Renapi : Régie Nationale des Approvisionnements et de l'imprimerie. C'est une entreprise publique. Son capital appartient à 100 % à l'État. Elle fut créée le 23/12/1985 par l'Ordonnance n°085-314 pour remplacer deux services publics, à savoir : la Direction des Magasins Généraux et Imprimerie de l'État (EX. MGI) du Ministère des Finances et le Service des Approvisionnements en Manuels et Fournitures Sociales (Ex SAMAFOS) du Ministère de l'Education Nationale. Ces bâtiments servent actuellement d'asile pour les déplacés des guerres. En ligne www.kinshasa.cd, consulté le 11/04/2012.

Je te révèle que nous sommes nombreux à porter ce même nom dans la rue. Nous le faisons pour plusieurs raisons. Quand on t'arrête, il ne faut pas qu'on sache ton vrai nom. Un vrai enfant des rues doit changer son nom, c'est bien et bon comme ça (Mobutu).

Ce changement de nom affecte aussi leur comportement et leur rêve ou fantasme. Il faut viser plus haut.

Obama est fier de porter le nom du premier président noir des États-Unis.

Je m'appelle Obama, je l'aime bien. C'est pourquoi je porte son nom. On m'a dit que c'est un Noir qui gouverne les Blancs. Je l'aime bien. Il faut avoir du courage comme lui.

Voici ce que dit le code congolais dans son article 59

l'enfant porte dans l'acte de naissance le nom choisi par ses parents ; en cas de désaccord, le père confère le nom. Si le père de l'enfant n'est pas connu ou lorsque l'enfant a été désavoué, l'enfant porte le nom choisi par la mère. Lorsque la filiation paternelle est établie après la filiation maternelle, le père pourra adjoindre un élément du nom choisi par lui. Si l'enfant a plus de quinze ans, son consentement personnel est nécessaire.

Même s'il n'était pas indispensable de connaître leur nom, nous le leur avons demandé et plusieurs enfants n'ont pas voulu donner les noms de leurs parents ni de leurs frères et sœurs. Certainement les enfants avaient-ils peur que nous puissions entrer en contact avec la famille et amorcer une médiation pour leur réunification ou voulaient-ils effacer de leurs mémoires leurs repères familiaux et leurs origines.

D'ailleurs pour ces enfants, le fait de quitter leur lieu d'origine et d'aller vivre dans une rue éloignée de leur famille les aide à vivre dans l'anonymat. Nous avons contourné cette difficulté en leur demandant parfois leur « vrai nom²³ » et leur origine. La plupart des enfants des rues ont une histoire familiale désagrégée ou perturbée : soit ils ont vécu dans

²³ Vrai nom : terme utilisé par les enfants des rues pour désigner le nom de famille. Ces enfants reconnaissent qu'ils ont des vrais noms, c'est-à-dire les noms donnés par la famille. Ces noms sont souvent liés à ceux de leurs parents en l'occurrence le père, un membre de la famille ou un nom lié aux circonstances de la naissance des enfants.

une famille recomposée, pauvre, soit ils ont perdu leurs parents. Ils ont souvent des rapports difficiles, voire violents avec les nouveaux parents. Ainsi la vie de la rue pourrait constituer en soi un acte-symptôme court-circuitant l'élaboration psychique de l'enfant. Même si les enfants nient les identités familiales, ils ont leurs identités personnelles qui font de chacun un cas particulier. Nous pouvons parler d'une identité désirée en aval et d'une identité subie en amont.

2.3.2. Identité personnelle

L'identité personnelle est le « je » qui caractérise – la personnalité, l'intelligence, l'affectivité, le caractère et le corps – et qui repose sur l'individualité (sexe, âge, hérédité, ethnie, etc.). Cette identité personnelle se développe à travers les expériences, les bouleversements, les événements de la vie de chacun et les parcours de vie. D'abord, ces enfants des rues se reconnaissent en tant qu'êtres masculins ou féminins. La société les a privés du privilège de développer « normalement » leur personnalité. Ensuite, ils n'ont pas une bonne notion du temps, ils se fient davantage au nombre de fois qu'ils fêtent le début d'une année dans la rue. On ne peut pas se passer du 1^{er} janvier à Kinshasa, car les fêtes de réveillon sont organisées partout et les gens dansent et crient *Bonane*²⁴. Il n'est pas étonnant, quand nous leur demandons le temps qu'ils ont passé dans les rues, que les enfants commencent par compter le nombre de fêtes de nouvel an passés dans la rue ; ainsi, ils ont du mal à donner un âge chronologique exact. Certaines institutions d'accueil apprennent aux enfants des notions élémentaires de droit : ils savent qu'après 18 ans, ils ne peuvent plus être pris en charge ; dès lors ils ne veulent pas grandir en âge, ils aimeraient le diminuer. À titre d'exemple, José (un enfant des rues), âgé de 15 ans, que

²⁴ *Bonane* : Bonne année.

nous avons rencontré en 2001 lors de notre stage au CPRK et que nous avons revu en 2010 où il nous a dit qu'il avait 17 ans !

Enfin, ces enfants reconnaissent bien leurs origines telles que la province d'origine, l'ethnie, mais parfois ils ne veulent pas les déclarer, ils se disent tous être de Kinshasa pour ne pas paraître un *yangwe*²⁵. C'est ainsi qu'ils développent plus leur *indubile*²⁶ pour étouffer leurs origines.

L'identité personnelle d'un individu n'est pas seulement dépendante de son identification mais aussi de la reconnaissance qu'il a de sa différence par rapport aux autres. Elle est ce qui rend semblable à soi-même et différent des autres, comme l'ont dit Deschamps et Moliner (*op.cit.*).

2.3.3. Identité sociale

L'identité sociale est le « nous » qui repose sur l'intériorisation de la culture (coutumes, croyances religieuses, langue, goûts esthétiques, connaissances techniques, etc.) et sur le sentiment d'appartenance à un groupe social en respectant ses valeurs et ses normes. Elle se développe à travers la socialisation. C'est la manière dont ces enfants pensent être perçus par la société, c'est leur image de soi par rapport à la société et l'image sociale de la société, c'est-à-dire ce que la société globale dit sur eux et la manière dont cette société les perçoit.

2.3.3.1. Identité sociale de soi

L'identité sociale de soi est la manière dont ces enfants se perçoivent par rapport à la représentation que la société se fait d'eux face à leur vie en groupe et à la marge, à leur changement de nom. En premier lieu, la vie des enfants des rues est une vie de groupe, mais chacun a sa spécificité qui peut être liée aux croyances, à la langue, aux activités exercées, aux lieux de vie

²⁵ *Yangwe* : qui est étranger par rapport aux kinois.

²⁶ *Indubile* : jargon des enfants des rues.

(sites). Pour ces enfants, la rue est une société qui a toute une culture, une langue, des goûts esthétiques, etc. avec une organisation bien établie.

Deuxièmement, nous savons que le changement de nom porte parfois atteinte à l'appartenance et à la filiation. Il peut aussi être perçu comme un questionnement sur l'existence de la personne. Il intervient dans la construction de l'identité. Le changement de nom fait référence au changement de vie. Pour ces enfants, la vie de la rue est une nouvelle naissance, une (re)naissance (voir le chapitre III). Ya Dieu et Driba se considèrent comme des morts-vivants, car ils ne réalisent pas leur vie dans la rue, qui est un lieu sans vie, impersonnel ; ils considèrent qu'un enfant doit appartenir à une famille, une communauté de personnes et non à des choses. Ils ne donnent aucun sens à cette vie. C'est une identité déniée. L'identité déniée est celle qu'a un sujet qui souffre d'un déni de reconnaissance sociale. Pour Bajoit (*op. cit.*, p. 101) « le sujet est dénié lorsque l'individu ne parvient pas à concilier son identité engagée et son identité assignée²⁷ : il souffre alors d'un déni²⁸ de reconnaissance par les autres ». Cela même si Driba pense que son nom est chanceux, la nommer ainsi serait lui souhaiter toutes les chances du monde. Kardozo, lui, se considère comme un *déchet humain*, car il est rejeté par la famille et la société se désintéresse de ce rejet. Cette façon de se qualifier n'est-elle pas

²⁷ Identité assignée : c'est « la perception que la personne a intériorisée, incorporée, des attentes des autres envers lui ; c'est ce qu'il croit devoir faire pour obtenir des autres la reconnaissance sociale à laquelle il aspire » (Bajoit, *op.cit.*, p. 103).

²⁸ Ce déni peut avoir plusieurs origines :

- (sujet) est nié par les autres dans le droit à l'intégrité physique : il est contraint dans son corps de faire quelque-chose qu'il ne ferait pas sans violence (maltraitance, viol, esclavage...) ; il a honte, et perd la confiance en soi ;
- est nié dans son droit à un traitement égal par rapport aux autres : il est discriminé dans ses droits (de manger, de boire, de se soigner, de s'instruire...) ; il est exclu, et perd le respect de soi ;
- est dénigré par les autres pour son mode de vie, pour son mode de réalisation de soi, pour sa manière de jouer ses rôles sociaux ; il est banni de la communauté (marginalisé), considéré comme déviant, et perd son estime de soi (Bajoit, *op.cit.*, p. 101).

en lien avec le métier exercé par la plupart de ces enfants, celui de vider les poubelles ? Ils sont tous des *Kasongo*. On peut se demander pourquoi les éboueurs ne se considèrent pas comme des déchets humains. Nous pouvons dire qu'être éboueur est un métier dévolu à une certaine catégorie des gens et les enfants le font par défi.

Troisièmement, même si certains enfants ne le disent pas ouvertement, Ya Dieu, Dédé et Kardozo se considèrent comme des victimes, des innocents ayant subi les effets néfastes de la famille, des adultes et de la société et se retrouvent en marge de celle-ci. Ils expriment cette attitude en niant leur identité d'origine pour valoriser une identité reçue dans la rue, qui peut être fictive, c'est-à-dire une identité qui n'existe pas, une identité d'emprunt, calquée, qui n'a rien à voir avec leurs origines. Il s'agit d'une identité fantasmée des enfants. D'ailleurs, c'est souvent par la malpropreté, la coiffure sophistiquée qu'on reconnaît ces enfants dans la rue. La plupart du temps ils sont occupés à récupérer dans les poubelles ce qui est jeté par la société globale et qui peut les intéresser. Si Debora, Glodi, Eto, Jona, Kardozo, Mobutu, Guelor et Sadam se chosifient (déchets humains par leur métier d'éboueur), Sauveur s'animalise ; il se représente comme un chien, car il est toujours chassé et désavoué par sa propre famille. Cette identification négative n'est pas seulement l'apanage des enfants des rues. Certains enfants qui vivent en famille s'identifient aussi de la même façon, car ils subissent de la maltraitance et sont privés de leurs droits. Bebi qui vit dans sa propre famille, se considère comme une *enfant domestique*, car elle est privée de scolarisation et son rôle se réduit aux travaux domestiques. Il en est de même pour Sara qui doit se débrouiller pour manger et pour Michel qui doit se contenter du reste de la nourriture laissée par ses demi-frères ; ainsi il se compare à un *chiot*. Ces enfants des rues s'identifient aussi à des adultes, des *enfants-adultes* comme nous les avons nommés dans l'introduction, c'est-à-dire des enfants capables d'agir

comme des adultes, de se prendre en charge et de faire ce qu'un enfant de leur âge vivant en famille ne ferait pas. Les enfants des rues qualifient ces enfants qui vivent en famille de *bilemba*²⁹, car ces derniers ne peuvent décider de leur sort. C'est une manière de dénigrer, minimiser les autres en les traitant de paresseux. Les enfants des rues s'estiment supérieurs aux autres enfants, car ils se prennent en charge.

Dans la culture congolaise, un enfant garçon est appelé à assumer plus tard des responsabilités dans sa famille. Il doit être sage et apprendre déjà dans la famille à être matériellement autonome. Le manque de considération dont les enfants des rues sont victimes de la part de leur famille et de la société les affecte beaucoup. Leur identification est en effet liée aux activités qu'ils exercent.

Tableau 11. Identité sociale de soi

Dénomination commune	Activités exercées	Dénominations spécifiques
Enfants des rues (phaseurs ou shègues)	Guide pour handicapé moteur	Enfant locomoteur
	Prostitution	- <i>Tshel</i> ou <i>lizeze</i> - <i>mabata ya rouge</i> [cannes rouges]
	Videur de poubelle	<i>Kasongo</i>
	Nettoyeur de véhicule	<i>Loqueur</i> ³⁰ ou <i>Kotiko</i>
	Enfant mendiant	<i>Malombo</i>
	Vendeur ambulant	<i>Chailleur</i>
	Enfant en rupture familiale	<i>Teba, Kuata</i> ³¹
	Enfant travailleur	<i>Belesi</i>
	Enfant vendeur d'eau en sachet	Ya Mado
	Enfant de rues au beach	Romain (garçon) et Ninja (fille)

Ces différentes activités exercées par les enfants des rues sont sans exclusivité, car une prostituée peut aussi vendre des objets volés, mendier,

²⁹ *Bilemba* : fainéant, indécis et paresseux.

³⁰ *Loqueur* est celui qui utilise la loque pour nettoyer les véhicules.

³¹ *Teba* et *kuata* signifient pourrir, pourriture.

etc. Cette dénomination spécifique change dès que les enfants des rues constatent que la société globale en fait usage. À titre d'exemple, le vendeur d'eau s'appelait *mamale*³² et actuellement c'est *ya Mado*. Certaines dénominations spécifiques ne sont parfois pas liées à la réalité telle que *mabata ya rouge* [cannes rouges]. Ce terme n'a rien à voir avec la prostitution. Par contre *kolomba* signifie mendier et celui qui mendie s'appelle *malombo*. Cette qualification est en lien avec l'action ou l'activité de l'enfant des rues.

Il y a souvent une nette différence entre les activités exercées par les filles et les garçons dans les rues. Les filles s'intéressent plus à la vente, à la prostitution, aux travaux ménagers et à la mendicité. C'est ainsi que même celles qui font semblant d'aller vendre au beach portent le nom de « Ninja », un terme qui n'a rien avoir avec la prostitution et la vente des fruits. En fait, la prostitution se fait la nuit, mais comme le beach ne fonctionne pas la nuit, ces enfants se prostituent le jour en portant une casquette de vendeuse ambulante.

Ainsi pour Nsengiyumva (2010, p. 159), il s'agit uniquement

des dénominations et des activités correspondantes, car les individus sont les mêmes qui effectuent toutes ces activités, suivant les circonstances et les opportunités. Il s'agit d'un changement permanent de moyen d'obtention des ressources qui correspond au mode de fonctionnement par rapport aux activités.

2.3.3.2. *Identité sociale selon la représentation sociale des tiers*

Par tiers, nous parlons des enfants vivant en famille, travailleurs sociaux et parents de notre échantillon. L'éducation ou la formation influence la représentation sociale que chacun se fait de ces enfants comme nous le voyons dans le tableau ci-dessous :

³² *Mamale* : est un joueur de grande renommée en RDC, qui était un grand buteur comme pour dire : chez lui les buts coulent comme de l'eau.

Tableau 12. Identité sociale d'enfants des rues selon les tiers

Dénomination spécifique	Enfants vivant en famille	Travailleurs sociaux	Parents
Chien qui casse sa laisse ³³	oui	oui	
Enfant du dehors	oui		
Voyou, têtù	oui		
Mendiant	oui		
Bandit	oui		oui
Qui ne s'aime pas ³⁴	oui		
Voleur			oui
Fumeur de chanvre			oui
Voleur			oui
Enfant de honte			oui
Enfant maudit			oui
Enfant infecté			oui
Caïn			oui
Sorcier			oui
Pute			oui
Trouble-fête	oui		
Enfant victime		oui	
Insolent, provocateur, agressif			oui
Petit robot		oui	
Enfant sans espoir, sans futur		oui	
Enfants-parents	oui		
Déstabilisateur			oui
Bon à rien			oui
Bombe à retardement		oui	

Les travailleurs sociaux voient généralement en ces enfants vulnérables des victimes qu'ils doivent aider à sortir de cette impasse.

Mira explicite bien cela dans son projet de vie.

La vie de rue n'est pas une vie. C'est dur ; les enfants souffrent, mais ne peuvent pas d'eux-mêmes rentrer en famille. Nous partons mais nous ne savons pas y retourner. Il faut nous aider.

³³ C'est comme si on disait « le chien sans collier ».

³⁴ C'est-à-dire l'enfant des rues se néglige, cela s'exprime bien en lingala *alingi nzoto na ye te ou amilingi te* [qui n'aime pas son corps ou qui ne s'aime pas].

Même si madame Lydie qualifie ces enfants d'insolents, provocateurs et agressifs, elle voit en eux aussi des enfants pleins de vie et résilients, c'est-à-dire des enfants capables de faire quelque chose ou capables de surmonter des épreuves. Ce qui nous amène à considérer ces enfants comme des auteurs et acteurs sociaux, signes de résilience (voir le point 2.5 de ce chapitre). Monsieur Clovis pense que ces enfants ignorés constituent *une bombe à retardement auquel le gouvernement n'accorde aucune attention particulière*. Dans le même sens, monsieur Donat reconnaît que *ce sont des enfants sans espoir, sans futur, des chiens sans collier*. Monsieur Dan affirme que ces enfants des rues sont *dangereux, nuisibles, irrécupérables, des bons à rien, des têtes brûlées, déstabilisateurs de la vie sociale, des délinquants* et monsieur Tison les désigne sous le vocable de *petits robots*.

Madame Géné les appelle « enfants-adultes », car ils agissent comme des adultes. Ainsi elle les traite de sorciers, c'est-à-dire des personnes socialisées capables de causer du tort à quelqu'un. C'est pour cette raison qu'il faut les chasser loin de la société. Bebi les qualifie d'« enfants-parents », c'est-à-dire qu'ils sont à la fois parents et enfants.

J'ai pitié de tous ces enfants qui vivent dans les rues, on les injurie, on les tape. Ils sont obligés de travailler chaque jour pour se nourrir. Ils n'ont pas où dormir et n'ont pas des parents qui veillent sur eux. Ils sont « parents d'eux-mêmes ». Ils sont trop violents et agressent des gens. Moi quand j'ai honte, je me cache, mais eux, quand ils ont honte, ils agressent les passants, ils volent... « Baza bambua bakata singa » [ce sont des chiens qui cassent leur laisse].

Elle ajoute encore *nga na za muana ya kati, bango ba za bana ya libanda* [je suis un enfant du dedans, eux sont des enfants du dehors].

Ainsi Mbwaka (*op.cit.*, pp. 6-7) dira que

le droit à l'identité peut constituer un élément essentiel dans la recherche des solutions. Il peut redonner aux enfants des rues cette confiance dont ils ont besoin pour reprendre confiance en eux-mêmes.

Ces enfants ne souffrent pas seulement d'une image dévalorisante, mais ils subissent une répression qui ne reste pas toujours dans les limites humaines. Le fait de les dévaloriser, de les stigmatiser, constitue une menace pour leur identité.

Pour Coloni (*op. cit.*, p. 18)

ces enfants fugueurs sont surnommés par la société « enfants des rues », ils peuvent agir sans contrôle à la manière de la rue qui n'appartient à personne. Ils portent les noms d'un lieu de passage, sans origine ou terme précis, un générique inventé par eux et pour leur usage. C'est la rue qui prête son nom à ceux de nos descendants qui l'ont choisie plutôt que leur famille ou leur parenté.

Ces différentes identifications sont parfois acceptées ou niées par les enfants des rues. Elles sont acceptées quand ils se surnomment ainsi eux-mêmes, c'est-à-dire une identification endogène/désirée. Souvent, elles sont niées quand elles viennent de la société globale, une identification exogène/attribuée. Cette seconde identification est souvent liée à une dévalorisation de leur personne et de leur être. L'identité de ces enfants varie selon qu'elle émane de la façon dont la société les perçoit, c'est-à-dire des représentations sociales, ou de l'autoreprésentation (la représentation de soi) ou de l'autoreprésentation sociale (la représentation de soi d'après les dires de la société).

2.3.4. Construction identitaire de l'enfant des rues

2.3.4.1. *Identité recomposée et repositionnée*

Nsengiyumva (*op. cit.*, p. 115) décrit l'identité des enfants des rues en ces termes :

ces anonymes qu'on ne définit ni par leur ethnie ni par leur localité et dont l'âge va de l'enfance à l'adolescence, qui n'ont qu'un dénominateur commun : « la rue ». C'est la rue qui donne son nom à ces enfants plutôt que leur famille ou leur parenté.

L'identité recomposée et repositionnée se définit en rapport avec les activités menées dans leur lieu de vie qu'est la rue. Par exemple le même

enfant peut être *loqueur*³⁵, videur de poubelle, locomoteur, etc. Il est important de préciser que parfois les médias ont tendance à développer dans l'opinion publique des stéréotypes négatifs pour stigmatiser les enfants des rues. Cet état d'esprit crée un ostracisme, une déconsidération manifeste de la part de la société qui considère ces enfants comme des délinquants, des irrécupérables, des voyous, des bons à rien, des voleurs, des violeurs, des nuisibles, des parasites, etc. De manière générale, la société considère l'enfant des rues comme quelqu'un qui mendie, qui vole les sacs des femmes, qui ne peut apprendre aucun métier. C'est cet enfant sale, affamé, qui erre dans les rues de Kinshasa et qui ne doit manger que le jour de l'an et le 16 juin³⁶ avec les autorités du pays. Il est aussi perçu comme cet enfant sorcier qui raconte son histoire à la télévision, qui est écouté des autres enfants et applaudi par les hommes des médias parce qu'il a bien témoigné. Kirikou nie cette identité, être un enfant des rues :

c'est vivre dans la rue, mais moi je ne dormais pas dans la rue. J'allais seulement « lutter » ? C'est honteux si je dois porter ce nom d'enfant des rues. Je n'étais pas « dehors ». C'est maintenant que je suis « dehors ». Quand on vit avec sa famille, on n'est pas dehors. Les enfants des rues ne vivent pas dans leur famille.

En Afrique,

l'enfant qui vient de naître n'entre dans la cité qu'à partir du moment où on lui attribue un nom. Ce dernier peut être celui d'un ancêtre dont les hauts faits dans la tribu sont reconnus, celui d'un oncle ou d'un ami qu'on appréciait beaucoup. L'enfant qui va porter ce nom est donc censé reproduire l'identité de son homonyme. Le nom est plus qu'une simple procédure de désignation et d'identification de l'individu, c'est un élément primordial de la personnalité (Ezémbé, *op. cit.*, p. 127).

En se référant à ces mots d'Ezémbé, on peut se demander d'où vient l'appellation « enfants des rues », car aucun ascendant de ces enfants n'a porté ce nom ! Il s'agit d'une manière de chosifier les enfants ou

³⁵ *Loqueur* : personne qui utilise des loques (chiffons) pour nettoyer.

³⁶ Le 16 juin est la journée de l'enfant africain (allusion faite aux massacres des enfants à Soweto en Afrique du Sud).

d'identifier les enfants aux choses. Comme le montrent les témoignages de Ya Dieu, Debora et Obama, ils déplorent cette appellation « enfants des rues » et regrettent de n'avoir pu recevoir une éducation correcte en famille.

Pour Ya Dieu

Ainsi, aux parents, je leur demanderais de ne plus chasser leurs enfants, qu'ils leur pardonnent et les conseillent. Les enfants sont leur avenir ; nous risquons de les tuer à notre tour.

Debora pense que le couple doit mettre les enfants au centre de sa vie.

Et Obama

Les enfants sont l'avenir du pays. C'est nous qui allons le gouverner demain. Nous n'étudions pas, comment allons-nous gouverner ce pays ? Ce sera pire que maintenant.

Pour Angel et Duriez (2004, p. 6)

la famille apparaît en général comme la matrice de l'identité, le lieu où s'apprend l'autonomie, le premier creuset de l'individuation, l'espace où s'actualisent bien des conflits et la scène centrale sur laquelle se joue, pour un sujet, sa construction symbolique.

Si pour ces auteurs, la famille est cette matrice identitaire, ce n'est pas le cas chez nos interlocuteurs. La famille devient de plus en plus le lieu où l'enfant subit et apprend à violenter, à agresser et à achever son identité en marge. Lidz, in Anthony *et al.* (*op. cit.*, p. 22), soutient que

les parents sont les premiers objets de l'affection de leurs enfants et les premiers êtres auxquels ils s'identifient ; non seulement ce qu'ils leur font et ce qu'ils font pour eux, mais aussi leur personnalité, leur comportement et leurs rapports sont d'une importance primordiale pour le développement de la personnalité de l'enfant.

Dans notre étude, ce repositionnement identitaire est fonction du changement de lieux et des activités exercées par l'enfant. Nous lisons bien dans le récit des enfants des rues que depuis qu'ils ont quitté leur famille, Ya Dieu, Mobutu, Kadogo, Kardoza, Roi David, Sandra et Mira souffrent de l'absence d'une référence spatiale stable, c'est-à-dire qu'ils ont connu

plusieurs déplacements. Nous pouvons même dire que cette construction de l'identité des enfants des rues passe par deux phases à savoir : la recomposition de son identité par rapport à sa présence dans la rue et le renforcement de celle-ci par le repositionnement.

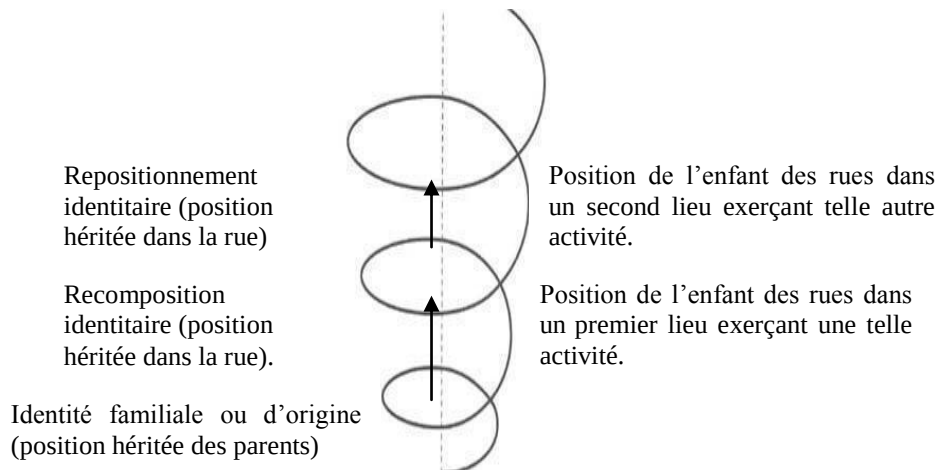


Figure 10. Repositionnement identitaire selon Colombo
Source : Colombo, (*op.cit.*, p. 75), adaptée par Bukaka(2012)

Cette figure rend compte du processus de repositionnement identitaire : le premier est le passage de la position héritée des parents à celle de l'enfant dans la rue, le second est celui de l'enfant des rues en interaction avec l'espace occupé et les activités menées. Dans la construction de cette nouvelle position identitaire intervient non seulement l'héritage parental, mais aussi l'héritage associé au vécu dans chaque lieu (différentes rues, institutions d'accueil...) et chaque activité exercée par l'enfant comme nous le détaille la figure ci-dessous.

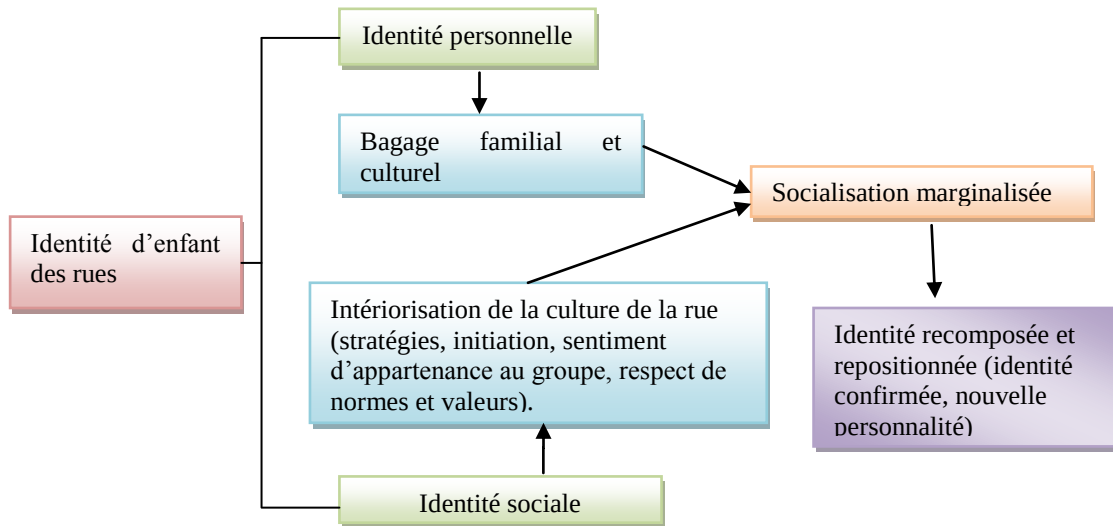


Figure 11. Construction identitaire de l'enfant des rues
Source : personnelle élaborée par Bukaka

2.3.4.2. Quelques mots utilisés par les enfants des rues

Outre cette manière de s'identifier, voici ci-dessous, quelques mots utilisés par les enfants des rues de Kinshasa :

- *Affaire likonda* (affaire d'argent) : expression utilisée pour traduire un niveau de pauvreté hors du commun qui frappe de nombreux Kinois. À titre indicatif, pensons à la vente des bouteilles en plastique à usage unique, des pièces de rechange de véhicule, des papiers de réemploi. Cette expression *affaire likonda* est employée pour désigner une manière cynique de vente d'articles.
- « Tout terrain » : un enfant tout terrain est celui qui peut exécuter n'importe quel travail.
- *Bagdad* : jargon kinois qui signifie le lieu où les fumeurs de chanvre se rencontrent.
- *Banduka* : indigent qui fouille les poubelles pour trouver de quoi manger.
- *Benda film* [tire le film] : une locution employée pour contraindre le narrateur à dérouler le fil de son récit sans rien omettre.

- *Boma moto* [éteindre le feu] : c'est une invitation au calme et même à tourner la page sur un dossier conflictuel ; cesser de palabrer, cesser les conflits qui n'aboutissent à rien.
- *Kobeta libanga* [tailler la pierre] : faire le job. L'enfant des rues est prêt à faire n'importe quel boulot pourvu que cela lui apporte un peu d'argent pour sa survie.
- *Zadio* : c'est un noctambule. Parmi les *zadios* les plus illustres à Kinshasa nous citons les mélomanes, les politiciens, les bandits...
- *Supu na tolo* [la soupe dans la poitrine] : ce terme renferme deux significations : la première renvoie à une irrésistible poitrine féminine surtout velue, astucieusement exposée qui fait baver le contemplateur. La seconde renvoie à l'alcool de haute teneur, vendu en petits sachets ou en petits flacons susceptibles d'être vidés d'un trait à tout moment et en tout lieu. Le consommateur est persuadé de fortifier sa poitrine, voire son organisme grâce à cette eau-de-vie à forte teneur en alcool.
- « Synthétiseur » [*ko sinter*] : ce terme signifie celui qui a rendu une fille mère, littéralement et vulgairement rendre une fille enceinte. (Enceinter équivaut à *sinter*).
- *Sorodiongo* ou *pumbuadi* : sorcier. Considérant les quatre langues nationales congolaises, ces deux substantifs ne signifient rien du tout. C'est une lexicologie propre aux enfants des rues et ces vocables sont souvent utilisés et adoptés dans le parler courant des Congolais.
- « Soit éteint, soit hors du périmètre » : cette expression évoque l'attitude d'une fille ou des femmes en situation de compromission. Une femme qui entretient des relations coupables avec plusieurs partenaires n'est pas souvent joignable au téléphone. En cas de rendez-vous manqué, même si la personne n'a pas de gsm, on évoque cette expression. Expression utilisée par les répondeurs automatiques des sociétés de télécommunication :

« l'appareil de votre correspondant est soit éteint, soit hors du périmètre cellulaire ».

- *Shayer* : vente informelle de petits articles.

- « Romains » : sont des enfants « locomoteurs », qui accompagnent les handicapés physiques et les aveugles dans leurs déplacements au Beach Ngobila à Kinshasa. Cet acte de générosité leur vaut la référence de Rome qui, comme on le sait, se trouve être le siège mondial de l'Église Catholique, qui prône aussi bien la charité que l'amour du prochain. Les services des Romains de Kinshasa ne sont pas bénévoles. Ils bénéficient d'une protection, de la nourriture et d'une prime en espèces et autres récompenses.

- « Requin » : toute personne sadique et sans scrupule. Les escrocs, les bandits à main armée, les rançonneurs, les rivaux sont aussi des requins.

- *Poto*, *mikili* ou nord : désigne un monde étranger, le monde qui fait rêver. *Poto* c'est le vieux monde comme l'Europe (Belgique, France, Angleterre). Par contre *mikili* a un sens plus large (l'Amérique, l'Asie et l'autre partie de l'Europe).

- *Patapunia* : une personne sans valeur, sans aucun intérêt, inutile, qui vit aux dépens des autres.

- *Païne* : le pain

- « Obus » [arme de destruction massive] : c'est une forte sanction, irrévocable, prise par les parents contre un enfant déviant. Un obus est une décision radicale prise par les parents qui renvoient l'enfant dans la rue, ce qui détruit sa vie par un avenir incertain, là dans la rue.

- *Ntaba ya mobali* [bouc] : un homme malpropre dont l'organisme dégage une odeur nauséabonde.

- « Noix » ou « ships » : du chanvre, drogues.

- *Mbila* ou « faux tête » : policier.
- « Muscador », *mofude* : une jolie fille.
- *Malewa* : nourriture préparée dans les petits restaurants incommodes où on sert des repas congolais ou locaux à prix abordables.
- *Mangrokoto* : terme désignant les retrouvailles, une joie immense des amis qui se rencontrent et qui doivent se saluer en scandant le mot *mangrokoto* ou pour s'encourager l'un l'autre.
- *Lobade* : pâte à base de manioc.
- *Licro* : escroc.
- *Kusu* : un hôtel, une maison de tolérance.
- *Diata* : nourriture de mauvaise qualité.
- *Matshastha* : souffrance.
- « Italien » : un cambrioleur, un escroc endurci.
- « Chinois » : personne qui se livre à la calomnie et à la médisance, semeur de troubles, un colporteur d'histoires, qui cogne les têtes des amis et des proches.
- *Fakua* : voleur ou escroc.
- « Église » : bar, terrasse, boîte de nuit, dancing.
- *Tokara* : le carton ou le sac sur lequel se couchent les enfants des rues.
- *Epaka* : terme utilisé par les enfants des rues pour distraire les gens.
- *Salela ngonga* [travailler pour l'heure] : soit rapide dans ce que tu veux faire, ne traîne pas les pas (pour éviter les conseils des adultes ou quand il ne dispose pas de son temps pour l'autre).

2.3.4.3. Honte

La honte ressentie par Sandra, Mira, Drogba, Driba Kardoza et Kadogo rend leurs parcours plus complexes ; ils veulent s’effacer aux yeux de ceux qui les connaissent et vivre dans l’anonymat. Le nom d’une chose comme ‘la rue’ donnée à cette catégorie d’enfants les chosifie davantage. Les enfants non scolarisés éprouvent de la honte et de la frustration devant leurs pairs, qui, eux fréquentent l’école.

Bebi s’exprime en ces termes :

Je n’étudie plus depuis que papa avait perdu son travail et j’étais toujours chassée de l’école à cause du non paiement de frais scolaires. C’est une honte pour moi et je ne pouvais plus résister à cela, j’ai déserté. J’avais vraiment envie d’étudier, car j’aimais l’école. Je me plains, car je ne fais rien. Les enfants de mon âge vont à l’école et moi, je suis devenue une petite domestique en famille. Je me cache quand je vois les autres enfants aller à l’école. Je suis très triste de ma situation mais je ne peux rien y faire.

Cette situation de non scolarisation révolte les enfants qui préfèrent fuguer ou s’éloigner des gens qui les connaissent. C’est une honte qui est aussi liée au manque (habit, alimentation, etc.). Les enfants sont privés ainsi de leurs droits même les plus élémentaires.

La honte envahit le cœur des parents suite au mauvais comportement de l’enfant.

L’image idéale de l’enfant qu’ils ont ne reflète plus la réalité, comme en témoigne madame Zeka :

J’avais aussi honte parce que tout le monde savait que mon enfant volait. Je n’avais plus rien à dire.

Mue par la honte, elle désespère et regrette la présence de son enfant dans la rue :

Je ne peux jamais avoir un enfant pour le confier à la rue mais c’est la situation de divorce qui a fait que mes enfants soient malheureux.

Monsieur Luka s’exprime aussi en ces termes :

Ma fille a fui et dort dans les rues avec ses amies. J'essaie de la récupérer, mais sans succès. Elle me pose beaucoup de conditions et me demande de choisir entre elle et ma femme. J'aime ma fille et j'aime aussi ma femme.

La honte a aussi entraîné madame Béa à l'addiction à l'alcool pour oublier tout souci à l'égard de son enfant. Elle regrette même d'avoir enfanté une « pourriture ».

Oui, j'accepte ce que vous dites mais... je ne saurais plus. Je bois beaucoup d'alcool pour oublier cela. Je prends des diazépams pour bien dormir, qu'ai-je fait pour subir tout ça ? (pleurs). [Libumu na nga ebimisi eloko epola] (J'ai sorti de mon ventre une pourriture).

Ce sentiment de honte est ressenti aussi par la fratrie qui souffre de la présence d'un des membres de leur famille dans les rues.

Mon frère me cause de la peine. J'ai honte parfois quand nos amis veulent savoir où se trouve notre frère et pourquoi il n'étudie pas. A za penza mbua bakata singa [c'est un chien sans laisse]. Je préfère qu'il meure au lieu qu'il vive dans la rue, que dirons-nous à nos enfants, à nos belles-familles ? Quelle honte. C'est un enfant maudit. Il doit être un sorcier, car il ne veut pas vivre là où il y a la lumière. Il est déjà un malfaiteur qu'on doit craindre (Mireille).

Parlant de la honte, Tisseron (2004, pp. 55-56) distingue trois phases :

- la première consiste dans l'angoisse catastrophique d'être littéralement retranché du monde. Les enfants des rues sont victimes d'une exclusion, de rejet familial et social, une situation qui les plonge dans la précarité sociale (rupture des liens, absence de relation, carence affective...) et économique (manque matériel). Ils doivent y faire face.
- la phase suivante est dominée par la confusion. C'est une phase qui est dominée par l'angoisse, mais qui présente un progrès important par rapport à la première.
- la dernière phase est la présence de la honte proprement dite. Ici les enfants ont honte et ils la nomment. Pour eux, c'est un moment de reconstruction de soi. C'est la prise de conscience, l'image de soi est mise en jeu.

Ici, c'est le sentiment de non-valeur qui prime, ainsi les enfants s'accrochent à la rue. Les enfants intériorisent ce sentiment de honte et le dédramatisent. Les enfants cherchent à (re)naître (voir le point 3.1. du chapitre III). Ils n'acceptent plus ce regard négatif de la société, ils veulent exister comme « personne, enfant d'une personne » et non comme « une chose », « enfant d'une chose ». C'est ainsi qu'ils formulent leur projet de

vie en termes de réunification et/ou réconciliation familiale et d'éducation (études) afin d'être utiles à la société. Ainsi la honte prend une valeur positive qui tend vers la (re)naissance.

2.3.4.4. *Auteur et acteur social comme signe de résilience*

Actuellement le regard a évolué, l'enfant est considéré comme une personne à part entière ayant des capacités cognitives, sociales et affectives alors que jadis, il était celui pour qui tout devait être fait par l'adulte. Ce dernier parlait et agissait à la place de l'enfant. L'enfant n'est plus cet être passif, mais plutôt un acteur de son propre développement, car il interagit sur autrui et son environnement. Il donne un sens à sa vie et c'est pourquoi nous lui avons donné la parole. *Être acteur de sa vie*, c'est devenir maître de sa vie, créer, organiser sa vie à sa manière. C'est aussi prendre conscience de sa vie. *Être auteur de sa vie*, c'est donner un sens à sa vie. C'est être initiateur de sa vie. L'enfant donne une orientation à sa vie, il devient cet enfant-adulte. C'est aussi faire l'expérience d'une vie de liberté et d'autonomie. L'auteur conçoit sa vie et la vit selon les normes et les principes qu'il s'est donné. Il en est responsable à cent pour cent ; il est au volant de sa propre vie.

La plupart des auteurs voient en ce phénomène des enfants des rues la délinquance juvénile, mais nous voulons plutôt le voir sous l'œil d'un fait social. Pour ces enfants, la rue constitue leur univers social où ils sont admis, reconnus et acceptés. C'est leur lieu de socialisation. À Kinshasa, la socialisation des enfants des rues se fait souvent en trois étapes :

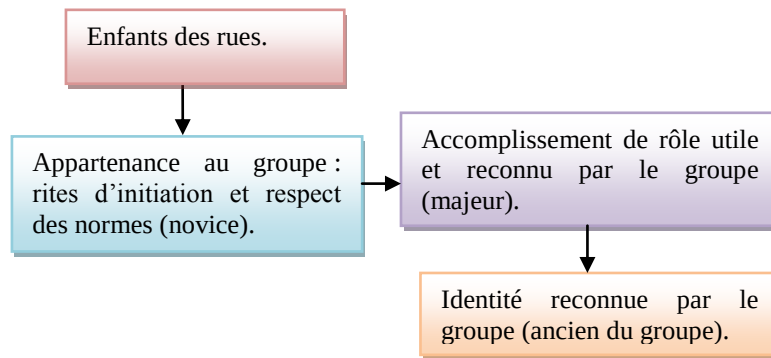


Figure 12. Étapes de la socialisation d'un enfant des rues
Source : personnelle élaborée par Bukaka

Chacun a son identité particulière reconnue par les autres. Il devient « moi ». Ainsi pour Kasongo *et al* (2010, p. 10)

la formation de la personnalité, les divers apprentissages dans l'adversité sont des opportunités à saisir par les enfants de la rue, alors que la transformation de la violence en valeur positive est l'une des opportunités à saisir par les intervenants sociaux.

L'acteur social se définit plus par sa socialisation, le respect des normes et des valeurs en rapport avec son environnement. Nous dénommons ces enfants des acteurs sociaux, car ils prennent position face aux situations-problèmes en leur attribuant un sens. Il faut donc reconnaître les capacités de ces enfants et leurs contributions en les considérant en tant qu'acteurs sociaux. L'enfant qui vit dans la rue acquiert des capacités, développe des compétences, crée des projets et développe un réseau social ; on doit en tenir compte.

C'est suite à son abandon et/ou son exclusion et par son adaptation au nouveau monde que l'enfant des rues essaie de devenir acteur social. Ainsi, se faisant membre du groupe, l'enfant se sent valorisé, accepté et le groupe lui confère une nouvelle identité. Pour la société globale, les enfants des rues sont des exclus sociaux, des êtres passifs, des victimes qui subissent les effets néfastes en famille ; pourtant ils essaient de s'adapter à leur nouvelle situation en mettant en jeu plusieurs stratégies. Ils résistent aussi à cette souffrance, car ils ont dans leur mémoire les paroles, héritées

que les parents décédés leur ont léguées. C'est un héritage à ne pas transgresser.

Notre étude montre qu'il y a un besoin chez ces enfants de se sentir en sécurité, un besoin qui n'a pas été satisfait en famille et qu'ils pensent combler dans la rue où ils viennent chercher « la vie ». Ainsi ils espèrent refaire leur vie à leur manière en devenant acteurs de leur propre développement. La figure ci-dessous démontre comment l'enfant fait face aux relations perturbées avec son dedans pour se retrouver au dehors lequel l'aide à se reconstruire pour devenir acteur de sa vie.

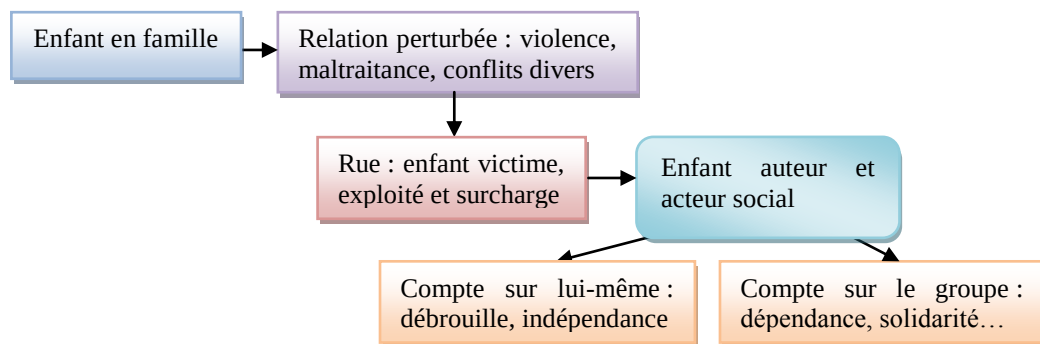


Figure 13. Parcours d'enfant des rues auteur et acteur social
Source : personnelle élaborée par Bukaka

L'enfant vit dans sa famille qu'il quitte ou abandonne suite à une situation déplaisante. Il se considère comme victime d'un malaise psycho-affectif familial, il est exploité et devient une surcharge. Une fois dans la rue, il devient l'auteur et l'acteur social de sa vie qui résiste à la souffrance et trouve des voies et moyens pour s'en sortir ou pour les contourner. Il s'exclut ou il est exclu et va s'installer dans la rue à la recherche d'une autonomie matérielle et psychologique. Cette prise de conscience de l'enfant pour organiser sa vie est ce que nous nommons : être auteur et acteur social. Pour Ndumba (2000, p. 7),

l'acteur social peut être un individu ou un groupe qui cherche à agir sur les autres en mettant en œuvre des stratégies, en mobilisant des ressources diverses pour atteindre des finalités tout en surmontant ou en contournant des contraintes qu'on lui impose ou qu'il rencontre. Il est donc animé par le souci d'optimisation ou d'adaptation à son environnement.

Pour Douville (2011),

cette suradaptation a pu être décrite sous le terme de résilience. S'y désigne la possibilité pour un enfant de surmonter des états de graves privations éducatives et affectives en rétablissant des modes de transfert avec d'autres supports affectifs et socialisants et en adoptant des modes de conduites et d'inconduites, porteuses d'identification et donnant du sens à des logiques de territoires.

Ces enfants acquièrent de multiples compétences et essaient de mettre en jeu des stratégies, de développer certains mécanismes de survie et de trouver quelques tuteurs de résilience. Ils adoptent une manière de vivre qui leur octroie une nouvelle identité et deviennent des acteurs qui participent à la co-construction de la vie collective. En d'autres termes, l'acteur social assimile les événements de la vie et, au besoin, modifie les valeurs et les besoins pour sa survie physique et psychique. Ainsi, devenir un auteur et un acteur social est un signe de résilience.

Les 4 enfants n'ont pas pu résister à la souffrance et/ou à la maltraitance familiale et ont pris une position en leur nom, celle de se réfugier dans la rue. Les 19 autres ont essayé ou ont voulu peut-être faire face à cet environnement hostile, mais ce dernier les a aidé à quitter la famille pour une destination inconnue qui est la rue. Nous venons de voir que chacun se débrouille et organise sa vie différemment. Sarkozi, Ya Dieu, Driba, Mira, Obama, Mobutu, Guelor, Le Blanc, Drogba, Kardoza, Dix Dollars, Kadogo et Jojo recherchent une autonomie financière et matérielle pour organiser leur petite vie dans la rue. Sarkozi ne souhaite plus retourner en famille. Driba souffre d'un manque affectif de la part de sa famille, trouve qu'elle peut se gérer, c'est-à-dire organiser sa vie sans l'apport de sa famille. Jona tient à une vie de liberté et refuse toute contrainte de l'adulte. Même si la vie de rue est difficile, Roi David s'adapte. Il est pris en charge dans une institution où il apprend un métier. Il en est de même pour Sandra, mais celle-ci voit son avenir hypothéqué, car elle ne connaît pas son sort après la majorité. Ils sont tous enfants des

rues, mais chacun s'organise différemment. Cette partie a été développée dans le point 4 sur le projet de vie (voir chapitre V sur la discussion générale). Mais Bebi, candi, Kevin, Michel et Sara résistent à la souffrance vécue en famille sans se décider à la quitter. Ils ne veulent pas risquer de prendre une position en leur nom.

Conclusion

Pour les enfants des rues, les deux notions (famille et rue) sont liées à l'espace et à la situation ou à la vie menée dans ces deux lieux. Ainsi, la rue joue à la fois le rôle du dehors et du dedans.

La rue devient un lieu de vie, d'indépendance et d'opportunités. Lieu de vie, car elle sert d'espace de socialisation, même s'il s'agit d'une socialisation marginalisée. Elle est un lieu d'indépendance où l'enfant acquiert de nouvelles identités, liées aux différents milieux et activités exercées dans la rue. Elle est aussi ce lieu de violence, de combattivité, ce lieu complexe, etc. Ainsi, nous avons évoqué les termes d'identité recomposée et repositionnée. La problématique du dedans et du dehors que nous venons de développer dans ce chapitre nous fait penser aux écrits de Parazelli (*op.cit.*, p. 272) qui montre que

le choix des jeunes d'occuper certains lieux urbains ne relève pas du hasard. Ce choix est conditionné par le fait que certains lieux urbains sont plus ou moins attractifs ou répulsifs pour eux, selon le mode de relation qu'ils entretiennent avec le monde extérieur. Ce mode de relation, toujours ambivalent, prend sa source dans les formes de relation parentale vécues durant l'enfance.

Parazelli parle d'un choix contraint pour exprimer l'ambivalence de leur appropriation de la rue, qui relève d'un choix actif, mais ce choix est fait en fonction des contraintes associées au vécu familial de ces jeunes.

Colombo (*op.cit.*) a développé trois formes de relations parentales, à l'origine du départ d'un enfant dans la rue, selon qu'elles sont basées sur la négation, le rejet et l'incohérence.

Pour ces enfants « être dehors » signifie vivre hors du toit parental. Peut-être avec l'espoir qu'un jour ils retourneront en famille. Ils continuent en effet à appartenir à leur famille, mais ils en sont des membres passifs. Ces enfants souffrent d'un phénomène social lié à la perturbation des relations familiales, à l'abandon familial, mais tous n'agissent pas de la même manière. Ce qui importe, c'est la prise de position d'un chacun par rapport à son passé, à sa vie en famille et à la manière dont ils se situent par rapport aux faits.

Ainsi, pour Cyrulnik (2005, p. 203), « un coup fait mal, mais c'est la représentation du coup qui fait le traumatisme. Beaucoup d'enfants sont maltraités en famille, mais tous ne vont pas dans la rue ». Si les relations familiales sont perturbées, ne faut-il pas les rétablir ? C'est l'objet du troisième chapitre sur l'attrait de la rue versus relation familiale conflictuelle et responsabilité familiale mal assumée.

Chapitre III.

Attrait de la rue versus relations familiales conflictuelles et responsabilité parentale mal assumée

Introduction

L'objectif principal de notre étude est d'analyser les récits des enfants des rues, afin de donner une idée claire et précise de leurs représentations de la famille et de la rue et de montrer que cette dernière exerce une grande attractivité pour eux.

Le chapitre II (partie empirique) nous a démontré que suite aux situations et/ou relations conflictuelles qu'ont vécues les enfants en famille, soit ils décident de se retirer (auto-exclusion), soit ils sont contraints de se retirer (exclusion). L'exclusion et l'auto-exclusion sont des situations sous-jacentes à la responsabilité parentale et/ou familiale. On peut se demander comment un enfant peut quitter sa famille sans que les parents ne s'en inquiètent ; il en est de même pour la société qui voit des bandes d'enfants errer dans la rue. Ainsi, nous avons souhaité interroger ces relations que l'enfant entretient avec sa famille (environnement interne) et la responsabilité que les parents et/ou tuteurs exercent sur eux. Ce chapitre explicite clairement comment le dedans devient le dehors et vice-versa. Est-ce la relation familiale et la responsabilité parentale qui sont en cause ou l'attrait de la vie dans la rue, espoir d'une liberté nouvelle et refus des mauvais traitements familiaux ? Ce chapitre comporte cinq points : la famille, l'attrait de la rue, l'institution d'accueil (alternative à la crise familiale), le rôle des médias et la nécessité de restaurer l'autorité

parentale. Tous nos interlocuteurs viennent d'une famille et reconnaissent bien son importance pour le développement de l'être humain et plus particulièrement de l'enfant.

Le premier point concerne la représentation de la famille. Il définit et explicite ce qu'a été et ce qu'est une famille pour ces enfants qui ont choisi la rue comme seconde demeure. Quelle lecture font-ils de toutes ces situations parfois mauvaises vécues en famille ? À leurs yeux, la famille a une image à la fois positive (lieu de vie, lieu sûr et lieu de transmission des valeurs) et négative (un enfer, un lieu de malheurs). Il nous a paru intéressant d'analyser les représentations qu'ont ces enfants des rôles que jouent les différents acteurs dans leur vie tels que : le père, la mère, la fratrie et la famille élargie.

Dans le second point, consacré à la rue, nous voyons l'explication que ces enfants donnent à cet attrait, à cette appropriation de la rue et à leur parcours (le cheminement de l'enfant à partir de la famille jusqu'à la rue ou l'institution d'accueil pour ceux qui en ont eu l'opportunité). Nous examinons aussi les situations conflictuelles qu'ils connaissent avec leur famille, les voisins, l'Église, les agents de l'ordre, ainsi que l'impact de l'absence des parents (divorce, voyage, décès), de la maltraitance physique et psychologique. Tous ces facteurs ont favorisé cette appropriation de la rue par les enfants.

Le troisième point traite de l'institution d'accueil comme une alternative à la crise familiale et sociale. Comme l'a suggéré un enfant des rues lors de l'épreuve projective de l'échelle de vie :

l'institution d'accueil n'est pas au-dessus de la famille, mais elle peut bien encadrer l'enfant en rupture ou en conflit avec sa famille ; il vaut mieux la placer au-dessus de la famille, tandis que cette dernière reste l'instance propice pour la vie de l'enfant et la rue est une situation trop dégradante pour la vie d'un enfant.

Doit-on parler d'une irresponsabilité parentale¹, d'une relation de soumission-domination, d'une autorité bafouée, détrônée ou mal assumée ? Dans ce travail, nous parlons plutôt d'une responsabilité parentale mal assumée qui se traduit par la démission de bon nombre de parents au profit de l'école et/ou d'autres institutions aux pratiques éducatives adaptées ou informelles, lesquelles ont parfois une incidence négative sur l'enfant et sur sa perception des relations familiales. Cette responsabilité mal assumée implique que les responsables de l'enfant sont présents sans aucun engagement sur leur vie, soit parce qu'ils sont handicapés par le poids de l'âge, soit pris par les occupations multiples ou encore par le manque des ressources financières.

Ce point comporte 4 sous-points : (Re)naissance (nouvelle vie), adaptation difficile dans l'institution, non satisfaction des besoins et effet de contagion. La (re)naissance est un constat fait par Dix Dolars, Drogba, Jojo, Kadogo, Kardoza, Mobutu, Obama et Sandra dont la présence dans la rue a offert une opportunité de prise en charge scolaire à laquelle ils ne bénéficieraient pas s'ils restaient en famille. Debora, Driba, Dix Dolars, Drogba, Obama, Le Blanc et Kirikou ont du mal à s'adapter à la discipline et/ou aux dispositifs pédagogiques qu'offrent certaines institutions. Ils voient en ces institutions un lieu qui ne pourvoit pas à tous les besoins dont ils jouissent en famille. Le groupe a des effets positifs et négatifs sur la personnalité des enfants. Les enfants des rues apprenant beaucoup de leurs condisciples, ils essaient d'imiter ou d'initier des histoires qui peuvent attirer la pitié et la générosité des travailleurs sociaux ou autres intervenants.

¹ Par irresponsabilité parentale nous voulons dire que les parents de l'enfant sont là et bien connus mais ils ne veulent pas assumer leurs responsabilités ou ne veulent pas s'occuper de l'enfant.

Kirikou veut bien vivre en famille, car aucune institution ne peut l'égaliser :

Je suis bien ici, car on me nourrit, j'ai des habits, mais tant que je ne suis pas en contact avec mes frères, je ne suis pas en paix. J'ai maigri pour ça. Tout est là, mais sans famille, je ne sais pas bien vivre. Le centre n'est pas ma famille.

Le quatrième point porte sur le rôle des médias qui serait à la fois agent inhibiteur et renforçateur de ce phénomène.

Le cinquième point s'attèle à la nécessité de restaurer l'autorité parentale. Face à cette crise de la famille, il faut trouver une solution, c'est-à-dire rétablir l'autorité parentale afin que les parents puissent assumer leurs responsabilités. Par autorité parentale, nous entendons tous ces droits et devoirs ayant pour finalité l'intérêt de l'enfant, c'est-à-dire tout ce que les parents peuvent et doivent faire pour leurs enfants.

1. Représentation de la famille

Tous les enfants interviewés ont une bonne connaissance de leur famille. Personne n'est né dans la rue, même si de nos jours nous voyons émerger des familles des rues². Comme nous venons de le voir au II, à chaque fugue est associée une cause latente ou manifeste même si celle-ci est de moindre importance. Sarkozi, Ya Dieu, Guelor, Kirikou et Le Blanc reconnaissent avoir mené une bonne vie de famille avant le décès de leurs parents. Ils en gardent de bons souvenirs. Selon ces enfants, cette bonne vie est liée aux bonnes relations entre les membres de la famille, à l'union familiale, l'entente, l'esprit de partage et le dialogue. Pour Sarkozi, cette bonne vie a été fragilisée à la mort de sa mère. À cause de cet événement malheureux, la famille a cherché à se débarrasser de lui comme bouc

² Par familles des rues, nous voyons tous ces couples qui se forment dans les rues et qui ont des enfants.

émissaire. Elle l'accuse d'être un sorcier, c'est-à-dire d'être l'auteur de cette mort et de tout malheur survenant dans la famille.

Il en est de même pour Ya Dieu qui était un enfant turbulent en famille, mais qui vivait en bons termes avec sa belle-mère, ses demi-frères et sœurs. Curieusement après la mort de son père, sa belle-mère a voulu se débarrasser de lui, car il était une surcharge. Elle l'accusa d'être un voleur et le maltraita jusqu'à le bouter hors du toit familial.

Avant la mort de mon papa, je vivais bien en famille sans difficulté ; c'est sa mort qui m'a tué aussi. Je vis sans vivre. Je vous vois, mais vous ne me voyez pas. Je ne rentrerai plus chez la belle-mère à cause des tortures, maltraitements, injures dont j'étais victime. Je connais bien mes demi-frères et sœurs, je garde de bons souvenirs d'eux, mais... (il se tait et il tousse).

Kirikou parle de sa bonne vie malgré leur pauvreté. Ceci nous fait dire que le dénuement n'empêche pas la paix et l'épanouissement que les enfants souhaitent dans la vie familiale. Cette manière de voir les choses chez Kirikou nous montre aussi que la pauvreté n'explique pas ce phénomène dans sa totalité. Elle n'est qu'un des facteurs explicatifs.

Le Blanc, orphelin des deux parents, évoque la prise en charge dont il a bénéficié de la part de sa grand-mère qui l'avait envoyé à l'école. Seulement, l'inactivité en famille et le manque d'autorité de sa grand-mère ont fait qu'il a suivi les pas de son frère aîné vers la rue. Comme nous l'avons dit plus haut, même si les enfants reconnaissent avoir mené une bonne vie en famille, les mobiles à la base de leur fugue puisent leur source dans ces mêmes familles. Roi David, Driba, Mira, Debora, Dédé, Obama, Drogba, Jona, Sauveur, Kardoza, Dix Dollars et Kadogo ont mené une vie familiale où les relations entre les différents membres étaient perturbées suite à la maladie, au décès d'un ou des deux parents, au divorce-remariage, à la polygamie, à la pauvreté, à la maltraitance, au chômage, etc. Cela a déstabilisé la famille avec toutes les conséquences constatées sur les êtres fragiles que sont les enfants.

Le témoignage de Drogba explicite tout ce qui est dit ci-dessus :

Je te parle d'abord de ma famille. Je suis né d'une famille polygame et un peu désordonnée. Mes parents se sont séparés. Papa s'est remarié et a un nouvel enfant. Mon papa est pasteur d'une église de réveil, il épouse les femmes qui viennent prier dans son église. C'est pourquoi je ne peux jamais prier là.

L'instabilité des parents et les accusations de sorcellerie peuvent aussi être considérées comme la cause de l'inadaptation sociale des enfants. Tel est le cas de Sandra, Glodi, Mobutu, Eto, Jojo et Sadam. Les absences répétées et prolongées des parents sont aussi source d'inadaptation sociale. Les parents qui voyagent ou qui s'en vont parfois pour une destination inconnue, sans contact possible, déséquilibrent les enfants surtout en bas âge.

Ainsi, pour ces 23 enfants, la famille devrait être le lieu de vie qui les sécurise, les protège (voir leurs messages) tandis qu'actuellement pour Kirikou, Sandra, Obama, Dédé, Jojo, Le Blanc, Drogba, Mobutu, Roi David, Driba, Ya Dieu, Jona, Eto, Sauveur, Sandra et Dix Dollars, elle est leur porte malheur, elle est leur enfer, c'est-à-dire qu'elle est à la base de leur situation d'enfants des rues.

1.1. Famille : lieu de vie et lieu sécur

Pour Kirikou, Sandra, Obama, Dédé, Jojo, Le Blanc, Drogba, Mobutu, Roi David, Driba, Ya Dieu, Jona, Eto et Sauveur, la famille est le lieu de prédilection pour la vie d'un être humain, même si dans leur vécu, ils n'en ont pas bénéficié. Nous évoquons ci-dessous leurs messages, que nous nommons « projet de vie », destinés aux parents, gouvernants et aux autres enfants et qui en disent plus. Ce projet de vie est aussi un rappel à l'ordre et à la responsabilité de tout un chacun.

Kirikou propose aux parents et/ou adultes, d'aider les enfants à vivre en famille, et aux autres enfants (enfants des rues et à ceux qui vivent en famille) d'aimer la vie en famille et d'y demeurer.

Aux parents, je leur dirais que nous avons envie de les voir, nous souffrons en étant dehors. Qu'ils nous aident à vivre avec eux en famille. J'ai de la peine. Aux autres enfants, je leur demande de rester en famille, car les rues sont pleines de violences.

Sandra et Obama rappellent la responsabilité parentale et veulent que la famille soit la garante de la vie de l'enfant. Pour Sandra :

Mon message s'adresse d'abord aux parents, ce sont eux qui sont à la base de tout, ce sont eux qui nous donnent la vie et ce sont aussi eux qui ne veulent pas qu'on vive. Le phénomène s'amplifie surtout à cause de la sorcellerie. La famille reste l'unique garante de la vie des enfants.

Et Obama :

Même à la télévision, je peux parler. Je n'ai peur de personne. Aux parents, je leur dirais de garder leurs enfants en famille, de ne pas les chasser, ni les injurier, ni les maltraiter et de ne pas les traiter comme des sorciers.

Dédé, Le Blanc, Jojo, Drogba et Mobutu invitent les parents à la non-violence et au respect des droits des enfants. Dédé pense que certains parents ne méritent pas ce statut, car ils n'agissent pas en « parents responsables ». Son message s'adresse particulièrement à ceux qui sont responsables, qui peuvent facilement le comprendre et l'écouter.

À tous ceux qui s'identifient à un parent, je leur dirais de ne pas chasser ou torturer les enfants. Chaque enfant a le droit de vivre en famille. Aux enfants des rues, je dirais de rentrer en famille, à ceux qui sont en famille d'y rester ; c'est le meilleur endroit pour leur vie.

Le Blanc s'adresse aux parents congolais :

Aux parents congolais, je leur demanderais de s'occuper de leurs enfants.

Jojo, très déçu de la façon d'agir de certains parents envers leurs enfants se voit dans l'incapacité de hausser la voix. Mais il tient à une sanction publique des parents.

Il faudrait pouvoir nommer certains parents à la télévision et leur dire de ne plus expulser les enfants.

Drogba prône aussi la vie de famille.

Malgré tout ce que j'ai comme difficultés, j'aimerais encore vivre en famille. Que les parents cessent de chasser leurs enfants.

Mira souhaite vivre dans une institution d'accueil, car la famille ne lui sert pas de référence. L'institution d'accueil l'a rendue utile à la société, elle a appris l'esthétique, une occasion que sa famille ne lui avait pas offerte. Elle l'a quittée à 10 ans avec un niveau d'études de 3^e année primaire (enfants de huit ans).

Roi David qui garde des souvenirs traumatisants de sa famille, préfère ne plus y retourner, mais il prône une réunification dans une famille d'accueil.

Si un jour les membres de ma famille m'acceptaient, je pourrais les rejoindre, mais je voudrais plutôt qu'on me trouve une famille d'accueil. Il faut que je vive dans une famille autre que la mienne. Ma famille me traite de sorcier alors que je suis innocent. J'ai beaucoup souffert dans la rue. Je n'ai personne qui peut me protéger, mais je peux encore tenir pour être libre et avoir ce que je veux.

Driba, Ya Dieu, Eto et Jona donnent un message de prévention qui pourrait endiguer l'évolution ou l'expansion du phénomène. Ces messages s'adressent aux parents, aux enfants qui vivent en famille et aux gouvernants. Driba est méfiante. Elle sait que certains adultes tels que les beaux-parents sont récalcitrants. Ainsi, son message s'adresse à ceux qui ont la bonne volonté d'aider les enfants. Elle pense surtout aux conséquences de la polygamie avec ses effets néfastes sur les relations entre les beaux-pères/les belles-mères et les beaux-enfants, entre les demi-frères et demi-sœurs.

À certains parents, je dis qu'ils doivent cesser de torturer les enfants ; ils doivent les aimer, les aider à vivre en famille.

Ya Dieu voudrait une famille qui soit un lieu de repos, c'est-à-dire de paix et d'épanouissement.

Il faut que la famille soit un lieu d'amour et de repos et non un enfer. Ainsi, aux parents, je leur demanderais de ne plus chasser leurs enfants, qu'ils leur pardonnent et les conseillent. Les enfants sont leur avenir ; nous risquons de les tuer à notre tour.

Jona rejette toute la responsabilité de sa situation sur la méchanceté de sa mère. Il vise une réconciliation familiale et un rétablissement de ses relations.

Ma maman a une grande responsabilité dans tout ce qui m'est arrivé. Elle m'a frappé et m'a privé de nourriture. J'ai fui dans la rue, mais elle ne se soucie pas de moi. Je demanderais aux parents de pardonner à leurs enfants. Nous sommes les fruits de leur amour. [...] Malgré tous les avantages que j'ai dans la rue, j'aimerais vivre dans ma famille, car là c'est mieux, là c'est la vie, là c'est l'amour, la paix et la joie.

Eto voit en la personne de l'enfant un don de Dieu et trouve que les parents doivent aimer leurs enfants.

Il faut que les parents sachent que les enfants sont un don de Dieu, qu'on cesse de les maltraiter, les injurier, les chasser, les frapper comme des objets.

Sauveur évoque plutôt une vie familiale paisible.

Aux parents, je leur demanderais de ne plus maltraiter leurs enfants, de rester calmes et de vivre en paix.

La liberté que ces enfants évoquent ici est en rapport avec la paix. La famille reste cette auberge paisible où ils doivent être protégés par les parents et/ou les adultes. Jona, à qui nous avons demandé en quoi consiste cette liberté recherchée ou acquise dans la rue, nous a répondu :

Qui peut accepter qu'on le punisse et le frappe à tout moment ? On ne veut pas respecter mes droits, mais on veut seulement me punir. Donc un enfant devrait accepter d'être puni à tout moment. Maintenant je suis libre, je peux parler, manger et acheter mes habits comme je veux. Je n'entends plus ces bruits d'une maman qui injurie et blâme toujours. Je vis en paix et je ne mourrai pas. Il vaut mieux manquer d'un logis que de ne pas avoir la paix. Je suis aussi une personne comme elle. [...] Je suis en contact avec ma famille ; quand j'y vais, je leur apporte un peu d'argent. [...] Malgré tous les avantages que j'ai dans la rue, j'aimerais vivre dans ma famille, car là c'est mieux, là c'est la vie, là c'est l'amour, la paix et la joie.

Tous ces enfants voudraient que la famille soit vraiment un lieu d'amour, de paix, de joie et de vie. Tous accusent la famille d'être à la base de leur fugue. Face à de tels comportements des parents envers leurs propres enfants, nous pouvons nous poser la question de savoir ce qu'ils transmettent à leur descendance.

1.2. Famille : lieu de transmission des valeurs

Nous abordons l'expression « transmission des valeurs » en tant que pratique humaine intergénérationnelle. On doit « transmettre la vie dans son identité humaine. [...] Tout homme venant à la vie, entre dans un monde humain qui nécessairement le précède en l'englobant comme une totalité anthropologique matricielle » (Gire in Rodet, *op. cit.*, p. 20). La vie est un héritage identitaire que les ascendants lèguent à leurs descendants. Il n'y a pas seulement des biens matériels et héréditaires à leur transmettre, mais aussi des valeurs qui feront d'eux des personnes intègres et utiles à la société. La valeur reste un idéal propre à une société ou à un groupe d'individus. Nous pouvons aussi dire que c'est une manière d'être ou d'agir d'un groupe à laquelle on souhaite que chacun se conforme.

Sarkozi croit et garde la bonne parole que sa mère lui a transmise et celle-ci oriente sa vie. La transmission à laquelle nous faisons allusion dans ce travail concerne plus ces valeurs, en termes de paroles, de façon d'être, de manière de se comporter, que les parents ont transmises à leurs enfants.

Il regrette toutes ces souffrances qu'il endure et pense à ce qu'a été sa mère. Certainement une bonne mère qui n'était jamais sous l'emprise de fausses croyances.

Je ne pleurais pas à cause de la souffrance et de la maltraitance, mais je pensais à ma mère qui, vivante, n'aurait pas permis cela.

Sara, Candi, Michel et Kevin sont des enfants qui vivent en famille, souffrent aussi de cette absence de transmission des valeurs. Sara regrette aussi l'absence de sa mère :

Je pense à ma maman, car si elle était vivante, elle ne pourrait pas tolérer de telles bêtises.

Candi croit en la bonne parole de sa mère sur la providence divine. Certains Congolais pensent que même sans faire un effort, Dieu pourvoira

à tous leurs besoins. Il s'agit ici d'une idée qui est enracinée dans l'esprit de beaucoup de Congolais.

Je garde mon courage, car un jour nous serons bien. Je regrette seulement que je ne puisse pas fréquenter l'école comme les autres enfants. Ma maman nous dit toujours de beaucoup prier Nzambe akosala [Dieu pourvoit], car il y a aussi des riches qui n'ont jamais étudié et les filles, si elles ont de la chance, elles peuvent se marier avec des hommes riches.

Pour Michel, la rue est mauvaise comme l'a dit sa mère :

Notre maman nous disait de ne pas aimer la vie de la rue, car elle est mauvaise.

Kevin souffre de l'absence de ses parents et envie ceux qui les ont encore.

Ma maman ne m'a pas laissé dans la rue et je n'irai jamais vivre dans la rue. Je n'ai plus peur de la misère, mais je souffre davantage du manque des parents. Je vois vivre les autres enfants à côté de leurs parents ; ils sont heureux même s'ils n'ont pas bien mangé.

On peut s'étonner de voir que ces enfants évoquent beaucoup les paroles de leur mère. Dans la culture congolaise, la mère est la première éducatrice de l'enfant, c'est elle qui veille et oriente la vie de l'enfant. Elle joue un rôle de protection, d'affection, de transmission et de maintien des valeurs de la société. Ainsi, pour Douville (2011), « il faut transmettre cette parole qui restaure le sujet dans sa dignité de la promesse et l'arrache à la crainte et à la menace ». On ne peut transmettre que ce que l'on possède.

Sur base des propos recueillis auprès des parents et des enfants, nous pouvons dire que la famille n'est plus ce lieu de transmission des valeurs positives. Elle est devenue le lieu de la pratique des valeurs négatives telles que le rejet des enfants, la maltraitance, etc. La famille justifie sa démission face à ses devoirs envers les enfants en les accusant ou en les traitant de sorciers. Il y a lieu de se demander : qui transmet cette sorcellerie à l'enfant ou aux enfants ?

Sandra et Dédé tentent de répondre à cette question.

Ce sont eux (les parents) qui sont à la base de tout, ce sont eux qui nous donnent la vie et ce sont aussi eux qui ne veulent pas qu'on vive. Le phénomène s'amplifie surtout à cause de la sorcellerie. La famille reste l'unique garante de la vie des enfants. Qu'on laisse les enfants vivre en famille, nous ne sommes pas des sorciers. Si nous le sommes, ils le sont aussi (Sandra).

Et Dédé pense qu'il faut sensibiliser le législateur aux responsabilités des parents.

Aux gouvernants, je demande d'aider les enfants à regagner le toit familial. Qu'ils interdisent aux parents de chasser leurs enfants. S'ils sont des sorciers, leurs parents le sont aussi. Tout ce que nous avons, nous le recevons de la famille, de nos parents. Donc notre sorcellerie, nous l'héritons de nos parents. Ce sont eux qui sont mauvais, car ils nous transmettent ce qui est mauvais.

Pour Dédé, cette sorcellerie des enfants n'est que la projection d'une situation-problème non résolue sur un être faible, en l'occurrence un enfant. La société (parents, famille, adultes, église, école, etc.) doit chercher à résoudre les problèmes et non à les déplacer.

Non, la grand-mère a dit à tout le monde que j'étais une grande sorcière, car pendant que je mouillais le lit, mon esprit était déjà dans le second monde. Mes urines étaient le kérosène de mon avion de nuit. [...]. Et pourtant les membres de la famille se méfient aussi de la grand-mère ; elle est soupçonnée d'être une sorcière par l'entourage ; c'est pourquoi elle est allée habiter à côté du camp militaire pour se faire protéger contre les attaques surtout des jeunes du quartier. C'est elle qui est la sorcière, elle veut tout mettre sur mon dos. Je ne connais rien, qu'elle me laisse vivre en paix.

La famille a le rôle d'éduquer, protéger et encadrer ses différents membres. Les enfants sont un peu déçus du manque de discrétion des parents au sujet des troubles de comportement que nous observons dans les cas d'accusation des enfants de sorcellerie. La famille dénonce les enfants à la société comme s'ils n'avaient pas droit au respect de leur intimité. Il y a aussi le silence et la participation de la famille dans les différents cas de maltraitance (voir les différents traitements infligés par les gourous lors de la cérémonie de délivrance des enfants dits sorciers) qui provoquent la fuite des enfants (absence répétée ou rupture totale des enfants en famille). La famille devient elle-même le bourreau de ses propres enfants.

Dix Dolars compare sa situation d'abandon familial aux souffrances de Jésus. Même si ce dernier a été trahi par les siens, sa propre mère ne l'a jamais abandonné. La famille devient un lieu de trahison. Ainsi, il ne demande pas autre chose à la famille (parents et enfants) que cette transmission de la loi d'amour.

Les parents, je les supplie de ne pas écouter les mauvais conseils des autres, d'être à l'écoute de leur propre conscience, d'avoir l'amour des enfants et de les élever. Ne fais pas aux autres ce que tu détestes. On nous demande d'aimer nos parents ; aux parents aussi d'aimer leurs enfants.

Sadam qui partage le point de vue de Dix Dolars pousse sa réflexion sur la relation mère-enfant qui est cette relation primordiale pour la vie d'un être humain. C'est une relation d'amour et d'union

Je dirais aux parents de ne plus maltraiter les enfants. Ils doivent les aimer. La maman reste la première éducatrice de l'enfant, ne fuyez pas vos enfants. Vous nous avez allaités, continuez aussi à nous nourrir jusqu'à l'âge adulte.

Les enfants demandent aux parents et/ou aux adultes de leur transmettre des valeurs, car ils constituent l'avenir du pays. C'est ainsi qu'ils craignent pour l'avenir de la RDC qui pourra un jour être dirigée par les enfants non éduqués, en l'occurrence les enfants des rues. Debora insiste sur les promesses faites le jour de leur mariage. Obama s'adresse aux gouvernants pour trouver une solution à la situation des enfants des rues. Drogba met en garde les autres enfants :

À mes collègues, je leur dis de regagner la famille, car l'avenir de ce pays est entre nos mains.

Définir la famille en RDC nécessite d'évoquer également un système de relations qui unissent non seulement les personnes ayant le lien de sang, aussi celles qui tissent des relations de bon voisinage et d'amitié et qui partagent les mêmes soucis et peines. Ainsi l'expression *biso na bango tokoma famille* [mes amis et moi, nous formons une famille]. Le Congolais

utilise cette expression pour renforcer et consolider les liens³ qui l'unissent à une personne extérieure à sa famille, la relation de bon voisinage ou d'amitié.

Dans ce travail, quand nous parlons de la famille réelle, nous faisons allusion à la famille d'origine, où est né et a vécu l'enfant. Elle peut être la famille restreinte (présence des parents géniteurs) ou la famille élargie (présence des autres membres de famille). Comme le disent Fortin et Gagnon, in Dorvil (*op. cit.*, p. 232) :

la manière la plus générale de définir la famille est de dire qu'elle est l'articulation entre l'alliance, la filiation et la germanité, c'est-à-dire qu'elle organise les relations d'une personne avec son conjoint et sa belle-famille (l'alliance), ses ascendants et ses descendants (la filiation), ainsi qu'avec ses frères et sœurs (la fratrie germanité). Ces relations statutaires (mère-fille, père-mère, etc.) et leur articulation, qui peuvent prendre diverses formes, confèrent une place à l'individu dans la société : elles l'inscrivent dans un système d'échanges et d'obligations, lui donnent un nom, une origine, une identité, et lui assurent une protection. Ce faisant, la société peut se reproduire, s'assurant du maintien des échanges et des solidarités, ainsi que de la transmission de normes et de représentations.

La notion de famille en Afrique se définit différemment selon les cultures, le temps et le lieu. Ainsi,

pour comprendre la famille africaine, il est nécessaire de recourir à la notion de parenté élargie qui met l'accent sur des caractéristiques communes partagées par des individus, telles que l'appartenance au même lignage ou à la même génération. [...] C'est la notion de génération qui structure les différentes formes de parenté. On appellera ainsi *papa* toutes les personnes qui ont l'âge du père, *Maman* toutes celles qui ont l'âge de la mère, et « frère » ou « sœur » ceux qui sont de la même génération que des frères et sœurs » (Ezémbe, *op. cit.*, p. 98).

Dans les villages où les liens sont encore très solides, la famille est ce grand système composé des ascendants et des descendants, des beaux-fils et des beaux-parents. Avec la modernité qui envahit les villes, la

³ Dans ce travail, nous utilisons le mot lien pour ce qui unit les personnes d'une même famille ; ainsi nous parlons de lien de parenté et de lien de sang. Le mot relation est utilisé pour ce qui unit les personnes ayant ou n'ayant pas le lien de parenté ou de sang. Le lien est plus fort que la relation.

famille a changé son statut de collectivité pour l'individualité. La famille devient cette petite entité composée du père, de la mère et des enfants.

1.3. Famille : un enfer, un lieu de malheurs

Nous venons de voir que les enfants préconisent une vie familiale paisible. Selon leurs dires, tous les enfants des rues de notre échantillon, même ceux qui ont choisi d'habiter la rue, ont acquis une image négative de la famille. Elle n'est plus ce lieu de joie, d'amour, de dialogue, de sécurité et de paix. Elle ne pourvoit plus à leurs besoins. Les enfants disent que la vie familiale est une vie de manque, un manque géographique, matériel et psychologique. La famille est un lieu de non satisfaction des besoins physiologiques et psychosociaux.

Par manque géographique, nous entendons cette exigüité de l'espace familial que nous remarquons dans les familles nombreuses. Le cas de monsieur André qui vit dans une maison de trois chambres avec ses trois femmes et 17 enfants est significatif. Il y a de quoi qualifier ces enfants de « salomons » (c'est-à-dire qu'ils passent la nuit au salon). L'absence d'une référence spatiale stable est un problème majeur dans la vie comme Mobutu, Kadogo, Kardoza, Roi David, Sandra, Mira et Ya Dieu qui ont connu plusieurs déplacements de la famille. Par manque matériel, nous entendons que la famille n'est plus en mesure de satisfaire les besoins élémentaires de ses membres, en raison de la situation économique. Les enfants doivent se nourrir à tour de rôle comme en témoigne Sadam.

Papa ne pouvait pas s'en sortir surtout que nous étions tout petits : nous mangions à tour de rôle en famille. Si deux enfants mangeaient aujourd'hui en famille, les deux autres se débrouillaient dans les rues.

Par manque psychologique, nous voulons exprimer le fait que les enfants vivent dans des familles sous tension. Ils ne sont pas en paix et ils ne sont pas épanouis. Cette situation engendre des répercussions sur leur

développement mental. C'est ainsi que les enfants développent des comportements antisociaux.

Ya Dieu, qui regrette sa présence dans la rue, nous livre ses impressions.

J'ai du mal à imaginer ma présence dans la rue. Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis. Je suis un mort vivant. Il faut que la famille soit un lieu d'amour et de repos et non un enfer.

Lidz, in Anthony et Koupernik (*op. cit.*, p. 23) pense que

la famille n'est plus cette organisation dynamique qui forme le cadre dans lequel la personnalité de l'enfant se structure ou qui canalise et dirige l'enfant afin de le transformer en un adulte complet.

Sandra, après avoir été abandonnée par sa famille, n'en veut plus et demande de vivre dans une famille autre que sa famille biologique.

Je préfère qu'on me trouve une famille d'accueil plutôt que de retourner dans ma propre famille [...] Je m'entendais bien avec mes cousins, mais je n'habiterai jamais chez eux ; je ne les aime plus.

Ainsi, Lucchini (*op. cit.*, p. 20) approuve une telle représentation de la famille en ces termes:

les dures et pénibles expériences familiales marquées en général par des relations familiales troublées, le caractère provisoire des liens et l'abandon de la part des familles, en général en bas âge, induisent chez ces jeunes de forts sentiments d'insécurité, d'anxiété, de méfiance, d'indifférence.

La famille actuelle n'est plus cette auberge qui protège et sécurise l'enfant. Pour expliciter cette idée, Nsengiyumva (*op. cit.*, p. 115) s'appuie sur l'idée de Cyrulnik : « la famille, ce havre de sécurité, est en même temps le lieu de la violence extrême ». La famille actuelle est celle qui trahit ses membres comme en témoignent Mira et Dix Dolars.

[...] La famille ne m'a jamais aidée à étudier ; personne ne pouvait payer les frais d'études ; je n'y rentrerai plus et n'irai plus, même dans la famille élargie (Mira).

Et Dix Dolars

[...] Je ne veux pas non plus trop parler de ma famille. Je ne connais presque rien de cette famille. Je les ai déjà oubliés. Il ne faut pas que j'en parle encore. Je veux te dire une chose et garde ça pour toi. Si tu connais la Bible, Jésus a été traité de bandit, de voleur, de têtu, mais ses parents étaient toujours avec lui. Même le jour de sa mort, sa maman était là. J'ai appris ceci d'un prêtre. (Il baissa la tête et garda le silence) [...] Malgré tout, j'aimerais encore un jour vivre dans une famille, mais pas pour revivre ce que j'ai vécu. Pour moi, je peux te dire que je n'ai jamais vécu une vie familiale, je suis toujours dans la rue. Je vis cette histoire depuis mes 5 ans. Mes parents m'ont collé un carton rouge.

La famille a cessé d'être l'espace qui assure l'équilibre des interactions entre ses membres. Elle a perdu sa valeur socialisante. Elle rejette ses enfants et à leur tour ils la rejettent aussi. C'est pourquoi nous parlons de rejet mutuel.

Nous venons de voir que la famille n'est plus le lieu par excellence de vie pour les enfants, mais plutôt un lieu de violence, d'insécurité et de méfiance. Bref, elle est un enfer où les enfants se sentent rejetés. À leur tour, ils rejettent leurs familles. Roi David s'est senti mal aimé dans sa famille qui l'a accusé d'être un sorcier après la mort de sa mère. Il a été torturé et a fini par se réfugier dans la rue.

Un jour, j'avais croisé un membre de ma famille, m'informant que la famille me cherchait et je m'y suis rendu pour ensuite être chassé comme un serpent. Je suis rejeté par la famille, je suis retourné dans la rue. Je ne faisais que mendier, vagabonder un peu partout dans les rues. De là, je suis venu à Matonge. Je voudrais ne plus voir ma famille et si je croisais quelqu'un, je passerais comme si je ne l'avais jamais vu ni connu.

Sandra a été abandonnée et rejetée par sa tante qu'elle appelait « maman ». Celle-ci ne l'a plus acceptée, car elle la soupçonnait de sorcellerie. À son tour Sandra rejette toute la famille. Le début de son récit explicite bien cela, elle n'est plus membre à part entière de cette famille.

J'étais l'aînée d'une famille de trois enfants, dont un garçon et deux filles.

Driba pense que l'amour doit être réciproque. Ainsi décide-t-elle de ne plus regagner sa famille.

Je ne peux pas rentrer en famille, vivre avec ces gens-là. Mes frères ne savent pas où je suis. Je n'irai plus les voir, car l'amour doit être réciproque. [...] Ce sont les enfants de mes oncles et tantes. Ils sont aussi mes frères, car nous sommes de la même famille. Ils me cherchent et je ne peux pas me montrer. Je vis par moi-même, ils n'ont qu'à vivre là où ils sont. Qu'ils ne se préoccupent pas de mon sort. Je suis assez grande pour gérer ma vie et comprendre certaines réalités. Ba kipe ya bango, yanga batika⁴ [qu'ils s'occupent de leur vie, de leurs problèmes, de leur sort et qu'ils me laissent tranquille].

Mira accuse tous les membres de sa famille d'être contre elle et à son tour elle ne veut plus d'eux.

Mes relations avec les enfants de papa n'étaient pas bonnes ; même les garçons m'injuriaient souvent comme « phaseur » ou « shègue ». Ils m'accusaient d'être un trouble-fête, d'être une fille maudite. [...] Dans ma famille, je ne vois personne avec qui je peux m'entendre et vivre. Tout le monde est mauvais, ils ne m'aiment pas.

Eto n'a pas senti l'amour de ses parents et s'est décidé à fuir dans la rue.

Si on ne veut plus de moi, que dois-je faire ? Je sors et je m'en vais n'importe où. [...] Moi aussi, si mes parents me punissent, je ne peux pas fuir. Si je l'ai fait, c'est qu'eux-mêmes l'ont voulu et pour preuve, personne ne me cherche. [...] Ils m'ont chassé pour que je cherche les deux téléphones et l'argent sans quoi je ne pouvais plus vivre dans leur maison. Ils m'ont tellement menacé que le jour suivant, j'ai fui la maison pour la rue. Une semaine après, comme la vie était si dure, je voulais regagner la maison mais les parents m'ont dit que je n'avais plus de place dans leur foyer.

Kevin, un enfant qui vit en famille avec sa grand-mère subit aussi un rejet de la part de sa famille.

Les sœurs et frères de maman ne veulent pas de nous et nous accusent souvent d'être des sorciers. Personne n'ose nous approcher, nous sommes vraiment rejetés. [...] C'est eux qui disent que la grand-mère nous a ensorcelés ; c'est ainsi qu'elle nous aime. Ils ne veulent plus visiter leur maman à cause de nous. C'est leur problème, je sais que nous ne sommes pas des sorciers. Ils ont dit cela à la famille de papa ; celle-là aussi ne veut plus de nous. [...] Je ne compte plus sur mes tantes et oncles. Ils ne nous aiment pas. Comme ils ne veulent plus venir chez nous, nous n'irons plus chez eux.

Il suffit qu'un enfant se sente aimé pour qu'il se considère bel et bien membre à part entière de sa famille. Les enfants sont des êtres vulnérables qu'il faut protéger ; les maltraiter est une manière de les fragiliser et de les

⁴ C'est la loi de la rue.

marginaliser davantage. La dénomination « enfants des rues » contribue à la marginalisation et à la stigmatisation des enfants, car la société les exclut, les pointe du doigt. On naît dans une famille à laquelle on appartient et on s'identifie. L'accusation de sorcellerie dont la plupart des enfants sont victimes contribue aussi à leurs grandes et pénibles marginalisation et stigmatisation. C'est comme s'ils n'avaient plus droit à la vie et n'avaient plus de contact ou de relation permanente avec la famille et la société. Ce sont des êtres mis à part, en quarantaine.

En RDC en général et à Kinshasa en particulier, un enfant accusé de sorcellerie est mis à l'écart, en marge. Souvent, il ne peut plus bénéficier des soins de l'adulte, de sa famille, voire de la société. C'est un enfant à éviter, à craindre, car il est la source de tous les maux. C'est un enfant de malédiction, un enfant infecté. Ces enfants se retirent à leur tour progressivement, ils s'isolent et/ou fuient carrément le toit parental ou leur milieu de vie pour s'installer loin de leurs familles. Le rejet, la marginalisation et la stigmatisation sont à l'origine d'un sentiment de honte et de dévalorisation.

Pour Sandra

Tout le monde se méfiait de moi à cause de la sorcellerie. C'est pourquoi, il ne faut pas en parler.

Et Obama n'a pas voulu nous dire ouvertement que son père l'accusait d'être un sorcier et qu'ainsi tous les membres de la famille se méfiaient de lui.

Ya Dieu se considère comme un étranger dans les rues de Kinshasa, car il ne connaît pas bien la situation géographique ni la langue parlée à Kinshasa. C'est un véritable *yangwe*, un ignorant par rapport aux autres enfants des rues ; c'est pourquoi son intégration dans ce monde est difficile.

Je n'avais pas d'amis dans les rues comme je n'étais pas Kinois. Même dans la rue, j'étais marginalisé. Il fallait maîtriser la langue pour m'intégrer facilement dans le groupe. Ce n'était pas facile pour moi.

Roi David à qui la famille a demandé de ne plus jouer avec les autres enfants en a souffert terriblement. Il se voit coupé du monde et est voué à une vie de solitude.

Madame Géné pense que les enfants accusés de sorcellerie doivent être mis à part, car ils peuvent contaminer les autres enfants et doivent subir des traitements presque inhumains.

Na boyi ba conseillers, botala makambo ya mabota na bino, nani akolinga abokola muana ya nguma to ya simba po tango akokola a lia yo [Je ne veux pas de conseillers ici, occupez-vous de ce qui se passe dans vos familles. Qui accepterait d'élever un petit boa ou un lionceau, pour se laisser bouffer plus tard par lui]. [...] Laissez-moi en paix avec mes propres enfants. Je ne peux pas les accepter ici, je dois protéger mes enfants qui sont mon vrai sang. Le retour de ces enfants à la maison serait une malédiction pour la famille. Acceptez le retour de ses propres bourreaux, c'est chercher sa propre mort. Comment pouvez-vous pactiser avec celui qui cherche à mettre fin à votre vie ?

Et monsieur Luka souffre d'une part de la présence de sa fille dans la rue et d'autre part des propos de sa nouvelle compagne avec ses croyances erronées.

Ma femme ne veut pas de ma fille que j'aime beaucoup, elle la considère comme sa rivale, ma concubine. Elle parvient même à l'accuser d'être une sorcière ou une sirène, car elle la soupçonne d'être « ma femme de nuit ». C'est ma fille, je ne peux que l'aimer, c'est mon devoir mais elle ne peut guère devenir mon amante, ce serait de l'inceste.

Les enfants des rues souffrent énormément de ce manque de paix même dans la rue, car ils subissent des tortures, rafles, viol, etc. Ce phénomène entraîne une marginalisation à outrance et pousse parfois ces enfants à se retrancher derrière des attitudes d'autodéfense qui les éloignent de plus en plus des règles établies.

Après les récits de vie et pour avoir des informations complémentaires sur ces enfants, nous les avons soumis volontairement au test de famille avec les deux consignes suivantes : dessine ta famille réelle

et dessine ta famille de rêve. Ce test de famille était proposé aussi bien aux enfants des rues retenus comme échantillon qu'aux cinq enfants vivant en famille.

1.4. Interprétation du test de la famille

1.4.1. Famille réelle

De la lecture du test de famille, il ressort que sur 23 enfants, seul Drogba n'a pas voulu dessiner sa famille réelle et sa famille de rêve. Voici ses commentaires sur son refus :

je refuse de dessiner ; je ne dessine pas ; je ne sais pas dessiner ; je n'aime pas dessiner ; je ne les vois plus et je ne sais pas ce qu'ils sont devenus ; je n'ai plus leurs images.

Ce refus peut être dû à une inhibition en raison d'un niveau intellectuel bas, ou à une obstination ou à un désintérêt. Mais l'enfant peut aussi refuser de dessiner, car il n'arrive plus à se représenter sa famille : oubli actif ou déni réel ?

1.4.1.1. Valeur expressive

La question est de savoir où se situe la famille par rapport au papier et la place qu'occupe chaque personnage et notamment le dessinateur. Les enfants Bebi, Candi, Mobutu, Guelor, Sarkozi, Le Blanc, Roi David, Driba, Mira et Kevin (7 enfants des rues et 3 enfants vivant en famille) sont présents dans leurs familles réelles. Cette présence peut être active (présence manifeste) comme passive (présence latente). Ces enfants se mettent, soit à l'écart des autres membres de la famille, soit en dernière position et Guelor est à côté de son père. Les enfants Jojo, Sadam, Michel, Dédé, Jona, Sauveur, Ya Dieu, Dix Dollars, Eto, Kirikou, Obama, Sandra, Debora, Kadogo, Kardoza, Sara et Glodi (15 enfants des rues et 2 enfants vivant en famille) sont absents de leur famille réelle. Cette absence des enfants dans leur dessin de famille réelle expliquerait leur auto-exclusion

ou leur exclusion. Soit la famille n'est plus un espace de vie et ils ne lui accordent plus d'importance, soit elle n'a plus d'impact positif sur leur vie.

La vie dans la rue les a mis en contact avec une nouvelle organisation, des nouveaux amis qu'ils considèrent comme leurs frères et sœurs. Dans les dessins de Sandra, Glodi, Dix Dollars, Jona, Sara et Debora certaines personnes ne sont pas nommées ; on peut en déduire que ce sont les dessinateurs eux-mêmes. Sara, une enfant qui vit en famille, n'est pas dans son dessin de famille. Cette absence est due à la non-considération dont elle est victime de la part de sa belle-mère. Ces dessins de famille sont interpellants, car Sandra, Sauveur et Ya Dieu dessinent chaque membre de la famille à qui ils assignent différents rôles pour le bien-être familial.

1.4.1.2. Valeur projective et narrative

Il s'agit de comprendre la présentation de la structure familiale, les différentes relations et rôles que jouent ses différents membres. Certains enfants se basent sur leur culture pour représenter une famille comme système. Dans les dessins d'Eto, Dédé et Ya Dieu, nous avons la présence des grands-parents, des tantes et oncles, des neveux et nièces, des petits-fils et petites filles. D'autres enfants ont dessiné beaucoup d'enfants qui sont sans doute des cousins, cousines, demi-frères et demi-sœurs, car la majorité de ces enfants ont vécu dans des familles nombreuses.

La présence de personnes, surtout des parents, des adultes dont les membres inférieurs sont inachevés dans les dessins, nous révèle soit leur impuissance, leur inactivité, leur insouciance et leur irresponsabilité, soit leur difficulté de dessiner les membres supérieurs et inférieurs du corps humain.

On voit clairement dans le dessin de famille de Mobutu l'absence de certaines parties des membres inférieurs et supérieurs, des visages chez les parents ; les enfants sont robotisés, sans visages, défigurés. On ne peut

distinguer les filles que par leur coiffure et leur tenue vestimentaire. Les parents ont des yeux et des mains pour voir et travailler, mais ce sont des vagabonds qui abandonnent leurs « petits robots » (objets sans valeurs). Mobutu est bien présent dans sa famille malgré son impuissance à voir et à faire quelque chose, car il s'est dessiné sans mains, ni pieds et sans visage. C'est un objet inutile. Pour Roi David, toute la famille a des membres incomplets. Les différents personnages ont des bras sans mains.

Vivant et grandissant dans une société mentalement matrilineaire, Sadam, Eto, Debora, Dédé, Mira et Driba n'accordent plus assez de considération au sexe féminin, car la mère ne joue plus son rôle affectif.

Chez Sadam, les membres de la famille de sexe féminin sont défigurés comme s'ils portaient des masques. Cette tendance se retrouve davantage dans les dessins de toutes les filles sauf chez Sandra. Des personnages féminins défigurés expriment une perte d'identité féminine due à la fonction maternelle mal assumée, à une identité bafouée et reniée. Sadam dessine en premier lieu la mère avec des mains aux hanches qui impose et fait régner la loi, c'est elle qui représente l'autorité.

Eto dessine tout le monde avec des bras sans mains sauf la mère pour symboliser le rôle majeur qu'elle joue au sein de la famille, celui de pourvoyeuse, nourricière au sein de la famille.

Debora a mis sa mère au centre de son dessin (de sa vie). Elle s'identifie à elle, mais se pose la question de sa paternité redoutée et contestée. Elle veut savoir *qui est mon vrai papa ?* Le père est dessiné en premier lieu, bien valorisé malgré ses petits bras. Ses sœurs sont sans visage, sans aucune expression distinctive. Est-ce de la fantaisie, due en partie au vécu pubère, à la découverte de la féminité ?

Et pourtant, elle aimerait bien vivre en famille. Effectivement, elle décrit ses déboires et les tentatives de meurtre dont elle est victime de la part de

sa belle-mère. Elle dévoilera le conflit intérieur non pas seulement avec le père, mais aussi avec ses deux petites sœurs, la troisième et la benjamine. Qui sont-elles ? Nous estimons que ce sont les enfants de sa belle-mère.

Jona représente sa famille par une mère imposante, mais survalorisée peut-être négativement. C'est une identification idéale de l'agresseur, car sa mère le punissait beaucoup. Malgré cela, il tient encore à la vie de famille : *j'aimerais vivre dans ma famille, car là c'est mieux, c'est la vie, l'amour, là est la joie*. Il n'étouffe pas son brin de regret d'avoir fui sa mère. D'où l'exaltation de l'image maternelle ou de la relation « d'amour » qui s'est tissée depuis le sein maternel.

Sauveur met sa maman en première position (grasse et survalorisée) accomplissant son rôle de ménagère. Il ne tient pas compte de la maltraitance subie (accusation de sorcellerie, refus de le nourrir, il est chassé de la maison), mais le beau-père qui l'a maltraité est un type mince, grand, un extraverti préoccupé des décibels que déverse la radio. C'est un méchant et il ne peut s'occuper du petit Sauveur.

Pour Driba, chaque personnage de sa famille est isolé, il n'y a pas de vie en commun. Le père est reconnaissable et valorisé ; avec lui elle entretient de bonnes relations. La mère est bien moulée, mais sans visage, il en est de même pour les trois enfants. Elle nomme tout le monde sauf le garçon. Qui est ce garçon ? N'est-ce pas son frère ? Driba ne reconnaît pas le mobile de sa fugue ; peut-être le petit garçon serait-il le chouchou des parents. Il se peut que la benjamine soit jalouse et ait préféré se faire aimer hors de la famille pour être libre. Son dessin nous révèle la rivalité fraternelle, l'impulsivité et l'immaturité affective.

Mira dessine en premier son père, mince et grand de taille, poussé au bord gauche du papier. Elle adore son père depuis l'enfance (complexe d'Oedipe non résolu). À côté du père vient Albertine. Qui est Albertine ?

N'est-elle pas la maîtresse du père, une femme grande, sans visage et imposante. Survalorisée, Mira reproduit-elle la réalité ou s'agit-il d'une idéalisation ? C'est peut-être une idéalisation avec sa valeur œdipienne de rivalité féminine fantasmatique. Mira se dessine en troisième position, elle est grande au centre de la famille, suivie de ses sœurs sans visage. Au coin du papier, elle dessine le personnage d'un garçon de 12 ans (le même âge que Mira), joufflu et petit de taille.

Malgré sa courte expérience dans la rue, Dédé est absente de son dessin de famille. Elle omet aussi sa mère (pourtant en vie) et ses enfants. Elle met en première position sa tante maternelle et sa grand-mère. Le père est mince avec une grosse tête, un visage peu reconnaissable, une bouche fine et des yeux clos qui expliquent le silence du père. Il a les yeux fermés face aux souffrances de sa fille malgré qu'il ait promis de la récupérer pour qu'elle vive dans la famille paternelle. Les personnages de sexe féminin sont sans visage.

Le Blanc dessine un père qui paraît bien valorisé, un homme fort, bien habillé. La mère, bien habillée aussi, paraît protectrice et couvre les yeux de son fils. La mère protège son enfant contre les dangers.

Ya Dieu dessine une famille dispersée sur toute la feuille, une famille désunie. Tous les personnages de sexe masculin sont incertains et chez ceux de sexe féminin, on ne décèle aucun signe ou détail spécifique. Il y a aussi un palmier où nous voyons un père en train de couper les noix qui tombent sur le toit de l'école. Ce palmier peut symboliser cet arbre à palabre où les gens du village viennent se reposer et causer. Il peut aussi s'agir d'un abri contre le soleil pour les enfants pendant la récréation. Ce père représente une double figure, d'une part celle d'un père qui travaille ou cherche de la nourriture pour sa famille (la noix produit l'huile pour la cuisine), d'autre part celle d'un père irresponsable qui ne se préoccupe pas

de l'éducation des enfants et jette des noix sur le toit de l'école au risque de le détruire. Il dessine en ligne six autres enfants au verso du papier ; ce qui montre une tendance inhibitrice.

Kirikou, Sandra et Roi David ont commencé par dessiner une maison qui symbolise un abri, un refuge et une protection.

Pour Coq Cremniter cité par Cognet (*op. cit.*, p. 55),

la maison évoque chez l'enfant la problématique du dedans et du dehors, elle correspondrait alors à la représentation d'une enveloppe protectrice face à l'extérieur, mais aussi face aux turbulences pulsionnelles.

Sarkozi qui, lors de l'entretien, affirme n'avoir jamais connu son père, dessine une image ou une figure idéalisée d'un père fantasmé. Cet enfant n'a pas dessiné sa famille réelle, plutôt une famille selon son désir où il est unique, choyé, aimé, bien encadré et protégé par ses parents. Il déclare omettre dans le dessin certains membres de la fratrie, car il ne les aime pas.

Chaque enfant a un rôle fraternel et socialisant au sein de la famille. Il doit participer à l'épanouissement des autres membres de la famille pour leur développement intégré et intégral. Cette tendance négative à l'égard de la fratrie explique le conflit psychique réel chez Sarkozi qui ne reconnaît qu'un seul frère dans sa famille biologique. Est-ce un complexe fraternel ?

Pour Kaës (2008, p. 1)

la structure du complexe fraternel est organisée conjointement par la rivalité et la curiosité, par l'attrait et le rejet qu'un sujet éprouve vis-à-vis de cet autre semblable qui dans son monde interne occupe la place d'un frère ou d'une sœur.

Glodi oublie même le nom de son frère : c'est soit un indice d'exclusion, soit une perte de traces.

Cette même situation où l'enfant dessine une famille fantasmée en premier (non respect des consignes) se retrouve aussi chez Sadam. Il est normal qu'il soit absent du dessin, car la famille dessinée n'est pas la

sienne. Il exalte la rue qui est devenue son lieu de vie, d'épanouissement et de survie. Kardozo résume tout dans un écusson *j'aime ma famille*. Il dessine son grand-père, méchant et cruel, un agresseur. Pour ne pas le haïr, l'enfant prétend le louer, l'admirer, le survaloriser pour nier sa culpabilité. Il cache son amertume. Il s'agit là d'un mécanisme de retournement. Il veut se persuader qu'il accepte d'être ce déchet humain que la famille a jeté.

Jojo dessine deux personnages, une femme et un homme qui ne sont peut-être pas ses parents, car il ne connaît plus leur situation après leur divorce. Le personnage féminin n'a pas de pieds. Il a un regard à la fois louche et vif. L'homme est bien pensif, grand et mince. Tous deux ont les mains en poche comme pour dire : les mains fouillent les poches, mais n'y trouvent rien à lui offrir que leurs soucis.

Obama dessine son père, sa mère, son grand-frère et sa sœur dans un univers clos (voûte). Le dessin est confiné dans l'angle droit en bas du papier. L'enfant exprime un déséquilibre qu'il n'ose pas extérioriser comme si tout ce qui élève et exalte la personne lui était interdit. Il est déséquilibré et inhibé, sans espoir, même dans la rue.

Nous avons aussi interprété les 5 dessins des enfants qui vivent en famille, mais qui ne fréquentent plus l'école. Nous les avons joints à ceux des enfants des rues, car outre la sorcellerie, le manque d'éducation est aussi l'un des facteurs importants favorisant la vague d'enfants des rues à Kinshasa.

Bebi, Candi et Kevin sont présents dans le dessin de leur famille réelle, tandis que Michel et Sara n'y sont pas. Curieusement tous leurs dessins possèdent une maison. Ils sont physiquement enfants du dedans.

Bebi dessine une maison à côté d'un jardin de fleurs, elle est bien présente au milieu de ses frères et sœurs, puis viennent le père et la mère. Même si dans l'entretien, elle traite son père d'irresponsable, Bebi a de la

considération envers lui. Elle rejette la responsabilité sur les gouvernants qui n'ont pas une bonne politique de l'emploi et des salaires. Tout le monde dans sa famille a des membres incomplets, ce sont des handicapés sociaux.

Kevin dessine aussi une maison ouverte où on voit la table, les chaises et le serpent qui rampe sur le mur et va vers le toit. Tout le monde est dehors. Le père (beau-père) est à côté de la mère et les enfants sont éparpillés par-ci par-là et aucun ne regarde l'autre ; ce qui est un signe de désunion. Ils ont tous des membres amputés ainsi que des grosses têtes qui montrent leur incapacité à sortir de cette impasse. Ainsi pour Kevin

l'État congolais n'aime pas les enfants en général et nous devons beaucoup prier pour cette jeunesse sacrifiée. On ne parle des enfants qu'à Noël, le 16 juin et à d'autres fêtes. Devrons-nous attendre les fêtes pour vivre ?

C'est comme si les enfants devaient attendre les fêtes pour jouir de leurs droits.

Michel dessine leur maison peinte en jaune à côté de latrines. Enfant intelligent et idéaliste, il regrette le fait de ne plus être scolarisé suite au manque de moyens financiers de sa mère, car son père est irresponsable. Son père a de gros yeux, une bouche bien fermée. Il est sans pieds, un inapte, un impuissant, incapable de trouver une solution aux problèmes de sa famille. Il a aussi dessiné cinq autres hommes (3 adultes et 2 jeunes) avec des gros yeux, des bouches bien closes, bien bombées, avec des membres amputés pour justifier leur impuissance et inactivité. L'unique femme dans ce dessin est Éveline qui pourrait être la maîtresse de son père. Elle pile des feuilles de manioc en regardant ailleurs. Une femme injuste qui ne se soucie pas du petit Kevin.

Outre la maison, Sara dessine sa belle-mère qui recueille l'eau du robinet et son père se tient au milieu des enfants. Contrairement à ce qu'elle a dit, elle dessine d'abord sa belle-mère et viennent ensuite les

autres membres de la famille. En comptant le nombre d'enfants sur le dessin, nous pouvons estimer qu'elle est le personnage dessiné en dernière position, tout petit.

Candi s'est dessiné à côté de sa mère et plus loin on voit son oncle et d'autres enfants. Il ne peut pas dessiner le père, car la mère a eu plusieurs hommes dans sa vie et aucun d'eux ne s'occupe des enfants. Il dessine une grande rue mais se refuse d'y habiter, car la rue est pour les voitures.

1.4.2. Famille de rêve

Outre Drogba, Glodi a aussi refusé de dessiner une famille de rêve. Il dit : *je n'ai aucune idée d'une famille idéale.*

1.4.2.1. Valeur expressive

Les enfants Mobutu, Ya Dieu, Eto, Kirikou, Guelor, Sarkozy, Driba et Kardoza sont présents dans leur famille de rêve. Les enfants Sadam, Bebi, Candi, Sara, Kevin, Michel, Dédé, Jona, Jojo, Sauveur, Dix Dollars, Obama, Sandra, Le Blanc, Roi David, Debora, Kadogo et Mira (13 enfants des rues et 5 enfants vivant en famille) sont absents de leur famille de rêve. Certainement, ces enfants des rues et ceux qui vivent en famille n'espèrent plus une vie de famille qui soit meilleure, ou n'ont pas une idée ou une image d'une famille qui soit meilleure. Il s'agit d'enfants qui sont devenus insensibles à la vie d'une famille, une famille meilleure, une famille réelle : cela n'existe pas dans leur conscience, ils sont renfermés, recroquevillés sur eux-mêmes à cause de toutes ces souffrances endurées dans leurs familles respectives.

1.4.2.2. Valeur projective et narrative

Suite aux circonstances négatives vécues en famille par certains enfants (remariage des parents, décès, séparation brutale, absence répétée des parents, frustrations des enfants liées à l'accusation de sorcellerie, etc.),

ils développent des représentations négatives de la famille. Les cas de Glodi et Drogba sont révélateurs. Ils n'ont aucune image d'une famille idéale. Très pessimistes, ils ne pensent pas au changement ; pour eux le monde reste statique. Nous voyons aussi dans les dessins de Dédé, Roi David, Obama, Debora, Jona, Sauveur, Sandra et Dix Dolars des personnages non nommés. Qui sont ces personnes ? Comme dans le dessin de la famille réelle, Kirikou dessine d'abord une maison ayant une porte ouverte. C'est peut-être sa vraie famille, car elle compte six enfants dont lui-même est le benjamin. Ses aspirations réalistes demeurent : il est encore cet enfant chez qui le rationnel prédomine avec un réalisme enfantin de bon aloi. Il ne s'identifie pas comme un enfant des rues, mais plutôt comme un orphelin privé d'affection et de protection familiales.

Sadam a aussi commencé par une maison pour représenter une famille fantasmée. C'est une famille heureuse où chacun assume convenablement ses responsabilités. Les droits et les devoirs de chacun sont de rigueur. Malgré sa présence dans la rue, il garde un contact passif ou timide avec sa famille. Il n'a pas pu idéaliser une famille en fonction de sa propre famille.

Driba dessine une famille de rêve où la maison est transparente. C'est le réalisme intellectuel dont parle Luquet cité par Cognet (*op. cit.*, p. 18) : « La transparence permet de voir dans le dessin de l'enfant les objets qui sont à l'intérieur d'une maison, le rabattement consiste à dessiner une voiture avec les quatre roues ». Pour Luquet, « ces divers procédés témoignent de l'ingéniosité de l'enfant et de la force du réalisme intellectuel ».

Driba reproduit les mêmes personnages de sa famille sans visage. Le dernier carré à droite du papier est vide, c'est une zone interdite ; la zone intellectuelle, c'est son *dada*, elle n'ose pas y toucher ni l'étaler en public.

L'idéalisme qui apparaît à travers son dessin est conforme à la période d'évolution psychophysiologique : puberté-adolescence. Elle n'a pas encore une place au sein d'une famille, elle se confine entre le corps de sa sœur et le pied de son père, indice d'une identité niée et redoutée.

Roi David commence par dessiner un hôpital qui représente le soulagement, la thérapie et la guérison. Toute la famille est malade, les relations sont perturbées, la structure familiale n'existe plus ; d'où il faut trouver des voies et moyens pour la rétablir. Il dessine encore l'enfant sous l'arbre qui peut représenter sa situation actuelle d'exclusion, de solitude qui est un peu contraire à sa situation fantasmée de rivalité avec son père (dans le dessin, il a presque la même taille que son père et se met à côté de la mère), témoin d'un complexe d'œdipe non résolu accompagné d'un complexe de Caïn (il ignore et écarte son grand-frère). Cette tendance négative ne semble pas prédominer au point de faire de Roi David un sujet « pathologique ». L'enfant garde intactes ses aspirations à devenir quelqu'un, pourvu qu'il soit intégré dans une famille d'accueil.

Guelor trouve un modèle de famille fantasmée dans la petite famille de sa tante où il peut retrouver sa place et son statut d'enfant, faute de quoi il aimerait encore vivre dans la rue. Ce qui est contradictoire avec ses dires où il évoque la nostalgie d'une vie de famille malgré la maltraitance parentale.

Comme annoncé, cinq enfants vivant en famille ont aussi dessiné leur famille de rêve. Aucun de ces enfants ne se situe dans cette famille. Ils n'espèrent peut-être pas vivre dans une famille qui serait meilleure, car soit le modèle présent ne rassure pas, soit ils n'ont aucune image pour la représenter. Par rapport à la maison de leur famille réelle, les enfants dessinent de grandes maisons, bien spacieuses.

Chez Kevin, la maison est ouverte et bien meublée. Sa mère se tient devant la porte. On voit deux enfants qui jouent au ballon et une fille assise alors que papa se tient un peu loin des autres membres de la famille. Tous les personnages dans le dessin de Kevin ont des membres incomplets, soit pour montrer leur inactivité et leur impuissance à réaliser quelque chose. Il reste réaliste, c'est petit à petit qu'il va se reconstruire.

C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Rien ne sert de courir, il faut aller lentement dans la vie.

À côté de la grande maison, Bebi dessine son frère, sa mère et son père. Plus bas, se trouve un autre homme qui voudrait grimper dans un palmier pour couper les noix. C'est un modèle de père que Bebi présente à son père géniteur. Elle pense que son père n'assume pas ses responsabilités et doit travailler pour la survie de la famille. Il y a un robinet et l'eau coule dans un seau. L'eau, c'est la vie.

Michel a dessiné une grande maison peinte en rouge où l'on voit une ampoule allumée à l'intérieur de la maison. Le père, du nom de Luck, regarde sa voiture. À côté de la maison, il a dessiné des latrines et un jardin de fleurs. Il dit que ce n'est pas le fait d'être dans une belle maison qui peut le rendre heureux, mais c'est l'amour qui compte. Il compare son père à un coq qui ne se soucie pas de ses petits.

Candi dessine une très grande maison qui occupe tout le papier avec des fleurs et un robinet. Plus bas, on voit toute la famille qui se tient par la main et les enfants au centre de la famille. Il prône une famille unie, pleine d'amour où l'enfant retrouve sa place et ses droits.

Enfin, Sara dessine une grande maison bien peinte en jaune avec des fleurs et une voiture, ainsi que son papa avec une bouteille de Fanta.

Tous ces enfants ont un projet de vie, ils aspirent tous à une vie meilleure. La maison est le symbole d'abri, de protection. Habiter une

maison ou faire partie d'une famille est un signe d'honneur, d'amour, de sécurité, de paix, d'où leur vœu de vivre en famille et non dans la rue. Ainsi pouvons-nous affirmer avec Echeverri Erk (*op. cit.*, p. 20) que « la rue n'est pas à proprement parler un lieu de vie ; elle ne remplace pas la contenance qui doit être assurée en premier lieu par l'espace familial, par le biais des relais intrapsychiques et intersubjectifs ». L'image de la famille reste positive ou négative selon le type de vie qu'a mené l'enfant en famille et ses relations avec chaque membre. Les représentations de l'enfant de la famille dépendent du modèle familial, voire sociétal.

Pour Houzel, (*op. cit.*, p. 72)

la famille reste incontestablement le milieu de socialisation par excellence. Elle est la source de son identité, de sa perception du monde et de ses comportements. Toutefois, elle n'est plus aujourd'hui le seul milieu social impliqué, ni même toujours le plus déterminant.

Cette conception d'Houzel ne s'applique certainement pas à certaines familles congolaises qui sont à la fois lieux de vie et lieux de violence comme nos interlocuteurs en témoignent. Les uns (cas des enfants vivant en famille de notre échantillon) résistent à cette violence et restent en famille, les autres vont se désister pour embrasser la vie de la rue comme nous l'avons vu au point 2.5. du chapitre II (partie empirique). La famille reste pourtant ce premier groupe d'appartenance d'un individu. C'est elle qui sert d'intermédiaire avec la société. D'une part, nous pouvons définir la famille congolaise comme un groupe qui rassemble les différents individus, même ceux qui ne sont pas forcément liés par le lien de sang. La famille est le point de référence d'un individu et le premier lieu de son identification. D'autre part, la famille congolaise est considérée comme institution sociale. La famille africaine prône des règles, des valeurs, des interdits, qui réglementent la vie collective ou la vie communautaire.

1.5. Donner un sens à la vie

La question fondamentale ici est : quel sens ces enfants donnent-ils à la vie ? Car ils décident de « partir dans la rue » à la « recherche d'une vie ». Nous voulons savoir en quoi consiste cette vie que les enfants recherchent dans la rue. Cette question trouve une partie de sa réponse au point 2.2.6 du chapitre II (partie empirique), concernant l'autonomisation matérielle et psychologique. La famille devrait adopter des attitudes qui ne sont pas de nature à exclure les enfants, c'est-à-dire qu'elle doit éviter de leur donner des étiquettes négatives ou stigmatisantes telles que : « tu es ceci, tu es cela » ou encore « tu es irrécupérable » ou « tu n'es pas comme je veux ».

Lors de notre recueil de données, nous étions étonnée d'entendre certaines déclarations des parents sur leurs enfants. Ils reconnaissaient

les avoir acceptés malgré eux, car ce sont les enfants de la honte, une malédiction et une insécurité pour la famille. C'est mieux qu'ils restent hors de la famille, car ce sont des délinquants et des sorciers à qui il ne faut pas accorder trop d'importance parce qu'ils peuvent entraîner les autres.

Comment leurs propres enfants peuvent-ils devenir une insécurité, une malédiction pour la famille, alors qu'ils sont généralement conçus comme don de Dieu ? D'autres parents entrent en conflit avec les travailleurs sociaux à qui ils lancent parfois des propos malveillants du genre :

nous ne vous avons pas demandé de vous occuper de cet enfant, laissez-le vivre dans la rue.

Le cas de Mira est interpellant à ce propos. Ses demi-frères et sœurs l'accusaient de tout.

Mes relations avec les enfants de papa n'étaient pas bonnes ; même les garçons m'injuriaient souvent comme « phaseur » ou « shègue ». Ils m'accusaient d'être un trouble-fête, d'être une fille maudite.

En analysant les récits de ces enfants, nous retenons que face aux relations familiales perturbées et à la maltraitance, Driba, Dix Dolars, Jojo, Debora et Sadam ne donnent aucun sens à la vie. Ils s'interrogent sur leur existence humaine. Sadam, Jojo, Dix Dolars, Driba et Ya Dieu n'accordent plus de sens à leur vie. Ils sont morts moralement aux yeux de la société et vivent malgré eux. Sadam commence son récit par cette phrase :

Je ne ris pas à tout moment, car j'ai des histoires qui ne font pas rire.

Il voudrait attirer notre attention comme pour dire qu'il ne comprend pas ce qui lui est arrivé, il est inquiet.

[...] Ils ne savent pas pourquoi nous allons chaque jour nous mettre le long du boulevard ; c'est pour qu'ils nous voient quand ils vont vers leurs bureaux. Même tous ces Blancs qui passent ne nous voient pas. Au contraire, ils passent avec leurs gardes qui nous bousculent et nous piétinent comme des animaux.

Il ne donne plus de sens à la vie. Pour lui, il faut donc que ceux qui le déconsidèrent puissent le voir en public, que ce qui est caché soit vu. Bref, il faut que son problème soit connu.

Jojo pense que sa famille ne fait rien pour lui et préfère se taire.

Ma famille ne fait rien pour moi a fortiori vous, un passant. J'avale tout et je le garde dans mon cœur, mais mon cœur est trop petit. Si je dois te dire toute ma vie pendant sept ans, tu écriras plus de 10 livres.

Face au rejet dont Dix Dolars est victime de la part de ses parents, qu'il symbolise par le carton rouge, il n'aimerait plus revivre une vie familiale ni les traumatismes de jadis. Il n'existe plus aux yeux de ses parents.

Malgré tout, j'aimerais encore un jour vivre dans une famille, mais pas pour revivre ce que j'ai vécu. Pour moi, je peux te dire que je n'ai jamais vécu une vie familiale, je suis toujours dans la rue. Je vis cette histoire depuis mes 5 ans. Mes parents m'ont collé un carton rouge.

Driba se dit déjà morte pour son père, car ce dernier l'a cherchée sans la retrouver.

Un jour, j'ai tout fait pour fuir et aller loin de notre maison et de notre commune pour qu'ils ne sachent pas où j'étais. Papa m'a beaucoup cherchée et il pensait que j'étais morte. Effectivement, je suis morte à ses yeux.

Dans son message, Ya Dieu regrette sa présence dans la rue, il se déclare un « mort-vivant » pour qui la vie n'a plus de sens. Dans sa philosophie de vie, il prône une vie familiale pleine d'amour et de paix. Il a souffert de la mort inopinée et atroce de son père et aussi de sa séparation d'avec ses demi-frères, car sa belle-mère ne l'a pas accepté ; il se dit être « mort moralement ». Sa belle-mère, qui devait lui manifester son amour, l'a maltraité jusqu'à le bouter hors du toit familial. En conséquence, il n'accorde aucun sens à la vie.

[...] Avant la mort de mon papa, je vivais bien en famille sans difficulté : c'est sa mort qui m'a tué aussi. Je vis sans vivre. Je vous vois, mais vous ne me voyez pas.

Le même souhait d'une vie familiale paisible et pleine d'amour a été reformulé par Dix Dolars et Sadam.

Roi David pense aussi qu'il n'existe plus pour sa famille.

Je ne voudrais plus voir ma famille et si je croisais quelqu'un, je passerais comme si je ne l'avais jamais vu ni connu. Pour moi, ils sont déjà morts, et moi aussi je n'existe plus pour eux.

Kardozo s'identifie à un déchet humain en ces termes :

Depuis 2009, je ne suis plus en contact avec la famille, je n'en veux plus.

Pour Nsengiyumva (*op. cit.*, p. 11)

vivre peut signifier d'une part survivre, subsister, entretenir son existence au sens biologique du terme par opposition à « mourir » et ne s'applique alors qu'à l'existence physique d'un individu. D'autre part, « vivre » peut signifier jouir de l'existence et s'épanouir au sens culturel du terme.

Faisant référence aux dires des enfants et à cette citation de Nsengiyumva, nous pouvons nous permettre de conclure que « vivre » peut signifier, pour ces enfants, bénéficier d'une certaine liberté, d'une paix, d'un épanouissement, d'une satisfaction des besoins et d'une jouissance de

leurs droits en tant qu'êtres humains. C'est aussi l'acquisition d'une autonomie matérielle et psychologique. Bref, la rue devient cet espace de socialisation qui donne à l'enfant de nouvelles identités construites sur un nouvel imaginaire social.

1.5.1. Rôle et place du père

Comme nous l'avons dit plus haut, la famille reste le premier lieu de socialisation d'un être humain. Les parents sont les premiers éducateurs et les premières personnes à qui l'enfant s'identifie. S'agissant du rôle et de la place du père dans la vie de nos interlocuteurs, il joue plutôt un rôle autoritaire et maltraitant. Mira, Guelor et Michel nous parlent de la place du père dans leur vie familiale.

Mira a été chassée par son père comme si elle n'avait pas le droit de vivre dans sa famille. Mira dit

Je vendais les sachets⁵ et souvent papa me chassait quand je rentrais tard. [...] Papa me tapait la nuit et je fuyais pour aller loger dans un tunnel.

Guelor, qui nous a dit que sa fugue était volontaire, finit par dévoiler le vrai motif.

Nous vivions avec papa, mais il nous tapait beaucoup.

Et quand nous lui avons posé la question du sort de sa sœur et de ses frères, il nous a répondu :

ils sont restés souffrir chez papa.

Michel retrace le portrait négatif de son père qui est un frein à son épanouissement et à son développement en ces termes :

Je pense que papa est à la base de l'échec de ma vie ; je ne sais pas ce qui l'a poussé à me demander de ne plus fréquenter l'école. Il est vraiment un frein à ma vie, c'est une bête noire pour ma vie. Il fait semblant de nous aimer, mais en fait c'est quelqu'un qu'on doit arrêter. Il m'a vraiment tué. Il le paiera un jour. Il aime trop s'imposer. [...] Ce n'est pas le fait d'habiter dans une belle maison

⁵ Ce sont des emballages en plastic.

qui fait de nous des enfants heureux, épanouis, mais il faut qu'on soit en paix, même quand on vit dans de mauvaises conditions. [...] On a l'impression que seule la maman doit s'occuper de l'enfant. Je vous jure que mon papa ne veut rien faire pour nous. Notre Papa s'en fout de nous comme si nous n'étions pas ses enfants, mais notre maman est très aimable, soucieuse, attentive à nos besoins. Malheureusement, elle ne peut pas venir nous visiter et nous ne pouvons pas non plus aller chez elle. Chez nous actuellement, papa rentre parfois tard à la maison, il nous trouve endormis et il ne sait pas contrôler si nous avons mangé ou pas.

Mais nous relevons aussi un rôle de père irresponsable et absent. Le père de Kadogo s'est enfui en abandonnant sa femme malade et son enfant.

Mon papa est un militaire des Forces armées de la RDC (FARDC). Maman était à l'hôpital militaire du camp Lieutenant Kokolo. Comme sa maladie persistait et était incurable, papa a fui avec ma petite sœur pour une destination inconnue.

Mira qui a vécu avec un père maltraitant et autoritaire, voit aussi en lui une personne qui n'assume pas correctement ses responsabilités. Elle le compare à un enfant de la rue.

[...] Mon papa vit aussi dans le désordre ; c'est un grand chômeur, il n'a plus d'adresse fixe. Il va manger chez sa femme (celle-ci vit chez ses parents) et on ne sait pas où il va dormir, c'est un véritable shègue aussi. Il ne travaille pas et ne peut guère payer le loyer. Il n'y a pas une grande différence entre lui et moi.

L'absence se manifeste par le non encadrement, la non satisfaction des besoins des enfants et aussi par des sorties irrégulières du père. C'est ainsi que, pour Monsieur André, même s'il ne l'affirme pas ouvertement, il n'assume pas complètement ses devoirs, il préfère rentrer tard en famille.

Glodi subit les effets de la méchanceté de sa belle-mère en l'absence de son père.

Quand la femme de papa m'a chassé, papa était en voyage. [...] Comme sa femme lui en a fait le rapport, il ne m'a pas cherché.

Pour Merzouki, (2005, pp. 16-17)

l'absence du père peut être source de nombreuses inadaptations. On a retrouvé une liaison de causalité entre l'absence du père ou d'un substitut paternel et la pathologie mentale (la schizophrénie ou la psychose délirante aiguë), ainsi qu'avec la déviance (la délinquance chez les récidivistes). Au fur et à mesure que l'enfant grandit, le rôle du père devient indispensable et prépondérant.

Cette façon d'agir se retrouve chez la plupart des parents d'enfants des rues qui ne se soucient pas du sort de leurs enfants dans les rues.

Citons aussi le rôle de père silencieux, non défensif, un traître, car il trahit son amour envers son enfant qu'il ne veut pas défendre contre la maltraitance dont il est victime face à son actuelle femme ou compagne, face au gourou lors de différentes séances de délivrance. Il se tait.

Sandra pense que cette attitude silencieuse et non défensive est une participation indirecte du père à ses souffrances, à sa maltraitance.

Mon papa a préféré se taire, ce qui me fit dire qu'il était complice.

Kardozo reconnaît que son père est mécontent de la vie qu'il mène dans les rues, mais il lui fait porter aussi certaines charges. Ses parents sont divorcés et la mère a voulu prendre Kardozo à sa charge, mais le père aurait refusé.

Après leur divorce, je vivais avec papa à Matadi. Ma maman voulait bien me récupérer avant qu'elle ne retourne dans son pays d'origine, mais mon papa n'a pas voulu. [...] Je ne suis plus en contact avec mon père qui est mécontent et prétexte que la famille de ma maman m'a pris de force et ne veut plus que je rentre chez lui. [...] Quand je parle de la famille, je vois maman avec mes frères et sœurs. Le problème de papa avec ses femmes et enfants ne me préoccupe pas.

Il était surpris du silence de son père bienveillant face à la maltraitance dont il fut victime de la part de sa belle-mère. C'est pourquoi leurs problèmes ne le préoccupent pas.

Sara vit également la même situation avec un père bienveillant, mais silencieux et non défensif face à ses problèmes et surtout à l'injustice qu'elle subit de la part de sa belle-mère. Elle qualifie son père d'« idiot ».

Ma belle-mère ne m'accepte pas, elle me maltraite beaucoup. Elle préfère faire étudier seulement ses enfants. Nous sommes en bons termes avec papa, mais il ne veut rien faire pour nous. [...] . Elle nous maltraite et papa se tait parfois. "aza zoba" [c'est un idiot].

Si Sara qualifie son père d'idiot, Bebi et Gisèle qualifient le leur respectivement de « coq » et de « chien ». Pour Bebi, son père est toujours

absent de la maison. Il n'assume pas entièrement ses responsabilités. Elle le qualifie de père coq, paresseux, profiteur :

Papa est rarement à la maison, il sort chaque jour et rentre parfois tard pendant que nous dormons déjà. Me concernant, je ne peux jamais fuir la pauvreté de ma famille, car ma maman nous a mis au monde avec un papa irresponsable qui sort le matin pour aller lire les journaux au coin des rues avec ses amis et revenir le soir manger et dormir. Il est tout le temps dehors avec ses amis, dans la rue. Il joue au jeu de dames ou au jeu de cartes comme si cela nous donnait à manger. Il ne se soucie pas de nous. Il est devenu aussi un enfant shègue, il est tout le temps dehors, mais n'apporte rien à la maison. Papa, aza penza soso ya mobali [père, est un véritable coq] elle s'explique : il a des poussins qu'il ne sait pas élever, seule la maman s'occupe de nous. C'est un paresseux. J'ai l'impression que papa ne cherche plus du travail, il attend que maman apporte tout à la maison pour pouvoir manger.

Il en est de même pour Gisèle, sœur d'un enfant des rues, qui pense que son père ne mérite plus d'être appelé « père », mais c'est « un chien ». Il n'a plus sa place chez les humains. C'est un père porte-malheur.

Depuis ce temps, je n'aime plus entendre son nom et j'ai demandé à maman de changer mon nom, car je porte le nom de papa. Il n'est plus mon papa, je le hais et je l'ai oublié pour toujours. Pour moi, il est déjà mort. Même s'il venait, je n'ai plus rien à négocier avec lui. C'est une personne sans cœur qui aime avoir des « mort-nés ». [...] Po na ye tokufa, toza te, alors po na biso pe ye akufa, azalaka te [Pour lui, nous sommes morts, nous n'existons plus et pour nous aussi, il est déjà mort, il n'existe plus]. C'est une personne qu'on doit arrêter ; sa place n'est plus là où vivent les hommes. « Aza mbua » [c'est un chien]. (Silence et pleurs) Non, non, on doit l'arrêter (elle hausse la voix, se lève et va dans la maison, car nous causons dehors).

Debora s'interroge sur son vrai père géniteur, car le père a contesté lui-même cette paternité ; ainsi elle doute de son origine paternelle et de son existence.

La belle-mère me taxa d'être une sorcière et contraignit papa à choisir : c'est soit ta fille qui vivra dans cette maison, soit moi. Devant ce dilemme, papa me laissa dans la famille de maman où personne n'accepta de me prendre en charge. Papa lui-même me demandait souvent si réellement, j'étais une sorcière. Comme je persistais dans mon refus, il me dit de refuser de donner à quiconque l'identité de mon père et de dire qu'il était mort.

Ces propos de Debora sont appuyés par les dires du père et de la belle-mère de Papi, un enfant des rues. De fait, lors de notre entretien avec Madame Zeka (la mère de Papi, un enfant des rues), celle-ci a souhaité que

nous rencontrions son ex-mari (le père de Papi). Contacté à l'adresse qui nous a été donnée par Madame Zeka, l'ex-mari a complètement nié sa paternité. Son actuelle épouse nous a confirmé qu'elle et son mari n'avaient que trois enfants et d'ajouter qu'actuellement il y a des femmes qui volent ou s'approprient les maris d'autrui, comme il y a aussi des enfants qui s'approprient les parents d'autrui.

Le père de Drogba est un pasteur polygame qui ne lui sert pas de modèle de vie chrétienne.

Je suis né d'une famille polygame et un peu désordonnée. Mes parents se sont séparés. Papa s'est remarié et a un enfant. Mon papa est un pasteur d'une église de réveil, il épouse les femmes qui viennent prier dans son église. C'est pourquoi je ne peux jamais prier là.

La place du père joue un rôle considérable dans la famille ; son rôle est indispensable dans la construction de l'identité de l'enfant, car il représente la loi et détient l'autorité et/ou la responsabilité, le pouvoir. Son autorité doit être constructive, car c'est grâce à elle qu'un deuxième mécanisme d'identification parentale s'instaure : celui d'identification à l'autorité, une autorité sage qui relève plus de la raison que du besoin de dominer. Le rôle du père complète celui de la mère et équilibre l'affectivité de l'enfant.

L'expression de Sillamy (1980, p. 884) illustre le rôle du père dans sa dimension psychologique :

il faut, à la vérité, que le père soit obéi, mais il faut aussi qu'il commande comme il doit, et surtout, toujours avec la raison, car l'enfant est plus obligé d'obéir à la raison qu'à quelque personne qui puisse lui commander.

C'est un devoir pour l'enfant que l'obéissance envers la figure paternelle. Après le rôle édifiant et considérable que peut jouer la mère, il ne serait pas juste d'omettre ou d'éclipser le mérite qualifié et la valeur du père dans sa réussite à assurer auprès de ses enfants une protection, à instaurer une confiance et à favoriser un épanouissement de leur

personnalité, afin qu'ils puissent jouir d'une ouverture sur le monde extérieur. Il est aussi nettement établi que l'état d'absence ou de rupture avec le père peut devenir extrêmement néfaste pour l'enfant. En outre, Sillamy fait des observations importantes sur la valeur du rôle paternel à la naissance et le préjudice dû à l'éloignement et à la séparation de l'enfant d'avec le père : « si un père seul est capable de préserver et d'épanouir la richesse de ses enfants, son absence peut leur être hautement préjudiciable ».

1.5.2. Rôle et place de la mère

En RDC, peu importe le régime matrimonial, le rôle de la mère reste prépondérant dans la vie du couple et des enfants. Cela se confirme par les propos de Kardozo, Luka et Pati. Dans la plupart des cas, après le divorce des parents, les enfants sont sous la responsabilité de la maman. Kardozo assimile la notion de famille à la présence d'une mère et des enfants.

Quand je parle de la famille, je vois maman avec mes frères et sœurs.

Pour Bebi, la maman est le support financier et affectif de la famille.

Actuellement, ma maman est la seule personne qui se charge de toute la famille.

Ceci peut aussi s'expliquer par la mauvaise politique en matière d'emploi dont souffre notre pays, où les pères n'ont plus d'emploi ou sont parfois mal rémunérés et ne savent plus subvenir aux besoins de leurs enfants. Nous soulignons ici l'importance de l'économie informelle des femmes, qui prennent en charge toute la famille dans un contexte économique difficile. Luka accorde une importance primordiale à la mère pour l'équilibre familial.

Pour mon équilibre affectif et pour le bien des enfants, les amis et ma famille m'ont conseillé de me remarier.

Les propos de Pati explicitent tout ce qui est dit ci-dessus sur le rôle et la place de la mère en famille :

Ma soeur kokufela mama eza liwa, Na za sûr ya mama, mais ya papa te. Nga na za ndambu ya mama pe ye aza ndambu na nga, esika bakataka motolo oyo ekanga biso na mama makambo ebele elekaka wana [chère sœur, perdre sa mère, c'est la mort, car on est sûr de sa mère, mais pas de son père. Je suis dans la mère et la mère est en moi. Il se passe pas mal de choses liées à la naissance quand on coupe le cordon ombilical qui me lie à la mère].

Winnicott parle de la relation mère-enfant et de l'importance d'une mère sur la vie de l'enfant. Ainsi, pour lui (1970, pp. 122-123), la mère suffisamment bonne est

celle capable de répondre naturellement aux besoins de son enfant, ce qui favorise une relation harmonieuse. Cette relation harmonieuse entre la mère et son bébé produit chez ce dernier des sentiments d'illusion et d'omnipotence. Pour que le nourrisson passe de l'état de la dépendance absolue et de fusion à celui de l'indépendance, en somme le passage du principe de plaisir au principe de réalité tel que le conçoit Freud, il faut que se produise chez lui une désillusion.

Est-ce que toutes les mères congolaises en général et kinoises en particulier reflètent cette réalité ? Jona a une mauvaise image de sa mère qui la punissait beaucoup à cause de son comportement. Peut-être la mère devait-elle privilégier la voie du dialogue avec son fils.

En famille, je ne voulais obéir à personne et maman me punissait beaucoup.

Sauveur aussi a vécu dans une famille où sa mère et son compagnon le maltrahent.

Ma maman est infirmière ; elle était très méchante envers moi ; elle m'injurait de temps en temps jusqu'à m'accuser d'être un sorcier. Je ne m'entendais jamais avec son mari, car lui aussi me tapait toujours.

Dix Dolars part de l'extrait biblique sur la vie de Jésus pour illustrer la méchanceté de sa mère qui va l'abandonner loin de sa commune natale. Il s'agit d'un rejet total qui est aussi une façon de nier son existence. Cette situation est déplaisante et inadmissible pour les enfants que les mères ne veulent pas mettre en contact avec leur père géniteur et leur famille. Chaque enfant a le droit de connaître ses propres géniteurs. Si ces derniers sont morts, il doit le savoir.

Nous ne connaissons pas nos papas, ni leur habitation, ni leur famille. Ma maman n'aime jamais nous mettre en contact avec eux. Nos papas ne viennent pas non plus nous chercher, ni nous visiter. Nous connaissons bien la famille de maman, mais personne ne peut nous payer les frais scolaires.

Madame Zeka veut bien s'occuper de ses enfants, mais elle se trouve face à un problème financier et au manque de temps, car elle doit travailler durement pour la survie de son ménage. Il en est de même pour la veuve Béa qui se démène pour la survie de ses enfants. S'agissant de Madame Géné, elle ne peut pas élever les orphelins laissés par sa belle-sœur dans la mesure où elle les traite de sorciers. Les parents transmettent leur patrimoine génétique à leur progéniture, mais ne garantissent plus l'héritage d'une mémoire et d'une culture familiales dans lesquelles chacun puise à sa guise en y privilégiant les liens affectifs. Lorsque les enfants sont en conflit avec leurs parents géniteurs, ils le sont aussi avec les compagnons et compagnes de ces derniers.

Dans la culture congolaise, la notion de compagne ou compagnon des parents n'existe pas. Les beaux-parents désignent les parents du conjoint ou de la conjointe. La femme du père, même si elle n'est pas la mère génitrice de l'enfant, est toujours appelée « maman » et non « la femme de papa ». Il en est de même pour le compagnon de la mère appelé « papa » et non « mari de maman ». Il est étonnant de voir que ces gens sont en conflit avec les enfants de leur compagnon et compagne. C'est ce que nous observons chez Driba, Mira, Debora, Dédé, Glodi, Drogba, Sauveur, Kardoza et Sara. Cette dernière parvient à surnommer sa belle-mère « reine », car c'est elle qui fait la loi en famille :

On peut bien causer comme « la reine » n'est pas là. [...] C'est la femme de papa. Nous l'avons surnommée reine. Quand elle est là, je l'appelle maman, car elle passe la nuit dans un même lit avec mon papa. Elle ne mérite pas d'être appelée maman. [Elle pousse un cri de mépris] Hiiiiii.

Le mépris des beaux-parents à l'égard des beaux-enfants fait que ces derniers ne les estiment pas et développent envers eux la haine, la jalousie, ainsi qu'un sentiment de vengeance.

Pour Freud (1965, p. 19),

les désignations de parenté notamment dont ils se servent se rapportent aux relations, non entre deux individus, mais entre un individu et un groupe ; d'après l'expression de M.L.J. Morgan, ces désignations forment un système « classificateur ». Ceci signifie qu'un homme appelle père non seulement celui qui l'a engendré, mais aussi tout homme qui, d'après les coutumes de la tribu, aurait pu épouser sa mère et devenir son père ; il appelle mère toute femme qui, sans enfreindre les coutumes de la tribu, aurait pu devenir réellement sa mère ; il appelle frères et sœurs non seulement les enfants de ses véritables parents, mais aussi les enfants de toutes les autres personnes qui auraient pu être ses parents, etc.

Dans de telles situations, les enfants issus de ces unions doivent se considérer comme des frères et sœurs. Nous remarquons, dans ce travail, que les belles-mères sont en conflit latent ou manifeste avec leurs beaux-enfants. Ceci sera davantage développé au point 2.2.1 de ce chapitre concernant les perturbations des relations au niveau de la famille. Ce conflit peut être lié soit à une transposition de la jalousie, de la haine, de la rivalité sur les beaux-enfants qui représentent la rivale (la première femme), soit que la belle-mère tient à garantir l'héritage de son conjoint pour elle-même et ses propres enfants. C'est ainsi qu'il faut trouver un bouc émissaire pour se débarrasser des enfants du premier lit.

En bref, les parents sont pour les enfants un modèle de référence à imiter et la source de toute identification. Comme le souligne Anna Freud (1976, p. 223) : « le pouvoir des parents sur l'enfant est, nous le savons, fondé sur l'attachement affectif que l'enfant a pour eux et varie avec la force de cet attachement ». On peut se demander quel modèle de référence les parents des enfants des rues sont pour ces enfants ?

1.5.3. Rôle de la fratrie

Dans ce travail, nous entendons par fratrie les frères et sœurs, cousins et cousines, demi-frères et demi-sœurs des enfants des rues. Sarkozi, Roi David, Sandra, Driba, Debora, Le Blanc, Drogba et Kardozo ont affirmé avoir vécu dans de « grandes familles », c'est-à-dire dans des familles élargies où il y a présence de toutes ces personnes énumérées ainsi que des grands-parents, des oncles, des tantes, etc. Nous remarquons que toutes ces personnes influencent de loin ou de près, positivement ou négativement, l'exclusion des enfants vers la rue.

Pour Ya Dieu, Driba, Debora, Drogba, Sauveur, Kardozo, et Michel, malgré la mésentente régnant entre eux et leurs beaux-parents, ils sont parfois en bonne relation avec leurs demi-frères et sœurs. Ils en gardent de bons souvenirs comme en témoigne ouvertement Ya Dieu :

Je connais bien mes demi-frères et sœurs, je garde de bons souvenirs d'eux mais...

Mira ne veut plus de ses demi-frères et sœurs qui l'ont traité de phaseur, shègue. De même, Sara qui juge sa belle-mère injuste, ne veut plus non plus de ses enfants (demi-frères).

La fratrie joue un rôle primordial dans la vie du jeune enfant. Lorsqu'il y a des conflits dans la fratrie, les parents interviennent, ils se chargent de les régler et de concilier les différentes parties. Chaque enfant a un rôle fraternel et socialisant au sein de la famille. Il doit participer à l'épanouissement des membres de la famille pour leur développement et leur épanouissement intellectuel, physique et psychologique. La situation de rivalité fraternelle constitue le complexe de Caïn qui est la manière dont un enfant résout ses conflits avec ses frères et sœurs. Cette rivalité tend à se répéter dans ses relations avec ses camarades d'école ou de jeu et plus tard dans ses rapports sociaux.

1.5.4. Rôle de la famille élargie

Comme nous l'avons dit précédemment, la famille africaine reste ce système de parenté élargie regroupant les ascendants et les descendants, des grands-parents aux petits-enfants. Les individus sont liés les uns aux autres par le sang et par les unions matrimoniales. L'enfant congolais vit et grandit dans ce système de parenté. La lecture des récits des enfants des rues nous révèle que 80 % d'entre eux étaient en famille sous la responsabilité d'une tante, d'un oncle, de grands-parents, d'un cousin⁶ ou d'une cousine. Il nous a été difficile de distinguer certains termes utilisés en lingala pour la parenté, tels que : *bokilo* [gendre, femme d'un oncle, parents de son conjoint], *yaya* [grand (e), aîné (e)], *leki* [petit, jeune, cadet].

L'enfant appelle *tata* toute personne qui a des liens de sang avec son père. On y ajoute alors un substantif tel que *tata kulutu*, *tata leki* et *tata muasi* qui désignent respectivement le grand-frère du père, le petit-frère du père et la sœur du père ; même ses cousins et cousines sont appelés ainsi. S'agissant de la famille de la mère, on dénomme par *mama kulutu*, *maman leki* et *noko* respectivement la grande-sœur, la petite-sœur et le frère de la mère. Cette complexité dans les termes démontre la complexité du système de parenté congolais. Pour Devisch (1986) cité par Nkelenge (2003, p. 47),

c'est la parenté qui contrôle les relations sociales entre les gens d'une communauté donnée : elle règle les coutumes et les ordonnances matrimoniales, elle détermine le comportement réciproque de deux individus. Étant donné que l'enfant reste celui de la famille, tout membre adulte de la famille doit veiller sur lui, devenir ipso facto son tuteur.

1.5.5. Rôle de la société

La notion de société est très vaste. Ici nous parlons davantage de ces milieux de socialisation de l'enfant qui ont un impact direct sur sa présence dans la rue (voisinage, église, école, médias et gouvernement). Nous

⁶ Le terme cousin/cousine n'est pas forcément utilisé dans la culture congolaise, tous les enfants issus d'une même famille (restreinte ou élargie) sont des frères et des sœurs. Ainsi, l'utilisation propice des termes *yaya* [grand, aîné] et *leki* [petit, jeune].

pouvons aussi dire que ce sont des milieux externes qui concourent à la fuite des enfants dans les rues. La société doit viser le rétablissement des liens et le dialogue entre les différentes personnes pour une vie d'ensemble et/ou de communauté.

1.5.5.1. Voisinage

D'une part, nous constatons que le voisin joue aussi un rôle d'aide et de guide dans la vie de ces enfants. Nous faisons allusion à toutes ces personnes (mentors) qui guident les enfants vers les institutions d'accueil. À ces mentors s'ajoutent les personnes que nous nommons « personnes de référence ». Celles-ci n'orientent pas les enfants vers les institutions, mais les aident plutôt à s'adapter dans la rue en leur offrant des petits boulots qui leur permettent de gagner de l'argent pour survivre. Il importe de souligner ici que toutes ces personnes précitées n'ont aucun lien de parenté direct avec les enfants des rues. D'autre part, le voisin joue un rôle d'ingérence ou même parfois favorise la marginalisation des enfants. Il voudrait peut-être contribuer à la guérison ou au changement du comportement d'un des membres de la famille, mais son témoignage gêne l'enfant et le marginalise. Nous pensons surtout à ces accusations de sorcellerie dont le Roi David a été victime.

Notre locataire (une dame) a aussi témoigné qu'elle nous voyait la nuit en songe et cela confirma notre sorcellerie. D'ailleurs, c'est elle qui a demandé à la grand-mère de nous amener là où elle priait. Le témoignage de la locataire a renforcé notre souffrance et la grand-mère a voulu nous brûler vifs. Elle nous frappait avec un morceau de bambou. Elle nous a amenés dans une autre église à Ngiri-Ngiri (Commune voisine de Kalamu et Kasa-Vubu) et ensuite à l'église de Kisenso.

1.5.5.2. Église

La RDC est un état laïc, mais curieusement très chrétien, car 90 % de sa population est composée de chrétiens. Ainsi, naissant et grandissant dans cette atmosphère religieuse, certains enfants gardent de bons souvenirs de

l'Église⁷. C'est le cas de Driba qui a reçu les sacrements d'initiation dans une institution d'accueil catholique qui l'a fait scolariser. Mobutu reconnaît également les bienfaits de l'église qui l'a pris en charge en l'absence de ses parents, même si un adepte a fini par le chasser. Dix Dolars garde fidèlement le message d'un prêtre sur la vie de Jésus.

J'habitais dans son couvent et toute ma vie ne dépendait que de lui. Ce prêtre s'est entendu avec le Centre Frère Maino où j'habite maintenant. C'est l'unique personne que je connais dans ma vie.

Il en est de même pour Jojo : ce dernier signale en effet le mérite de l'Église qui a pris en charge sa scolarité même si c'est l'église qui a révélé sa sorcellerie à sa tante :

J'étudie dans une école de religieux, les frères de l'Immaculée Conception. Ce sont eux qui me prennent en charge.

Dans le même ordre d'idées, Madame Béa à qui la belle-famille avait tout ravi, met en évidence la générosité des religieuses qui, sur demande du curé, l'ont prise chez elles. Voici ce qu'elle déclare :

Le curé de la paroisse qui était présent m'a confiée aux religieuses et celles-ci m'ont donné une chambre dans la maison des visiteurs. [...] Trois mois après, les religieuses m'ont remis une petite somme d'argent pour payer le loyer à la cité et commencer une activité commerciale. Toutes mes filles étudiaient dans leur école sans frais.

L'Église a un rôle prophétique auprès de ses membres, mais les enfants sont inquiets et s'étonnent de voir que celle-ci s'est détournée de sa mission pour devenir un tribunal ou un cabinet pour diagnostiquer la sorcellerie. Les enfants dénoncent aussi les pratiques inhumaines des Églises de réveil. Cela sera développé au point 2.4 de ce chapitre.

1.5.5.3. École

L'école est obligatoire en RDC (voir le chapitre I de la partie théorique), mais elle n'est pas gratuite. Les frais scolaires très élevés, dans un pays où la politique salariale est inexistante, ils entraînent la non-

⁷ Allusion faite selon les dires des enfants aux églises catholique et protestante.

scolarisation de plusieurs enfants. L'école est devenue un lieu de discrimination qui accueille davantage les enfants des riches au détriment de ceux des pauvres. En outre, pour Monsieur Donat et Madame Lydie, la non-application de la loi en matière d'éducation serait aussi à la base du phénomène.

L'enfant va dans la rue, car la famille ne répond pas à ses besoins essentiels. Un enfant qui n'étudie pas est voué à la rue. Plusieurs facteurs favorisent dans notre pays en général et dans la ville de Kinshasa en particulier l'attraction des enfants vers la rue. On peut citer l'éducation qui n'est pas gratuite, mais obligatoire, la non-application de la loi sur la protection des enfants ; les enfants sont libres, ils se promènent même après 9h du soir dans les rues (Donat).

Et pour Madame Lydie

L'école est un lieu de socialisation pour les enfants et tout enfant a droit à l'éducation ; pourquoi vouloir exclure les autres enfants ? L'école chasse les enfants insolubles ou récalcitrants sans convoquer les parents, l'enfant à son tour ne dit rien en famille et finit par faire l'école buissonnière à l'insu des parents.

Les enfants des rues qui sont pris en charge par les institutions sont souvent marginalisés dans les écoles, car les formateurs (enseignants) les pointent du doigt en les traitant de délinquants. Ainsi, Monsieur Dan confirme cela en disant :

Même l'école qui les accepte difficilement à cause de leur état de pauvreté et de malpropreté, les traite de tête brûlée, d'irrécupérables.

Pour Monsieur Tison, les enfants connaissent le bienfait de l'éducation.

Ils savent bien que l'école est un lieu d'acquisition du savoir. Même si l'occasion leur est offerte de fréquenter l'école, ils sont marginalisés par les autres enfants et par les enseignants qui les traitent de délinquants.

Les enfants des rues développent de la haine, de l'agressivité contre ceux qui étudient et qui vivent en famille. Candi se console par le fait qu'il y a aussi d'autres enfants qui vivent une situation similaire à la sienne et se confie à Dieu.

1.5.5.4. Gouvernement

Les enfants, comme les parents, rejettent toute la responsabilité de la situation sur le gouvernement. Il devrait réorganiser les institutions du pays, car si les parents avaient du travail et étaient bien rémunérés, ils pourraient prendre en charge leurs enfants. Il reste à savoir si la responsabilité parentale est en lien avec la situation économique des familles. Il est noté ci-dessus qu'il y a des familles pauvres qui encadrent bien leurs enfants. Kirikou n'a cessé de le répéter : *Nous vivons bien en famille malgré notre pauvreté*. Il a parlé de la situation économique de sa famille. Le gouvernement doit aussi veiller à la bonne marche des Églises, des ONG et à la formation des travailleurs sociaux.

En définitive, les enfants souhaitent que la loi sur la protection des enfants en RDC soit appliquée pour que tous aient le même droit et en jouissent. La non-jouissance de ses droits et la non-satisfaction de ses besoins font dire à l'enfant des rues que la famille est un enfer.

2. Rue

2.1. *Attrait de la rue*

Il s'agit ici de savoir ce que la rue offre aux enfants pour que ceux-ci se l'approprient. On peut aussi se demander si c'est la rue qui attire les enfants ou si ce sont les enfants qui n'ont pas d'autre choix. Pour Glodi, Debora, Obama, Jona, Sandra et Mira, les rues du centre ville sont attirantes pour des raisons liées à la survie, l'indépendance et la liberté, contrairement à celles des lieux périphériques. Dans les rues, ils trouvent des petits jobs rémunérateurs tels que vider les poubelles, transporter les colis, laver la vaisselle, nettoyer les véhicules, assurer la garde, etc.

Ces six enfants viennent des communes périphériques et pauvres et préfèrent s'installer au centre ville de Kinshasa, comme le dit ouvertement Mira :

Je ne pouvais pas non plus aller chez ma maman ; je ne saurais pas y vivre. Elle vit dans un quartier périphérique semblable à un village sans vie. Je n'aime pas le village.

Le chapitre II de la partie théorique de ce travail nous a montré les différents rôles assignés à la rue kinoise ainsi que différents facteurs qui contribuent à l'évolution et au maintien du phénomène des enfants des rues à Kinshasa. Parmi ces facteurs, nous pouvons citer :

Premièrement, la politique éducationnelle en RDC, surtout à Kinshasa. Celle-ci défavorise les enfants issus des familles à ressources financières faibles. Les frais scolaires sont exorbitants et les parents privilégient souvent la scolarisation des garçons plutôt que des filles, ou des plus grands au détriment des plus petits. Bebi déclare en effet que

c'est une honte pour moi et je ne pouvais plus résister à cela ; j'ai déserté. J'avais vraiment envie d'étudier, car j'aimais l'école. Je me plains, car je ne fais rien. Les enfants de mon âge vont à l'école et moi, je suis devenue une petite domestique en famille. Je me cache quand je vois les autres enfants aller à l'école. Je suis très triste de ma situation, mais je ne peux rien y faire. Si un jour, quelqu'un veut m'aider à étudier, je l'accepterai volontiers.

Dans le même ordre d'idées, Le Blanc, par manque d'activités ludiques appropriées aux enfants, se plaint de ne rien faire après l'école et juge bon d'aller se distraire dans les rues avec des amis.

À Kinshasa, dans certaines écoles, le système scolaire est à double vacation. Les élèves qui étudient l'avant-midi sont en liberté l'après-midi et ceux de l'après-midi sont libres l'avant-midi. En dehors de ces heures de cours, les enfants ne sont pas occupés et préfèrent vagabonder dans la rue. Les parents avec qui nous nous sommes entretenue déclarent avoir de la peine à éduquer leurs enfants. Le cas d'André est plus interpellant avec ses 17 enfants. Il juge bon que la rue s'occupe de certains. Il fait allusion aux

ONG et aux Églises qui exercent des activités sociales, caritatives et/ou humanitaires : ces institutions et/ou organisations peuvent bien prendre en charge les enfants.

Deuxièmement, l'attrait de la ville. Ce dernier entraîne l'exode rural. D'autres enfants sont attirés par les rues de la ville pour les opportunités alimentaires, vestimentaires, ludiques et socioculturelles qu'elles offrent. Cet attrait de la ville est en lien avec l'imaginaire psychique de l'enfant congolais qui pense que dans la ville « tout est bien » et qu'elle apporte « une solution à tout ». Vivre en ville ou être de la ville est un honneur, c'est une valeur ajoutée à leur personne. Cette manière de voir les choses est en lien avec l'attitude des médias congolais qui mettent beaucoup en exergue ce qui se passe dans les villes, les grands centres urbains et non dans les milieux ruraux. La jeunesse pense et est convaincue qu'en ville tout est bon. C'est ainsi que le commun des mortels kinois traite tout ce qui n'est pas conforme au modernisme de *mbokatier*⁸, *yangwe* et *mowuta*⁹ pour expliquer l'infériorité ou le non modernisme des villageois.

Troisièmement, l'anomie sociale du quotidien. L'attrait de la rue peut aussi se comprendre comme une possibilité d'étourdissement perceptif, pour oublier l'anomie du quotidien en se fondant dans la foule ou en allant se faire voir. C'est un appel aux parents et aux autorités de la ville, du pays, qui n'ont pas souvent un œil social sur la population. Pour ces enfants,

il faut qu'on voie que nous sommes là (dans la rue) et qu'il y a un problème.

Nous estimons que la famille devait assurer une protection et un épanouissement total à ses membres, en l'occurrence à l'enfant. Quand elle ne l'assure plus, l'enfant va à la recherche d'un autre environnement, d'un autre lieu rassurant qui peut être la rue, un lieu impersonnel.

⁸ *Mbokatier* : villageois.

⁹ *Mowuta* : parvenu.

Pour Tardi,

tous les enfants savent qu'ils sont nés dans une famille dont ils portent une identité. C'est leur premier lieu de socialisation. Ils connaissent bien certains membres de leur famille et parfois même suivent de loin ce qui se passe dans leur famille. Ils aimeraient bien y habiter et y vivre.

Quatrièmement, la recherche d'une activité professionnelle. Comme nous l'avons dit précédemment, les rues de la ville offrent des possibilités d'embauches (trouver un job rémunérateur).

Vu ce qui précède, nous pouvons conclure que cet attrait pour la rue est d'abord le fruit d'une perturbation des relations de l'enfant au niveau de la famille (environnement interne), du voisinage, de l'Église et de la société (environnement externe). À cette perturbation des relations s'ajoute la maltraitance des enfants qui éprouvent la honte d'exister encore comme des humains, car ils sont chosifiés. Cette façon de se considérer influence leur représentation de la rue et leur parcours de vie. Pour les uns, la rue est comme une famille, un refuge et un lieu de vie sécurisée qui autorise une (re)naissance, un nouveau départ (ici, le mot rue est utilisé comme tout espace de vie en dehors de la famille). Pour d'autres, la rue est un champ de combativité, un enfer, un lieu de souffrance indicible. Pour d'autres encore, pour la plupart sans doute, les deux types de représentation coexistent. Cet attrait des enfants pour la rue est lié aussi à leur manière de voir, comprendre et concevoir les différents aspects de la vie en rue. Cette vision influence leur parcours de vie, à savoir les diverses étapes de leur vie, de la famille d'origine à la rue et/ou à une institution d'accueil.

Les parcours de vie des enfants des rues sont influencés par leurs différentes représentations de la famille et de la rue. Les enfants sont attirés dans les rues des villes et autres milieux semi-urbains. Mais toutes les rues de Kinshasa ne sont pas attrayantes pour ces enfants. Ils sont plus attirés par les lieux où les contextes relationnels permettent une grande liberté à travers des limites sociales et morales complexes, parfois floues, qui leur

donnent la possibilité d'expérimenter et de (ré)créer les conditions premières de leur socialisation. Ils poursuivent ainsi leur construction identitaire, trouvant dans la rue d'autres repères identificatoires.

2.2. Perturbations des relations familiales

2.2.1. Au niveau de la famille

Jadis, en RDC en général et à Kinshasa en particulier, la notion d'orphelin n'existait pas. Légitiment, on est enfant de Monsieur X et de Madame Y, mais culturellement, on est enfant d'une telle famille, on appartient à une telle communauté ; celle-ci gère tous ses problèmes. C'est ainsi que Kevin et Kirikou, qui n'ont plus leurs parents, regrettent la non participation des autres membres de la famille à leur éducation :

Ma grand-mère nous a pris en charge. C'est une vieille dame qui n'a pas de moyens financiers et ne peut rien faire pour nous, si ce n'est de nous offrir un logement. Les sœurs et frères de maman ne veulent pas de nous et nous accusent souvent d'être des sorciers. Personne n'ose nous approcher, nous sommes vraiment rejetés (Kevin).

Kirikou refuse même d'être considéré ou appelé « orphelin », car il a une grande famille :

Nous vivons sans parents, sans frères et sœurs, mais nous ne sommes pas des orphelins.

Actuellement le mot « enfant » a perdu son sens culturel. L'enfant africain en général, et congolais en particulier, a perdu son statut d'appartenance à un système et à une communauté. La famille africaine a perdu ses valeurs traditionnelles au détriment du modernisme où dominent l'individualisme et l'égoïsme. C'est pourquoi nous parlons de la déstructuration et de l'éclatement des cellules familiales qui seraient la source de beaucoup de problèmes où l'enfant est de plus en plus fragilisé. De ce fait, il a perdu sa place d'enfant désiré, représentant la vie et la force du clan, au profit de celle d'enfant exploité, surcharge et victime. Dans son étude sur *La reconnaissance : un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à*

Montréal, Colombo (*op. cit.*, p. 163) épingla trois formes de relations parentales vécues par ces jeunes dans leur enfance :

la première se décline en deux formes spécifiques : la forme de relation parentale marquée par le rejet, se manifestant sous la forme de négation ou de contrôle, la forme de relation parentale marquée par l'abandon et troisièmement, celle marquée par l'incohérence. Précisons que comme ces formes de relation parentale constituent des idéaux-types, concernant des formes de relations et non les personnes qui les vivent, des éléments de chacune d'entre elles peuvent apparaître dans toutes les histoires des répondants.

Dans notre étude, les enfants ont davantage vécu une relation familiale teintée de rejet ; nous l'abordons en termes d'exclusion, partielle ou totale, qui se manifeste sous forme de négation. Mais les deux autres formes sont également présentes : abandon (non-protection, insécurité) et incohérence, car l'enfant n'a plus de modèle, de référent. Il faut donc trouver des alternatives pour les sortir de cette crise et de ce rejet social. Ces enfants ont un regard proche ou éloigné de leur famille. Ils savent bien ce qui se passe dans leur famille (cas de décès, fête, etc.), mais n'osent plus se présenter physiquement. Ils sont membres passifs et cachés de leur famille.

- * Nous abordons en premier lieu, la relation parentale de **négation** où l'enfant n'a plus sa place, car il est non désiré dans sa propre famille et il se sent étranger au milieu des siens. Deux cas de figure sont possibles : soit l'enfant prend l'initiative de se soustraire, de s'exclure, soit c'est sa propre famille qui l'exclut. C'est la non acceptation de l'enfant par les parents. Cette exclusion signifie une mise en question de son existence et de ses origines, car il ne reflète pas, dans l'imaginaire de ses parents, l'enfant rêvé/fantasmé.

Cette relation parentale de négation a été vécue par Glodi, Dix Dolars, Kadogo, Mira, Debora, Driba, Roi David et Obama. Leur refuge dans la rue est une alternative à cette crise. Sara et Michel résistent à cette situation et vivent en famille. Dix Dolars, à qui ses

parents ont donné un carton rouge (allusion faite à un match de football), ne veut plus parler de sa famille. Celle-ci l'a exclu et il l'exclut aussi. Il oublie même les souvenirs de son passé en famille, alors qu'il l'a quittée à 9 ans (âge de raison) et qu'il reconnaît bien ce qui lui est arrivé. C'est pour lui une haute trahison parentale.

Je ne veux pas non plus trop parler de ma famille. Je ne connais presque rien de cette famille. Je les ai déjà oubliés. Il ne faut pas que j'en parle encore. Je veux te dire une chose et garde ça pour toi.

Madame Zeka, une mère au foyer, exprime son indignation face à une telle situation en ces termes :

Je ne peux jamais avoir un enfant pour le confier à la famille, mais c'est la situation de divorce qui a fait que mes enfants soient malheureux.

Cette relation parentale de négation/non acceptation est plus accentuée dans les familles recomposées¹⁰, où il y a présence d'un beau-père et surtout d'une belle-mère qui transposent leur haine et leurs rivalités sur les beaux-enfant. Il est difficile de détruire le mythe des beaux-parents qui viennent ravir l'amour de la mère ou du père. Pour l'enfant, cette nouvelle relation de remariage peut facilement être interprétée comme une forme d'agression contre sa personne et une perte de son objet d'amour. Pour les beaux-parents, surtout la belle-mère, il y a un problème légal et culturel lié au partage de l'héritage de son nouveau mari avec ses beaux-enfants. Ainsi, la belle-mère tient à se débarrasser de ses beaux-enfants.

Ce scénario fut vécu par Driba, Glodi, Mira, Sara et Michel, que les belles-mères ont transformés en boucs-émissaires dans le mythe de la sorcellerie pour les bouter hors du toit familial :

Je sais seulement que je vivais chez la belle-mère et je ne m'entendais pas avec elle. Un jour, j'ai tout fait pour fuir et aller loin de notre maison et de notre commune pour qu'ils ne sachent pas où j'étais (Driba).

¹⁰ Une famille recomposée est celle dans laquelle, après séparation et remariage des parents, il y a présence de demi-frères et sœurs créant des réseaux de parenté parfois complexes.

Sara a surnommé sa belle-mère « Reine », un surnom qui reflète son attitude, sa façon d'agir à son égard. C'est une manière d'exprimer le sentiment de vengeance et de haine qu'elle éprouve à l'endroit de la belle-mère. Le mauvais climat régnant entre les belles-mères et leurs beaux-enfants a des répercussions sur les relations entretenues entre les demi-frères et sœurs.

En RDC, la compagne ou la maîtresse du père est appelée « maman » par les enfants du premier lit ; ces derniers et les enfants des lits suivants sont des frères et sœurs. La notion de demi-frère et demi-sœur est souvent méconnue. Curieusement les enfants des rues appellent l'épouse de leur père *muasi ya papa* [la femme de papa]. C'est ce qui peut exprimer la rivalité et la haine entre la belle-mère et le beau-fils ou la belle-fille :

Sa femme était vendeuse et parfois ses enfants ne me donnaient pas à manger. Personne ne m'aimait dans la maison (Mira).

Michel se rebelle contre sa belle-mère, car elle lui ravit celui qui est le pourvoyeur de ses besoins. Il la traite d'injuste, car il n'est plus considéré comme avant, il a perdu son objet d'amour :

Je m'entends bien avec ses trois enfants malgré l'injustice de leur maman. Je me rebelle à la maison.

C'est ainsi que Burguière, in Meulders-Klein *et al* (1993, p. 23) parle

de l'inquiétude qui s'exprime à l'endroit des nouveaux styles de vie familiale, tels que ceux que l'on désigne par le terme de familles recomposées, insiste en général sur les troubles du comportement qu'ils provoquent chez l'enfant : difficultés affectives, instabilité psychologique, échecs scolaires..., que nous attribuons aux liens parentaux perturbés par le divorce ou la séparation et au brouillage que ces perturbations infligent à l'image du père et/ou de la mère. Les belles-mères sont en conflit avec leurs beaux-enfants. Elles voient dans les figures de ces enfants l'image de leurs rivales, sur lesquelles elles voudraient décharger tout le poids de leur jalousie et de leur haine liées au partage d'un même objet d'amour qui est le conjoint.

Kadogo aussi s'est vu chassé du toit familial, non pas par une belle-mère, mais plutôt par la femme de son oncle :

Un jour, sa femme nous a qualifiés de sorciers, pour avoir piétiné par mégarde une tige de rosier plantée devant la maison, avant de nous expulser. On nous chassa de leur maison.

La même situation se retrouve dans le récit de Madame Géné qui ne veut pas de la nièce de son mari qu'elle accuse d'être une sorcière.

Je suis très contente qu'ils restent dans les rues loin de mes yeux. Je n'aimerais jamais les rencontrer. Si je les vois, je crie « sans effet¹¹, au nom de Jésus ». Qui sait, si ce ne sont pas eux qui ont bouff  leur mère. Baza bana mabe, koyokela bango mawa te [ce sont des mauvais enfants, il ne faut pas avoir pitié d'eux]. Je ne l'ai pas chassée mais ils ont fui d'eux-mêmes à cause de mes prières. Faites attention quand vous allez rencontrer ces enfants qui vivent dans les rues, ce sont des tchorts [de grands sorciers]. Ils sont précocement adultes, ils connaissent tout et agissent en adultes même si physiquement, ils paraissent comme des gamins. Ils ne veulent pas grandir, ils gardent toujours le même âge, s'ils avaient dix ans en 2009, deux ans après, ils se donneront toujours le même âge. Bandoki bakolaka te [les sorciers ne grandissent pas]. Je suis très contente qu'ils restent dans les rues loin de mes yeux. Je n'aimerai jamais les rencontrer. Si je la vois, je crie sans effet.

Malgré cette négation de leur existence, certains enfants se considèrent comme membres à part entière de leur famille et peuvent encore renouer des liens avec elle et bénéficier de leur amour et protection. Ainsi continuent-ils à parler de « notre famille, notre mère, notre père, mon frère, ma sœur... ». Ils ont la nostalgie d'une vie familiale et l'espoir de la retrouver, comme en témoigne un des extraits du récit de Roi David :

Je voudrais étudier. Si un jour les membres de ma famille m'acceptaient, je pourrais les rejoindre, mais je voudrais plutôt qu'on me trouve une famille d'accueil¹².

Obama prône une réconciliation familiale :

S'ils viennent me chercher, j'irai en famille sans problème. Même si on a de l'argent dans la rue, je préfère vivre en famille. Je souhaite une réconciliation avec ma famille.

¹¹ Sans effet est une expression courante dans les  glises de réveil en RDC, qui voudrait dire que les effets démoniaques n'auront pas raison du Fils de Dieu.

¹² Une famille d'accueil est une famille autre que la famille biologique (présence d'un père ou d'une mère géniteurs).

Face à de telles maltraitances, les enfants finissent par s'auto-exclure ou être exclus par les adultes, ce qui est aussi une façon de nier leur existence :

Je ne voudrais plus voir ma famille et si je croisais quelqu'un, je passerais comme si je ne l'avais jamais vu, ni connu. Pour moi, ils sont déjà morts, et moi non plus je n'existe plus pour eux (Roi David).

- * En second lieu, évoquons la relation parentale d'**abandon** où la famille ne joue plus son rôle qui est d'assurer la sécurité ou la protection des enfants. Ceux-ci deviennent une surcharge pour les familles qui les abandonnent. Même si les récits des enfants ne le révèlent pas, la majorité d'entre eux ont vécu une relation d'abandon, car aucun parent ne fait ou n'a fait cet effort de les récupérer dans la rue. Au contraire, ils ne veulent plus du retour de leurs enfants en famille.

Les propos de Madame Zeka, Madame Géné, Monsieur André et Glodi sont révélateurs. Madame Zeka qui a son fils dans la rue, ne rêve pas de son retour, car il constitue un danger potentiel pour la famille. Madame Géné qui ne veut pas de la présence de la nièce de son mari en famille, estime que son retour est un danger qui peut entraîner sa mort, car elle l'accuse d'être une sorcière :

Le retour de ces enfants ici serait une malédiction pour la famille, l'acceptation de ses propres bourreaux. Eza koluka liwa [c'est chercher la mort]. Comment pouvez-vous pactiser avec celui qui cherche à mettre fin à votre vie ?

Et Monsieur André, père d'une famille nombreuse, n'est plus en mesure d'assurer une bonne éducation, un bon encadrement à sa progéniture ; il souhaiterait que la rue s'en charge :

Je ne pense pas que mes enfants étaient ou sont dans la misère, car les autres sont encore en famille, même s'ils n'étudient pas. Pourquoi eux sont allés dans la rue ; qui les a chassés ? Ils sont très têtus et je n'ose pas leur parler. Je ne peux rien faire pour eux. Ils ont choisi d'y aller, c'est bien ; c'est une charge en moins pour moi pourvu qu'ils soient en bonne santé. Chacun a sa vie et doit l'organiser. Je dis toujours à mes femmes de faire cet effort de bien encadrer

leurs enfants. Si elles font le contraire, elles récolteront ce qu'elles auraient semé.

Le témoignage de Le Blanc nous révèle une autre dimension de l'abandon d'enfant, celle où l'enfant fugue sans que les parents ne soient à sa recherche. C'est un cas similaire à ceux de tous les enfants cités dans le chapitre II (partie empirique) qui se sont exclus.

Dans de telles situations, les enfants se sentent vraiment dans la solitude, ils sont abandonnés par leurs géniteurs comme en témoignent Dix Dolars et Sandra.

Dix Dolars a été abandonné par sa mère dans les rues de Kinshasa et il raconte :

Un jour, je suis sorti avec maman pour le grand marché. En arrivant à un arrêt, on est descendu du bus et maman me demanda de l'attendre un peu, car elle devait se soulager. Je suis resté là jusqu'au soir. Quand la nuit est tombée, les gens m'ont interpellé et amené à la police. J'ai donné mon identité, mais je ne connaissais pas l'adresse de notre maison. On a fait passer des communiqués à la radio et à la télévision nationale, personne n'est venu me récupérer (Dix Dolars).

La même situation a été vécue par Sandra, une petite fille abandonnée loin du toit familial par sa tante maternelle qu'elle appelait « maman ».

Pour Anna Freud (1968, p. 52)

les atteintes du lien biologique entre la mère et l'enfant, quel qu'en soit le motif, donneront ainsi naissance à l'angoisse de séparation proprement dite. L'impossibilité pour la mère de jouer son rôle d'instance sûre, propre à satisfaire les besoins et à assurer le bien-être entraînera l'arrêt du processus d'individuation, une dépression anaclitique, d'autres manifestations de déprivation, un développement précoce du moi ou ce qu'on a appelé un soi artificiel.

- * Enfin, la relation **d'incohérence** s'installe quand les parents assument partiellement leur responsabilité ou parfois se contredisent dans la manière d'éduquer leurs enfants.

Le père représente la loi. Il doit en principe établir les règles et les directives à suivre par la famille, mais il ne joue plus

convenablement son rôle. Il en va de même pour la mère qui a un rôle affectif comme le dit Merzouki (*op. cit.*, p. 13) : « La mère représente l'abri, la sécurité, la protection, la chaleur, l'affection, la fusion, la compréhension et l'amour ».

Par relation d'incohérence, nous faisons allusion au comportement de certains pères qui ne remplissent pas correctement leur rôle comme l'entend la société globale congolaise. Le père est le chef de famille, c'est lui qui détient l'autorité, la loi dans la famille, mais parfois il est détrôné par sa femme. C'est lui qui obéit alors à sa femme et c'est cette dernière qui décide de tout. Dans les familles recomposées, les enfants en sont parfois victimes et subissent les conséquences. Cette incohérence que nous évoquons peut aussi être en lien avec la démission des parents face à leur rôle.

C'est ainsi que Sara et Debora établissent un lien entre le silence de leur père et les souffrances que leur inflige la belle-mère qu'elles accusent de complicité.

Sara est effarée par l'attitude silencieuse de son père face à la maltraitance dont elle est victime de la part de sa belle-mère :

Ma belle-mère ne m'accepte pas, elle me maltraite beaucoup. Elle préfère faire étudier seulement ses enfants. Nous sommes en bons termes avec papa, mais il ne veut rien faire pour nous. C'est sa femme qui gouverne ici. Muasi na ye alata pantalon¹³ [sa femme a porté le pantalon] [...] Elle nous maltraite et papa se tait parfois. Aza zoba [c'est un idiot]. Cette situation me rend malade et j'ai même envie de fuir la maison vers une destination inconnue (elle se tait et pleure).

Le père géniteur de Debora est incapable de défendre sa cause, elle l'accuse d'irresponsabilité et de complicité :

La femme de papa m'emmena dans une église, car elle me soupçonnait d'être responsable de la mort de la grand-mère [...] La belle-mère me taxa d'être une

¹³ Dans la culture congolaise, les femmes portent toujours des pagnes wax et non des pantalons. La femme reste soumise à son mari qui est le chef de leur petite famille. L'expression de la femme qui porte le pantalon signifie que la femme domine le mari, c'est elle qui décide. Un tel homme est souvent appelé *Mbua ya plastic* [chien en plastic]. Un chien qui aboie et ne mord jamais, papa ne dit rien de tout ce qui se passe dans la maison.

sorcière et contraignit papa à choisir : c'est soit ta fille qui vivra dans cette maison, soit moi. Devant ce dilemme, papa me laissa dans la famille de maman où personne n'accepta de me prendre en charge.

Pour Debora, son père ne la protège pas, il ne peut dire non à la souffrance de sa fille et non aux agissements de sa femme.

La polygamie défavorise parfois l'épanouissement et l'éducation des enfants. Un père presque absent du toit familial ne représente pas la protection et la sécurité pour l'enfant. Toutes les angoisses de la mère liées à cette absence du conjoint, qui la laisse parfois éduquer seule les enfants, atteignent aussi ces derniers qui développent une haine envers la personne du père.

Pour Glodi, les absences répétées de son père ont été à la base de son exclusion par la belle-mère :

Papa est tout le temps absent de la maison. Je vivais chez lui. Son travail l'oblige à voyager beaucoup. [...] quand la femme de papa m'a chassé, elle a dit à tout le monde que je suis un sorcier. Tout le monde m'évite et je les évite aussi.

Pour Driba, Debora et Drogba, c'est plus le remariage des parents qui est à la base de leurs angoisses :

Un mot particulier aux papas pour qu'ils cessent d'être polygames, car nous en sommes victimes. Nous vivons, soit dans des familles nombreuses, soit dans des familles où les papas sont souvent absents.

La belle-mère de Debora la taxait de sorcellerie et le père devait choisir entre sa fille et sa maîtresse. Drogba a subi les effets néfastes de la polygamie de son père :

Je suis né dans une famille polygame et un peu désordonnée. Mes parents se sont séparés. Papa s'est remarié et a un enfant. [...] Ma maman s'est remariée aussi et a deux enfants, mais chaque enfant a son papa. Le mari de ma maman ne nous aime pas (ma sœur et moi), car nous ne sommes pas ses enfants.

Comme nous l'avons dit plus haut, en RDC, jadis, l'enfant appartenait à toute la communauté, à toute la famille. Il était « notre enfant » ; ses problèmes, ses conflits étaient gérés et résolus en communauté. À la mort d'un ou des deux parents, les enfants étaient récupérés par les membres de la famille, voire même par les amis des parents et cela donnait une grande

fierté à quiconque élèverait un orphelin chez soi. C'était une bénédiction. C'était aussi une manière d'immortaliser le défunt et de garder ses traces.

Actuellement, avec le modernisme, les crises multiformes que subit le pays, la société a perdu ses valeurs traditionnelles et les enfants ont perdu aussi leur place. Ils sont voués à l'errance dans une société où règne l'individualisme. Si leur existence physique n'est pas reconnue et respectée, comment se sentiront-ils reconnus dans leur existence morale ? L'attitude inégalitaire des parents renforce chez les enfants le sentiment de la méconnaissance de leur place au sein de leur famille. Les enfants éprouvent dès lors un sentiment d'isolement, d'impuissance et de tristesse. La violence et la haine de leurs parents les poussent à fuir dans la rue. Ainsi, pour Palazzolo *et al.* (*op. cit.* pp. 12-13),

le temps de l'enfance est synonyme d'amour paternel, de protection familiale, de joie, d'univers ludique et d'apprentissage d'une vie harmonieuse en société. Pourtant, pour des milliers d'enfants à travers le monde, ce temps-là n'est plus ou ne sera plus qu'un triste et sombre souvenir, qu'il leur faudra essayer d'atténuer ou d'effacer, souvent en vain, une fois devenus adultes.

2.2.2. Au niveau de l'environnement externe

L'enfant vit un système de relations où les environnements interne (famille) et externe (voisinage, église, école...) doivent être sains et concourir à son épanouissement total. L'environnement externe peut aussi être source de turbulences et fragiliser les relations de l'enfant avec son environnement interne. Actuellement, la sorcellerie est devenue un moyen ou une voie presque acceptée ou acceptable par la société congolaise pour se débarrasser d'un enfant. L'appel à témoin n'est pas habituel dans cette société, mais curieusement, en cas de sorcellerie de l'enfant, le voisin et l'Église s'avancent pour témoigner et confirmer ce fait insolite, difficile à prouver physiquement et expérimentalement. Nous nous intéressons ici aux relations de ces enfants des rues avec le voisinage, l'Église et l'école.

2.2.2.1. Voisinage

Les témoignages troublants des voisins perturbent aussi les relations de l'enfant avec sa famille. Les cas de Roi David et Mobutu cités plus haut nous interpellent. Mobutu qui pensait jouir d'un bon accueil au sein d'une famille amie, se voit expulsé.

2.2.2.2. Église

L'Église devrait avoir une mission prophétique et salvatrice et les gens devraient pouvoir s'y fier. Naissant et grandissant dans une société et dans des familles en majorité chrétiennes, ces enfants qui avaient une bonne image de l'Église la transforment en mauvaise image.

Pour Ezémbé (*op. cit.*, p. 65),

s'il y a un domaine qui est en crise en Afrique, c'est bien celui de la surenchère religieuse. Dans ce contexte de difficultés économiques sans précédent, il se crée actuellement plus d'Églises que d'entreprises. La religion serait-elle devenue dans ce continent l'opium du peuple comme le disait Karl Marx ? Ou alors la dernière ruse coloniale ?

La plupart de ces enfants dits sorciers subissent des violences liées aux rites de délivrance presque inhumains dans les Églises de réveil¹⁴.

2.2.2.3. École

Nous savons que Debora, Eto, Glodi, Jona, Kardoza, Le Blanc, Mobutu, Guelor, Sadam Sarkozi, Sauveur, Driba, Dédé et Kirikou ne fréquentent pas l'école. L'apprentissage d'un métier et la scolarisation pour Roi David, Ya Dieu, Sandra, Mira, Obama, Drogba, Dix Dollars, Kadogo, et Jojo se font soit dans des institutions d'accueil des enfants des rues, soit dans d'autres institutions privées. Roi David, Mira, Obama et Kadogo, scolarisés dans des institutions publiques, sont marginalisés, car ils sont traités de délinquants par les enseignants et les autres enfants qui

¹⁴ Ce point sera développé ultérieurement dans le point 2.4 sur la maltraitance.

étudient avec eux. Dans ce dernier cas, nous estimons que l'école peut aussi contribuer à la marginalisation de ces enfants.

2.3. Absence des parents

Cette absence est souvent liée au voyage du père (mission de travail), au décès des parents, à la polygamie, au divorce et au remariage. En RDC, le rôle de la femme n'est pas seulement réduit à la maternité et aux travaux ménagers, c'est elle aussi qui s'occupe de l'éducation et de la gestion matérielle de la famille. Il arrive souvent qu'elle soit absente parce que prise par son commerce au marché ou par la permanence dans les Églises de réveil. Le père est le chef de la famille. Il représente la loi, l'autorité tandis que la mère, c'est davantage l'amour et l'affectivité. L'absence de ces deux personnes déséquilibre la vie de l'enfant. En remarquant la faillite de l'institution familiale, les enfants s'assument comme auteurs et acteurs de leur vie. Ils mettent en jeu des stratégies et/ou mécanismes pour s'adapter à ce monde nouveau.

2.3.1. Polygamie

Les enfants Mira et Ya Dieu ont vécu dans des familles où le père est polygame. Soit ils vivent tous dans une même maison (tel est le cas de Mira), soit chaque femme a un chez soi avec ses enfants (comme chez Ya Dieu). Monsieur André est un père de famille polygame avec trois femmes et 17 enfants qui habitent dans une même maison. La perturbation des relations provient du fait qu'il y a parfois une mésentente criante entre les demi-frères et aussi entre les beaux-parents et les beaux-enfants avec des répercussions sur les ex-époux et épouses.

2.3.2. Divorce et remariage

En RDC, la culture demande aux conjoints d'être fidèles à leur engagement de mariage pour le bien-être des enfants, d'où l'expression

« on se marie pour la vie ». La femme donne la vie et doit la protéger. Elle doit rester fidèle à son mari ; la culture congolaise tolère l'infidélité de l'homme, mais pas celle de la femme. C'est ainsi qu'il y a plus d'interdits sexuels qui frappent la femme. Financièrement, la femme est dépourvue, elle dépend de son mari. En cas de divorce, elle doit quitter le toit conjugal et regagner sa famille d'origine. D'où l'expression : *balongoli ye na libala* [elle a été chassée de son mariage, du toit conjugal]. C'est l'homme qui épouse une femme et c'est lui aussi qui peut la chasser de sa maison. La femme est alors obligée de quitter le toit conjugal, parfois avec les enfants, et de retourner dans sa famille biologique où elle doit élever seule ses enfants, souvent sans aucun soutien financier de son ex-mari, et cela dans un pays où les allocations familiales sont inexistantes. Il en est de même en cas de décès du mari. La belle-famille ravit parfois tout ce que possédaient les conjoints et met dehors la belle-fille et les enfants.

La fugue de Driba est liée au divorce de ses parents. Driba n'a pas supporté cette séparation et s'est décidée aussi à quitter son père, séparé de sa mère pour une nouvelle femme. Cette hostilité entre les parents (surtout le père, la belle-mère...) et les enfants pousse ces derniers à se révolter. S'ils ne peuvent pas affronter cette situation, ils se réfugient, s'excluent dans la rue, loin des leurs.

2.4. Maltraitance physique et psychologique

À la base de la fugue de ces enfants, il y a aussi la perturbation des relations qui se traduit en termes de maltraitance. Celle-ci peut être verbale (injure, blâme), physique (coups et blessures, sévices ou travaux forcés) et psychologique (rappel d'événements traumatiques tels que la mort de leurs parents, faits liés à l'accusation de sorcellerie et aux différents rites de délivrance). La maltraitance verbale est en lien avec la maltraitance psychologique, car ce sont des paroles qui blessent l'enfant et qui attaquent

sa psyché. Cette maltraitance faite aux enfants émane de la famille, des autres enfants, des Églises de réveil, des agents de l'ordre et de la société.

2.4.1. Maltraitance physique

Plusieurs faits ou situations sont en lien avec cette maltraitance des enfants en famille.

Il peut d'abord y avoir maltraitance de la part des parents géniteurs et de la famille élargie : accusation de sorcellerie¹⁵, non-satisfaction des besoins des enfants (privation de nourriture), traitements inhumains (coups et blessures) parfois avec atteinte à l'intégrité physique ou corporelle de l'enfant. Le fait d'être pris en charge, surtout quand on perd ses parents, peut constituer pour l'enfant une source de maltraitance, car il devient une surcharge pour la grande famille ou la famille d'accueil. Chacun tient à s'occuper de sa propre progéniture comme nous le lisons dans les récits de Jona, Kadogo, Kirikou, Le Blanc, Mira, Guelor, Roi David, Sarkozi, Sauveur et Ya Dieu. Kardozo chercha refuge dans sa grande famille, mais sans succès et finit par vivre dans la rue :

Quelques mois après, sa femme ne voulait plus de moi. Elle me maltraitait comme si j'étais son esclave. J'ai fui pour Kinshasa où je suis allé habiter à Kintambo chez ma tante. Quelques mois après, celle-ci déménagea et me confia à son frère qui habite la commune de Kasa-Vubu. Ma tante ne voulait pas qu'on vive chez elle pour éviter des conflits avec le grand-père dont le stabilisateur¹⁶ avait été volé par un des cousins qui vivaient avec moi. Le grand-père a fini par nous chasser tous les deux.

La famille ne savait que faire de lui, qu'elle accusait d'être sorcier. Il a suffi d'un petit motif pour que le vase déborde. Eto fut également victime d'injures et de coups à cause du vol de deux téléphones et de 70\$ en famille. Sandra, qui a souffert maintes fois, fut choquée par la révélation faite par sa tante qui l'abandonna. C'est une situation étrange, car sa

¹⁵ Un enfant accusé de sorcellerie subit la maltraitance physique (tortures corporelles, privation de nourriture...) et la maltraitance psychologique (la marginalisation, la méfiance, la pression psychologique, les paroles de mépris...).

¹⁶ Stabilisateur : régulateur de l'électricité.

prétendue mère génitrice s'est transformée en bourreau pour sa fille. Mira fut la proie de son père qui la tapait chaque nuit et de ses demi-frères qui la laissaient affamée. Sarkozy a vécu trois moments importants de souffrance dans sa vie familiale : un premier moment lié à la mort de sa mère, un deuxième aux tortures qu'il subissait de la part de sa grande famille et un troisième lié aux rites de délivrance si cruels de la part du gourou. Voici ce qu'il déclare :

La famille nous a emmenés dans les différentes églises de réveil pour subir des actes de purification. [...] Nous sommes restés à jeun pendant une semaine ; nous ne buvions que de l'eau. On avait très mal et on ne savait plus marcher. On transpirait beaucoup. Notre famille assistait à tout cela, mais elle n'était pas obligée de faire le jeûne.

Ces accusations sont parfois liées à un événement survenu au sein de la famille. Comme le dit Lapika (2007)

les accusations de sorcellerie sont liées à une mort subite d'un membre de la famille, aux pertes d'emploi d'un parent ou d'un membre influent de la famille, au vol d'argent ou des bijoux dans la maison et à certaines revendications en rapport avec le droit de l'enfant notamment quand l'enfant mange beaucoup, qu'il est trop curieux ou pose trop de questions impertinentes ou simplement qu'il est surdoué...

Le témoignage de Roi David en dit davantage :

[...] Pas de paix, trop de tracasseries comme si je n'étais pas chez nous. [...] J'ai fui pour regagner la famille. J'ai marché plus de 15 Km, mais comme je ne pouvais plus regagner la famille, j'ai jugé bon de rester dans la rue. Ma sœur aînée vit en famille, car elle n'a pas été soupçonnée de sorcellerie. [...] Ma famille me traite de sorcier alors que je suis innocent. J'ai beaucoup souffert dans la rue. Je n'ai personne qui peut me protéger, mais je peux encore tenir pour être libre et avoir ce que je veux.

Le niveau intellectuel de la personne compte dans l'interprétation des croyances, mais la représentation sociale quant à la sorcellerie est plus culturelle. Comme cette culture nous habite, la mère de Sauveur, malgré ses études d'infirmière, se refuse à croire que son père peut mourir d'un goitre. Elle impute la cause de cette mort à son jeune enfant :

Ma maman est infirmière ; elle était très méchante envers moi ; elle m'injurait de temps en temps jusqu'à m'accuser d'être un sorcier. Je ne m'entendais

jamais avec son mari, car lui aussi me tapait toujours. [...] Un jour, mon grand-père est décédé d'un goitre et ma mère m'accusa d'être responsable de cette mort. Sa famille m'a tabassé pour me faire avouer, mais je n'ai pas pu, car je n'en savais rien. Devant cette souffrance atroce, je me suis résolu à m'échapper et m'en aller pour toujours (Sauveur).

Cette crise familiale est à l'origine de bouleversements profonds : la famille devient véritablement une entité pathogène et l'accusation de sorcellerie dévalorise le statut de l'enfant. La famille cesse d'être le contenant et le diffuseur de normes positives. La maltraitance filiale signe de l'échec de la relation parents-enfants, et plus particulièrement de la relation mère-enfant qui est la première de toute relation que l'être vit en naissant. Face à de telles situations de maltraitance, certains enfants ne résistent pas et fuguent vers une destination parfois inconnue comme la rue où ils croient vivre paisiblement. Cette fuite du milieu familial constitue, pour eux, une réponse adaptée au contexte de maltraitance ou de violence subie même si l'injonction normative de la société leur interdit d'agir ainsi. Les enfants subissent donc d'abord une maltraitance physique et psychologique de la part de leurs propres géniteurs (famille), et ensuite de l'entourage et de l'Église.

Ce sont souvent les beaux-parents qui maltraitent l'enfant, surtout la belle-mère (situation criante dans les familles recomposées) qui ne supporte pas la présence des enfants du premier lit de son compagnon et cherche des boucs émissaires pour les bouter dehors. C'est le cas de Dédé, Debora, Driba, Drogba, Glodi, Kardoza, Mira, Obama, Sadam, Ya Dieu, Dix Dollars et Sauveur. Ya Dieu, Sadam et Mira sont respectivement victimes de maltraitance de la part de la belle-mère, de leur mère et de leur père dans des circonstances différentes. La belle-mère de Ya Dieu, après avoir exploité l'enfant, le chasse en l'accusant de vol, car il est devenu une surcharge :

À Kinshasa, nous habitons au camp Renapi (site réservé aux déplacés de guerre, pour la plupart militaires). J'étais comme un petit travailleur à la maison. La

belle-mère vendait des braises, des épices et en cas de manque d'argent, tout m'était imputé. [...] je ne rentrerai plus chez la belle-mère à cause de tortures, maltraitances, injures dont j'étais victime. Je connais bien mes demi-frères et sœurs, je garde de bons souvenirs d'eux, mais... (silence).

La belle-mère de Debora l'accuse de sorcellerie et tient à l'éliminer physiquement tandis que son père nie l'existence de cet enfant :

[...]. En 2006, la belle-mère a tenté de m'empoisonner avec une pile mise dans la nourriture comme un morceau de viande. Je n'ai pas voulu manger cette nourriture, car depuis un bout de temps, elle ne me servait plus.

Par ailleurs les agents de l'ordre ont pour mission de protéger les personnes et leurs biens. Il leur arrive parfois de se transformer en bourreaux pour rançonner et rafler les biens de la population, en l'occurrence des enfants des rues. Ils entretiennent parfois des relations inadéquates avec ces enfants. Le commun des mortels kinoïsi les accuse parfois d'être complices des actes de vandalisme que commettent ces enfants, tels que le vol avec des armes blanches et les agressions. Les enfants aussi témoignent qu'ils sont en relation avec certains agents de l'ordre à qui ils livrent certaines informations secrètes.

Enfin, il y a une maltraitance liée aux rites inhumains de délivrance dans les églises de réveil (torture, coups et blessures). De nos jours, la sorcellerie de l'enfant est citée parmi les principales causes de la fuite des enfants dans les rues. Notre échantillon le confirme, car sur les 23 récits de vie, 10 enfants, soit 43,4 %, ont été chassés de leur famille à cause de la sorcellerie. On peut supposer aussi que certains enfants n'ont pas voulu le dire ouvertement ou en parler, soit parce qu'ils ont honte, soit parce qu'ils ne veulent plus en parler pour ne plus revivre les traumatismes du passé et être stigmatisés. Les enfants dénoncent difficilement tout ce qu'ils ont subi en famille et dans les Églises où ils sont passés pour leur délivrance et se montrent très discrets à cet égard.

Le phénomène des enfants dits sorciers est parfois encouragé par certaines « Églises de réveil » qui se sont assigné pour mission de diagnostiquer, confirmer et délivrer de la sorcellerie. Certains gourous en ont fait leur job ou leur gagne-pain. Les témoignages de Mobutu, Debora, Roi David et Sarkozy évoquent les atrocités subies auprès des gourous et des adeptes dans les différentes Églises de réveil de Kinshasa.

Debora, accompagnée de sa famille avait subi sa délivrance en deux temps par différents gourous de différentes Églises :

[...] Le pasteur de cette église confirma la chose et me força à accepter que j'étais une sorcière. Pour avoir refusé, il me frappait à l'aide d'un balai et je pleurais. Le pasteur confirma que j'étais une sorcière par son balai, outil spécialisé selon lui pour détecter les sorciers [...] Comme je refusais toujours d'accepter d'être une sorcière, n'ayant jamais compris ce que c'était, le pasteur demanda à la belle-mère que je dorme chez lui, car il devait prier toute la nuit. La nuit, le pasteur me réveilla et m'intimida pour que j'accepte ma sorcellerie, faute de quoi, il allait me repasser avec un fer. Le lendemain, j'ai dévoilé tout cela à ma belle-mère. Le pasteur m'a demandé de jeûner, je ne pouvais manger qu'un morceau de pain chaque jour. J'avais des vertiges et je transpirais fortement [...] Après trois mois passés en famille, l'amie de la belle-mère lui a conseillé de m'amener dans une autre église, car la sorcellerie devenait chronique. Dans cette nouvelle église, le pasteur confirma encore ma sorcellerie. On m'interna encore là. Je devais de nouveau jeûner. [...] Le premier jour, le pasteur m'a fait boire 5 gobelets d'eau mélangée d'huile d'olive avec une poussière pour que je vomisse ma sorcellerie. Je n'ai vomi que de l'eau. [...] Après il m'a fait boire 5 gobelets d'eau et cette fois encore, je n'ai vomi que de l'eau. Chose étonnante, le matin, le pasteur montra à papa cette eau avec quelques morceaux de viande en disant que voilà la chair humaine vomie par ta fille. Cela confirma ma sorcellerie. [...] Après cela, nous sommes rentrés à la maison et ce fut le début de mes souffrances.

Roi David a aussi été conduit par sa grand-mère, successivement dans deux églises pour sa délivrance. Curieusement, malgré tous ces rites, aucun gourou n'a pu lui ôter la sorcellerie et l'enfant va finalement fuir l'église où il était interné pour la rue.

[...] Elle nous a amenés dans une autre église à Ngiri-Ngiri (Commune voisine de Kalamu et Kasa-Vubu) et ensuite à l'église de Kisenso. À l'église de Kisenso, mes deux petits frères ont fait de l'anémie et le pasteur a témoigné avoir ôté leur sorcellerie. Le pasteur a demandé à la famille de les récupérer. Je suis resté à l'église, car le pasteur disait que ma sorcellerie était si forte et têtue (inguérissable et chronique), qu'il fallait de grands jeûnes pour qu'elle me quitte. Un jour, le pasteur nous a enfermés dans un sac pour nous frapper avec

d'autres enfants qui étaient là. [...] Un jour, j'avais croisé un membre de la famille m'informant que la famille me cherchait et je m'y suis rendu pour ensuite être chassé comme un serpent.

Sarkozi, interné aussi dans une église, raconte ces atrocités en ces termes :

Cela se passait en présence de certains membres de notre famille. D'abord l'intercesseur qui était une femme nous demandait de donner le nom de celui qui nous avait initiés à la sorcellerie et de dire le nombre de nos victimes (les gens qu'on a « mangés » ou qu'on voudrait manger). Nous n'avons rien dit. [...] Le pasteur nous a humectés de produits piquant dans les yeux. Cela piquait comme du piment et les larmes coulaient. Il nous interdisait de pleurer faute de quoi nous ne serions pas délivrés de la sorcellerie. Nous dormions par terre, parfois nus, quelle honte [...] Le pasteur et ses adeptes continuaient à nous taper, car nous refusions d'accepter que nous étions des sorciers. Face à cette souffrance, nous avons fui pour la rue.

Ces rites de délivrance portent parfois atteinte à la vie physique de l'enfant et certains en portent même des traces (cicatrices des brûlures, malformations organiques, traumatismes, etc.). Une accusation de sorcellerie est souvent la cause d'une maltraitance, parfois avec atteinte à l'intégrité physique des personnes, car elles subissent des rites de délivrance cruels de la part de gourous et des tortures de la part de leur famille. Tels sont les cas de Dédé, Debora, Eto, Glodi, Jojo, Kadogo, Obama, Roi David, Sandra et Sauveur. La maltraitance physique est accompagnée d'une souffrance morale et d'un sentiment de dévalorisation. L'enfant préfère se soustraire, s'exclure et ne plus voir les gens qui le maltraitent.

2.4.2. Maltraitance psychologique

La maltraitance psychologique se manifeste dans la famille (injure, pression psychologique¹⁷, privation des droits tels que l'éducation, paroles malveillantes), par manque d'information, par ignorance ou par une

¹⁷ La pression psychologique est souvent perçue en famille comme une arme d'intimidation vis-à-vis des enfants dans le but de leur faire avouer quelque chose que parfois ils ne connaissent pas ou ne comprennent pas.

croissance erronée à de fausses idéologies¹⁸. L'ignorance ou le manque d'information poussent les parents à adhérer à de fausses croyances ou à épouser de fausses idéologies. Sarkozy est accusé de sorcellerie qu'il aurait héritée de sa mère ; il se défend en disant que si la sorcellerie est héréditaire, comment ne s'est-elle pas manifestée pendant les huit ans qu'il a vécu avec sa mère et qu'en est-il du sort des autres enfants ?

Ma maman est morte quand j'avais 8 ans, pendant que j'étais en 3^e année primaire. D'ailleurs depuis ce temps, je n'étudie plus. [...] Avant la mort de maman, nous vivions dans la parcelle familiale avec ses parents, ses frères et ses sœurs. Maman n'a pas beaucoup souffert ; je ne connais pas sa maladie, mais elle en est morte. Ses frères et sœurs ont récupéré tout ce qu'elle possédait (Sarkozy).

Dans le même ordre d'idées, Géné raconte que :

souvent la nuit, le neveu et la nièce de son mari monologuent. Ils ne grandissent pas, car ils ont « mangé » tant de personnes. Je n'avais rien dit, mais la lumière qui brille dans ma maison les a fait fuir. Un de mes enfants les a vus nus la nuit. Ils travaillent beaucoup la nuit dans le monde invisible et le jour ils sont tous fatigués. Je n'aimerais pas qu'ils mangent avec mes enfants.

Cette maltraitance conduit à une exclusion partielle ou totale de l'enfant et a comme corollaire son choix d'un espace autre que la famille pour se socialiser, s'identifier, s'épanouir et jouir d'une certaine liberté d'expression et de vie. Bébi que nous avons rencontrée dans sa propre famille, a du mal à nous parler de sa vie, elle s'explique en ces termes

[...] Je n'aimerais pas qu'on s'entretienne dans la famille ; si on me voit, on va me menacer pour tout ce que je vous ai dit [...] Maman et mes frères n'aiment pas qu'on parle de la famille à d'autres personnes.

Au niveau de l'Église, les enfants subissent une pression psychologique pour leur faire avouer les faits qui leur sont imputés. Ils sont conditionnés pour avouer leur sorcellerie, révéler les noms de leurs victimes et de celui qui leur a transmis la sorcellerie. On peut aussi les

¹⁸ Nous faisons allusion à la grand-mère de Dédé qui traite sa petite fille de sorcière car elle est énurétique.

conditionner pour qu'ils citent les noms de leurs futures victimes. Il y a aussi la réclusion ou l'internement de l'enfant.

Debora et Roi David qui passent d'une église à une autre, d'une délivrance à une autre sont de plus en plus désocialisés. Les rites de délivrance pratiqués par les gourous devraient concourir au bien-être de la personne ou servir de guérison, de prévention, aider à une réconciliation et à un rétablissement des relations entre les personnes. Pour les enfants des rues, ces rites pleins de violence, d'humiliation, les ont conduits à la désocialisation.

Mobutu a vécu, dès son plus jeune âge, dans un environnement chrétien. Il a une bonne image de l'Église, celle d'un refuge protecteur pour toute personne en détresse. Il pensait trouver la consolation auprès d'elle, mais il fut chassé par une adepte d'une des églises de réveil :

Un jour, on s'est décidés à retourner à l'église où nous étions auparavant, mais nous avons été chassés étant donné que pendant tout le temps que nous étions pris en charge par cette famille, nous n'allions plus à l'église. La dame qui faisait la permanence ce jour-là nous a dit : quand vous souffrez, vous venez chez nous, mais quand vous êtes bien vous ne venez plus, vous êtes des ingrats, nous ne voulons plus vous voir.

Pour Mvuezolo Bazonzi (2006, p. 2)

l'enseignement doctrinal de certaines « églises de réveil » va jusqu'à tiédir, voire briser les liens familiaux entre individus, sous prétexte de lutter contre les esprits ou la coutume, arguant que la véritable fraternité n'existe qu'en leur sein.

La religion occupe une place prépondérante dans la société congolaise. Elle est censée veiller au bon fonctionnement de la société, organiser la vie sociale et morale, mais malheureusement, elle est devenue le lieu de contradictions et de dérapages en tous genres. Elle n'est plus cette « église au milieu du village ». Il y a un foisonnement d'églises de réveil ou indépendantes dans chaque rue de Kinshasa, certaines étant identifiées par les noms des rues ou les noms des gourous. Ces gourous, au lieu de prêcher la parole qui construit, prêchent plutôt celle qui divise. Sont souvent au

cœur de leur prédication la « sorcellerie » selon laquelle toute souffrance vient du démon et la « prospérité » selon laquelle tout doit bien marcher et tous les moyens sont bons pour être prospère ; même quand on ne travaille pas, il suffit d'implorer Dieu, tout vient de lui. D'où l'expression *Nzambe akosala* [Dieu pourvoit à tout].

Nous venons de voir que la souffrance physique porte souvent préjudice au psychisme de la personne. Le manque d'éducation et les accusations de sorcellerie sont les mobiles courants pour lesquels les enfants se réfugient dans la rue. Ces deux facteurs ne sont que les conséquences d'une crise multisectorielle que subit la RDC et surtout sa capitale Kinshasa. Nous voulons mettre l'accent sur ce phénomène des enfants dits sorciers. La famille pense que la sorcellerie qui affecte leurs enfants peut revêtir diverses formes.

Il y a la sorcellerie héréditaire. C'est celle que les enfants héritent de leurs ascendants (grands-parents, parents). La deuxième forme est la sorcellerie chronique. Celle-ci ne peut pas être guérie et la famille est obligée de chasser l'enfant qui en est affecté pour ne pas nuire à toute la famille ou la transmettre aux autres enfants de la famille. La troisième forme est nommée sorcellerie cannibalique. C'est elle qui pousse les enfants à « manger » les membres de la famille.

La soi-disant délivrance des enfants engendre des frais à charge de la famille. Il peut s'agir d'une somme d'argent ou de biens en nature à remettre au gourou avant la délivrance de l'enfant. Le fait que la famille remette cette caution montre qu'elle offre l'enfant au gourou et accepte sa délivrance. La valeur de cette caution dépendrait de chaque cas, comme en témoignent Debora, Roi David et Sarkozi.

Pour ma délivrance, il demanda à la famille : 90 litres d'huile de palme, une bâche, 3 paquets de bougies blanches, 3 paquets de bougies rouges. [...] Pour une seconde délivrance, le pasteur demanda à la famille 5 bâches, des bougies

rouges, un gros flacon de talc, 1 seau, 5 litres d'huile. [...] Pour ce fait, papa paya au pasteur 25.000 Fc équivalant à 50\$ à l'époque (Debora).

Comme chez Debora, la famille de Sarkozy s'est cotisée pour donner quelques biens au gourou.

Notre famille a aussi payé ; elle a remis des draps, des bassins, des seaux... au pasteur pour notre séjour à l'église, car nous y passions la nuit.

Pour Roi David, c'est sa grand-mère qui se chargea de verser le montant exigé.

Notre grand-mère nous amena, mes deux petits frères et moi, chez une dame pasteur pour la délivrance à Kingasani (commune voisine à Masina et Kimbanseke). Cette dame nous a demandé qui nous avait donné l'ordre de « manger » maman. Nous avons dit que nous ne connaissions pas la sorcellerie, mais cette femme-pasteur confirma que nous étions de vrais et grands sorciers capables d'exterminer toute la famille. Elle demanda à la grand-mère de payer 75 \$ pour notre délivrance et nous a interdit encore de jouer avec les autres enfants par peur de les contaminer.

Les enfants voient dans ce paiement une complicité des parents qui paient les bourreaux, un encouragement aux souffrances dont ils sont victimes et une haute trahison. Ils ont dit qu'ils préféreraient ou toléraient d'être maltraités par des inconnus plutôt que par leur propre famille. Ces églises de réveil se disent expertes en diagnostic de la sorcellerie. Elles verraient et confirmeraient la sorcellerie chez les enfants. Elles pourraient même révéler tout le circuit des sorciers et neutraliser leurs radars. Elles parlent aussi d'une sorcellerie héréditaire, transmise, cannibalique et chronique.

La croyance en la sorcellerie est très répandue en Afrique subsaharienne, la RDC n'y fait pas exception. Cependant, le mythe de l'enfant dit sorcier ne fait pas partie de la culture traditionnelle congolaise, car jadis la sorcellerie était l'apanage des personnes âgées et des chefs de clan possédant quatre yeux (2 yeux pour voir dans le monde visible et 2 autres pour le monde invisible).

La trajectoire reste la même pour désigner un sorcier : accablées par le chômage, frappées par le deuil, victimes d'un accident ou tout simplement vivant dans une pauvreté insoutenable, les familles cherchent un bouc émissaire pour justifier leurs malheurs et insuccès qu'elles attribuent à la personne de l'enfant. Tenu pour responsable de tous les malheurs, il est alors accusé de sorcellerie et devient rapidement indésirable pour tous. Il est parfois au centre de violents conflits familiaux.

En accusant les enfants de sorcellerie, les adultes font une diversion, un déplacement, un transfert des causes de leurs problèmes sur des innocents (enfants) au lieu de chercher à les résoudre.

Kinshasa est une ville qui subit plusieurs crises : culturelle, économique, sociale, éducative, etc. Les adultes sont dépassés, ne savent plus affronter les problèmes et finissent par accuser les enfants (êtres sans paroles) d'être à la base de ces difficultés. La maman de Sadam a fui la pauvreté de son mari et l'a abandonné en lui laissant les enfants.

Mon papa n'a pas assez de moyens financiers, nous vivons difficilement en famille. Ne le supportant plus, ma maman a fui la maison en nous abandonnant entre les mains de papa.

Pour la famille, la sorcellerie est devenue une sorte de dédouanement psychologique, une sorte de répulsion psychologique pour se débarrasser de son enfant. C'est une rationalisation de l'acte pour qu'il ne soit pas condamné. Pour les enfants, cette répulsion est psychologique (injures, paroles blessantes, etc.), et/ou physique (torture, exclusion, coups et blessures, traitement inhumain, etc.).

Notons que la religion a aussi une part de responsabilité dans ce phénomène des enfants des rues. Elle est à la fois un secours, un refuge pour la famille et un agent renforçateur du phénomène. La famille recourt aux accusations de sorcellerie en négligeant la palabre familiale qui jadis gérait tous les conflits et les situations néfastes au sein de la famille.

Les gourous, profitant parfois de la naïveté de certains parents, font de la délivrance des enfants leur gagne-pain (esprit marchand). Les églises de réveil y trouvent en effet leur intérêt et offrent à prix d'or aux familles leurs services de délivrance des soi-disant petits sorciers.

Nous pouvons dire que c'est une mercantilisation ou marchandisation de la parole de Dieu et de la prière. La délivrance devait viser la resocialisation de la victime, mais dans la présente étude, les enfants qui la subissent passent de la désocialisation à une socialisation marginalisée (socialisation dans la marge). Les enfants, une fois accusés d'être des sorciers, ne retrouvent plus leur place au sein de la société malgré cette fameuse délivrance.

Lapika (2007), dans son rapport d'enquête sur les enfants dits sorciers à Kinshasa, nous relate que

ce phénomène n'est pas en soi un mal, mais est le symptôme d'une pathologie sociale qui frappe la famille africaine en milieu urbain. Par conséquent, cette pathologie ne peut être soignée que dans la mesure où la thérapie porte d'abord sur la famille africaine elle-même.

Il confirme que

le phénomène est nourri et amplifié par les pasteurs des sectes religieuses. Ces enfants sont abandonnés, car ils sont accusés d'être habités par un esprit maléfique qui commande en maître au détriment des autres membres de la famille.

Nous pouvons dire avec Lapika, que la sorcellerie des enfants à Kinshasa est une pratique sociale objective ou une construction idéologique servant à réguler les crises sociales et économiques auxquelles sont confrontées de nombreuses familles kinoises.

C'est ainsi que Lapika (*op. cit.*) propose que

la sorcellerie des enfants à Kinshasa soit appréhendée à travers une triple dimension :

- sociologique, dès lors que l'enfant sorcier apparaît comme un individu qui a perdu sa position au sein de sa famille et se voit marginalisé dans la société ;

- pastorale, parce que le phénomène enfant sorcier est récupéré par les Églises de réveil qui le présentent comme une menace pour la société moderne ;
- et anthropologique, dans la mesure où, du point de vue de la dynamique culturelle, il apparaît clairement que la sorcellerie est une construction théorique de régulation des crises.

Lapika ne fait aucune allusion à la dimension psychologique et pourtant ce phénomène est aussi un fait psychosocial. Cette dernière dimension est d'une importance capitale pour sa compréhension totale. Les enfants pensent que l'accusation de sorcellerie dont ils sont victimes aujourd'hui est une sorte de complot de société pour se débarrasser d'eux ou un simple fait social où ils sont mis en exergue. Nous avons évoqué cette sorcellerie de l'enfant en termes de dédouanement mental de l'enfant.

La dimension psychologique que nous donnons à ce phénomène des enfants dits sorciers résulte de leur sentiment de rejet, de cette façon de se débarrasser de lui qui est devenu une surcharge. C'est aussi un déplacement du problème dans un pays qui vit une crise multisectorielle où les gens trouvent des boucs émissaires en la personne des enfants.

La notion de bouc-émissaire renvoie au mécanisme de défense, de déplacement ou de projection¹⁹.

L'État congolais, par son mutisme, peut être considéré comme complice des parents et des Églises de réveil qui infligent des maltraitances à ces pauvres enfants dits sorciers.

Vu tout ce qui précède, la sorcellerie reste un mal ancré dans la vie de l'enfant. Une fois détectée, l'enfant est étiqueté et exclu totalement de la famille, voire de la société. Il porte cette marque de façon chronique. La stigmatisation est totale. Ainsi, être accusé de sorcellerie, c'est être condamné à perpétuité. L'exclusion et l'auto-exclusion des enfants sont le

¹⁹ Pour Bloch *et al.* (2007, p. 721) la projection est une opération par laquelle un sujet situe dans le monde extérieur, mais sans les identifier comme tels, des pensées, des affects, des conceptions, des désirs, etc., croyant de ce fait à leur existence extérieure, objective, comme un aspect du monde.

fruit d'une maltraitance verbale, psychologique et physique qui se traduit par des injures, mépris, punitions, refus de s'occuper d'eux, coups et blessures, ainsi que, dans de nombreux cas, par des accusations de sorcellerie.

2.5. Représentation de la rue

2.5.1. La rue comme support psychosocial

À proprement parler, ce n'est pas la rue comme objet qui constitue un support psycho-affectif pour les enfants, mais c'est plutôt la vie en groupe qu'elle offre et qui lui redonne un semblant de famille. Nous évoquons cette notion de support psychosocial en rapport avec cette paix, cette vie que la rue offre aux enfants qui leur permettent de se maintenir et de survivre. Nous avons observés que les enfants se regroupent souvent par affinités, groupes d'âges et activités exercées. Nous faisons ainsi référence au groupe de Sauveur, Mobutu et Jojo qui vivent dans le même site et exercent un métier similaire, au groupe de Sandra et Debora accusées d'être des sorcières qui se consolent ensemble de cette accusation. Il faut relever que tous ces enfants ont un dénominateur commun : le fait qu'ils soient les mal aimés de leurs familles et boutés dehors par celles-ci. Les propos de Sara nous font comprendre le sens que ces enfants donnent à la rue :

Avec de telles souffrances, je ne condamne pas les enfants qui vont dans la rue. Pour moi, la rue est la maison de tout le monde, une maison qui accueille bien et qui aime les petits enfants. Quand vous n'êtes pas aimé quelque part, vous pouvez y aller et elle vous accueillera comme une maman attend son enfant à l'accouchement.

La rue est un lieu d'accueil à défaut de tout et malgré tout.

Même si la rue offre un logis à ces enfants, Sadam pense que c'est une vie inutile. Pour lui, la rue est simplement son lieu de travail. Il parle d'une vie inutile, car la vie d'un enfant dépend des parents. Il est seul dans la rue et doit agir en son propre nom. En famille ce sont les parents ou les

adultes qui parlent et agissent en sa faveur. La rue est pour lui un lieu de débrouille, il n'y accorde pas d'autre sens.

La vie de la rue est une vie sans objet pour moi. La rue me procure les moyens de vivre. La rue est pour moi là où je travaille pour gagner ma vie, c'est mon bureau de travail. Je peux la quitter si je trouve celui qui peut subvenir à mes besoins. J'ai fait tout : le nettoyage des véhicules comme la garde, je peux kolomba comme je peux aussi tiper²⁰.

Pour Jojo, il vaut mieux vivre dans la rue que dans une famille sans amour. La rue est un support matériel.

Pour Echeverri (*op. cit.*, pp. 9-10),

le groupe pourvoit à certaines fonctions de la famille. En effet, les plus grands y assument un rôle de guides, en donnant des conseils aux plus petits et en les apaisant lors des disputes et bagarres. La bande a un rôle pédagogique : elle oriente le développement de la personnalité et elle enseigne aussi les stratégies de survie (voler sans se faire arrêter, se prostituer, consommer des drogues qui donnent du courage et inhiber la tristesse, l'angoisse, le choc, la douleur...). Ainsi, [...] la bande protège et défend ; elle procure aussi de l'affection, de l'amitié et la solidarité. Vivre en groupe n'est pas toujours rose, il existe aussi des aspects négatifs dans la vie de groupe dans la rue, avec des violences internes qui peuvent aller jusqu'au viol collectif des filles lors de l'initiation, aux sévices corporels... Le groupe ne parvient pas à effacer le sentiment de solitude dont les sources se trouvent dans l'histoire d'abandon et de maltraitance précoces de ces jeunes.

On peut se demander pourquoi les enfants des rues n'ont pas évoqué tous ces faits. Nous avons bien souligné que, de par notre statut, nous représentons une personne morale à qui les interlocuteurs devaient s'abstenir de raconter ce qui est contre les normes établies par notre société.

Pour nos interlocuteurs, les petites bandes qu'ils ont formées deviennent aussi des sortes de familles où les plus grands ont pour rôle de veiller sur les plus jeunes en termes de paternalisme. Ainsi, les plus jeunes doivent obéissance et parfois soumission aux plus grands.

Être « grand » dans la rue ne signifie pas être plus âgé que les autres, mais c'est l'aspect physique ou morphologique et le courage qui sont pris en

²⁰ *Tiper* : voler.

compte. L'appropriation des rues signifie donc pour ces enfants une reconstruction de ce qu'ils ont perdu en famille. C'est pourquoi le groupe devient pour eux une famille de substitution où ils espèrent retrouver soutien, solidarité et protection.

2.5.2. La rue c'est l'enfer

Même si la rue offre des opportunités de survie aux enfants qui l'ont choisie comme leur seconde demeure, elle ne peut guère leur apporter une satisfaction totale. Pour certains enfants, la rue ne rassure pas, c'est un lieu insécure, car elle n'offre pas la vie et la protection.

Pour Sadam, elle est un lieu de combat où il doit se battre pour sa survie :

La rue est difficile, c'est une vie d'enfer, mais on se bat chaque jour pour gagner sa vie.

Bebi et Kevin qui vivent en famille voient en la rue un lieu de perdition :

Malgré cela, je n'ai pas envie d'aller dans la rue. Je préfère souffrir, rester affamée chez nous que de mendier dans la rue. J'ai horreur de vivre seule. La rue n'est pas bonne pour la vie des enfants. Les filles de la rue volent, se prostituent, se droguent, je ne peux pas le faire (Bebi).

La rue, c'est pour les autos, les passants, c'est le lieu des fous, des gens qui ont perdu la tête... Il fait noir dans la rue, ce n'est pas bien pour les enfants. Je dois vivre chez nous. Les enfants des rues sont des voyous, des mendiants, des voleurs, des bandits et je ne le suis pas. Je veux vivre en famille et être enfant de ma famille et je ne peux pas appartenir à la rue. [...] Bala bala eza esika ya sangisa sangisa [la rue est un fourre-tout], kozala muana ya balabala eza liwa [Être enfant des rues, c'est difficile, c'est la mort]. Tel que je suis, si je n'ai rien à manger, au moins j'ai un endroit où je peux dormir, où je me protège la nuit. Je ne peux pas m'exposer (Kevin).

Nous pouvons conclure cette partie avec Chombart de Lauwe (1962, p. 53) qui dit :

les individus jouent certains rôles déterminés par des statuts, en fonction des systèmes de valeurs propres à leur culture et en fonction des structures sociales qui en découlent. Afin qu'ils puissent se conformer à ces rôles attendus, chaque société leur présente des modèles, soit d'une façon directe, normative, soit d'une

façon plus diffuse, existentielle. Comme l'individu appartient à plusieurs groupes sociaux, et que les exigences de ces groupes à son égard ne sont pas toujours les mêmes, il lui faut changer constamment les modèles [...] pour l'enfant dont la personnalité s'édifie, elle peut être source de conflits.

2.5.3. Interprétation de l'échelle de vie

De notre propre initiative, outre le test de famille, nous avons soumis les enfants à l'échelle de vie. Ils ont ainsi été appelés à retracer leur parcours de la famille (lieu d'origine) à la rue. Comme nous l'avons dit dans le chapitre I (partie empirique) cette échelle nous permet de découvrir les parcours de vie, les différentes ressources utilisées par les enfants leur permettant le maintien et l'enracinement à la rue. À l'instar de Guelor, tous les enfants ont retracé leur échelle de vie. La famille est au cœur de la vie de ces enfants, car leurs échelles de vie nous révèlent que certaines institutions d'accueil comme les Églises de réveil ne sont pas des lieux propices pour leur vie et leur socialisation.

Mobutu, Debora et Roi David mettent les Églises de réveil sur le même plan que la rue, car elles se sont éloignées de leur mission, salvatrice et prophétique, sans doute en raison des souffrances subies pour leur soi-disant délivrance. Sarkozy, Obama, Dix Dollars et Kadogo mettent les Églises de réveil, la paroisse, la police sur la ligne des institutions d'accueil qui favorisent la socialisation. Cette perception des institutions témoigne de la considération de la religion par ces enfants qui grandissent dans une société profondément chrétienne²¹.

S'agissant de la prise en charge institutionnelle, Le Blanc a été dans trois institutions d'accueil où il y a eu trois tentatives de réunification familiale (Ngaba et Matonge). Il est passé dans 4 rues différentes dont le Rond-Point Ngaba, Rond-Point Victoire, Marché Central et Gambela. Il dénomme son échelle de vie *Lifelo* [enfer] pour représenter les souffrances

²¹ Par Chrétiens, nous faisons référence à tous ceux qui croient aux enseignements de Jésus-Christ et de la Bible.

subies et endurées en famille et dans la rue. Son parcours est très complexe et il se dit être « vrai kinois », car il connaît une grande partie de la ville de Kinshasa.

Kadogo a connu une vie de famille tout aussi instable, car à trois reprises il a dû changer d'habitation dans une commune non révélée, Mont-Ngafula et Mpasa²². Il s'est retrouvé dans la rue au marché de Mpasa où il fut récupéré par les religieuses pour l'institution d'accueil Maino. Son parcours est simple, donc c'est un « faux kinois » aux dires des enfants des rues, car il n'a pas découvert beaucoup d'endroits. Il dénomme son échelle de vie *mobikisi* [sauveur], car sa présence dans la rue constitue un nouveau départ pour sa vie, une sorte de (re)naissance.

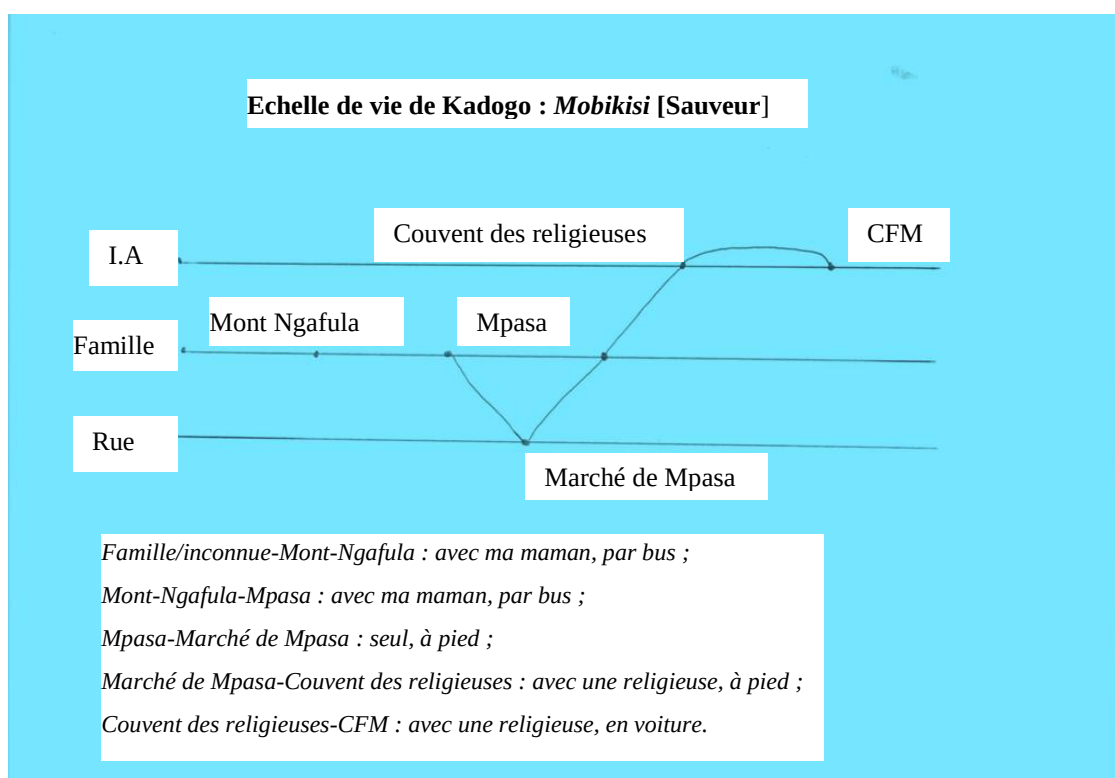


Figure 14. Échelle de vie de Kadogo
 Source : dessin personnel de Kadogo (2010)

Obama et Sandra ont vécu plus de 5 ans dans la rue. Sandra a un parcours complexe, car après deux tentatives de réunification familiale à

²² Mpasa est un des quartiers périphériques de la commune de N'sele.

Maluku, elle se retrouve à quatre reprises dans les rues de Matete (2 fois), Kasa-Vubu et Marché Central. Elle est prise en charge successivement par trois institutions d'accueil des enfants des rues à savoir : l'Oseper, la Samaritaine et l'Orper.

Elle dénomme son échelle de vie *libulu manzengele*²³ qui est un grand fossé causé par des eaux de pluie non endiguées qui ont rendu inaccessible la grande avenue de l'université qui dessert l'Université de Kinshasa et le centre ville de Kinshasa et qui a représenté un vrai casse-tête pour la population et particulièrement pour les membres de l'Université de Kinshasa. Elle compare sa vie, ses difficultés et ses souffrances à ce fossé. Sa vie, c'est un trou profond, c'est un éternel recommencement. Rien ni personne ne peut apporter satisfaction à ses problèmes.

Obama n'est plus retourné dans sa famille. Il a fui la maltraitance liée à l'accusation de sorcellerie. Frustré d'être abandonné par son père, il s'est réfugié au Marché de la Liberté situé à plus d'une dizaine de kilomètres du toit familial, alors qu'il avait sept ans. À cet âge, la mendicité était son seul moyen pour attirer la générosité et la pitié des passants. Au marché, il rencontra des compagnons qui ont dû l'initier. Il continua sa marche jusqu'à se réfugier dans une paroisse, à cinq kilomètres du marché. Un prêtre l'accueillit et l'orienta vers une institution d'accueil d'enfants des rues. Obama, habitué à la liberté, va fuir et retourner au Marché de la liberté avec quelques enfants. Il devient le chef de file, car il connaît bien le lieu. De là, ils iront s'installer à la Place Victoire, au quartier Matonge, située à plus ou moins 10 kilomètres du Marché de la liberté.

Enfin, ils quitteront la Place Victoire, pour trouver asile à l'institution Orper. Suite à la honte et à l'humiliation qu'il ressentait, liées à l'accusation de sorcellerie par ses parents, l'enfant chercha à vivre dans un

²³ *Libulu Manzengele* : fossé Manzengele, c'est le tourbillon, le chaudron d'enfer.

espace inconnu où personne ne le connaissait pour effacer ses traces. Il dénomme son échelle de vie *kake* [foudre], un phénomène naturel nuisible difficile à maîtriser, pour exprimer ces atrocités.

Les difficultés de la vie ont fait de lui un enfant instable, insaisissable à tel point qu'il est difficile pour lui de se contrôler et de se stabiliser en un lieu précis. Personne ne peut le maîtriser. À trois reprises, il échappa au contrôle des institutions pour se retrouver dans la rue en se faisant accompagner de ses camarades. Il est aussi un mentor. Son parcours est complexe. C'est ainsi qu'il projette un jour de gouverner le pays à la manière de la vie qu'il mène dans les rues :

Les enfants sont l'avenir du pays, comment allons-nous gouverner ce pays ? Ça sera pire que maintenant.

Dix Dolars, Drogba, Jojo, Mira et Sadam vivent dans la rue depuis cinq ans.

Dix Dolars n'a pas voulu vraiment de cette vie de rue. Il a été obligé de quitter le toit familial par ses propres parents ; c'est pourquoi il a effacé de sa mémoire l'adresse familiale. Il ne reconnaît dans sa vie que le prêtre qui s'est occupé de lui. C'est ainsi qu'il n'a séjourné qu'une fois dans la rue de Lemba. Depuis il passe d'une institution à une autre (de la police via la paroisse, puis l'institution d'accueil Maino). Son parcours est simple ; il dénomme son échelle de vie *Lufua* [la mort] en référence au carton rouge que lui ont attribué ses parents et qui signifie son exclusion totale. Pour ses parents, il est mort, il n'existe plus. Tué « vivant » par ses parents, il se dit que sa vie n'a plus de sens. Il se considère mort lui-même. Vivant ou mort, réellement cela lui est égal. Et pourtant, il est vivant.

Drogba aussi vit la même situation que Dix Dolars, celle du non-retour en famille. À deux reprises il séjournait dans les rues au Rond-Point Ngaba et trois fois, il bénéficia des services des institutions d'accueil à Notre maison, à Orper et dans une autre institution dont le nom n'a pas été

révélé, mais aucune d'entre elles n'a pu aider cet enfant à retourner en famille. Il nous révèle qu'il change d'institution à cause de la maltraitance et des conditions sanitaires :

J'ai fui ce centre pour retourner dans la rue, car les aînés me frappaient beaucoup. [...] Nous dormions en plein air et j'avais peur que ma plaie soit infectée.

Son parcours est plus ou moins complexe. C'est un « moyen kinois ». Il dénomme son échelle de vie « feu rouge ». Feu rouge, cela se passe de tout commentaire, car c'est un danger de mort. Sur le terrain de football, la carte rouge vaut l'exclusion. Sur la chaussée, l'autoroute, quand le feu de signalisation vire au rouge, on s'arrête. Sinon, c'est la mort. Maltraitements, conditions sanitaires médiocres constituent pour Drogba un danger de mort. Il doit imaginer d'autres stratégies pour survivre.

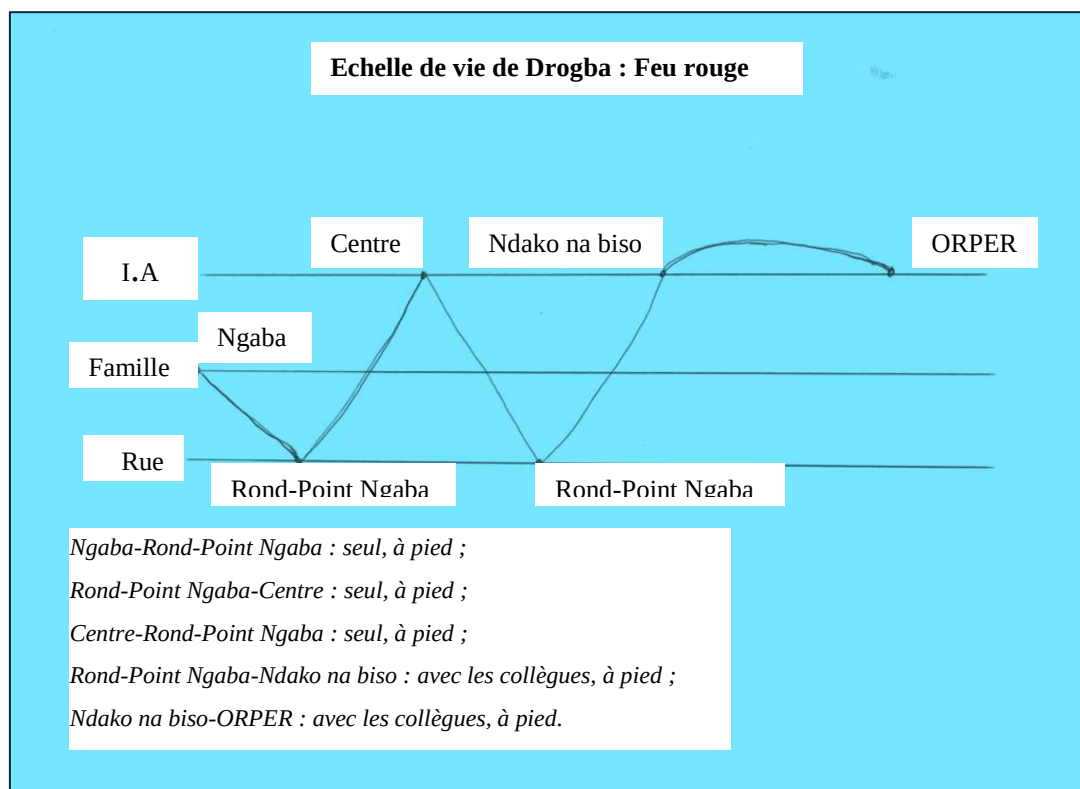


Figure 15. Échelle de vie de Drogba
 Source : Dessin personnel de Drogba en 2010

Jojo n'est jamais retourné en famille. Il vit toujours dans la rue au terminus de Lemba où il mène une vie stable. Son échelle de vie porte le

nom d'*Ebale* [Fleuve] pour signifier l'universalité de la rue qui donne accès à tout le monde et qui lui apporte du bonheur, car dit-on « l'eau, c'est la vie », comme pour dire « la rue, c'est la vitalité ». La rue est son nouveau lieu de socialisation, il s'y plait et s'y adapte. Il n'a pas de problèmes majeurs dans sa vie, en dehors du manque d'affection parentale. Mais c'est un lieu dangereux et on peut s'y noyer, donc il faut de la prudence. C'est un faux kinois, car son parcours est simple.

Sadam a quitté la famille pour la rue à Ngaba. Il est pris en charge par l'institution d'accueil Maino. Il dénomme son échelle de vie « libération », car l'institution lui a offert l'occasion d'étudier. La rue est une libération pour lui. Elle a apporté une solution à sa vie, chose que sa famille ne pouvait lui offrir. C'est grâce aux études qu'il peut se considérer comme les autres enfants ordinaires. La rue l'a libéré en répondant à ses besoins et en le tirant du « gouffre » dans lequel ses parents ont voulu le plonger. Il est un faux kinois, car son parcours est simple. Ainsi, il propose aux gouvernants de créer des centres de formation professionnelle pour donner une chance à tous les enfants de s'instruire,

j'ai 16 ans, que dois-je faire encore dans ma vie et que deviendrai-je face à mes pairs qui ont étudié ?

Après deux tentatives de réunification en famille, Mira est passée à tour de rôle dans trois différentes rues : Éthiopie²⁴, Marché Central et Grand Hôtel ainsi que dans les institutions d'accueil CO²⁵, Orper (2 fois), BBS²⁶ (2 fois).

²⁴ Éthiopie est une des grandes avenues de la commune de Kasa-Vubu.

²⁵ CO : centre ouvert. Mira n'a pas révélé le nom de cette institution d'accueil ouverte.

²⁶ BBS (*Bomoyi bwa sika*) [vie nouvelle] est un centre ouvert pour enfants des rues appartenant à l'ONG AED. Il est situé dans la commune de Lingwala et n'accueille que les filles des rues.

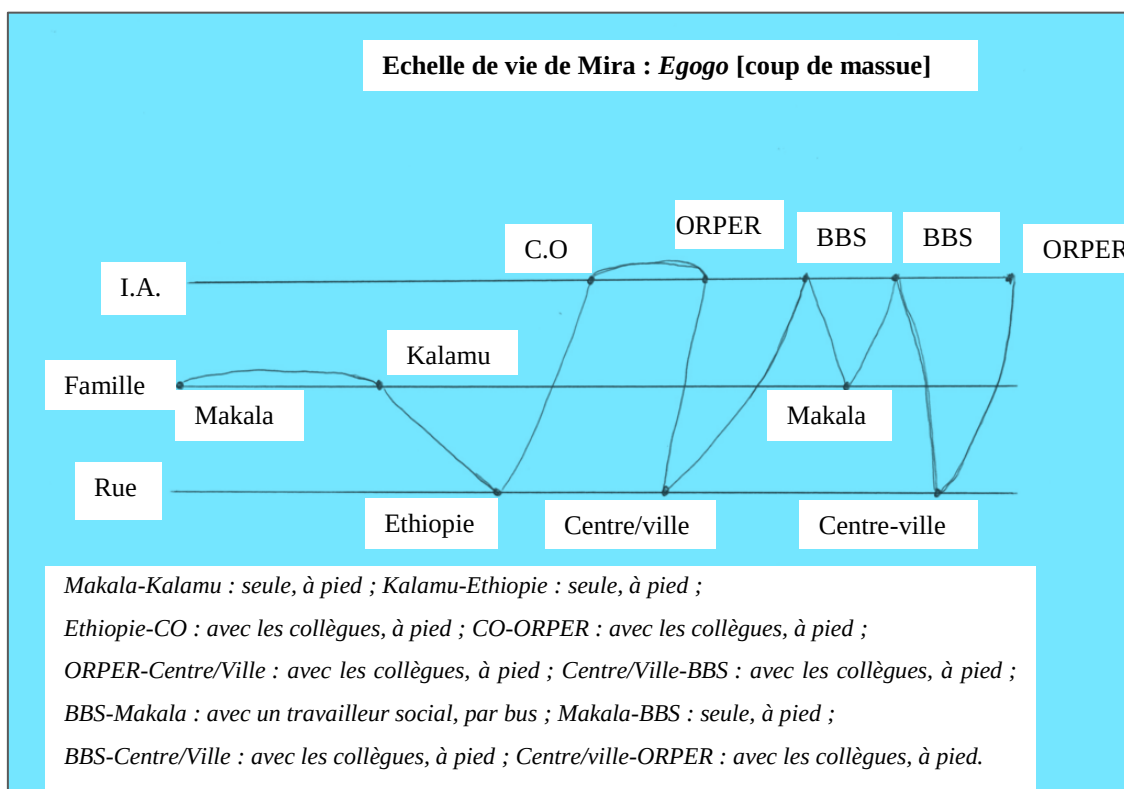


Figure 16. Échelle de vie de Mira
 Source : Dessin personnel de Mira en 2010

L'échelle de vie de mira s'appelle *egogo* [coup de massue]. C'est une véritable kinoise avec un parcours très complexe.

Comme Obama, Mira est une fille instable, insaisissable, mais endurente. Il est difficile pour elle de s'adapter dans la rue. Elle n'a pas été habituée à ce type de vie. La recherche du bien-être fait d'elle une vagabonde, une errante infatigable à la recherche de la bonne et paisible vie. Debora et Driba ont passé déjà quatre ans dans les rues de Kinshasa.

Debora a quitté le toit parental pour ne plus y retourner. Elle a séjourné au marché Pascal où une mère va la récupérer pour l'orienter dans une institution à Limete avant qu'elle soit prise en charge par l'ORPER. Son parcours est simple.

Driba est une fille qui aime la liberté. Sa vie affective la pousse à vagabonder dans les lieux où elle peut se consoler et se satisfaire. Malgré une tentative de réunification familiale à Makala, elle s'est retrouvée à deux reprises dans la rue au Rond-point Ngaba et au Grand-Hôtel pour échapper

au contrôle d'adultes. Elle a bénéficié des services de deux institutions de Kibomango²⁷ et ORPER. Son parcours est complexe. Debora et Driba n'ont pas dénommé leur échelle de vie. Elles nous ont dit qu'elle (échelle de vie) ne portait pas de nom.

Guelor a refusé de retracer son échelle de vie.

Kardozo et Roi David habitent la rue depuis trois ans. Tous deux connurent une vie familiale instable et des parcours de vie complexes. Kardozo et sa famille de Moanda viennent s'installer à Matadi, puis à Kintambo et ensuite à Kasa-Vubu, pour se retrouver enfin dans la rue au Rond-point Victoire. Son échelle de vie est dénommée le « serpent ». Le serpent se déplace en zig-ziguant, jamais en ligne droite. C'est à cela que ressemblent Kardozo et sa famille. L'enfant, indépendamment de ce qui l'a envoyé dans la rue, a hérité de l'errance de sa famille.

Roi David a quitté l'Angola avec sa famille pour la RDC, et précisément Kinshasa dans les communes de Barumbu et Lingwala. Il va se retrouver dans les rues de Kingasani, Ngiri-Ngiri, Kisenso et Matonge pour finalement être pris en charge par l'institution d'accueil Mgr Munzihirwa. Il passe d'une église à une autre pour sa délivrance, car la famille et le voisinage l'accusent de sorcellerie. Il dénomme son échelle de vie *bendele*²⁸ [drapeau], qui devient son insigne d'endurance et de vainqueur. Historiquement c'est un signe d'indépendance. Le drapeau, dès qu'il est bien fixé et hissé, flotte sans désemparer sous la tempête ou le vent. C'est un signe d'endurance et même d'espérance. Roi David croit que sa

²⁷ Kibomango est le nom d'un camp militaire situé dans la commune de N'sele. Il y a aussi une institution d'accueil des enfants des rues qui est implantée non loin du camp et qui a porte aussi le même nom. Actuellement, c'est tout un quartier qui est ainsi dénommé.

²⁸ Ce mot *bendele* a plusieurs significations, il peut s'agir d'une endurance ou d'un exploit mais ici nous parlons d'un drapeau comme nous l'a expliqué Roi David lors de l'entretien en ces termes : *quand Laurent Kabila a chassé Mobutu du pouvoir, il a hissé un drapeau pour marquer sa victoire et moi aussi mon échelle de vie est dénommée bendele.*

situation pourra bien s'arranger un jour dans la rue. C'est un enfant extraverti qui entre facilement en contact avec les gens pour solliciter une aide. Le drapeau est le symbole d'une nation et il témoigne d'un sentiment d'appartenance. Roi David appartient à la rue qui l'a accueilli, il a confiance et croit à ce que la rue peut faire de lui.

Sarkozi et Ya Dieu vivent dans la rue depuis deux ans. Leurs parcours de vie sont simples. Sarkozi est un enfant stable, mais sa famille l'a poussé à fuguer. Ainsi, après une tentative de réunification familiale, il se retrouve encore dans la rue. Il passe par une institution qui est une Église de réveil où il subit des cruautés, des violences liées à la délivrance de sa sorcellerie. Il dénomme son échelle de vie *Mangrokoto* [salutation, courage, bravoure] dont il fait preuve dans la rue. Il est brave et courageux. Malgré les violences dont il a été victime, il croit avec optimisme que la rue finira par trouver une solution à ses problèmes.

Ya Dieu, suite à la guerre, se retrouve à Kinshasa avec sa famille. Il embrasse la vie de la rue à Matonge, puis il est pris en charge par l'institution d'accueil Mgr Munzihirwa. Son échelle de vie porte le nom de sa belle-mère « Pauline » pour symboliser les préjudices subis auprès de cette femme.

Eto, Glodi, Jona, Kirikou et Sauveur ont quitté le toit familial depuis un an et n'y sont plus retournés. Ils ont quitté leur famille pour la rue, sauf Kirikou qui a bénéficié des services de deux institutions, la Croix-Rouge et le centre Mgr Munzihirwa. Jona est passé par les rues aux Marchés Central et Gambela. Eto a vécu et vit une maltraitance intense, liée à l'accusation de sorcellerie, de la part de ses parents et de ses pairs dans la rue. Cette vie difficile qui oblige Eto à changer de lieu de vie dans différentes rues à

Ngiri-Ngiri, Matonge, Maringa, Kanda-Kanda²⁹. Pour illustrer sa souffrance, il dénomme son échelle de vie *moto* [le feu]. Son parcours de vie est complexe. Ainsi demande-t-il aux parents

de prôner l'intérêt supérieur de l'enfant [...] je leur dirais que les enfants sont un don de Dieu, qu'on cesse de les maltraiter, les injurier, les chasser et les taper comme des choses.

Glodi dénomme son échelle de vie « victoire ». Il veut simplement souligner que, malgré la maltraitance dont il a été l'objet de la part de sa belle-mère ou l'accusation de sorcellerie, la rue a apporté une solution à tous ces aléas en lui permettant de survivre, d'être indépendant et libre de ses mouvements. Il a vaincu toutes ces souffrances et pour lui, la vie dans la rue constitue une victoire. Il a pu renaître, malgré cette absence d'affection familiale et/ou parentale.

Kirikou dénomme son échelle de vie *eza pasi* [c'est difficile à vivre, un calvaire]. Malgré l'hospitalité que lui offre la rue, Kirikou considère que la vie dans la rue est un calvaire, car il y a la violence, le viol, les sévices corporels, physiques et psychologiques par les anciens, les aînés ; il n'y a pas d'affection ni d'éducation, alors qu'avant la mort de ses parents, il avait une vie familiale honorable (union, entente, dialogue et partage). Il demande donc aux parents d'aider les enfants à vivre en famille et aux enfants d'y demeurer, malgré la pauvreté de la famille. La vie d'un enfant est dans la famille et non dans la rue. Cette dernière est un enfer, un calvaire et c'est dur d'y vivre.

Enfin, Sauveur dénomme son échelle de vie « vie ». À la suite d'une vie familiale instable, perturbée à cause de maladies, décès, divorce, etc., il a été maltraité, qualifié de sorcier et a subi toutes les atrocités de la part des membres de sa famille. Il a notamment été tabassé lors de la mort de son

²⁹ Maringa et Kanda-Kanda sont des rues de la commune de Kasa-Vubu pleines de dépôts où les commerçants entreposent leurs marchandises et les vendent. Les enfants des rues viennent travailler dans ces rues.

grand-père. Parti du toit familial, il a trouvé la « vie » dans la rue. Ici, il peut manger, boire, étudier. Il est indépendant et libre. Il a préféré se soustraire, s'exclure et ne plus voir les personnes qui le maltraitent. La vie dans la rue l'a mis en contact avec une nouvelle organisation, un nouveau lieu de socialisation, des nouveaux amis qu'il considère comme membres d'une même organisation.

Mobutu et Dédé ont passé respectivement dans la rue quatre mois et quatre jours. Mobutu mena une vie de famille instable à Brazzaville, Selembao et Ngiri-Ngiri pour se retrouver dans la rue au Bureau communal de Ngiri-Ngiri et Victoire/Matonge où il demeure. Les parents de Mobutu sont toujours absents, partis et les enfants sont voués à la débrouille. Ils sont chassés par le bailleur et vont habiter dans une famille amie. Le parcours de Mobutu est complexe. Il dénomme son échelle de vie *mamona mbua* [ce que le chien ressent] ; c'est une impuissance à exprimer ce qu'on ressent. Le chien, dit-on, est l'ami de l'homme. Combien de fois n'a-t-il pas été battu, chassé, humilié. Ainsi, il voit, observe tout ce qui se passe autour de lui, mais il est impuissant à exprimer ce qu'il ressent. Il garde tout cela au fond de son cœur. C'est ce que ressent Mobutu, personne ne veut le comprendre, et à cause de sa vulnérabilité, faute de pouvoir s'exprimer, il enfouit tout dans son for intérieur et il ne lui reste qu'à se débrouiller pour survivre.

Dédé a quitté sa famille pour la rue à l'Échangeur/Lemba. Elle séjourne actuellement dans l'institution d'accueil de l'ORPER.

Les parcours de vie sont aussi complexes à cause de la honte qu'éprouvent ces enfants à vivre en marge. Ils veulent s'effacer aux yeux de la famille et de ceux qui les connaissent. Ainsi, Lunch (1960) cité par Lassare et Champagne, in Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, p. 115)

associe la connaissance de l'espace au sentiment de sécurité indispensable pour se sentir chez soi dans la rue. L'expérience des déplacements aide le jeune à se

constituer une bonne représentation de l'espace. Cette représentation lui permet de s'aventurer sans crainte dans des lieux nouveaux.

Les enfants des rues errent à travers les rues, ils se déplacent constamment d'une rue à une autre, d'une commune à une autre, à la recherche de la sécurité. Ils veulent se sentir en paix, stables, dans un endroit qui peut leur procurer la joie de vivre. Devant l'éternel combat pour la survie, ces enfants expriment leur envie, leur faculté de vaincre les vicissitudes de la vie et de la rue à travers les diverses dénominations qu'ils accordent à leurs échelles de vie telles que décrites ci-dessous :

Tableau 13. Diverses dénominations de l'échelle de vie

Dénomination positive	Dénomination négative
Sauveur	Enfer
Fleuve	Foudre
Libération	Feu rouge
Drapeau	Fossé Manzengele
Bravoure/courage	Coup de massue
Victoire	Serpent
Vie	Feu
	Pauline
	Calvaire
	Impuissance de s'exprimer
	Mort

Cette manière pour ces enfants de dénommer leur échelle de vie témoigne d'une capacité d'adaptabilité dans la rue. Même si la rue est devenue un lieu de vie, d'opportunités pour ces enfants, elle présente aussi des aspects négatifs.

Dans le premier groupe, nous avons une représentation positive (7 enfants) et dans le second, une représentation négative (11 enfants) de la rue. Nous pouvons aussi dire que ces diverses dénominations émanent du rôle que joue la rue dans la vie de chaque enfant. Pour Kadogo, Jojo, Saddam, Roi David, Sarkozy, Glodi et Sauveur, la rue procure la vie, c'est-à-

dire qu'elle pourvoit à leurs besoins ; ils la représentent positivement. Dans le cas contraire, ils la représentent négativement : c'est le cas de Le Blanc, Obama, Drogba, Sandra, Mira, Kardoza, Eto, Ya Dieu, Kirikou, Mobutu et Dix Dollars. Comme nous l'avons signalé ci-dessus, trois filles (Driba, Dédé et Debora) et un garçon (Jona) n'ont pas voulu dénommer leur échelle de vie. Guelor n'a pas retracé son échelle de vie.

2.6. *Parcours*

Ce point définit le parcours de vie, tel que nous l'avons lu dans l'échelle de vie, c'est-à-dire les différentes étapes de vie de ces enfants depuis la famille d'origine jusqu'au lieu actuel qui peut être la rue ou l'institution d'accueil. Étudier les vies humaines et leur chronologie reste une tâche complexe. Les parcours des enfants dans les rues de Kinshasa ont un impact sur leur comportement et sur leur vécu quotidien. Plus la durée de vie dans la rue est longue, plus leur parcours de vie devient complexe. Les enfants des rues sont à la recherche d'un monde meilleur et mythique pour tenter de s'approprier de nouvelles appartenances, suite aux difficultés connues en famille et au rejet dont ils ont été victimes. Ils recherchent précocement une autonomie psychique, c'est-à-dire une liberté et une indépendance. Ainsi l'histoire de chaque enfant est singulière et peut révéler ou mettre en évidence certains processus selon les différentes relations familiales vécues par les enfants des rues.

Nous présentons les parcours de ces enfants des rues en tenant compte du contexte d'origine qui est la famille, de la vie de la rue qui est l'issue commune et de la vie dans les institutions d'accueil pour ceux qui en ont eu l'opportunité. La famille est le lieu de transmission normative entre l'enfant et la société. C'est à travers elle qu'on peut observer les conditions empiriques d'émergence du parcours de vie des enfants. L'analyse du parcours humain a pour but de retracer, pour chaque enfant et

dans chaque cohorte, les étapes importantes constituant son histoire. Ici, nous voyons davantage les différentes étapes de vie dans la rue.

Nous savons que le parcours normal de l'enfant se présente comme suit :

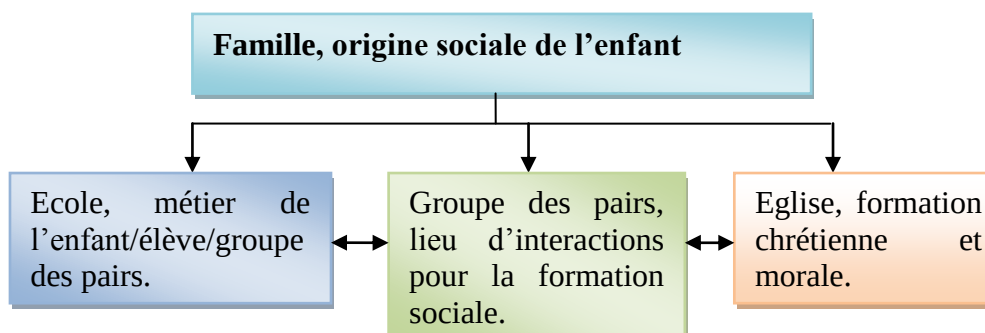


Figure 17. Parcours normal de vie d'un enfant à Kinshasa
Source : personnelle élaborée par Bukaka

Notons que ce parcours de vie d'un enfant à Kinshasa n'est pas identique pour tous. Il dépend du niveau de vie social, économique de la famille et de son environnement social. Après l'analyse des récits de vie des enfants des rues à Kinshasa, nous constatons que leurs parcours sont constitués de trois moments forts qui se combinent : vie en famille d'origine - vie dans les rues - vie dans les institutions d'accueil. Ainsi, pour Bessin in Vulbeau *et al.* (*op. cit.*, p. 53), « le parcours de vie ne peut plus être pensé comme unilinéaire et irréversible, mais au contraire doit intégrer sans cesse des réajustements qui mobilisent des capacités d'adaptation toujours plus importantes ».

Parcours de vie des enfants des rues

Les parcours de vie des enfants des rues sont pour les uns simples et pour les autres très complexes. Ces enfants sont de véritables errants et cela influence leurs parcours que nous schématisons comme suit : selon le vécu de chaque enfant, on peut parler de parcours simple ou complexe. Le parcours simple est caractérisé par le fait de quitter sa famille pour la rue

ou pour l'institution d'accueil. Le parcours complexe est caractérisé par la combinaison et/ou la succession d'une ou de plusieurs périodes en famille, dans les rues et dans les institutions.

Tout au long de leur parcours, les enfants sont appelés à s'adapter à un environnement changeant. Il n'est pas nécessaire qu'un parcours, pour qu'il soit complexe, suive le schéma ci-dessus (figure 17). L'enfant peut être pris en charge par plusieurs membres de famille habitant des communes, des villes différentes ; il peut passer d'une rue à une autre, d'une institution à une autre.

Lalive d'Épinay *et al.* in Guillaume *et al.* (2005) disent que

le parcours de vie est généralement défini par un ensemble d'approches multidisciplinaires qui considèrent la vie humaine et son développement comme une totalité. Il s'agit d'interroger son organisation et son déroulement dans le temps, ses fondements biologiques, psychologiques, ainsi que son insertion sociale et historique.

Les enfants n'ont aucune information sur les circonstances de leur naissance, mais ont des idées sur la vie qu'ils ont menée en famille. Lors de notre rencontre, ils ont davantage parlé de leur vie dans les rues.

Guillaume *et al.* (*op. cit.*, p. 6), dans leur étude intitulée *Partir de chez soi*, réexaminent les modalités de décohabitation ou d'installation résidentielle qui avaient été proposées. Ils suggèrent qu'au sein de la population des 18-29 ans, émergent 4 trajectoires ou quatre scénarios typiques ou majeurs :

- les premiers, caractérisés par l'idée de l'expérimentation : on quitte le domicile parental avant 18 ans pour suivre des études ou suite à une mésentente familiale. On peut y retourner après les études ou à la suite d'une rupture sentimentale.
- les deuxièmes, caractérisés par l'idée d'installation (propres aux hommes et femmes actifs et inactifs ayant quitté le toit parental en invoquant l'engagement conjugal) ;
- les troisièmes, caractérisés par l'idée d'autoréalisation (propres à des répondants actifs et célibataires, des hommes, mais surtout des femmes qui quittent le toit parental par désir de liberté et d'indépendance) ;

- les quatrièmes, caractérisés par l'idée de rupture précoce : communément des jeunes gens pour l'essentiel, partis relativement tôt du domicile parental sur fond de conflit familial (Guillaume *et al.*, *op. cit.*, pp. 64-65).

Nous pouvons situer les enfants des rues dans les quatrièmes scénarios, car ils sont exclus ou s'excluent de la famille suite à une situation familiale conflictuelle.

Parcours simple

Famille-rue (Glodi, Jojo et Sauveur).

Famille-rue-rue (Jona).

Famille-rue-institution (Dédé et Sadam).

Famille-famille-rue-institution (Ya Dieu).

Famille-rue-institution-institution (Debora et Kirikou).

Famille-institution-famille-rue (Sarkozi).

Famille-rue-rue-rue-rue (Eto).

Famille-famille-famille-rue-rue (Mobutu).

Parcours complexe

Famille-famille-famille-rue-institution (Kadogo).

Famille-famille-famille-famille-rue (Kardoza).

Famille-rue-institution-famille-rue-institution (Driba).

Famille-rue-institution-institution-institution (Dix Dollars).

Famille-rue-institution-rue-institution-institution (Drogba).

Famille-rue-institution-institution-rue-rue-institution (Obama).

Famille-famille-famille-rue-rue-rue-famille-rue-institution (Roi David).

Famille-rue-institution-famille-rue-institution-famille-rue-institution-famille-rue (Le Blanc).

Famille-famille-institution-institution-institution-famille-institution-rue-institution (Sandra).

Famille-famille-rue-institution-institution-rue-institution-famille-institution-rue-institution (Mira).

Comme nous le lisons dans les parcours de ces enfants, la famille reste le point de départ et c'est aussi elle qui les pousse dans la rue. Une fois qu'ils sont dehors, la qualité des relations familiales se détériore, car les enfants ne veulent pas ou plus retourner en famille. Les cas de Mobutu, Eto, Jojo, Glodi, Kardozo et Sauveur sont interpellants.

À ceux-ci s'ajoutent ceux qui ont été pris en charge par les institutions et qui, après être retournés en famille, se retrouvent de nouveau dans la rue (comme Sarkozi et Le Blanc) ou regagnent une institution d'accueil (comme c'est le cas de Sandra, Driba, Obama, Mira, Kadogo, Sarkozi et Le Blanc). Un dernier groupe continue à bénéficier des services des institutions, comme Ya Dieu, Dédé, Kirikou, Debora, Drogba, Dix Dolars et Roi David.

Souvent les enfants des rues utilisent les services mis à leur disposition par les institutions lorsqu'ils en ont besoin, notamment en cas de maladie, et ensuite n'y restent pas parce que les dispositifs pédagogiques ne leur plaisent pas.

Il y a lieu de se demander sur le rôle que joue l'institution d'accueil sur la vie de ces enfants. Pourquoi un enfant se déplace d'une institution à une autre, pourquoi tant de rechutes après retour en famille des enfants ?

Nous estimons que ceux qui se déplacent d'une rue à une autre sont à la recherche d'une survie (job, rencontre avec des nouveaux amis, etc.). Eto, Mobutu, Driba, Dix Dolars, Drogba, Debora et Kirikou ont vécu dans des familles stables, qui n'ont pas connu de déplacement, mais curieusement ces enfants sont devenus des vagabonds qui passent d'une rue à une autre,

comme d'une institution à un autre. Dix Dolars, Drogba, Obama, Le Blanc, Mira et Sandra sont passés dans plus de deux institutions. Le Blanc a été pris en charge par trois institutions mais il se retrouve toujours dans la rue. Nous n'avons pas d'autres éléments qui expliqueraient ces allers et retours des enfants que la persistance des conflits en famille.

Notons aussi qu'être accusé de sorcellerie, c'est être stigmatisé et désocialisé à vie ; cela n'est-il pas l'un des motifs de rechute de tant de réunifications familiales ?

Par ailleurs la réunification familiale est un processus qui devrait préparer l'accueil comme la rencontre des deux parties, c'est-à-dire l'enfant et ses parents et/ou sa famille. Mais les deux parties sont-elles prêtes à se rencontrer mutuellement ?

Voici ci-dessous une figure qui représente le parcours d'un enfant des rues.

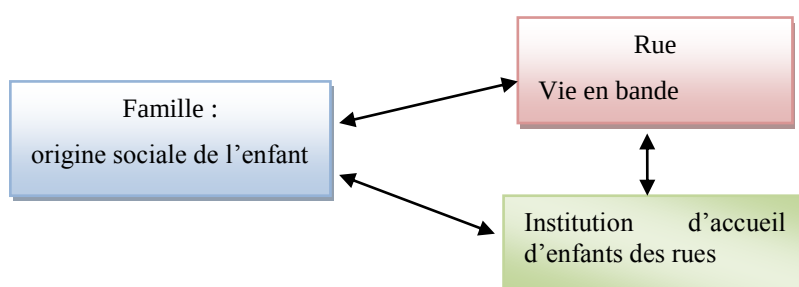


Figure 18. Parcours de vie d'un enfant des rues
Source : figure élaborée par Bukaka

Ce modèle de parcours d'un enfant des rues présenté ici n'est pas universel, car chaque enfant est un cas à traiter individuellement.

3. Institution d'accueil, une alternative à la crise familiale

Selon nos enquêtes sur le terrain, la ville de Kinshasa regorge de plus de 125 institutions d'accueil d'enfants, regroupées au sein de deux grands réseaux, à savoir le CASTR et le REEJER. En 2006, le recensement des

enfants des rues fait par le REEJER en collaboration avec l'Unicef a dénombré plus de 13.887 enfants. Ce chiffre est certainement en-dessous de la réalité à cause de la forte mobilité des enfants dont beaucoup ont échappé au recensement. Actuellement le nombre reste imprécis, les uns parlent de plus ou moins 20.000 enfants et les autres de plus ou moins 25.000 enfants dans la seule ville de Kinshasa. On peut toujours se poser la question de l'impact de toutes ces institutions sur les enfants à Kinshasa. Il apparaît aussi qu'il y a un manque d'engagement de la part des parents vis-à-vis des problèmes des enfants. Les institutions prennent la relève des familles (parents, adultes) déchues et démissionnaires, créant parfois le risque d'une mise à mort du lien familial. C'est ainsi que nous parlons de ces institutions comme d'une alternative à la crise familiale.

Évoquant la notion d'institution, Kardozo précise :

Quand je parle des institutions, je vois celles qui logent, nourrissent les enfants. Par contre je suis passé dans une institution ouverte où on m'a fait inscrire à l'école, mais je logeais toujours dans la rue et c'est comme ça que j'ai fui, car une institution doit subvenir aux besoins des enfants.

L'enfant fait allusion à ces institutions de pacotille qui misent sur l'aide financière pouvant venir de l'étranger.

La lecture du parcours de ces enfants nous révèle que la plupart sont poussés dans la rue par leurs familles, mais que certains y vont volontairement. À cela s'ajoutent quelques cas de rechutes où les enfants qui sont pris en charge dans les institutions regagnent encore la rue, comme Drogba, Obama, Le Blanc, Sandra, Sarkozy et Mira. Loin de nous l'idée de juger et condamner certaines institutions qui devraient être mieux outillées pour ce genre de travail, car chaque enfant est un cas à suivre, aider et orienter individuellement.

3.1. (Re)naissance

Les enfants Dédé, Sadam, Ya Dieu, Debora, Kirikou, Sarkozy, Kadogo, Driba, Dix Dolars, Drogba, Obama, Roi David, Le Blanc, Sandra et Mira ont une bonne connaissance des institutions d'accueil, car ils y ont séjourné et reconnaissent avoir bénéficié de services tels que l'hébergement, la scolarisation, les soins médicaux, l'habillement, l'alimentation, etc. Pour eux, cet accueil dans une institution fut l'occasion d'une renaissance.

Glodi, Jojo, Sauveur, Jona, Eto, Mobutu et Kardoza connaissent bien quelques institutions d'accueil existant dans la ville de Kinshasa, mais ils refusent leurs services et préfèrent errer dans la rue. Pour Obama, Mira, Sadam, Kirikou et Jona, aucune institution ne peut égaler leur famille ; ainsi Debora, Le Blanc et Obama comparent l'institution aux prisons, aux cachots ; ce sont des lieux où on est privé de liberté. Obama qui est habitué à une vie sans contrainte dans la rue, ne veut pas de la discipline imposée par les institutions. Il aimerait jouir de sa liberté, sortir et revenir quand il veut :

Les institutions ne veulent pas que je sorte. Je suis bien ici, car je peux sortir comme je veux. Je suis souvent malade quand on m'enferme, j'ai la gale et des maux de tête. Je suis à l'aise quand je sors.

Mira parle davantage de sa vie dans une institution fermée, c'est-à-dire là où les enfants sont pris en charge totalement (hébergement, alimentation, scolarisation, soins de santé). Mira est membre d'une « écurie »³⁰ ; la discipline de cette institution ne lui offre pas l'occasion de rencontrer son écurie chaque fois qu'elle le voulait :

Après, je suis allée seule au centre ORPER où je suis restée deux mois. C'est un centre fermé et je ne voulais pas vivre comme si j'étais en prison. Je suis habituée avec les gens ; m'enfermer était très difficile. J'ai fui pour le centre ville.

³⁰ L'écurie est une bande.

Sadam aussi, pour qui la rue est son « bureau de travail », a du mal à la quitter pour vivre dans un lieu qui n'offre pas d'opportunités de gagner de l'argent. Il trouve comme motif que les institutions sont des prisons :

Je n'aime pas souvent les centres d'hébergement, c'est comme une prison.

L'accueil dans une institution peut aussi être une (re)naissance pour les enfants qui n'ont jamais été scolarisés dans leurs familles et auxquels la rue a offert cette opportunité d'études et d'apprentissage d'un métier qui les rend utiles à la société. Ainsi la vie de la rue peut constituer un nouveau départ pour ces enfants. Roi David et Ya Dieu avaient quitté leur famille respectivement à 9 ans et 11 ans (âges pour être en 3^e et 5^e années primaires) alors qu'ils n'étaient qu'en 2^e primaire. Nous sommes sûre qu'à cette allure, ils n'allaient pas franchir l'étape du secondaire. Actuellement, Roi David a suivi des enseignements accélérés de remise à niveau et se prépare pour une formation professionnelle.

Je suis les cours au centre de rattrapage scolaire, car j'avais abandonné l'école quand j'étais en 2^e primaire. Je vais aussi à l'espace « masolo³¹ » pour le théâtre. L'année prochaine, je vais faire une formation en menuiserie.

Ya Dieu suit une formation en menuiserie.

Comme je te l'ai dit, j'ai 13 ans ; j'ai interrompu mes études quand j'étais en 2^e primaire. Je ne peux plus reprendre l'école primaire, Notre « papa chef³² » m'a orienté vers l'apprentissage des métiers. Actuellement, je suis une formation en menuiserie et je suis très content du centre.

Il en est de même pour Kardozo qui bénéficie gratuitement d'une formation grâce à son statut d'enfant des rues :

Je vais suivre les cours d'alphabétisation dans un centre d'apprentissage pour jeunes désœuvrés de la place. C'est une formation qui est dispensée gratuitement.

³¹ Masolo signifie dialogue.

³² Papa chef : c'est le responsable de l'institution d'accueil.

Même si Mira voit les institutions comme des prisons, elle reconnaît leurs bienfaits, elle préfère y vivre pour bénéficier de leurs services gratuits :

Oui, j'aimerais d'abord vivre au centre où j'apprends l'esthétique pour être utile un jour dans la société. La famille ne m'a jamais aidée à étudier ; personne ne pouvait payer les frais d'études ; je n'y rentrerai plus et n'irai plus, même dans la famille élargie.

Dix Dolars reconnaît aussi les bienfaits des institutions, en commençant par la police qui l'accueillit en premier lieu, puis l'Église qui l'a orienté vers les institutions d'accueil où il est hébergé, nourri et scolarisé :

J'ai fait l'école primaire jusqu'en 5^e année et je suis allé au centre d'apprentissage des métiers. J'ai appris la boulangerie et maintenant, je suis le cours de menuiserie.

Jojo reconnaît le bienfait de l'Église catholique, sa prise en charge scolaire par les religieux. Kadogo voit sa présence dans la rue comme une chance, une nouvelle naissance dans sa vie.

Oui j'étais trop jeune, j'ai eu la chance d'être pris en charge par cette institution qui s'est occupée de ma scolarisation. Maintenant, je suis une formation en boulangerie. [...] Merci. Si j'étais resté en famille, je n'aurais pas étudié, car jusqu'à 7 ans je n'étudiais pas. Je ne sais pas ce que sont devenus mon frère et ma sœur.

Sandra est contente de sa formation, mais elle est face au souci de sa réinsertion professionnelle. Vu son âge, dans deux ans, elle ne pourra plus être prise en charge, car elle atteindra la majorité. C'est un sérieux problème que pose cette enfant.

Ici, au Centre, je suis une formation en esthétique. Après ma formation, je ne sais pas où j'irai, car j'aurai déjà 18 ans. Je préfère qu'on me trouve une famille d'accueil autre que ma propre famille. J'ai été à l'école jusqu'en 6^e primaire à partir des institutions. En famille, je n'avais jamais étudié et d'ailleurs personne ne voulait de moi.

Les institutions devraient penser aux autres formes de prises en charge, telles que la prise en charge après une formation professionnelle. Il

faudrait aider les enfants devenus majeurs à se faire engager dans des institutions ou entreprises publiques de la place, leur trouver des familles d'accueil autres que leurs familles biologiques, leur remettre un kit de réinsertion à la fin de leur formation pour qu'ils puissent se lancer directement dans le monde du travail... Même si Sadam compare les institutions d'accueil d'enfants à des prisons, il reconnaît leur bienfait pour ses frères. L'un a été récupéré par les religieuses et a fait une formation en maçonnerie. Son frère cadet est pris en charge par une institution qui le scolarise, il est en 5^e primaire.

Cette façon de percevoir leur présence dans la rue comme un nouveau départ dans leur vie peut aussi constituer pour ces enfants une valeur ajoutée. Eux qui sont rejetés par leur famille et qui sont considérés comme des déchets humains de la société, ils sont aidés, récupérés et deviennent utiles à la société. C'est à l'image des déchets ménagers jetés à la décharge publique et récupérés par des entreprises spécialisées qui les recyclent et les remettent dans le circuit commercial de vente et de consommation que ces enfants se comparent.

3.2. Adaptation difficile dans les institutions

Une adaptation difficile peut être liée d'abord aux mauvaises conditions d'accueil : l'enfant ne se sent dès lors pas dans un refuge, une alternative à la famille en crise. L'institution devrait amoindrir le choc subi par l'enfant qui a quitté sa famille et se retrouve dans la rue. Il convient aussi de prendre en compte la souffrance psychologique, sociale et spirituelle. Il faut considérer la personne malade et son environnement. Les enfants sont habitués à une vie sans contrainte de la part des adultes, à la liberté dans la rue. Une fois dans une institution, ils n'acceptent pas l'ordre établi. La sortie de la rue est un processus qui doit se faire progressivement, l'enfant doit librement accepter la prise en charge par une institution qui est

un tremplin le préparant à la réunification familiale. Chaque enfant est un cas qui doit être pris en considération dans sa singularité.

Pour Mira, Sandra et Sadam, les institutions sont des espaces d'enfermement, où l'on est privé de liberté, c'est-à-dire sans vie. Ils les comparent aux prisons. On peut se demander en quoi consiste cette liberté que recherchent les enfants dans les rues ? C'est peut-être une vie sans lois, sans contraintes et sans présence d'une autorité ou d'un adulte. Certaines institutions d'accueil d'enfants sont organisées à la manière d'une école avec un horaire fixe et rigoureux, un programme bien établi à suivre, une discipline soutenue et des règles strictes à observer, oubliant leur mission de rééducation et de récupération, car chaque enfant est un cas à suivre individuellement. Pour ces enfants, la discipline correspond aux méthodes de contrôle rencontrées dans l'organisation militaire. Ceci explique la comparaison d'une institution à une prison où parfois leurs paroles sont étouffées au bénéfice de celles des travailleurs sociaux. Cette discipline s'apparente à un dressage plutôt qu'à une rééducation visant l'autonomie.

À ce propos, Mukandu (*op. cit.*, pp. 32-33) cite Foucault qui dit :

C'est la discipline qui a dessiné l'institution prison et celle-ci est tout de suite désignée comme le grand échec de la justice pénale : la prison produit des délinquants et conduit à la récidive... Il faut alors comprendre cette production de la délinquance non comme un échec, mais comme une tactique participant à la fabrication de l'individu disciplinaire.

Enfin, outre cette liberté recherchée par les enfants dans les institutions, ils sont aussi confrontés aux mauvaises conditions d'accueil qui se manifestent par des paroles de mépris, des gestes antisociaux. Lors du recueil des données à Kinshasa, nous avons demandé à certains enfants de nous rejoindre dans une des institutions d'accueil pour passer les tests et voici leurs réactions : *nous n'aimons pas ce milieu, car ils ont tendance à nous ramener en famille et à faire ce que nous ne voulons pas*. Nous avons voulu savoir ce qu'ils reprochaient aux institutions d'accueil. Leurs

réponses étaient claires : ils n'appréciaient pas le traitement qu'on leur infligeait et la discipline des centres.

Bref les institutions d'accueil pour ces enfants sont des lieux de reconstruction, mais aussi des lieux d'enfermement, de coercition comme une école, avec une discipline rigoureuse comme une armée, ainsi que des lieux de maltraitance. Il y a donc risque de ne pas produire les effets escomptés.

3.2.1. Par rapport aux travailleurs sociaux et à leurs prestations

Suite au manque de compétences en la matière ou à une mauvaise politique de travail de la part de certains travailleurs sociaux, les enfants n'aiment pas se réfugier dans des institutions d'accueil ou utiliser les services mis à leur disposition.

À titre d'exemple, certains enfants sont découragés par de telles paroles de la part des travailleurs sociaux : *po na nini ; bokimaka ba ndako na bino* ? [Pourquoi fuyez-vous vos maisons ou vos familles ?].

Cette phrase est mal accueillie par les enfants qui se sentent frustrés, froissés, méprisés et rejetés de nouveau. Ainsi ils évoquent le proverbe *buzoba esala ngando, akimi mbula na ebale* [le crocodile est idiot, car quand il pleut sur la ferme où il est à la recherche de quoi manger, il va se réfugier dans le fleuve pour se protéger contre la pluie]. Pour ces enfants des rues, les institutions d'accueil exercent trop d'autorité sur eux. Ils font référence à la discipline d'une école ou à la discipline militaire. Ce qui n'est pas différent de ce qu'ils vivent dans leur famille.

3.2.2. Par rapport aux autres enfants des rues

Dans les institutions, ils sont aussi violentés par les autres enfants des rues tels que les anciens et les plus âgés. Les rites d'initiation sont violents bien qu'ils soient faits dans un but intégrateur. Les anciens leur disent

parfois *biso toza ba mikolo na bino, il faut kotosa* [nous sommes vos aînés, il faut nous obéir]. Souvent ces rites sont empreints d'un esprit de domination et se font en cachette pour ne pas être perçus par les travailleurs sociaux. Cette manière de faire a comme conséquence que les nouveaux venus s'isolent et sont complexés. Ils se disent que l'institution n'est pas pour eux cet îlot de paix dans lequel ils pensaient trouver l'hospitalité.

3.3. Lieu de non satisfaction des besoins

Kinshasa compte plus d'une centaine d'institutions d'accueil pour les enfants des rues. Et pourtant leur impact est mineur, car la moitié des enfants errent encore dans les rues. En outre les enfants vivent une frustration due à une mauvaise relation avec les travailleurs sociaux et à la non satisfaction de leurs besoins :

J'ai envie d'avoir de l'argent. Dans la rue, on le peut en exerçant des petits travaux. J'ai tant de besoins qui demandent un peu d'argent pour les résoudre (Ya Dieu).

Lors de notre recueil des données à Kinshasa, nous étions étonnée de constater que dans certaines institutions d'hébergement, des enfants sont nourris deux fois par jour, c'est-à-dire ils prennent la bouillie entre 8h. et 10h et un repas entre 16h et 17h. La non satisfaction des besoins dont parlent les enfants n'est pas tellement liée aux besoins physiques et corporels élémentaires, mais davantage aux besoins sociaux, affectifs, d'estime et de réalisation de soi (voir la figure 8 : pyramide des besoins de Maslow).

Une personne n'a pas seulement besoin de manger et de s'habiller sans quoi il n'y aurait pas de fous. Il faut écouter la personne et savoir ce qu'elle a au fond d'elle. Moi, je n'ai pas besoin d'habits ni de nourriture, mais il faut qu'on m'écoute et que je retrouve ma place dans la famille et dans la société (Ya Dieu).

Les enfants ressentent le besoin d'être écoutés, de faire entendre leur parole et de partager leurs expériences de vie avec les adultes. C'est une

façon pour eux de se valoriser qui est aussi une reconnaissance de leur personne.

3.4. Effet de contagion

Par effet de contagion nous évoquons la contagion des idées, l'extension de certaines idées religieuses, sociales et certains comportements entre les enfants d'un certain âge. L'enfant est livré à une rue sans limites et sans garant. Cette rue est parfois investie par l'enfant qui l'habite comme un espace de projection de ses mouvements pulsionnels à l'état brut. Elle est la manifestation du vide et de l'impasse qui plonge l'enfant dans un rapport dangereux à lui-même (socialisation marginalisée). Face à de telles situations, l'enfant peut parfois s'attribuer des histoires bâties de toutes pièces, soit pour attirer la pitié, la confiance, la générosité de l'interlocuteur, soit pour se culpabiliser. Nous avons remarqué que les récits de vie de ces enfants ont des traits communs. Comme ils mènent une vie de groupe, sûrement ils se racontent ou ils tissent des petites histoires à raconter aux travailleurs sociaux. Il y a aussi parmi eux des mentors qui préparent l'arrivée des autres enfants qui voudraient rejoindre pour la première fois une institution d'accueil. Ils leur apprennent ce qu'ils doivent dire pour être directement acceptés. Les responsables des institutions d'accueil d'enfants doivent bien étudier et discerner le cas de chaque enfant pour ne pas mélanger les bonnes oranges avec celles qui sont pourries.

Pour Freud (1948, p. 82) « la contagion est un phénomène aisé à constater, mais non expliqué encore et qu'il faut rattacher aux phénomènes d'ordre hypnotique ». Kirikou ne se considère pas comme un enfant des rues mais se retrouve dans une institution d'accueil d'enfants des rues où il reçoit une rééducation inappropriée à son cas.

[...] Je ne savais pas que la croix rouge m'emmènerait dans un centre d'enfants des rues.

Pour lui, être enfant des rues

C'est vivre dans la rue, mais moi je ne dormais pas dans la rue. J'allais seulement "lutter" ? C'est honteux si je dois porter ce nom d'enfant des rues. Je n'étais pas "dehors". C'est maintenant que je suis "dehors". Quand on vit avec sa famille, on n'est pas dehors. Les enfants des rues ne vivent pas dans leur famille.

Cet effet de contagion joue aussi sur la réinsertion familiale des enfants. Les parents ne veulent plus les récupérer, car ils ont peur que les autres enfants de la famille soient entraînés, comme en témoignent Zeka et Géné. Zeka ne parle plus du retour de son enfant en famille, le traitant de bandit qui pourrait contaminer son jeune frère.

Nous ne sommes plus en paix, car nous vivons avec un petit bandit. Il sort et va là où il veut pour rentrer tard. J'ai de la peine, car il peut entraîner son jeune frère.

Pour Géné, ces enfants doivent habiter loin de la famille, par peur de contaminer ses propres enfants.

Ce sont des sorciers. Je ne peux pas accepter d'élever de tels enfants, ils risqueraient de contaminer les miens. C'est pourquoi il faut « koniokola bango » [les maltraiter] et les faire fuir.

C'est ainsi qu'Ezémbe (*op. cit.*, p. 168) évoque

des expériences faites pour réinsérer ces enfants dans des familles d'accueil africaines n'ont pas toujours été un succès. Les réticences des familles à les accueillir s'expliquent par la peur qu'ils ne contaminent, par leurs mauvaises habitudes, les autres enfants.

4. Rôle des médias

Les médias jouent aussi un rôle important dans ce phénomène des enfants des rues et plus particulièrement celui des enfants accusés de sorcellerie. La grande contagion d'idées bonnes ou mauvaises passe toujours par la voie des ondes (presses écrites, audio-visuelles) ou par le bouche à oreille. Ainsi, les médias ont aussi une grande responsabilité dans l'évolution et l'ampleur de ce phénomène des « enfants des rues » et des « enfants dits sorciers ». Ils développent dans l'opinion publique le

stéréotype du voyou, du prédélinquant ou du délinquant et ces enfants sont perçus comme des voyous, des voleurs. Les mots utilisés pour les étiqueter sont faits pour déplaire. Les enfants en souffrent et développent en retour, en fonction de ces représentations, des mécanismes ou des attitudes d'auto-défense telles que l'agression, le vol, le vandalisme... Les propos de Candi sont tellement profonds qu'ils interpellent toute la nation congolaise. Pour lui, l'enfant doit jouir quotidiennement de ses droits et non attendre les jours de fête. Il termine son récit par un message aux médias.

En bref, l'État congolais n'aime pas les enfants et nous devons beaucoup prier pour la jeunesse qui est sacrifiée dans ce pays. On ne parle des enfants qu'à Noël et le 16 juin³³ et parfois pendant les fêtes. Nous devons toujours attendre les fêtes pour bien manger et nous habiller. C'est pourquoi certains enfants vont dans les rues puisqu'ils ont vu à la télévision les autres en train de manger avec les hommes politiques. Ils envient cela. Je n'aime pas voir ça. C'est une façon de nous dévaloriser, nous n'avons pas seulement besoin de la nourriture. Les enfants de la rue mangent très bien dans la rue, à tout moment et en grande quantité. Si les journalistes n'ont rien à montrer, ils peuvent nous montrer les forêts, les animaux, les cours d'eau, les dessins animés, les théâtres et autres choses au lieu de montrer les enfants qui mangent avec des politiciens à Noël, le 1^{er} jour de l'an, le 16 juin, etc. Batika biso, batika, batika... [Qu'on nous laisse tranquille, qu'on nous laisse vivre ainsi, qu'on nous laisse...]

Les médias jouent un rôle de renforcement du phénomène, car certains enfants se réjouissent d'être vus à la télévision en train de danser (s'exhiber), en train de parler ou manger avec les hommes d'un certain rang. Toutes ces démonstrations poussent les enfants de faible personnalité à rejoindre les rues, car ils s'imaginent, au moins un jour dans leur vie, manger à une « haute table », saluer et parler avec une haute personnalité du pays. C'est ainsi qu'ils disent qu'« être shègue est une chance ». Kardozo voit les choses autrement que Candi. Il parle plus des médias comme mobiles ou facilitateurs de la fugue des enfants.

³³ Le 16 juin est la journée de l'enfant africain en hommage aux enfants noirs massacrés à Soweto en Afrique du Sud.

Nous fuyons la famille pour suivre les amis dans les rues, surtout quand on les montre à la télévision à côté des hommes politiques. On aimerait aussi manger avec eux.

Les enfants écoutent et voient à la télévision les témoignages de leurs pairs sur le phénomène des enfants des rues. Ils tissent alors à leur tour une histoire semblable pour attirer l'attention des adultes ou des interlocuteurs. Ainsi à les entendre parler, ils racontent souvent des histoires semblables. Le pouvoir des médias est très grand dans une ville où les films ouest-africains sur les phénomènes occultes passent presque à toute heure à la télévision et sont traduits en lingala qui est la langue parlée à Kinshasa et bien maîtrisée par les enfants des rues.

Nous pouvons dire que ces effets négatifs peuvent amplifier la déviance, entraîner des conflits sociaux et de la frustration. Même si les médias sont parfois considérés comme des agents renforçateurs du phénomène, il incombe aux parents, premiers éducateurs des enfants, la charge de veiller sur eux. Face à cette responsabilité parentale mal et/ou non assumée, il est impératif que les parents prennent conscience de leurs rôle et mission d'éducateurs et de responsables de leurs enfants.

5. Nécessité de restaurer l'autorité parentale

De la lecture de tous ces récits, il ressort que les enfants des rues accusent surtout les parents et/ou la famille d'être responsables de leur sort. Ce fait confirme un proverbe kongo : *muana bueki nsuki kitumbu ku mfumu gata* [si les cheveux de l'enfant deviennent roux, la faute incombe au chef du village]. Donc, si les enfants se retrouvent aujourd'hui dans la rue, ce sont les parents qui en portent l'entière responsabilité. Les parents et/ou adultes sont responsables de la vie de l'enfant. Le choc psychologique subi par les enfants est parfois le même, mais leurs agissements sont différents. C'est ainsi que chaque enfant est résilient à sa manière. Par ailleurs,

certains parents se demandent souvent pourquoi les autres enfants ne sont pas partis dans la rue.

Partant de son expérience personnelle, Monsieur André pense que c'est la situation économique du pays qui fait que l'État n'assume pas bien ses responsabilités. Il accuse le gouvernement congolais d'être responsable du sort des enfants parce que ses ressources financières sont minimales.

Pour De Boeck in Trefon (2004, p. 173)

la crise économique induit de nouvelles formes d'autorité à la fois entre les générations et entre les genres. L'autorité du père de famille est de plus en plus contestée du fait que les jeunes insérés dans l'économie informelle gagnent davantage que les adultes de la famille.

Mira vit dans la rue et pense que son père vit aussi dans la même situation :

Notre papa ne paie jamais les frais d'études de ses enfants. Chaque femme s'occupe de ses propres enfants. Je ne connais pas bien le nombre d'enfants qu'il a. Ayant chômé pendant un an, j'avais acheté un bulletin pour passer directement en 5^e année primaire. Je ne pouvais pas tenir le coup et j'ai abandonné [...]. La famille de maman m'a conseillé de rester à la maison, mais papa a fini par me chasser encore. J'ai regagné le centre. Mon papa vit aussi dans le désordre ; c'est un grand chômeur, il n'a plus d'adresse fixe. Il va manger chez sa femme (celle-ci vit chez ses parents) et on ne sait pas où il va dormir, c'est un véritable shègue aussi. Il ne travaille pas et ne peut guère payer le loyer. Il n'y a pas une grande différence entre lui et moi.

Bebi qui vit en famille voit la vie que mène son père semblable à celle d'enfants des rues :

Je ne peux jamais fuir la pauvreté de ma famille, car ma maman nous a mis au monde avec un papa irresponsable qui sort le matin pour aller lire les journaux au coin des rues avec ses amis et revenir le soir manger et dormir. Il est tout le temps dehors avec ses amis, dans la rue. Il joue au jeu de dames ou au jeu de cartes comme si cela nous donnait à manger. Il ne se soucie pas de nous. Il est devenu aussi un enfant shègue, il est tout le temps dehors, mais n'apporte rien à la maison.

Kirikou a bien noté qu'

avant la mort de nos parents, nous vivions bien en famille malgré notre pauvreté.

La crise économique qui frappe la RDC et sa capitale Kinshasa rend la vie des parents très difficile, mais on voit des parents pauvres qui exercent leur autorité et assument leurs responsabilités en veillant sur leur progéniture, comme on voit aussi des parents riches qui ne peuvent pas assurer l'éducation de leurs enfants. Ce qui compte est la bonne volonté d'être parents et l'amour envers ses enfants. Certains travailleurs sociaux voient dans ce phénomène des enfants des rues l'une des conséquences d'une responsabilité parentale mal assumée vis-à-vis de leurs enfants. Madame Lydie voit dans le phénomène un échec des parents face à leurs devoirs envers leurs enfants, une irresponsabilité parentale et sociétale.

C'est un phénomène d'échec des devoirs des parents envers leurs enfants. C'est la haute trahison de notre amour et de nos devoirs conjugaux. Un phénomène de manque de sérieux dans notre vie et d'irresponsabilité parentale et sociétale. [...] Je parle de l'irresponsabilité de la famille, car je ne peux comprendre comment une famille peut exclure un de ses membres même s'il est délinquant ?

Monsieur Tardi part d'un proverbe kongo pour expliquer cette crise de responsabilité parentale :

Go tumisi mvula sikila makunsi : dans nos villages, nous avons des huttes qui n'échappent ni au vent ni à la pluie. Comme la population est agricole, elle voudrait qu'il pleuve à tout moment et la sagesse ancestrale leur recommande de bien protéger les maisons avec de bons et solides piliers. C'est pour dire qu'on ne peut pas avoir d'enfants dans les rues, mais il faut les éduquer, les élever soi-même.

Face à la méconduite et à l'indiscipline des enfants, les parents impuissants et parfois incapables adoptent l'attitude d'un parent soi-disant « bienveillant », tolérant et qui pardonne en disant : *Limbisa, Nzambe akosala, totika nionso na maboko na ye* [Pardonne, Dieu va tout faire, laissons tout entre ses mains]. On n'aide pas l'enfant à se socialiser, mais on attend que la socialisation vienne vers l'enfant. La rue l'accueille, lui fait subir une socialisation en marge. Parfois, l'enfant va dans la rue, car il n'a pas de lieu où exposer ses problèmes.

Certes, il s'agit d'une responsabilité parentale mal assumée, mais comme certains enfants l'évoquent, c'est la mauvaise gouvernance qui est à la base de la faillite de l'autorité parentale. Cette irresponsabilité se remarque dans les attitudes négatives des parents à l'égard de leurs enfants et vice versa.

Tout a basculé quand j'ai vu Papy, à la télévision, présenté comme un malfaiteur, menotté. J'ai pleuré et je me suis révolté contre mon papa. Depuis ce temps, je n'aime plus entendre son nom et j'ai demandé à maman de changer mon nom, car je porte le nom de papa. Il n'est plus mon papa, je le hais et je l'oublie pour toujours. Pour moi, il est déjà mort. Même s'il venait, je n'ai plus à négocier avec lui. C'est une personne sans cœur qui aime avoir des morts nés [...] Po na ye tokufa, toza te, alors po na biso pe ye akufa, azalaka te [Pour lui, nous sommes morts, nous n'existons pas et pour nous aussi, il est déjà mort, il n'existe plus]. C'est une personne qu'on doit arrêter, sa place n'est plus là où vivent les hommes. Aza mbua [c'est un chien]. (Silence et pleurs) (Gisèle).

Les enfants se sentent parfois abandonnés à leur triste sort, les uns contestent alors leur filiation et les autres relativisent l'importance des parents dans leur vie.

Il y a des situations où un parent est mis devant un dilemme : par exemple quand un père doit d'une part assumer sa paternité et d'autre part ménager sa nouvelle amante qui parfois n'accepte pas les enfants du premier lit qu'elle traite de sorciers ou de rivales (cas des filles). Le témoignage de Luka cité ci-dessus en dit davantage. En cas d'absence prolongée des parents qui abandonnent leurs enfants, soit chez les autres membres de la famille, soit chez les amis et les voisins, il y a aussi absence de références identitaires et spatiales stables. Dans ces cas, l'autorité parentale ou d'adulte est mise en doute (une autorité abusive, un rapport d'autorité difficile à établir, une autorité parentale parfois détrônée).

Les travailleurs sociaux évoquent plusieurs facteurs à la base du phénomène. Ils pensent que les parents baissent les bras et livrent leurs enfants à la rue. Les parents deviennent de plus en plus des acteurs passifs en matière d'éducation de leurs enfants. Ils incriminent le gouvernement

qui leur fait perdre leur autorité auprès des enfants, car ils ne savent plus assumer leur charge par manque de travail et de moyens suffisants et appropriés pour satisfaire et répondre aux besoins primaires de leurs enfants. Ils démissionnent sans réaction du gouvernement, comme en témoignent Bebi et Candi :

Papa, aza penza soso ya mobali [papa, est un véritable coq]. Elle s'explique : il a des poussins qu'il ne sait pas élever, seule maman s'occupe de nous. C'est un paresseux. J'ai l'impression que papa ne cherche plus du travail, il attend que maman apporte tout à la maison pour pouvoir manger. Notre vie familiale est une vie de manque ; nous manquons de beaucoup de choses (Bebi).

C'est ainsi que Candi demande aux pères d'assumer leurs responsabilités.

Dix Dolars connaît bien ses parents, mais ne sait rien de leur profession :

Je ne connais pas le métier de mes parents, mais au moins nous avons une vie stable, car j'étais l'unique enfant qu'ils avaient. Je ne sais pas s'ils en ont d'autres. Il ne faut pas que Dieu donne des enfants aux parents inconscients pareils.

Parlant du rôle que doivent jouer les parents en famille, Azia (*op. cit.*, p. 282) pense qu'

en RDC, quel que soit le régime matrimonial auquel on appartient : (patrilinéaire ou matrilinéaire) nous vivons le matrilinéaire psychologique. Nous sommes sous la coupe de la mère. C'est elle qui exerce le commandement, c'est-à-dire que c'est elle qui dicte les règles à suivre, la conduite à tenir ou l'ordre à exécuter. C'est ainsi qu'en cas de divorce, la mère et sa famille assurent la charge des enfants.

Dans le même ordre d'idée, on constate que les orphelins de père vivant avec leur mère sont plus stables que les orphelins de mère vivant avec leur père. D'ailleurs, dans la mentalité populaire congolaise, sans pour cela désirer la mort de l'un des parents, tout le monde préférerait être orphelin de père que de mère. Pour Azia (*ibidem*),

la figure psychologique du père est absorbée dans celle de la mère. Le père ne parvient pas à imposer sa loi virile. Donc il ne parvient pas à séparer l'enfant de

la mère de façon à l'orienter vers un monde objectif où il se sent autonome et libre et donc responsable de lui-même.

C'est ainsi que Michel prône l'indissolubilité du mariage, car seule la mère porte la charge des enfants en cas de divorce.

C'est pourquoi, je demanderais aux parents de ne pas se séparer, car leur divorce est une source de malheurs pour nous. Notre propre maman ne peut jamais nous priver de nourriture, ne peut jamais nous faire travailler comme des prisonniers. Je le dis, car l'enfant est plus en contact avec sa maman qu'avec son papa. Dans notre pays, le papa va au travail et la maman reste veiller sur les enfants. C'est elle qui prépare, qui soigne... les enfants. On a l'impression que seule la maman doit s'occuper de l'enfant. Je vous jure que mon papa ne veut rien faire pour nous. Notre Papa s'en fout de nous comme si nous n'étions pas ses enfants, mais notre maman est très aimable, soucieuse, attentive et sensible à nos besoins. Malheureusement, elle ne peut pas venir nous visiter et nous ne pouvons pas non plus aller chez elle. Chez nous actuellement, papa rentre parfois tard à la maison, il nous trouve endormis et il ne sait pas contrôler si nous avons mangé ou pas.

Candi est de l'avis de Michel.

La charge est tellement lourde que seulement trois enfants vont à l'école. Ma maman est incapable de subvenir à nos besoins. Je ne sais pas ce que fait maman, car elle sort chaque jour en nous laissant à la maison et revient le soir préparer le repas pour nous. Nous ne connaissons pas nos papas, ni leurs habitations, ni leurs familles.

Ainsi, Parazelli (op.cit., p. 133) évoque la question identitaire et celle d'autonomie sociale

qui deviennent sans conteste un enjeu social fondamental et particulièrement sensible pour les jeunes qui ont vécu des relations familiales marquées par le rejet, la violence, l'abandon, l'exclusion, l'indifférence... Même si l'attitude courante est d'attribuer la responsabilité des difficultés de socialisation des enfants à leurs parents en invoquant l'incompétence parentale notamment, il importe de souligner que le brouillage actuel des repères normatifs fragilise tous les individus et que, parmi eux, certains se débrouillent mieux que d'autres face à ce contexte social en mutation. Il est encore maladroit de qualifier d'« incompétence » parentale ce qui relève d'une crise de transmission d'autorité, car le rôle de parent est fondé sur l'échange symbolique de la transmission normative d'une génération à l'autre et non sur un catalogue.

Nous sommes d'accord avec cette citation de Parazelli. C'est au « brouillage des repères normatifs » qu'incombe la responsabilité de cette crise de transmission. Quelles normes les parents transmettent-ils aux

enfants et comment ? Il n'y a pas un problème de compétence, mais plutôt une crise dans la transmission.

Certains enfants le répètent : pour les uns

si ma maman était vivante, elle n'admettrait pas de telles bêtises.

Et pour les autres

maman m'a dit ceci ou cela ; elle ne m'a pas laissé dans la rue.

C'est ainsi que Michel, qui subit une maltraitance de la part de sa belle-mère, ne veut pas aller dans la rue comme le font les autres enfants.

Je ne vais pas devenir un mendiant, un bandit, un voleur... Je supporte tout ce qu'elle fait. Je voudrais dormir dans une maison pour ma sécurité. Papa ignore que sa femme nous maltraite ainsi et nous ne voulons pas non plus le lui dire. Il nous arrive de faire la cuisine à la maison et d'arroser chaque jour le jardin. [...] C'est pourquoi, je demanderais aux parents de ne pas se séparer, car leur divorce est une source de malheurs pour nous. Notre propre maman ne peut jamais nous priver de nourriture, ne peut jamais nous faire travailler comme des prisonniers. Je le dis, car l'enfant est plus en contact avec sa maman qu'avec son papa. Dans notre pays, le papa va au travail et la maman reste veiller sur les enfants. C'est elle qui prépare, qui soigne... les enfants.

L'engagement et la responsabilité des parents sont d'une importance capitale dans la vie et le développement de l'enfant. Aucune structure ne peut se substituer à la famille et aux parents biologiques.

Marcelli (2003, p. 10) présente

le rétablissement de l'autorité comme une sorte de thérapie sociale qui pouvait redonner sens aux relations communautaires tellement menacées, une impérieuse nécessité pour les enfants, si l'on ne veut pas les voir se transformer en « sauvages » incontrôlables et destructeurs, une indispensable solution pour contenir les débordements des jeunes qui, par leur violence, menacent l'ordre du monde. L'autorité, tantôt du fait de son excès, tantôt du fait de son insuffisance, qui est ainsi invoquée comme la cause de tous les méfaits sociaux, de toutes les souffrances individuelles, de toutes les pertes des valeurs culturelles. De toute évidence, autorité et démocratie ne font pas bon ménage. L'autorité est facilement assimilée à la soumission et bien sûr, elle introduit un écart de valeur entre celui qui l'exerce et celui qui la subit. C'est un mariage conflictuel et contradictoire.

Il faut donc tout à la fois rétablir l'autorité parentale tout en offrant à l'enfant un espace d'écoute et de dialogue ; la famille doit être cet espace de dialogue franc entre l'adulte et l'enfant.

Conclusion

À propos du message qu'ils peuvent livrer aux parents, garants de la famille, Glodi et Guelor ont préféré se taire. Nous savons bien que le silence est un mode d'expression. Debora, qui n'a rien à dire aux parents, formule une recommandation en disant *que les parents récolteront ce qu'ils ont semé*, un message plein de rancœur et de révolte.

Le rejet, l'abandon par les parents, le manque de cohérence dans les relations parentales et familiales sont à l'origine du départ des enfants pour la rue : l'enfant vit une carence psycho-socio-affective au sein de sa famille. Nous avons développé les représentations qu'ont les enfants de la famille et du rôle du père, de la mère, des frères et sœurs, de la famille élargie. La famille peut donner l'image d'un lieu de sécurité, d'affection, de transmission des valeurs, mais aussi celle d'un enfer, d'un lieu de malheurs, dus à l'absence, la polygamie, le divorce et remariage d'un (des) parents(s) ainsi qu'à la maltraitance physique et psychologique qu'y enduraient les enfants. Comment arriver alors à donner un sens à sa vie ?

Comme la famille n'est plus cette auberge de paix, de joie et d'amour, les enfants se sentent dans l'insécurité et vont à la recherche d'un autre espace. Ils sont attirés par les opportunités de survie qu'offre la rue.

La rue les attire, pour leur survie d'abord, mais aussi pour l'indépendance et la liberté qu'elle offre. Quelle représentation en ont les enfants ? Pour Kadogo, Jojo, Sadam, Roi David, Sarkozy, Glodi et Sauveur, la rue est comme une famille, un refuge, un lieu de vie sécurisée qui autorise une renaissance et un nouveau départ. Pour Le Blanc, Obama, Drogba,

Sandra, Mira, Kardozo, Eto, Ya Dieu, Kirikou, Mobutu, Debora, Jona, Driba, Dédé et Dix Dolars, la rue est un champ de combativité, un enfer. Et peut-être pour la plupart, les deux types de représentation coexistent. Mais la rue est sans conteste le lieu où les enfants des rues vont remodeler leur identité et poursuivre leur socialisation, mais à la marge³⁴. D'où l'expression d'une socialisation marginalisée qui est aussi signe d'une résilience, car les enfants s'adaptent et survivent dans la marge.

S'agissant de l'attraction des rues de la ville, Barreyre in Vulbeau & Barreyre (*op.cit.*, p. 15) pense que

l'attraction de la rue se comprend aussi comme une possibilité d'étourdissement perceptif pour oublier l'anomie du quotidien en se fondant dans la foule ou en allant se faire voir. Les enfants ou les jeunes fréquentent les rues pour 4 raisons : les mobiles liés à la recherche d'une profession ; le développement des asociabilités juvéniles qui s'effectuent pour une grande part à l'extérieur ; la panne des transmissions de la socialisation de la famille, de l'école, du voisinage qui amène à une recherche de modèles extérieurs et l'absence ou l'inadéquation des équipements d'accueil de la jeunesse.

Parazelli (*op.cit.*) reconnaît que

l'attractivité vers la rue n'est pas seulement utilitaire, mais surtout symbolique, car elle peut constituer une occasion qui s'offre à certains enfants pour un nouveau départ, une socialisation complétée par la marge.

Les nombreuses institutions d'accueil des enfants des rues présentent une alternative à la vie en rue, permettant leur hébergement, leur scolarisation, l'alimentation, les soins médicaux, etc. Pour Dédé, Sadam, Ya Dieu, Debora, Kirikou, Sarkozy, Kadogo, Driba, Dix Dolars, Drogba, Obama, Roi David, Le Blanc, Sandra et Mira, c'est l'occasion d'un réel nouveau départ, mais pour Glodi, Jojo, Sauveur, Eto, Mobutu et Kardozo, cela signifie une perte d'indépendance, le sentiment d'être « en prison ». Parfois le manque de tact ou de compétence de certains travailleurs sociaux ont eu comme conséquence que l'enfant est retourné à la rue.

³⁴ Cette notion a été développée dans la discussion de ce travail.

Pour notre part, nous pensons qu'il conviendrait de restaurer l'autorité parentale, mais une autorité « éclairée », morale, offrant un espace d'échange avec les enfants. Mais les conditions matérielles en RDC en général et à Kinshasa en particulier sont tellement difficiles et les normes sociales tellement brouillées, que l'on ne peut trop incriminer les parents et que c'est sans doute au niveau sociétal que ce type d'autorité devrait être restauré. Pourtant, au niveau local, nous préconiserions quelques remèdes à cette démission des parents et/ou à cette perte d'autorité parentale : une formation à l'éducation familiale, un échange d'expériences dans des comités de quartiers et l'organisation de groupes de parole.

Chapitre IV. Étude de cas uniques

Introduction

Le but de ce chapitre est de mener une étude approfondie de quatre cas choisis parmi les 23 récits des enfants des rues de notre échantillon en vue d'étayer les aspects psychologiques spécifiques de leurs représentations, leur identité de soi et l'attrait de la rue.

Outre l'introduction et la conclusion, notre grille d'étude de cas comporte 6 points :

1. le récit reconstruit et structuré suivant les différents lieux et moments forts vécus par l'enfant, à savoir : les indicateurs sociologiques sont repris tels que les enfants nous les ont révélés, la vie en famille, la vie dans la rue, la vie dans une institution auxquels nous joignons le projet de vie de l'enfant ;
2. la représentation de la famille ;
3. la représentation de la rue ;
4. l'attrait de la rue ;
5. l'identité personnelle et sociale et
6. le projet de vie.

Ce schéma d'analyse est arrêté selon l'objet de notre étude défini antérieurement comme suit :

1. Donner davantage la parole aux enfants pour qu'ils s'expriment sur leur vie en famille comme dans la rue.

2. Analyser leurs parcours de vie en tant qu'auteurs et acteurs sociaux et démontrer comment la rue est devenue un lieu de vie suite aux défaillances familiales et sociétales.
3. Mettre un accent particulier sur les aspects spécifiques aux enfants des rues tels que dégagés à partir de leurs représentations de la famille, de la rue et d'eux-mêmes.
4. Recueillir et analyser leurs projets de vie personnel et sociétal.

Bref, l'étude tente d'explorer deux dimensions psychologiques du phénomène, à savoir : la représentation de la rue par les enfants à Kinshasa et l'identité (personnelle, sociale) des enfants des rues.

Comme nous l'avons signalé dans le chapitre I (partie empirique), le choix des critères de ces quatre cas a été fait selon les aspects spécifiques liés à l'objet de notre étude à savoir : les représentations qu'ont ces enfants de la famille, de la rue, l'identité personnelle et sociale influencée par les représentations sociales afin de mieux dégager la complexité des faits psychologiques.

Nous avons aussi tenu compte du temps passé hors du toit parental, qui va de 3 et au-delà de 5 ans, ce qui peut expliquer un attachement (attrait) à cette vie. Ces quatre enfants nous ont dit avoir quitté leur famille et avoir passé la majorité du temps hors du toit parental. Il s'agit d'Obama, de Roi David, de Le Blanc et de Sandra.

Obama, un garçon âgé de 10 ans, a quitté le toit familial à 4 ans. Roi David a 12 ans et l'a quitté à 9 ans. Le Blanc, un garçon de 16 ans, l'a quitté à 7 ans. Et Sandra, une fille de 16 ans, n'a plus de souvenir de l'année de son abandon par sa tante dans les rues de Kinshasa. Elle estime y être depuis plus de 5 ans.

Ils ont bénéficié d'une prise en charge scolaire dans les institutions d'accueil et ont pu facilement nous parler de leur vie et des situations-problèmes ayant affecté leurs parcours.

S'agissant de leur provenance, tous ces enfants viennent de la ville de Kinshasa : Roi David de la commune de Lingwala, proche du Centre-ville de Kinshasa ; les trois autres enfants viennent des communes périphériques et défavorisées de la ville de Kinshasa : Maluku, Ngaba et N'sele.

Nous avons inclus la variable « sexe », étant donné qu'il y a plus de garçons que de filles, comme le révèlent les rapports de REEJER (2006) et d'ORPER (1996) ainsi que les études de Mbwaka (2005), Azia (2009) et Coloni (*op.cit.*). Nous avons choisi trois garçons et une fille selon la complexité de leur statut social (orphelin d'un et/ou de deux parents, enfant abandonné, enfant dit-sorcier).

En somme, nous avons tenu compte du temps passé dans la rue, du fort attachement à la rue, du moindre attachement à la famille, de la récidivité ou non, du sexe, du statut social, etc. tel que synthétisé dans le tableau ci-dessous :

Tableau 14. Identification des 4 cas

Pseudo	A	S	SS		LR		CR	TR	IS	SP
			AE	E	I	R				
L.Blanc	16	M	x			x	Ngaba	09	O et EA	Enfant à charge de la grand-mère
R.David	12	M		x	x		Lingwala	03	Eds et O	Orphelin de mère
Obama	10	M		x	x		N'sele	6	EA et Eds	Parents divorcés
Sandra	16	F		x	x		Maluku	+5	EA et Eds	Parents unis

Légende :

A : âge ; S : sexe ; SS : situation sociale ; AE : auto-exclusion ; E : exclusion ; LR : lieu de rencontre ; I : institution ; R : rue ; CR : commune de résidence ; TR : temps passé en rue ; IS : identité sociale ; SP : situation parentale ; O : orphelin ; EA : enfant abandonné ; Eds : enfant dit sorcier.

S'agissant de projet de vie, les enfants devaient nous dire ce qu'ils aimeraient faire dans leur vie et comment ils comptaient l'orienter. Nous nous sommes rendu compte que ces enfants ont deux projets : personnel

(individuel) et communautaire (social). Le premier intéresse leur vie et leur avenir qui est pour la plupart des enfants un projet éducatif et de réinsertion familiale. Le second est plus un projet communautaire préventif. Les deux sont intéressants dans la mesure où ils peuvent être pris en compte par les décideurs politiques.

1. Cas Le Blanc, vagabond libre

Introduction

Nous avons rencontré Le Blanc dans les rues de Kinshasa, précisément au marché Gambela, avec ses camarades. C'est un enfant qui a été pris en charge par trois institutions d'accueil d'enfants des rues. Après trois tentatives de réunification familiale, il se retrouve toujours dans la rue. On peut se demander pourquoi tant de rechutes. Cet enfant a suivi son frère dans la rue et l'accoutumance a fait qu'il s'est habitué à cette vie.

Au début, Le Blanc présente le décès de son père et de sa mère et l'inaction comme mobiles de sa fugue vers la rue. Il évoque aussi le manque d'autorité de sa grand-mère et l'irresponsabilité de la famille de sa mère. Nous relevons parfois certaines ambiguïtés dans le récit de Le Blanc. Il dit qu'il en est à sa neuvième année dans la rue, c'est-à-dire qu'il a quitté le toit parental à 7 ans alors qu'il était en 4^e année primaire.

Comme nous l'avons signalé plus haut, ces enfants des rues n'ont pas une bonne notion du temps, mais ce qui importe dans ce travail est leur prise de position face aux différentes situations vécues. Nous estimons qu'il a bénéficié de la scolarité lors de son passage dans les trois institutions d'accueil d'enfants des rues où il est passé. Comme dit plus haut, le terme oncle représente dans ce récit le frère de la mère de Le Blanc et la grand-mère dont il est question est la mère de sa mère.

1.1. Récit reconstruit et structuré

Indicateurs sociologiques

Je suis âgé de 16 ans et je vis dans la rue depuis 9 ans. Je suis congolais et ma famille vit dans la commune de Ngaba. J'ai été à l'école jusqu'en 4^e année primaire.

Vie en famille

Je suis dehors, car je n'ai plus de parents et je n'avais rien à faire en famille. Je suis le 4^e d'une famille de sept enfants dont deux filles et cinq garçons. Mon papa est mort par accident quand j'étais enfant. Maman est aussi décédée. J'ai deux sœurs qui vivent en famille. Elles sont toujours là, elles ne sont pas courageuses. Je les aidais beaucoup, mais pour le moment je n'y vais plus. Je n'ai pas de contact avec mes 3 frères qui sont à Matadi. Ici à Kinshasa, nous sommes 4 sous la responsabilité de la grand-mère maternelle et les trois autres vivent à Matadi chez les oncles. J'étudiais quand j'étais en famille, mais parfois je m'ennuyais, car après l'école, je n'avais pas d'autres occupations. J'allais tout le temps jouer avec les amis dans la rue. La grand-mère n'avait pas d'autorité sur nous et on pouvait sortir comme on voulait. Mon frère a été le premier à quitter la famille ; il avait déserté la maison et commençait à dormir dans la rue. Personne ne l'empêchait et je l'ai rejoint.

Mon vrai nom est X, qui est le nom de mon papa. Comme je viens de le dire, je suis dehors depuis 9 ans. J'ai grandi et j'ai changé. Tout le monde me connaît par le nom de Le Blanc, car je suis clair de peau, c'est le « mundele ndombe » [Un blanc noir]. Beaucoup de gens qui ont la peau claire portent ce nom. J'aime être appelé Le Blanc. Si un jour je rentrais en famille, je récupérerais mon nom X sans problème.

Vie dans la rue

Comme nous étions deux et que j'étais bien protégé par mon frère, j'ai vu qu'il y faisait bon vivre, plus qu'à la maison. Nous faisons des petits travaux, nous mangions quand nous voulions et à notre faim. Je gagne facilement de l'argent. Moi, j'ai suivi mon frère dans la rue, mais lui a suivi ses amis. Voici mon parcours :

Premier tour : Ngaba-Rue - CMM - Réunification familiale(Ngaba).

Deuxième tour : Ngaba - Rue - Centre Père Franck - Réunification familiale à Oswhe/Matonge chez ma tante.

Troisième tour : Matonge - Rue - Centre Père Franck - Réunification familiale à Ngaba.

Quatrième tour : Ngaba - Rue.

Quand je n'ai rien à faire à la maison, je fuis toujours. Actuellement, je travaille comme nettoyeur chez un Sénégalais dans un service bureautique. Je vis toujours dans les rues. J'aimerais bien vivre en famille, mais il faut que j'aie quelque chose à faire.

La famille de papa est loin d'ici, à Matadi. Je m'entends bien avec elle. Les membres de notre famille ne s'occupent pas financièrement de moi ; je ne reçois aucun soutien de leur part ; je me débrouille. Nous avons été menacés la nuit par les policiers et nous en profitons pour dormir maintenant. Je pense que nous allons changer de lieu ou aller dormir dans les petites rues ou les rues éloignées du centre ville. Ils nous ont frappés, ont ravi notre argent et ils nous ont versé de l'eau froide sur le corps alors qu'il faisait très froid. Nous allons aussi nous organiser pour les faire souffrir. Je ne vois pas dans quelle famille je dois retourner ? J'en suis sorti il y a 9 ans quand j'étais en 4^e année primaire ; comment dois-je encore y retourner ? Je n'ai plus de parents ; chez qui dois-je aller ? Dans la vie, il y a des hauts et des bas, je dois le supporter, je suis « un homme ». Je dois lutter pour survivre, je n'ai pas peur de cela.

Projet de vie

Devenir orphelin, c'est perdre le sens de la vie. On est vraiment désorienté et dépourvu de tout. Personne ne se préoccupe de notre vie. Notre grand-mère veut bien nous aider, mais elle a trop vieilli, elle n'est plus active. Ainsi, aux parents congolais je demanderais qu'ils s'occupent de leurs enfants. Comme les enfants ne veulent pas écouter les autres, je ne peux rien leur dire. Je n'ai rien à dire non plus aux politiciens, car nous sommes

tous des « oiseaux du même plumage » ; ils sont là pour leurs intérêts personnels, ils remplissent leurs poches avec l'argent de ce pays. Ce sont leurs enfants seulement qui sont bien et nous, nous souffrons.

1.2. Représentation de la famille

1.2.1. Une famille sans contrainte

Le Blanc a vécu dans une famille nombreuse où la tutrice, qui est la grand-mère, n'avait pas assez d'autorité sur ses petits-fils. Vu son âge avancé, elle ne pouvait plus assumer pleinement le rôle de mère. L'enfant présente la fugue de son frère comme modèle de son comportement et l'ennui éprouvé par l'inaction après l'école comme motif de son départ vers la rue. Sa présence dans la rue est aussi liée au décès de ses parents. *Je suis dehors, car je n'ai plus de parents et je n'avais rien à faire en famille.* Pour lui, la famille est synonyme de la présence d'un père et d'une mère géniteurs. Ainsi, dans son dessin de famille réelle, il valorise ses parents décédés. Le père est dessiné en premier lieu, car il est le chef de la famille. À côté du père se tient la mère, bien habillée. Cette mère bienveillante protège son enfant contre le danger comme il l'exprime lui-même : *la main de maman me couvre.* Couvrir est un geste affectif, de protection. L'enfant est face à un danger et sa mère le protège. Nous pouvons nous poser la question de savoir qui sont les parents dessinés et où seraient les autres enfants ? Nous pouvons estimer que ce sont ses propres parents décédés. Le Blanc apprend certainement des autres membres de la famille ce qu'ont été ses parents. Il n'hésite pas à les présenter comme des figures parentales responsables et surtout sa mère, protectrice, qui veille sur lui et le protège face aux obstacles de la vie.

Probablement, l'enfant s'imagine-t-il que, si son père et sa mère étaient en vie, il vivrait autrement. Il refuse de dessiner les autres enfants, soit parce qu'ils ne vivent plus ensemble, soit parce qu'ils sont bien

encadrés par son oncle. Il traite ses sœurs de paresseuses, car elles ne font rien. Certainement, Le Blanc est d'une famille matrilineaire, car il parle plus de la famille de sa mère à laquelle il appartient.

La famille de papa est loin d'ici, à Matadi. Je m'entends bien avec elle. Les membres de notre famille ne s'occupent pas financièrement de moi ; je ne reçois aucun soutien de leur part ; je me débrouille.

Nulle part l'enfant ne critique l'attitude silencieuse et non autoritaire de la grand-mère maternelle face aux mauvais comportements de ses petits-fils ; au contraire il condamne l'irresponsabilité de la famille de sa mère. Nous pourrions peut-être expliquer cette attitude par la complicité et l'amitié entre les grands-parents et leurs petits-fils.

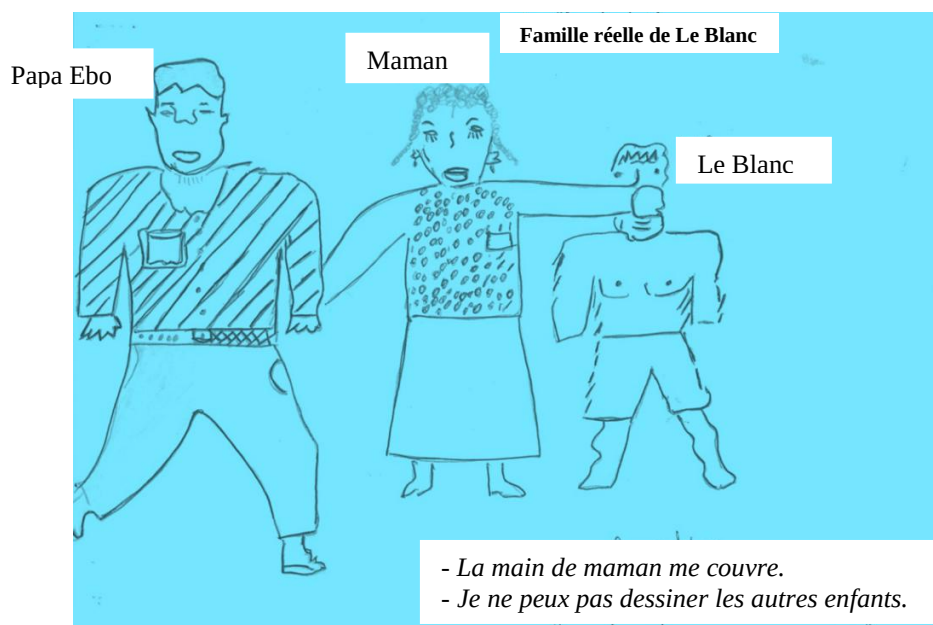


Figure 19. Famille réelle de Le Blanc
Source : Dessin personnel de Le Blanc en 2010

En conséquence, Le Blanc va dessiner une famille de rêve représentée par son oncle, bien habillé avec des lunettes. Nous estimons que c'est un homme autoritaire qui peut maîtriser chaque membre de la famille. Son frère cadet qui vit avec son oncle maternel à Matadi a un visage hachuré ; il a des yeux et une bouche, mais ne peut ni voir ni parler.

Le Blanc nous dit que son frère a un visage « étincelant » et montre une plaie au pied. Nous nous posons la question de savoir qui est ce frère cadet ? Si l'enfant du premier dessin était protégé par sa mère, celui du second est à côté de son oncle et fait face aux situations-problèmes avec un visage « étincelant ».

1.2.2. Une beauté qui attire et fragilise

Avoir un visage étincelant peut signifier la beauté et/ou la fragilité par rapport à sa personne. Culturellement, la peau blanche représente pour un Congolais, la fragilité physique. Il faut protéger la personne qui l'a. Elle peut aussi représenter la beauté, ce qui attire le regard, d'où il faut aussi se protéger pour ne pas être objet de convoitise, de jalousie et de haine. C'est ainsi que Le Blanc a pris la peine de dessiner la figure de son frère en la masquant. L'enfant n'a pas de membres inférieurs, il a une plaie. Que représente cette plaie pour Le Blanc ? Peut-être est-ce l'expression visible du malaise survenant au sein de la famille après le décès des parents. Est-ce sa manière à lui de demander aux parents congolais de s'occuper de leurs enfants.

Cette plaie qu'il montre serait signe de ce malaise au sein de la famille et l'oncle serait la personne la mieux placée pour trouver une solution à cette situation-problème. Face à toutes ces situations familiales problématiques, Le Blanc a jugé bon d'aller dans la rue où il peut mener une vie autonome.

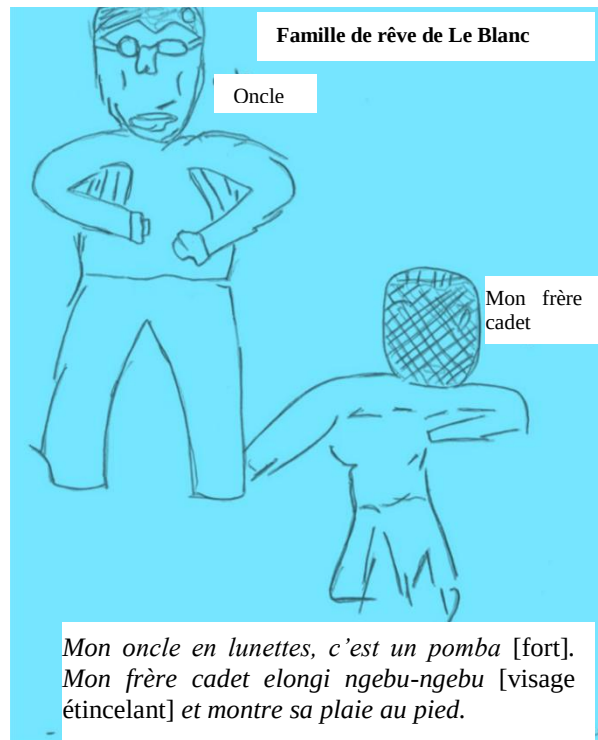


Figure 20. Famille de rêve de Le Blanc
Source : Dessin personnel de Le Blanc en 2010

1.3. Représentation de la rue

1.3.1. Autonomie acquise

Grâce à son autonomie, Le Blanc loue sa vie dans la rue qu'il trouve meilleure que celle vécue en famille. Même si la rue est un milieu de violence, elle représente pour Le Blanc la satisfaction de ses besoins élémentaires fondamentaux (l'alimentation, l'avoir matériel et financier, la liberté, etc.).

Comme nous étions deux et que j'étais bien protégé par mon frère, j'ai vu qu'il y faisait bon vivre, plus qu'à la maison. Nous faisons des petits travaux, nous mangions quand nous voulions et à notre faim. Je gagne facilement de l'argent.

1.3.2. Véritable vagabond libre

Le Blanc dessine un parcours de vie (échelle de vie) très complexe où il passe par quatre sites différents d'enfants des rues. À trois reprises, il est pris en charge par deux institutions d'accueil qui ont tenté de le réinsérer en famille.

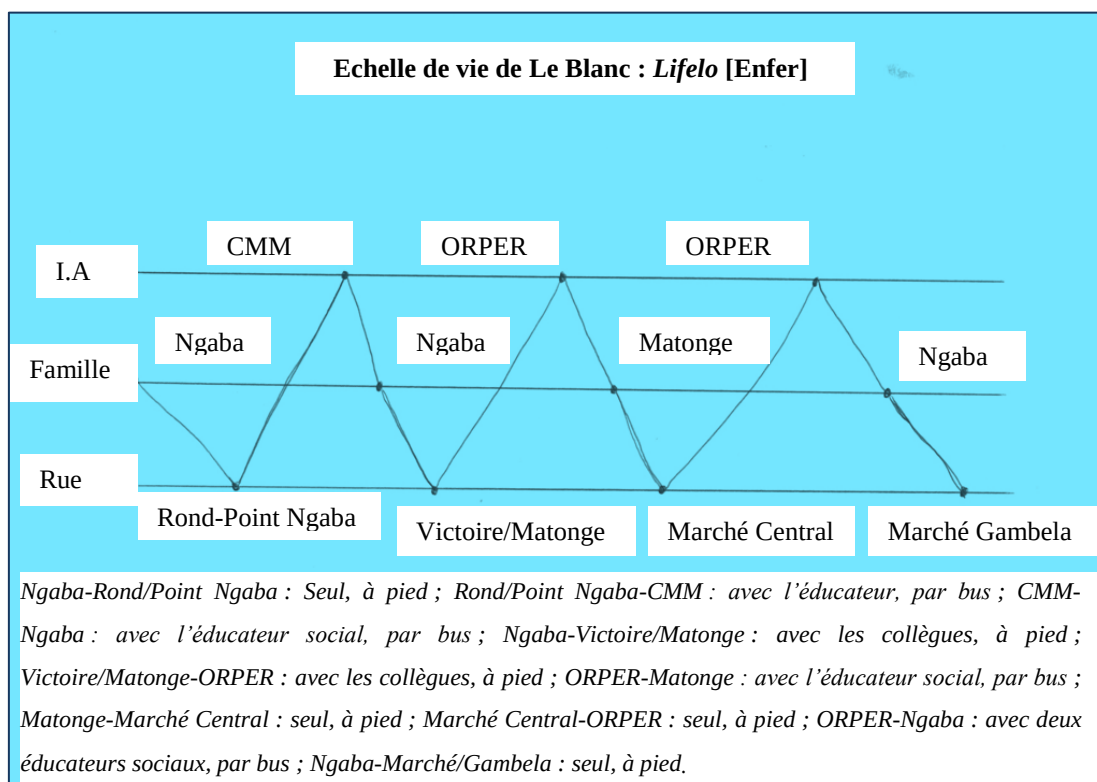


Figure 21. Échelle de vie de Le Blanc
Source : Dessin personnel de Le Blanc en 2010

Le Blanc nous a expliqué son échelle de vie en ces termes :

J'ai quitté ma famille à Ngaba pour le Rond-Point Ngaba où j'étais avec mon frère et d'autres camarades. Un éducateur des rues m'a récupéré pour l'Institution dénommée Centre Monseigneur Munziriwha. Une année après, l'assistant social est allé me laisser en famille. Je ne pouvais plus m'adapter à cette vie familiale, je fuis encore cette fois-ci loin de chez nous. Je suis allé à Matonge, précisément à la Place Victoire. Là, l'équipe mobile des éducateurs sociaux des rues m'a récupéré pour l'institution d'accueil ORPER. On m'a demandé où je voulais vivre, j'ai répondu : chez ma tante à Matonge où je fus accompagné par un éducateur social. J'ai déjà pris goût à cette vie autonome et libérale, j'avais fui pour me réfugier au Marché Central et de là je suis allé à l'ORPER. Malheureusement, deux assistants sociaux sont allés me laisser encore à Ngaba où j'ai fui encore pour le Marché Gambela. Il fallait de temps en temps changer de lieux et d'activités dans la rue pour qu'on ne me repère pas.

Le Blanc connaît bien la vie de la rue à Kinshasa, il est devenu un mentor pour ses collègues, car au début, c'est son frère et ses camarades qui l'aidaient et l'initiaient dans son parcours, mais après il est devenu « un véritable kinois », il va là où il veut sans être guidé. Cet enfant entre facilement en contact avec ses pairs dans les rues. Cette intégration facile

dans le groupe l'aide à se maintenir dans les rues. Malgré l'acquisition de son autonomie matérielle, il dénomme son échelle de vie *lifelo* [enfer] pour signifier les souffrances endurées dans sa traversée. Mais il est souvent dit que c'est devant les difficultés qu'on découvre sa véritable personnalité. Ainsi, la rue, « l'enfer » a donné à Le Blanc l'occasion de résister et d'y demeurer. Il pense y vivre mieux qu'en famille. C'est un enfant résilient.

1.4. Attrait de la rue

Le Blanc fréquentait la rue pendant qu'il était en famille. Il s'y rendait souvent pour se divertir quand il n'avait pas d'occupation. Il y a certainement pris goût, au point que son départ définitif fut facile. Nous remarquons chez lui un attrait vers la rue parce que son frère la lui a présentée comme un modèle d'une vie dans l'aisance. Ses frères et sœurs qui sont restés en famille vivaient dans la même situation que lui ; il aurait pu lui aussi tenir le coup, mais il a choisi de rejoindre l'autre frère dans la rue.

Dans la vie, il y a des hauts et des bas, je dois le supporter, je suis « un homme¹ ». Je dois lutter pour survivre, je n'ai pas peur de cela.

Pour lui « être un homme » signifie assumer ses responsabilités pour assurer son autonomie.

1.5. Identité acquise

Le Blanc appartient au monde de la rue où il est identifié par ses pairs par la couleur de sa peau, celle d'un Blanc, ce qui le valorise à leurs yeux. Il est aussi considéré comme un mentor, qui guide et oriente les autres dans les rues ; c'est lui le chef de file. Il se fait aussi facilement des amis. Tous ces éléments ont contribué à refaçonner son identité au contact

¹ Dans la mentalité congolaise, voire l'éducation traditionnelle congolaise, un homme (sexe masculin) ne doit pas se plaindre, il doit être courageux et travailler durement pour la survie. Ainsi, qu'il soit jeune ou adulte, un homme se croit toujours supérieur à une femme.

de la rue. Cette identité personnelle est aussi influencée par la représentation sociale que l'on a d'un Blanc. Pourquoi cet enfant aime-t-il ou accepte-t-il d'être identifié comme Le Blanc ? Un Blanc est un Européen². Depuis la colonisation, où l'homme blanc se disait être supérieur à l'homme noir, cette croyance reste parfois gravée dans la mentalité africaine. Tout ce qui est blanc serait meilleur ou supérieur par rapport à tout ce qui est noir. Le blanc représente aussi la beauté, la lumière, l'attraction, etc. Cette vision des choses peut être assimilée à son dessin de famille de rêve où il dessine son frère cadet avec un visage hachuré pour cacher ou masquer sa beauté (visage étincelant).

On peut se poser la question de l'impact de l'empreinte de ses parents décédés alors qu'il était très jeune. Bien qu'il apparaisse que son identité se soit forgée essentiellement dans la rue, Le Blanc ne serait pas opposé à un retour en famille où il reprendrait le nom de son père. Dans le dessin de la famille réelle, il met bien ses parents en valeur, sa mère particulièrement, protectrice.

1.6. Projet de vie

Pour Le Blanc la vie de famille ne l'attire plus, car il n'a plus son père ni sa mère et il doit donc assumer ses responsabilités en tant qu'homme. Il doit se battre pour sa survie et vivre en autonomie. Il évoque l'éventualité d'un retour en famille, mais manifestement il n'y croit guère : *Je ne vois pas dans quelle famille dois-je retourner ? J'en suis sorti il y a 9 ans [...] comment dois-je encore y retourner ? Je n'ai plus de parents*³. Trois tentatives de réinsertion familiale ont d'ailleurs été vouées à l'échec. Il vit réellement en rue, sans être pris en charge par une institution et il n'a

² Pour un enfant africain, toute personne à la peau blanche est européenne.

³ Parents : père et mère géniteurs.

donc pas de projet de scolarisation ou de formation. Mais il arrive à gagner sa vie en étant actuellement « nettoyeur ».

Son projet individuel de réinsertion familiale peut s'avérer difficile, car l'enfant n'a plus le réflexe de revivre dans sa famille qu'il a quittée depuis 9 ans.

Son projet communautaire reste un projet de désespoir, car face aux défaillances familiales, l'enfant voudrait bien interpeller le pouvoir politique du pays qu'il juge aussi moins responsable et égoïste.

Conclusion

Comme nous l'avons dit ci-dessus, le récit de cet enfant révèle beaucoup de contradictions en commençant par le temps passé hors du toit familial, les études faites, les mobiles à la base de sa fugue et la considération de la famille.

S'agissant d'abord du temps passé en rue, il reconnaît être hors de la famille depuis 9 ans alors qu'il a actuellement 16 ans. Nous pouvons estimer qu'il est parti de sa famille à 7 ans.

Ensuite, il dit avoir fréquenté l'école jusqu'en 4^e année pendant qu'il était en famille, s'agit-il du temps passé en famille après les trois tentatives de réunification, car un enfant de 7 ans ne peut pas être en 4^e année primaire.

Les mobiles à la base de sa fugue sont aussi assez flous : le mobile du départ était le décès de son père et de sa mère. Après il dit avoir suivi l'exemple de son frère dans la rue. Il évoque aussi la démission de la famille de sa mère.

Enfin, l'enfant considère sa famille comme un lieu qui ne l'occupe pas :

je m'ennuyais, car après l'école, je n'avais pas d'autres occupations.

Plus loin, il nous présente son projet de réinsertion familiale en récupérant son nom. Vers la fin, il ne veut plus de la famille, car il n'a plus de père ni de mère.

La famille de Le Blanc semble être de type matrilinéaire où la famille maternelle joue un rôle primordial dans la vie des enfants. Le Blanc parle moins de son père (seulement quand il avoue être en bons termes avec la famille paternelle) : il rêve d'un oncle maternel capable d'assumer le rôle d'un chef de famille.

Identité recomposée et repositionnée

Nous relevons aussi un problème identitaire dans le récit de Le Blanc. Ses parents étant décédés trop tôt, il n'a pas eu de modèle identificatoire dans sa famille qu'il a en outre quittée très vite. Pourtant son père est valorisé dans le dessin de la famille réelle puisqu'il y est mis en premier lieu, sa mère apparaît comme très protectrice. Tout ce qu'il sait, il l'apprend des autres membres de la famille et il se fabrique une image fantasmatique de ses parents comme nous le lisons dans le dessin de famille réelle : un père, chef de la famille et une mère affectueuse qui protège. La perte du père et de la mère engendre aussi la perte du sens de la vie.

Dans la rue, il veut s'affirmer auprès de ses collègues et montrer qu'il est vraiment ce Blanc qui connaît tout et qui peut bien affronter la vie de la rue. Il est d'ailleurs perçu comme un mentor, un guide pour ses pairs. Et pourtant il décrit son parcours comme un enfer. On peut donc imaginer que Le Blanc a réussi à entamer son processus de résilience, après la « perte du sens de la vie » que furent les décès de ses parents et l'« enfer » de son parcours en rue où il a remodelé son identité au contact de tous les acteurs de la société kinoise.

Peut-on dire que Le Blanc est attiré par la rue ? Sans doute y a-t-il chez lui un véritable attrait, même si la cause originelle de son départ est le décès de ses parents. Les trois tentatives de réinsertion familiale se sont soldées par des échecs et un retour dans la rue. Si le manque d'attrait de la rue est certes en cause, la vie de liberté et d'indépendance qu'il a connue dans la rue depuis des années est très séduisante, malgré tous les écueils auxquels elle le soumet.

2. Cas Obama, la rue non désirée

Introduction

Obama, nous l'avons rencontré dans une institution d'accueil ouverte de Kinshasa.

Il a bien accepté notre demande d'entretien. L'enfant a des plaies et nous dit qu'il s'est brûlé en fabriquant des bonbons avec du sucre bouilli. Comme nous l'avons relevé chez Le Blanc, le récit d'Obama révèle quelques contradictions : il nous dit être âgé de 10 ans et avoir vécu hors de la famille depuis 6 ans, c'est-à-dire qu'il serait dans la rue depuis l'âge de 4 ans. Or, ses parents ont divorcé quand il avait 7 ans. On peut se demander où étaient ses parents quand il les a quittés à 4 ans ? Était-il parti avec sa sœur qui devait avoir moins de 4 ans ? Obama a raison de dire que sa fugue était progressive, elle a pris du temps. Il s'est accoutumé à la rue avant de décider une fugue définitive.

Au début, j'allais dans la rue et je rentrais le soir en famille pour dormir. J'allais chez les « tantines » qui m'aidaient, me donnaient à manger, de l'argent, des habits.

2.1. Récit reconstruit et structuré

indicateurs sociologiques

Il nous dit qu'il est âgé de 10 ans. Il dit n'être plus en contact avec sa famille depuis 6 ans et que celle-ci résiderait dans la commune de N'sele. Il aurait été à l'école jusqu'en 3^e année primaire.

Vie en famille

En famille, il y avait beaucoup de problèmes. Papa et maman ne s'entendaient pas, d'après ce qu'on m'a dit, et chaque enfant devait se débrouiller. Je suis l'aîné d'une famille de deux enfants (fille et garçon). Mes parents ne vivent plus ensemble. Ils se sont séparés quand j'avais sept ans. Je ne connais pas la cause de ce divorce. Tout ce que je sais c'est

qu'ils se chamaillaient et se battaient souvent en notre présence. Au début, j'allais dans la rue et je rentrais le soir en famille pour dormir. J'allais chez des « tantines » qui m'aidaient, me donnaient à manger, de l'argent, des habits. Une maman m'a amené dans un centre et là j'ai commencé à étudier jusqu'en 3^e primaire. Ma sœur est aussi dans la rue comme moi, mais je ne sais pas où. Je n'ai aucune nouvelle. Je la cherche partout, mais elle demeure introuvable. J'ai peur et cela me fait mal. Je bégaye depuis que papa nous a abandonnés. Moi-même, j'ai aussi un nom de famille. Je ne suis plus en contact avec ma famille. Même notre maman nous a fuis depuis que papa l'a chassée de sa maison. J'ai appris que papa a encore divorcé d'avec la belle-mère. Je ne connais plus sa vie. Je ne connais personne de la famille de papa ni de maman. S'ils viennent me chercher, j'irai en famille sans problème. Même si on a de l'argent dans la rue, je préfère vivre en famille. Je souhaite une réconciliation avec ma famille.

Vie dans la rue

J'étais d'abord dans les rues de notre quartier où je mendiais. Une fois, j'ai payé mon transport jusqu'au marché de la Liberté (deuxième grand marché de la capitale Kinshasa) où j'ai rejoint les amis. Pour survivre, j'ai volé, mendié et transporté des colis. La vie était tellement difficile pour moi que je suis allé à la paroisse catholique située à côté du marché. J'ai rencontré les prêtres qui m'ont conduit dans un centre d'hébergement à Limete (une des communes de Kinshasa). Avec mes amis, nous avons fui le centre pour retourner au marché de la Liberté. Nous y avons trouvé d'autres amis qui nous ont parlé de Matonge où il y avait de la vie et ensemble, nous nous y sommes rendus. Je m'appelle Obama comme le président des États-Unis, je l'aime bien. C'est pourquoi je porte son nom. On m'a dit que c'est un Noir qui gouverne les Blancs. Je l'aime bien. Il faut avoir du courage comme lui. Mon ami s'appelle Mobutu, il ment beaucoup et il vole aussi. Les anciens de là nous ont initiés à cette

vie. C'était affreux. Ils nous brûlaient avec la cigarette, il fallait boire de l'eau très chaude, dormir avec des habits mouillés, se faire coiffer comme des voyous, porter des habits déchirés, se faire des tatouages, etc.

Vie en institution d'accueil

J'ai encore fui pour un centre ouvert à Kasa-Vubu (une des communes de Kinshasa). La journée, je vais souvent vagabonder au stade des martyrs pour me distraire. Parfois je vais « lutter » [travailler]. Je fais des petits métiers. Actuellement le métier qui paie bien est celui de ramassage des déchets dans les parcelles privées. Nous ramassons ces déchets et nous allons les jeter dans les grands dépotoirs. Par jour, je peux gagner 1 000 à 1 500 FC qui équivalent actuellement à 1,01 ou 1,15 \$. Cet argent me sert à payer mes habits, car je mange chaque jour au centre et une partie de l'argent, je le remets à l'éducateur pour épargner. Je joue aussi au Nintendo. Je vagabonde la journée et la nuit, je rentre dans l'enceinte du centre dormir à la belle étoile, car il n'y a pas de dortoir. Les institutions ne veulent pas que je sorte. Je suis bien ici, car je peux sortir comme je veux. Je suis souvent malade quand on m'enferme, j'ai la gale et des maux de tête. Je suis à l'aise quand je sors.

Projet de vie

Même à la télévision, je peux parler. Je n'ai peur de personne. Aux parents, je leur dirais de garder leurs enfants en famille, de ne pas les chasser, ni les injurier, ni les maltraiter et de ne pas les traiter comme des sorciers. Aux enfants qui sont dans les rues, je demande : de cesser avec la vie des rues ; qu'ils regagnent leur famille et à ceux qui sont en famille, d'y rester et de tenir bon. Quant aux gouvernants, ils doivent aider les enfants à regagner leur famille. Les enfants sont l'avenir du pays. C'est nous qui allons les gouverner demain. Nous n'étudions pas, comment allons-nous gouverner ce pays ? Ce sera pire que maintenant.

Nous avons voulu savoir le vrai mobile de leur abandon par leur père et il nous a répondu : *notre papa nous accusait d'être des sorciers ; c'est ainsi que tous les membres de la famille se méfiaient de nous.*

2.2. Représentation de la famille

2.2.1. Conflit familial

Obama se représente la famille comme le lieu de mésentente, de dispute et de séparation. Les parents se disputaient et se bagarraient en leur présence, mais il avoue dans un premier temps ne pas connaître la cause de leur divorce. Ce qui semble normal, car son père et sa mère se sont séparés quand il avait 7 ans, alors qu'il était déjà dans la rue. Malheureusement il n'a pas pu nous dire exactement la durée de tous ces va-et-vient entre la famille et la rue. Son père les a abandonnés, car il les a accusés d'être des sorciers (sa sœur et lui). Certainement parle-t-il ici de sa rupture totale qui est intervenue à 7 ans, donc après le divorce du père et de la mère. Plus tard dans son récit, l'enfant lie ce divorce à son abandon par les parents alors qu'il fréquentait déjà la rue. À la base de la fugue se trouve la situation conjugale conflictuelle des parents.

2.2.2. Déséquilibre familial

Quelle est la place de la famille dans la vie d'Obama ? C'est une famille qu'il situe au coin droit du papier, enfermée, sans relation avec les autres membres de la famille voire de la société.

Voici comment il représente sa famille :

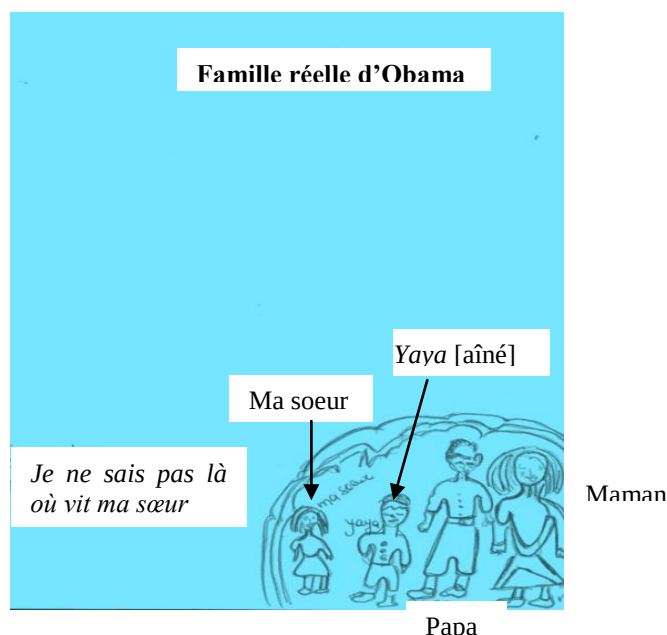


Figure 22. Famille réelle d'Obama
Source : dessin personnel d'Obama en 2010

En analysant son dessin, on observe que la famille d'Obama vit dans un univers clos qu'il faut protéger, une sorte de cocon. Son dessin confiné dans l'angle droit, en bas du papier exprime bien un déséquilibre intérieur au sein de la famille. Ainsi il est déséquilibré, inhibé et sans espoir de retourner en famille. Il pense aussi à sa sœur, qui est dans la même situation que lui, il est sans trace d'elle. Il la dessine même en premier lieu. À côté de son père se trouve sa mère. Près de sa sœur, il y a son *yaya*⁴. Qui est ce personnage, car selon son récit, sa famille est composée de deux enfants dont il est l'aîné. Serait-ce un cousin ou est-ce lui-même et pourquoi cette façon de se nommer ? Les personnages de sexe féminin ont une chevelure en désordre qui pend vers le bas alors que la femme africaine aime bien se coiffer. La mère est dessinée en dernière position, car l'enfant regrette son attitude d'une mère rejetante. Suite à toutes ces perturbations des liens et relations familiales, Obama veut une famille où les différents personnages qui la composent se tiennent main dans la main ; une famille

⁴ *Yaya*, terme lingala pour signifier aîné ou grand.

où règne l'unité. Ce qui est en opposition avec sa famille réelle comme nous le voyons dans le dessin ci-dessous :



Figure 23. Famille de rêve d'Obama
Source : dessin personnel d'Obama en 2010

La famille de rêve d'Obama est unie. Le père, le chef de la famille, est dessiné en premier lieu suivi de la mère et des enfants qui se tiennent main par la main. Et les femmes, contrairement au premier dessin, ont les cheveux relevés, signe d'une personne ordonnée, épanouie qui vit en paix. Il n'a pas nommé les différents personnages de son dessin de famille de rêve, nous pouvons estimer qu'il y a son père, sa mère, lui-même et sa sœur.

2.3. La vie de la rue est une lutte

Obama reconnaît que la vie de rue n'est pas facile. Il a subi des rites d'initiation atroces de la part des anciens des rues. Malgré cela, il a de l'endurance, il sait que la vie est une lutte. À l'écouter, si cet enfant pouvait trouver refuge chez un des membres de sa famille, il n'irait pas dans la rue. Bien qu'il s'adapte dans la rue, il n'a jamais aspiré à devenir enfant des rues.

C'est ainsi qu'il dénomme son échelle de vie *kake* [foudre] pour exprimer les souffrances qu'il endure dans la rue et qui peuvent porter atteinte à son intégrité physique. Malgré son autonomie matérielle, il dit que cette vie est difficile, mais qu'il n'aime pas fréquenter les institutions à cause de leur discipline.

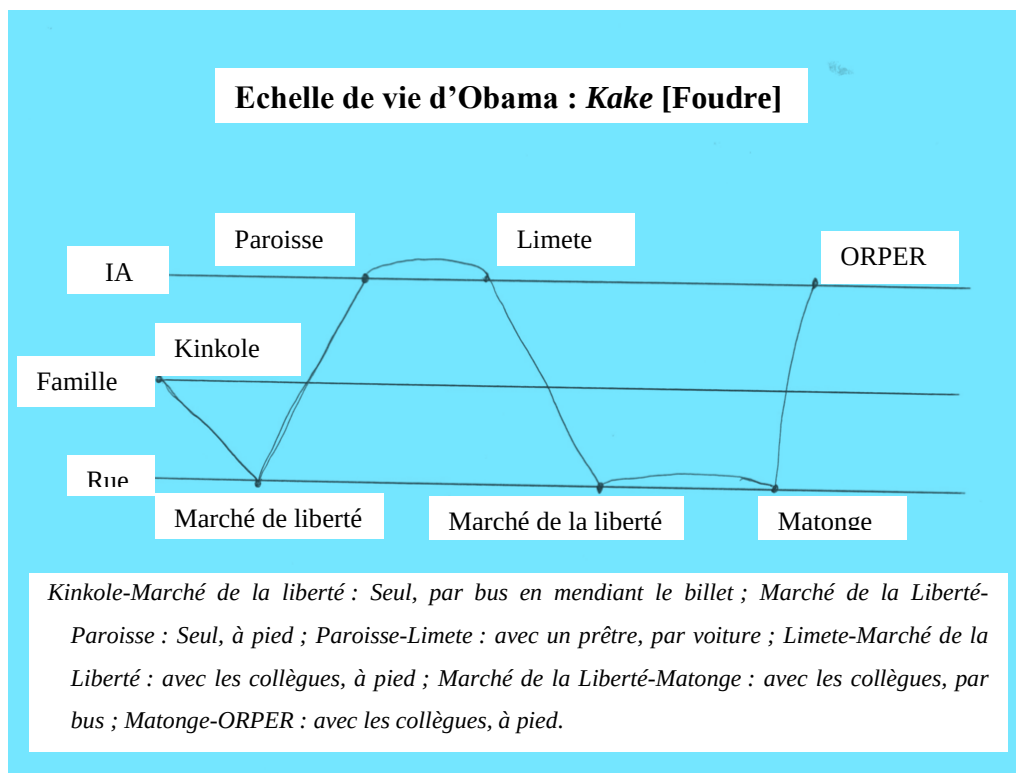


Figure 24. Échelle de vie d'Obama
Source : Dessin personnel d'Obama en 2010

2.4. Rue non désirée

Le récit d'Obama montre que la rue pour lui est surtout un lieu de survie. Il a commencé à fréquenter la rue avant le divorce de ses parents. Peut-être la générosité et l'hospitalité des « tantines » ont fait qu'Obama est demeuré et a résisté un moment à la rue. Nous lisons aussi dans cette échelle de vie qu'Obama a été pris en charge dans trois institutions, mais aucune d'elles n'a pu l'aider à renouer avec sa famille. D'ailleurs, l'accoutumance à cette vie, surtout à la liberté qu'elle lui offre, a fait de lui un véritable enfant des rues ; nous le voyons par sa forte mobilité dans la rue et par le fait qu'il voit dans les institutions une prison, un lieu

d'enfermement. Il ne s'épanouit pas dans les institutions où il dit avoir des maux de tête et la gale. Il aime la rue où il y a la vie.

Nous y avons trouvé d'autres amis qui nous ont parlé de Matonge où il y a de la vie et ensemble, nous nous y sommes rendus.

Que signifie cette « vie » qu'offre la rue ? N'est-elle pas cette ambiance de ce quartier mouvementé par les bruits de la musique, ce lieu qui offre plusieurs opportunités de travail à ces enfants ou ce lieu de rencontres et de relations ?

2.5. Identité personnelle et sociale

Obama s'identifie au président actuel des USA qui est le premier président noir. Il ne le connaît pas, mais il entend parler de lui et l'apprécie pour son courage et sa capacité de diriger ceux qu'il pense être les plus forts, c'est-à-dire les Blancs. Il a intériorisé tout ce qu'il apprend d'Obama pour se faire une image fantasmée de sa propre personne. Il dit n'avoir peur de personne ; la rue semble lui avoir conféré une sorte de force intérieure. Tout petit au milieu de plus âgés, il entraîne ses collègues dans leur traversée. Et pourtant il a gardé un bégaiement depuis que son père l'a abandonné. Mais cet enfant souffre de l'absence d'une bonne référence parentale. L'unique référence qu'il a, est celle des parents méchants qui se bagarrent en sa présence et qui n'assument pas leur responsabilité. Ainsi, il tient à être et à agir comme le président Obama.

2.6. Projet de vie

Obama a deux projets : le premier est personnel et concerne sa réinsertion familiale et/ou le rétablissement des relations familiales.

S'ils viennent me chercher, j'irai en famille sans problème. Même si on a de l'argent dans la rue, je préfère vivre en famille. Je souhaite une réconciliation avec ma famille.

Cet enfant n'a jamais rejeté sa famille, c'est plutôt cette dernière qui ne fait aucun effort de le chercher. Il cherche sa sœur qui est aussi dans la rue et connaît bien la situation de son père qui a divorcé pour une seconde fois. Il déclare aussi avoir un nom de famille même s'il en porte actuellement un autre.

Le second projet de vie est communautaire. Il voit l'avenir de la RDC en noir, car bon nombre de ses enfants traînent dans la rue et ne bénéficient d'aucune éducation ni instruction, alors qu'ils représentent l'avenir de ce pays.

Aux parents, je leur dirais de garder leurs enfants en famille, de ne pas les chasser, ni les injurier, ni les maltraiter et de ne pas les traiter comme des sorciers. Aux enfants qui sont dans les rues, je demande : de cesser avec la vie des rues ; qu'ils regagnent leurs familles et à ceux qui sont en famille, d'y rester et de tenir bon. Quant aux gouvernants, ils doivent aider les enfants à regagner leur famille.

Il est inquiet de l'avenir de la RDC qui sera dirigée par des personnes non instruites, des incultes. Obama souhaite la réconciliation de tous et à tous les niveaux, sur un ton assez moralisateur !

Conclusion

Obama est un enfant des rues, car il a rompu totalement avec sa famille. Il dit dans un premier temps avoir quitté sa famille progressivement parce que son père et sa mère se disputaient constamment sans qu'ils ne s'inquiètent de cette fuite en rue. Plus tard il dira avoir été abandonné par son père qui l'accusait de sorcellerie. Comment à cet âge un enfant pouvait-il décider de sa vie ? Il dit avoir quitté la famille de son initiative, mais peut-on vraiment parler d'une exclusion voulue à cet âge ? Cet enfant présente un problème identitaire et d'abandon.

Problème identitaire

Comme nous l'avons dit ci-dessus, il est confronté à l'absence d'un bon modèle référentiel parental et/ou familial. L'unique modèle qui lui est présenté est celui d'une famille désordonnée (disputes, bagarres, divorces des parents et abandon d'enfants). Pourtant il rêve d'une bonne famille unie et, s'il en avait la possibilité, il la regagnerait sans problème. Il parle de la survie en termes de lutte. Il faut lutter pour survivre, d'où il s'identifie à Obama, le courageux qui a lutté pour devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Problème d'abandon

L'enfant nous a révélé à la fin de son récit avoir été abandonné par son père qui l'accusait de sorcellerie. Nous nous interrogeons quant à la manière dont cet enfant expose son problème. Nulle part dans le récit il ne parle de la sorcellerie, il le révèle à la fin. Pourquoi cela, est-ce son cimetière secret ? Nous sommes aussi étonnée de constater qu'un tout petit enfant de 4 ans quitte sa famille pour aller dans la rue et revienne le soir sans que la famille ni l'entourage n'en disent mot. Nous supposons que les parents, pendant qu'ils vivaient encore ensemble, soupçonnaient ou accusaient déjà leur enfant de sorcellerie. Il fallait peut-être trouver des astuces pour le faire fuir ou le chasser de la maison (le priver de nourriture...). À la base de cet abandon, il y a donc une irresponsabilité des parents ou de la famille. Le bégaiement dont souffre cet enfant n'est qu'un symptôme consécutif de cet abandon.

Son échelle de vie, qu'il appelle « foudre », nous révèle que cet enfant n'a jamais bénéficié d'une tentative de réunification familiale. Pourquoi cela ? Chaque fois qu'il était dans une institution, il échappait au contrôle des travailleurs sociaux pour retourner dans la rue seul ou avec ses collègues. Il s'est intégré dans une bande, heureusement il est actuellement pris en charge par une institution d'accueil ouverte qui le scolarise. Mais le

nom qu'il donne à son échelle de vie indique bien que la vie dans la rue est difficile et ne semble pas avoir beaucoup d'attrait pour lui.

Outre son projet individuel de réinsertion familiale, Obama a un projet communautaire qui est éducatif. Il recommande aux parents et aux gouvernants une bonne éducation pour tous les enfants, avenir du pays.

3. Cas Roi David, le secret du cœur

Introduction

Nous avons rencontré cet enfant dans une institution d'accueil d'enfants des rues de Kinshasa. Le responsable de l'institution nous a mis en contact avec un travailleur social, à qui nous avons soumis notre problème. Ce dernier nous a confié l'enfant Roi David qui, d'après lui, pouvait nous donner des informations fiables⁵ sur sa vie ayant trait à l'objet de notre recherche. L'enfant était un peu réticent et nous lui avons expliqué qui nous étions et ce que nous faisions. Lui parler de la recherche, il ne pouvait rien comprendre. Nous lui avons seulement demandé s'il connaissait les religieuses à Kinshasa et ce qu'elles font. Après son explication, nous lui avons dit que nous cherchions leur bien, comment améliorer la qualité de leur vie et surtout aider les enfants qui ont rompu avec leur famille à rétablir les relations. Roi David nous a dit qu'il vit hors de la famille depuis 3 ans et à la fin du récit, il nous a parlé de 3 ans vécus au CMM. Son échelle de vie démontre qu'il met les 3 différentes églises où il était interné sur la ligne de rue. Quelle était la durée de son internement ? Nous lisons aussi qu'il s'est installé à Matonge et il n'a pas dit combien de temps cela a pris.

3.1. Récit reconstruit et structuré

indicateurs sociologiques

Roi David a 12 ans et a quitté sa famille qui vit dans la commune de Lingwala depuis 3 ans. Il est d'origine congolaise et a fréquenté l'école jusqu'en 2^e primaire.

⁵ Le travailleur social nous l'a confié en nous disant qu'il pouvait nous fournir des éléments « fiables » pour notre étude. Mais qu'entendre par ce mot « fiable » ? Sans doute ce travailleur social voulait-il dire que cet enfant s'inscrivait bien dans le cadre de l'étude que nous menions.

Vie en famille

Je suis deuxième, né d'une famille de 4 enfants. Nous avons quitté l'Angola pour Kinshasa à la suite de la maladie de ma mère frappée d'une hémiplégie. Nous habitions à l'époque dans la parcelle familiale à Barumbu. Quelques mois après la mort de notre maman, la grand-mère maternelle nous a pris chez elle à Lingwala (commune voisine de Barumbu) car personne ne voulait plus de nous, parce que les membres de la famille de la mère nous ont accusés d'être des sorciers et d'avoir « mangé » notre maman. Ils nous accusaient aussi d'être le porte-malheur de la famille et la cause du chômage de nos oncles. Nous ne sommes pas des sorciers et nous n'avons pas mangé notre maman, nous ne pouvons pas le faire. Tout le monde s'attaquait à nous ; ils nous maltrahaient. Pas de paix, trop de tracasseries comme si je n'étais pas chez nous. Un jour, notre grand-mère nous avait conduits, mes deux petits frères et moi, chez une dame pasteur pour la délivrance à Kingasani (commune voisine de Masina et Kimbanseke). Cette dame nous a demandé qui nous avait donné l'ordre de manger maman. Nous avons dit que nous ne connaissions pas la sorcellerie, mais cette femme-pasteur confirma que nous étions de vrais et grands sorciers capables d'exterminer toute la famille. Elle demanda à la grand-mère de payer 75 \$ pour notre délivrance et nous a interdit de jouer avec les autres enfants par peur de les contaminer. Notre locataire (une dame) a aussi témoigné qu'elle nous voyait la nuit en songe et cela confirma notre sorcellerie. D'ailleurs, c'est elle qui a demandé à la grand-mère de nous amener là où elle priait. Le témoignage de la locataire a renforcé notre souffrance et la grand-mère a voulu nous brûler vifs. Elle nous frappait avec un morceau de bambou. Elle nous a amenés dans une autre Église à Ngiri-Ngiri (commune voisine de Kalamu et Kasa-Vubu) et ensuite à l'Église de Kisenso. À l'Église de Kisenso, mes deux petits frères ont fait de l'anémie et le pasteur a témoigné avoir ôté leur sorcellerie. Le

pasteur a demandé à la famille de les récupérer. Je suis resté à l'église, car le pasteur disait que ma sorcellerie était si forte et têtue (incurable et chronique), qu'il fallait de grands jeûnes pour qu'elle me quitte.

Un jour, le pasteur nous a enfermés dans un sac pour nous frapper avec d'autres enfants qui étaient là. Cela était terrible pour moi, mais je ne pouvais rien faire ni fuir, car j'étais faible. Quand j'eus faim un jour, j'ai volé 1000 Fc (équivalant à 1,5 \$, plus ou moins 1 euro) au pasteur. Ayant aperçu la disparition de son argent, il nous a tous frappés. Peiné par cet acte, j'ai fini par reconnaître le vol. Face à cette honte, j'ai fui pour regagner la famille. J'ai marché plus de 15 Km, mais comme je ne pouvais plus regagner la famille, j'ai jugé bon de rester dans la rue. Ma sœur aînée vit en famille, car elle n'a pas été soupçonnée de sorcellerie. Mes deux petits frères sont en famille, ils vont bien. Je ne peux pas y aller, car je suis toujours sorcier ; d'après le pasteur ma sorcellerie ne peut pas m'être enlevée. Je ne sais pas si réellement je suis sorcier. Ici je vis bien avec les amis. D'ailleurs ils ne savent pas que je suis sorcier ; vous aussi il ne faut pas le dire aux gens.

Vie dans la rue

Un jour, j'avais croisé un membre de ma famille, m'informant que la famille me cherchait et je m'y suis rendu pour ensuite être chassé comme un serpent. Je suis rejeté par la famille, je suis retourné dans la rue. Je ne faisais que mendier, vagabonder un peu partout dans les rues. De là, je suis venu à Matonge. Je voudrais ne plus voir ma famille et si je croisais quelqu'un, je passerais comme si je ne l'avais jamais vu ni connu. Pour moi, ils sont déjà morts, et moi non plus je n'existe plus pour eux.

Vie dans l'institution d'accueil

Il y a toujours des gens de bonne volonté qui nous aident. Une maman m'a vu à Matonge et a voulu savoir ce que je faisais là. Je lui ai tout expliqué et

c'est elle qui m'a conduit ici où j'ai été accueilli par une religieuse. Personne ne me rend visite. Ma famille m'a demandé de ne plus la visiter. Je vis ici au centre depuis trois ans avec beaucoup de soucis. La vie n'est pas facile, mais je m'adapte. Je suis les cours au centre de rattrapage scolaire, car j'avais abandonné l'école quand j'étais en 2^e primaire. Je vais aussi à l'espace "masolo"⁶ pour le théâtre. L'année prochaine, je vais faire une formation en menuiserie.

Voilà tout ce que je peux te dire. Je n'ai plus rien à dire. Je garde d'autres choses pour moi ou je les dirai quand je serai grand.

Constat

Nous avons senti en cet enfant l'envie d'être à côté de quelqu'un qui lui parle et l'écoute. Il s'est exprimé sans problème et malgré son refus de nous dire ce qu'il gardait pour lui-même, il est resté longtemps à nos côtés. Il ne voulait pas finir de dessiner ; nous l'avons interrompu en lui disant qu'il ne disposait que de 40 minutes.

Il a posé plusieurs questions telles que : *par qui commencer à dessiner, dois-je écrire le nom des personnes, dois-je aussi dessiner papa et maman ?* Roi David s'en est allé en riant, il est revenu sur ses pas en nous demandant notre nom, notre adresse et notre numéro de gsm. Trois jours après, il nous a appelée pour nous rendre visite et nous lui avons promis de passer au Centre le voir. Lors de notre deuxième rencontre, il nous a demandé une paire de babouches et nous a révélé qu'il voulait être initié à la vie chrétienne. Nous avons fait part de sa demande au responsable. Il a refusé qu'on parle encore de sa vie et de sa famille.

⁶ Masolo mot lingala qui signifie dialogue.

3.2. Représentation de la famille

3.2.1. Relation perturbée

Vivant et grandissant dans une société mentalement matrilinéaire, certains enfants n'accordent plus assez de considération à la femme qui ne joue plus son rôle affectif ; le cas de la grand-mère maternelle de Roi David est interpellant. Elle, qui a accepté de prendre en charge les enfants laissés par sa fille décédée, finit par les maltraiter. Elle ne protège pas ses petits-fils (Roi David et ses petits frère et sœur). Toute sa famille maternelle les accuse d'être des sorciers, des porte-malheurs et des enfants de malédiction. Roi David a vécu dans un environnement familial où les relations étaient perturbées. Pour lui, la famille représente un lieu de tracasseries et de manque de paix, un lieu où l'on accuse les enfants de sorcellerie. Il ne parle pas de son père, mais curieusement, il est en première position dans le dessin tel que nous le voyons ci-dessous.

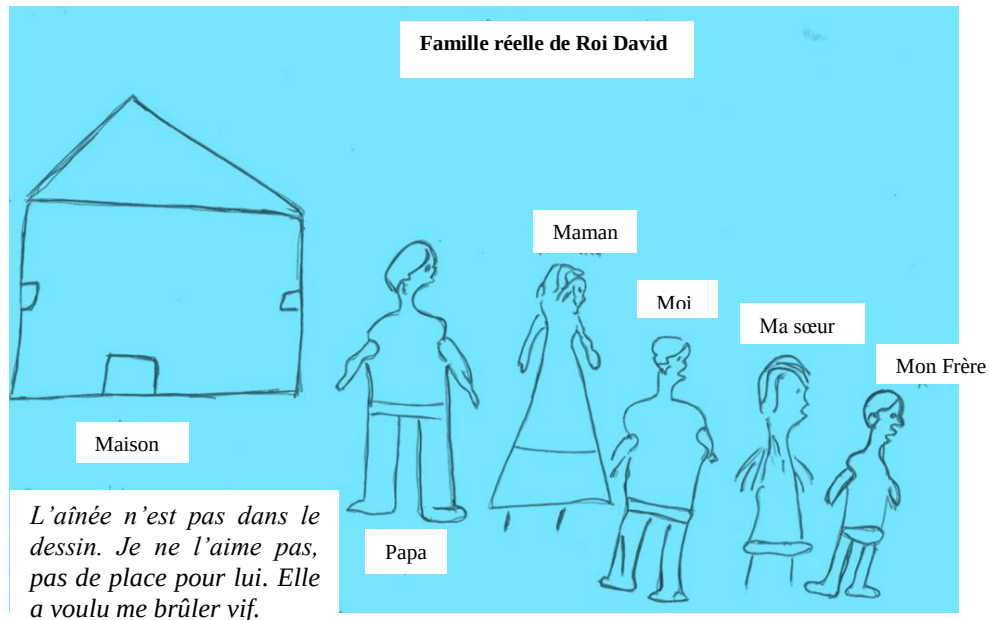


Figure 25. Famille réelle de Roi David
Source : Dessin personnel de Roi David en 2010

De la lecture de son dessin de famille réelle, il ressort que Roi David commence par dessiner une maison qui est le symbole d'une vie en famille. Elle représente l'abri, la protection ou la sécurité. Il se sent comme un

étranger dans sa propre famille et pourtant il est l'enfant de ce dedans (famille représentée par la maison). Roi David est bien présent dans sa famille, car il se considère toujours membre passif. Il refuse de dessiner sa sœur. Probablement parce qu'elle n'a pas été accusée de sorcellerie par la famille et serait donc l'enfant bien aimée de la famille. Il le dit clairement dans le dessin :

Je ne l'aime pas, pas de place pour elle. Elle a voulu me brûler vif.

Certainement elle a participé à la maltraitance de Roi David. Ce dernier rêve d'une famille où l'enfant est assisté et guidé par l'adulte tel que nous le voyons dans son dessin de famille ci-dessous.

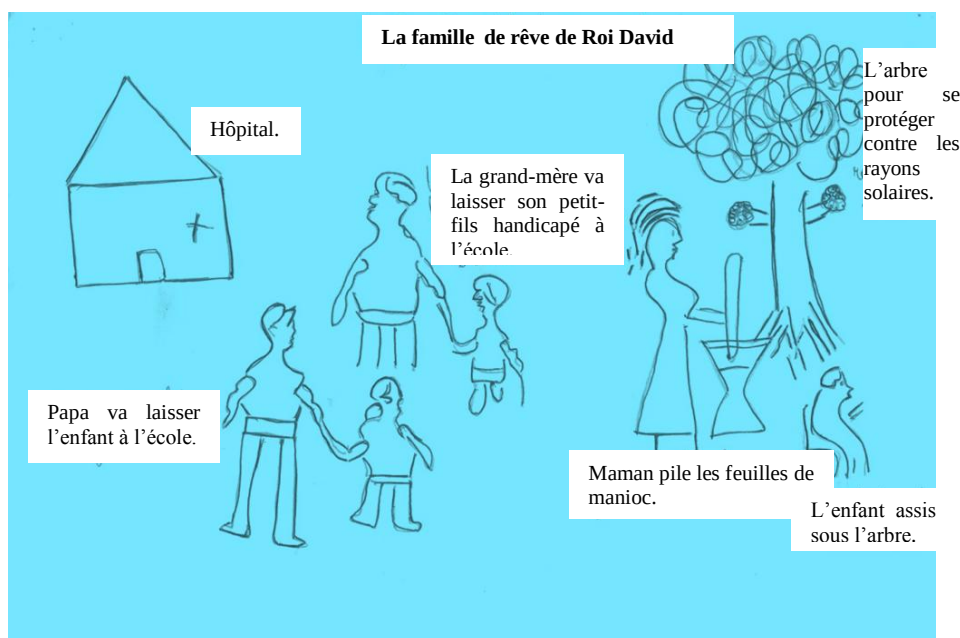


Figure 26. Famille de rêve de Roi David
Source : Dessin personnel de Roi David en 2010

3.2.2. Rétablissement des relations familiales

S'agissant de son dessin de la famille de rêve, Roi David trouve que sa famille est malade et qu'il lui faut des soins appropriés. Il dessine en premier lieu l'hôpital, lieu de guérison, de rétablissement des relations. Ensuite on voit la grand-mère qui accompagne son petit-fils handicapé et le père qui tient aussi un enfant ; tous vont à l'école.

Que représente la notion de handicap pour cet enfant ? Certainement ce malaise affectif dont il souffre. Enfin, il y a la mère qui pile des feuilles de manioc pour nourrir la famille et un enfant assis sur une chaise ; tous deux sous l'arbre pour s'abriter contre les rayons solaires dans un pays chaud comme la RDC. Curieusement l'enfant parle de l'école, mais dessine plutôt l'hôpital. Roi David invite les parents ou grands-parents et/ou la famille à assumer leur responsabilité auprès des enfants. Ils doivent les guider, les protéger et les nourrir. L'enfant retrouve la paix et l'envie de vivre et de rester en famille en se reposant sous l'arbre où il attend sa mère.

3.3. Rue, lieu de violence

Roi David met les Églises de réveil sur la ligne de la rue, car elles se sont écartées de leur mission salvatrice et prophétique. Il se peut que la grand-mère, en les emmenant à l'église, s'attende à ce que ses petits-fils soient délivrés de cette sorcellerie (bonne intention), mais les enfants vont y subir une maltraitance et une pression psychologique pour avouer leur soi-disant forfait. Pour lui, **la rue est tout lieu qui n'aide pas l'enfant à se socialiser, qui est un lieu de maltraitance et de souffrance.**

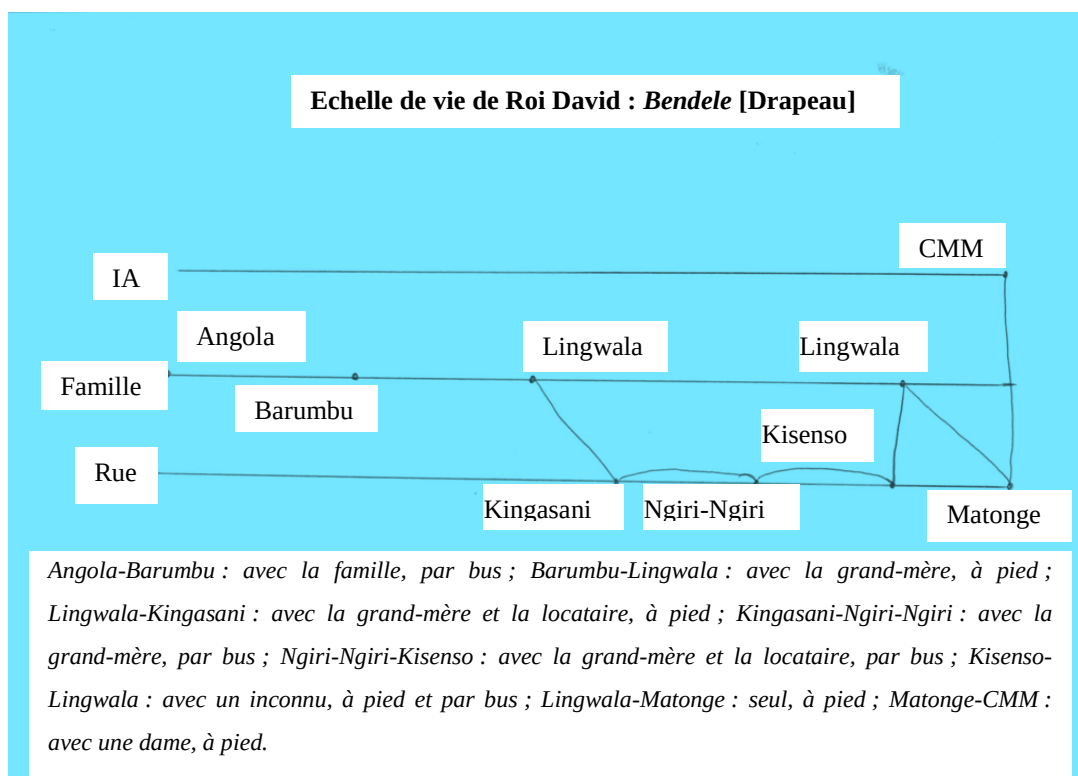


Figure 27. Échelle de vie de Roi David
Source : Dessin personnel de Roi David en 2010

Nous pouvons aussi dire que les nombreux déplacements en famille ont un impact sur la vie de l'enfant. Apparemment, il n'a été qu'une fois dans la rue (Matonge) et il a été pris en charge par l'institution d'accueil CMM. Kingasani, Ngiri-Ngiri, Kisenso sont les différentes églises où l'enfant est passé pour sa délivrance. Il n'a pas pu nous donner les vraies dénominations des églises, car il y en a tellement à Kinshasa, à tel point que certaines portent le nom du lieu (commune, quartier ou rue) de leur implantation, du chef spirituel de l'église, etc.

3.4. Une souffrance inédite

Roi David a vécu dans une famille qui a connu plusieurs changements de lieux de vie. Le décès de sa mère est à la base de son exclusion de la famille, car il est accusé d'être l'auteur de cette mort. L'enfant a subi une maltraitance en famille et au niveau des églises où il a été amené pour sa délivrance. Une sorcellerie qui est déclarée « chronique

et incurable » par le gourou et qui a désocialisé l'enfant ; celui-ci ne pouvait s'établir que dans la rue. Cette dernière est son refuge. Il ne veut pas que ses nouvelles connaissances soient au courant de son passé, de son histoire sur la sorcellerie.

3.5. Identité personnelle et sociale

Cet enfant a commencé à s'identifier à un roi, c'est-à-dire qu'il souhaitait bénéficier de tous les droits et faveurs liés à la vie d'un roi. Voulant renouer avec sa famille, celle-ci le chasse comme un serpent, un animal dangereux qui fait peur. Il s'identifie à un serpent qui est un animal affreux et, quand on le voit, des coups de bâton, des pierres s'abattent sur lui ; il faut le tuer, le faire disparaître de la vue des humains. Suite à la déclaration de la locataire et celle du gourou, la famille ne veut plus de cet enfant qui est source de leur malheur, même sa propre sœur ne veut plus de lui. Il porte l'étiquette d'un grand et véritable sorcier capable d'exterminer toute la famille.

3.6. Projet de vie

Outre les études qu'il a entreprises, Roi David n'a pas un projet précis dans sa vie. Il voudrait faire la menuiserie l'année suivante. Cet enfant séjourne depuis 3 ans dans cette institution, nous pouvons nous demander quel est le travail fait sur cet enfant qui ne présente aucune opportunité de sortie ou de quitter l'institution.

Conclusion

La situation de Roi David est très complexe. Il vit une situation de rejet mutuel. Il commence par dire que sa famille ne veut plus de lui et l'accuse de sorcellerie. Il ne veut plus voir sa famille, mais il regrette que depuis qu'il est hébergé au CMM, aucun membre de famille ne le visite. L'enfant aurait bien voulu vivre en famille et il a tenté d'y retourner, mais

c'est la famille qui l'a repoussé. Pour lui, maintenant, sa famille est « morte », tandis qu'il pense que lui aussi n'existe plus pour la famille.

Pour Roi David, l'Église est souvent bienveillante, mais parfois maltraitante. Bienveillante, car il a été accueilli par une religieuse dans une des institutions de la place. Et maltraitante, car c'est elle qui a confirmé sa sorcellerie et qui l'a maltraité lors des rituels de délivrance. Et toute la famille a cru aux dires du gourou et a abandonné Roi David. La pression psychologique qu'il a subie auprès de la dame gourou, sans protection de la famille et avec sa caution spirituelle, serait signe d'une haute trahison de l'amour envers l'enfant. Le récit de l'enfant nous présente la grand-mère comme une figure maltraitante qui l'accuse de sorcellerie, le frappe et l'amène chez la gourou. En fait celle-ci est aussi une dame qui le maltraite avec ses rituels de délivrance presque inhumains. Il y a aussi la révélation faite par la dame locataire pour renforcer la maltraitance de l'enfant, ainsi que sa sœur aînée qui l'a maltraité en voulant le brûler vif. Il a une image négative de la mère, de la femme qui n'est plus cette mère-poule qui couve, protège ses poussins contre les rapaces. Connue comme affectueuse, éducatrice et protectrice, Roi David se trouve devant quatre femmes (mères) maltraitantes, agressives, véritables bourreaux pour lui.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, malgré toutes ces violences subies, Roi David dénomme son échelle de vie « drapeau ». Sa vie dans la rue est une lutte : il faut donc la marquer par un insigne d'endurance. C'est un signe d'espérance. Roi David croit que sa situation pourra s'arranger un jour dans la rue. Pour lui, la rue, c'est aussi la renaissance, la prise en charge par une institution qui lui permet de poursuivre sa scolarité et sa formation.

La vie n'est pas facile, mais je m'adapte.

Pour nous, cet enfant est extraverti qui entre facilement en contact avec les gens pour solliciter une aide. Roi David appartient à la rue qui l'a accueilli, il a confiance et croit à ce que la rue peut faire de lui. Même si cet enfant est un peu extraverti, il a des histoires qu'il ne veut pas raconter. Il promet de les dire quand il sera grand. De quelles histoires s'agit-il ? D'une vengeance, d'une bombe mentale à retardement ?

4. Cas Sandra, une vie inquiète

Introduction

Nous avons rencontré Sandra au Centre Orper où elle apprend l'esthétique. Une fille sage et intelligente. Malgré ses pleurs lors de l'entretien, elle nous a livré ses joies et ses peines. Abandonnée par sa famille (tante maternelle et ses propres parents), Sandra ne veut plus de sa famille, elle voudrait plutôt vivre dans une famille d'accueil. Comme Le Blanc et Obama, Sandra n'a pas une bonne notion du temps. L'âge de cette fille ne nous paraît pas exact, car elle ne sait pas nous dire quand elle a quitté sa famille. Avant la rue, elle a changé d'habitation, elle a été 5 fois dans des institutions d'accueil. Donc, il y a eu tentative de réunification de la famille et deux fois elle a rechuté (se retrouvant de nouveau dans la rue). Elle s'est peu livrée verbalement, mais le dessin de sa famille est très parlant. Elle présente les événements de sa vie comme si elle n'avait jamais vécu dans la rue (rue, comme espace). Quelque part elle dit avoir connu l'institution ORPER lors de sa première expérience dans la rue. De quelle rue s'agit-il ? Comment connaissait-elle l'endroit où vivaient son amie et sa mère au Marché Central ?

4.1. Récit reconstruit et structuré

indicateurs sociologiques

Sandra nous a dit qu'elle est âgée de 16 ans et vit en dehors de sa famille depuis plus de 5 ans. Sa famille vit dans la Commune de Maluku. Elle a été à l'école jusqu'en 6^e année primaire et actuellement elle est prise en charge par une institution d'accueil de la place.

Vie en famille

Je suis l'aînée d'une famille de trois enfants, dont un garçon et deux filles. J'étais toute jeune quand mon papa est allé à Tshikapa (ville diamantaire

de la province du Kasai Oriental) travailler dans les mines. Deux ans après, comme il ne revenait pas, maman a jugé bon de le rejoindre en me laissant aux bons soins de la tante maternelle (la grande sœur de maman). De Tshikapa, ils sont partis en Angola à Lunda⁷, toujours à la recherche du diamant. Ils ont vécu là plus de dix ans et ont mis au monde mes deux petits frère et sœur. Lors de la rébellion de Savimbi (rebelle et chef du parti « union pour l'indépendance totale de l'Angola » dénommé UNITA), les Congolais ont été expulsés. Mes parents aussi ont regagné Kinshasa et maman vendait des habits de seconde main (friperie). Avant qu'ils ne reviennent, ma tante me soupçonnait déjà d'être une sorcière et m'avait emmenée chez un pasteur qui n'a fait que confirmer la chose. Il prophétisa que j'avais hérité cette sorcellerie de ma grand-mère alors que je ne l'ai jamais connue. La tante me maltraitait et me fouettait. Ma tante que j'appelais « maman », m'a révélé qu'elle n'était pas ma vraie maman. J'en ai souffert terriblement.

Un jour, elle me demanda de l'accompagner au grand marché pour les achats. Intention cachée, elle alla plutôt m'abandonner dans une commune lointaine et inconnue. Une dame qui suivait cette scène l'a suppliée de me récupérer, mais la tante nia, disant qu'elle ne me connaissait pas et qu'elle m'avait croisée simplement dans le bus et que je voulais m'accrocher à elle. Les gens ont crié en me disant : tu veux voler une maman. J'ai eu de la peine et je ne voulais plus ouvrir les yeux.

Vie dans la rue

Le soir venu, comme il n'y avait plus beaucoup de monde, j'ai marché jusqu'au marché de Matete, commune voisine de Lemba et éloignée de plus de 10 km du Marché Central. Je voulais passer la nuit sur les étals. Deux filles de la rue (Ornela et Julienne) m'ont dit que la vie était difficile,

⁷ Lunda : ville angolaise riche en minerais de diamant.

que je ne supporterais pas de faire ce qu'elles faisaient la nuit et que j'allais mourir. Elles m'ont accompagnée chez les prêtres qui m'ont accueillie. J'ai vécu pendant deux ans au Centre Oseper, c'est-à-dire de 2005 à 2007, quand j'avais 11 à 13 ans. Puis, j'ai rejoint la famille, chez mes propres parents revenus d'Angola.

Quelque temps après, comme j'étais turbulente, ma propre maman commença aussi à m'accuser d'être une sorcière, à me torturer quand son commerce ne prospérait plus. Elle m'emmena encore chez un pasteur. J'étais humiliée devant les racontars de ma maman.

Mon papa a préféré se taire, ce qui me fit dire qu'il était complice. J'ai fui encore dans la rue. Je n'ai plus voulu rentrer à Matete par peur que le prêtre se fâche, car il m'avait conseillé de ne plus fuir le toit parental. Je suis allée au Centre-ville (aux alentours du Marché Central) rejoindre une amie que je connaissais. Cette amie vit dans la rue avec sa maman. J'ai passé la nuit avec elles (mon amie et sa maman). De là, je suis venue moi-même au Centre que je connaissais déjà à travers des amies lors de ma première expérience dans la rue. Mon nom est X comme mon papa, mais je ne porte plus ce nom depuis que j'ai été mise dehors. Je porte actuellement le nom d'une maman qui m'avait aidée dans la rue. C'est XX. Il n'y aura pas beaucoup de problèmes, car mes dossiers d'ici portent le nom de XX Sandra. Je ne peux pas porter le nom de ceux-là qui m'ont rejetée. D'ailleurs je n'ai plus de famille. Je me suis séparée de ma famille en bas âge ; j'avais peut-être 5 ans ou 6 ans, mais je n'étais pas à l'école.

Vie dans une institution

Nous sommes venues nombreuses, mais les autres ont fui à cause du manque de liberté, dans le Centre. Les sorties y sont interdites. Ici, au Centre, je suis une formation en esthétique. Après ma formation, je ne sais pas où j'irai, car j'aurai déjà 18 ans. Je préfère qu'on me trouve une

famille d'accueil autre que ma propre famille. J'ai été à l'école jusqu'en 6^e primaire à partir des institutions. En famille, je n'avais jamais étudié et d'ailleurs personne ne voulait de moi. Je m'entends bien avec mes cousins, mais je n'habiterai jamais chez eux ; je ne les aime plus. Maman XX, c'est elle qui m'a aidée à aller au Centre « la Samaritaine », une institution d'accueil des enfants qui appartient aux religieuses. Cette maman travaille là ; elle ne sait pas que je porte actuellement son nom. C'est une très bonne maman. Si toutes les mamans pouvaient être ainsi... J'avais fui ce Centre, car certaines filles savaient qu'on m'a chassée de ma famille à cause de la sorcellerie. J'avais honte d'y rester encore. Je ne sais pas si cette maman était au courant de ça. Tout le monde se méfiait de moi à cause de la sorcellerie. C'est pourquoi, il ne faut pas en parler. Ce Centre m'aide beaucoup, j'étudie, mais comme je t'ai dit, après deux ans, je ne sais pas ce que je vais devenir, car j'aurai 18 ans. Retourner encore dans la rue ? Je ne sais pas. Dieu va m'aider. Je prie souvent et beaucoup.

Projet de vie

Ma sœur, il m'est difficile de dire un mot, car les gens nous voient ou me voient vivre. Cela, ce n'est pas la vie. Qu'est-ce que vous voulez que je dise encore ? (Elle respira profondément hummmm). Mon message s'adresse d'abord aux parents, ce sont eux qui sont à la base de tout, ce sont eux qui nous donnent la vie et ce sont aussi eux qui ne veulent pas qu'on vive. Le phénomène s'amplifie surtout à cause de la sorcellerie. La famille reste l'unique garante de la vie des enfants. Qu'on laisse les enfants vivre en famille, nous ne sommes pas des sorciers. Si nous le sommes, ils le sont aussi. Aux gouvernants de notre pays, je dis qu'eux aussi contribuent à l'expansion du phénomène, ils doivent arrêter ceux qui accusent les enfants de sorcellerie. Aux enfants, je demande de ne pas fuir la maison, la famille, même si on vous accuse d'être des sorciers. Aimez vos familles, le Centre et non la rue.

4.2. Représentation de la famille

Une famille sans vie

Sandra a du mal et n'aimait pas vraiment parler de sa famille, car elle revit tous les conflits, les frustrations, les violences vécues ou subies. Elle préférait parler de son parcours dans la rue. La vie de Sandra a été troublée d'abord par la révélation que lui a faite sa tante qu'elle pensait être sa mère. Cette même tante l'accuse d'être sorcière et elle va l'abandonner loin de la famille dans une commune inconnue de Sandra. Ensuite, sa propre mère qui revient l'accuse et confirme cette sorcellerie. Et enfin le silence de son père face à toutes ces situations-problèmes. Ses dessins de famille avec commentaires sont plutôt des tableaux narratifs, réalistes de sa vie, illustrés sans aucune fiction.

Dans le dessin de sa famille réelle, nous voyons deux enfants (un frère et une sœur) qui vont à l'école. Une fillette est à côté de sa mère qui l'accuse de sorcellerie et la chasse (ce serait certainement Sandra). Nous voyons aussi une maison et à côté de celle-ci une mère fait la cuisine. Le père va au marché, bien habillé avec son sac. À côté se tiennent deux enfants : un premier enfant est endormi par terre et l'autre enfant est debout, ce sont les deux enfants des rues. Qui sont-ils ? Certes, c'est une représentation du phénomène des enfants des rues. La scène se passe au marché de Matete où s'est réfugiée Sandra après avoir été abandonnée par sa tante.

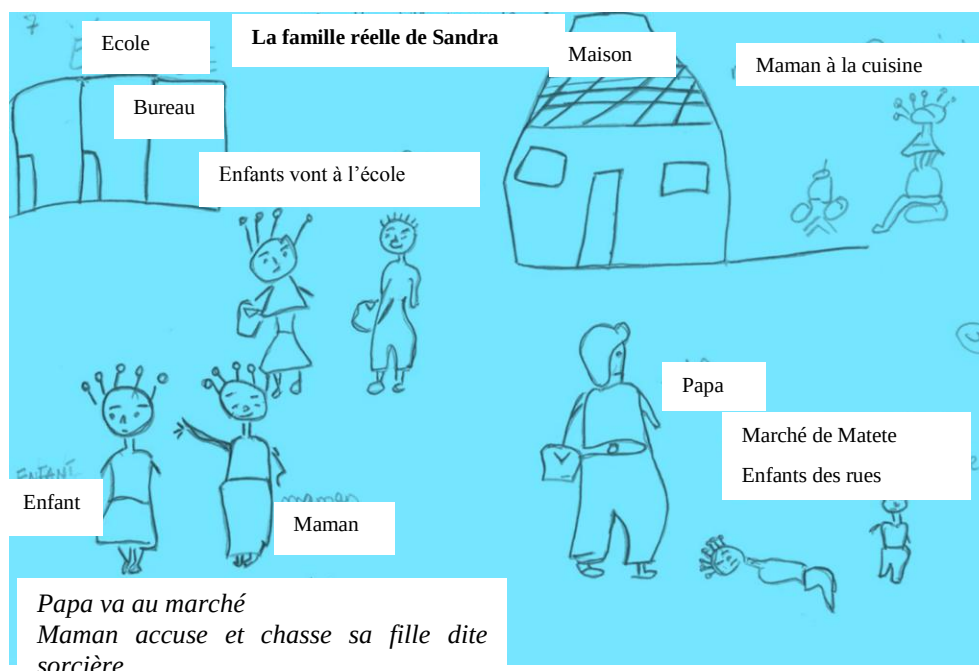


Figure 28. Famille réelle de Sandra
Source : Dessin personnel de Sandra en 2010

Ce dessin explique toute la situation et toute la vie de cette fille. Elle met en cause la responsabilité parentale, surtout le silence de son père face à sa situation-problème. Elle regrette que sa tante qu'elle prenait pour sa mère la renie, la maltraite et l'accuse de sorcellerie jusqu'à l'abandonner à un endroit inconnu. Quel rejet!

Dans la vie de Sandra, l'Église joue deux rôles, celui de sauver et/ou protéger et celui de condamner et/ou perdre. L'Église l'a condamnée. Quand sa famille l'accuse d'être sorcière, cela est confirmé par les pasteurs des Églises de réveil. Dans la rue, ce sont les prêtres qui l'ont sauvée, qui l'ont récupérée, l'Église était son refuge et son unique espoir. Donc l'Église l'a protégée et sauvée.

Pour elle, sa famille n'est plus ce lieu de vie qui favorise son développement et son épanouissement, mais plutôt un lieu de frustration et de rejet d'enfants. Sandra pensait trouver refuge ou être à l'aise chez son père et sa mère, mais hélas, ceux-ci se sont transformés en bourreaux. Ainsi en cas d'une troisième réunification, elle souhaiterait vivre dans une famille d'accueil. Elle rejette totalement sa famille comme elle le dit :

d'ailleurs je n'ai plus de famille.

4.2. Une famille idéale

Sa famille de rêve est dessinée dans le même style narratif et explicatif que le dessin de la famille réelle. Suite à cette irresponsabilité des parents, les droits de l'enfant sont aussi en crise, en souffrance. Elle dessine l'école où les enfants vont étudier ; un bureau où le père travaille et la mère reste à la maison à travailler pour toute la famille (une conception culturelle de la mère qui doit s'occuper du ménage). L'Église doit veiller à la vie morale de la population et a comme mission d'apprendre aux gens à s'aimer les uns les autres, une loi d'amour au profit de toute la famille. C'est ainsi que les parents et leurs enfants doivent la fréquenter pour écouter la parole qui sauve, unit, aime et protège :

Soki moto aboyi moninga, nani akolinga moninga [Si quelqu'un déteste l'autre qui va encore l'aimer].

Sandra synthétise son dessin en nous présentant un modèle de famille où les parents et les enfants sont autour d'une table. C'est une famille unie où règnent l'amour, l'entente et l'harmonie

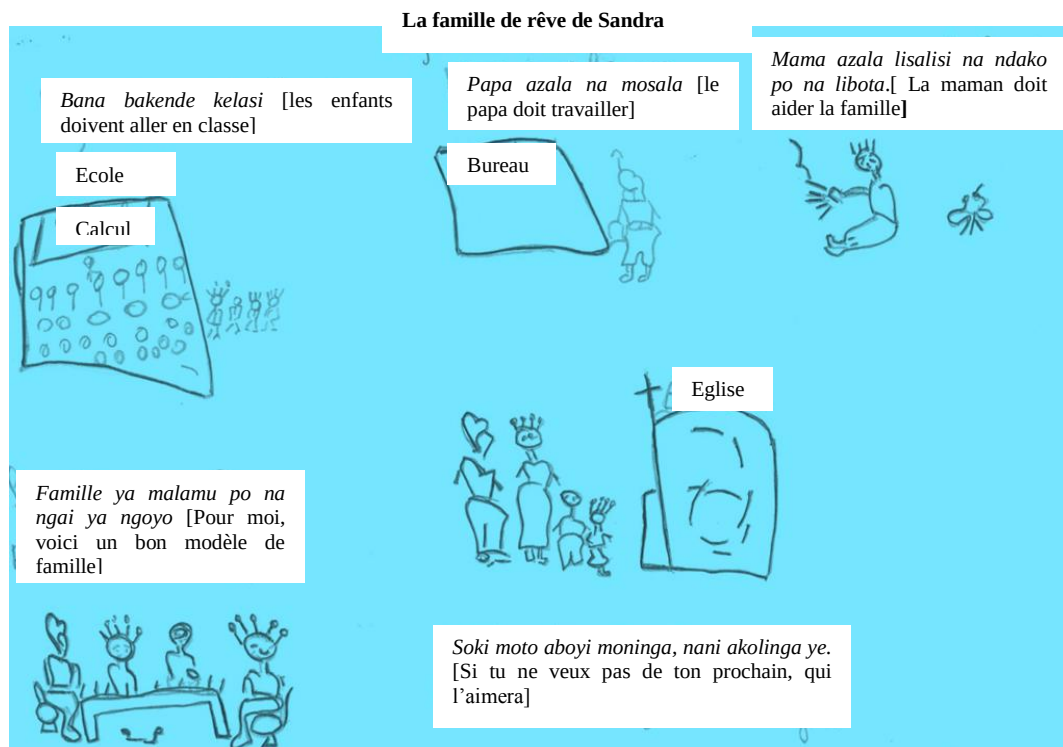


Figure 29. Famille de rêve de Sandra
Source : Dessin personnel de Sandra en 2010

4.3. Une rue refuge et vivante

Sandra n'a pas voulu cette vie de la rue, mais elle lui a été imposée par sa famille. Nous pouvons dire que la présence de Sandra dans la rue est une (re)naissance. Partout où elle passe, elle rencontre des personnes accueillantes qui l'aident. Elle ne connaît pas l'année exacte où sa tante l'a abandonnée, mais elle nous révèle que ce sont les religieux (OSEPER) et religieuses (la Samaritaine) qui ont pris en charge sa scolarité jusqu'en 6^e année primaire et l'institution d'accueil (ORPER) l'a orientée vers l'apprentissage d'un métier, ce qu'elle n'aurait pas fait si elle était restée en famille. Elle dénomme son échelle de vie : *libulu mazengele* qui est un grand fossé causé par des eaux de pluies non endiguées qui ont rendu inaccessible la grande avenue de l'Université qui relie l'université de Kinshasa au centre ville (c'était un casse-tête pour la population et pour

ceux qui fréquentent cette route pour aller à l'Université de Kinshasa). La population en a souffert pendant longtemps. Elle compare ses souffrances à ce fossé. Cette enfant a été abandonnée dans la rue par sa tante et s'est retrouvée dans un centre de la place. Son parcours de vie est très complexe, car elle change même de lieu de vie en étant dans la rue. Les deux tentatives de réunification se sont soldées par des échecs, car la famille ne l'a pas acceptée. Elle a pris goût aux institutions qui la prennent en charge et elle voudrait bien y rester. Elle exhorte les pairs d'aimer les familles et les institutions et non la rue. Elle est fière des institutions qui ont apporté un plus à sa vie en lui offrant un logis et une éducation pour qu'elle soit utile à la société. La figure ci-dessous résume bien le parcours de vie de Sandra.

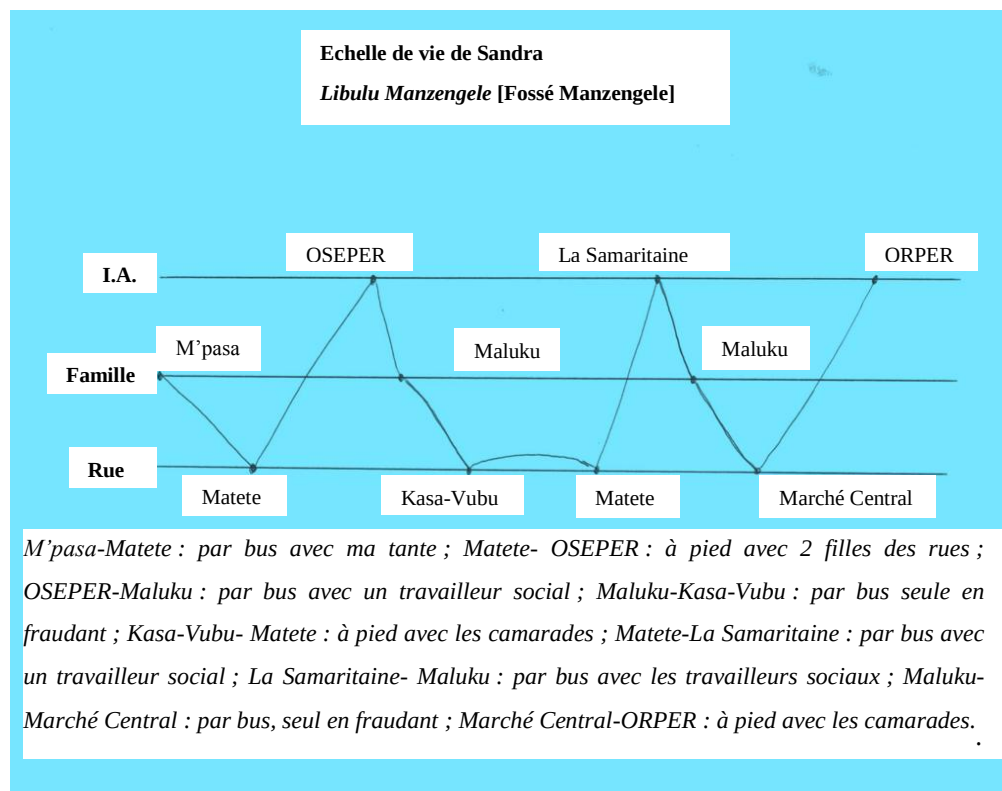


Figure 30. Échelle de vie de Sandra
Source : Dessin personnel de Sandra en 2010

Son parcours est très complexe. Elle est une vraie kinoise, car elle a parcouru beaucoup de lieux et cela a un impact sur son identité. Elle sait ce qui se passe et connaît la vie menée dans les différentes institutions

d'accueil d'enfants des rues à Kinshasa ; ainsi, elle est devenue un mentor pour les autres.

4.4. Attrait de la rue

L'enfant n'a pas voulu ou n'a pas souhaité vivre dans la rue, mais face au rejet dont elle fut victime de la part de sa famille, elle ne trouva que la rue comme unique refuge. Mais, pour elle, « la rue » englobe aussi les institutions qui prennent en charge les enfants des rues. Plus elle s'épanouit dans cette vie, plus elle tient à y rester, car elle le dit bien dans son message aux autres enfants des rues où elle les invite à rejoindre les institutions. Elle ne veut plus de sa famille, elle préfère vivre soit dans une institution soit dans une famille d'accueil. Ce qui pourrait être un mécanisme de retournement en son contraire qui se manifeste par une intériorisation inconsciente de l'exclusion ou de l'abandon familial.

4.5. Identité personnelle et sociale

Sandra ne veut pas s'identifier à sa famille au point qu'elle parvient à changer de nom. C'est une identité déniée. Elle porte le nom d'une mère qui l'a aidée dans une institution et qu'elle considère comme une mère suffisamment bonne. *Je porte actuellement le nom d'une maman qui m'avait aidée dans la rue.* Elle va jusqu'à changer son nom dans ses documents officiels, chose que ses collègues n'ont pas faite. C'est une identité désirée. Elle voudrait être comme cette mère, que toutes les mères soient ainsi. Elle dénie sa famille qui l'a rejetée.

4.6. Projet de vie

Comme les autres, Sandra a deux projets de vie, le premier qui est personnel est plus centré sur son éducation. Le second qui est communautaire est un projet de prévention du phénomène des enfants

sorciers. Elle voudrait sensibiliser les gouvernants sur le sort des enfants dits sorciers. Elle s'exprime en ces termes :

Que les parents laissent les enfants vivre en famille, nous ne sommes pas des sorciers. Si nous le sommes, ils le sont aussi. Les gouvernants de notre pays contribuent aussi à l'expansion du phénomène, ils doivent arrêter et sanctionner ceux qui accusent les enfants de sorcellerie.

C'est aussi un rappel à la responsabilité des pouvoirs publics.

Conclusion

L'enfant est face à une situation d'irresponsabilité parentale et de parentalité contestée. Toute petite, le père et la mère abandonnent Sandra à sa tante qui l'abandonnera aussi plus tard dans une des rues de Kinshasa près du Marché Central, loin de leur commune de résidence. Nous supposons que l'enfant était une surcharge pour la tante dans un pays où la crise économique bat son plein. Elle trouva, comme motif acceptable par la société globale congolaise, la sorcellerie, pour se débarrasser de l'enfant. Le retour des parents a donné à Sandra un brin d'espoir de revivre en famille, mais ceux-ci vont encore la rejeter. Lors de notre entretien, Sandra n'a fait que pleurer. Elle nous révéla qu'elle était en train de revivre péniblement ces faits en les racontant. Du point de vue graphique, les personnages dessinés paraissent un peu enfantins, mais le contenu retient l'attention. Sandra est une adolescente victime de l'irresponsabilité et de la méchanceté des membres de sa famille (sa mère et sa tante l'ont réduite à l'état de rebut). Le silence de son père et des autres membres de la famille, même si cela n'est pas dit ouvertement dans l'entretien, inquiètent l'enfant. Malgré tout ceci, Sandra reconnaît le bienfait de la famille, qui est l'unique garante de la vie de l'enfant. C'est ainsi qu'elle demande aux enfants :

de ne pas fuir la maison, la famille, même si on vous accuse d'être des sorciers. Aimez vos familles, les centres et non la rue.

Conclusion

Rappelons que seul Le Blanc vit une situation voulue donc une auto-exclusion. Obama semble nous dire qu'il est allé dans la rue de lui-même ; mais à 4 ans, un enfant peut-il décider de son sort ou de sa vie ? Malgré sa déclaration, nous estimons qu'il a été victime d'un abandon de la part de ses parents. Roi David et Sandra ont respectivement leur père et les deux parents en vie. Pourtant ces trois enfants ont été chassés ou abandonnés par leurs parents. Si Roi David a été poussé à partir par sa famille qui l'accusait d'être un sorcier, Obama et Sandra ont subi les mêmes accusations et furent abandonnés et rejetés par leurs familles. Obama, tout petit, était voué à la vie de débrouille, car ses parents n'en voulaient plus et ont trouvé, comme mobile acceptable par la société congolaise, l'accusation de sorcellerie. Il est de même pour Sandra que la tante va abandonner dans la rue de Kinshasa, loin de sa famille.

Ces 4 enfants vivent hors du toit familial depuis plus de 3 ans et sont en rupture avec leur famille. Le Blanc et Obama ont un espoir de réinsertion familiale, Sandra souhaite être réinsérée dans une autre famille que la sienne. Roi David ne parle pas de son retour probable en famille qu'il trouve « morte » à ses yeux. Roi David, Obama et Sandra sont pris en charge dans une institution d'accueil des enfants des rues et Le Blanc continue à errer dans les rues.

Même si les mobiles à la base de leur auto-exclusion comme de leur exclusion sont presque les mêmes, chaque enfant est un cas spécial et unique qui mène sa vie différemment dans la rue. Voyons d'abord comment ils se représentent la famille et la rue, ensuite leur attrait pour la rue, puis leur identité personnelle et sociale, et enfin leur projet de vie.

La famille

S'agissant de leurs représentations de la famille, les 4 enfants sont bien présents dans leur dessin de famille réelle, même si Obama s'est dénommé *yaya* et que Sandra est représentée par la fille que la mère accuse de sorcellerie et chasse. Cela signifie que, même si les relations sont perturbées et même s'ils sont dehors, les enfants se considèrent toujours comme membres de leur famille même si leurs récits sont parfois contradictoires. Ils ont vécu dans des familles où le climat était conflictuel et la vie difficile, ce qui a été à la base de leur fugue. Le Blanc parle de l'inaction en famille après l'école et de l'irresponsabilité de sa famille maternelle. Obama parle du conflit conjugal de ses parents. Pour lui, sa famille est éclatée, il faudrait la protéger par un cocon, il rêve d'une famille unie où tous se tiennent par la main. Roi David évoque les accusations de sorcellerie dont il est victime de la part de sa famille. Ce sont ces conflits familiaux ou ces accusations de sorcellerie qui seraient les mobiles de leur fugue. Sandra parle de l'abandon par sa tante qui la soupçonnait d'être une sorcière. Tous rêvent d'une bonne vie de famille où les relations entre les différents membres seraient bonnes et où les parents et/ou les adultes assumeraient convenablement leurs responsabilités.

S'agissant de leur relation avec la famille et la société (église, voisinage, etc.) Le Blanc valorise ses parents décédés, surtout sa mère qui est protectrice. Roi David a une image négative de la femme (maltraitance, révélation de la sorcellerie, délivrance pénible), mais c'est encore une femme qui va l'aider à retrouver une institution d'accueil. Dans son récit, il refuse qu'on l'accuse d'avoir « mangé » sa mère en ces termes :

Nous ne sommes pas des sorciers et nous n'avons pas mangé notre maman, nous ne pouvons pas le faire.

La figure maternelle est surtout dévalorisée à leurs yeux. Par exemple la grand-mère de Roi David et la tante et/ou la mère de Sandra n'ont pas joué

leur rôle de mère. La mère donne la vie et elle doit la protéger et non la trahir. L'enfant sait que sa mère l'a porté dans son ventre, l'a nourri de son sein et il ne peut évidemment pas la manger et l'avaler dans son ventre. Culturellement, la sorcellerie ne se dirige pas de l'enfant vers la mère, car cette dernière est porteuse de la vie et, en outre il y a interdiction du cannibalisme. Si réellement la mère a donné la vie (l'enfant), comment cette vie pourrait-elle se retourner contre son auteur.

Sandra est déçue de l'attitude silencieuse adoptée par son père. Celui-ci se tait face aux souffrances infligées à sa fille et Sandra le juge complice avec sa mère et sa tante.

Dans cette étude, nous voyons que les enfants sont accusés de sorcellerie par leurs parents, ce qui serait un renversement des normes culturelles. À cet égard, on peut se demander ce que les parents transmettent à leurs enfants (hérité et transmission).

Sandra essaie de donner une explication à cette question :

Nous ne sommes pas des sorciers, si nous le sommes, ils le sont aussi.

Abordant le thème de la sorcellerie, Roi David indique qu'elle serait contagieuse et chronique aux yeux de sa famille et du gourou, et qu'il pourrait contaminer les autres enfants ; d'où la nécessité de l'isoler. Il a été conduit dans plusieurs Églises sans trouver de soi-disant guérison. L'enfant s'est de plus en plus désocialisé, car toutes ces Églises où il est passé pour sa délivrance ont confirmé cette sorcellerie. L'accusation de sorcellerie est le moyen le plus acceptable que la société globale congolaise a trouvé pour se débarrasser d'un enfant. Obama n'en parle pas dans son récit et Sandra fait plus allusion au rejet et à l'abandon dont elle a été victime de la part de sa tante et ses parents. C'est une douleur psychique dont on n'aime pas parler, car être accusé de sorcellerie en RDC, c'est subir une stigmatisation à vie.

Les parents et/ou la famille étant présents physiquement, mais absents dans la vie de ces enfants, ils veulent être eux-mêmes « parents ou tuteurs de leur vie », comme le dit Bebi : *ils sont parents d'eux-mêmes*. Ils sont responsables de leur développement et se socialisent dans la marge. C'est pourquoi nous les qualifions d'enfants auteurs et acteurs de leur vie, signe de résilience.

Bref, pour Le Blanc, on ne peut parler de la famille que quand il y a présence des parents géniteurs, sinon la vie perd son sens. La famille, lieu de protection, est devenue un lieu de malaise et d'inaction. Pour Obama, elle est un lieu de dispute et de bagarre. Roi David dit que c'est un lieu de conflit, de maltraitance et de rejet d'enfants et, pour Sandra, elle est un lieu d'abandon et de rejet des enfants. Pour tous, c'est un lieu sans vie : le dedans est devenu un dehors.

La rue

Pour ces enfants, la rue signifie tout espace de vie en dehors de l'espace familial. C'est ainsi que, pour Roi David, toute institution qui maltraite ou fait souffrir un enfant est considérée comme « la rue » ; les églises de réveil sont aussi classées dans la catégorie « rue » à cause de leur attitude maltraitante lors des rituels de délivrance. Il a rompu totalement avec sa famille avant d'être pris en charge par le CMM. Cet enfant a tenté de lui-même de retourner en famille malgré toutes les accusations dont il était victime, mais la famille l'a repoussé. Roi David est un enfant qui a subi l'exclusion. Les contraintes familiales, le témoignage du voisinage et la déclaration du gourou ont fait que l'enfant s'est vu forcé de quitter la famille pour se réfugier dans la rue. Pour lui, la rue est un lieu de souffrance, de maltraitance, d'handicap social, d'endurance et de renaissance.

Le Blanc a fait le choix de vivre dans la rue, il le dit dans son message aux autres enfants : *Comme les enfants ne veulent pas écouter les autres, je ne peux rien leur dire*. C'est une projection de sa propre vie sur celle des autres. Il a commencé par être « un enfant dans la rue » avant de devenir « un enfant des rues ». Nous ne savons pas combien de temps il a passé dans les différentes institutions, en famille (réinsertion partielle) et dans les différents sites pour s'identifier comme enfant des rues. Étant donné qu'au départ nous nous sommes intéressée à tout enfant en rupture familiale, peu importe sa durée hors du toit familial. Pour Le Blanc, malgré toutes les tracasseries policières, **la rue est son lieu de travail et de satisfaction des besoins**. Mais il doit aussi en supporter toutes les difficultés et lutter, car il est un homme. Son récit présente aussi un attrait et/ou un attachement à la rue : *Je vis toujours dans la rue*. Son retour en famille est conditionné par une occupation : *J'aimerais bien vivre en famille, mais il faut que j'aie quelque chose à faire*.

Obama a commencé son récit par un « je » pour parler de lui-même, mais après il finit par utiliser le « nous », car les deux enfants de cette famille sont dans la rue. Pour lui, *être enfant des rues, c'est ne plus être sous la responsabilité des parents (père, mère et/ou adulte), c'est-à-dire on peut passer la nuit sous le toit familial, mais personne ne vous aime et ne se soucie de votre petite vie*. Être enfant des rues, c'est s'autogérer, c'est être cet enfant-adulte, cet enfant-parent et la rue est un refuge, un lieu de lutte et de violence.

Sandra n'a pas fait le choix de vivre dans la rue, mais c'est une situation subie. Sa propre famille est allée la jeter dans la rue. Peu importe le temps qu'elle y a passé, elle reconnaît être en dehors du toit familial depuis plus de 6 ans. Nous ne savons pas combien de temps elle est restée en famille lors de ces 2 réunifications ni exactement à quel âge sa tante l'a abandonnée dans la rue. Elle est une fille des rues, abandonnée et accusée

de sorcellerie, laquelle pourrait freiner le développement du commerce de sa mère.

Nous voyons que chacun de ces 4 enfants a sa manière de définir un enfant des rues selon les mobiles de sa fugue. Nous retenons d'eux qu'« un enfant des rues est tout enfant qui face aux situations conflictuelles familiales s'exclut ou est exclu de sa famille. Cette rupture peut être partielle ou totale ». Ils utilisent le terme « rue » pour désigner aussi les institutions et les autres lieux de vie en dehors de la famille. Ainsi la durée de leur séjour dans la rue équivaut à la durée du temps passé hors du toit familial, incluant toutefois toutes les réunifications partielles.

Les institutions

Le Blanc n'évoque nulle part les souvenirs des trois institutions où il est passé, nous ne savons ce qui s'y est passé. Pour lui, l'institution est une renaissance. On peut se demander pourquoi cette conception de l'institution car il ne veut pas en parler.

Roi David parle plus de sa formation (les cours suivis au centre de rattrapage scolaire et le théâtre à l'espace *masolo*) et une future formation en menuiserie. Sa présence dans l'institution est une renaissance, une alternance à la crise familiale et à l'irresponsabilité des parents et/ou des familles.

Obama ne veut pas des institutions à cause de leur discipline ; il les compare à une prison. Il déteste tout espace clos. Pour lui, l'institution est un lieu sans liberté.

Sandra est inquiète de ce qu'elle deviendra après cette prise en charge dont elle bénéficie, parce qu'elle va bientôt atteindre l'âge de la majorité. C'est un sérieux problème que pose cette fille ; les politiques et les ONG doivent y penser. Pour elle, la prise en charge institutionnelle l'a

transformée et la rend utile à la société. C'est une renaissance aussi, d'où son invitation aux autres enfants des rues de la rejoindre.

Identité personnelle et sociale

Ces 4 enfants souffrent du manque d'un modèle d'identification et de l'absence d'une bonne référence parentale. C'est ainsi que nous évoquons le terme identité recomposée et repositionnée par rapport à celle héritée en famille. Ces enfants se reconstruisent au fil de temps en fonction des lieux de vie, des activités faites et des contacts avec des acteurs sociaux différents. Même si Roi David et Le Blanc sont des orphelins, ils ont une famille élargie qui pourrait s'occuper d'eux ; comme l'ont dit Ortigues *et al.* (op.cit.) : « en Afrique, l'orphelin n'existe pas ».

La forte mobilité de la famille (Roi David), l'instabilité des parents (voyage de longue durée, divorce des parents) sont source d'inadaptation des enfants. Ces derniers deviennent économiquement des surcharges face à leurs actuels tuteurs, qui cherchent à s'en débarrasser en les accusant d'être des sorciers. Pourtant ces enfants ne se préoccupent pas beaucoup de cette vie économique, car ils peuvent la résoudre eux-mêmes, ainsi cela ne peut guère expliquer ce phénomène dans sa totalité.

Obama s'identifie au président américain, personnage de grande renommée ; Roi David voudrait ressembler à un roi qui trône au-dessus de tous et Le Blanc est fier d'avoir une peau blanche qu'il considère être la race supérieure. Sandra s'identifie à une dame, travailleuse sociale, qu'elle prend pour modèle de mère à cause de sa bienveillance : *Si toutes les mamans étaient ainsi, il n'y aurait pas des enfants des rues*. Pour Sandra, une bonne mère est celle qui affectueusement pourvoit aux différents besoins des enfants, de sécurité, de protection, d'amour, d'affection, d'estime de soi...

Les récits d'Obama et Roi David commencent par le « je » pour finir par le « nous », ce qui montre qu'ils sont conscients que la vie des enfants est en danger dans plusieurs familles. Ces enfants veulent nous démontrer qu'ils ne sont pas les seuls à souffrir. Ainsi, comme l'a dit Kasongo « chaque enfant est résilient à sa manière ». Plusieurs enfants subissent de la maltraitance ou vivent des conflits dans leurs familles, mais tous ne vont pas dans la rue.

Le Blanc décide de son destin et va se construire une vie dans la rue ; Obama pense qu'il est aussi parti de lui-même, mais nous avons découvert que ses parents ne voulaient pas de lui, car c'est un enfant dit sorcier qui est aussi un porte-malheur dans la famille. Sandra et Roi David furent respectivement abandonnés et chassés de leur famille à cause de la sorcellerie. Si Sandra a été jetée dans la rue par sa tante, Roi David a connu une maltraitance de la part de sa famille et des gourous.

Ces 4 enfants ont reconstruit et restructuré leur vie chacun à sa manière. Le Blanc, en étant dans la rue, essaie de travailler pour sa survie et d'organiser sa vie à la manière d'un « Blanc ». Obama et Sandra sont pris en charge dans une institution d'accueil des enfants des rues et ont l'espoir de refondre leur vie et de repartir sur des bases nouvelles. Roi David, lui qui veut mener la vie à la manière d'un roi, essaie de restructurer tout et de renaître.

Comme nous l'avons souligné plus haut, plusieurs études ont été menées sur ces enfants dans le monde, comme en RDC, par différents chercheurs. Chacun a essayé de faire une lecture du phénomène selon sa spécialité. Dans le chapitre qui suit, nous proposons une discussion générale où ressortent les similitudes et les différences avec les résultats des ces différentes études.

Chapitre V. Discussion générale

Introduction

Les travaux de Masiala (1990), Mbwaka (2005), Kienge-Kienge (2005), Tingu *et al.* (2004), Azia (2009), Nsengiyumva (2010) et Kasongo (2011) ont eu comme objet d'étude l'enfant des rues qui est considéré comme se trouvant dans une situation-problème parce qu'il vit en marge de la société. C'est un enfant qui vit en marge. On peut se demander ce qu'est la marge en général, pour la société congolaise et l'enfant kinois en particulier.

Poirier (2001, p. 5) parle de « la marge imposée qui se vit dans la rue ». Les causes de cette marge sont la pauvreté, la maladie, la toxicomanie, la prostitution : elle parle aussi de la « marge active qui n'est pas un lieu physique, c'est un état intérieur qui suppose un choix, un écart possible dans l'évaluation d'un risque ». Pour elle, « refuser la marge, ce serait refuser le risque du changement et de la création ». Et plus loin, elle précise que « le caractère essentiel subjectif de la notion de marge nous renvoie obligatoirement à nous-mêmes, à notre capacité de tolérance autant qu'à ses limites ».

Vu les différents rôles exercés par la rue dans la ville de Kinshasa, faut-il encore la définir comme étant à la marge ? La marge est à comparer à ce que les enfants appellent le « dehors ». Mais nous venons de voir dans cette étude que la marge peut aussi se transformer en un « dedans » pour être un lieu de vie et de travail. Elle peut assurer la vie et/ou la survie à ces êtres en pleine croissance. La notion de marge dépend d'une société à une autre, d'une personne à une autre, etc. Ainsi nous pouvons estimer que le vivre à la marge peut être à l'origine d'une (re)naissance.

Colombo (*op.cit.*, p. 521) rapporte que

parfois, la marge est aussi considérée comme favorisant le changement en proposant un nouvel ordre social, comme dans les cas où les signes de marginalité sont récupérés par la mode. Dans une société où chacun est sommé de prendre sa place en tant qu'individu autonome, la norme, paradoxalement, est d'exprimer sa différence.

Dans son étude, Azia démontre que la présence et la durée de ces enfants dans la rue n'affectent pas leur intelligence. Ces enfants sont des êtres récupérables et ont tous un projet de vie centré sur l'éducation. Comme dans les études d'Azia (2009), Mbwaka (2005), Nsengiyumva (2010) et Kasongo (2011), les enfants rencontrés aspirent à une vie meilleure. Ils sont tous résilients comme le rapporte Kasongo (2011). La résilience étant entendue ici comme capacité de suradaptation. Ainsi Kienge-Kienge (2005) et Nsengiyumva (2010) les ont nommés « acteurs sociaux de leur vie ». Dans leur article Tingu *et al.* (2004) évoquent plus le projet de vie de ces enfants des rues en termes d'aspirations et les présentent comme des acteurs de leur propre développement.

Nous voyons en ces enfants résilients des auteurs et acteurs, car ils conçoivent et exercent leur vie à leur manière.

Le fait de porter des surnoms tels que : Eto, Kardoza, Le Blanc, Mobutu, Obama, Roi David, Sadam, Sarkozy, Sauveur et Ya Dieu aident ces enfants à être résilients car ils se valorisent et tiennent à être ou à vivre comme leurs homonymes. Obama le souligne bien : *je dois être courageux comme le président Américain*. Le Blanc, qui se croit supérieur à cause de sa couleur de peau, veut mener sa vie comme un Blanc, c'est-à-dire une vie ordonnée et d'aisance. Eto et Kardoza voudraient bien être ces grands joueurs de renommée internationale. Ya Dieu apprécie d'être un aîné et Sauveur, un mentor pour les autres enfants.

Le regard social, c'est-à-dire ce que les gens pensent et disent de ces enfants des rues leur permet de se positionner et d'agir en fonction de cela (voir le tableau 12 sur l'identité sociale d'enfants des rues selon les tiers).

La discussion de nos résultats avec ceux des travaux antérieurs porte sur cinq points à savoir : la représentation de la famille et de la rue, l'identité personnelle ou l'image de soi, le lien et la relation, le projet de vie et l'attrait de la rue.

1. Représentation de la famille et de la rue

Masiala (*op.cit.*) parle du phénomène des « enfants des rues » en termes de rupture du lien parental et de la filiation, car l'enfant rejette sa famille et cette dernière le rejette aussi. La famille est un lieu de « rejet mutuel ». Pour Mbwaka (2005), ces enfants ont des références familiales bien que vivant dans la rue. Pour Azia (2009), les enfants des rues reconnaissent la famille comme étant « la niche relationnelle par excellence », c'est un lieu d'intimité et de sécurité, c'est ainsi qu'ils tiennent à y retourner dès qu'une occasion s'offre à eux. Même si les belles-mères leur rendent parfois la vie difficile, la figure de la mère reste valorisée. De ces travaux et de notre enquête de terrain, nous avançons que la famille ait perdu ses valeurs culturelles et sociales de jadis, qu'elle n'est plus ce lieu d'identification et de socialisation primaire ; ainsi, les enfants des rues décrivent leur famille idéale comme celle qui serait une oasis d'amour, de paix, de protection et d'épanouissement. Face à cette faillite et à cette démission de la famille biologique (famille réelle), les enfants se créent ou rêvent d'une famille qui répondrait à leurs besoins.

Même si certains travaux antérieurs ne le disent pas ouvertement, nous savons qu'à la base de ce phénomène se trouve une situation familiale conflictuelle qui peut être une maltraitance, une perte ou un décès des

parents, une famille recomposée, une accusation de sorcellerie de l'enfant par des parents, une situation économique familiale faible, etc. Quand ils font le choix d'accepter et de subir cette vie de rue, ces enfants se représentent la famille sous diverses formes. La famille peut être ce lieu de vie sécurisant, ce lieu de transmission des valeurs et cet enfer, un lieu de malheurs, de persécutions, de violences verbales, corporelles, psychologiques, etc. C'est ainsi que Tingu *et al.* (2004) notent que certains enfants ne souhaitent pas être réinsérés dans leur famille biologique à cause du manque d'amour et de paix. Pour eux la famille est ce lieu de manque d'amour.

S'agissant de la rue, Masiala la voit comme un lieu de socialisation et d'identification pour ces enfants. Tingu *et al.* rejoignent Mbwaka pour parler d'un lieu qui offre aux enfants une nouvelle vie (un nouveau départ). Kienge-Kienge voit plus en la rue un lieu de socialisation et de débrouille. Nsengiyumva parle de la rue en termes d'espace physique, d'accueil, social et marchand pour ces enfants. Si Azia parle d'un lieu d'identification, d'acquisition des aptitudes, de suradaptation et de récupération, Kasongo parle d'un lieu d'acquisition d'autonomie précoce et/ou de liberté.

Il apparaît qu'elle est un refuge, un lieu de vie pour ces enfants dont les structures familiales sont en faillite. La vie des rues est une vie en groupe et/ou en bande ; ce groupe joue un rôle de support psychosocial affectif, car il représente le groupe social pour l'enfant.

La rue représente pour la société globale un lieu dangereux, plein de violence, et il l'est aussi pour ces enfants même s'ils disent qu'il vaut mieux être violenté par des inconnus que par les membres de sa famille. Même si la rue est un lieu dangereux, pour Dédé, Dix Dolars, Driba, Drogba, Mira, Jojo, Kadogo, Obama, Roi David, Sandra et Ya Dieu, elle est un lieu bénéfique, dans la mesure où leur passage dans la rue leur a

permis de bénéficier d'une prise en charge éducative voire sanitaire de la part des institutions d'accueil. Vu tous les différents rôles qu'elle joue sur la vie des kinois, est-ce que la rue est une marge pour ces enfants des rues ?

Selon notre thèse, la rue¹ est surtout pour ces enfants un tremplin, un lieu de médiation entre la famille et l'enfant, une alternative face à la crise des relations familiales. Elle est un lieu de socialisation marginalisée, d'expériences initiatiques et d'identification. Elle constitue un relais pour l'enfant en rupture familiale.

2. Identité personnelle ou image de soi

L'identité personnelle des enfants des rues est affectée par leur image aux yeux de la société, c'est-à-dire par les représentations sociales.

Selon Kasongo (2011) « la représentation de soi se trouve au carrefour de l'image de soi, de l'image des membres de la société et de l'image renvoyée à l'individu par l'environnement qu'il arrive à intérioriser au fil du temps ». Ces enfants n'accepteraient pas cette image négative que la société leur confère et cela les pousse à être résilients.

La plupart des études indiquent que l'image de l'enfant des rues est négative aux yeux de la société qui a tendance à le considérer comme un délinquant. L'étude de Kienge-Kienge (2005), criminologue, a montré que les enfants des rues étaient considérés comme délinquants juvéniles. Présentant aussi bien les jeunes et les policiers que les autres protagonistes du contrôle des situations impliquant les jeunes comme des acteurs, c'est-à-dire des sujets porteurs d'un point de vue propre, elle a fait apparaître des représentations différentes et antagonistes de la délinquance des jeunes. Pour survivre, les jeunes se débrouillent, tout comme l'ensemble de la

¹ Ici le mot rue est utilisé au sens des enfants comme tout autre espace où ils ont vécu en dehors de l'espace familial.

population adulte, face à des situations de misère, provoquées par la déliquescence de l'État en RDC. C'est ce que confirment Tingu *et al.*, à savoir que ces enfants sont des acteurs de leur développement.

Mais, à partir de cette identité perçue comme négative, l'enfant va s'en recomposer une nouvelle au contact de la vie en rue et des différents acteurs de la société.

Le travail de Mbwaka (2005) a abouti aux résultats suivants : les enfants des rues ont une image de soi négative qui les dévalorise. Mais, face au défi de la marginalisation, de nombreux enfants ont tendance à faire preuve de créativité. S'agissant de leurs aspirations et de leurs désirs d'un niveau élevé, ces enfants envisagent leur avenir avec beaucoup d'optimisme.

Masiala (1990) a étudié le phénomène des enfants des rues avec ses conséquences psychiques sur la vie de ces enfants, conséquences liées à la rupture volontaire ou non du lien familial de l'enfant qui est devenu « l'enfant de personne ». Pour Masiala, l'enfant reçoit sa nouvelle identité de la rue qui l'accueille comme lieu de socialisation.

Azia (2009) part de l'influence de la culture de la rue qui a de l'impact sur la personnalité des enfants. Pour lui, l'enfant qui a quitté sa famille pour la rue, est récupéré par elle qui « l'abrite et lui donne une identité à elle ; désormais, celle-ci devient sa demeure permanente, avec comme famille la bande et la poubelle ».

Nsengiyumva (2010) pense que l'image négative qui est attribuée aux enfants des rues est liée aux conditions de vie, à cette appropriation de l'espace public dont ces enfants se servent comme de leur espace privé.

Comme les autres études, notre recherche a montré que l'identité des enfants des rues se remodelait au contact de la société (pairs, population, autorités...) et par le développement de leurs capacités créatives et la

valorisation des facultés d'organisation et de débrouille dont ils font preuve. Peu importe les mobiles à la base de leur départ dans la rue, que ce soit une situation subie ou voulue, l'attrait des enfants dans les rues n'est pas seulement utilitaire, mais il est aussi symbolique. C'est une façon d'exposer aux yeux de la société leur problème, le malaise dont ils sont victimes alors que la culture leur interdit de hausser la voix. C'est aussi une remise en question de la manière dont la famille congolaise en général et la famille kinoise en particulier traite l'enfant et accomplit son rôle de premier lieu de socialisation et d'identification.

3. Lien et relation

Masiala (1990) voit dans le phénomène des enfants des rues une rupture des liens entre la famille et l'enfant, car psychologiquement ce phénomène se traduit par un rejet mutuel, l'enfant devient « l'enfant de personne ». Il y a là une rupture des liens volontaires.

Nous serions plus en accord avec Kienge-Kienge (2005), Mbwaka (2005), Azia (2009), Nsengiyumva (2010) et Kasongo (2011) et voyons plus en ce phénomène une rupture des relations que des liens, car ces enfants continuent à se considérer passivement comme membres de leur famille. Même si certains disent n'être plus membres actifs de leur famille, leur projet de vie est plus tourné vers une réinsertion familiale. Selon la formule d'Azia (2009), ces enfants reconnaissent la famille comme « étant la niche relationnelle par excellence qui offre intimité et sécurité » et tiennent à regagner celle-ci dès la première occasion offerte. Quelques réserves pourtant : dans l'étude de Tingu *et al.* (2004), pour ce qui est de la réinsertion familiale, les réponses données par ces enfants sont divergentes. Les uns sont mécontents d'être dans la rue car la vie est très difficile ; les autres sont contents de vivre loin du toit familial à cause du manque d'amour et de paix. La rue les a accueillis et leur a offert un toit. Elle assure

parfois leur scolarisation, leur prise en charge sanitaire... ce que leurs parents n'ont pas fait ou ne faisaient pas.

Les enfants peuvent vivre une situation conflictuelle dans une famille, mais tous n'auront pas la même capacité de résister. Ainsi, face aux situations familiales confuses, les uns vont dans la rue et les autres résistent, restent dans la famille.

Nos enquêtes confirment les résultats de ces travaux quant à la base de ces fugues multiformes : il y a une insatisfaction des besoins, due le plus souvent à une situation conflictuelle exacerbée par la pauvreté endémique en RDC où la crise économique bat son plein. À cela s'ajoutent les perturbations des relations familiales et sociétales, l'inactivité des enfants, les accusations de sorcellerie et les enfants deviennent des boucs-émissaires. Certaines familles ont failli à leur mission d'éducation, de protection de leurs enfants et ces derniers, n'ayant plus de repères identitaires, conçoivent leur vie (acteur) et assument leur responsabilité (acteur) en se socialisant dans la marge (socialisation marginalisée).

Pour Azia (2009) ces enfants éprouvent plus les besoins liés à la survie et à la protection. Ce qui corrobore la pyramide de Maslow selon laquelle l'homme commence par satisfaire ses besoins fondamentaux qui sont physiques et corporels ainsi que liés à la protection. Nous avons observé d'ailleurs que leur demande auprès des passants est souvent celle en rapport avec la faim et la soif. Nous pouvons nous poser la question de savoir pourquoi cette hantise de la faim ? En RDC, la faim est une arme à double tranchant. La nourriture donne la vie, elle a une fonction nutritive et constructive, mais elle peut aussi causer la mort, elle détient une fonction maléfique : les enfants accusés de sorcellerie sont aussi accusés d'être cannibales, c'est-à-dire qu'ils mangent la chair humaine. Par ailleurs, Winnicott (1948, p. 154) explique cette hantise de la faim en termes de

« gloutonnerie qui fait partie de la compulsion de l'enfant à chercher à se guérir de sa mère qui a causé la déprivation ». Leur actuelle préoccupation de la faim pourrait être liée à la non satisfaction des besoins supérieurs (2, 3, 4 et 5).

Pourtant, dans notre étude, nulle part ces enfants ne parlent ouvertement de leur insatisfaction en besoins autres que physiques et corporels élémentaires. Or, ce qui les préoccupe le plus, ce sont les besoins liés à la sécurité, les besoins sociaux, d'amour, d'appartenance, d'estime de soi et de réalisation de soi. Cette faim et cette soif qu'expriment ces enfants sont un besoin impérieux d'amour.

Ils cherchent des solutions à leurs besoins physiques et corporels, lesquels sont sans doute des moyens imaginaires utilisés par les enfants des rues pour exprimer leurs besoins insatisfaits. Ils demandent de l'eau aux passants alors qu'ils savent bien où la puiser pour atténuer leur soif. Le fait que ces enfants fassent une demande continuelle aux passants en rapport avec la faim et la soif est soit une expression verbale masquée de leurs besoins inassouvis, soit une interpellation à la société pour son manque de regard social. C'est ainsi qu'ils disent : *ils ont des yeux, mais ne voient pas*. C'est une manière de dire à la société (population) qu'ils sont là, qu'il y a un malaise.

Ainsi, pour Winnicott (1989, p. 323), plus l'enfant grandit, plus le mot « amour » prend d'autres significations. Il peut signifier :

exister, respirer, être vivant, être aimé ; appétit, pas de sollicitude ici, seulement besoin de satisfaction ; contact affectueux avec la mère ; fusion (de la part du nourrisson) de l'objet de l'expérience instinctuelle et de la mère totale au contact affectueux ; donner se rattache à prendre, etc. ; établir ses droits sur la mère, être vorace par compulsion, forcer la mère à compenser les frustrations (inévitables) dont elle est responsable ; se soucier de la mère (ou de l'objet substitutif) comme la mère s'est souciée du nourrisson-anticipation d'une attitude adulte de responsabilité. Ainsi le fait de satisfaire ses besoins élimine les tensions.

Pour ces enfants, leur tendre la main est un signe de reconnaissance de leur personne et de leur problème qui est aussi un signe d'amour envers eux. Méconnus ou rejetés par leur famille, mais ils sont reconnus dans la rue.

En se référant à la pyramide des besoins de Maslow, nous pouvons dire que ces enfants sont préoccupés par la satisfaction des besoins supérieurs tels que :

- le besoin de sécurité, ainsi que le besoin d'amour et d'appartenance. Le groupe et/ou la bande se substitue à la famille, et les aînés protègent les plus jeunes assumant en quelque sorte le rôle du père ;
- le besoin d'estime de soi. Ils essaient de valoriser leur image même si la société les juge « hors la loi » ;
- le besoin de réalisation de soi. Ils tiennent à être autonomes et développent la débrouillardise, c'est-à-dire qu'ils essaient de vivre comme les autres. Ces enfants sont des auteurs et acteurs de leur vie, ils organisent et orientent leur vie à leur manière. Que leur exclusion soit subie ou voulue, ils s'adaptent à leur situation nouvelle qui est celle d'« enfants des rues » et/ou « enfants-adultes ». Ils tentent aussi de lutter contre toutes formes d'injustice.

4. Projet de vie

Pour Tingu *et al.* (2004), s'agissant des aspirations scolaires, la plupart de ces enfants éprouvent un besoin d'étudier, car ils veulent devenir des personnes cultivées et être utiles à la société. Curieusement le choix de filières d'études est orienté vers les études techniques puis viennent les sciences exactes et les sciences humaines. La majorité d'enfants aimeraient exercer un métier technique où ils peuvent facilement gagner de l'argent. Puis vient un autre petit groupe qui aspire aux métiers libéraux et un

dernier groupe aspire à des hautes fonctions (la magistrature suprême, ministre, directeur d'une société).

Mbwaka (2005), Nsengiyumva (2010), Azia (2009) et Kasongo (2011) nous révèlent que ces enfants aimeraient apprendre un métier (la mécanique, la menuiserie, la couture...) qui peut être dévalorisant pour la société kinoise, mais qui est important, car elle en a besoin dans son quotidien. Les différentes études montrent que ces enfants qui ont dû faire preuve de créativité ont gardé toutes leurs facultés intellectuelles et sont donc tout à fait récupérables.

Dans notre étude, nous avons remarqué que ces enfants ont deux projets de vie : un premier qui est individuel ou personnel centré sur l'éducation et la réinsertion familiale, et un second qui est communautaire ou sociétal, à savoir qu'il intéresse tous les enfants, axé sur leurs préoccupations quant à l'avenir du pays. Nous pensons, comme Kienge-Kienge (2005), que ces jeunes sont des auteurs et acteurs de leur vie, car ils sont « des sujets porteurs d'un point de vue » qui s'exprime en termes de « projet de vie ». Chaque enfant est unique et son problème doit être considéré dans sa singularité. Le point de vue de chaque enfant doit être pris en compte pour l'aider et l'orienter dans son projet de vie.

5. Attrait de la rue

La rue est d'abord un refuge et joue le rôle d'un lieu alternatif face à la crise familiale pour ces enfants. Outre cette fonction de havre, l'attrait de la rue se situe aussi dans la liberté et l'autonomie qu'elle procure à ceux qui y vivent déjà.

Mbwaka relate que la présence de ces enfants dans la rue constitue un bon départ, car s'ils restaient en famille, certains n'auraient pas cette possibilité de fréquenter l'école. Ici, nous faisons référence à ces enfants

que nous avons interviewés qui vivent en famille et qui ne fréquentent pas l'école. S'ils allaient comme les autres dans la rue, ils pourraient peut-être avoir la chance d'être pris en charge par les institutions d'accueil d'enfants des rues et bénéficier de leurs services (scolarisation, soins de santé primaires, alimentation, habillement,...). Nous pouvons estimer, d'une part, que la rue marginalise et stigmatise les enfants et, d'autre part, qu'elle peut être à l'origine d'une renaissance pour eux, ce qui peut inciter les autres enfants à quitter le milieu familial et à bénéficier gratuitement de cette prise en charge éducative. Mais il convient d'ajouter que tous les enfants des rues ne bénéficient pas d'une prise en charge institutionnelle.

Pour Kasongo (2011, p. 286) « les opportunités de scolarité attirent dans la rue les jeunes qui souhaitent étudier et dont la famille n'a plus la possibilité de les mettre à l'école ». Nsengiyumva (2010) et Azia (2009) en parlent aussi dans leur travail.

Pour Masiala (1990), la rue est leur lieu d'identification. Quant à Nsengiyumva (2010), il voit plus en ce lieu un espace physique (lieu de vie), un espace d'accueil, un espace social (une socialisation nouvelle) et un espace marchand (lieu de travail). Et Kienge-Kienge (2005) voit dans la rue un lieu de socialisation où les jeunes sont contraints à la débrouille, tout comme la population adulte de Kinshasa, ce qui en fait des enfants-adultes. Azia (2009) parle aussi de la rue comme lieu d'identification et d'acquisition des aptitudes, de suradaptation. Pour Kasongo (2011) c'est le lieu où ces enfants acquièrent une autonomie précoce et/ou une liberté. Il part des dires de Greissler (2008, p. 10) selon lesquels « la vie de rue permet d'expérimenter ses propres limites et procure aux jeunes un sentiment de liberté » et de Coloni (*op.cit.*) « c'est dans la rue que les enfants forment leur personnalité et qu'ils mettent au point les méthodes qui leur serviront plus tard à affronter toutes sortes de situations dans la vie ».

S'agissant de notre étude, nous avons vu que la rue est ce lieu d'identification, de socialisation marginalisée et d'expériences initiatiques. En dépit de tous les rôles joués par la rue kinoise, nous utilisons ce terme de socialisation marginalisée, car s'il s'agit bien d'une socialisation puisque le jeune y côtoie tous les acteurs sociaux, elle se fait à la marge de la société, à la marge de ses normes et de ses valeurs, mais elle est soumise aux règles et lois de cette population marginalisée. Nous parlons d'une (re)naissance des enfants dans la rue, car outre une recomposition de leur identité, des opportunités leur sont offertes dont ils ne bénéficieraient pas s'ils restaient en famille. C'est là que nous rejoignons Mbwaka (2005) qui indique que leur présence dans la rue peut favoriser un nouveau départ dans la vie. Nous avons vu également que la vie dans la rue permet à ces enfants d'exposer leurs problèmes, d'être en contact avec des personnes qui peuvent les écouter et résoudre leurs problèmes.

Pour bien structurer la vie de ces enfants, nous proposons une récapitulation de leurs étapes de vie. En somme, nous pouvons présenter toute la situation des enfants des rues sous le schéma narratif de Larivaille (1974), mais tel qu'il a été revu et adopté en linguistique par Adam (1997). Il est appelé « schéma quinaire d'Adam », car il présente un découpage du récit de chaque enfant en 5 étapes. Ce modèle est basé sur l'observation de la trame des événements qui comporte des épisodes.

Ainsi, il y a :

1. Situation initiale : un avant qui est composé de l'état initial, caractérisé par un certain équilibre. Tous ces enfants sont nés dans une famille et Kirikou, Sarkozi, Sandra, Roi David, Ya Dieu, Debora et Le Blanc reconnaissent avoir mené une bonne vie de famille même si cela a été perturbé. C'est le dedans ;

2. Complication : un pendant, nous avons la présence d'un élément perturbateur qui croît progressivement ;
3. Action : cet élément en croissance vient rompre l'état d'équilibre initial. C'est l'action (enchaînement d'actions) provoquée par le déséquilibre et finalement la résolution du problème (sanction). Les enfants sont face à des situations-problèmes. Ils s'excluent et/ou ils sont exclus. C'est le dehors ;
4. Résolution : l'enfant est dans la rue, il s'initie et s'adapte à la vie des rues. C'est la détente ;
5. Solution finale : un après qui constitue l'état final qui présente un nouvel élan d'équilibre proche du premier sans lui être identique. Pour ces enfants, c'est leur vie dans la rue. Cette dernière devient leur lieu de vie où ils deviennent des acteurs et des auteurs de leur vie. C'est le dedans.

Tout ce qui précède est condensé dans la figure ci-dessous :

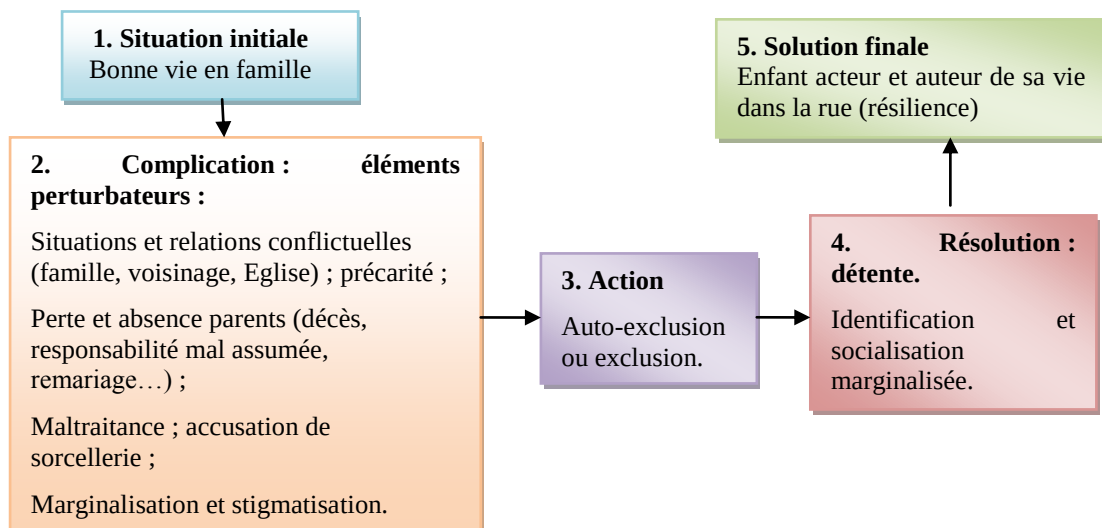


Figure 31. Schéma quinaire des enfants des rues
Source : Adam (*op.cit.*), adapté par Bukaka (2013)

Conclusion

Nous pouvons dire que c'est un objectif opérationnel de la vie de l'enfant dans la rue. Il est l'auteur et l'acteur de sa vie. L'acteur est

beaucoup plus engagé, il met en scène une histoire qui lui échappe, une histoire que d'autres ont conçue pour lui. Sa responsabilité reste limitée dans cette vie que d'autre conçoivent à sa place.

Nous pouvons dire que cette dimension d'« auteur », en sus d'« acteur », est l'apport de notre thèse à cette discussion.

Conclusions générales

1. Rappel de quelques coordonnées de notre étude

Notre recherche portait sur « Les enfants du dehors » et avait pour objectif d'étudier l'attraction de la rue et les représentations de la famille et de la rue chez les enfants des rues à Kinshasa, capitale de la RDC.

Nous sommes partie notamment d'un constat fait lors de nos prestations auprès des enfants des rues à Kisantu et à Kinshasa : même les enfants issus de familles dont les ressources économiques sont plus ou moins suffisantes peuvent se retrouver dans la rue alors que bon nombre d'enfants issus des familles pauvres ne s'y retrouvent pas, en tout cas pas nécessairement. Si la situation économique et politique du pays doit certes être mise en cause, d'autres facteurs interfèrent donc aussi.

Notre problématique de départ gravitait autour de trois questions, à savoir :

- Pourquoi des enfants, en lieu et place de vivre en famille ou dans une institution d'accueil où ils peuvent bénéficier de soins et protections, optent-ils pour la vie dans la rue ? S'agit-il d'une situation voulue et acceptée, ou imposée et subie ?
- Comment ces enfants se représentent-ils la famille d'une part (comme environnement interne) et la rue d'autre part (prise d'abord dans un premier sens d'environnement externe) pour que cette dernière exerce un attrait sur eux et que certains la préfèrent à la vie en famille ?
- En dépit de toutes ses violences, la rue leur offre-t-elle des formes d'épanouissement et de liberté, dont il s'agit aussi de garder à l'esprit les limites, et quelles sont les ressources utilisées pour s'y adapter ou pour vaincre les difficultés ?

Nous visions donc principalement et d'abord à explorer deux dimensions psychologiques du phénomène des « enfants des rues » : les représentations

que ces enfants ont d'eux-mêmes, de la famille et de la rue et l'identité personnelle et sociale. La rue, cet espace vécu comme vide et insécure par la société globale, peut en effet avoir du sens pour ces enfants.

Il s'est agi aussi d'analyser leurs parcours de vie et ce qui les a amenés à quitter leur famille pour la rue.

Nous avons également voulu comprendre comment la rue a pu devenir un lieu de vie, en dépit des défaillances familiales et sociétales, un espace où ces enfants sont devenus ou plutôt tentent sans cesse de devenir réellement auteurs et acteurs de leur vie.

Enfin, nous avons tenté, sur ces bases, d'apporter une contribution à l'étude du phénomène en suggérant quelques pistes de solution pour une prise en charge intégrante et intégrée de ces enfants.

Nous avons mis un accent particulier sur les aspects spécifiques propres à chaque enfant des rues. Pour ce faire, nous avons opté pour une observation directe et participante, afin de mieux palper la réalité du phénomène, dans la diversité de ses formes et de donner la parole aux enfants qui le vivent, et en particulier à chacun de ceux que nous avons rencontrés. Les récits de vie des enfants ont été reconstruits et restructurés à partir de leurs témoignages, recueillis souvent par bribes et morceaux lors des entretiens et au fil de nos expériences de terrain avec eux, afin de les rendre plus cohérents, suivant leurs différents parcours de vie.

Nous avons jugé bon de compléter ces récits par des épreuves projectives : le test de famille (dessin de la famille réelle et dessin de la famille de rêve) et l'échelle de vie (parcours mental de l'enfant de la famille à la rue). Nous avons ainsi pu appréhender quelque chose de leurs représentations de la famille, de la rue et leur identité personnelle/sociale et, en outre, recueillir certains messages qu'ils souhaitent adresser aux

autres enfants, aux parents et aux gouvernants, messages qui sont à la fois une interpellation au monde social et une expression d'un projet de vie.

Outre les enfants des rues eux-mêmes, nous nous sommes intéressée à des tiers, des personnes touchées et concernées par ce phénomène telles que : des parents, des frères et sœurs des enfants des rues, des enfants vivant en famille, mais qui connaissent des situations familiales conflictuelles et sont tentés par la vie de rue et des personnes ressources comme les travailleurs sociaux qui accueillent et accompagnent les enfants des rues. Avec ces personnes tierces et ressources, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs. Ceux des enfants vivant en famille ont été reconstruits en récits de vie. Précisons que ces données des tiers et des personnes ressources complètent et appuient les récits des enfants des rues.

Nous avons opté pour une analyse des données par la théorisation ancrée, selon Paillé (1994). Nous sommes partie des données de terrain, c'est-à-dire des récits des enfants des rues pour produire certains concepts théoriques, tels que : le dedans et le dehors, la socialisation marginalisée, la restauration de la responsabilité parentale, l'attrait de la rue, l'identité recomposée et repositionnée, le fait d'être auteur et acteur de sa vie, etc.

Ajoutons encore que notre identité personnelle (la façon dont nous nous sommes présentée) et notre identité sociale (la façon dont nos interlocuteurs nous ont perçue) ont influencé positivement et négativement le recueil des données. Nous y reviendrons.

2. Ce qui résulte de notre étude

Commençons par reprendre la question des représentations de la famille et de la rue, en partant de cette dernière.

Bien que la présence des enfants dans les rues soit perçue négativement par la société globale, les avis divergent chez ces enfants des

rues à propos de la vie dans la rue. Kadogo, Jojo, Sadam, Roi David, Sarkozy, Glodi et Sauveur affirment que la rue procure la vie, dans le sens qu'elle pourvoit à leurs besoins. Ainsi, ils la dénomment positivement. Le Blanc, Obama, Drogba, Sandra, Mira, Kardozo, Eto, Ya Dieu, Kirikou, Mobutu et Dix Dollars la représentent négativement. Comme nous l'avons dit antérieurement, trois filles (Driba, Dédé et Debora) et un garçon (Jona) n'ont pas voulu dénommer leur échelle de vie, soit que cette vie de rue n'est pas bénéfique, soit qu'elle leur a été imposée. Guelor n'a pas voulu retracer son parcours sans nous en donner la raison.

Pour plusieurs des enfants rencontrés, cette vie ou leur présence dans la rue indique une forme de renaissance. Curieusement, c'est le cas même pour certains qui l'ont qualifiée négativement ou qui n'ont pas voulu dénommer leur échelle de vie (voir le point 2.5.3. sur l'interprétation de l'échelle de vie au chapitre III). À les écouter, la rue a apporté un plus à leur vie que nous pouvons exprimer en termes de valeur ajoutée. Tel est le cas de Glodi, Jojo, Sauveur, Driba, Dédé, Jona et Debora. Leur présence dans la rue a fait qu'ils ont pu bénéficier d'une prise en charge institutionnelle qui a assuré leur scolarité et leur formation professionnelle. Pour ces enfants, cette vie de rue est donc aussi bénéfique à certains points de vue, essentiellement sur le plan de la construction de leur identité et de leur socialisation.

Dans l'ensemble, nous avons 23 récits d'enfants des rues qui ont vécu une situation conflictuelle en famille qui a fait que 4 enfants ont décidé de la quitter (situation voulue, auto-exclusion) tandis que les 19 autres enfants s'y sont sentis obligés (situation imposée, exclusion) (voir le tableau 9 sur les différentes catégories d'enfants des rues).

Mais cette distinction doit être nuancée, comme indiqué, car la réalité est plus complexe. Comme nous l'avons dit plus haut, les récits de ces

enfants présentent des « contradictions ». Un enfant peut dire qu'il a quitté sa famille de son initiative, mais en analysant son récit on se rend compte qu'il y a un mobile à la base de sa fugue. C'est par exemple le cas d'Obama. Il importe donc d'essayer de comprendre comment se fait ou s'organise cette fugue des enfants de la famille vers la rue.

Les représentations de la famille et de la rue, leurs oppositions, leurs mouvements réciproques, s'articulent. Ils s'articulent en particulier en fonction des expériences vécues des deux côtés. Il importerait alors de tenter de préciser chaque fois que nous utilisons le terme de « rue », comme d'ailleurs celui de « famille », à quoi il renvoie dans chaque cas et chaque contexte.

Ainsi, peut se trouver placé dans la rubrique « rue », tout autre espace que la famille accueillant un enfant en situation difficile ou de détresse. Ce peuvent être les espaces vides (rue, grand place, Rond-Point, marché, gare de train, etc.) mais aussi les institutions (institutions d'accueil d'enfants des rues et certaines églises de réveil). Ce peut être un lieu où les parents et la famille sont absents, un espace de chosification, mais il peut aussi s'agir d'un lieu d'accueil, de réhumanisation et de réinvention.

Ainsi, pour plusieurs enfants rencontrés, la rue (dehors) a pu aussi représenter leur « famille », par une sorte d'inversion, de compensation, leur « dedans », et est devenue leur lieu de vie, de socialisation, d'identification, etc. Les résultats de cette étude font allusion dans divers cas à un « dedans » restructuré et restructurant, car la rue est leur univers social, où ils sont admis, où ils se sont reconstruits, où ils sont acceptés et reconnus. Bref, la rue peut restructurer la vie de certains de ces enfants. Bien sûr, il faut mesurer qu'une telle formule personnifie la rue et la globalise, alors qu'en réalité cette restructuration implique une articulation

entre différents facteurs, différentes personnes, différents lieux significatifs, ainsi que le travail de l'enfant/ou du jeune lui-même.

Cette distinction entre enfant et jeune, comme celle entre enfant et adulte, ne semblent pas vraiment pertinentes, leur situation les projetant prématurément dans l'univers social adulte. Si l'enfant des rues peut apparaître comme un enfant résilient, c'est non seulement parce qu'il est un enfant-adulte qui se prend en charge en dehors de sa famille, mais parce qu'il tente de se faire l'auteur et l'acteur de sa vie, qu'il conçoit et oriente sa vie.

S'agissant de la famille, ce « dedans » qui est devenu un « dehors » pour ces enfants, elle est ce lieu d'insécurité et de danger, cet espace conflictuel qui ne transmet plus de valeurs positives mais est devenu comme un enfer, un lieu de malheurs. Un lieu où les parents sont absents¹ de la vie de leurs enfants qui doivent se prendre en charge, où ils n'assument plus convenablement leur responsabilité. Mais l'absence et la non responsabilité évoquées peuvent aussi se muer en une présence mauvaise, dangereuse et persécutrice à l'égard des enfants.

Azia (2009, p. 282), souligne un problème majeur et courant dans le quotidien du congolais, « la RDC vit dans un régime matrilineaire où l'enfant vit psychologiquement sous la coupe de la mère, mais le père exerce une autorité sur lui ». Nous avons pu voir que le silence et l'irresponsabilité du père face aux situations désastreuses de l'enfant, le rejet et la maltraitance de la mère et des gourous vis-à-vis de l'enfant, bouleversent ce dernier, qui se dit être victime d'un complot sociétal. Le père n'exerce plus son autorité sur les enfants alors qu'il est culturellement, en RDC, le chef de famille et la mère n'est plus cette mère-poule qui couve affectueusement l'enfant. C'est en cela que nous avons parlé d'une

¹ Les parents et/ou les autres membres de famille sont présents physiquement mais absent dans la vie des enfants. Ce sont des parents démissionnaires.

responsabilité non ou mal assumée des parents. Rétablir l'autorité parentale, à savoir faire en sorte que les parents puissent assumer leur rôle de parents, est certainement une condition pour que la famille retrouve son statut de vrai « dedans ».

Reprenons maintenant ces éléments en les articulant avec nos hypothèses et ce qui résulte de notre recherche au terme de notre parcours.

Premièrement, notre étude de terrain vient confirmer l'hypothèse selon laquelle ce seraient *les familles conflictuelles, sous des formes très diverses, qui seraient à la base du phénomène des enfants des rues*.

Signalons que Drogba n'a pas voulu dessiner sa famille réelle, car il ne sait plus ce qu'elle est devenue. Exceptés Glodi et Guelor, tous les autres enfants des rues que nous avons rencontrés dans notre étude ont produit un dessin de la famille de rêve (la famille idéale) : lieu de vie, d'amour, de transmission des valeurs positives. Sarkozi, Ya Dieu, Guelor, Kirikou et Le Blanc ont connu cette vie en famille avant qu'un malheur ne s'abatte sur elle : décès d'un parent ou d'un membre de la famille, départ d'un (des) parent(s), divorce, remariage, etc. Ya Dieu dira ainsi : *devenir orphelin, c'est perdre le sens de la vie*.

Pour tous, que le départ dans la rue soit volontaire ou imposé, la famille est devenue un lieu de conflit, de rejet et d'abandon de l'enfant, de manque d'amour, de violence et bien souvent de maltraitance, non seulement de la part des parents, mais aussi des « gourous » appelés pour soi-disant les « délivrer » de la sorcellerie dont sont accusés à peu près la moitié des enfants des rues (10 sur 23 enfants) que nous avons rencontrés. Ces enfants dits sorciers sont ainsi considérés comme responsables de tous les maux qui touchent la famille (décès, maladie, chômage, commerce qui périclité, etc.). Le moindre symptôme, la moindre maladie, et l'enfant est

accusé de sorcellerie, emmené chez un « gourou » qui lui fera subir les pires atrocités.

La famille est devenue ainsi ce lieu où les parents² sont absents : c'est-à-dire que soit ils sont morts, soit ils restent silencieux aux souffrances de leurs enfants et ces derniers deviennent parents d'eux-mêmes. C'est une socialisation et un passage à la majorité qui se fait dans la marge. Ya Dieu dira être un « mort vivant ».

Ce ne sont pas seulement les besoins d'ordre alimentaire et vestimentaire qui font défaut, c'est surtout le manque d'un entourage affectif et soutenant qui les affecte. Même si la famille est devenue un lieu de malheurs pour ces enfants (voir leur projet de vie), Ya Dieu, Mobutu, Eto, Drogba, Sauveur, Kirikou, Jojo et Sadam émettent les vœux d'y retourner si les conditions de vie s'amélioraient.

Il est à noter aussi que le rejet initial de la part des parents s'inverse souvent : à leur tour, les enfants des rues ne veulent plus de leurs parents ni d'un retour en famille, ils ne veulent plus endurer tous les mauvais traitements et les rejets dont ils ont été victimes. Et par ailleurs, lorsqu'il y a tentative de réinsertion socio-familiale, celle-ci est souvent vouée à l'échec, tantôt en raison d'un nouveau rejet des parents, tantôt en raison du désir de l'enfant de retourner dans la rue.

Nous pensons que les perturbations des relations, l'absence des parents, la maltraitance, l'inaction des enfants, la responsabilité parentale mal assumée, les accusations de sorcellerie, etc. font qu'ils s'excluent ou sont exclus de leur famille, même si les mobiles à la base de l'exclusion et de l'auto-exclusion sont différents pour chaque enfant. Tous en arrivent à se réfugier dans la rue qui devient pour eux une alternative face à la crise

² Ici, nous entendons « parents » dans un sens qui inclut les géniteurs et les autres adultes normalement porteurs d'une responsabilité parentale à l'égard de l'enfant.

familiale (voir le tableau 4 sur l'échantillon des enfants des rues). Il y a en ce sens une sorte de « choix », d'« acte » posé par l'enfant, sur le fond de ce contexte familial et des attitudes à son égard.

Deuxièmement, qu'en est-il de la *recomposition identitaire* favorisée par le choix de la rue ?

Au départ, le dedans est la famille : lieu sûr, d'enveloppement et de bien-être, apportant affection, entraide, transmission des normes, etc. ; et le dehors est la rue : lieu de perdition, dangereux, lieu de violence, de marginalisation, d'initiation difficile, d'insécurité où les règles en vigueur sont d'un tout autre ordre : anomie, violence, loi du plus fort, etc.

Mais la vie dans la rue voit s'opérer un renversement où la rue devient le dedans en tant que refuge, lieu de relations avec le groupe, où peut régner un bon climat, où l'enfant va retrouver de nouvelles appartenances, où il va peu à peu s'autonomiser et devenir acteur et auteur de sa vie, au moins en termes de tentative et de potentialité, tandis que la famille est devenue le lieu de conflits, de maltraitance et d'asphyxie d'où l'enfant est rejeté : le dehors. C'est ce que nous montre la figure ci-dessous :

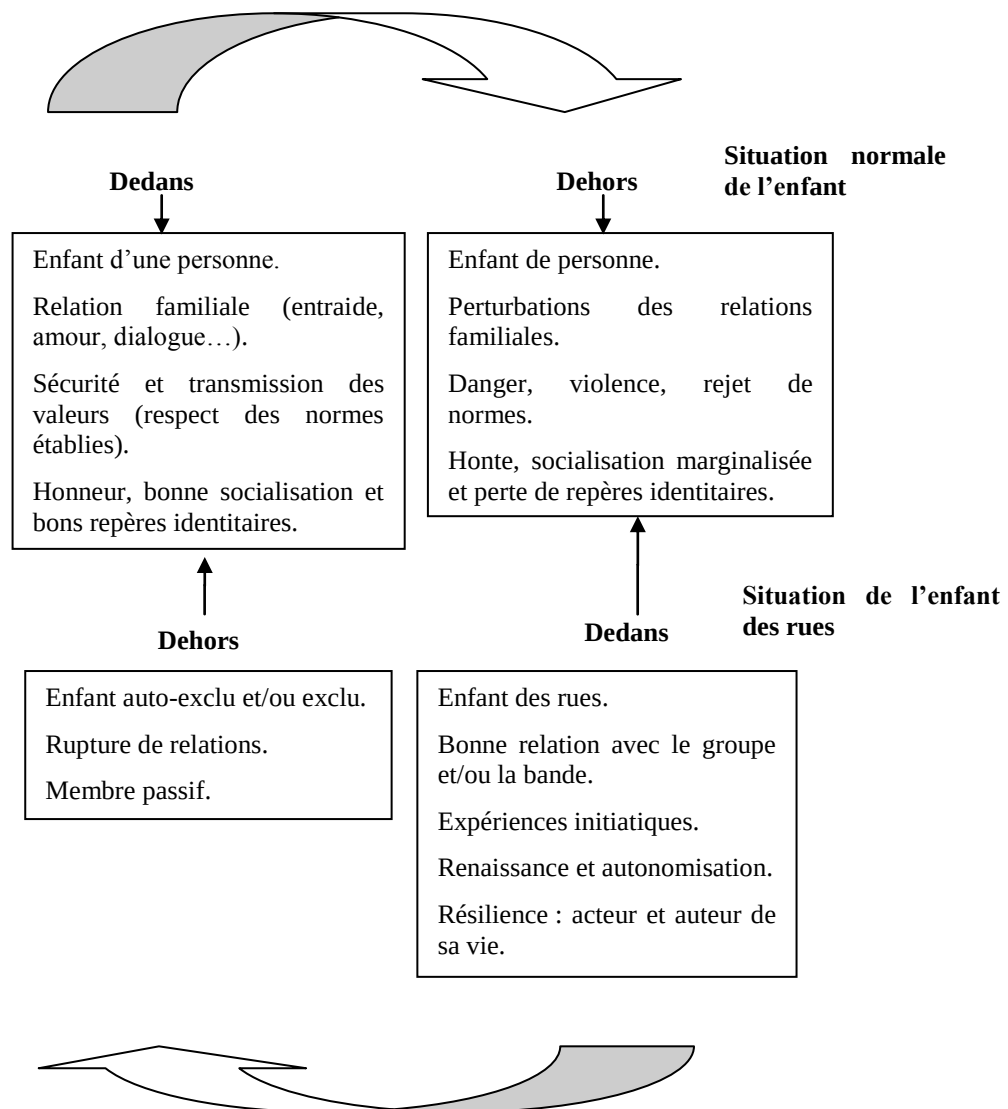


Figure 32. Dedans et dehors, un renversement de rôles
Source : une réalisation personnelle de Bukaka

Pourtant, mentalement, les enfants des rues continuent à se considérer comme des membres passifs de leur famille. Ainsi parlons-nous d'une rupture des relations, plutôt que des liens. Les relations sont recréées dans la rue.

Les enfants des rues, surtout ceux qui sont accusés de sorcellerie, vivent une « déparentélisation³ ». Notre étude montre que la « rue » (le dehors) joue un rôle de « famille » (le dedans) pour ces enfants. Ainsi pour ces enfants marginalisés, stigmatisés et désocialisés par la famille, il y a une « parentélisation » qui s'établit dans la rue avec les pairs et les « tantines ». Nous avons en effet observé une sorte d'obligation de « parentalité » ou d'« aïnesse » selon laquelle les plus âgés veillent sur les plus jeunes. Peut-on parler dans leur cas d'une sorte de parentification⁴ ou d'une « parentalisation⁵ » ? Oui, dans la mesure où ils exercent en quelque sorte une fonction parentale, mais non dans la mesure où il n s'agit pas d'une famille et qu'il n'y a pas de vrais parents dans la rue.

Les enfants des rues créent et forment des petits groupes et/ou bandes où vivent comme dans une famille et où ils tissent des relations fraternelles, empreintes d'une forme de soumission des plus jeunes et d'initiation par les aînés. Ces petits groupes sont parfois éphémères. La rue les aide à se restructurer, à se construire une famille, à l'image de leur propre famille.

Notons encore que si les parents n'assument pas leur responsabilité comme ils le devraient envers leurs enfants, cela est dû aussi, et peut-être en grande partie, aux crises économique, politique, culturelle et religieuse

³ Pour Tonda (2007, p. 83) « la déparentélisation consiste aussi en la sélection des "parents" les plus "intéressants", même lorsqu'aucun lien de parenté "réelle" ne lie le sujet à la personne qu'il "choisit" de considérer comme parente ».

⁴ La parentification d'un enfant est « un processus interne dans la famille qui pousse un enfant ou un adolescent à assumer des responsabilités très importantes que ne le voudraient son âge et sa maturation dans un contexte socioculturel et historique précis et qui le conduisent à devenir parent pour ses parents » (Le Goff, 2000, p. 1)

⁵ La parentalisation est « un processus qui pousse un enfant ou un adolescent à assumer des responsabilités plus importantes que ne le voudraient son âge et sa maturation » Généasens (sd), en ligne www.geneasens.com/questions/parentalisation.html, consulté le 10 juillet 2013

que connaît la RDC, ainsi qu'à l'esprit « moderniste⁶ », empreint d'individualisme.

Ainsi, l'appropriation de la rue serait, pour l'enfant, une récupération de l'environnement perdu, au sens où Winnicott en parlait (1994, p. 151) :

d'une certaine façon, l'enfant cherche quelque chose quelque part et, ne le trouvant pas, il cherche ailleurs, lorsqu'il a de l'espoir. Mais l'enfant cherche aussi cette stabilité de l'environnement qui pourra supporter la tension résultant du comportement impulsif ; c'est la quête d'un environnement perdu, d'une attitude humaine qui, parce qu'on peut s'y fier, donne à l'individu la liberté de bouger, d'agir et de s'exciter.

Nous pouvons dire avec conviction que cet attrait et/ou appropriation de la rue n'est pas seulement utilitaire, c'est-à-dire lié aux besoins élémentaires (alimentation, argent, habillement, etc.), il est aussi d'ordre affectif et social : l'enfant y côtoie d'autres enfants qui, comme lui, ont été exclus de leur famille et se sont retrouvés là, dans la rue, nouveau milieu d'appartenance qui les a recueillis où ils acquièrent d'autres repères identitaires leur permettant de repositionner leur identité. C'est aussi le lieu de la reconnaissance de leur personne et de leur problème.

Nous ajouterons toutefois que lorsque les enfants parlent du choix de la rue, ce n'est pas toujours pour y vivre. Certains sont très vite pris en charge par des institutions d'accueil. La durée du temps passé en rue recouvre parfois celle de la prise en charge dans les institutions d'accueil. Dans les institutions, ces enfants vont connaître d'autres figures d'identification, au contact des responsables, mais aussi de leurs pairs. Ces enfants vont certes y trouver de nouvelles appartenances, mais leur autonomisation sera moins marquée.

Troisièmement, y a-t-il vraiment chez ces enfants *un attrait pour la rue* ? Être dans la rue, est-ce une situation voulue ? Cette situation n'est jamais voulue au départ ; c'est généralement un comportement d'évitement

⁶ Esprit « moderniste » au sens où règne l'esprit du chacun pour soi, de l'égoïsme.

de la souffrance du dedans et on y va à son corps défendant. C'est plutôt le résultat d'un conflit, un évitement, un pis-aller, mais préférable à la vie de famille telle que ces enfants l'ont connue.

Et d'autre part, les enfants n'ont plus cette contrainte éducative, protectrice et vitale et sont attirés par une vie de liberté, d'indépendance où ils agissent comme des adultes, deviennent ces enfants-adultes ou enfants-parents responsables de leur vie, même si la culture leur interdit d'agir ainsi.

L'enjeu du passage à la vie sociale est très complexe pour l'enfant des rues. Celui-ci ne suit pas son parcours normal, tel que nous le lisons dans la figure 17. Il se fait sans initiation par les adultes et sans suivre les normes et voies établies par la société globale. Ainsi Le Blanc a été initié par son frère et Obama était tout le temps avec « les tantines ». Les autres enfants sont initiés par des pairs, anciens ou plus âgés, mais parfois dans un climat de violence où règne la loi du plus fort.

La rue est aussi un lieu de travail qui offre aux enfants des ressources et une sorte d'autonomie matérielle et financière. Ils deviennent ainsi auteurs et acteurs de leur vie et s'ouvrent à la socialisation au contact des différents acteurs sociaux. Et c'est sans doute la vue de ces enfants apparemment libres, indépendants, qui peut inciter d'autres enfants vivant en famille à la quitter pour la rue.

L'appel de la rue est aussi symbolique : être dans la rue, c'est une façon de se faire voir, de se faire connaître et d'exposer son problème. C'est un signal, une interpellation face aux situations conflictuelles familiales affectant les enfants. C'est une expression non verbale de leur problème et de leur situation. D'ailleurs nous l'avons dit plus haut, les rues qui offrent des activités liées à la survie et à la visibilité présentent davantage d'attrait.

Pour Le Blanc, Obama, Drogba, Sandra, Mira, Kardoza, Eto, Ya Dieu, Kirikou, Mobutu et Dix Dollars la rue – entendue comme lieu de vie en dehors de la famille – peut constituer un attrait par l'éducation et la formation professionnelle qu'elle permet, via les institutions d'accueil, qui peuvent être des lieux de reconstruction pour les enfants en termes d'accueil, de scolarisation et de resocialisation.

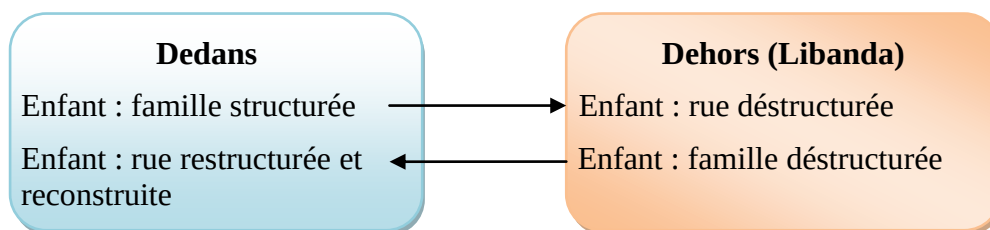


Figure 33. Dedans versus dehors
Source : conception personnelle de Bukaka (2013)

Le dedans étant tout lieu qui protège, sécurise et favorise l'épanouissement et le dehors un lieu insécurisant n'aidant pas à s'épanouir, la famille ne constitue plus le dedans, ce lieu de refuge qui offre un espace vital, et devient le dehors, au contraire de la rue qui devient le dedans, quelles que soient les normes de socialisation établies par la société globale.

Comme nous l'avons souligné, même si la rue est devenue un lieu de vie, d'opportunités pour ces enfants, elle présente aussi clairement des aspects négatifs. La représentation de la rue qu'ont les enfants rencontrés dans cette étude est assez parlante et est fonction du rôle qu'elle exerce pour chaque enfant. Pour Sauveur, Jojo, Sandra et Debora, elle représente un support psychosocial, c'est-à-dire un refuge, comme ils en témoignent, et pour Sadam, c'est un enfer. Leur manière de dénommer leur échelle de vie témoigne sans doute d'une capacité d'adaptabilité à la rue. Nous avons une représentation de la rue positive pour 7 enfants et une représentation négative pour 11 enfants. Nous pouvons aussi dire que les diverses

dénominations que ces enfants donnent à leur échelle de vie émanent du rôle que joue la rue dans leur vie.

Ainsi, pour Coloni (*op.cit.*, p. 42), « la rue n'est pas seulement un terrain de jeu, elle est aussi un terrain d'entraînement à la vie. C'est dans la rue que les enfants forment leur personnalité et qu'ils mettent au point les méthodes qui leur serviront plus tard à affronter toutes sortes de situations dans la vie ».

Est-ce que « la rue » doit encore être perçue négativement par la société kinoise ? La lecture faite des rôles de la rue kinoise nous révèle qu'elle est un lieu complexe, multiple : social, économique, ludique, politique, éducatif et criminogène. Les rôles spécifiques qu'elle joue pour ces enfants est de servir de logis, de lieu d'identification, de socialisation, de reconstruction et de production d'actes psychiques créateurs.

Enfin, nous pouvons confirmer l'hypothèse de la *responsabilité parentale mal assumée*. Il est extrêmement préoccupant de constater l'attitude de la famille et essentiellement des parents et/ou adultes qui sont censés encadrer les enfants dans leur développement. Nous nous sommes rendu compte d'une véritable démission des parents, absents tant physiquement que moralement dans la vie de ces enfants. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de juger les parents mais de constater cet élément central du processus étudié, élément qui ne s'explique pas d'une façon simple : les conditions sociales, économiques, politiques ont évidemment une incidence sur cette démission des parents et cette responsabilité parentale mal assumée ou non assumée à l'égard des enfants. Ceux-ci sont donc amenés à se prendre en charge sans avoir été initiés à cette nouvelle fonction.

Qu'ont-ils retenu des rôles parentaux ? Le père, censé détenir l'autorité et la loi, a démissionné : il est soit silencieux et indifférent, soit

maltraitant et autoritaire. Quant au rôle de la mère, porteuse de vie, censée prodiguer amour et subsistance, favorisant le développement et l'épanouissement de l'enfant, les enfants des rues l'ont peut-être connu, mais évoquent surtout les mauvais comportements de certaines mères (comme celles de Sandra, Obama, Dix Dollars, Sauveur, Jona, Jojo et Eto), et surtout des belles-mères (comme dans les cas de Ya Dieu, Dédé, Driba, Drogba, Glodi, Debora et Kardoza). Dans ce travail, nous avons plus affaire à des familles recomposées où les enfants vivent avec les compagnes et compagnons de leur parent avec qui la relation n'est pas facile à établir. Ce sont donc des parents absents physiquement et symboliquement de la vie de leurs enfants qui ne peuvent subvenir à leurs besoins même les plus élémentaires, ni les accompagner dans leur passage à la vie sociale. Ceux-ci en arrivent donc à devenir « parents d'eux-mêmes », responsables d'eux-mêmes, sans y avoir été préparés. Ils deviennent prématurément auteurs et acteurs de leur vie.

3. Particularités de notre position

Nous avons mené une étude sur l'enfant des rues kinois. Notre position face à cette situation se décline sous trois angles. Nous étions en effet concernée par le phénomène de plusieurs façons.

D'abord, en tant que native de la RDC, la situation des enfants des rues telle que nous la percevons à travers ce travail est et demeure désastreuse pour notre pays. Il nous est apparu que ces enfants traumatisés continuent à ruminer les situations conflictuelles vécues en famille. Ils deviennent de plus en plus haineux et cette situation risque bien de constituer une bombe à retardement. Notre regard et notre inquiétude sont plus tournés vers l'avenir de ce grand pays dont un grand nombre de ses enfants se socialisent et s'identifient à la rue. Est-ce que notre pays s'appellerait « la rue » et ses habitants « les enfants des rues » ? Notre

démarche doctorale aura en tout cas voulu contribuer à ce que l'on reconnaisse leur existence propre, dans ses singularités et ses raisons au cœur du pays. En ce sens, un aspect qui ressort de nos résultats est combien sont mis en jeu, dans le phénomène des enfants des rues, la conflictualité des situations familiales et les accusations de sorcellerie, dans les contextes sociaux, économiques et politiques d'aujourd'hui, et combien ces enfants vivant dans la rue tentent à leur façon d'entrer dans la vie sociale.

Ensuite, en tant que femme (maman) congolaise, comme nous l'avons dit ci-dessus. En RDC tout être de sexe féminin avec ou sans enfant est appelé « maman ». La femme représente la vie⁷, car c'est elle qui la porte et la donne. Elle est la première éducatrice et la première personne qui est en relation avec l'enfant. Elle ne peut jamais être porteuse de la mort ou des malheurs. Les enfants sont des êtres humains qui ont la vie et qui doivent jouir de cette vie.

Comme femme, face à ce phénomène misérable, cette pandémie sociale, notre position a été et reste de lutter et militer pour la cause des enfants qui sont l'avenir de notre pays. Nous devons être la voix des sans voix et cette position était toujours présente en arrière-fond de la thèse. Celle-ci a procédé en cherchant les meilleures façons de leur donner la parole, d'écouter ce qu'ils ont à dire et de le transmettre, comme une façon de porter leur voix dans l'espace public.

Enfin, en tant que psychologue clinicienne, cette étude devrait nous aider à approfondir notre connaissance de ce phénomène et peut-être aboutir, pour les psychologues comme pour nous-même, comme professionnelle, femme et citoyenne, à de nouvelles façons de s'y prendre. Il nous semblait nécessaire d'approfondir les connaissances liées à l'image que les enfants ont de la famille, de la rue, d'eux-mêmes, à la fois leur

⁷ La vie symbolise l'affectivité, l'amour, la joie, l'alimentation, la protection, l'éducation, etc.

identité personnelle (identité de soi⁸) et leur identité sociale (la façon dont la société les perçoit). Une telle étude exigeait un abord des situations dans la nuance et la singularité, pour repérer les dimensions sous-jacentes et la diversité des cas. Nous sommes persuadée que les mobiles à la base de leur fugue sont parfois les mêmes, mais perçus par chaque enfant à sa manière. À titre d'exemple, nous avons eu à nous entretenir avec deux groupes d'enfants qui ont vécu et/ou qui vivent des situations conflictuelles dans leur famille. Face à ces situations, les uns s'excluent ou sont exclus de la famille et les autres résistent à cette maltraitance et continuent à vivre dans leur famille. Les différentes représentations qu'ils ont de leur famille et de la rue influencent aussi leur attrait et leur attachement à la vie de la rue.

Sur le plan de la méthodologie, nous avons été amenée à remettre en question notre façon première de procéder et à chercher quelle méthode, quels principes, quel point de vue adopter pour considérer adéquatement ces enfants et pouvoir alors les aborder.

Pensons aux différentes réactions de la population face à ces enfants des rues. Rappelons-nous des commerçants, de policiers et de passants qui ne voulaient pas que nous approchions ces enfants par peur qu'ils nous agressent et volent nos biens.

Nous avons été surprise et émerveillée de remarquer que, considérés autrement et abordés autrement, ces enfants ont pris le risque de parler de leur famille, de leur vie à une personne étrangère, malgré l'interdiction de la culture congolaise selon laquelle c'est l'adulte qui parle à la place de l'enfant. C'est pour nous un apport méthodologique de cette thèse.

On peut évidemment se demander si le fait de donner la parole aux enfants est vraiment novateur, puisqu'il s'agit d'une pratique classique en

⁸ Celle-ci est influencée par l'identité sociale de soi, voir le point 2.3.3.1 sur l'identité sociale de soi dans le chapitre III.

psychologie clinique. Certes, mais était-ce le cas dans notre pratique de psychologue et en institution ? Et est-ce le cas dans les recherches réalisées jusqu'ici avec ces enfants ? Jadis, nous nous adressions à ces enfants comme un psychologue dans son cabinet, ou une autorité de l'institution, ayant un temps bien imparti et un horaire bien précis pour chaque activité. L'enfant en était averti et savait déjà à qui il avait affaire. Il contrôlait son parler, il ne voulait offenser personne, il poursuivait un but, obtenir une aide matérielle ou être soulagé dans sa peine. Il façonnait son parler pour attirer la pitié, la générosité et la confiance du psy.

S'agissant de la recherche, ces enfants nous ont parlé de leur vie à partir du moment où nous avons choisi de les suivre dans leurs lieux de vie et de leur donner la parole de la façon qu'ils souhaitent la prendre. Ils semblaient parler sans gêne, alors que culturellement cela est inadmissible. S'entretenir avec eux est devenu autre chose dès lors que nous avons accepté que ce n'était pas notre savoir préalable mais eux qui allaient nous apprendre des choses à propos d'eux-mêmes, comme cela doit être le cas aussi dans le travail du clinicien. Ce basculement de ce que nous savions du phénomène vers ce que nous avons appris des enfants a transformé notre conception du phénomène et nous a incitée à considérer différemment ces enfants. Nous en sommes venue à les voir comme des enfants résilients au sens où, sur le fond de leur détresse et de leurs privations, ils ont pu trouver dans la rue des appuis, des tuteurs de résilience, qui les ont aidés à faire face de façon adaptée aux situations difficiles rencontrées dans leur vie.

C'est cette « suradaptation » dont parle Douville (2011) qui, écrit-il,

est décrite sous le terme de résilience. S'y désigne la possibilité pour un enfant de surmonter des états de graves privations éducatives et affectives en rétablissant des modes de transfert avec d'autres supports affectifs et socialisants et en adoptant des modes de conduites et d'inconduites, porteuses d'identification et donnant du sens à des logiques de territoires.

4. Un apport plus large de cette étude

Notre étude cherche à avoir une portée humaine et professionnelle plus large. Elle s'inscrit dans l'esprit de Mbwaka (2005) qui affirme que

Rien de durable ne pourra être entrepris en faveur des enfants des rues, si nous ne nous mettons pas davantage à leur écoute et sans une prise en compte de leurs aspirations. Cette approche importante pourra nous permettre de mieux les aider et les soutenir, et pourquoi pas de négocier avec eux et même à plus forte raison, de prendre nos distances s'il le faut, dans cette reprise qui s'impose pour leur meilleur avenir .

L'accueil et la prise en charge des enfants des rues sont deux tâches nobles pour la vie de ces êtres en pleine croissance. Mais leur accorder la parole et les écouter par principe constituent des préalables fondamentaux et prioritaires. Les enfants s'expriment sur leur vie dans la rue en rapport avec celle menée en famille. Ils dévoilent aussi leurs desiderata quant aux décisions à prendre sur les problèmes qui les concernent. Prendre désormais davantage cela en compte nous paraît primordial, tant pour les professionnels travaillant avec eux, que pour les politiques et les chercheurs. Ainsi faut-il entendre le proverbe africain sur l'histoire de la forêt qui doit être écrite par toutes les bêtes de cette forêt.

L'identité personnelle et sociale du chercheur a un impact positif et négatif sur la qualité des données, ainsi que sa position et sa responsabilité déontologiques, et ce qu'il en transmet. Plus les interlocuteurs font confiance, plus ils se dévoilent. Le manque de confiance fait qu'ils résistent à donner des informations utiles. Et la confiance qu'ils accordent au chercheur tient à celle que ce chercheur leur inspire et leur donne, à sa capacité à les reconnaître dans leurs compétences et leurs intérêts propres, en général, et dans le cadre de leur participation à la recherche elle-même, en particulier.

Étant chercheuse, nous avons une autre façon que comme professionnelle ou comme religieuse de nous entretenir avec ces enfants, de

leur donner la parole, comme si c'était la première fois que nous travaillions avec cette couche d'enfants, en intervenant peu. Ce conseil de notre promoteur Jean-Luc Brackelaire nous a aidée à avoir d'autres conceptions et réalités du phénomène. Nous avons construit un mode propre de relation de recherche avec les enfants, dont il faudrait mesurer les possibilités de transposition dans d'autres recherches analogues.

Comme indiqué précédemment, la présence des enfants dans les rues est souvent perçue très négativement par la société globale. Les enfants des rues sont souvent considérés comme des délinquants qu'il convient de ne pas fréquenter et dont il faudrait se méfier. Les diverses expressions proposées pour dénommer ces enfants des rues attestent à la fois de cette situation réelle de discrimination et de la tentative de les reconnaître dans leur singularité. Ainsi, par exemple, Parazelli (2002) parle des *jeunes de la rue*, Stoecklin (2000) les appelle *enfants en situation des rues*, Pirot (2004), Marguerat & Poitou (1994), Coloni (1987), Palazzolo et al. (2008) parlent des *enfants des rues* et des *enfants dans la rue*, Mbwaka (2005), des *enfants sous contrôle* et Nsengiyumva (2010), des *timbayi*. Nous parlons quant à nous des *enfants du dehors*. Mais aucune de celles indiquées n'est satisfaisante. Cela illustre encore la complexité de ce phénomène.

Les rencontres avec ces enfants nous ont surtout permis de modifier l'image que l'on peut en avoir et d'étudier les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes, de la famille, de la rue : il nous apparaît qu'ils sont moins victimes que responsables de leur vie qu'ils définissent et orientent eux-mêmes. Nous mesurons le caractère délicat de telles affirmations quand nous avons à l'esprit les conditions sociales, politiques, économiques et familiales qui tissent le contexte de vie de ces enfants. Mais il nous semble important de mettre l'accent sur leurs essais, leurs potentialités, leurs succès à devenir, dans ces conditions, auteurs et acteurs de leur vie, c'est-à-dire d'une part participants actifs et parties prenantes de celle-ci, en relation

avec les autres acteurs, et d'autre part sujets de sa construction difficile, progressive et personnelle.

Leur donner la parole a non seulement mis en exergue, face à la violence et aux difficultés qu'elle recèle, les aspects positifs de cette vie dans la rue, mais a aussi participé à leur reconnaissance en tant qu'êtres humains, par eux-mêmes et par la société.

5. Limites de cette étude

Notre étude recèle des limites, parmi lesquelles nous en soulignerons deux, au niveau de la méthodologie suivie, d'une part, et en particulier du temps et de l'adaptabilité nécessaire du chercheur.

1° Méthodologie

Nous avons surtout donné la parole aux enfants tout en leur posant des questions secondaires de précision et d'éclaircissement. Nous avons évité de poser des questions telles que : pourquoi ?, comment ?, qui seraient une façon de les condamner. Cette façon de faire, si elle s'est révélée appropriée et a donné sa marque à notre démarche, a impliqué néanmoins des limitations.

Suite à leur forte mobilité, nous n'avons pas pu rencontrer Debora, Jona, Kardoza, Le Blanc, Mobutu, Obama, Guelor, roi David et Sauveur une seconde fois et n'avons pas pu approfondir avec eux leur récit, laissé tel qu'il était dans le premier temps, sans exigence de réponses immédiates. Ainsi beaucoup de données sont-elles restées en suspens. Parmi ceux que nous avons rencontrés une seconde fois, Drogba, Eto, Glodi, Jojo, Kardoza, Kirikou, Mira, Sadam et Ya Dieu n'ont pas accepté que nous parlions de nouveau de leur vie et d'autres nous ont donné des récits contradictoires.

Nous nous sommes aussi rendu compte après coup que ces enfants n'ont pas une bonne notion du temps, car ils ne savent pas déterminer avec

exactitude le temps passé dans chaque lieu de la rue où ils ont séjourné. Peut-être leur manque-t-il dans leur vie en rue des repères extérieurs (comme les années scolaires) permettant de classer les grandes périodes du temps. Nous n'avons pas pu relever les répartitions de temps entre la famille, la rue et les institutions. Leurs récits présentaient plusieurs contradictions à ce niveau.

Nous avons relevé aussi un problème majeur dans le test de famille, qui peut être un problème lié à la consigne mal donnée par le chercheur ou non comprise par certains enfants. En comparant leurs récits à leurs tests de famille, Sarkozi, Driba et Guelor ont dessiné la famille réelle à la place de la famille de rêve et vice-versa. Nous pourrions déduire qu'ils sont partis de leurs fantasmes pour se représenter leurs propres familles ou alors qu'ils nous ont simplement présenté un modèle de famille.

2° Temps et adaptabilité du chercheur

Une telle étude auprès de personnes très mobiles, sans lieu de résidence fixe, demande de longs moments de terrain et une grande adaptabilité du chercheur. Et cela implique une limitation à ce que l'on peut recueillir comme données dans une recherche comme la nôtre. Nous l'avons découvert progressivement, en fonction de notre recherche sur le terrain.

Il est parfois difficile à un enfant de se dévoiler à une personne étrangère qu'il voit pour la première fois, d'autant que notre culture défend souvent aux enfants de parler de leur famille ou d'exposer leur vie aux personnes étrangères (qui ne sont pas de leur famille ou de leur groupe d'appartenance). Ce sont surtout les cas des enfants dits sorciers qui font face à une situation de mépris, de rejet social et de stigmatisation.

Néanmoins, nous nous sommes rendue compte que ces enfants qui continuent à errer dans les rues nous racontent aisément leur vie quand on

arrive à bien s'y prendre. Et ceci nous a mis au travail en tant que chercheur. Cela a demandé plusieurs réaménagements successifs de notre méthode et de la recherche. Mais au total, ils nous ont donné plus d'éléments ayant trait à notre objet d'étude que ceux qui étaient déjà pris en charge institutionnellement et qui avaient déjà sous la main des petites histoires bien tissées qui se ressemblaient ; ceux-ci avaient aussi du mal à parler de leur vie en profondeur. Soit la prise en charge dont ils bénéficient les a bouleversés et ils ont oublié certaines réalités de leur vie passée, soit ils ne veulent plus y penser ou en reparler.

Il y a aussi des enfants – Dix Dolars, Kadogo, Guelor et Sarkozy – dont nous n'avons aucune information sur la vie de leurs parents, soit du père ou de la mère, alors que cela aurait pu nous aider à approfondir nos analyses.

Les enfants des rues organisent leur vie en fonction des ressources matérielles, sociales et symboliques que leur offre la rue. Ainsi, leur image de la rue est souvent fonction des expériences vécues dans la rue et évolue au cours de temps. C'est au chercheur de se donner les moyens d'approcher ces expériences. Nous aurions pu aller bien plus loin en ce sens.

6. Perspectives

Bien que cette thèse constitue et ouvre sur un perpétuel questionnement et n'apporte parfois pas de réponse claire et précise, nous allons tenter, partant des dires des enfants qui vivent ce phénomène dit des « enfants des rues », d'ouvrir des horizons pour orienter ou envisager d'autres recherches ultérieures.

Je n'aime plus retourner en famille. [...] Je préfère être maltraité par les inconnus que par les membres de ma famille (Sarkozi).

Pour l'enfant, la famille c'est la vie, l'amour, la sécurité et la paix, mais elle est devenue, pour l'enfant des rues, parfois un lieu de

maltraitance, de souffrance. Il en arrive à vivre dans la rue, parfois sans plus s'illusionner sur une famille qui devrait le protéger, et en se débarrassant de tout ce qui pourrait être révélateur de ses origines (changement de nom, de lieux de vie, oubli de l'adresse familiale...). Cela peut nous amener à imaginer que ces enfants préfèrent la vie dans les rues qu'en famille, mais en gardant à l'esprit le fond familial qu'ils ont connu et la souffrance encore vive aux sources de leur fuite.

Pourtant, Mira demande qu'on l'aide à réintégrer son milieu familial.

Nous partons, mais nous ne savons pas y retourner. Il faut nous aider.

Nous avançons qu'il est nécessaire de mener une étude sur la/les manière/s pour ces enfants de quitter la vie dans la rue. Nous avons l'impression que jusqu'à présent les institutions d'accueil s'attèlent plus à la prise en charge scolaire, sanitaire, alimentaire et vestimentaire, sans pouvoir se soucier de la question de leur avenir après l'âge de la majorité. Une étude approfondie sur l'avenir des enfants qui vont bientôt atteindre la majorité et qui ne peuvent pas regagner aussitôt leur famille doit être envisagée. C'est le cas pour Jojo, Kadogo et Sandra.

Tous les enfants s'inquiètent d'ailleurs eux-mêmes des carences dans leur éducation et leur instruction. Repensons à leurs messages aux gouvernants. Le Blanc et Driba évoquent une situation dramatique qui peut avoir des conséquences néfastes sur l'avenir du pays.

Le Blanc dit :

Je n'ai rien à dire aux politiciens (gouvernants), [...] ils sont là pour les intérêts personnels, ils remplissent leurs poches avec de l'argent de ce pays. Ce sont leurs enfants seulement qui sont bien et nous, nous souffrons.

Pour Driba,

Je n'ai rien à dire aux gouvernants, ils ont des yeux pour voir. Ils sont assez grands pour comprendre et voir comment certains enfants vivent dans notre pays. « Mboka ebebi » [le pays ne marche pas].

Les enfants s'en prennent aux politiciens et à toutes les autorités (famille, Église, gouvernement, école...) du pays qu'ils considèrent comme responsables de leurs difficultés, veillant surtout à leurs intérêts personnels, sans se préoccuper de l'intérêt général. Mais il s'agit là d'un problème de politique générale... Ainsi Obama les met en garde :

Si nous n'étudions pas, comment allons-nous gouverner ce pays, ça sera pire que maintenant.

Sarkozi et Debora concluent :

On récolte ce qu'on a semé.

Il faudrait que l'éducation et l'instruction des enfants en général et de ceux qui nécessitent des mesures spéciales soient prioritaires dans notre pays.

L'accusation de sorcellerie est devenue actuellement l'un des premiers arguments motivant le rejet des enfants dans la rue. Nous avons vu que ce sont surtout les parents et/ou la famille qui accusent leurs enfants et les amènent aux gourous pour une soi-disant délivrance. Cette façon de faire est désavouée par les enfants qui finissent par élire domicile dans la rue. Ils nient cette sorcellerie se demandant très justement qui pourrait bien la leur transmettre, sinon la famille, la société, l'Église, l'État.

Pour Sandra :

Ce sont les parents qui nous donnent la vie et ce sont eux qui ne veulent pas qu'on vive. [...] Si nous sommes des sorciers, ils le sont aussi.

Une recherche approfondie peut être envisagée sur le problème de transmission qui se pose, d'abord sur ce que les parents transmettent et racontent à leurs enfants et sur les effets de cette parole sur la vie psychique future de l'enfant et ensuite sur le phénomène des enfants dits sorciers et son impact sur la vie psychique de l'enfant.

Nous pensons qu'une étude plus particulièrement centrée sur la sorcellerie des enfants serait très importante, puisque celle-ci paraît intimement liée au phénomène des enfants des rues, et notamment sur les

motifs à l'origine des accusations de sorcellerie par les parents. Nous faisons allusion aux études de De Boeck (2000) sur les enfants sorciers à Kinshasa. Alors que culturellement la sorcellerie n'est pas le fait des enfants en RDC, pourquoi les mentalités ont-elles changé, les parents croient-ils vraiment que leur enfant est sorcier ou y a-t-il une raison sous-jacente, un prétexte à l'accusation ?

Contrairement à certains auteurs (voir le point 1.2 du chapitre II de la partie empirique) qui définissent unilatéralement la rue comme un espace dangereux, un lieu de perdution, nous estimons que la rue est un lieu très complexe. Pour les enfants kinois qui y demeurent, elle est devenue ce lieu de vie, ce dedans, ce lieu contenant. La rue telle qu'on se l'imagine généralement a été convertie en une rue, lieu de vie, d'initiation, d'identification et de socialisation qui permette aux enfants de se restructurer et de se reconstruire.

Suite à notre manière d'aborder ces enfants et de voir la vie qu'ils mènent dans la rue, doit-on toujours considérer la rue comme un lieu de marginalité ? Une recherche sur la question de la socialisation marginalisée mériterait d'être approfondie afin d'étudier de quelle manière elle favorise le processus de résilience. Face aux défaillances familiales et sociétales, pour ces enfants, la rue reste l'unique lieu où ils peuvent exposer leur problème, se faire voir.

Ils ne savent pas pourquoi nous allons chaque jour nous mettre le long du boulevard, c'est pour qu'ils nous voient quand ils vont dans leurs bureaux. Même tous ces Blancs qui passent ne nous voient pas. Au contraire, ils passent avec leurs gardes qui nous bousculent et nous piétinent comme des animaux (Sadam)

7. Proposition pour la prise en charge

Cette étude nous révèle que chaque enfant a un projet éducatif. Les moins âgés préfèrent refaire l'école primaire et les plus âgés s'orientent vers l'apprentissage d'un métier. Nous préconisons donc la création d'un

centre d'apprentissage des métiers et une école de rattrapage scolaire au sein du centre Source de vie (<http://source.montki.com>).

Pour une bonne collaboration, une prise en charge totale et une meilleure orientation, il s'agirait de préconiser une méthode qui consiste à donner plus la parole aux enfants, à être à leur écoute sans trop poser de questions qui pourraient les embarrasser, les froisser et les disqualifier. Les enfants accordent plus facilement leur confiance par cette façon de les aborder, de ne pas les condamner pour le simple fait de leur présence dans les rues et de les aider dans l'orientation et la réalisation de leur projet de vie.

Ces enfants des rues sont parents d'eux-mêmes, d'où l'expression d'« enfant-adulte ». Être un orphelin ou devenir un enfant des rues, c'est perdre le sens de la vie. Aidons-les à jouir de leurs droits afin que tous aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance.

Bibliographie

I. Sources écrites

- Abric, J.C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Delval : Cousset.
- Abric, J.C. (dir). (2011). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF.
- Albarello, L. & al (1995). *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*. Paris : Armand Colin.
- Albarello, L. (2011). *Choisir l'étude de cas comme méthode de recherche*. Bruxelles : De Boeck.
- Adam, J.-M. (1997). *Les Textes, types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*. Paris : Nathan.
- Amorth, Dom G. (1997). *Un exorciste raconte*. Paris : de Guibert.
- Angel, P. & Duriez, N. (2004), *Guérir les souffrances familiales*. Paris : PUF.
- Anthony, E.J. & Koupernik, C. (dir) (1970). *L'enfant dans la famille*, Paris : Masson & cie.
- Appiah-Kubi, F. (2008). *Église, famille de Dieu : un chemin pour les Églises d'Afrique*. Paris : Karthala.
- Augé, M. (dir) (1974). *La construction du monde. Religion/représentation /idéologie*. Paris : Maspero.
- Azia Dimbu L., F. (2009). *Enfants de la rue. Enfants d'avenir. Une étude psychologique du phénomène à Kinshasa par une approche projective*. Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation non publiée, Université Marien Ngouabi, Brazzaville.
- Bajoit, G. (2003). *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales*. Paris : Armand Colin.
- Baubet, T. (2003). Enfants et adolescents en situation d'exclusion. In : C. Lachal C, L.Ouss-Ryngaert & MR. Moro (Eds), *Comprendre et*

- soigner le trauma en situation humanitaire* (pp. 203-220). Paris : Dunod.
- BASE-OUA (7 au 9 octobre 1996). *Rapport du séminaire sur l'enfant des rues et son univers en Afrique*. Inédit. Centre d'Accueil Protestant : Kinshasa.
- Bertaux, D. (2006). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, (2 éd.). Paris : Armand Colin.
- Bizeul, D. (1998). Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. In *Revue française de sociologie*, 39 (4), 751-787. En ligne http://www.perses.fr/web/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1998_num_39_4_4840, consulté le 20/04/2011.
- Bloch, H., Chemama, R., Dépret, E., Gallo, A., Leconte, P., Le Ny, J.-F., Postel, J. & Reuchlin, M. (2007). *Grand Dictionnaire de psychologie*. Paris : Larousse.
- Bosapa Mpia (2009). *Analyse psychosociales du phénomène « kuluna »*; Travail de fin de cycle en psychologie non publié, Université de Kinshasa, Kinshasa.
- Breda, C., Deridder, M. & Laurent, P.-J. (dir) (2013). *Modernité insécurisée : Anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Paris : L'Harmattan.
- Buakasa, Tulu Kia Mpansu (1973). *L'impensé du discours : « kindoki » et « nkisi » en pays Kongo du Zaïre*. Kinshasa : PUZ.
- Bukaka, B.J. (2002). *La morbidité « Sanga » chez l'enfant congolais, conception et rite thérapeutique traditionnels en milieu urbain de Kinshasa*, mémoire de licence en psychologie clinique non publié, Université de Kinshasa. Kinshasa.
- Casterman, J.-B. (2009). *Libéré de la sorcellerie*. Kinshasa : Médiaspaul.
- Charmaz, K. (1988). The grounded theory method: An explication and interpretation. In R.M. Emerson (dir), *Contemporary field research: A collection of readings* (pp. 109-106). Prospect Heights, IL: Waveland Press.
- Chombart de Lauwe. (1962). La représentation de l'enfant dans la société urbaine française contemporaine. In *Enfance* 15 (1), 53-67. En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan_0013-7545_1962_num_15_1_2280, Consulté le 19/04/2011.
- Clifford, W. (juillet, 1966). *Jeunesse désœuvrée à Kinshasa*. Bureau des Affaires sociales : Kinshasa.

- Cliquennois, G. (2006). Problèmes méthodologiques inhérents à une recherche sociologique qualitative menée sur les politiques carcérales belges et françaises. *Revue de l'association française de sociologie* (1). En ligne <http://socio-logos.revues.org/28>, consulté le 19/11/2011.
- Code de la famille. Livre IV. Des successions-Droit congolais. En ligne http://www.droitcongolais.info/files/22_code_de_la_famille_livre_iv_des_successions.pdf, consulté le 3/05/2012.
- Cognet, G. (2011). *Comprendre et interpréter les dessins d'enfants*. Paris : Dunod.
- Colombo, A. (2008). *La reconnaissance : un enjeu pour la sortie de la rue des jeunes à Montréal*. Thèse de doctorat en travail social non publiée, université du Québec, Montréal. En ligne [www.travailsocial.uqam.ca/Page/Document/recherche/thèse_corrigée_final_\(J\).doc](http://www.travailsocial.uqam.ca/Page/Document/recherche/thèse_corrigée_final_(J).doc), consultée le 10/04/2010.
- Coloni, M.-J. (1987). *Sans toit, ni frontière. Les enfants de la rue*. Paris : Fayard.
- Dynamo International & al. (3-7 avril 2006). *Rapport final du Séminaire International de formation sur le travail Social de Rue à Kinshasa*. Kinshasa
- Unicef (s.d.). *Convention internationale des droits de l'enfant* de 1986. En ligne www.unicef.org/french/crc/, consulté le 20/04/2010.
- Copans, J. (2011). *L'enquête et ses méthodes. L'enquête ethnologique de terrain* (3 éd). Paris : Armand Colin.
- Côté, M.-M. (1988). « *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine* ». Thèse de doctorat en travail social non publiée, Université du Québec à Montréal. Montréal
- Cyrułnik, B. (1999). *Un merveilleux Malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Cyrułnik, B. (2003). *Vivre devant soi : être résilients et après ?* Paris : Journal des psychologues.
- Cyrułnik, B. (2005). *Les murmures des fantômes*. Paris : Odile Jacob.
- De Boeck F. (2000, décembre). Le deuxième monde et les enfants sorciers en République Démocratique du Congo. *Politique africaine* (80) 32-57.
- De Boeck, F. Plissart, M.-F. & Jacquemin, J.-P. (2005). *Kinshasa : récits de la ville invisible*. Bruxelles : la renaissance du livre.
- DeBuyst, C. (1966). *Les buissons noirs, un phénomène socio-culturel de notre temps*. Paris : Cujas.

- De Gaulejac, V. & Legrand, M. (2008). *Intervenir par le récit de vie. Entre histoire collective et histoire individuelle*. Ramonville : Erès.
- Dekens, S. (2007). *Logiques sorcières : quand les accusations s'emballent. Enfants des rues et sorcellerie à Kinshasa*. En ligne http://osi.bouake.free.fr/article.php?id_article=754, consultée le 15/10/2010.
- De La Kethule, R. (1922, décembre). Le vagabondage à Kinshasa, *Revue Congolaise* (5) 727-730.
- Deschamps, J-C. & Moliner, P. (2008). *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*. Paris : Armand Colin.
- Deslauriers, J.-P. & al (1982). Guide de recherche qualitative, in *Bulletin de recherche* (62) 27p. Université de Sherbrooke, Département de géographie.
- D'haeyer, A. (2004). *Les enfants sorciers : entre magie et misère*. Bruxelles : Editions Labor.
- Dionne, L. (2009). *Analyser et comprendre le phénomène de la collaboration entre enseignants par la théorie enracinée : regard épistémologie et méthodologique*. En ligne [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero28\(1\)/dionne\(28\)1.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero28(1)/dionne(28)1.pdf), consulté le 12/10/2011.
- Disabled Peoples' International (2007). *Carte d'Afrique*. En ligne www.africa.dpi.org, consulté le 10 avril 2010.
- Dorvil, H. (dir) (2009) *Problèmes sociaux*. Tome III : *Théories et méthodologies de la recherche*. Québec : PUQ.
- Douville, O. (2003). Move to the outskirts of the town, ou quand le temps se replie sur l'espace, *Adolescence* (21), 25-44.
- Douville, O. (2006/11/12). *De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités*. En ligne http://hal.inria.fr/docs/00/11/32/56/PDF/Livre_DOUVILLE_relu_DOUVI.pdf, pp.1-61, consulté le 10/06/2010.
- Douville, O. (2011/01/24) L'errance juvénile et la rue, des banlieues parisiennes à Bamako. Perspectives cliniques et anthropologiques. *Revue du MAUSS permanente*. En ligne <http://www.journaldumauss.net/spip.php?article747>, consulté le 10/03/ 2011.
- Echeverri Erk, C. (2006). *Clinique des jeunes des rues au Guatemala. Aspects contre-transférentiels et attachement*, Mémoire Des en

- psychiatrie, Université de Montpellier 1. Montpellier. En ligne www.clinique-transculturelle.org, consulté le 15/01/2011.
- Enriquez, E. & al. (dir) (1993). *L'analyse clinique dans les sciences humaines*. Montréal : Saint-Martin.
- École biblique de Jérusalem (dir) (1998). *La Bible de Jérusalem*. Paris : Les éditions du cerf.
- Euwema, M. (décembre 2006). *Le développement de l'enfant*, un document de référence pour War Child. Amsterdam. En ligne www.warchild.nl, consulté le 10 Février 2010.
- Ezémbé, F. (2009). *L'enfant africain et ses univers*. Paris : Karthala.
- Freud, A. (1968). *Le normal et le pathologique chez l'enfant*. Paris : Gallimard.
- Freud, A. (1976). *Connaissance de l'inconscient. L'enfant dans la psychanalyse*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1948). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1965). *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1971). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris : Masson.
- Furtos, J. (2009). *Précarité et exclusion* : Hôpital Universitaire de Genève. Genève. En ligne psy-generale-secteurs.hug-ge.ch/.../FF_Texte_Precarite_et_exclusion_24.04.09.pdf, consulté le 25/08/2010.
- Glaser, B.G., & Strauss, A.L. (1967). *The discovery of grounded theory*. Chicago : Aldine.
- Gauthier, B. (2009). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* (5éd). Québec : PUQ.
- Généasens (sans date). De la généalogie à la psychologie, Parentalisation. En ligne www.geneasens.com/questions/parentalisation.html, consulté le 10/07/2013.
- Giordano, Y. (dir). (2003). *Conduire un projet de recherche. Une perspective qualitative*. Paris : EMS.
- Goldberg, F. (1994). Le grand écart. *Adolescence* (23), 101-112.
- Green, A. (dir). (2006). *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique. Le dedans et le dehors*. Paris : PUF.

- Greissler, E. (2008). La construction identitaire à partir d'expériences de rue à Montréal : une tension entre marginalité et conformité. *Sociétés et jeunesses en difficulté* (6). En ligne <http://sejed.revues.org/document5322.html>, consulté le 12/10/2010.
- Guillaume, J-F., Lalive d'Epinay, C. & Thomsin, L, (dir) (2005). *Parcours de vie. Regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*. Liège : Université de Liège.
- Hebga, M. P. (1979). *Sorcellerie. Chimère dangereuse... ?* Abidjan : Inades.
- Hebga, M. P. (1982). *Sorcellerie et prière de délivrance*. Abidjan : Inades.
- Houzel, D., Emmanuelli, M. & Moggio, F. (2000). *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*. Paris : PUF.
- Institut National des statistiques (2008). *Population de la RDC*. Kinshasa
- Journal officiel de la RDC. (2009). *Loi n°09/001 du 10 janvier 2009 portant sur la protection de l'enfant*. Kinshasa.
- Kaës, R. (2008). *Le complexe fraternel*. Paris : Dunod.
- Kapagama Ikando (2001). *Pauvreté à Kinshasa, problématique du développement et sous-développement*, mémoire DES en sociologie non publié, Université de Kinshasa, Kinshasa.
- Kasongo Maloba Tshikala, P. & Kinable, J (2010). Enfants de la rue, phénomène pluriel et complexe à Lubumbashi, RDC. In *Colloque international francophone « Complexe 2010 », les 31/03 et 1^{er}/04/2010 à Lille, France, sur la pensée complexe, défis et opportunités pour l'éducation, la recherche et les organisations*. En ligne <http://www.trigone.univ-lille.fr/complexite2010>, consulté le 10/05/2012.
- Kasongo Maloba, P. (2011). *Autoreprésentation des jeunes garçons de la rue à Lubumbashi (RDC)*, thèse de doctorat en sciences psychologiques et de l'éducation non publiée, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Kibwenge, F. (2008). *Les enfants sorciers en Afrique. Perspectives théologiques*. Paris : L'harmattan.
- Kibwenge, F. (mai 2009). *Évangélisation et attentes du salut en contexte africain*. En ligne www.sedosmission.org/site/index.php?option=com_docman, consulté le 11/05/2010.
- Kienge Kienge, R. (2005). *Le contrôle policier de la «délinquance» des jeunes à Kinshasa : une approche ethnographique en criminologie*.

- Thèse de doctorat en criminologie publiée, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- Klein, M. (1968). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Koudou Kessié, R. (1996). *Éducation et développement moral de l'enfant et de l'adolescent africains*. Paris : l'Harmattan.
- Lapika Dimomfu, B. (juillet 2007). La sorcellerie des enfants à Kinshasa : une approche anthropo-épistémologique. Rapport final inédit.
- Larivaille, P. (1974). L'analyse (morpho) logique du récit, *Poétique* (19) pp. 368-388.
- Lebovici, S. (s.d.). *Aperçu de s recherches sur la notion de carence maternelle*. (74-94). En ligne [whqlibdoc.who.int/php/WHO_PHP_14_\(part5\)_fre.pdf](http://whqlibdoc.who.int/php/WHO_PHP_14_(part5)_fre.pdf), consulté le 9/05/2012.
- Le Goff, J.-F. (2000). L'enfant, parent de ses parents. Parentification et thérapie familiale. Paris : L'Harmattan.
- Lemay, M. (1983). L'éclosion psychique de l'être humain. La naissance du sentiment d'identité chez l'enfant. Paris : Fleurus
- Lemay, M. (2001) *J'ai mal à ma mère*. Paris : Fleurus.
- Lucchini, R. (1993). *L'enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Paris : Droz.
- Lucchini, R. (s.d.). *Présentation du texte 3 : le départ dans la rue de R. Lucchini*. (pp.1-9) note de cours. Université de Fribourg. Fribourg. En ligne www.unifr.ch/socsem/cours/compte.../exposé%20E%20rue30%20nov.pdf, consulté le 2/11/2011.
- Lutte, G. (1997). *Les enfants de la rue au Guatemala : princesses et rêveurs*. Paris : L'Harmattan.
- Mannoni, P. (2010). *Les représentations sociales*. Paris : PUF.
- Marcelli, D. (2003). *L'enfant chef de famille. L'autorité infantile*. Paris : Albin Michel.
- Marguerat, Y. & Poitou, D. (1994). *À l'écoute des enfants de la rue en Afrique Noire*. Paris : Fayard.
- Masiala, M.S. (1990). *Les enfants de personne. Étude clinique et phénomène sociale sur l'enfance et la jeunesse défavorisée*. Kinshasa : Enfance et paix.
- Mayer, R. & Ouellet, F. (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Québec : Gaëtan Morin.
- Meulders Klein (1993). *Les recompositions familiales aujourd'hui*. Paris : Nathan.
- Mbwaka, M.J. (2005). *Image de soi et anticipations imaginatives des rôles chez les enfants des rues de Kinshasa*. Thèse de doctorat en psychologie non publiée. Université de Kinshasa. Kinshasa.

- Merzouki Houria. (2005). *Étude de la relation familiale chez l'enfant victime de la maltraitance parentale*. Thèse de doctorat en psychologie non publiée, Université Mentouri. Constantine. En ligne bu.umc.edu.dz/theses/psychologie/MER873.pdf, consultée le 13/01/2012.
- Modwa, M. (2011). *Enfant de la rue : libre prisonnier*. Yaoundé : PUA.
- Mukandu Basua Bintu, L. (2011). *Les enfants de la rue à Kinshasa et le sida. Approche de la prévention articulant les concepts d'éthique narrative et de « capacités »*. Thèse de doctorat en sciences médicales, Université Catholique de Louvain. Bruxelles
- Mucchielli, A. (Ed.). (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences sociales*. Paris : Armand Colin.
- Mucchielli, A. (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (2éd). Paris : Armand Colin.
- Mvuezolo Bazonzi, J. (2006). *Les « églises de réveil » de Kinshasa à l'ombre du mouvement néopentecotiste mondial : entre nivellement et déconstruction culturels*. Université de Kinshasa : CEP. En ligne www.unibas-ethno.ch/veranstaltungen/dokumente/papers/Bazonzi.pdf, consulté le 10/04/2012.
- Nathan, T. & Lewertowski, C. (1998). *Soigner, le virus et le fétiche*, Paris : Odile Jacob
- Nathan, T. (2011), *La nouvelle interprétation des rêves*. Paris : Odile Jacob.
- Ndaywel è Nziem, I. (décembre 1998). De l'Authenticité à la libération : se prénommer en République Démocratique du Congo. *Politique africaine* (72). Louvain-la-Neuve. En ligne <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/072098.pdf>, consulté le 18/05/2012.
- Ndumba, M.-T. (2000, août). Des femmes seules, chefs de ménage à Kikwit : « sujets et acteurs » de leur environnement. *Cahiers de la FOPES Questions de politique économique et sociale Synthèses de mémoires* (1). Louvain-la-Neuve : FOPES SUD.
- Ngub'usim Mpey Nka, R. (1992). La récupération des jeunes de la rue par une éducation au travail productif, in *Zaire-Afrique* (269) 537-544.
- Nkelenge Mitendo, H. (2003). *Vers une sacramentalité du système matrimonial négro-africain : une analyse de concepts de contrat-alliance appliqués au mariage*. Fribourg : Academic Press Fribourg.
- Normandeau, N., Mungala, A. & Kabundi, M. (dir) (1988). *L'enfance, l'éducation et la déviance en Afrique : Actes du colloque international de Kinshasa* (Base/CICC, décembre 1986). Montréal : Centre

- International de Criminologie Comparée. En ligne http://depot.erudit.org/bistream/000991dd/1/CRC_1988_N10Pdf, consulté le 13/04/2009.
- Nsengiyumwa, A. (2010). *L'espace public urbain comme lieu de survie, les Timbayi de Bujumbura*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- Ortigue, M.C. & Ortigue, E. (1984). *Œdipe Africain*. Paris : L'Harmattan.
- ORPER (1996). *Recensement des enfants des rues à Kinshasa du 31/08/1995-17/02/ 1996*. Rapport d'enquête inédit. Kinshasa.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique* (23), 147-181.
- Paillé, P. & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Palazzolo, J., Bedwani & Tassiba (2008). *Les exclus de la cité; regard et psychopathologique sur les enfants des rues*. Paris : Riveneuve.
- Papa Abdoulaye Tall (1986). Les droits de l'homme valent-ils pour les enfants et jeunes de la rue? *JEUDA (Series)* (49). Dakar : Enda tiers monde.
- Parazelli, M. (2000). L'appropriation de l'espace et les jeunes de la rue : un enjeu identitaire in Laberge, D., dir., *L'errance urbaine*, Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale, 193-220. Les Éditions Multi-Mondes, Sainte-Foy.
- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : PU Québec.
- Pérez Lopez, R. (2009). *Vivre et survivre à Mexico. Enfants et jeunes de la rue*. Paris : Karthala.
- Petitclerc, J.M. (2002). *Pratiquer la médiation sociale. Un nouveau métier de la ville au service du lien social*. Paris : Dunod.
- Pirot, B. (2004). *Enfants des rues d'Afrique centrale*. Paris : Karthala.
- Poirier, A.-C. (2001). Où est la marge et pourquoi la marge. *Frontières*, 14, (1), 5.
- Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L.H., Laperrière, A., Mayer et Pires, A.P. (Eds). (1997). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Raymackers, P. (1961). *Prédélinquant et délinquance juvénile à Léopoldville*. Bureau des Affaires sociales. Kinshasa : non publié.

- RDC. (2009). Loi n° 09/001 du 10/01/2009 portant protection de l'enfant. *Journal Officiel de la République Démocratique du Congo*. Numéro spécial du 12/01/2009.
- REEJER (décembre, 2006). *Recensement des enfants de la rue de la ville province de Kinshasa*. Rapport général. Kinshasa : UNICEF.
- Renault, E. (2004). *Mépris social. Éthique et politique de la reconnaissance*. Bègles : Édition du Passant ordinaire.
- Rodet, C. (2003). *La transmission dans la famille : secrets, fictions et idéaux*. Paris : L'Harmattan.
- Sellamna, N. (S.d.). Interdisciplinarité. Concepts clés. *Ressources Pédagogiques ICRA Équipes Interdisciplinarité*, 1-14. En ligne www.icra-edu.org/objets/fracolearn/CFAO.pdf, consulté le 29/04/2011.
- Shomba Kinyamba & Kuyunsa Bidum (2000). *Dynamique sociale et sous-développement en RDC*. Kinshasa : PUC.
- Shomba Kinyamba, S. (2009). *Comprendre Kinshasa à travers ses locutions populaires. Sens et contextes d'usage*. Leuven : Acco.
- Sillamy, N. (Ed.). (1980). *Dictionnaire encyclopédique de psychologie*. Paris : PUF.
- Stoecklin, D. (2000). *Enfants des rues en Chine. Une exploration sociologique*. Paris : Karthala.
- Tassé, E. (2008). *Devenir jeune de la rue : Étude des récits de vie de leurs parents*. Mémoire de maîtrise en travail social non publié, Université du Québec à Montréal. Montréal.
- Tingu, M., Nyakato, Bukaka & Mbakidi (2004, décembre). Aspirations des enfants en situation difficile. *Enfant et société* (5), 12-22.
- Tisseron, S. (2004). *Ces désirs qui nous font honte, désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion*. Bruxelles : Henry Ingbert.
- Tisseron, S. (2007). *La résilience*. Paris : PUF.
- Tonda, J. (2007). Entre communautarisme et individualisme : la « tuée », une figure-miroir de la déparentélisation au Gabon. *Sociologie et sociétés*, vol 39, n°2, 79-99. En ligne <http://id.erudit.org/irudit/019085ar>, consulté le 15/07/2013.
- Tonda, J. (2008). La violence de l'imaginaire des enfants-sorcières. *Cahiers d'études africaines* (189-190), 325-343. En ligne <http://etudesafricaines.revues.org/10872>, consulté le 19/10/2012.
- Trefon, T. (2004). *Ordre et désordre à Kinshasa*. Paris : L'Harmattan.

- Tshikala, K. Biaya (2000, décembre). Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abbeba, Dakar et Kinshasa. *Politique africaine* (80), 12-31.
- Ville de Kinshasa. En ligne www.kinshasa.cd, consulté le 10/04/2009.
- Vulbeau, A. & Barreyre, J.Y. (Eds) (1994). *La jeunesse et la rue*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Wangre, Naba, J. & Maiga Alkassoum (2008). *Enfants de rue en Afrique, le cas du Burkina Faso*. Paris : L'Harmattan.
- Wikimédia Commons (2006) *Carte de la RDC* En ligne <http://fr.wikimedia.org>, consulté le 10/04/2011.
- Wikipédia Commons (2006) *Carte de Kinshasa*. File : province-Congo-Kinshasa, 2006.fv.svg En ligne <http://fr.wikipedia.org/wiki/Kinshasa>, consulté le 10/04/2011.
- Winnicott, D.W. (1970). *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*. Paris : Payot.
- Winnicott, D.W. (1989). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.
- Winnicott, D.W. (1948/1994). *Déprivation et délinquance*. Paris : Payot.
- Yengo, P. (2008). Monde à l'envers. *Cahiers d'études africaines* (189-190), 297-323. En ligne www.cairn.info/revue-cahiers-d-etudes-africaines-2008-1-page-297.htm, consulté le 25/10/2009.

II. Source orale

- Fidèle Nsielele (2010). Entretien avec l'évêque du diocèse de Kisantu, le 22/07/2010.

Annexes

Annexe

1

Recommandation de l'université de Kinshasa pour le 3^e cycle

UNIVERSITE DE KINSHASA



FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET
 DES SCIENCES DE L'EDUCATION
 B.P. 131 Kinshasa XI
 République Démocratique du Congo

Kinshasa, le 3 juillet 2008.

Objet : Recommandation pour
le troisième cycle.

A Monsieur le Professeur M. Francard
 Prorecteur aux relations
 Internationales.
 Rectorat de l'UCL
 Louvain-La-Neuve.

Monsieur le Prorecteur,

Nous soussigné Professeur Pierre
 MUKENDI WA MPOYI Vice-Doyen chargé de l'Enseignement, atteste que
 Jacqueline BUKAKA BUNTANGU est assistante à l'Université de Kinshasa à la
 Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education.

Elle a terminé son second cycle en
 Psychologie Clinique avec la mention distinction et est à mesure de poursuivre sa
 formation doctorale.

Nous avons l'honneur de la recommander
 pour cette formation de haut niveau à l'Université Catholique de Louvain (Belgique).
 Au regard de la pyramide d'âges des professeurs à l'Université de Kinshasa, le
 besoin de préparer la relève académique est une priorité. Aussi la Faculté de
 Psychologie et des Sciences de l'Education attend-elle bénéficier des services de
 Jacqueline BUKAKA BUNTANGU au terme de cette formation doctorale au
 Département de Psychologie où les besoins en cliniciens est ressenti.

Veuillez agréer, Monsieur le Prorecteur,
 l'assurance de notre parfaite considération.



Prof. Pierre MUKENDI WA MPOYI.
 Vice - Doyen chargé de l'Enseignement.

Répertoire des sites des enfants des rues et leurs gouverneurs en 2010

N°	Sites	Gouverneurs	N°	Sites	Gouverneurs
01	Gambela	Dondo Mosengo	27	Marché Matete	Jean Mole
02	Cimetière	Richard	28	Rond Point Ngaba	Kaliji
03	Beach	Zimanda	29	Mariano	Pinos
04	Vodacom	Baby	30	Marché Selembao	Mwamba
05	Memling	Minga	31	Bandal bisengo	Willy
06	Sabena	Ya Jean	32	Bandal sinkin	Aimé Dolars
07	Forescom	Rex	33	Station Ma Campagne	Trésor
08	Deuxième cité	José Nzuzi	34	Commune de Bumbu	Nyembo
09	Mabanga	Karing	35	Rond Point Mandela	Zapata
10	Jambo Jambo	Barro	36	Cimetière Kasa-Vubu	Gariwara
11	Armé Rouge	Kadima	37	Pont Makelele	Jhon
12	Ouganda	Bijoux	38	Lemba terminus	Ikele
13	Kintambo Magasin	Vieux le blanc Washington	39	UPN	Kasongo Pius
14	Socimat	Dady Yuda	40	Intendance	Sam
15	Gare Central	Bolola	41	Marché Djakarta	Grand Santos
16	Marché central	Jules	42	Stade Tata Raphaël	Djino
17	Limete	Kanyinda	43	Pont Gaby	Ley
18	Motel Fikin	Tyty	44	Route Mokali	Gode Saddam
19	Kingabwa	Mangala	45	Pascal Masina	Gode Sam
20	Ndjoku/Kingasani	Djo Patrick	46	BKTF Masina	Lema
21	Kintambo Hôpital	Vingt cinq	47	Kingabwa Rail	Chiro
22	Delvaux	Mulamba	48	UZB	Minja
23	Sola	Mbiya	49	Masina Rail	Godé Sadam
24	Binza Barré	Lofili	50	Somba Zikita	Moulin
25	Rond-Point Victoire	Douze	51	Mikondo	Soleil
26	Marché Bayaka	Ilemo	52	Makala État Major	Chance